

LA VÉRITÉ
TRIOMPHANTE

*L'Église dans
le désert*

B. G. WILKINSON

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

*L'Église dans
le désert*

PAR
BENJAMIN GEORGE WILKINSON, PH. D.

1^{ère} édition : 1944

Édité et publié par **Maranatha Média France**
Courriel : maranathamedia.fr@mailbox.org

Titre original : **Truth Triumphant**

Traduction : Marc Fury

Relectures : E. Fury, M-B. Fury, S. Bah

Mise en page et couverture : Elisabeth Fury

Logiciels et sites utilisés : Word, Photoshop, Deepl, Wikipédia

Première édition française – septembre 2024, en 250 exemplaires

PRÉFACE

L'auteur présente ce livre avec l'espoir qu'il ouvrira un monde nouveau à ses lecteurs. L'importance accordée à l'Église du désert dans les Écritures établit sans discussion l'existence d'une telle organisation et en souligne l'importance.

Appelant l'attention sur ce thème passionnant, l'auteur a cherché à rassembler en une vue d'ensemble les récits convaincants, même s'ils semblent parfois décousus, de l'Église du désert dans différents pays. Le caractère cumulatif des preuves historiques apparaîtra clairement au chercheur de vérité. Soutenu par les nombreuses lignes de preuves convergentes, l'auteur pense avoir ouvert de nouvelles portes dans le domaine de l'histoire dans laquelle la providence de Dieu occupe une place prépondérante.

Si l'auteur a utilisé un grand nombre de sources originales, il s'est également appuyé sur les travaux de nombreux chercheurs et écrivains qui l'ont précédé. C'est à partir de ces sources originales et secondaires qu'il a cherché à élaborer cette étude. Son but est que ces informations soient utiles pour mettre en évidence les tromperies actuelles et indiquer la voie à suivre pour faire face à de nombreux enseignements insidieux. Il tente de clarifier le devoir actuel de l'homme dans le cadre de l'histoire mondiale.

Confiant que ce livre révélera une nouvelle histoire et mettra en lumière l'histoire du peuple de Dieu, l'auteur présente ce volume. Il prie avec ferveur pour que la pluie de l'arrière-saison, promise par le Saint-Esprit, utilise ces pages pour éclairer d'autres personnes, afin qu'elles puissent partager la bénédiction promise à ceux qui vivent victorieusement les dernières scènes de l'histoire de la terre.

L'AUTEUR

Table des matières

1. Qu'est-ce que l'Église du désert ?	9
2. L'Église du désert dans la prophétie	15
3. Les origines apostoliques de l'Église du désert.....	23
4. Les villes silencieuses de Syrie	35
5. Lucien et l'Église en Syrie	45
6. Vigilance, chef des Vaudois	63
7. Patrick, organisateur de l'Église du désert en Irlande	77
8. Columba et l'Église en Écosse	99
9. Papas, premier chef de l'Église en Asie	115
10. Comment l'Église a été chassée dans le désert	137
11. Dinooth et l'Église au Pays de Galles	151
12. Aidan et l'Église en Angleterre	163
13. Colomban et l'Église en Europe.....	179
14. L'Église en Europe après l'époque de Colomban	193
15. Les premiers héros Vaudois	209
16. L'Église des Vaudois.....	239
17. Aba et l'Église en Perse.....	261
18. Timothée de Bagdad ; l'Église sous le régime Mahoméтан.....	277
19. Les Chrétiens de St. Thomas en Inde	293
20. Le grand combat en Inde	307
21. Adam et l'Église en Chine.....	323
22. Marcos de Pékin	339
23. L'Église au Japon et aux Philippines.....	357
24. L'Église du reste succède à l'Église du désert	371

ANNEXES :

Biographie de Benjamin George Wilkinson (1872-1968).....	393
Divers articles de B. G. Wilkinson	397
Lettres historiques	403
Chronologie du changement.....	420
Infiltration Jésuite en 1936 au Washington Missionary College.....	423

Introduction

Les recherches de l'auteur sur l'histoire de l'Église chrétienne, depuis ses origines apostoliques jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, ont ouvert un champ d'étude très négligé. Prenant pour thèse l'importance accordée à l'Église du désert dans les prophéties bibliques et le fait que « l'Église du désert », et non l'orgueilleuse hiérarchie trônant dans la grande capitale du monde, était la véritable Église du Christ, il a passé des années à développer ce sujet. Dans sa forme actuelle, *La Vérité Triomphante* est le fruit de recherches ardues dans les bibliothèques d'Europe et d'Amérique. Il est très difficile d'obtenir d'excellentes sources anciennes, mais l'auteur a réussi à accéder à un grand nombre d'entre elles. Afin de cristalliser le sujet et de faire vivre les faits historiques à l'époque moderne, l'auteur a également effectué de nombreux voyages à travers l'Europe et l'Asie.

Les doctrines de l'Église chrétienne primitive se sont répandues en Irlande, en Écosse et au Pays de Galles. Comme des grains de moutarde, elles se sont logées dans le cœur de nombreuses âmes pieuses du sud de la France et du nord de l'Italie, connues sous le nom d'Albigeois et de Vaudois. La foi de Jésus a été vaillamment défendue par l'Église d'Orient. Ce terme, tel qu'il est utilisé par l'auteur, inclut non seulement les Églises syrienne et assyrienne, mais s'applique également au développement du christianisme apostolique dans l'ensemble des pays d'Orient.

L'esprit du Christ, brûlant dans le cœur d'hommes loyaux qui ne voulaient pas se compromettre avec le paganisme, les a envoyés comme missionnaires dans des pays lointains. Patrick, Colomban, Marcos et une foule d'autres furent des missionnaires dans des pays lointains. Ils bravèrent l'ignorance des barbares, l'intolérance des chefs d'église apostats et la persécution de l'État afin de gagner des âmes à Dieu.

Révéler les dangers qui ont toujours été présents dans le conflit de la véritable Église contre l'erreur, révéler l'action sinistre du mal et la force divine par laquelle les hommes de Dieu ont fait triompher la vérité, stimuler l'Église du Reste aujourd'hui dans sa controverse finale contre les puissances du mal, et montrer le message saint et immuable de la Bible tel qu'il a été préservé pour ceux qui « craignent Dieu et gardent ses commandements » – tels sont les objectifs sincères de l'auteur tandis qu'il présente ce livre à ceux qui connaissent la vérité.

MERLIN L. NEFF.

CHAPITRE 1

Qu'est-ce que l'Église du désert ?

Et les deux ailes du grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât au désert, vers son lieu, où elle est nourrie un temps, des temps, et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent.

Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait un lieu préparé par Dieu, afin qu'elle y fût nourrie pendant mille deux cent soixante jours. Apocalypse 12 : 14, 6

L'ÉGLISE du désert est le lien entre le christianisme apostolique et le peuple de Dieu aujourd'hui. Le but de ce volume est de montrer qu'il y avait dans tous les pays, au cours de cette longue période de l'histoire, des chrétiens qui possédaient des églises, des collèges, des stations missionnaires et des écoles de théologie, qui adhéraient fermement aux croyances et aux pratiques transmises par les apôtres aux saints, tout en les suivant scrupuleusement, et qui possédaient et préservaient les Écritures originales données à l'Église au premier siècle. Ces personnes constituent l'Église du désert. Il s'agit là d'une conception qui n'est pas généralement répandue. Le titre 'Église du désert' est tiré de la prophétie biblique d'Apocalypse 12, décrivant la femme qui s'enfuit dans le désert. Cette femme est l'Église.¹ Le titre montre clairement qu'il ne s'agissait pas de l'église populaire ou prédominante. Ces croyants fidèles portaient haut la bannière de la vérité et résistaient aux assauts de l'apostasie. Leur fortune a varié, car ils ont parfois possédé de nombreuses églises, des écoles célèbres et des stations missionnaires éloignées, alors qu'à d'autres époques, ils ont souffert de la pauvreté et de terribles persécutions.



Le grand travail missionnaire de cette Église est peu connu, ses souffrances ont été négligées et ses héros méconnus. Les pages qui suivent présentent le précieux héritage qu'elle a légué aux temps modernes. En redonnant à la véritable Église la place qui lui revient, on

recupère la clé qui permet d'éclairer les grandes questions auxquelles la génération actuelle est confrontée.



Certains demanderont : « Ne devrions-nous pas nous tourner vers l'Église qui, depuis des siècles, a la faveur des rois et des nations pour trouver la véritable Église, au lieu de nous tourner vers un peuple qui, des siècles durant n'a jamais été l'Église dominante et qui a été à maintes reprises dans l'obscurité ?

Laissons le prophète Jean répondre à cette question : « La femme s'enfuit dans le désert. » (Apocalypse 12 : 6) Pour reconnaître la véritable Église, il est impératif que nous fixions nos yeux sur les corps chrétiens qui ont été largement oubliés dans les œuvres de l'histoire.

La révélation divine enseigne que la lumière qui devait briller sur la dernière génération d'hommes serait une continuation et un élargissement de la lumière qui a brillé sur l'Église du désert pendant près de treize siècles, à savoir la période de 1260 ans. Bien qu'il soit généralement reconnu que la période de 1260 ans de l'Église du désert n'a pas commencé à l'époque apostolique, il est néanmoins nécessaire d'introduire cette période prophétique dans un contexte approprié. Le début et la fin de la période de 1260 ans sont établis dans les chapitres suivants. Aucun effort particulier n'est cependant fait pour différencier l'Église du désert et ses origines apostoliques dans la nomenclature.

Il faut comprendre d'emblée qu'en relatant l'histoire surprenante de cette église remarquable, on ne peut pas suivre les sentiers battus utilisés par presque tous les écrivains de l'histoire de l'église. La lumière de la prophétie biblique a indiqué la voie à suivre pour cette enquête et la méthode à suivre pour traiter ce thème. Ce sujet a rarement, voire jamais été présenté de manière à révéler les relations étonnamment intéressantes qui existaient entre et parmi les divers groupes de croyants fidèles dans des régions très éloignées les unes des autres.

Certains auteurs contemporains ont assidûment travaillé à rabaisser les fondateurs américains de la liberté religieuse et de la démocratie, tels que Washington, Jefferson et d'autres. Cette même classe d'écrivains a envahi le domaine de l'histoire de l'Église, et ce qui était obscur auparavant s'assombrit de plus en plus. Ces hommes cherchent à donner à d'autres la gloire de l'Église du désert. Il est triste de constater que de nombreuses personnes sincères sont trompées par la propagande stupéfiante de livres et

1. QU'EST-CE QUE L'ÉGLISE DU DÉSERT ?

d'articles fondés sur des bases historiques trompeuses. Il est temps de mettre en lumière les nombreuses luttes héroïques des hommes que Dieu a utilisés pour préserver les doctrines divines et les Saintes Écritures. Les déclarations faites ici concernant l'Église du désert et son histoire seront clarifiées, développées, expliquées et soutenues par des preuves provenant de sources fiables.

L'Église du désert n'est pas parvenue à la vérité en s'opposant aux dogmes et aux hérésies en vigueur. Sa foi n'était pas une foi nouvellement reçue. Les croyances religieuses de ses membres étaient un héritage du temps des apôtres. C'est à eux que l'on doit la préservation de la Bible. Contrairement à la croyance presque universelle, l'Église du désert a embrassé les véritables Églises missionnaires pendant la longue nuit du Moyen-Âge.² Elle a brandi le flambeau de l'éducation alors que le reste du monde tombait dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Son territoire n'était pas circonscrit. Au contraire, son influence a pénétré dans toutes les parties du monde connu.

DEPUIS L'ÉPOQUE DES APÔTRES

L'histoire du christianisme nominal est celle d'âpres controverses théologiques et parfois d'affrontements sanglants pour atteindre ses objectifs ; c'est celle d'une activité incroyable pour s'assurer le pouvoir politique. L'histoire de l'Église du désert est la révélation émouvante d'un travail évangélique consacré, mené à l'échelle d'un continent pour le salut des sans-espérance et des laissés-pour-compte. Elle n'a pas, comme ses rivaux, revendiqué la logique intellectuelle de sa doctrine ; elle n'a pas tenté d'imposer ses vues par la cruauté politique. Elle a rompu tous les liens territoriaux et familiaux qui auraient pu la rattacher au monde et aux églises rapaces des empires, préservant ainsi avec succès ses doctrines scripturaires et son organisation apostolique.

Le présent ne peut jamais être bien compris sans une information correcte sur le passé. Ceux à qui l'on a enseigné une histoire falsifiée ou dont l'esprit a été rempli d'interprétations tordues d'événements passés, titubent comme des aveugles à l'esprit obscurci. Aujourd'hui, tout le monde veut être moderne. Mais ceux qui négligent les leçons du passé ne parviennent pas à la modernité. Ils n'atteignent que la contemporanéité. Les esprits endoctrinés par des histoires et des encyclopédies qui glorifient l'union de l'Église et de l'État passeront un présent mécontent dans une démocratie qui sépare complètement l'État et l'Église, car ils aspireront à un autre ordre des choses et s'efforceront de l'instaurer. Les idées que l'on se fait des générations disparues ont beaucoup à voir avec notre rapport au présent.

Il est tout aussi vrai qu'une personne qui a une vision déformée du présent ne peut pas construire un avenir meilleur. Ceux qui considèrent les années médiévales de l'histoire européenne, avec leur esclavage et leur théocratie, comme étant l'idéal, se révolteront contre la société moderne et chercheront des moyens de rétablir ces systèmes. Ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ, le Créateur divin, mort de manière désintéressée sur une croix, ne trouveront aucune joie dans le sacrifice de soi et le service d'amour, mais chercheront à s'emparer de tout ce qu'ils peuvent pour eux-mêmes. Ceux qui sont convaincus qu'il y a eu une rébellion dans le ciel et que l'humanité est aujourd'hui entourée de principautés et de puissances des ténèbres seront plus disposés à rechercher l'aide du Saint-Esprit que s'ils rejettent l'enseignement de l'Écriture concernant Satan et les mauvais anges. En d'autres termes, l'homme visualise un avenir qui devrait logiquement suivre son estimation des potentialités présentes, que cette estimation soit juste ou fausse.

Tous n'ont pas été informés des luttes décisives qui se sont déroulées dans les coulisses au sujet de l'Église du désert. Beaucoup n'ont pas remarqué les véritables centres de l'activité chrétienne dans le passé. Ils ne comprennent pas assez la signification des événements importants qui se déroulent aujourd'hui parce qu'ils ignorent l'arrière-plan historique. Une perspective correcte de l'histoire passée est aussi nécessaire à une direction efficace que l'appréciation des valeurs actuelles. Beaucoup n'ont qu'une faible connaissance des messages de Dieu pour cette génération, parce qu'on leur a appris à regarder non pas aux origines profondes, mais aux origines superficielles du passé. Le passé qui nous a donné la démocratie et la liberté religieuse est l'histoire qu'il faut connaître et étudier. Nous avons besoin du Livre Sacré pour nous orienter vers la véritable histoire.

L'Église du désert, entourée de tribus sauvages et luttant contre les ténèbres de la barbarie, a été dépeinte par ses ennemis sans ses victoires. Souvent poussée par l'opposition à se retirer dans les montagnes, elle a été sauvée des influences corruptrices du pouvoir ecclésiastique et politique. Dans de nombreuses parties du monde, de l'Irlande à l'ouest à la Chine à l'est, il y avait des centres de vérité. Les dirigeants de ces centres étaient unis dans leur désir de rester dans la foi et de perpétuer de génération en génération les pures vérités de l'Évangile transmises depuis l'époque des apôtres. Leurs archives ont systématiquement été détruites.³ L'éloignement et l'obscurité n'ont cependant pas entièrement pu dissimuler ces héros, car les feux de la persécution ont continué à éclairer les scènes de leurs labeurs et de leurs sacrifices.

L'histoire sans fard de la véritable Église conduira à la prise de conscience que l'Église de Dieu d'aujourd'hui succède à l'Église du désert. La véritable Église d'aujourd'hui unit le présent à l'éternité, tout comme

1. QU'EST-CE QUE L'ÉGLISE DU DÉSERT ?

l'Église du désert a uni le passé apostolique au présent. En suivant l'histoire de l'Église du désert, on trouvera les marques d'identification qui permettent de reconnaître l'Église du Reste finale. Une telle présentation permettra en outre de démasquer l'histoire fautive, absurde et trompeuse largement utilisée aujourd'hui pour discréditer la véritable histoire.

¹ Clarke, *Commentary* sur Apocalypse 12 ; ainsi que Jérémie 3 : 14 ; Osée 2 : 19 ; Éphésiens 5 : 23-32 ; Apocalypse 17.

² Ndt. 'Moyen-Âge' se dit en anglais 'Dark Ages', soit littéralement « Âge des ténèbres ».

³ Gilly, *Waldensian Researches*, p. 78.

CHAPITRE 2

L'Église du désert dans la prophétie

Et nous tenons pour d'autant plus certaine la parole prophétique, à laquelle vous faites bien de prêter attention, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur. 2 Pierre 1 : 19

Ces choses leur sont arrivées pour servir d'exemples, et elles ont été écrites pour notre instruction, à nous qui sommes parvenus à la fin des siècles. 1 Corinthiens 10 : 11

L'IMAGE biblique de l'Église du désert et l'accent mis par l'inspiration sur son importance, en particulier dans les écrits du prophète Daniel et de l'apôtre Jean, sont à présent examinés. Ces deux études prophétiques brillent d'un éclat inhabituel parmi les soixante-six livres qui composent les Saintes Écritures. Esaïe, Jérémie, Ézéchiel et les autres prophètes ont parlé en particulier des choses déjà établies en Israël ; Daniel et le révélateur, en revanche, ont présenté les modèles prophétiques de l'histoire du monde. Daniel parlait du haut de son piédestal de premier ministre de Babylone, la première des quatre monarchies universelles du monde. Jean, la dernière étoile vivante de la couronne des douze apôtres, était banni par l'empereur de Rome, souverain de la dernière des quatre monarchies universelles.

Dans Ses enseignements, le Sauveur s'est référé à de nombreux passages des livres de l'Ancien Testament, mais il n'en a recommandé à l'étude aucun autre plus directement que le livre du prophète Daniel (Matthieu 24 : 15). A l'apôtre bien-aimé, en exil sur l'île de Patmos, le Christ a présenté des gloires pour lesquelles l'empereur romain aurait échangé tout ce qu'il possédait. Ces deux livres ne cachent pas, mais révèlent la volonté de Dieu. Dans ces deux écrits, Dieu a dévoilé l'histoire passionnante des débuts, de la croissance, des luttes et du triomphe final de Son Église. Il a également exposé l'impiété audacieuse, les alliances avec les rois de la terre, la longue cruauté et le renversement final du « mystère d'iniquité », le rival religieux de Son Église.

Avec une vision d'une grande portée, ces deux prophètes, Daniel et Jean, ont prévu les conflits de l'ère chrétienne et la crise finale. Utilisant la figure biblique bien connue d'une femme pour symboliser une église, Jean le révélateur a dit,

« Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle avait un lieu préparé par Dieu, afin qu'elle y fût nourrie pendant mille deux cent soixante jours. » (Apocalypse 12 : 6)

Dans le même chapitre, pour mettre en évidence la prédiction, l'apôtre Jean dit encore,

« Et les deux ailes du grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât au désert, vers son lieu, où elle est nourrie un temps, des temps, et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent. » (Apocalypse 12 : 14)

Lorsque l'on accepte la règle biblique selon laquelle un jour dans la prophétie correspond à une année littérale de 360 jours, on peut expliquer les périodes de temps prophétiques scripturaires. C'est la règle établie par Dieu lui-même (Nombres 14 : 34 ; Ézéchiel 4 : 6). En outre, un « temps » est une année prophétique, ou 360 années littérales. Par ces deux déclarations directes sur la période prophétique, nous savons que l'Église devait rester 1260 ans dans le désert.

La vision poursuit en montrant que le reste, ou la dernière église, succéderait à l'église du désert. L'utilisation prophétique du mot « reste » est significative. De même qu'un reste de tissu identifie le morceau dont il est tiré, de même la dernière Église est la continuation de l'Église du désert et l'identifie. Dans sa vision, Jean passe immédiatement des scènes de l'Église du désert à l'œuvre exceptionnelle de l'Église du Reste dans les mots suivants :

« Et le dragon fut irrité contre la femme, et il s'en alla faire la guerre aux restes de sa postérité, à ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus. » (Apocalypse 12 : 17)

Ces écritures présentent clairement l'appel insistant de l'inspiration aux enfants des hommes afin qu'ils connaissent et reconnaissent la véritable Église de Dieu à toutes les époques.

L'humanité devrait réfléchir au fait que l'histoire de l'Église du désert est liée à une période précise de 1260 ans. Non seulement ces 1260 ans sont spécifiquement présentés sept fois dans la Bible, mais cette période est traitée de nombreuses autres fois dans l'Écriture Sainte sans utiliser le nombre défini d'années (voir Daniel 11 : 32-35 ; Matthieu 24 : 21-29 ; 2 Thessaloniens 2 : 1-7). L'histoire de cette Église pendant ces longs siècles a-t-elle été vierge, comme les historiens de l'Église la traitent habituellement ? Pourquoi ont-ils ignoré ses vastes réalisations ? Les Saintes Écritures ont-elles prophétisé en vain à son sujet ? L'attribution par la révélation divine de 1260 ans d'histoire à cette organisation est-elle insignifiante selon l'appréciation des historiens ?

2. L'ÉGLISE DU DÉSERT DANS LA PROPHÉTIE

Toute organisation ou tout mouvement cohésif entre les hommes pouvant tenir le devant de la scène pendant 1260 ans devrait être un sujet d'une grande importance. Quel autre royaume ou empire politique de premier plan a eu une histoire aussi longue ? L'histoire de l'Église du désert est plus longue que celle de la Grande-Bretagne, plus longue que celle de la Rome impériale, et elle rivalise même avec les siècles au cours desquels les Juifs ont été le peuple élu. Aucune étude des dix-neuf siècles de l'ère chrétienne ne peut s'harmoniser avec le dessein révélé de Dieu si elle ne reconnaît pas la place prépondérante de l'Église du désert.

COMMENT SES RIVAUX EN RELIGION CONTREFIRENT LES PROPHÉTIES

Le Christianisme Apostolique, en tant que religion suprêmement supérieure au paganisme, a provoqué des bouleversements considérables dans le monde. Ses perspectives de succès étaient si fortes que Jésus et Ses apôtres craignaient les grandes tromperies que provoqueraient les imitations et les contrefaçons. Pour faire une distinction claire entre ces contrefaçons et le christianisme authentique, une nouvelle lumière du ciel était nécessaire. De telles révélations ont été fournies dans les derniers livres du Nouveau Testament. Les messages des apôtres contenaient tous les éléments nécessaires pour tracer la voie à suivre par les croyants de l'Évangile.

Il ne sert pas à grand-chose de prétendre qu'une église ou une doctrine donnée date de l'époque des apôtres. Le péché s'est transmis depuis l'époque des apôtres, et le diable était également actif à cette époque et avant. Ce qui compte, ce n'est pas tant ce qui a été transmis à l'époque des apôtres que ce qui a été transmis par les apôtres eux-mêmes. L'apôtre Paul écrivait déjà en son temps :

« Le mystère de l'iniquité agit déjà. » La croissance et la forme finale du mystère d'iniquité qui opérait déjà avant la mort de Paul apparaissent plus clairement dans les annales de l'Église du désert.

Environ trente-six ans se sont écoulés entre la rédaction des trois premiers évangiles – Matthieu, Marc et Luc – et celle du dernier – Jean. Le mystère de l'iniquité, déjà à l'œuvre à l'époque de Paul, a donc pu se développer plus puissamment pendant de nombreuses années. La différence remarquable entre le caractère de l'Évangile de Jean et celui des trois premiers Évangiles a été reconnue depuis longtemps.¹ L'apôtre bien-aimé avait pour tâche de mettre l'accent sur les événements et les enseignements de la vie du divin Fils de Dieu qui permettraient à Ses disciples de faire face à la croissance dévastatrice du « mystère d'iniquité » organisé. Cette puissance, décrite dans les symboles du livre de

l'Apocalypse, avait déjà progressé de manière menaçante à l'époque du dernier auteur des Évangiles. Pour bien comprendre cet arrière-plan significatif, il est nécessaire de faire une brève rétrospective des mouvements qui ont balayé les nations au cours des siècles précédant immédiatement la naissance du Christ. On comprendra ainsi pourquoi des organismes puissants, chrétiens de nom, mais antagonistes en esprit avec les croyants de la Bible, ont vu le jour peu après l'apparition de l'Évangile.

Lorsque le christianisme s'est lancé avec audace, il s'est trouvé face à une marée montante de religions qui contrefaisaient la Bible. Pour faire face à tout cela, Dieu a doté les Écrits Sacrés d'un pouvoir latent. L'Esprit Saint et la Bible s'accordent. Sans l'Esprit, la Bible est morte ; et sans la Bible, l'Esprit Saint et son message seraient circonscrits. Le Saint-Esprit a occupé à l'avance le terrain de la vérité, mais les révélations de l'Ancien Testament, conçues par l'Auteur divin pour avertir contre ces forces du mal, furent employées par les ennemis de la vérité comme des armes à leurs propres fins. Dans les visions des prophètes, des avertissements ainsi que des descriptions avaient été donnés à l'avance – en particulier par Daniel – concernant les religions apostates qui surgiraient, contrefaisant la vérité, et cherchant la suprématie sur les nations. Il est étonnant et significatif que cent ans après la mort du prophète Daniel, le zoroastrisme ait prospéré en Perse, le bouddhisme ait vu le jour en Inde, le confucianisme en Chine et, qu'un peu plus tard, Socrate, le célèbre philosophe grec, soit devenu un penseur de renom.

C'était au moment où les visions de Daniel semaient dans le monde des conceptions électrisantes. Certains éléments permettent de conclure que les visions de Daniel eurent une influence sur la religion d'État de la Perse.²

LES GRANDES PÉRIODES PROPHÉTIQUES

L'accomplissement de prédictions telles que la ruine de Tyr et le renversement des Juifs a attiré l'attention du monde entier. Les prophéties de l'Église du désert, telles qu'elles sont décrites dans les livres de Daniel et de l'Apocalypse, se sont réalisées dans des événements encore plus palpitants. Quelle valeur la Bible accorde-t-elle aux périodes prophétiques en général, et à l'ère des 1260 ans en particulier ? Il est rare qu'un homme puisse prédire en termes généraux une situation future avec une précision notable. Il ne s'agit pas là de prophétie, mais de calculs humains. Les prédictions bibliques de situations futures, cependant, sont données des millénaires à l'avance ; elles parlent de peuples qui doivent encore naître et d'événements à venir dont, au moment de la prophétie, il n'y avait rien dans les événements contemporains pour inspirer la prédiction. Seule la prescience divine pouvait faire cela.

2. L'ÉGLISE DU DÉSERT DANS LA PROPHÉTIE

Les prophéties temporelles se trouvent dans les livres de Daniel et de l'Apocalypse. Les plus importantes dans Daniel sont les suivantes : la prophétie des 1260 ans de Daniel 7 ; la prophétie des 2300 ans de Daniel 8 ; la période de 490 ans, comprenant les subdivisions de 483 ans et de 486 ½ ans, de Daniel 9 ; les nombreuses périodes plus courtes de Daniel 11 ; et les périodes de 1290 ans et de 1335 ans de Daniel 12. Le livre de l'Apocalypse contient de nombreuses prophéties temporelles similaires. L'esprit pieux qui a déjà découvert la valeur éternelle de la vérité biblique croit avec confiance que ces prédictions scripturaires divines se réaliseront.

Jésus Lui-même a construit Son enseignement en harmonie avec les prédictions temporelles de l'Ancien Testament, principalement celles du livre de Daniel. Lorsque le Rédempteur décrivait dans un langage prophétique l'ensemble de l'Ère Chrétienne, Il fit à trois reprises référence à « ces jours » de Daniel (Matthieu 24 : 22, 29), c'est-à-dire aux 1260 ans – une grande partie du temps qui se trouve entre Son époque et aujourd'hui. Pierre aussi, parlant des prophètes de l'Ancien Testament, dit qu'ils cherchaient « l'époque et les circonstances marquées par l'Esprit de Christ qui était en eux, et qui attestait d'avance les souffrances de Christ » (c'est-à-dire Sa première venue) « et la gloire dont elles seraient suivies » (c'est-à-dire Sa seconde venue) (1 Pierre 1 : 11). Paul mit en garde l'Église de Thessalonique contre l'attente de la seconde venue du Christ jusqu'à ce que la prophétie de Daniel sur le long règne de « l'homme du péché » ait été accomplie (2 Thessaloniens 2 : 3). En vérité, les périodes de temps prophétiques constituent le cadre autour duquel les écrivains du Nouveau Testament ont construit.

Le Christ est venu comme l'accomplissement de quatre mille ans de prophéties. Les prophéties de l'Ancien Testament furent corroborées par leur accomplissement dans le Nouveau Testament. Les principaux mouvements et événements qui concerneront l'Église du Christ jusqu'à la fin des temps ont également été divinement prédits avec une aussi grande certitude et un volume non moins important. Tout a été prévu pour avertir Son peuple et lui découvrir à l'avance le sens réel des mouvements – politiques, économiques et religieux – afin de lui inspirer confiance et de l'envoyer en avant, déterminé à tout braver, même la mort, pour que ce grand salut soit proclamé jusqu'aux extrémités de la terre.

LA PÉRIODE DE 1260 ANS

Parmi ces chaînes de prophéties, la période de 1260 ans concernant l'Église du désert occupe une place de premier plan. Elle a été donnée sept fois (Daniel 7 : 25 ; 12 : 7 ; Apocalypse 1 : 2, 3 ; 12 : 6, 14 ; 13 : 5). Dieu ne l'a pas annoncée une fois pour ne plus en parler ensuite. Il ne l'a pas mentionnée deux fois puis abandonné le sujet. Il l'a rappelée sept

fois à l'attention des hommes. Quelle excuse l'homme mortel peut-il invoquer pour ne pas avoir lu attentivement le message de son Père céleste sur ce sujet ?

L'importance de ce sujet sera mise en évidence par une brève description de l'œuvre de l'Église pendant cette période de 1260 ans en Grande-Bretagne, en France, en Italie, en Syrie, en Assyrie, en Perse, en Inde, au Turkestan, en Chine, aux Philippines et au Japon. De nombreux livres pourraient être écrits à ce sujet. Pourtant, dans les milliers de volumes publiés sur l'histoire de cette période, on trouve si peu de choses sur ce sujet si important dans le livre de Dieu !

Il reste cependant une phase encore plus importante de ce sujet. Dans quel but Jésus a-t-il permis à l'Église du désert de souffrir pendant les 1260 ans ? Il y a certainement une raison. N'était-ce pas pour sceller par le témoignage du sang des martyrs les valeurs permanentes de la religion chrétienne ? Ces siècles d'épreuves sévères n'ont-ils pas permis de déterminer quels livres constituaient le recueil authentique de la Bible et de mettre à jour les écrits contrefaits ? En accomplissant leur remarquable destin de gardiens des trésors de la vérité, les nobles enfants de cette Église ont combattu, saigné et marché, puis ont avancé et ont combattu et saigné à nouveau au cours des 1260 années.³

C'est dans un cadre très significatif que cette question est présentée. Le douzième chapitre de l'Apocalypse révèle l'histoire complète de la véritable Église en trois phases. Utilisant la figure bien connue de la femme pour représenter Son Église, Dieu présente trois phases distinctes de son expérience pour indiquer les trois périodes de Son Église sur terre, de la première à la seconde venue du Christ. Représentant l'Église apostolique, la femme porte sur sa tête une couronne de douze étoiles. Au temps de la tribulation, elle s'est enfuie dans le désert. La représentation finale d'Apocalypse 12 révèle l'Église du Reste. Comme une femme n'est ni imaginaire ni abstraite, on peut dire que cette femme représente, non pas une église invisible, mais une église dûment organisée, visible et tangible. Elle a une organisation ; elle est visible et tangible. Par la condition du désert, Dieu a indiqué que la véritable Église, bien que soumise à une longue période de forte opposition et de persécution, continuerait à porter l'Évangile au monde.

L'Église du désert devait accomplir sa grande œuvre dans la tranquillité. Abandonnant à ses adversaires hiérarchiques le spectacle pompeux, et manifestant sa fécondité dans une condition comparativement diminuée, elle devait modeler la race humaine. Au contraire, sa rivale, vêtue d'écarlate et vivant pompeusement avec les princes et les rois (Apocalypse 17 : 2-4), allait pendant les mêmes 1260

2. L'ÉGLISE DU DÉSERT DANS LA PROPHÉTIE

ans nourrir ses membres des éléments faibles et dérisoires du monde dont l'Évangile était censé les libérer.

Où peut-on mieux trouver ce sens de la perspective sur le passé, si nécessaire au sens de la valeur correcte du présent et à la définition de l'action, si ce n'est dans les périodes de temps prophétiques divines des Écritures ?

¹ Goddard, *Was Jesus Influenced by Buddha*, p. 9.

² Voir la discussion de l'auteur dans les chapitres « Papas, premier chef de l'Église en Asie » et « Adam et l'Église en Chine ».

³ Le monde ne saura jamais combien nous devons à ces héros. La Réforme est issue de l'Église du désert. Nous devons indirectement, au moins, la Constitution des États-Unis à cette noble armée. La lumière, la liberté, l'éducation et la civilisation que nous possédons aujourd'hui sont le fruit des fondements solides posés par les convictions et le courage des héros de l'Église du désert.

CHAPITRE 3

Les origines apostoliques de l'Église du désert

L'essor du christianisme et la propagation de l'Église en Syrie furent surprenants par leur rapidité.¹

CONTRAIREMENT aux quatre cents ans de silence entre Malachie et Matthieu, la venue du grand Rédempteur a apporté au monde un message puissant et stimulant et a introduit une nouvelle ère merveilleuse. Aucun des prophètes qui l'ont précédé n'avait été autorisé à modifier les bases de la dispensation introduite par Moïse. Jésus-Christ, cependant, était ce prophète prédit par Moïse qui devait inaugurer une nouvelle dispensation. Il a donné à l'homme une nouvelle révélation de Jéhovah. Les douze apôtres, partis promulguer les enseignements de Jésus, constituèrent les membres fondateurs de l'Église apostolique, qui prospéra pendant environ cinq cents ans. Puis, progressivement, les sectes hérétiques combinées se sont emparées du pouvoir des nations et ont chassé la véritable Église dans le désert. Ces origines apostoliques seront le thème de ce chapitre.



Avant la destruction de Jérusalem en l'an 70 par l'armée romaine, date à laquelle les apôtres furent dispersés, l'Évangile s'était répandu en Samarie, en Éthiopie, en Syrie, en Asie mineure, en Grèce, en Italie et en Inde. La religion du Christ s'était enrichie dans tous les domaines. Comme une lumière brillante, elle évangélisa les zoroastriens, les bouddhistes, les philosophes grecs et les confucianistes, posant ainsi de solides fondations pour l'avenir.

Au fur et à mesure que l'Église apostolique progressait, l'Évangile fut implanté non seulement dans diverses nations, mais aussi dans différentes langues. Souvent, la même langue était utilisée par plusieurs nations. C'est pourquoi, dans ce volume, le christianisme syrien ou syriaque

désignera toutes les Églises qui sont redevables à leurs origines syriennes, c'est-à-dire de missionnaires et d'auteurs syriens vers lesquels les Églises ultérieures se sont tournées en tant que pionnières de la langue syriaque dans leurs services, comme, par exemple, en Syrie, en Assyrie, en Perse, en Inde et en Chine. De même, le terme « christianisme celtique » s'appliquera à toutes les Églises et nations qui utilisaient la langue celtique dans leur culte divin, comme la Galatie et la France, ainsi que l'Irlande, l'Écosse et l'Angleterre avant que cette dernière ne soit envahie par les Anglo-Saxons païens. Le christianisme grec fait référence aux églises du monde entier où la langue grecque était utilisée dans la littérature et le culte. Le christianisme latin se réfère particulièrement à la patrie des Romains, l'Italie, et à certaines autres nations. Il n'y a pas de règle stricte de désignation pour le chevauchement de ces différents termes et désignations. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il s'agit d'une description générale.

LE CHRISTIANISME CHEZ LES JUIFS

L'Évangile est d'abord allé vers les Juifs. Il est facile d'oublier que presque tous les héros de la Bible étaient juifs et que chaque livre des Saintes Écritures a été écrit par un Hébreu. Jésus-Christ Lui-même était Israélite.

C'est à ceux qui ont le sang d'Abraham dans les veines que le Rédempteur a d'abord adressé son message. Ses apôtres furent envoyés « aux brebis perdues de la maison d'Israël ». Des dizaines de milliers de personnes reçurent la parole avec joie, et parmi elles se trouvaient de nombreux prêtres. Le message pénétra même jusqu'aux extrémités de la terre, là où les Juifs avaient été dispersés et où leurs descendants se comptaient par millions. Pendant longtemps, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, la majeure partie des membres de l'Église primitive avait été gagnée parmi les descendants d'Israël.

Les Samaritains furent les premiers à accepter l'Évangile, en dehors des Juifs. Le Christ avait prédit que ses disciples témoigneraient pour lui en Judée, en Samarie et aux extrémités de la terre. Philippe, le diacre nouvellement élu, est celui qui décida d'annoncer la bonne nouvelle aux Samaritains (Actes 8 : 5).

La Samarie est le seul endroit où les hommes eurent la présomption de construire un temple pour rivaliser avec celui de Jérusalem. On prétendait qu'il succédait au temple de Salomon. C'est là seulement que l'on pouvait trouver un autre Pentateuque.² Le petit groupe de Samaritains qui existe encore considère ces cinq premiers livres de Moïse, écrits dans les anciennes lettres hébraïques, comme leur plus grand trésor.³

3. LES ORIGINES APOSTOLIQUES DE L'ÉGLISE DU DÉSERT

L'Éthiopie est le deuxième pays étranger évangélisé par l'Église de Jérusalem. L'histoire, telle qu'elle est racontée dans le livre des Actes des Apôtres, représente Philippe l'évangéliste conduit par le Saint-Esprit vers le sud après ses victoires en Samarie. Il y rencontra le trésorier royal de la reine d'Éthiopie qui rentrait dans son pays depuis Jérusalem où il s'était rendu pour adorer. Le trésorier lisait la prophétie d'Ésaïe, qui avait été écrite environ huit cents ans avant Jésus-Christ. Philippe expliqua à ce chercheur de vérité l'accomplissement de la prophétie. Cette prophétie et son accomplissement précis donnèrent à Philippe un message puissant qui amena l'eunuque à accepter le Christ et à se faire baptiser. C'est ainsi que commença l'évangélisation de l'Éthiopie.⁴

LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME SYRIEN

Le christianisme allait entrer dans un nouveau domaine sous la conduite de Paul, puissant héraut de la croix. C'est à Antioche, capitale de la province romaine de Syrie, que devait être fondé un nouveau centre pour l'Évangile. Lorsque Jérusalem, le siège initial, fut détruite, la direction passa à Antioche où elle resta pendant un certain temps.

Lorsque l'Évangile arriva en Syrie, toute l'Église était en effervescence. Corneille, un centurion romain de Césarée, avait connu une conversion remarquable. Les membres de l'Église étaient animés d'un nouveau zèle et entrèrent à Antioche « annonçant la parole seulement aux Juifs ». À cette époque, la Syrie comprenait la Palestine, une partie de l'Arabie et s'étendait jusqu'à l'Euphrate. C'est alors que commença ce que l'on peut appeler à juste titre « l'âge d'or de la Syrie ».⁵ À Antioche, sa capitale, un centre opulent, se trouvait le bâtiment administratif des fonctionnaires romains de l'Orient. Il y avait là de nombreux Juifs, si nombreux et si influents que leurs droits et privilèges étaient inscrits sur des tables d'airain.⁶

Suite au ministère de Barnabas et de Paul à Antioche, le nom de « chrétien » y fut pour la première fois donné aux disciples de Jésus. La providence de Dieu était tournée vers l'avenir de l'Évangile. Bientôt Jérusalem serait détruite et des dizaines de milliers de juifs chrétiens, rejetés par les juifs rabbiniques, seraient chassés vers le nord. En tant que disciples de Jésus, il leur serait désormais très avantageux d'être appelés chrétiens. Ils ne seraient plus classés avec les Juifs, et ce nouveau nom les aiderait à échapper à la colère du monde païen contre la race hébraïque. Comme nous le verrons plus loin, ces exilés allaient peupler de belles villes et d'institutions d'une érudition inégalée une partie du pays située au nord, au-delà des limites de Canaan.⁷ Ils devaient apporter une compréhension évangélique des plus grandes doctrines du christianisme, que leur arrière-plan d'histoire juive leur permettait d'apprécier plus profondément que ne le pouvaient des convertis païens.

C'est d'Antioche que Paul et Barnabas, mis à part par le Saint-Esprit, partirent comme premiers missionnaires étrangers. Les résultats furent une révélation. Les apôtres étaient loin de prévoir que les païens abandonneraient les temples païens pour les églises, comme les juifs étaient entrés dans l'église en quittant les synagogues. Après avoir quitté l'île de Chypre, où les païens avaient entendu avec étonnement les doctrines du Seigneur, Paul et Barnabas se rendirent en Asie Mineure. Ici, comme en Syrie, les villes étaient remplies de Juifs. Paul était fier d'être un fils d'Israël, car il savait que mille cinq cents ans d'enseignement sacré de sabbat en sabbat avaient enrichi les Hébreux d'une mentalité dans les choses divines qui leur permettait de saisir facilement des vérités telles que Dieu, le péché, la moralité et la nécessité d'un Rédempteur. Il entra donc dans les synagogues le jour du sabbat. Les synagogues avaient depuis longtemps été établies dans les régions nouvelles pour Paul et ses collaborateurs, et c'est par l'intermédiaire des Juifs qu'ils purent se faire connaître des païens. Les Églises de Syrie et de Judée reçurent une nouvelle vision lorsque les deux hommes qui avaient lancé le programme chrétien de mission à l'étranger revinrent avec les rapports de leurs succès. Avant même que Paul n'eût terminé son travail ou que Jérusalem ne fût en ruines, l'apôtre Thomas était parti pour la Perse et l'Inde

C'est à l'Est, dans ces terres fertiles situées entre et autour du Tigre et de l'Euphrate, qu'ont été posés les premiers jalons du christianisme, dans le deuxième centre syrien, Édesse. Édesse, aujourd'hui Urfa, en Asie Mineure, était à l'époque la capitale du petit royaume d'Osroène. Cette ville se trouvait à environ 300 km au nord-est d'Antioche. C'est d'elle que le christianisme s'est répandu en Perse, en Inde, en Parthie et en Chine, et c'est d'elle et d'autres villes proches qu'est venu le soutien continu de l'œuvre dans ces lointains pays orientaux. Au sujet d'Édesse, un orientaliste bien connu écrit ce qui suit : « Édesse possédait également une célèbre école de recherche médicale qui fut transférée à Nisibis. Parmi les Nestoriens, on compte de nombreux médecins célèbres qui y ont obtenu leur diplôme ». ⁸ À Édesse, on parlait le syriaque (araméen) le plus pur.

Tertullien, qui écrivait environ soixante-quinze ans après la mort de l'apôtre Jean, parle de la propagation du christianisme dans les termes suivants :

Car à qui les nations universelles ont-elles cru, sinon au Christ déjà venu ? A qui les nations ont-elles cru ? Les Parthes, les Mèdes, les Élamites, et les habitants de la Mésopotamie, de l'Arménie, de la Phrygie, de la Cappadoce, et ceux qui habitent le Pont, l'Asie et la Pamphylie, les dompteurs de l'Égypte, et les habitants de l'Afrique au-delà de Cyrène, les Romains et les étrangers, oui, et à Jérusalem les Juifs, et toutes les autres nations ; telles que par exemple,... les

3. LES ORIGINES APOSTOLIQUES DE L'ÉGLISE DU DÉSERT

racés variées des Gétules, et les multiples confins des Maures, toutes les limites des Espagnols, et les diverses nations des Gaulois, et les repaires des Bretons (inaccessibles aux Romains, mais soumis au Christ)... Dans tous ces lieux règne le nom du Christ qui est déjà venu.⁹

Par qui la connaissance du Christ a-t-elle été apportée dans tous ces lieux ? Par les chrétiens qui avaient l'esprit de la théologie syrienne authentique. D'autres, en revanche, enseignaient de fausses doctrines. Le gnosticisme, né à Alexandrie (Égypte), la rivale d'Antioche, mêlait philosophie païenne et vérités évangéliques. Alors qu'il fondait des églises et construisait des collèges, il rejetait l'Ancien Testament, niait la création et méprisait tous les juifs, même les juifs chrétiens. Par ces mots, l'historien Newman décrit avec justesse la différence entre la théologie d'Antioche et celle d'Alexandrie : « Dans les grandes controverses christologiques du IV^e siècle et des siècles suivants, Alexandrie et Antioche ont toujours été antagonistes, Alexandrie représentant un transcendantalisme mystique et promouvant l'interprétation allégorique des Écritures ; Antioche insistant sur l'interprétation grammatico-historique des Écritures, et n'ayant aucune sympathie pour les modes de pensée mystiques ».¹⁰

D'où vient cette merveilleuse activité missionnaire de l'Église d'Orient qui a duré mille ans ? Elle est née dans les régions d'Antioche et d'Édesse. L'ampleur de la différence entre le christianisme apostolique et sa perversion à Alexandrie au début de l'histoire de l'Église est montrée dans la citation suivante de Bigg : « L'Église du deuxième siècle a tiré la sonnette d'alarme, et la conséquence en a été que tous les écrivains chrétiens de cette période, à l'exception de Justin Martyr et de Clément d'Alexandrie, frémirent avec horreur devant le nom de philosophie. »¹¹

Peu après la mort des apôtres, le Nouveau Testament fut traduit en syriaque. Cette noble version, appelée Peshitta, c'est-à-dire « simple », a connu pendant des siècles une large diffusion en Orient. Elle fait toujours autorité dans les grandes communautés orientales.

LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME CELTIQUE

Après avoir fondé le christianisme syrien, l'apôtre des Gentils a été appelé à implanter l'Évangile parmi les Galates, au cœur de la grande branche celte de la famille humaine. Les Celtes de Galatie appartenaient à la même famille et parlaient la même langue que les Irlandais, les Écossais, les Britanniques, les Gallois et les Français.¹²

C'est ainsi que le Saint-Esprit fit jaillir un autre courant rapide qui devait arroser les terres de l'Ouest. De même que l'Inde et la Chine devaient être liées à l'Occident par le christianisme syrien, de même l'Irlande et le

pourtour occidental de l'Europe devaient toucher l'Orient par le christianisme celtique. Par l'un de ces étranges phénomènes de l'histoire – et si l'on parlait de providence ? – les Galates, une branche nombreuse des Gaulois de France, s'étaient frayé un chemin jusqu'en Asie Mineure. Avec toute la fougue de la race celte, ils avaient envahi et soumis l'Italie et saccagé Rome au IV^e siècle avant Jésus-Christ.¹³ Non contents de ce succès, ils pénétrèrent en Asie Mineure et, en s'y installant, fondèrent la province de Galatie.

Paul s'apprêtait à passer à côté d'eux pendant son voyage vers l'ouest, mais le Saint-Esprit en décida autrement. Une grave affliction l'obligea à rester au milieu d'eux. Il gagna l'amour et la dévotion de ces gens, et bientôt furent fondées ce qu'il se plaisait à appeler « les églises de Galatie » (Galates 1 : 2). Patrick entra en Irlande dans la seconde moitié du quatrième siècle. Il y trouva un christianisme celtique sain et bien organisé.¹⁴ Tout porte à croire que l'Irlande celtique a appris l'Évangile des croyants de Galatie. Un auteur, qui a fait des recherches spécifiques sur l'histoire orientale, dit : « Le christianisme qui a d'abord atteint la France et l'Angleterre (c'est-à-dire la Gaule et la Grande-Bretagne) était de l'école de l'apôtre Jean, qui dirigeait les églises d'Asie Mineure, et donc d'un type grec, et non latin.¹⁵

Il existe de nombreuses preuves d'intercommunication entre l'Irlande, la France et la Galatie au cours des trois cents ans qui séparèrent Paul de Patrick.¹⁶ Un événement bien connu de l'histoire de l'Église française montre que les Celtes de France furent évangélisés par les Celtes d'Asie Mineure.¹⁷ Environ soixante-dix ans après la mort de l'apôtre Jean, les églises du sud de la France subirent une terrible persécution de la part des païens. En 177, les croyants en détresse envoyèrent un récit pathétique de leurs afflictions, non pas en Italie ou en Afrique, mais à leurs frères d'Asie Mineure.

« Pour comprendre la situation politique et ecclésiastique du sud de la France, il faut se rappeler que les Gaulois de l'Ouest et les Galates de l'Est étaient de la même souche, et que chaque branche conservait intactes ses caractéristiques raciales malgré l'intervention de plusieurs nations. »¹⁸

C'est ainsi que l'Irlande reçut l'Évangile de l'Asie Mineure, par la mer et par les croyants celtes du sud de la France qui, quant à eux, avaient reçu la lumière des Galates auxquels Paul s'était adressé.

Les faits relatés par Douglas Hyde montrent à quel point la race celte était puissante et largement répandue en Europe des siècles avant Jésus-Christ. Alexandre le Grand n'entreprenait pas ses campagnes en Asie sans s'être assuré au préalable de l'amitié des Celtes.¹⁹

3. LES ORIGINES APOSTOLIQUES DE L'ÉGLISE DU DÉSERT

Dans la génération qui suivit les apôtres, si ce n'est même avant la mort de Jean, le Nouveau Testament avait été traduit dans le plus beau des textes latins, la version italique, souvent appelée Itala. Pendant des siècles, les érudits de l'Église celtique ont cité l'Itala.

LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME GREC

Après avoir travaillé en Galatie, Paul reçut du Seigneur, dans une vision nocturne, l'instruction de se rendre en Grèce. Il aurait pu passer le reste de sa vie en Asie mineure, mais le Saint-Esprit décida autrement. Par ses célèbres travaux dans les centres grecs de Philippes, Thessalonique, Bérée, Athènes, Corinthe et plus tard à Éphèse, l'apôtre a fondé le christianisme grec. À Athènes, il pénétra dans le centre intellectuel mondial du paganisme. La Grèce palpitait encore des souvenirs glorieux de ses victoires sur les millions de Perses, et la nation se délectait des richesses de sa littérature dorée. Paul implanta l'Évangile parmi les gens qui parlaient la langue grecque, cet outil par lequel Dieu eut le plaisir de transmettre au monde la plus exaltante de toutes les littératures, le Nouveau Testament grec. Les premières révélations données à l'Église évangélique furent écrites en grec.²⁰

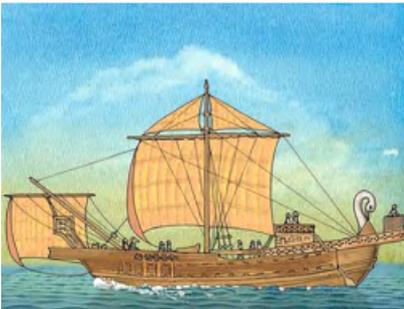
Par la suite, une haine profonde a fait jour entre les églises grecque et latine, et les ecclésiastiques grecs et latins se lancèrent des paroles amères. Ces controverses théologiques se manifestèrent parce que les deux Églises étaient devenues ambitieuses et s'étaient alliées à des rois et à des empereurs. Finalement, en 1054, les Églises grecque et latine se sont séparées. Bien avant cela, l'Église d'État latine craignait les effets de l'accumulation de la littérature grecque. Le latin devint la langue ecclésiastique de l'Europe occidentale.²¹ La langue grecque et sa littérature furent condamnées par les ecclésiastiques romains, son étude interdite et ses écrits frappés d'anathème. A l'époque médiévale, l'église celtique d'Irlande resta un centre d'enseignement du grec longtemps après que cette langue eût pratiquement disparu ailleurs dans la chrétienté occidentale.²² On déclara dans les universités de la hiérarchie latine que la connaissance du grec était pleine de serpents et de poison. Pendant plus de mille ans, le grec cessa d'exister dans les royaumes teutons d'Europe, sauf dans le giron du christianisme grec et celtique et dans les organismes évangéliques qui considéraient les Écritures comme leur seule autorité.²³

Le rejet de l'église grecque par la hiérarchie latine laissa celle-ci comme un tampon entre les activités étonnantes du christianisme en Orient et l'épée victorieuse des royaumes païens d'Europe occidentale.

LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME LATIN

Le Seigneur appelle parfois des hommes à accomplir de grandes tâches, d'autres fois Il les y pousse, non pas parce qu'ils sont désobéissants, mais parce que l'intérêt qu'ils portent aux travaux proches les rend inconscients des opportunités lointaines. Paul avait reçu une vision l'enjoignant de se rendre en Grèce, mais il alla à Rome en tant que prisonnier. Soucieux d'ancrer sa grande œuvre parmi les gentils du christianisme juif, il se plia à une demande dangereuse des dirigeants de Jérusalem. Les autres apôtres souhaitaient désarmer les préjugés des autorités juives à l'égard de Paul en le faisant imprudemment apparaître dans le temple de Jérusalem en accomplissement d'un vœu. Paul était prêt à risquer sa vie en accomplissant les cérémonies requises dans le sanctuaire central d'Israël, si seulement il pouvait éviter une rupture entre le christianisme des gentils et le christianisme juif. Il savait que les croyants païens n'avaient reçu qu'une maigre formation aux profondes vérités de l'Évangile. Est-ce pour cette raison que pratiquement toutes ses épîtres sont écrites aux églises païennes jeunes et inexpérimentées ? En outre, il vit en vision l'opposition écrasante qui se développerait en une église apostate et qui poursuivrait la véritable église pendant 1260 ans, et c'est pourquoi il désirait ardemment relier les nouvelles églises des gentils à un judaïsme expérimenté qui s'était tourné vers le Christ.

Dans son ministère auprès des Juifs, Jésus a été sacrifié à Jérusalem ; dans son ministère auprès des païens, Paul a été sacrifié à Jérusalem.²⁴ Seul un sacrifice peut ouvrir les yeux des croyants retardataires sur les plus grandes avancées spirituelles. Rien moins que le sacrifice de Jésus ne peut briser les cœurs durs et inspirer la consécration. Bien que Paul connût parfaitement la haine brûlante des rabbins à son encontre, il suivit le plan des autres apôtres et entra dans le temple. Les foules du temple se précipitèrent sur lui avec rage. Si le tumulte n'était pas parvenu aux oreilles de la garde romaine, qui réussit de justesse à l'arracher des mains de ses ennemis, il aurait été mis en pièces. Lorsqu'il comparut devant le tribunal



romain, Paul sentit qu'il ne pourrait pas obtenir justice localement, c'est pourquoi il dit : « J'en appelle à César. » Le magistrat romain lui répondit : « Tu en as appelé à César ; tu iras devant César. » (Actes 25 : 11)

Prisonnier, Paul fut emmené à Rome, la capitale des nations de langue latine, la maîtresse du monde. Le christianisme n'est pas arrivé premièrement à Rome par l'intermédiaire de Paul ; il l'y a trouvé dès son arrivée. On ne sait pas s'il a précédé Paul par l'intermédiaire

3. LES ORIGINES APOSTOLIQUES DE L'ÉGLISE DU DÉSERT

de marchands, de soldats convertis ou d'humbles missionnaires.²⁵ Quoi qu'il en soit, ces débuts modestes prirent rapidement de l'ampleur par le ministère du grand apôtre. Il défia d'emblée les cercles supérieurs du judaïsme et du paganisme. Reconnu comme un prisonnier hors du commun, il bénéficia de la liberté de sa propre maison et fut autorisé à aller et venir et à travailler publiquement pendant les deux années qui précédèrent son procès.²⁶ L'épître connue sous le nom de Deux Timothée fut écrite entre l'acquiescement de l'apôtre lors de sa première audience et sa condamnation à mort lors de sa deuxième audience.

La Grèce était le bastion intellectuel, mais Rome était le bastion militaire du paganisme. On ne peut lire des auteurs érudits comme Auguste Arthur Beugnot, qui écrivit l'histoire de la destruction du paganisme en Occident, sans se rendre compte de la résistance presque invincible du paganisme italien. La chrétienté latine n'a pas aussi tôt connu les gains qui ornèrent bientôt les travaux de la chrétienté celtique et syrienne. Sur les trois cent dix-huit évêques qui signèrent les décrets du grand concile de Nicée en 325 – le premier concile général de l'Église – sept seulement étaient originaires de l'Occident latin.²⁷

Pour comprendre les origines apostoliques de la véritable Église, il est nécessaire d'étudier les triomphes des autres apôtres. Au cours des sept ou huit premières années de l'histoire de l'Évangile, l'apôtre Pierre fut une figure dominante. Paul occupa le devant de la scène pendant les trente années suivantes. Les dernières années de Pierre furent le théâtre de travaux vastes et importants. Ils s'étendirent de Babylone²⁸ à l'Est jusqu'à Rome à l'Ouest. Pendant des années, il hérita l'œuvre à Jérusalem. On a des raisons de croire qu'à Rome, il suivit Paul dans le martyre.²⁹ Les effets déterminants de son travail dans de vastes régions peuvent être constatés en examinant attentivement la première épître de Pierre.

L'ÉPÎTRE DE PIERRE AUX ÉGLISES

Cette épître s'ouvre sur les salutations de l'apôtre aux croyants « dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie », et se termine par une salutation de Babylone. Ces cinq premières provinces se trouvent toutes en Asie mineure. Les résultats significatifs des travaux de Pierre en Bithynie invitent l'étudiant à glaner un peu dans ce domaine. Paul devait évangéliser la Galatie, mais le Saint-Esprit lui interdit d'aller en Bithynie. En Galatie, Paul a planté, mais Pierre a arrosé (1 Pierre 1 : 1 ; Galates 1 : 2, 21). En Bithynie, Pierre a planté et arrosé. De nombreux auteurs érudits ont consacré un temps précieux à l'analyse de l'œuvre en Bithynie. En 109, environ neuf ans après la mort de l'apôtre Jean, l'empereur romain demanda au savant Plinie, gouverneur de Bithynie, de

faire des recherches sur le christianisme dans cette région, en raison des récits qui étaient parvenus à ses oreilles.

Dans son rapport à l'empereur, le gouverneur de Bithynie révèle les progrès irrésistibles de l'Évangile. Pline se plaint que les gens abandonnent les anciens dieux et leur culte païen pour se rendre en masse au culte du Christ. Il se lamente de la baisse de la vente des sacrifices païens. Rendant un splendide hommage aux vertus des chrétiens, il décrit comment ils se réunissent régulièrement une fois par semaine « un jour déterminé » pour le culte, qui était sans aucun doute le sabbat du septième jour.

Du vivant de Pierre, des églises virent le jour en Chaldée, en Assyrie, en Syrie et en Asie Mineure. Comme nous le verrons dans les deux chapitres suivants, c'est dans ce territoire qu'ont grandi les chefs nobles, héroïques et dévoués du christianisme qui, pendant de nombreux siècles, constituèrent la force la plus érudite et la plus stabilisatrice du monde pour renforcer et aider la véritable Église en Extrême-Orient et en Occident.

Selon les écrits d'Origène (185-254 ap. J.-C.), l'apôtre André se vit confier la Scythie comme champ de travail, tandis que Thomas fut affecté à la Perse.³⁰ D'après les preuves exposées dans un chapitre ultérieur, Thomas se rendit plus loin que la Perse. L'histoire syrienne fiable indique que l'Évangile fut implanté à Mossoul, en Mésopotamie, en 170.³¹ Aux alentours de l'an 150, soit cinquante ans après la mort de l'apôtre Jean, l'Évangile avait été prêché et des églises avaient été fondées en Perse, en Médie, en Parthie et en Bactriane.³² Rawlinson parle de la propagation du christianisme dans l'empire des Parthes dès l'an 150. De toute évidence, avant d'être tué en Inde en 72, l'apôtre Thomas avait fondé de nombreuses églises.³³

L'ÉVANGILE EN INDE

Pantène, l'un des fondateurs de l'école théologique d'Alexandrie, se rendit soixante-dix ans après la mort de l'apôtre Jean dans un pays qu'il appela l'Inde, dit-on, et rapporta des preuves que l'apôtre Barthélemy y avait travaillé.³⁴ L'Évangile dut faire de grands progrès parmi les peuples de langue syriaque et latine dans le demi-siècle qui suivit la mort de l'apôtre Jean, car le célèbre Nouveau Testament syriaque appelé la Peshitta y était déjà apparu.³⁵ Il est indiqué que le christianisme s'est répandu dans tous les rangs de la Perse, de la Parthie, de la Médie et de la Bactriane sous le règne de l'empereur Marc Aurèle (161-180 ap. J.-C.).³⁶

Quelle puissance a poussé ces premiers croyants à pénétrer dans les bastions intellectuels du paganisme européen, à s'aventurer dans les panthéons fanatiques d'Asie Mineure, à braver la chaleur brûlante de l'Arabie, à passer leur vie à errer en Tartarie et, en tant qu'étrangers, à lutter

3. LES ORIGINES APOSTOLIQUES DE L'ÉGLISE DU DÉSERT

sous le soleil brûlant de l'Inde ? Cette puissance, c'était la parole de Dieu, qui brûlait comme un feu dans leurs cœurs. Ils s'écrièrent avec l'apôtre Paul : « malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ! » (1 Co. 9 : 6)

Ces premiers missionnaires s'accrochaient à la Bible comme au guide qui leur éviterait d'être trompés par des apostasies, des contrefaçons et des loups déguisés en brebis. L'obéissance à ce livre les mettait à l'abri de la fureur des empereurs païens. Ils défendirent la vérité contre les ruses des faux christes occidentaux et des doctrines contrefaites des grandes religions orientales. Néanmoins, comme l'a écrit Paul,

« Car la parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'une épée quelconque à deux tranchants, » (Hébreux 4 : 12)

Et c'est par cette parole qu'ils obtinrent la victoire.

Ce chapitre a retracé les origines du christianisme dans ses différentes branches (syrienne, celtique, grecque, latine) et a révélé comment les apôtres et leurs successeurs immédiats transmirent ses vérités à ces différents peuples. Les chapitres suivants retraceront l'histoire de ces origines dans différents pays et montreront comment et où la foi primitive du Nouveau Testament, avec ses origines apostoliques, a survécu. Le lecteur sera alors mieux à même de comparer le christianisme actuel au christianisme primitif.

¹ Burgon et Miller, *The Traditional Text of the Holy Gospel*, p. 123.

² Edersheim, *The Life and Times of Jesus the Messiah*, vol. 1, p. 396.

³ En examinant ce manuscrit samaritain lors de sa visite en Samarie, l'auteur a été surpris de le trouver en si bon état, compte tenu de son grand âge..

⁴ Geddes, *The Church History of Ethiopia*, p. 9.

⁵ O'Leary, *The Syriac Church and Fathers*, p. 21.

⁶ Edersheim, *The Life and Times of Jesus the Messiah*, vol. 1, p. 74. Aussi, Schurer, *A History of the Jewish People in the Time of Christ*, 2d div., vol. 2, p. 271.

⁷ Voir l'étude de l'auteur au chapitre 4, intitulée « Les villes silencieuses de Syrie ».

⁸ Gordon, "World Healers," p. 450, note 2.

⁹ Tertullian, *An Answer to the Jews*, ch. 7, trouvé dans *Ante-Nicene Fathers*, vol. 3, pp. 157, 158.

¹⁰ Newman, *A Manual of Church History*, vol. 1, p. 297.

¹¹ Bigg, *The Origins of Christianity*, pp. 143, 144.

¹² Menzies, *Saint Columba of Iona*, pp 11-13, voir ch. 11, note 5 ; Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, p. 160.

¹³ Ridgeway, *The Early Age of Greece*, vol. 1, p. 356.

¹⁴ Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, p. 30.

¹⁵ Gordon, "World Healers," p. 78.

¹⁶ O'Leary, *The Syriac Church and Fathers*, p. 32.

¹⁷ Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, p. 3.

¹⁸ Warner, *The Albigenian Heresy*, vol. 1, p. 19.

¹⁹ Hyde, *A Literary History of Ireland*, pp. 6, 7.

²⁰ Milman, *History of Latin Christianity*, vol. 1, p. 1, Introduction.

²¹ Westcott et Hort, *The New Testament in the Original Greek*, vol. 2, p. 142.

²² Cubberley, *The History of Education*, p. 138.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

²³ Westcott et Hort, *The New Testament in the Original Greek*, vol. 2, p. 142.

²⁴ Ndt. L'auteur ne se réfère ici pas à sa mise à mort, qu'il confirme avoir eu lieu à Rome dans le même chapitre.

²⁵ Burgon et Miller, *The Traditional Text of the Holy Gospels*, p. 145.

²⁶ On peut lire cela dans le dernier chapitre des Actes des Apôtres et dans la deuxième épître à Timothée.

²⁷ Michael le Syrien, *Chronique de Michel le Syrien*, vol. 1, pp. 247-253.

²⁸ Pour résumer, Dr. Adam Clarke dit : « Après avoir examiné tout ce qui a été dit par les savants et les critiques à ce sujet, je suis tout à fait d'avis que l'apôtre ne veut pas dire Babylone en Égypte, ni Jérusalem, ni Rome comme Babylone figurative, mais l'ancienne Babylone célèbre en Assyrie, qui était, comme le fait remarquer le Dr Benson, la métropole de la dispersion orientale des Juifs ; mais comme j'ai dit beaucoup de choses à ce sujet dans la préface, je me permets de renvoyer le lecteur à cet endroit. » — *Commentary*, on 1 Peter 5 : 13.

²⁹ Abul Faraj, *Chronography*, vol. 1, p. 50.

³⁰ Eusebius, *Ecclesiastical History*, b. 3, ch. 1, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*.

³¹ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, pp. 297, 298.

³² Fisher, *History of the Christian Church*, p. 45 ; Gordon, "World Healers," p. 243.

³³ Cette conclusion a ses opposants, mais de nombreux auteurs érudits et fiables ont cessé d'avoir des doutes à ce sujet et ont établi à leur satisfaction que l'apôtre Thomas a jeté les bases du christianisme en Inde. Voir l'analyse de l'auteur au chapitre 14, « Les chrétiens de Saint-Thomas en Inde ».

³⁴ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, p. 296.

³⁵ Burgon, *The Revision Revised*, p. 27.

³⁶ Yohannan, *The Death of a Nation*, p. 39.

CHAPITRE 4

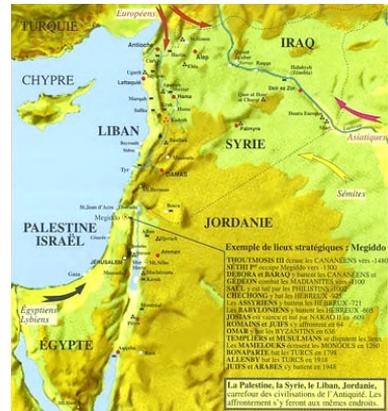
Les villes silencieuses de Syrie

L'ancêtre des réformateurs se trouve dans les hommes et les femmes de foi qui, même dans les jours les plus sombres, par leur simple piété évangélique, empêchèrent le feu de l'autel de s'éteindre complètement.¹

AU DÉBUT de l'ère chrétienne, les villes florissantes de Syrie furent les premières à occuper une position dominante dans le développement des doctrines et des missions de la véritable Église. Il est impressionnant de constater que bon nombre de ces villes silencieuses et désertes sont toujours dans un état de conservation remarquable. Pendant de nombreux siècles, après que les chrétiens juifs eurent migré vers le nord après avoir été chassés de Jérusalem, ils continuèrent à augmenter le nombre de membres de cette région chrétienne déjà très active, dont la ville principale était Antioche.² La Syrie est une région peu connue, mais très importante pour l'histoire de la véritable Église.

Étant donné la haine des Juifs qui s'étaient rebellés contre Rome et avaient été dûment réprimés, l'empereur leur interdit, en 135, l'accès à la ville de Jérusalem. Cela excluait bien sûr les chrétiens d'origine juive. Cet acte contribua également à l'édification de nouveaux centres syriens du christianisme. On trouve aujourd'hui en Syrie les splendides vestiges des villas, des églises, des inscriptions et des bâtiments publics qui furent construits au cours des premiers siècles du christianisme.³ C'est là que les organisations ecclésiastiques et les entreprises missionnaires prirent leur forme permanente sous la direction des apôtres et de leurs successeurs immédiats. De cette nouvelle base, des flots de lumière se répandirent jusqu'aux extrémités de la terre.

Toutefois, avant de décrire ce que la recherche peut trouver dans bon nombre de ces villes, il convient de se pencher sur le contexte historique et archéologique de cette civilisation syrienne primitive qui a constitué la première base du travail missionnaire, tant en Occident qu'en Orient.



CONTEXTE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

La chute de Jérusalem produisit son plus grand effet moral sur les millions de Juifs qui ne résidaient pas en Palestine. Stupéfaits par cet événement, ils écoutèrent l'Évangile et un nombre incalculable d'entre eux acceptèrent le Christ. Ces derniers contribuèrent largement à l'établissement de l'Église dans toutes les parties du monde.⁴ Comme ils n'avaient pas été soumis au légalisme fanatique des rabbins de Jérusalem, des milliers d'entre eux étaient ouverts aux réalisations convaincantes des prophéties prêchées par les dirigeants de l'Église.

Les victoires des armées romaines incitèrent les Juifs chrétiens de Palestine à obéir à l'ordre de Jésus de fuir la Judée lorsque la chute de Jérusalem était imminente. La première région à bénéficier de ce transfert de population fut la partie de la Palestine située à l'est du Jourdain, désignée dans la Bible sous le nom de Décapole,⁵ mot qui signifie « dix villes ». L'Empire romain avait accordé à ces villes des droits spéciaux et avait dépensé d'énormes sommes d'argent pour les embellir. L'objectif de Rome était d'exalter la culture et la philosophie grecques, dans l'espoir d'amener les Juifs à s'intéresser à la pensée et à l'art païens.⁶

A l'époque des apôtres, cette région transjordanienne était une terre fertile, enrichissant ses habitants de récoltes variées et abondantes. Les Juifs chrétiens s'y réfugièrent pour échapper aux terreurs de la guerre romaine (66 ap. J.-C.). Le livre des Actes des Apôtres laisse penser qu'ils étaient plusieurs milliers à cette époque (Actes 21 : 20). Il est possible que soixante-dix à quatre-vingt-dix mille Juifs chrétiens aient fui la Palestine vers l'est. De nombreux chrétiens païens se sont également enfuis. Selon Eusèbe, ces réfugiés se réfugièrent dans la ville de Pella.⁷ Le même historien mentionne à nouveau Pella en relation avec la rébellion généralisée des Juifs en 135, à la suite de laquelle l'empereur Hadrien rasa Jérusalem, changea son nom en Aelia et interdit aux chrétiens païens d'y avoir un chef d'origine juive.⁸ Pella, à cette époque, était l'une des dix fameuses villes. Arrivés dans une telle région de culture, de richesse et de libéralité de pensée, les chrétiens juifs en fuite, stimulés par le fait qu'ils venaient d'assister à la réalisation de l'une des principales prophéties du Christ, ne purent manquer d'exercer une influence irrésistible sur leurs nouveaux voisins.

Les exilés qui s'installèrent ici se multiplièrent au cours des années suivantes. Leurs convertis et leurs descendants formèrent de grandes et savantes communautés chrétiennes. Le pays de ces dix villes païennes, la Décapole, se trouva soudain à produire un fort effet sur le christianisme. C'est alors qu'une autre migration remarquable commença de la Décapole vers la région d'Antioche. Des décennies s'étaient écoulées

4. LES VILLES SILENCIEUSES DE SYRIE

depuis que Paul et Barnabas avaient fondé des églises dans la partie de la Syrie située directement au nord de la Décapole. Là, de nombreux païens et juifs s'étaient convertis au Christ. Cependant, la majorité des nouveaux croyants de la région du nord de la Syrie étaient des fils d'Israël. Cette dernière communauté attirait les habitants de la Décapole. Par conséquent, les descendants de ceux qui avaient fui Jérusalem quittèrent Pella et ses régions pour enrichir et multiplier les centres chrétiens au nord, jusqu'à l'Euphrate.⁹

La Syrie avait très tôt attiré l'attention des hommes de culture en tant que région propice à l'édification d'ouvrages architecturaux somptueux. C'était la province la plus riche et la plus prospère de l'Empire romain.¹⁰ Elle était également réputée pour sa culture et son savoir. C'est dans cette région que l'on trouve les plus grands temples érigés par les empereurs romains pour le culte du dieu Soleil. Au milieu de cette région se trouvait Antioche, la capitale. Plus tard, lorsque l'empereur Justinien voulut, vers 530, construire à Constantinople la plus belle église du monde, il chercha assidûment dans les civilisations grecques et latines un bâtisseur doué, mais il dut finalement se tourner vers la Syrie. C'est là qu'il trouva l'habileté qu'il recherchait.

L'école d'Antioche surpassait alors presque toutes les autres en réputation scientifique et littéraire, et ses méthodes dominaient tout l'Orient. Justinien, au milieu du sixième siècle, voulut reconstruire la cathédrale de Constantinople et c'est de l'école d'Antioche qu'il tira ses deux architectes, Anthémios de Tralles et Isidore de Milet.¹¹

En ce qui concerne la compétence et l'érudition inégalées de la Syrie, un historien affirme :

La principale caractéristique de l'architecture byzantine est le développement de la méthode de couverture par des dômes. Le spécimen le plus parfait de ce travail est la grande église Sainte-Sophie à Constantinople, dont Justinien était fier pour l'avoir construite. Deux églises antérieures avaient été brûlées : celle de Constantin en 404, à l'époque de Chrysostome, et celle qui lui a succédé en 532. À proprement parler, l'église Sainte-Sophie de Justinien – toujours debout et aujourd'hui utilisée comme mosquée – n'est pas une architecture byzantine typique. Elle est tout à fait unique. Rien de tel ne l'avait précédée et elle n'a jamais été imitée avec succès. Son célèbre architecte, Anthémios, a la fière distinction d'avoir réalisé une œuvre sans équivalent dans tous les âges de la construction. « Sainte-Sophie », dit M. Bayer, « a le double avantage de marquer l'avènement d'un nouveau style et

d'atteindre en même temps des proportions qui n'ont jamais été dépassées en Orient. »¹²

En retraçant l'histoire de l'Église celtique en Irlande, les chercheurs sont très impressionnés par l'influence que ces nouveaux styles, introduits par les architectes syriens, eurent sur l'architecture occidentale. Le lien entre ce style et l'Occident est bien établi. Les nouveaux principes de l'architecture syrienne furent adoptés en Irlande.

De Constantinople, l'architecture byzantine est rapidement passée à l'ouest. L'art grec était mort. L'art romain était mort. Au sixième siècle, le seul art vivant, puissant et vivifiant était l'art et l'architecture de Byzance. Je dois maintenant vous montrer deux choses : d'abord, comment l'art et l'architecture byzantins sont passés en Gaule ; ensuite, comment de la Gaule ils sont passés en Irlande. Tout d'abord, en ce qui concerne le passage de l'architecture byzantine de Constantinople à la Gaule, l'époque et le lieu du transit sont faciles à déterminer.¹³

La splendeur de la civilisation construite en Syrie est encore visible. Cette gloire est décrite dans l'article de Howard Crosby Butler, « A Land of Deserted Cities »¹⁴ :

« Peu de gens apprécient le fait qu'aujourd'hui, à l'aube du vingtième siècle, il existe encore des parties de l'ancien Empire romain où aucun voyageur des temps modernes n'est allé ; qu'il y a des villes anciennes qu'aucun touriste n'a vues, des temples et des tours qu'aucun amateur d'architecture classique n'a encore admirés, des inscriptions en grec ancien qu'aucun savant n'a encore déchiffrées, des régions entières, en fait, pleines d'antiquités pour lesquelles aucun Baedeker n'a été écrit, et qui ne sont pas représentées sur les cartes les plus récentes. »

Que le lecteur s'imagine un instant éloigné des paysages luxuriants de collines couvertes de forêts et de pâturages verdoyants qui lui sont familiers, et qu'il se pose sur cette terre désolée de collines grises et stériles, sous un ciel sans nuages, et qu'il voie devant lui, au loin, une masse imposante de murs brisés et de colonnades anéanties, les puissants vestiges d'une ville désertée depuis longtemps par les hommes civilisés, silencieuse, sépulcrale, avec des portes grandes ouvertes et toutes les maisons à l'intérieur inoccupées, même par des bêtes sauvages. Qu'il se souvienne que cette ville désormais solitaire existait avant l'époque de Constantin le Grand, alors que Rome était encore maîtresse du monde et que les empereurs antonins siégeaient encore sur le trône, que ses magnifiques églises furent érigées alors que nos ancêtres se prosternaient devant Woden et Thor, que ses villas

4. LES VILLES SILENCIEUSES DE SYRIE

spacieuses et ses demeures moins prétentieuses, bien que toujours luxueuses, furent construites alors que les Anglo-Saxons se contentaient d'une hutte de branches et de peaux, et qu'il réfléchisse ensuite au fait que cette ville autrefois riche et prospère est restée inhabitée pendant treize siècles, qu'aucune main ne s'est levée pour ajouter une seule pierre ou étayer un mur chancelant pendant tout ce temps, et il saisira quelque chose de l'antiquité et quelque chose de la désolation de ces villes mortes.¹⁵

Ces villes silencieuses de Syrie diffèrent à bien des égards des ruines et des vestiges du passé archéologique que l'on trouve ailleurs dans le monde. Les monuments ne sont pas l'œuvre d'un envahisseur étranger, mais sont celle des habitants eux-mêmes. En outre, les pierres ont été habilement assemblées sans ciment ni mortier. La construction et les installations sanitaires étaient du plus haut niveau et témoignaient d'un degré de civilisation avancé. Certains auteurs affirment que les dispositions prises en matière de santé et d'hygiène seraient supérieures à celles que l'on trouve aujourd'hui dans de nombreux endroits du monde occidental, même en Europe et en Amérique.

« Les vestiges tangibles de leur civilisation indiquent que les habitants de la plupart de ces petites villes du nord et du sud de la Syrie formaient une classe moyenne nombreuse et aisée. Il semble qu'aucun supérieur ne vivait près d'eux, car il n'y a qu'une seule résidence d'une magnificence particulière dans le nord de la Syrie et une autre dans le sud, et il s'agit peut-être des maisons des gouverneurs locaux.¹⁶

Les apôtres prévoient que le succès futur de l'Évangile verrait de nombreux membres indifférents entrer dans la bergerie. Paul déclara que, de son temps déjà, de faux frères s'étaient introduits à leur insu.

Dans leur défense des pures doctrines du christianisme, les églises de Syrie étaient horrifiées par la liberté que de nombreux soi-disant enseignants chrétiens prenaient avec les Écritures, et elles se rebellèrent contre les doctrines du gnosticisme qui étaient apparues dans le christianisme corrompu de l'église d'Alexandrie. « L'école d'Antioche s'est révoltée contre l'exégèse alexandrine des Saintes Écritures et a fondé une méthode plus critique ».¹⁷ Lucien, le célèbre leader et érudit évangélique, dut lutter à la fois contre le gnosticisme et le manichéisme, mais plus particulièrement contre le premier, qui était le plus ancien des deux mouvements.

Tandis que l'opposition à la tendance allégorique de l'époque était centrée sur la théologie de l'école de Lucien, elle trouva par la suite un foyer dans l'Église d'Orient.¹⁸ Il faut souligner que la théologie syrienne a eu une grande influence, qu'elle a perduré jusqu'à la Réforme et qu'elle a

gardé son empreinte apostolique. Les inscriptions trouvées sur de nombreux bâtiments indiquent que le christianisme syrien couvrait une bonne partie du territoire où se trouvent aujourd'hui les villes silencieuses.

« Il est peut-être intéressant de noter que les inscriptions de cette région (traitées par Wm. Kelley Prentice), couvrant plus de trois siècles, montrent, dans leur phraséologie, un christianisme primitif en ce sens qu'elles sont dédiées à « Dieu et son Christ », avec parfois une mention du Saint-Esprit ou de la Trinité, mais sans invocation des saints ou même de la Vierge Marie. Dans cette région, comme dans le Hauran, il n'y a pratiquement pas de vestiges mahométans, la prospérité des deux régions ayant manifestement pris fin avec la conquête mahométane. »¹⁹

EL-BARA ET AUTRES VILLES

El-Bara, l'une des villes silencieuses sur la route entre Alep et Lattaquié, près d'Antioche, contient encore des villas, des églises, des pyramides funéraires et d'autres édifices témoignant de la culture et de l'éducation passées. Des monogrammes taillés dans la pierre révèlent la foi des bâtisseurs dans le Christ en tant qu'Alpha et Oméga.²⁰

À Jebel Barisha, on peut voir de nombreuses inscriptions et monuments du deuxième siècle après Jésus-Christ. Certaines inscriptions importantes sur ces bâtiments sont en grec, d'autres en latin, d'autres encore en syrien. Quelques-unes d'entre elles, relevées par une expédition archéologique américaine, se lisent comme suit :

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

Notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils, le Verbe de Dieu, habite ici ; que le mal n'entre pas.

Le Seigneur gardera ton départ et ton arrivée.

Sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.²¹

Baouda contient les ruines d'un grand marché. Pour y accéder, le visiteur emprunte une ancienne voie romaine construite manifestement avant l'ère chrétienne. Baouda porte les marques d'un centre strictement commercial, financier et de transport. Les édifices en pierre abritaient le magasin en bas et un appartement en haut pour le propriétaire. Babiska se trouve à une courte distance de Baouda. On y trouve deux églises, un grand et un petit bain public, avec des auberges spacieuses à proximité. Les bâtiments témoignent d'un grand soin et d'une grande habileté architecturale dans leur construction. Le fragment d'un autre grand bâtiment, probablement un temple, date de 225.²²

POURQUOI DES VILLES SILENCIEUSES ET DÉSERTES

Pour comprendre pourquoi ces villes sont silencieuses et désertes, il faut observer la politique de la chrétienté impériale au cours des siècles précédant l'époque où le fléau du mahométisme s'est abattu sur l'Empire romain d'Asie. Immédiatement après le concile de Nicée, en 325, les incursions des Goths du Nord devinrent sérieuses et exigèrent l'attention des empereurs romains. Les victoires de ces envahisseurs amputèrent une grande partie de l'empire en Occident et le réduisirent en Europe à environ un tiers de son territoire d'origine. Pour survivre, il fallait unifier étroitement ce qui restait. En outre, la chrétienté impériale a fait de la punition de l'hérésie un élément important de son programme. Une terrible persécution s'abattit alors sur ceux qui rejetaient l'Église de Rome.

Cela déclencha un mouvement parmi les croyants de Syrie, longtemps partie intégrante de l'Empire romain, qui les fit fuir dans les régions orientales déjà aliénées dans leur esprit par les exactions impériales. Le fléau de la chasse à l'hérésie s'était abattu sur les provinces orientales. Des populations chrétiennes entières émigrèrent des régions des villes silencieuses et de la partie de l'Assyrie située près des sources de l'Euphrate et du Tigre qui était incluse dans l'Empire romain. Lorsqu'en 532 l'empereur Justinien commença sa politique visant à tout soumettre au christianisme impérial, les populations pieuses, érudites et industrieuses avaient déjà quitté ces régions pour trouver refuge dans les frontières de l'Empire perse restauré.²³

La chrétienté impériale, en revanche, n'était absolument pas préparée aux hordes mahométanes qui surgirent inopinément d'Arabie une centaine d'années après Justinien. Le mahométisme surgit d'Arabie après 622 avec la soudaineté et la force d'une tornade. Lorsque l'Islam eut terminé son assaut contre l'Asie mineure et les provinces orientales, il avait arraché à l'Empire romain ses possessions en Asie, en Afrique du Nord et en Espagne. Lors de la première poussée de cette nouvelle religion fanatique, la Palestine fut prise. Puis l'empereur romain et son armée furent renversés sur un champ de bataille en Syrie. Les adeptes de Mahomet poursuivirent leur œuvre de massacre, de dévastation, de pillage et de déportation. La population chrétienne restée en Syrie s'est évidemment dirigée vers l'est, laissant derrière elle ses villes silencieuses et désertes.

D'autres récits historiques concernant l'Église d'Orient révèlent que ces six premiers siècles et demi du christianisme syrien furent merveilleux pour l'établissement de l'Église du Nouveau Testament, non seulement en Orient, mais aussi en Occident. Le mélange des grandes communautés évangéliques païennes et juives dans cette région, associé à la splendide formation spirituelle que les Juifs de l'Ancien Testament avaient reçue

dans les choses divines, dota richement ce sol fructueux pour l'expansion du christianisme. Enfin, les persécutions de l'Église impériale, suivies des dévastations des mahométans, laissèrent la région dépeuplée et privée de l'Église évangélique de Syrie. La main protectrice de Dieu était sur Sa vérité, et les églises situées loin à l'ouest en Europe, ainsi qu'à l'est en Asie, étaient assez fortes pour porter la lumière.

UNE ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE ET NON PAPALE

Le fait que l'Orient était peuplé de Juifs et que la majorité des convertis dans les premières communautés évangéliques ont longtemps été issus de ces Juifs orientaux,²⁴ indique que les croyances et les pratiques de l'Église d'Orient étaient calquées sur celles des Églises de Judée, et non sur celles de Rome. Les premiers croyants se sont longtemps appelés Nazaréens, titre que l'on retrouve dans les paroles de Luc, qui rapporte que les accusateurs de l'apôtre Paul disaient,

« Nous avons trouvé cet homme, qui est une peste, qui excite des divisions parmi tous les Juifs du monde, qui est chef de la secte des Nazaréens, » (Actes 24 : 5)

Ils s'appelaient également Beni-Israël, ou Fils d'Israël. Ils parlaient généralement de notre Seigneur comme du Messie, et étaient donc appelés Messianistes. Nombre de leurs rites et cérémonies étaient accomplis de manière à révéler leur lien avec les Juifs des temps anciens.

La majorité des écrits conservés par l'Église de Rome soutient les revendications de ce système ecclésiastique. L'étude des instructions fondamentales de l'apôtre Paul concernant l'organisation des églises individuelles jette une lumière sur les croyances réelles des premiers chrétiens. Le grand apôtre des Gentils a clairement indiqué que les Églises qu'il a fondées dans le cadre de son travail missionnaire s'inspiraient des Églises chrétiennes de Judée. C'est ainsi qu'il dit,

« Car vous, frères, vous êtes devenus les imitateurs des Églises de Dieu qui sont en Jésus-Christ dans la Judée, parce que vous aussi, vous avez souffert de la part de vos propres compatriotes les mêmes maux qu'elles ont soufferts de la part des Juifs. » (1 Thessaloniens 2 : 14)

Paul n'a pas modelé le plan de l'église locale sur le temple païen ou sur les modèles païens qu'il aurait pu trouver au cours de ses voyages. Le modèle qui lui a été donné venait de Dieu. Quel était ce modèle ? C'était la première église chrétienne à Jérusalem et ses répliques en Judée.

Il serait difficile d'imaginer que l'apôtre Paul, travaillant dans des régions allant de Babylone aux frontières occidentales de l'Asie mineure,

4. LES VILLES SILENCIEUSES DE SYRIE

ait organisé les églises sur un autre modèle. Ses congrégations n'étaient elles aussi que des répétitions des premières communions chrétiennes de la province de Judée, en particulier des églises de Jérusalem. Pendant un certain temps, des groupes de croyants chrétiens continuèrent à se réunir dans les synagogues le jour du sabbat avec les Juifs.²⁵ Ce fait indique que l'Église apostolique, dans son organisation primitive, n'a pas rejeté tout ce qui était lié à la synagogue. On en trouve une confirmation dans la décision du concile apostolique rapportée dans le livre des Actes des Apôtres, où les délégués assemblés votèrent qu'ils n'adopteraient pas d'autres ordonnances que les quatre qu'ils avaient déjà sanctionnées, car...

« Car, depuis bien des générations, Moïse a dans chaque ville des gens qui le prêchent, puisqu'on le lit tous les jours de sabbat dans les synagogues. » (Actes 15 : 21)

La théologie gnostique d'Alexandrie, suivie par l'Église de Rome, était hostile à tout ce qui était juif, même au christianisme juif. On peut donc conclure de ces développements historiques que le christianisme syrien primitif n'était pas organisé selon le modèle de l'Église de Rome, mais qu'il suivait un type d'organisation évangélique judéen et biblique.

L'étudiant réfléchi ne peut qu'être impressionné par les exploits héroïques accomplis dans de vastes domaines par les églises missionnaires issues de la communion de l'église mère syrienne. On retrouve ici la direction spirituelle de Lucien d'Antioche, de Vigilance, réputé être le premier chef suprême des Vaudois, et indirectement de Patrick, organisateur du christianisme celtique en Irlande. Ces chefs sont présentés en détail dans les chapitres suivants.

¹ Muir, *The Arrested Reformation*, p. 49.

² O'Leary, *The Syriac Church and Fathers*, p. 29.

³ Après avoir longtemps envisagé de visiter ces villes silencieuses de Syrie, l'auteur a eu le bonheur, il y a quelques années, d'étudier personnellement leurs magnifiques sites. Après avoir visité le district de l'autre côté du Jourdain et la région de Damas, le groupe s'est rendu à Beyrouth en Syrie. Là, l'auteur s'est assuré l'aide du Dr William Lesovsky, un linguiste maîtrisant l'arabe, l'anglais, le français et l'allemand. Des dispositions ont été prises pour contacter les principaux chercheurs américains et syriens de Beyrouth. La Syrie étant alors sous mandat français, le contact fut d'abord établi avec le directeur français des antiquités. Il était bien informé sur ces villes silencieuses et nous a appris qu'il en existait une centaine, dont l'étude approfondie nécessiterait de nombreuses recherches. Nous avons décidé d'examiner les villes les plus représentatives de la chrétienté et les plus importantes du point de vue de l'architecture et de la salubrité.

Le directeur nous conseilla de commencer par El-Bara et, bien qu'il nous ait donné de bonnes indications routières, nous avons fait face aux difficultés habituelles de transport rencontrées par les voyageurs avec des conducteurs d'automobiles autochtones. Lorsque nous sommes arrivés à Oroum-El-Djoz, le soleil se couchait et, en ce mois de février, le temps était froid dans les montagnes syriennes. C'est là que nous avons trouvé le panneau indiquant la direction d'El-Bara à travers le pays, mais notre problème était de savoir comment l'atteindre. Comme il était

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

tard, nous avons passé la nuit chez un autochtone, aujourd'hui professeur d'anglais protestant, et nous sommes revenus vers huit heures le lendemain matin vers le panneau indiquant la direction d'El-Bara dans la forêt. Après avoir traversé des trous de boue, d'où nous ne pûmes sortir qu'en poussant la voiture, et des routes rocailleuses, nous avons finalement débouché dans une vallée. Sur la colline à notre droite, nous pouvions voir le village mahométan en terre, et dans la vallée se trouvaient les vestiges de l'ancienne ville d'El-Bara. Nous étions impatients d'inspecter les ruines immédiatement, mais la prudence nous conseillait de voir d'abord le moukhdhar. Pendant que nous rendions visite à ce chef du village, une foule s'est rassemblée. Finalement, nous reçûmes la permission d'inspecter les ruines d'El-Bara.

⁴ Foakes-Jackson, *The History of the Christian Church*, p. 33.

⁵ Matthieu 4 : 25 ; Mark 5 : 20 ; 7 : 3 ; Burgon et Miller, *The Traditional Text of the Holy Gospels*, p. 123, and note 1.

⁶ Schurer, *A History of the Jewish People in the Time of Christ*, 2 div. vol. 1, pp. 29-56.

Bien qu'il ait lu beaucoup de choses sur la Décapole, l'auteur a été surpris, en visitant ces lieux, de constater la grandeur et la magnificence des vestiges qui subsistent encore. Aujourd'hui encore, le voyageur qui se dirige vers l'est à partir du Jourdain est profondément impressionné par le magnifique paysage de la région.

⁷ Eusebius, *Ecclesiastical History*, b. 3, ch. 5, p. 138, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*.

⁸ Idem, b. 4, ch. 6 ; b. 5, ch. 12.

⁹ O'Leary, *The Syriac Church and Fathers*, pp. 28, 29.

¹⁰ Idem, p. 34.

¹¹ Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, p. 242.

¹² Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, p. 181.

¹³ Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, p. 243.

¹⁴ Ndt. « Un pays de villes désertes ».

¹⁵ *Century Magazine*, vol. 66, N. S. 44, pp. 217, 220.

¹⁶ Butler, *Early Churches in Syria*, pt. 1, p. 10.

¹⁷ Hastings, *Encyclopedia of Religion and Ethics*, art. "Alexandrian Theology".

¹⁸ En parlant de théologie syrienne, nous suivons l'exemple de la majorité des historiens de l'Église en utilisant ce terme pour désigner cette communion que nous appelons l'Église d'Orient. Nous utilisons constamment le terme Église d'Orient pour désigner cette grande communion qui, pendant des siècles, s'est étendue de l'Euphrate à la Perse, à l'Inde, à l'Asie centrale et à l'Orient. De nombreux auteurs l'appellent l'Église nestorienne, ce qui est incorrect et constitue une erreur de dénomination. Elle est souvent appelée Église assyrienne. L'utilisation du terme « Église d'Orient » pour désigner l'Église orthodoxe grecque prête à confusion.

¹⁹ *The Nation*, vol. 95, p. 260.

²⁰ L'auteur a passé un certain temps à El-Bara, où il a pris de nombreuses photos. De là, le groupe s'est rendu à Dalozza, où nous avons vu une grande ruine de ce que l'on dit avoir été la plus belle maison privée de Syrie. Il semble qu'il s'agissait d'une villa spacieuse conçue pour l'usage d'une seule famille. Ici, il était possible de visualiser les villas suburbaines des premiers chrétiens syriens, avec leurs beaux paysages et leurs vues magnifiques.

²¹ Prentice, *Publication of an American Archeological Expedition to Syria*, part 3. La dernière inscription se trouve sur un bâtiment d'église en Syrie.

²² L'auteur a visité et inspecté neuf de ces villes désertées. A El-Bara, il s'est trouvé dans une situation dangereuse. Pendant plus d'une heure, il s'est trouvé au milieu d'une guerre intertribale. Le fait que ces villes silencieuses se trouvent loin des grands axes de circulation et au milieu d'une population mahométane excitée explique sans doute qu'elles soient restées pendant des siècles pratiquement invisibles et inconnues.

²³ Voir la discussion de l'auteur au chapitre 10, « La manière dont l'Église a été poussée dans le désert ».

²⁴ *The Catholic Encyclopedia*, art. "Calendar".

²⁵ Idem.

CHAPITRE 5

Lucien et l'Église en Syrie

Lucien était vraiment un homme cultivé ; son œuvre sur le texte de l'Ancien Testament, qu'il corrigea à partir de l'original hébreu, devint bientôt célèbre ; c'était un érudit de l'hébreu, et sa version fut adoptée par la plupart des églises de Syrie et d'Asie Mineure. Il s'occupa également du Nouveau Testament. Son exégèse diffère beaucoup de celle d'Origène. À Antioche, l'interprétation allégorique n'était pas populaire.¹

A PRÈS avoir souligné l'importance de la Syrie dans la conservation des fondements originaux de la véritable Église, nous allons maintenant nous intéresser à Lucien (250-312 ap. J.-C.). Né sur les collines syriennes, cet érudit pieux était destiné à exercer une influence dominante sur la pensée des hommes à travers les âges. Il était doué d'un esprit de discernement hors du commun, dont l'Esprit Saint se servit pour élargir et renforcer les fondements posés par les apôtres. Depuis de nombreuses années, des enseignements destructeurs plus mortels pour le christianisme primitif que le poison des serpents gagnaient du terrain. Lucien fut appelé à y faire face et, bien qu'il n'ait pas réussi à les éradiquer en totalité, il construisit pour tous une retraite sûre.



Lucien pourrait être comparé aux fondateurs de la république américaine. En tant qu'auteurs de la Déclaration d'indépendance américaine et de la partie de la Constitution connue sous le nom de Déclaration des droits, ils ont donné à la nation des documents écrits sur lesquels construire l'État. C'est ainsi que Lucien, à une époque où la confusion documentaire était menacée de chaos, a défendu, préservé et transmis à d'autres générations le texte authentique des Saintes Écritures. Il a également laissé aux croyants évangéliques un chef-d'œuvre de théologie. Il a stimulé et vivifié l'organisation correcte de l'Église et la méthode d'évangélisation. Bien que ses adversaires aient veillé à ce que

peu d'éléments historiques soient conservés à son sujet, ils ne peuvent pas le priver de ses grandes œuvres.

Lucien est né à Antioche, centre de la vie et de la culture grecques. À son époque, Rome régnait en maître. Il n'y avait pas de métropole plus puissante qu'Antioche. À la périphérie de la ville se trouvait le célèbre bosquet de Daphné, célébré plus que tout autre bosquet. Les amateurs de plaisirs y trouvaient leur compte, allant des plaisirs les plus luxurieux et les plus sensuels aux plus grands spectacles de l'art classique. Dans sa jeunesse, Lucien a souvent contemplé ces scènes de folie mondaine, mais son cœur pieux s'en est détourné pour se consacrer entièrement à son Seigneur. Il pouvait se promener à l'est, à quelques kilomètres de là, jusqu'à ces belles villes et villages dont les vestiges ont été décrits dans un chapitre précédent. À cette époque, ils étaient le foyer florissant d'une chrétienté érudite et dévouée, qui s'accrochait étroitement à la simplicité primitive de l'Évangile et refusait d'adopter les enseignements non bibliques et les coutumes païennes qui gagnaient du terrain dans certains groupes de chrétiens de profession. Les premières années de Lucien furent des années de grand contraste. Il discerna rapidement que deux mouvements se dessinaient dans la chrétienté, l'un à la doctrine relâchée et affilié au paganisme, l'autre reposant sur les fondements profonds de la foi chrétienne.

SON ENFANCE ET SA JEUNESSE

Dans sa prime jeunesse, un événement est venu lui ouvrir les yeux sur la fragilité des empires. Les Perses, guidés par le fanatisme du mithraïsme, s'étaient rendus maîtres du monde proche-oriental, donnant naissance à un empire qui serait l'antagoniste redouté de Rome pendant cinq siècles. Alors que Lucien était âgé d'une dizaine d'années, Shapur (Sapro) 1^{er}, le monarque perse, mena une guerre victorieuse à l'ouest, s'empara de la ville d'Antioche et fit prisonnier l'empereur romain.² Naturellement, il ramena de la région de nombreux captifs, parmi lesquels des chrétiens syriens qui allaient travailler à l'évangélisation de la Perse. Antioche, située à la frontière entre Rome et la Perse et convoitée par les deux empires, offrait une position dominante d'où l'œuvre de Lucien pourrait exercer son influence à l'est et à l'ouest au cours des siècles à venir.

Bientôt, le gouvernement du monde romain passa aux mains d'un soldat énergique, l'empereur Aurélien, qui s'employa vigoureusement à réparer les dommages causés au système impérial par de faibles prédécesseurs. À cette époque, un certain Paul, né à Samosate, était évêque d'Antioche et s'était attiré les foudres des Églises romaine et alexandrine en raison de ses enseignements. Paul était accusé de croire à une doctrine sur la divinité du Christ qui, aux yeux des évêques de Rome et

d'Alexandrie, était considérée comme une hérésie. Pour la première fois, Lucien entendit les tonnerres de cette lutte concernant la filiation de notre Seigneur, qui se poursuivrait jusqu'au premier et plus célèbre concile général de l'Église, tenu à Nicée en 325.

On comprend vite à quel point la situation de Lucien était difficile et dangereuse. Les églises de Rome et d'Alexandrie avaient conclu une alliance. Alexandrie avait été, pendant plus de deux siècles avant Jésus-Christ, la véritable capitale des Juifs qui se compromettaient avec le paganisme. L'église d'Alexandrie se trouvait dans cette atmosphère. La ville de Rome avait été pendant sept cents ans la capitale mondiale du paganisme, et le serait encore quelques temps. Cet environnement influença fortement l'Église de Rome. Lucien grandit dans les églises de Judée. C'est là que se trouvait le modèle divin pour les futurs croyants. Lucien fonda à Antioche une école qui s'efforçait de contrecarrer la dangereuse alliance ecclésiastique entre Rome et Alexandrie. L'amertume de la situation et la façon dont elle finit par diviser l'Occident et l'Orient seront clarifiées par les quatre faits suivants :

Tout d'abord, les premiers fondateurs du collège ecclésiastique d'Alexandrie s'efforcèrent d'exalter la tradition. Justin Martyr, dès l'an 150, s'était engagé dans cette voie.³ Il était le père spirituel de Tatien, qui fut à son tour, selon toute probabilité, un professeur de Clément. Deuxièmement, Clément, le plus célèbre des professeurs de l'université d'Alexandrie et l'un des maîtres d'Origène, se vantait de ne pas enseigner le christianisme s'il n'était pas mélangé à la philosophie païenne.⁴ Troisièmement, Victor 1^{er}, évêque de Rome, conclut vers 190 un accord avec Clément pour mener des recherches autour du bassin méditerranéen afin d'obtenir des soutiens pour aider à faire du dimanche le jour de culte le plus important de l'Église.⁵ Le dimanche était déjà un jour exalté parmi les païens qui adoraient le soleil. Rome et Alexandrie savaient pourtant que la plupart des églises du monde entier sanctifiaient le samedi comme le sabbat du quatrième commandement.⁶ Quatrièmement, lorsque Victor 1^{er} prononça d'un ton seigneurial l'excommunication de toutes les églises d'Orient qui ne voulaient pas tout comme lui que Pâques ait toujours lieu le dimanche, Alexandrie soutint cette première manifestation de tyrannie spirituelle de la part de l'évêque de Rome. Lucien s'opposa à la politique d'Alexandrie et fut pour cela amèrement détesté, son nom étant relégué à l'arrière-plan.

Dans la lutte entre les églises au sujet de Paul de Samosate, Lucien se tint à l'écart des deux partis. Lorsqu'il fut évident qu'aucun des deux camps ne gagnerait, on fit appel à l'empereur païen Aurélien. Le parti dirigé par les évêques de Rome et d'Alexandrie pouvait bien baisser la tête, honteux d'avoir invoqué l'aide d'un empereur païen pour régler une controverse sur

le Fils divin de Dieu. Ce qui est le plus étonnant, c'est que l'empereur refusa de juger l'affaire et ordonna (en 270 ap. J.-C.) qu'elle fût soumise au jugement des évêques d'Italie et de Rome.⁷ En soumettant cette question à l'évêque de la capitale et à ses associés, on supposait qu'ils étaient responsables de l'ensemble de l'Église chrétienne. Cela fut perçu comme une reconnaissance de l'État païen à l'égard du pape Félix. Elle pouvait facilement être utilisée pour soutenir la primauté supposée de Pierre.

Ce qui dut agiter l'esprit de Lucien alors âgé de vingt-cinq ans, ce sont les spéculations philosophiques proposées pour soutenir le point de vue théologique de l'évêque de Rome sur la Divinité. Concernant les chrétiens d'après le concile de Nicée, où l'influence de Rome était dominante, l'historien Edward Gibbon écrit : « Ils étaient plus soucieux d'explorer la nature de leur fondateur que de pratiquer ses lois ».⁸

Comme aucune trace de participation de Lucien à cette controverse n'a été trouvée, les historiens ultérieurs reconnaissent leur incapacité à l'accuser de factionnalisme ou d'instabilité. Il faut lire la défense approfondie de ce saint homme par George Bishop Bull pour connaître les erreurs auxquelles Lucien s'est opposé et les excellentes doctrines qu'il a enseignées.⁹ Il n'existe aucune trace d'une quelconque accusation d'hérésie, officielle ou ecclésiastique, portée contre lui par ses contemporains.

Dans sa prime jeunesse, Lucien fut appelé à résister à la montée et à la propagation de deux types de christianisme pervers : le manichéisme et le gnosticisme.

ENSEIGNEMENTS INSIDIEUX RENCONTRÉS PAR LUCIEN

Le manichéisme détrôna le premier chapitre de la Genèse en rejetant la création et un Dieu de miracles, en exigeant le célibat de ses dirigeants et en adorant le soleil comme la demeure suprême de la Divinité.¹⁰ Imprégné de l'ancienne haine persane de l'Ancien Testament, il ridiculise le sabbat du quatrième commandement et exalte le dimanche.¹¹ Cette obscurité fanatique, avec ses propres écritures fabriquées de toutes pièces, s'abattit sur la Syrie comme un brouillard. Lucien affaiblit ces attaques par sa défense irrésistible des Écritures et de leurs enseignements.

Lucien fut ensuite confronté à l'invasion d'un culte subtil des héros dans l'Église primitive. Le gnosticisme se frayait un chemin dans les pans de l'Église qui se compromettaient avec le paganisme. La colère du parti papal s'abattit sur lui parce qu'il refusait de participer à un mouvement frauduleux visant à exalter la primauté de l'évêque de Rome sur des bases frauduleuses. Depuis plus d'un siècle une littérature trompeuse considérable était apparue qui accordait une place exaltée à Pierre. Dans

ces histoires pleines de ruse, l'impétueux apôtre était conduit à Rome, et avec lui Simon le magicien qu'il avait réprimandé. Des pouvoirs surnaturels étaient attribués à Simon. Dans ces fables malhonnêtes, Pierre avait soi-disant suivi Simon, réfutant rapidement ses hérésies et ses exploits surhumains, et détruisant finalement ce prétendu adepte de la foi par un puissant miracle. Ces exploits fabuleux de Pierre furent diffusés dans le monde entier.

« Les récits apocryphes [...] des actes de Pierre à Rome dépassèrent immédiatement toutes les limites de la crédibilité. Elles ont peut-être dissimulé un minimum de faits sous la fiction, mais la fiction dépassa et déforma les faits à un point tel qu'il est aujourd'hui inutile de chercher à démêler l'un de l'autre.... Cette littérature ne peut malgré tout pas être négligée par quiconque cherche à comprendre la croissance du prestige papal. Les conceptions fondées sur elle et les incidents qui lui ont été empruntés ont été acceptés par la plupart des écrivains influents de la chrétienté romaine, même par ceux qui, comme Eusèbe ou Jérôme, se rendaient pleinement compte que la littérature dans son ensemble était un tissu de mensonges. En particulier, la figure de Simon le magicien, une fois installée à Rome, ne put jamais être entièrement exorcisée, et Pierre n'a jamais pu être privé de la renommée de premier grand vainqueur de l'hérésie, incarnée par la personne de Simon. En fait, il est difficile de nommer un des Pères après le troisième siècle qui ne fasse pas parfois allusion à cette célèbre histoire. Ambroise, Jérôme, Augustin et d'autres... n'ont pu se débarrasser complètement de l'impression qu'elle leur a faite.¹²

Lucien n'a jamais accepté ces fables douteuses. Il protestait contre les spécialistes des revendications frauduleuses, mais plus ils étaient déterminés à soutenir ces fausses histoires, et contribuaient ainsi à faire de l'évêque de Rome « le vicaire du Fils de Dieu », plus ils devenaient hostiles à Lucien.

LE DON QUE NOUS FIT LUCIEN DU NOUVEAU TESTAMENT AUTHENTIQUE

Les confessions protestantes sont bâties sur le manuscrit du Nouveau Testament grec parfois appelé Textus Receptus, ou Texte Reçu. C'est à partir de ce Nouveau Testament grec que les écrits des apôtres en grec furent traduits en anglais, en français,¹³ en allemand, en néerlandais et dans d'autres langues. Durant le Moyen-Âge, le Texte Reçu était pratiquement inconnu en dehors de l'Église grecque. Il fut restauré dans la chrétienté grâce aux travaux du grand érudit Érasme. Il est trop peu connu que le

véritable éditeur du texte reçu était Lucien. Aucun des ennemis de Lucien ne manque de lui attribuer ce travail. Ni Lucien, ni Érasme n'ont écrit le Nouveau Testament grec, mais ce sont bien les apôtres. Cependant, l'époque de Lucien était une époque d'apostasie où un flot de dépravations tentait systématiquement de dévaster à la fois les manuscrits de la Bible et la théologie biblique. Origène, de l'école d'Alexandrie, fit de ses éditions et commentaires de la Bible un refuge sûr pour toutes les erreurs, et les déforma par des spéculations philosophiques introduisant la casuistique et le mensonge.¹⁴ Le succès inégalé de Lucien dans la vérification, la sauvegarde et la transmission de ces écrits divins a laissé un héritage pour lequel toutes les générations devraient être reconnaissantes.

Les mutilations des Saintes Écritures abondent.¹⁵ Il y avait au moins quatre-vingts sectes hérétiques qui luttèrent toutes pour la suprématie.¹⁶ Chacune prenait des libertés injustifiées en supprimant ou en ajoutant des pages aux manuscrits de la Bible.¹⁷

Considérez l'ampleur magistrale de la collection que fit Lucien des preuves qui identifiaient et protégeaient les écrits laissés à l'Église par les apôtres. De ce jour à aujourd'hui, le Texte Reçu et les Nouveaux Testaments traduits à partir de celui-ci sont de loin en avance sur toutes les autres Bibles en usage.

REJET DES LIVRES FALSIFIÉS DE L'ANCIEN TESTAMENT

Non seulement Lucien a certifié l'authenticité du Nouveau Testament, mais il a consacré des années de travail ardu à l'Ancien Testament.¹⁸ La langue grecque étant la langue dominante dans laquelle les ouvrages de référence du monde civilisé étaient publiés, il traduisit les Écritures hébraïques en grec. Il fit si bien ce travail que même Jérôme, son adversaire acharné, admit que sa traduction grecque de l'Ancien Testament régnait à Constantinople, la capitale, et dans la plus grande partie du Proche-Orient.¹⁹



Jérôme se lança également dans ce domaine et traduisit la Bible hébraïque, non seulement en grec, mais aussi en latin. Lorsque parurent les deux traductions de la Bible hébraïque, il y eut une différence marquée entre l'édition de Lucien et celle de Jérôme. À l'édition latine de Jérôme furent ajoutés les sept livres falsifiés appelés Apocryphes, que le monde protestant n'a cessé de rejeter. Jérôme n'est pas le seul responsable, car il ne croyait pas à ces sept livres fallacieux.

Augustin, dont la renommée en tant que père de l'Église papale dépasse

celle de Jérôme, les favorisait.²⁰ Cependant, comme Jérôme avait été engagé par l'évêque de Rome pour publier cette traduction et qu'il avait reçu de son employeur une somme d'argent importante pour la réaliser, le pape prit la liberté d'ajouter les sept faux livres en question à l'édition latine de l'Ancien Testament de Jérôme. Plus tard, la papauté déclara qu'il s'agissait de la Bible de l'Église catholique romaine de référence.

Ainsi, à bien des égards, Lucien devint une bénédiction pour les Églises qui, par la suite, qualifièrent l'Église de Rome de « nouvelle venue » et se sentirent poussées à être en désaccord avec elle, tout en persévérant dans les usages apostoliques.

LES THÉOLOGIENS ALLÉGORISANTS EXPOSÉS

Clément (vers l'an 194 ap. J.-C.) et Origène (vers l'an 230 ap. J.-C.) de l'école métaphysique d'Alexandrie, fusionnèrent la méthode de lecture allégorique de la Bible en un système séduisant et fascinant. Ils enseignaient la suprématie de l'évêque de Rome et déclaraient qu'il n'y avait pas de salut en dehors de l'Église. Clément s'est attiré les applaudissements de la population en prônant l'affinité du christianisme avec le paganisme et du culte du soleil avec le Soleil de justice. John Mosheim en témoigne comme suit :

« Il [Clément] lui-même nous dit expressément dans ses Stromates qu'il ne transmettrait pas la vérité chrétienne pure et sans mélange, mais « associée, ou plutôt voilée par, et enveloppée sous les préceptes de la philosophie » ... la philosophie des Grecs ».²¹

Alors que Clément mélangeait avec Pantène le christianisme au paganisme à Alexandrie, Lucien fonda une école de théologie syrienne à Antioche. Williston Walker décrit ainsi la profonde différence entre son enseignement et celui des théologiens allégoriques nord-africains :

« L'Antioche de cette période va de pair avec la fondation d'une école de théologie par Lucien, dont on ne connaît que peu de détails biographiques, si ce n'est qu'il était presbytre, se tenait à l'écart du parti d'Antioche qui s'était opposé à Paul de Samosate et l'avait vaincu, enseigna à Antioche de 275 à 303, et mourut martyr en 312.... Comme Origène, il se consacre à des travaux textuels et exégétiques sur les Écritures, mais n'apprécie guère les méthodes allégoriques du grand citoyen d'Alexandrie. Son enseignement se caractérisait par une méthode plus simple, plus grammaticale et plus historique, tant pour le texte que pour la doctrine ».²²

Ce fut une heure critique dans l'histoire de l'Église, ces jours qui suivirent les efforts de Clément, Origène et Tertullien – les enseignants

mystiques d’Afrique du Nord – pour substituer de nouveaux fondements au christianisme. À cette époque, Dieu suscita un champion infatigable de la vérité, Lucien. La spéculation au sein de l’Église mettait en pièces la foi autrefois transmise aux saints. Le fondement même de l’Évangile était en jeu. Les générations suivantes sont redevables à Lucien de l’immense contribution apportée par le christianisme syrien au cours des siècles suivants. À cette époque, les paroles du psalmiste étaient appropriées : « Quand les fondements sont renversés, le juste, que ferait-il? » (Psaume 1 : 3). C’est à cette époque, selon un historien accepté par l’Église romaine qui vécut au même siècle que Lucien, que le martyr rédigea une confession de foi.²³

DÉNONCER LA TRADITION AU-DESSUS LA BIBLE

L’apôtre Paul avait prophétisé qu’après son départ, des hommes se lèveraient parmi le corps dirigeant, préférant des choses perverses et s’introduisant comme des loups ravisseurs au milieu du troupeau (Actes 20 : 29, 30). Paul avait dit que cela arriverait ; Lucien, en son temps, pouvait dire avec certitude que cela était arrivé. Cent ans après la mort de Paul, on peut trouver dans les écrits d’auteurs qui occupent aujourd’hui une place importante dans l’Église catholique romaine, l’exaltation de la tradition au niveau, sinon au-dessus, des Saintes Écritures. Après avoir expliqué les offrandes pour les morts, le signe de la croix sur le front et la triple immersion des candidats au baptême, Tertullien (150-235 après J.-C.), qui vivait au même siècle que Lucien, écrit :

« Si, pour ces règles et d’autres semblables, vous insistez pour avoir une injonction positive des Écritures, vous n’en trouverez aucune. La tradition vous sera présentée comme étant à l’origine de ces règles, la coutume comme les renforçant et la foi comme les observant. »²⁴

L’Église du Désert croyait en la suprématie de la Bible. Ses membres croyaient que le Saint-Esprit et la Parole étaient d’accord, et ils se souvenaient qu’à l’heure de la tentation, Jésus répondait à chaque épreuve de Satan par ces mots : « Il est écrit ». Considérer les Saintes Écritures comme un guide infaillible pour le salut exclut l’admission de toute autre autorité à un tel niveau. Exalter la tradition et la placer au même niveau que la Bible, c’est ouvrir la porte à l’admission de toutes sortes d’écrits comme portant le sceau de l’autorité divine. En outre, cela impose aux croyants la tâche impossible de vérifier un large éventail d’écrits.

Les mondes protestant et catholique enseignent tous deux que les Saintes Écritures sont de Dieu. Il existe cependant une différence : les protestants admettent la Bible et uniquement la Bible, tandis que la papauté

place les traditions ecclésiastiques sur un pied d'égalité avec les Écritures. Le Concile de Trente de 1545, dont les décisions font autorité en matière de doctrine dans l'Église catholique romaine, s'exprime comme suit sur la tradition écrite et non écrite :

Le Synode saint et sacré, œcuménique et général de Trente, ... suivant l'exemple des pères orthodoxes, reçoit et vénère avec une égale affection de piété et de respect tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, – considérant qu'un seul Dieu est l'auteur de l'un et de l'autre, et aussi les dites traditions, aussi bien celles qui se rapportent à la foi qu'aux mœurs, comme ayant été dictées, soit par la parole même du Christ, soit par le Saint-Esprit, et conservées par une succession ininterrompue dans l'Église catholique.²⁵

Le célèbre cardinal Gibbons de Baltimore, qui a longtemps été le principal représentant de son Église aux États-Unis, montre que ce principe prévaut toujours dans l'Église catholique romaine. C'est ainsi qu'il écrit :

Une règle de foi, ou un guide efficace vers le ciel, doit pouvoir instruire dans toutes les vérités nécessaires au salut. Or, les Écritures seules ne contiennent pas toutes les vérités que le chrétien est tenu de croire, et elles n'énoncent pas explicitement tous les devoirs qu'il est tenu de pratiquer. Sans citer d'autres exemples, tout chrétien n'est-il pas tenu de sanctifier le dimanche et de s'abstenir, ce jour-là, de tout travail servile et inutile ? L'observation de cette loi n'est-elle pas l'une des plus importantes de nos obligations sacrées ? Mais vous pouvez lire la Bible de la Genèse à l'Apocalypse, vous n'y trouverez pas une seule ligne autorisant la sanctification du dimanche. Les Écritures imposent l'observation religieuse du samedi, un jour que nous ne sanctifions jamais.²⁶

Lucien dut prendre position contre la marée d'erreurs qui montait à son époque. Il était diamétralement opposé à l'école de théologie d'Alexandrie, dont les enseignements exaltaient la tradition. Tertullien prit la même position que d'autres auteurs nord-africains des débuts, favorisés directement ou indirectement par la papauté.²⁷

Lucien fut confronté à des enseignements contradictoires concernant le caractère obligatoire des dix commandements. La même incohérence est manifeste dans la doctrine papale d'aujourd'hui, puisque *L'encyclopédie catholique* déclare : « L'Église, d'autre part, après avoir changé le jour de repos du sabbat juif, ou septième jour de la semaine, au premier, a fait en sorte que le troisième commandement mentionne le dimanche comme le

jour à sanctifier en tant que Jour du Seigneur. Le Concile de Trente (Sess. 6, can. 14) condamne ceux qui nient que les Dix Commandements soient obligatoires pour les chrétiens.»²⁸ Cela contredit directement les enseignements de Thomas d'Aquin concernant le quatrième commandement.²⁹ Et il faut rappeler que l'Église romaine le classe au premier rang de ceux qui proclament la doctrine papale.

OPPOSITION À LA THÉORIE « PAS DE LOI »

Si quelque partie des dix commandements est cérémonielle, comme l'enseigne Thomas d'Aquin, alors l'affirmation selon laquelle ils sont tous parfaits, immuables et éternels dans leur caractère obligatoire pour tous les hommes tombe à l'eau. Le célèbre réformateur Calvin réfuta avec indignation l'analyse de Thomas d'Aquin.³⁰ L'accusation de Thomas d'Aquin selon laquelle le commandement du sabbat est cérémoniel n'est pas validée par le remplacement du samedi par le dimanche, car si le fait de nommer définitivement un jour particulier de la semaine était cérémoniel, le dimanche serait aussi cérémoniel que le samedi. Le choix d'une autre succession de jours, comme un jour sur dix ou un jour sur vingt, n'échapperait pas non plus à cette condamnation. Étant donné que le Nouveau Testament enseigne que la loi cérémonielle a été clouée sur la croix, cette tentative de rendre le quatrième commandement partiellement cérémoniel, en le plaçant tel un jouet entre les mains de l'Église, enseigne clairement l'abolition de la loi morale. C'est ici que l'on voit à quel point la citation ci-dessus de l'Encyclopédie catholique est diamétralement opposée à Thomas d'Aquin. Le premier affirme que le Décalogue est moral ; le second prétend qu'il est partiellement cérémoniel. Le cardinal Newman a fait l'éloge d'Alexandrie, siège du gnosticisme, un mouvement puissant qui rejeta l'Ancien Testament et avec lui, les dix commandements. Lucien s'est opposé à ces partisans de la théorie du « pas de loi » et a enseigné l'obligation contraignante des dix commandements. C'est pourquoi John Henry Cardinal Newman l'a qualifié de « judaïsant ».³¹

Excessif dans ses dénonciations contre Lucien et maître dans l'usage de l'anglais, Newman, en fondant le Mouvement d'Oxford, tenta de déprotestantiser le monde occidental. Il faut reconnaître le haut niveau d'argumentation du professeur d'Oxford qui a quitté l'Église d'Angleterre pour entrer dans la prêtrise catholique romaine. Il entreprit de défendre les théologiens d'Alexandrie.³² Il s'efforça diligemment de trouver un autre moyen de contourner la vérité. Newman et le Mouvement d'Oxford, en tant qu'antagonistes, s'efforcèrent de qualifier la Version autorisée de la Bible de doctrine malhonnête.³³ Afin de trouver une raison d'écrire son livre intitulé *Les Ariens du quatrième siècle*, qui est en fait de l'athéisme sous un masque évangélique, il fut contraint de reconnaître le leadership

exceptionnel de Lucien. Il dit donc : « Passons maintenant à l'histoire de ce Lucien, homme de science et finalement martyr ». Il omit toutefois de préciser que pendant des siècles, l'orthodoxie de Lucien fut défendue par de grands érudits tels que le cardinal Caesar Baronius, George Bishop Bull et Henry Melville Gwatkin. Newman a donc ressuscité contre Lucien le vieux simulacre de la judaïsation. Lorsqu'un moderniste est pressé de trouver une arme pour attaquer les défenseurs des Dix Commandements, il ressort la vieille rengaine du judaïsme. Quels sont les faits historiques ? Newman reconnaît que les Juifs « sont devenus un corps politique influent dans le voisinage de leur ancienne patrie, en particulier dans les provinces syriennes qui étaient à l'époque la résidence principale de la cour. »³⁴

Cependant, Newman omit d'ajouter les faits admis par *L'Encyclopédie catholique*, à savoir que « pendant longtemps, les Juifs ont dû former la grande majorité des membres de l'Église naissante ». ³⁵ Puisque la majorité des croyants en Orient furent pendant longtemps des juifs convertis, on peut facilement voir que la coutume était générale dans l'Église orientale d'observer le samedi comme le sabbat. ³⁶ Il ne pouvait guère en être autrement. Le noble christianisme des juifs convertis était sans égal. Des siècles de formation sous la direction des prophètes avaient donné aux croyants en Christ d'origine juive la capacité de comprendre et de propager les vérités des Écritures. Ils ressentaient, comme le monde païen ne le pouvait pas, la force de termes tels que Dieu, le péché, la justice et l'expiation.

Lucien, bien que non juif, fut dénigré par le cardinal Newman qui le considérait comme un judaïsant. Pourquoi ? Ceux qui sanctifiaient le samedi en s'abstenant de travailler étaient stigmatisés comme judaïsants. Pourquoi Lucien a-t-il considéré le samedi comme sacré ? C'était la coutume générale. Un siècle après Lucien, l'historien d'Église Socrate [de Constantinople] écrivit : « Bien que presque toutes les églises du monde célèbrent les mystères sacrés le jour du sabbat de chaque semaine, les chrétiens d'Alexandrie et de Rome ont cessé de le faire en raison d'une tradition ancienne. » ³⁷ Nous constatons ici l'union entre l'Église de Rome et celle d'Alexandrie, et leur antagonisme commun à l'égard du sabbat du septième jour.

Sozomène, contemporain de ce Socrate et historien de l'Église, écrit également : « Le peuple de Constantinople se réunit presque partout le jour du sabbat, ainsi que le premier jour de la semaine : une coutume jamais observée à Rome ou à Alexandrie ». ³⁸

Lors du synode de Laodicée (vers 365), les catholiques romains adoptèrent un décret stipulant que « les chrétiens ne doivent pas judaïser en se reposant le jour du sabbat, mais doivent travailler ce jour-là... Si l'on trouve des judaïsants, qu'ils soient anathèmes du Christ. » ³⁹ Ainsi, cette loi

de l'Église interdisait non seulement à ses adeptes de sanctifier le samedi, mais stigmatisait également comme judaïsants ceux qui le faisaient.

On pourrait citer une longue liste d'auteurs de l'Église primitive pour montrer que pendant des siècles les Églises chrétiennes ont généralement observé le samedi comme le sabbat et se sont reposées de leur travail ce jour-là. De nombreuses églises célébraient également le jour de la résurrection du Christ en organisant une réunion religieuse le dimanche, mais elles ne reconnaissaient pas ce jour comme le jour saint du quatrième commandement.⁴⁰

Les Églises du monde entier s'inspiraient presque toutes de l'Église de Jérusalem dans leurs croyances et leurs pratiques. « Il est vrai que la liturgie antiochienne décrit Jérusalem comme 'la mère de toutes les Églises.' »⁴¹ Paul écrivit,

« Car vous, frères, vous êtes devenus les imitateurs des Églises de Dieu qui sont en Jésus-Christ dans la Judée. » (1 Thess. 2 : 14)

L'apôtre Paul est donc l'auteur du modèle judéen. Combien de temps ce modèle a-t-il perduré ? La citation ci-dessus, tirée de l'article « Calendrier » de *L'Encyclopédie catholique*, révèle qu'un grand nombre de chrétiens, et non un petit nombre dispersé, étaient des convertis des Juifs, de sorte que le type de christianisme judéen était presque universel, et qu'il s'est maintenu pendant longtemps.

La Syrie, le pays de Lucien, possédait le type judéen de christianisme. « Ils [les livres décrits par DeLacy O'Leary] prouvent certainement l'existence continue et vigoureuse d'un christianisme judaïque dans la province de Syrie. »⁴²

Le christianisme judéen était si répandu qu'il s'étendait jusqu'en Afrique, et même jusqu'en Abyssinie. L'Église d'Abyssinie était une grande Église missionnaire. Nous ne devons pas non plus oublier que l'Église abyssinienne [qui est distinctement de type judéo-chrétien] est devenue populaire au quatrième siècle. Dans la dernière moitié de ce siècle, saint Ambroise de Milan a déclaré officiellement que l'évêque abyssin Museus avait « voyagé presque partout dans le pays des Sères » [Chine].⁴³ Pendant plus de dix-sept siècles, l'Église abyssinienne continua à sanctifier le samedi comme jour saint du quatrième commandement.

Dès le deuxième siècle, le christianisme judéen en Syrie produisit des érudits célèbres dans le domaine des manuscrits bibliques. « L'œuvre de Malchion est généralement considérée comme le point de départ de « l'école primitive » d'Antioche. Le véritable leader du travail critique fut Lucien, originaire d'Édessa et élève de Malchion. Le résultat fut un texte grec des deux Testaments révisé par l'école d'Antioche. »⁴⁴ Lucien

5. LUCIEN ET L'ÉGLISE EN SYRIE

et son école, comme Origène, travaillèrent dans le domaine de la critique textuelle, mais ils utilisèrent des manuscrits différents de ceux qu'utilisait Origène. Érasme rejeta les manuscrits d'Origène, tout comme le fit Lucien.⁴⁵

Lucien l'emporta sur Origène, surtout en Orient. « Les Bibles produites par les scribes syriens présentaient le texte syrien de l'école d'Antioche, et ce texte devint la forme qui supplanta toutes les autres dans les églises orientales et est, en effet, le Textus Receptus (Texte Reçu) à partir duquel notre Version Autorisée est traduite. »⁴⁶

Avant sa mort, Lucien était reconnu dans toute la chrétienté comme orthodoxe du point de vue de la Bible et comme fondamentaliste. Il ne restait plus au cardinal Newman qu'à ressusciter contre lui la calomnie du judaïsme quinze cents ans plus tard.

Nous allons maintenant présenter un bref résumé des conditions théologiques qui prévalaient à l'époque de Lucien, ainsi qu'un aperçu de son œuvre et de son influence.

I

LA THÉOLOGIE

L'école d'Antioche, fondée par Lucien, développa un système de théologie si réel qu'il finit par triompher, malgré l'opposition de toute la puissance de la papauté.

La papauté a également développé un grand système de théologie qui fut contesté par l'Église du désert et par la Réforme.

II

LA QUALITÉ ET NON LA QUANTITÉ

Le système de théologie d'Antioche que nous avons étudié était répandue ; il s'étendait de l'Angleterre à la Chine et du Turkestan à l'Éthiopie.

La théologie papale était également très présente. Il n'est pas nécessaire d'indiquer la place prépondérante qu'elle a occupée sur toute la terre. Cependant, les chiffres ne constituent pas la preuve définitive de la vérité. À titre d'exemple, les disciples de Bouddha sont des millions de plus que pour n'importe quelle autre religion.

III

LA BIBLE AUTHENTIQUE

Lucien et son école rassemblèrent et éditèrent une Bible précise et complète. C'était une collection des livres allant de la Genèse à l'Apocalypse. Des écrivains bien connus comme Jérôme, Érasme, et

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

Luther, et, au dix-neuvième siècle, John William Burgon et Fenton John Anthony Hort, qu'ils soient amis ou adversaires, s'entendent pour dire que Lucien fut l'éditeur qui transmit au monde le Texte Reçu – le texte du Nouveau Testament qui fut adopté à la naissance de toutes les grandes églises de la Réforme. Pas une seule église née de la Réforme, telle que luthérienne, calviniste, anglicane, baptiste, presbytérienne, méthodiste, congrégationaliste ou adventiste, n'a adopté une autre Bible que celle dont le texte du Nouveau Testament fut transmis par Lucien.

La papauté transmet au monde une Bible imprécise et incomplète. Tout en reconnaissant dans une certaine mesure les livres de la Genèse à l'Apocalypse, elle y ajouta sept autres livres qui ne furent pas considérés comme canoniques par les autorités citées plus haut. Dans la Vulgate latine de la papauté, elle adopta un texte du Nouveau Testament avec des passages radicalement différents de ceux du Texte Reçu. Elle plaça également les décrets des conciles et les bulles des papes sur un pied d'égalité avec les livres de la Bible. En d'autres termes, si l'on s'en tient à l'Église catholique romaine, les Écritures sont encore en devenir. La papauté exalte l'Église au-dessus de la Bible. Le cardinal Gibbons déclare : « Les Écritures ne contiennent pas à elles seules toutes les vérités qu'un chrétien est tenu de croire. »⁴⁷

IV

VRAIS ET FAUX MANUSCRITS

Le texte que Lucien a transmis au monde était à tous égards pur et correct.⁴⁸ Même ses adversaires déclarent qu'il n'existe pas de Nouveau Testament grec plus ancien que celui de Lucien, et que la grande masse des manuscrits grecs concorde avec lui.⁴⁹

Le texte catholique romain des livres réguliers allant de la Genèse à l'Apocalypse, et des sept livres apocryphes basés sur les manuscrits d'Origène – plus tard édités par Jérôme – regorgeait d'erreurs. Des milliers de ces erreurs furent relevées et présentées au monde par d'éminents écrivains catholiques et non catholiques. Les catholiques admettent que Jérôme était un théologien polémique et qu'il a permis à ses préjugés de fausser sa traduction.⁵⁰

V

RELATION AVEC LA LOI DE DIEU

La théologie d'Antioche défendait l'obligation contraignante des dix commandements.

La théologie de la papauté revendique l'autorité de modifier les dix commandements.

VI

LE CHRIST, NOTRE SUBSTITUT ET NOTRE GARANTIE

La théologie d'Antioche enseigne le salut de l'homme pécheur par la mort substitutive du Christ sur la croix.⁵¹

La papauté n'enseigne pas et n'a jamais enseigné le salut de l'homme pécheur par la mort substitutive du Christ sur la croix. *L'encyclopédie catholique* déclare : « La 'satisfaction vicariale', terme actuellement en vogue, ne figure pas expressément dans les formulaires de l'Église et n'est pas une expression adéquate de la médiation du Christ. »⁵²

VII

LE SABBAT

La majorité des Églises de Syrie et d'Orient continuèrent à observer le samedi, le sabbat du quatrième commandement, depuis l'époque des apôtres et tout au long des siècles. D'où la tentative de les stigmatiser comme judaïsants.

La papauté s'est toujours efforcée de substituer l'observation du dimanche à la sanctification du samedi, le sabbat du quatrième commandement. Le pape Grégoire 1^{er} déclara en 603 que lorsque l'antéchrist viendrait, il garderait le samedi comme sabbat.⁵³

VIII

PAS D'UNION ENTRE L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

L'organisation de l'Église développée par les apôtres et poursuivie en grande partie par la théologie syrienne était simple et évangélique. Fondamentalement, elle rejetait l'union de l'Église et de l'État.

L'organisation de l'Église développée par la papauté est hiérarchique. Tout au long de son histoire, elle a cru en l'union de l'Église et de l'État.

Lucien mourut avant que Constantin n'ait achevé l'union de l'Église et de l'État. L'enseignement de Lucien, cependant, continua à affliger la chrétienté impériale. Son héritage s'incarna dans l'Église du désert. Au quinzième siècle encore, le clergé catholique affichait une haine amère à l'égard de l'étude du grec.⁵⁴ La connaissance du grec resta cependant au sein de l'Église du désert, que ce soit en Syrie, dans le nord de l'Italie, chez les Celtes ou dans les pays orientaux. Et partout où la vraie foi régnait, le Nouveau Testament, vérifié et transmis par Lucien, était vénéré et suivi.

Il en fut ainsi jusqu'à l'aube de la Réforme conduite par Luther. La papauté devint de plus en plus puissante et autocratique. Les églises restées fidèles au christianisme du Nouveau Testament devinrent de plus en plus sûres de leur position, sous la direction de Lucien. Enfin, lorsque la grande

Réforme commença, l'une des premières choses qu'elle fit fut de s'emparer du Nouveau Testament grec de Lucien et de le placer à la base de l'Église réformée. D'autre part, les quatre premières décisions du Concile de Trente – le premier concile mondial catholique après les puissants débuts de la Réforme – condamnèrent le texte de Lucien et insistèrent sur la Vulgate de Jérôme. Il est vrai que les dirigeants de la Réforme n'abandonnèrent pas d'emblée tout l'enseignement de la papauté considéré par la suite par les instances protestantes comme non scripturaire, à savoir : l'union de l'Église et de l'État, le cérémonialisme, l'organisation hiérarchique, etc. Le protestantisme aurait dû aller de l'avant dans ses réformes jusqu'à revenir à la pureté de l'Église du désert.

Par sa vie et son opposition aux erreurs alexandrines, Lucien montra qu'il n'accepterait jamais une doctrine de la Trinité qui détruisait l'obligation morale des dix commandements ; qu'il refusait tout enseignement qui exalterait l'inspiration de l'Église au-dessus de l'inspiration de la Bible, et qu'il n'approuvait aucune autorité qui diviserait le Décalogue comme étant partiellement moral et partiellement cérémoniel ; tout cela est prouvé par ses écrits.

Lucien est un de ces personnages du monde qui n'a pas besoin de sculpteur pour ériger un monument à sa renommée. La transmission du Texte Reçu avec ses effets inégalés à travers les siècles est un monument suffisant. Un autre monument est l'influence de Lucien dans la grande Église d'Orient, telle que reproduite dans sa pensée et sa vie évangéliques. Dans son histoire, on verra la main de Dieu construisant une fondation sûre pour les groupes sacrés qui vivront dans la longue période de l'Église du désert.

¹ Duchesne, *Early History of the Christian Church*, vol. 1, p. 362.

² Rawlinson, *The Seven Great Monarchies of the Ancient Eastern World* vol. 3, ch. 4, p. 283.

³ Schaff, *History of the Christian Church*, vol. 2, p. 720.

⁴ Mosheim, *Commentaries*, cent. 2, vol. 1, p. 341.

⁵ Voir la discussion de l'auteur au Chapitre 9.

⁶ Voir plus loin dans ce même chapitre.

⁷ Ayer, *A Source Book for Ancient Church History*, p. 227.

⁸ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 47, par. 1.

⁹ Bull, *Defence of the Nicene Faith*, vol. 1, pp. 344-351.

¹⁰ M'Clintock et Strong, *Cyclopedia* ; et *The New International Encyclopedia*, art. "Manichaeism".

¹¹ Milman, *The History of Christianity*, vol. 2, p. 270. Voir aussi M'Clintock and Strong, *Cyclopedia*, and *The New International Encyclopedia*, art. "Manichaeism".

¹² Shotwell et Loomis, *The See of Peter*, p. 122.

¹³ Ndt. Du Texte Reçu nous avons la Bible d'Olivet, la Bible de l'Épée, la Bible de Genève, la Bible Martin, et la Bible Ostervald. Toutes ces Bibles virent le jour entre 1535 et 1724, et furent rééditées et révisées plusieurs fois par la suite.

¹⁴ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 1, cent. 3, pt. 2, ch. 3, pars. 5-10.

¹⁵ Gilly, *Vigilantius and His Times*, p. 116.

5. LUCIEN ET L'ÉGLISE EN SYRIE

- ¹⁶ Fisher, *History of Christian Doctrines*, p. 19.
- ¹⁷ Eusebius, *Ecclesiastical History*, b. 5, ch. 28, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*.
- ¹⁸ *The Catholic Encyclopedia*, art. "Lucien".
- ¹⁹ Nolan, *The Integrity of the Greek Vulgate*, p. 72.
- ²⁰ Killen, *The Old Catholic Church*, p. 153 ; Jacobus, *Roman Catholic and Protestant Bibles Compared*, p. 4.
- ²¹ Mosheim, *Commentaries*, cent. 2, vol. 1, p. 341.
- ²² Walker, *A History of the Christian Church*, p. 106.
- ²³ Sozomen, *Ecclesiastical History*, b. 3, ch. 5, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*.
- ²⁴ Tertullian, *The Chaplet or De Corona*, chapter 4.
- ²⁵ Buckley, *Canons and Decrees of the Council of Trent*, pp. 17, 18.
- ²⁶ Gibbons, *The Faith of Our Fathers*, pp. 111, 112, 63^{ème} éd. ; p. 86, 76^{ème} éd.
- ²⁷ Schaff, *History of the Christian Church*, vol. 2, Second Period, par. 196, pp. 822-824.
- ²⁸ *The Catholic Encyclopedia*, art. "Commandments of God".
- ²⁹ Cox, *The Literature of the Sabbath Question*, vol. 1, pp. 370, 371.
- ³⁰ Idem, vol. 1, pp. 128, 129.
- ³¹ Newman, *The Arians of the Fourth Century*, pp. 10, 11, 14, 27.
- ³² Cadman, *The Three Religious Leaders of Oxford*, pp. 479, 481.
- ³³ Jacobus, *Roman Catholic and Protestant Bibles Compared*, p. 280.
- ³⁴ Newman, *The Arians of the Fourth Century*, pp. 7-11.
- ³⁵ *The Catholic Encyclopedia*, art. "Calendar".
- ³⁶ Cox, *The Literature of the Sabbath Question*, vol. 1, p. 334.
- ³⁷ Socrates, *Ecclesiastical History*, b. 5, ch. 22, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*.
- ³⁸ Idem, b. 7, ch. 19, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*.
- ³⁹ Council of Laodicea, Canon 29, Scribner's *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2d Series, vol. 14, p. 148.
- ⁴⁰ Voir Augustin, Ambroise, Chrysostome, Grégoire de Nysse, Astérius, Grégoire de Césarée, Origène, Cassien, etc.
- ⁴¹ O'Leary, *The Syriac Church and Fathers*, p. 27.
- ⁴² Idem, p. 28.
- ⁴³ Ambrose, De Moribus, *Brachmanorium Opera Omnia*, trouvé dans Migne, *Patrologia Latina*, vol. 17, pp. 1131, 1132.
- ⁴⁴ O'Leary, *The Syriac Church and Fathers*, p. 44.
- ⁴⁵ Nolan, *The Integrity of the Greek Vulgate*, pp. 413-416.
- ⁴⁶ O'Leary, *The Syriac Church and Fathers*, p. 49.
- ⁴⁷ Gibbons, *The Faith of our Fathers*, p. 111, 63^{ème} éd. ; p. 86, 76^{ème} éd.
- ⁴⁸ Nolan, *The Integrity of the Greek Vulgate*, pp. 125, 126.
- ⁴⁹ *On the Revisers and the Greek Text*, pp. 11, 12.
- ⁵⁰ Jacobus, *Roman Catholic and Protestant Bibles Compared*, p. 42.
- ⁵¹ Ndt. Pour une perspective plus large de la doctrine de l'expiation, voir le livre *Enfin Réconciliés* d'Adrian Ebens : maranathamedia.fr/book/view/enfin-reconcilies
- ⁵² *The Catholic Encyclopedia*, art. "Mediator". J. E. Canavan, dans *The Mystery of the Incarnation*, p. 19, dit : « La théorie catholique commune est que le Christ nous a rachetés, non pas en se tenant à notre place, non pas en se substituant à nous, mais en offrant à Dieu une œuvre qui lui a plu bien plus que le péché ne lui a déplu. » Voir aussi M'Clintock et Strong, *Cyclopedia*, art. "Christology".
- ⁵³ *Epistles* de Grégoire I, b. 13, épître 1, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*.
- ⁵⁴ Fitzpatrick, *Ireland and the Foundations of Europe*, p. 161 ; Draper, *History of the Intellectual Development of Europe*, p. 469.

CHAPITRE 6

Vigilance, chef des Vaudois

Le paganisme, qui commença si tôt à se venger en s'insinuant dans les doctrines et les pratiques de l'Église primitive, n'a jamais été complètement éradiqué et a toujours été prêt à devenir le noyau de l'hérésie ou de la corruption lorsque la foi déclinait ou que l'ardeur se refroidissait.¹

LE PREMIER dirigeant principal parmi les nobles vaudois du nord de l'Italie et du sud de la France est Vigilance (364-408 ap. J.-C.). Certains le considèrent comme le premier directeur suprême de l'Église des Vaudois.² À son époque, les protestations contre l'introduction de pratiques païennes dans le christianisme primitif se transformèrent en révolution. C'est alors que les foules désireuses de maintenir la foi autrefois transmise aux saints dans le nord de l'Italie et le sud-ouest de la France se soudèrent en un système organisé. Désireux d'une vérité fondée sur la Bible seule, ceux qui refusaient de suivre les nouveautés superstitieuses introduites dans l'Église furent grandement influencés par les clairs enseignements scripturaires de Vigilance. Il ne fait aucun doute que Patrick d'Irlande, qui à la même époque élargissait l'Église irlandaise, fut stimulé par les réformes en cours dans le centre-sud de l'Europe.



Vigilance est né dans le sud de la France, près des Pyrénées.³ Son père était propriétaire d'un relais, une « mansio », l'une de ces nombreuses stations de voyage de l'Empire romain. La première maison du réformateur était un centre de relais où l'on pouvait obtenir un changement de chevaux pour les voyageurs qui, selon les cas, étaient des marchands, des ambassadeurs, des personnages illustres, des évêques, des touristes ordinaires ou des courriers impériaux. Cette activité offrait au jeune homme en pleine croissance de nombreuses possibilités d'obtenir des informations

sur tous les sujets auprès de ceux qui séjournèrent dans la demeure montagnarde de son père.

Alors qu'il parcourait les solitudes en gardant les troupeaux, en faisant la chasse ou en guidant les voyageurs à travers les défilés des montagnes, Vigilance gagnait en stature et en sagesse. C'est au contact de voyageurs chrétiens qu'il accepta le Christ comme son Sauveur. Non loin de là se trouvaient les domaines du célèbre historien Sulpice Sévère. Cet écrivain renommé était l'idole des érudits. Dans son manoir, il accueillait pratiquement tous les hommes distingués de son époque. Il invita Vigilance à entrer à son service, probablement d'abord comme simple employé, puis comme percepteur des loyers et gérant de ses domaines.

Alors que Vigilance était au service de cet historien, un grand changement s'opéra chez Sulpice Sévère. La vague d'ascétisme et de monachisme qui déferlait sur l'Occident le fit sortir de ses gonds. Vigilance apprit très tôt à aimer son employeur. Il admirait beaucoup la brillante intelligence de cet homme qui pouvait nourrir les affamés, vêtir les pauvres et visiter les malades, tout en s'adonnant à de nombreux travaux littéraires.

LA LUTTE CONTRE LE MONACHISME

Or, non loin au nord vivait Martin, évêque de Tours. Près des rives de la Loire, ce prélat avait fondé le premier monastère de France. L'extrême austérité de l'ascétisme auquel il s'était soumis, couplée aux comptes rendus enflammés de ses soi-disant miracles, lui permirent de déclencher en Occident la passion de la vie monastique. Sulpice Sévère, accompagné de Vigilance, son financier celte, se rendit auprès de Martin. Cette rencontre provoqua un profond changement dans la vie de Sulpice et de Vigilance, mais dans des directions opposées. Le fanatisme de Martin, l'évêque de Tours, attira Sulpice et ses brillants talents dans la vie monastique.

Telles furent les scènes rapportées à Vigilance par Sulpice, si ce n'est qu'il en fut le témoin ; et il ne pouvait rester aveugle au fait que la visite de son patron chez l'évêque de Tours ne l'avait rendu ni plus heureux, ni meilleur. Après son retour, l'image de Martin hanta l'historien sensible : Il était poursuivi par le souvenir du prélat ascétique dormant sur la terre froide, avec rien d'autre sous lui que des cendres éparpillées, et couvert seulement d'un sac ; refusant un lit plus doux, ou des vêtements plus chauds, même affligé d'une maladie grave ; déclarant qu'un chrétien devait mourir sur des cendres ; se nourrissant de la nourriture la plus malsaine, et se refusant toute indulgence ; priant dans la posture la plus pénible, chassant le sommeil de ses yeux, et s'exposant aux

6. VIGILANCE, CHEF DES VAUDOIS

extrêmes de la chaleur et du froid, de la faim et de la soif. L'imagination de Sulpice s'attarda sur ce qu'il avait vu et entendu à Marmoutier, jusqu'à ce qu'il crût que le ciel lui serait fermé, s'il ne pratiquait pas les mêmes austérités.⁴

L'amour du merveilleux, l'habitude de s'attarder sur des récits de merveilles et de pratiquer des austérités ascétiques, s'étaient emparés de l'employeur de Vigilance. Par ailleurs, Vigilance voyait dans ce système une forme de religion dépourvue de la simplicité de l'Évangile du Christ.

Vigilance voyait donc d'un côté une exaltation vaniteuse, un orgueil spirituel et une prétention au pouvoir miraculeux, et de l'autre une fausse humilité et une prostration de l'entendement, toutes deux issues du même système erroné d'ascétisme : Un système qui savait la doctrine du sacrifice complet et suffisant du Christ, et qui attribuait une valeur exagérée aux actes et aux performances d'hommes tels que Martin de Tours, et dont il prévoyait probablement qu'il finirait par les élever dans l'esprit de frères faibles, à des trônes de médiateurs, et qu'il les placerait quasiment au niveau des objets de culte divin. Par conséquent, nous devons attribuer aux impressions reçues d'abord dans la maison de Sulpice, les efforts que Vigilance a faits par la suite pour exposer les erreurs de l'ascétisme et pour freiner les progrès de l'hagiolâtrie.⁵

Le fossé qui s'est creusé entre Vigilance et Sulpice à la suite de leur visite à Martin s'est élargi lorsque Sulpice l'employa comme messenger auprès de Paulin de Nole, en Italie. Cet excellent homme s'était lui aussi rendu dans une retraite où il pouvait consacrer son temps « à ces pratiques séduisantes, qui devinrent par la suite les caractéristiques de l'Église latine, et qui se révélèrent finalement si fatales pour la simplicité de l'Évangile... ». Les observances religieuses, transférées des autels païens aux sanctuaires chrétiens, furent élevées au nom d'honneurs dus à la mémoire d'un saint défunt : et comme les héros d'autrefois étaient invoqués par les ancêtres de Paulin, lui-même substituait le nom de Félix à celui d'Hercule ou de Quirinus, et implorait l'aide d'un défunt martyr, alors que dans la prière, aucun autre nom n'aurait dû être sur ses lèvres que celui de l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes. »⁶ En outre, on nous dit que le pape Gélase, au cinquième siècle, a introduit en Occident la fête de la purification, associée à une procession des lumières, pour compléter la fête païenne des Lupercales.⁷

Quel effet cela dut-il avoir sur notre simple montagnard de voir en Italie de magnifiques sanctuaires érigés à la mémoire d'un ermite ? Par la grâce divine, Vigilance échappa à l'engouement qui s'empare presque

irrésistiblement de ceux qui se soumettent à des pratiques destinées à supplanter la simplicité de l'Évangile.

Le temps des apôtres s'estompa pour laisser place à celui des pères de l'Église. Pour prouver les vérités de l'Évangile, on recourait à l'érudition et à l'argumentation plutôt qu'aux paroles enseignées par le Saint-Esprit (1 Cor. 2 : 13), surtout en Europe et en Afrique.

LA RÉVOLTE CONTRE L'ASCÉTISME ET LE MONACHISME

Comme si la rançon du Rédempteur n'était pas suffisante sans leurs propres souffrances, ceux qui pratiquaient l'ascétisme s'imposaient des tourments effroyables. Ils savaient la doctrine de l'expiation totale et suffisante du Christ pour le péché. Des processions se formaient, des reliques étaient exposées et de l'encens était brûlé devant la tombe de quelque ascète exalté.

Le monachisme suivit les traces de l'ascétisme. Justin Martyr (150 apr. J.-C.) s'est distingué parmi les premiers apostats en raison de ses enseignements pervers.⁸ Il fut suivi par son élève Tatien, qui à son tour enseigna Clément (190 apr. J.-C.), l'un des fondateurs de l'école ecclésiastique d'Alexandrie. Clément déclara qu'il transmettrait l'Évangile mélangé à la philosophie païenne. Mais c'est Origène, l'élève de Clément, qui s'est mutilé, qui a commencé à glorifier le célibat.

Le monachisme n'est pas un produit du christianisme. Il a été importé de religions non chrétiennes. Le christianisme l'a introduit pour la première fois en Égypte, manifestement à partir du bouddhisme. Il y avait deux classes de moines. La première, les anachorètes, cherchait à vivre seule dans les endroits les plus sombres et les plus sauvages de la nature. La seconde classe, les moines, évitant la vie solitaire, se rassemblait en communautés appelées monastères. Refusant d'obéir à tout supérieur spirituel excepté le chef suprême de l'Église, ils mirent aux ordres de la papauté une vaste armée mobile d'hommes qui n'étaient responsables d'aucune congrégation. Rappelons que les écoles bibliques du christianisme celtique et syrien n'étaient pas des monastères de ce type, bien que certains auteurs voudraient qu'il en fût ainsi. Les pensionnaires des monastères avaient un programme différent de celui des écoles bibliques, dont les élèves n'étaient pas là pour la vie, mais pour une période de formation, comme les jeunes d'aujourd'hui quittent la maison pour quatre ans d'université.

À certaines époques, les moines avaient des processions, des prosternations et des genuflexions. Tous ces éléments extérieurs étaient les symptômes d'un système ecclésiastique en pleine expansion, et ils contribuèrent à préparer la voie à l'union de l'Église papale avec l'État.

Néanmoins, ces déviations du christianisme du Nouveau Testament, et d'autres encore, stimulèrent dans tous les pays le zèle de ceux qui allaient devenir les chefs de file de la lutte contre les nouvelles perversions et qui exigeraient un retour « à la loi et au témoignage » (Isaïe 8 : 20).

LES PRÉCURSEURS DE VIGILANCE

La splendide ville de Milan, au nord de l'Italie, était le trait d'union entre le christianisme celtique à l'ouest et le christianisme syrien à l'est.⁹ Les missionnaires des premières églises de Judée et de Syrie implantèrent fermement la religion simple et apostolique dans la région de Milan. Milan était le lieu de rendez-vous de nombreux conciles du clergé oriental, de sorte que les premières liturgies d'Antioche, de Milan et de la Gaule étaient pratiquement identiques.¹⁰ Il est impossible de trouver une période au cours des siècles où il n'y a pas eu d'opposition à la hiérarchie romaine en Italie du Nord, parfois grande, parfois petite, mais toujours évangélique. Le Dr. Allix énonce ce fait de la manière suivante :

A cette fin, il sera utile d'exposer aussi bien la constitution de l'Église que la manière dont le diocèse de Milan est resté indépendant jusqu'au milieu du XIe siècle, époque à laquelle les Vaudois furent obligés de manifester plus ouvertement leur aversion pour l'Église de Rome en tant qu'Église anti-chrétienne. Il me sera assez facile de réaliser ce que j'ai proposé en suivant l'histoire de l'Église. Avant le concile de Nicée, nous trouvons le diocèse d'Italie, très distinct de celui de Rome.¹¹

Le Dr Faber présente, dans les termes suivants, l'une des origines de ce fossé entre les églises de la région de Milan et celles de Rome :

Cette région, située sur le versant oriental des Alpes Cottiennes, est précisément le pays des Vaudois. C'est là que leurs ancêtres se sont retirés pendant les persécutions des deuxième, troisième et quatrième siècles : c'est là que, providentiellement isolés du monde, ils conservèrent les doctrines et les pratiques précises de l'Église primitive qui leur a été rendue si chère par la souffrance et l'exil, tandis que les riches habitants des villes et des plaines fertiles, corrompus par un clergé désormais opulent, somptueux et puissant, s'enfonçaient chaque jour davantage dans cette apostasie que le grand apôtre avait prédite de façon si saisissante.¹²

LES OPPOSANTS AUX PRATIQUES PAÏENNES

Le premier à avoir protesté contre les pratiques païennes dans l'Église fut Helvidius I (vers 250-420 après J.-C.). Il est intéressant de noter que

trois des principaux opposants aux innovations papales dans la chrétienté latine étaient originaires d'Italie du Nord. Il s'agissait d'Helvidius, de Jovinian et de Vigilance. En ce qui concerne Helvidius, tout ce qui a été écrit par lui et pour lui a été détruit. Bien qu'il ait vécu un siècle et demi après Justin Martyr et plus d'un siècle après Tertullien, Cyprien, Origène et Clément, leurs écrits ont été conservés, tandis que les siens furent détruits. Helvidius appartenait à l'Église qui s'efforçait de transmettre les doctrines de la Bible dans leur forme pure. Il est célèbre pour avoir dénoncé Jérôme qui avait utilisé des manuscrits grecs corrompus pour publier la Vulgate, la Bible latine de la papauté. Si les foudres de Jérôme ne s'étaient pas retournées contre Helvidius, nous en saurions moins sur lui.

« Helvidius, un soi-disant hérésiarque du quatrième siècle, un laïc qui s'opposait aux superstitions croissantes de l'église... Il fut l'élève d'Auxentius, évêque de Milan, et le précurseur de Jovinien ». ¹³ Duchesne souligne qu'Auxentius, qui fut pendant vingt ans à la tête du diocèse de Milan, était originaire d'Asie Mineure et qu'il imprima dans le christianisme de ces régions le leadership syrien. Audacieux dans son érudition, Helvidius accusa Jérôme, comme l'admet Jérôme lui-même, d'utiliser des manuscrits grecs corrompus. ¹⁴

Cette partie du système ecclésiastique du quatrième siècle, particulièrement ascétique et rigide, trouva une personnification en Jérôme, qui en exhiba ses traits les pires et les plus répugnants dans toute la teneur de sa vie et de sa conversation. L'aigreur, l'amertume, l'envie, l'intolérance et l'insatisfaction à l'égard de toute manifestation de sainteté qui ne correspondait pas à ses propres normes, étaient devenues habituelles chez lui et se trahissaient dans presque tout ce qu'il écrivait, disait ou faisait. La censure et l'esprit d'invective étaient parmi ses défauts les plus marqués, et les meilleurs hommes de l'époque n'échappaient pas à sa censure. ¹⁵

Le deuxième réformateur de renom en Italie du Nord et précurseur de Vigilance fut Jovinien (330-390 ap. J.-C.). Son niveau d'érudition était si élevé que les tentatives conjointes des défenseurs de la papauté aussi érudits que Jérôme, Augustin et Ambroise ne réussirent pas à renverser ses arguments scripturaires et historiques. ¹⁶ Albert H. Newman dit que :

Le fait que la protestation de Jovinien suscita un grand intérêt et reçut un soutien influent est évident si l'on en juge par les polémiques passionnées de Jérôme et par les procès publics qui furent intentés contre lui à Rome et à Milan... La persistance de l'influence de Jovinien se voit dans le mouvement mené par Vigilance. *Il n'est pas improbable que les disciples de Jovinien se*

6. VIGILANCE, CHEF DES VAUDOIS

*soient réfugiés dans les vallées alpines et y aient maintenu vivant l'enseignement évangélique qui devait réapparaître avec vigueur au XIIIe siècle.*¹⁷

Beuzart raconte comment un historien français érudit parle de la persécution acharnée menée jusqu'en 1215 par des moines contre des soi-disant hérétiques appelés joviniens, patarins et albigeois.¹⁸

Jovinien s'est attiré les foudres de Jérôme parce qu'il enseignait que la vie des personnes mariées, toutes choses égales par ailleurs, est tout aussi acceptable aux yeux de Dieu que celle des personnes non mariées ; que manger avec action de grâce est aussi recommandable à Dieu que l'abstinence ; et que tous ceux qui sont fidèles à leurs vœux baptismaux seront récompensés de la même manière au jour du jugement. C'est pourquoi Jérôme dit que Jovinien avait « le sifflement du vieux serpent », « des ordures nauséabondes » et « la concoction empoisonnée du diable ».¹⁹

Vigilance était convaincu que le nouveau système d'austérités, de processions et de sacrements ne rendait pas les hommes heureux et saints. Les vigilants ont été témoins de trop nombreuses émeutes ecclésiastiques de l'époque.

Lorsque Damase fut élu pape, en l'an 366, les dissensions à Rome furent si violentes que les portes de la basilique où son rival avait été consacré furent brisées, le toit arraché, l'édifice incendié et cent trente-sept personnes tuées.²⁰

Des émeutes ecclésiastiques similaires furent observées à cette époque en Palestine. Jérôme, dans une de ses épîtres, déclare que leurs querelles privées étaient aussi furieuses que celles des barbares.

QUELLE FUT LA CAUSE DE LA RUPTURE ENTRE VIGILANCE ET ROME ?

Lorsque Vigilance retourna chez Sulpice, son employeur, il se trouva à la croisée des chemins. D'une part, il y avait Martin, évêque de Tours, qui se précipitait de grotte en cellule dans l'excitation de prétendus miracles ; Sulpice, se détournait d'une solide érudition pour se tourner vers des fables et des visions ; et le doux Paulin de Nola rampait devant l'image d'un saint favori – victime de délires. D'autre part, Helvidius contestait les manuscrits corrompus de Jérôme, de l'évêque de Rome et de leurs disciples ; le grand chef Jovinien défendait la simplicité évangélique et un clergé marié. L'événement qui conduisit Vigilance à se décider fut sa visite à Jérôme.

À cette époque, les Goths, les Celtes et les Francs avaient oublié leurs jours d'invasion et leurs différences religieuses, et étaient unis par les liens invisibles de la vie communautaire. Ils appréciaient leur Bible en latin (pas celle de Jérôme), généralement appelée *Itala*, « parce qu'elle était lue publiquement dans toutes les églises d'Italie, de France, d'Espagne, d'Afrique et d'Allemagne, où l'on comprenait le latin ; et la version *Vetus*, parce qu'elle était plus ancienne que toutes les autres ». ²¹ Pour supplanter cette noble version, Jérôme, à la demande du pape et avec l'argent qu'il lui avait fourni, publia une nouvelle Bible en latin. L'Église impériale le considérait comme l'oracle de son époque. Vigilance, qui avait hérité de la fortune de son père et souhaitait consulter Jérôme, décida de lui rendre visite dans sa cellule à Bethléem.

Il passa par l'Italie et rendit une seconde visite à Paulin. Pendant son séjour, des processions se rendirent au tombeau du saint, accompagnées d'encens et de bougies allumées, mais Vigilance ne dit rien. Les manières douces de Sulpice et de Paulin, associées à leur humble dévotion, atténuèrent leurs délires. Cependant, lorsqu'il rencontra les polémiques féroces de Jérôme, les yeux du réformateur gaulois s'ouvrirent.

En l'an 396, Vigilance était porteur d'une lettre de Paulin à Jérôme, et ce fut l'introduction qui lui fit personnellement connaître l'homme le plus extraordinaire de cette époque. Jérôme était la terreur de ses contemporains, l'homme par excellence qui, dans une tentative erronée d'accomplir son devoir envers Dieu, manqua le plus manifestement à son devoir envers les hommes, sans tenir compte des paroles de l'apôtre : « Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur », etc. La mortification de la chair avait eu tendance à gonfler son esprit, et de tous les polémistes du IV^{ème} siècle, il fut le plus amer et le plus sévère ». ²²

La première rencontre entre Vigilance et Jérôme à Bethléem est décrite dans ce langage :

Un étroit sentier partant de la rue, à l'endroit où s'élevait autrefois le tombeau du roi Archélaüs, conduisait le voyageur à la cellule de Jérôme ; il y trouva l'ascète vêtu d'un vêtement si grossier et si sordide que sa bassesse même portait le cachet de l'orgueil spirituel et semblait dire : « Éloigne-toi, ma personne est plus sainte que toi. » Le visage du moine était pâle et hagard. Il se remettait lentement d'une grave maladie et n'était plus qu'une ombre. Des larmes fréquentes avaient creusé de profonds sillons sur ses joues ; ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites ; tous les os de son visage étaient pointus et saillants. Un long jeûne, une mortification habituelle et le chagrin qu'engendrent de perpétuelles discussions

6. VIGILANCE, CHEF DES VAUDOIS

avaient donné à son visage un air sombre qui s'accordait mal avec sa vantardise, à savoir que sa cellule était pour lui comme une tonnelle dans le jardin d'Eden.²³

Vigilance fut tout d'abord bien accueilli par Jérôme. Les scènes qui se déroulaient à Bethléem étaient les mêmes que celles dont il avait été témoin dans les domaines de ses amis qui avaient été entraînés dans la vague de l'ascétisme. L'aigreur du tempérament et les invectives féroces de l'éditeur de la Vulgate commencèrent cependant à faire naître des doutes dans l'esprit de Vigilance quant à la valeur de l'ensemble du système. Le presbytre gaulois était particulièrement irrité par les critiques de Jérôme à l'égard de Paulin, mais c'est lorsque Jérôme s'en prit féroce à Rufin, son ancien ami, qu'eut lieu la rupture entre Vigilance et Jérôme.

Vigilance quitta Bethléem pour visiter Rufin à Jérusalem. La vie et l'atmosphère de cette ville antique n'avaient rien pour encourager le visiteur venu du sud de la France. Il en apprit suffisamment de son entretien avec Rufin pour se désolidariser de la direction de Jérôme et découvrir la première protestation naissant dans son cœur contre le nouveau système d'ascétisme et de monachisme. Il revint de Jérusalem à Bethléem, bien décidé à protester contre les dérives peu chrétiennes du moine auquel peu de gens osaient s'opposer. À la suite de cette rencontre, Vigilance décida d'abandonner définitivement les successeurs douteux de l'école d'Alexandrie, en raison de leur théologie peu rigoureuse et de leur association avec les masses de moines égyptiens. Il décida d'élever la voix pour défendre la simplicité primitive de l'Évangile.

Un autre incident vient renforcer sa résolution. Il retourna à Nola, en Italie, en passant par l'Égypte. On peut imaginer son indignation lorsqu'il apprit que Jérôme n'était pas satisfait de toutes les humiliations et souffrances subies par Paulin pour se conformer à l'ascétisme, mais qu'il avait écrit une lettre méprisante demandant à son ami de lui remettre immédiatement toutes ses richesses.

Vigilance décida alors de rompre le silence. La réponse de Jérôme à Riparius, prêtre du sud de la France à qui Jérôme avait écrit ce qui suit au sujet de Vigilance vers l'an 404, nous apprend comment, où et contre quoi :

J'ai moi-même déjà vu le monstre, et j'ai fait de mon mieux pour lier le maniaque avec des textes de l'Écriture, comme Hippocrate lie ses patients avec des chaînes ; mais « il s'est éloigné, il est parti, il s'est échappé, il s'est évadé », et se réfugiant entre l'Adriatique et les Alpes du roi Cotius, il a déclamé à son tour contre moi.²⁴

C'est dans les Alpes Cottiennes, dans cette région située entre les Alpes et la mer Adriatique, que Vigilance commença à déployer des efforts

publics pour mettre fin aux cérémonies païennes qui se trouvaient baptisées dans l'Église. Pourquoi choisit-il cette région ?

Parce qu'il s'est retrouvé entouré de gens qui adhéraient aux enseignements des Écritures. Ils s'étaient réfugiés dans ces vallées pour échapper aux armées de Rome. « Il était peut-être conscient qu'il trouverait dans les Alpes Cottiennes une race de personnes opposées aux notions de célibat et de vœux de chasteté, qui constituaient le dogme favori de Jérôme et étaient à la base de toutes ses austérités ascétiques ».²⁵

Les efforts fructueux de Vigilance sont illustrés par ce qui suit, tiré d'une autre lettre de Jérôme à Riparius : « Il est honteux de dire qu'il est des évêques que l'on dit être associés à lui dans sa méchanceté – si du moins on peut les appeler évêques – qui n'ordonnent aucun diacres n'ayant pas été préalablement mariés »²⁶. On ne sait pas si les évêques en accord avec Vigilance dans sa croisade contre le christianisme semi-païen de son époque se trouvaient du côté italien ou du côté français des Alpes. Cela n'avait guère d'importance pour Jérôme, car la prédication de Vigilance des deux côtés de ces montagnes produisait les dénonciations tonitruantes de Jérôme, le grand champion de l'Église d'État, que l'on pouvait entendre depuis Bethléem jusqu'à l'autre côté de la Méditerranée. La nouvelle mission de Vigilance avait créé un clivage entre ceux qui avaient choisi de suivre la voie apostolique et ceux qui justifiaient le « développement » de l'Église en ajoutant des cérémonies païennes à l'éclat de la magnificence de l'État.

LA NOUVELLE ORGANISATION DES ÉGLISES LIBRES

Les églises alpines de France et d'Italie ne furent pas emportées dans cette nouvelle hystérie. Elles accueillirent Vigilance à bras ouverts, et sa prédication fut puissante. « Il fait une incursion dans les églises de Gaule », s'écria Jérôme. Ceux qui, dans le sud de la France, désiraient les nouveaux enseignements firent appel à Jérôme pour qu'il défende les innovations contre les attaques de Vigilance. La réponse de Jérôme, adressée à Riparius, révèle les doctrines et les pratiques que le réformateur gaulois dénonçait : le célibat dans les églises, le culte des reliques, les cierges allumés, les veillées nocturnes et les prières aux morts.

Jérôme ne cessa de demander qu'on lui envoie le livre écrit par Vigilance. L'historien Milner s'est exclamé : « Pour une seule page de Jovinien ou de Vigilance, je renoncerais volontiers à toutes les invectives de Jérôme ».²⁷ Le nouveau chef des Églises qui ne s'étaient pas unies à l'État dépensa sa fortune pour rassembler des manuscrits, faire circuler les Écritures et employer des étudiants pour rédiger des pamphlets, des tracts et des livres. Jérôme exigea qu'il soit livré à l'État pour être banni ou mis

à mort ; et comme le soulignent les historiens et les décrets des papes, l'Église d'État, lorsqu'elle cherchait à obtenir la vie de ses opposants, les remettait au tribunal séculier pour qu'ils soient punis.²⁸ On faisait ceci afin de dissimuler leur crime.²⁹ « Il faut couper la langue du misérable ou le soumettre à un traitement contre l'aliénation mentale », écrivit Jérôme. Ainsi, les responsables ecclésiastiques, soutenus par le pouvoir policier de l'État, abandonnaient la persuasion à l'argument brutal de la force.

Malgré tout, les habitants des régions dont nous parlons étaient déterminés à ne suivre que la Bible. Ils se renforçaient et se rapprochaient les uns des autres. Sous l'impulsion des campagnes de Vigilance, une nouvelle organisation était en train de naître, destinée à perdurer au cours des siècles à venir. Vigilance s'y était préparé pendant des années en consacrant des jours et des nuits à l'étude et à la recherche. Il est regrettable qu'aucun de ses écrits n'ait été conservé.

L'influence démoralisante de l'hystérie monastique est illustrée par la transformation d'Augustin (354-430 ap. J.-C.). Cet écrivain renommé de l'Église (probablement le plus adoré par la papauté parmi tous les Pères catholiques) fut contraint sous la pression populaire à se rallier aux vues de Jérôme, avec qui il entretenait une correspondance. Son abandon total à la politique de persécution est longuement décrit par Limborch.³⁰ Augustin, du haut de son trône épiscopal en Afrique du Nord, donna à la papauté une arme mortelle ; il inventa la doctrine monstrueuse du « contraignez-les à entrer ». C'est ainsi qu'il a jeté les bases de l'Inquisition. Enivré de philosophie grecque, il s'écria que son esprit remplissait son âme d'un feu incroyable.³¹ Il avait erré pendant neuf longues années dans le manichéisme, qui enseignait l'union de l'Église et de l'État et exaltait l'observation du premier jour de la semaine.³² Augustin trouva de nombreuses raisons pour imposer les doctrines et les pratiques de l'Église par l'épée.³³ La doctrine « contraignez-les à entrer » envoya des millions de personnes à la mort pour un crime qui n'était rien d'autre que le refus de croire aux formes de culte ecclésiastique imposées par l'État. Telle était l'atmosphère de l'époque dans laquelle Vigilance exerçait son ministère.

À son époque, une autre controverse allait secouer le monde chrétien. Milan, centre de l'Italie du Nord, ainsi que toutes les églises orientales, sanctifiait le sabbat du septième jour, tandis que Rome demandait à ses fidèles de jeûner ce jour-là pour tenter de le discréditer. Un éminent érudit et écrivain, le Dr Peter Heylyn, donne des images intéressantes de ce conflit.³⁴ Ambroise, le célèbre évêque de Milan, et Augustin, le plus célèbre évêque d'Afrique, tous deux contemporains des Vigilants, décrivent cette situation intéressante. Ambroise déclara que lorsqu'il était à Milan, il observait le samedi, mais que lorsqu'il était à Rome, il jeûnait le samedi et observait le dimanche. C'est ainsi qu'est né le proverbe : « Quand tu es à

Rome, fais comme les romains ». Augustin déplorait que dans deux églises voisines d’Afrique, l’une observait le sabbat du septième jour, et l’autre jeûnait ce jour-là.³⁵

Vigilance a été appelé « le précurseur de la Réforme », « l’un des premiers de nos ancêtres protestants ». ³⁶ Bien que les pratiques contre lesquelles il a lutté se soient poursuivies pendant des centaines d’années, l’influence de sa prédication et de son leadership parmi les Vaudois³⁷ a traversé les siècles jusqu’à s’unir aux réformes héroïques de Luther. Alors que la papauté encourageait de temps à autre les persécutions contre les Vaudois, elle proclamait que l’ « hérésie » de ces régions était de la même espèce que celle de Vigilance. Deux siècles plus tard, les auteurs médiévaux attaquaient Claude, évêque de Milan, et ses disciples, au motif qu’il était infecté par le « poison » de Vigilance.³⁸ À partir de l’époque du réformateur gaulois, les nombreuses églises d’Italie du Nord et de France méridionale arborent une couleur totalement différente de celle qui repose sur l’ecclésiastique légale. Ainsi, Vigilance, dans le sud de l’Europe, comme son contemporain, Patrick, en Irlande, peut être considéré comme l’une des premières étoiles brillantes de l’Église du désert.

¹ Muir, *The Arrested Reformation*, p. 13.

² Faber, *The Ancient Vallenses and Albigenses*, pp. 275-279.

³ Jérôme, *Against Vigilantius*, trouvé dans *Nicene and Poste-Nicene Fathers*, 2ème série, vol. 6, p. 418. Jérôme affirme ici que Vigilance est né près de Convènes, dans le sud de la Gaule. Cette ville portait également le nom de Château-Léon. Il est donc évident qu’on l’appelle Vigilance le Léoniste. Les Vaudois sont souvent appelés aussi Léonistes. Il a donc été conclu que l’appellation « Léonistes » est en rapport avec Vigilance.

⁴ Gilly, *Vigilantius and His Times*, pp. 161, 162.

⁵ Idem, pp. 163, 164.

⁶ Idem, pp. 169, 170.

⁷ Gordon, *World Healers*, p. 469, note 3.

⁸ Schaff, *History of the Christian Church*, vol. 2, 2d Period, par. 173, pp. 719-723.

⁹ Gordon, *World Healers*, pp. 237, 238.

¹⁰ Idem, pp. 210, 211.

¹¹ Allix, *The Ancient Churches of Piedmont*, p. 109.

¹² Faber, *The Ancient Vallenses and Albigenses*, pp. 293, 294.

¹³ M’Clintock et Strong, *Cyclopedia*, art. “Helvidius”. L’affirmation selon laquelle Helvidius était l’élève d’Auxentius ouvre de larges perspectives, si l’on se souvient qu’Ambroise fut le successeur d’Auxentius à l’évêché de Milan. Ambroise a sanctifié le septième jour en tant que sabbat (comme il le dit lui-même). Ambroise avait une grande influence en Espagne, qui observait également le sabbat du samedi, comme nous le montrerons plus loin. C’est Ambroise qui consigna avec joie le voyage de supervision qu’entreprit l’illustre chef d’Abyssinie, l’évêque MUSAËN (et l’Abyssinie a observé le sabbat pendant dix-sept cents ans), qui fit le tour des églises de l’Inde et de la Chine. Comme Helvidius et Vigilance étaient pratiquement contemporains et prêchaient le même message, on peut conclure qu’Auxentius, Ambroise, Helvidius et Vigilance observaient le sabbat. Ces faits relient l’Espagne, l’Italie du Nord, l’Abyssinie, l’Inde, l’Asie centrale et la Chine en ce qui concerne l’observation du sabbat. Tous ces événements se sont produits aux alentours de l’an 400. Il est intéressant de noter que le pape INNOCENT I^{er}, moins de quinze ans après cette date, adopta une loi exigeant le jeûne du samedi afin de marquer son caractère sacré par l’austérité plutôt que par la joie.

6. VIGILANCE, CHEF DES VAUDOIS

- ¹⁴ Jerome, *Against Helvidius*, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*, Série 2, vol. 6, p. 338.
- ¹⁵ Gilly, *Vigilantius and His Times*, p. 246.
- ¹⁶ M'Clintock et Strong, *Cyclopedia*, art. "Jovinian".
- ¹⁷ Newman, *A Manual of Church History*, vol. 1, p. 376.
- ¹⁸ Beuzart, *Les Hérésies*, p. 470.
- ¹⁹ Jérôme, *Against Jovinian*, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*, Série 2, vol. 6, p. 348.
- ²⁰ Gilly, *Vigilantius and His Times*, p. 99.
- ²¹ Idem, p. 116.
- ²² Idem, p. 231. Lorsque l'auteur a visité la célèbre cellule de Jérôme à Bethléem, elle était bondée de moines qui consacraient leur vie à l'entretien de ce lieu sacré.
- ²³ Gilly, *Vigilantius and His Times*, pp. 236, 237.
- ²⁴ Jerome, *Select Works and Letters*, Letter 109, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*, Série 2, vol. 6, p. 213.
- ²⁵ Gilly, *Vigilantius and His Times*, p. 323.
- ²⁶ Jérôme, *Against Vigilantius*, Introduction, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*, Série 2, vol. 6, p. 417.
- ²⁷ Milner, *History of the Church of Christ*, vol. 1, p. 456, éd. 1835.
- ²⁸ Mansi, *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, vol. 23, p. 73.
- ²⁹ Tillemont, 'le Nain de', *Memoires*, vol. 10, p. 326.
- ³⁰ Limborch, *The History of the Inquisition*, vol. 1, ch. 6, pp. 30-33.
- ³¹ Schaff, *History of the Christian Church*, 2d Period, vol. 2, par. 173, pp. 724, 725.
- ³² Milman, *The History of Christianity*, vol. 2, pp. 270-275.
- ³³ Ruffini, *Religious Liberty*, pp. 26, 27.
- ³⁴ Heylyn qui, en 1612, écrivit *The History of the Sabbath* pour exposer les fausses allégations des puritains en faveur du dimanche.
- ³⁵ Heylyn, *The History of the Sabbath*, dans *Historical and Miscellaneous Tracts*, p. 416.
- ³⁶ Gilly, *Vigilantius and His Times*, p. 12.
- ³⁷ Faber, *The Ancient Vallenses and Albigenses*, pp. 275-279.
- ³⁸ *Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, vol. 14, pp. 201-216.

CHAPITRE 7

Patrick, organisateur de l'Église du désert en Irlande

D'après tout ce que l'on peut apprendre sur lui (Patrick), il n'y a jamais eu de missionnaire chrétien plus noble... Il s'est rendu en Irlande par amour du Christ et des âmes des hommes... Il est étrange qu'un peuple qui ne doit rien à Rome pour sa conversion au Christ, et qui a longtemps lutté contre ses prétentions, soit aujourd'hui classé parmi ses adhérents les plus dévoués.¹

LA FIGURE héroïque de Patrick, pris en captivité alors qu'il était enfant et réduit en esclavage, est celle d'un créateur de civilisation. Il a non seulement été l'architecte de la société européenne et le père de la chrétienté irlandaise, mais il a élevé une norme contre les loups spirituels qui pénètrent dans la bergerie sous des vêtements de brebis. Tant de légendes et de fictions ont été écrites à son sujet que l'on est presque amené à croire qu'il y a eu deux individus – le vrai Patrick et le Patrick fictif. Cette affirmation peut en surprendre plus d'un, mais c'est un fait que le véritable Patrick a appartenu à l'Église du désert. Il ne devrait pas être mis là où certains historiens semblent déterminés à l'assigner. Les faits présentés dans les pages suivantes seront sans aucun doute une révélation pour beaucoup de ceux qui, trompés par des représentations erronées, n'ont pas réalisé de quelle Église Patrick était un enfant et un apôtre. Comme nous le verrons plus loin, il appartenait à l'Église primitive qui fut amenée en Irlande depuis la Syrie.² Il n'avait aucun lien avec le type de christianisme qui s'est développé en Italie et qui a toujours été en guerre avec l'église organisée par Patrick.

Patrick appartient à la race celtique, dont font partie les Britanniques d'Angleterre, ainsi que les Écossais et les Irlandais. La vivacité du tempérament celtique s'accompagne d'un noble courage dans le danger et d'un profond amour de l'étude. Les Celtes, comme les



Germain, possèdent une profonde ferveur religieuse qui les rend dévoués à la foi de leur choix. Cette race s'étendait autrefois de la Scythie à l'Irlande.³ Les Celtes descendent de Gomer, le petit-fils de Noé, dont ils ont tiré au cours des siècles le nom de Cimmériens. D'ailleurs, les Gallois se nomment aujourd'hui Cymry.

Trois pays, la Grande-Bretagne, l'Irlande et la France, sont revendiqués par différents auteurs comme étant la patrie de Patrick. Le poids des preuves indique clairement que son lieu de naissance se situe dans le royaume de Strathclyde, habité et contrôlé par les anciens Britanniques, qui se trouve immédiatement au nord-ouest de l'Angleterre.⁴ Rome avait divisé l'île en cinq provinces et, en outre, reconnu le royaume de Strathclyde. Il était alors d'usage de parler de ces divisions comme des « Britains ». Le sénat romain avait étendu la lutte pour la citoyenneté à dix des principales villes de ces Britains.⁵ Comme ses parents résidaient dans l'une de ces dix villes, Patrick, selon toute probabilité, est né citoyen romain, comme Paul. Il est né vers l'an 360.⁶

Heureusement, deux des écrits de Patrick, sa *Confession* et la *Lettre* contre Coroticus, un roi britannique voisin, ont survécu et peuvent être trouvés facilement. Dans la *Lettre*, Patrick raconte comment il a renoncé à ses hauts privilèges pour devenir un esclave du Christ. Il parle de sa foi et de son dévouement à Dieu :

J'étais un homme libre selon la chair. Je suis né d'un père décurion. Car j'ai vendu ma noblesse pour le bien d'autrui, et je n'en rougis ni ne m'en afflige. Au final, je suis un serviteur en Christ, livré à une nation étrangère à cause de la gloire indicible de la vie éternelle qui est en Christ Jésus notre Seigneur.

Sir William Betham écrit ceci à propos des deux écrits, à savoir la *Confession* et la *Lettre* :

On n'y trouvera aucune présomption arrogante, aucun orgueil spirituel, aucune prétention à une sainteté supérieure, aucune malédiction des rois ou des rivières parce que ses disciples y furent noyés, aucune vénération ou adoration des reliques, aucun bâton consacré ou don de ses dents pour des reliques, qui apparaissent si fréquemment dans les vies et aussi dans les collections de Tirechan, se référant à Palladius, et non à Patrick.⁷

À l'âge de seize ans, Patrick fut emmené captif en Irlande par des flibustiers qui avaient manifestement remonté la rivière Clyde ou débarqué sur la côte voisine. Il en parle dans sa confession *Confession* :

Moi, Patrick, pécheur, le plus grossier et le moindre de tous les fidèles, et le plus méprisable pour un grand nombre, j'avais pour

7. PATRICK, ORGANISATEUR DE L'ÉGLISE DU DÉSERT EN IRLANDE

père Calpurnius, diacre, fils de feu Potitus, presbytre, qui habitait le village de Banavan, en Tibernie, car il avait une petite ferme à proximité de l'endroit où j'ai été capturé. J'avais alors près de seize ans. Je ne connaissais pas le vrai Dieu, et j'ai été emmené en captivité en Irlande avec plusieurs milliers d'hommes, selon nos mérites, parce que nous marchions loin de Dieu et que nous n'observions pas Ses commandements.

On remarque dans cette déclaration que le grand-père de Patrick était presbytre, ce qui indique qu'il occupait dans l'Église une fonction équivalente à celle d'évêque au sens papal du terme. C'est l'une des nombreuses preuves que le célibat n'était pas une obligation pour le premier clergé britannique. Le père de Patrick était diacre dans l'église, conseiller municipal, fermier et mari. À la gloire de Dieu, il advint que, pendant ses sept années d'esclavage en Irlande, Patrick acquit la forme irlandaise de la langue celtique. Cette connaissance était très précieuse, car l'ardeur au combat des Irlandais païens empêchait à l'époque les Romains et les Britanniques d'entreprendre un travail missionnaire d'ampleur de l'autre côté de la Manche. Cependant, bon nombre de ceux qui avaient été emmenés en captivité furent des chrétiens si ardemment engagés à convertir leurs ravisseurs qu'un bon nombre de chrétiens furent trouvés en Irlande lorsque, après son évasion, Patrick osa retourner évangéliser l'île.

La citation ci-dessus indique également qu'il a été emmené « en captivité avec plusieurs milliers d'hommes ». Les bateaux de mer utilisés à l'époque le long des côtes irlandaises, appelés « coracles », étaient de petites embarcations fabriquées en recouvrant une armature d'osier de peau ou de cuir. Le problème posé par le transport de plusieurs milliers de captifs à l'aide de ces petits bateaux indique que le raid dut être effectué sur une côte proche, ce qui constitue un témoignage supplémentaire que sa patrie était « the Britains ». Patrick, comme son maître de Galilée, devait apprendre l'obéissance par la souffrance. Une grande tâche l'attendait. Pendant trois siècles, l'Église apostolique avait remporté une victoire relativement facile dans sa lutte contre un monde païen. Mais une tâche presque impossible l'attendait lorsqu'un christianisme de compromis, imposant ses doctrines par l'usage de l'épée, était devenu la religion d'État de l'Empire romain. C'était l'heure où l'on avait besoin d'une nouvelle lignée de dirigeants. Alors que commençait la lutte des églises libres pour vivre leur vie sans la domination d'un clergé d'État, Dieu formait Patrick.

En examinant la première partie de la vie de ce leader chrétien, il est très intéressant de noter ce qui se passait dans l'histoire contemporaine. Vigilance⁸ travaillait dans le sud de la France et dans le nord de l'Italie, c'est-à-dire parmi les peuples latins. Peu avant l'époque de Patrick, l'empire de Constantinople avait été sous le règne de Constantin II, qui

recula devant les opinions extrêmes sur la Divinité votées sous son père, Constantin le Grand, lors du premier concile de Nicée. Comme nous le verrons plus loin, une opposition similaire à ces points de vue extrêmes prévalait dans toute l'Europe. Les convictions de Patrick étaient celles de l'opposition. Le Dr Stokes écrit : « Les églises britanniques du IV^{ème} siècle s'intéressaient de très près aux controverses ecclésiastiques. Elles s'opposaient à l'arianisme, mais hésitaient, comme beaucoup d'autres, sur l'utilisation du mot 'homoousion' ». ⁹ (Ce mot signifie 'substance identique'). Ainsi, le christianisme celtique des années de Patrick refusait d'accepter ce terme-test et les conclusions auxquelles conduisaient les spéculations radicales.

Il est remarquable qu'à l'époque de Patrick, comme le soulignera plus tard le témoignage d'Alphonse Mingana, d'importants groupes de chrétiens s'étendaient de l'Euphrate jusqu'au nord-ouest de l'Inde. En outre, en 411, alors que Patrick était à l'apogée de son travail, le chef reconnu de l'Église d'Orient à Séleucie, en Perse, consacra un administrateur métropolitain pour la Chine, qui devait avoir de nombreux directeurs provinciaux sous ses ordres. Cela indique qu'il y avait de nombreuses églises chrétiennes en Chine à cette époque. Ambroise rapporte en 396 que Musaeus, un chef d'église abyssinien, avait « voyagé presque partout dans le pays des Séres ». Séres était le nom des Chinois. ¹⁰ En vérité, l'époque à laquelle Patrick a travaillé fut le théâtre de scènes mouvementées dans le monde entier.

Isaac, directeur suprême, et Théodore de Mopsuestia, auteur et théologien, furent tous deux de puissants dirigeants de la grande Église d'Orient à l'époque du ministère de Patrick. L'influence des écrits de Théodore sur la formation du christianisme oriental pendant des siècles et son travail remarquable pour réfuter les doctrines du mithraïsme en Orient, alors que Patrick remportait ses victoires en Occident, sont d'une grande importance. ¹¹

LE CHRISTIANISME EN IRLANDE AVANT PATRICK

Le christianisme celtique ne se limite pas au christianisme irlandais et britannique. Il existait un christianisme celtique gaulois (français) et un christianisme celtique galate, ainsi qu'un christianisme celtique britannique. Dans l'Antiquité, les migrations des peuples furent si importantes que non seulement les Grecs, mais aussi les Assyriens, s'installèrent en grand nombre sur le territoire qui s'appelle aujourd'hui la France. Ainsi, pendant près de mille ans après Jésus-Christ, le sud de la France connut une forte population grecque et orientale. Aussi tardivement qu'en 600, il y avait en France des gens qui parlaient la langue de l'Assyrie. ¹²

7. PATRICK, ORGANISATEUR DE L'ÉGLISE DU DÉSERT EN IRLANDE

Personne ne peut prétendre que la branche du christianisme celtique d'Asie Mineure, dont les églises sont nées des travaux de l'apôtre Paul, reçut son évangile de l'évêque de Rome. En revanche, il est évident que la Gaule reçut sa connaissance de l'Évangile par des missionnaires venus d'Asie Mineure. C'est le type celtique ou galate de l'Église du Nouveau Testament qui évangélisa la Grande-Bretagne.¹³ C'est ainsi que Thomas Yeates écrit :

Un grand nombre de cette communauté kelte (Lyon, 177 après J.-C.) - des colons d'Asie Mineure - qui s'est échappée, a émigré en Irlande (Erin) et a jeté les bases de l'église pré-Patrick.¹⁴

Au fil des siècles, l'Église catholique romaine a réussi à s'assurer un grand nombre de fidèles en France, mais jusqu'après la Révolution française, elle n'a jamais réussi à éliminer l'esprit d'indépendance au sein de la hiérarchie française. Cela est dû en grande partie à l'origine de la race celte. Comme l'écrit H. J. Warner :

Cette indépendance, la France l'avait toujours manifestée, et on peut l'attribuer non seulement à l'antipathie raciale entre Gaulois et Pélagiens, mais aussi au fait que la Gaule occidentale n'avait jamais perdu le contact avec sa parenté orientale.¹⁵

LE TRAVAIL DE PATRICK EN IRLANDE

Deux siècles se sont écoulés après la mort de Patrick avant qu'un auteur ne tente d'établir un lien entre l'œuvre de Patrick et une commission papale. Aucun pape ne l'a jamais mentionné, et les registres ecclésiastiques de Rome ne contiennent rien à son sujet. Néanmoins, en examinant les deux écrits qu'il a laissés, on trouve des déclarations historiques qui situent de manière assez précise la période à laquelle il a travaillé.

Lorsque Patrick parle de l'île où il a été emmené en captivité, il l'appelle « the Britains ». C'est le titre que les Romains avaient donné à l'île bien des années avant de la quitter. Après la mise à sac de Rome par les Goths en 410, les légions impériales furent rappelées d'Angleterre afin de protéger un territoire plus proche. Après leur départ, des envahisseurs sauvages venus du nord et du continent déferlèrent sur l'île, la dévastèrent et effacèrent ses diverses caractéristiques, de sorte qu'on ne pouvait plus l'appeler « the Britains ». Suite au retrait des légions romaines en 410, le titre « the Britains » cessa d'être utilisé. Il semble donc logique de conclure de ces preuves que Patrick écrivit ses lettres et documents avant cette date.

Cette date correspond à l'époque où Columba, le célèbre diplômé de l'école de Patrick qui introduisit le christianisme en Écosse, commença son ministère. Columba obtint son diplôme alors que les écoles fondées

par Patrick avaient pris une ampleur considérable. Le temps qui s'est écoulé entre la fondation des écoles par Patrick et leur développement à l'époque de Columba indique que Patrick commença son ministère en Irlande vers 390.

On ne sait pas ce que fit Patrick entre le moment où il s'échappa de l'esclavage en Irlande et son retour en tant que missionnaire dans ce pays. Les écrivains favorables au pape ont fait tous les efforts pour le placer à Rome dans cet intervalle. Lors d'une de ces visites fictives, il est dit que Patrick, avec l'aide d'un ange, réalisa l'exploit douteux de voler de nombreuses reliques au pape, parmi lesquelles étaient censées se trouver le linceul taché du sang de notre Sauveur et quelques cheveux de la Vierge Marie. Un auteur s'exclame : « O acte merveilleux ! O rare vol d'un vaste trésor de choses saintes, commis sans sacrilège, le pillage du lieu le plus saint du monde ! »¹⁶

Les paroles de Patrick lui-même révèlent l'agitation de son âme après avoir échappé à l'esclavage, jusqu'à s'être soumis à l'appel de Dieu pour proclamer la nouvelle du salut aux Irlandais. Il avait continuellement entendu des voix venant des bois d'Hibernie, le suppliant, comme l'homme dans la vision nocturne de Paul, « Viens... et aide-nous ». Ni les larmes de ses parents, ni les raisonnements de ses amis ne purent le retenir. Il décida, coûte que coûte, de tourner le dos aux attraits de son foyer et de ses amis et de donner sa vie pour l'Île d'Émeraude.

SON AUTORITÉ – LA BIBLE

Patrick a prêché la Bible. Il l'a invoquée comme seule autorité pour fonder l'Église irlandaise. Il n'a accordé de crédit à aucune autre autorité mondiale ; il n'a récité aucun credo. Plusieurs credo officiels de l'Église de Rome avaient alors été ratifiés et ordonnés, mais Patrick n'en mentionne aucun. Dans sa Confession, il fait une brève déclaration de ses croyances, mais il ne se réfère à aucun conseil d'église ou credo comme autorité. Les centres de formation qu'il a fondés, qui devinrent par la suite des collèges et de grandes universités, étaient tous des écoles bibliques. Les étudiants célèbres de ces écoles – Columba, qui conduisit l'Écosse au Christ, Aidan, qui gagna l'Angleterre païenne à l'Évangile, et Coloman et ses successeurs, qui amenèrent le christianisme en Allemagne, en France, en Suisse et en Italie – prirent la Bible comme seule autorité et fondèrent des centres de formation biblique renommés pour les croyants chrétiens. Une autorité, décrivant les Bibles manuscrites produites dans ces écoles, déclare : « En ce qui concerne la délicatesse de la manipulation et l'exécution minutieuse mais irréprochable, la paléographie dans son ensemble n'offre rien de comparable à ces premiers manuscrits irlandais ».¹⁷

7. PATRICK, ORGANISATEUR DE L'ÉGLISE DU DÉSERT EN IRLANDE

Dans les derniers mots de sa lettre, Patrick écrivit : « J'atteste devant Dieu et Ses anges qu'il en sera ainsi, comme Il l'a indiqué à mon ignorance. Ce ne sont pas mes paroles, mais celles de Dieu, des apôtres et des prophètes, que j'ai écrites en latin et qui n'ont jamais menti. »

Patrick, comme son exemple, Jésus, plaçait les paroles de l'Écriture au-dessus des enseignements des hommes. Il se démarqua de la papauté, qui place la tradition de l'Église au-dessus de la Bible. Dans ses écrits, il ne fait nulle part appel à l'Église de Rome pour autoriser sa mission. Chaque fois qu'il prend la parole pour défendre sa mission, il se réfère à Dieu seul et déclare qu'il a reçu son appel directement du ciel. Sir William Betham affirme que la version latine plus récente de Jérôme n'était pas lue publiquement à l'époque de Patrick. De toute évidence, la version latine antérieure de la Bible, connue sous le nom d'Itala, était utilisée publiquement. Il est intéressant de noter qu'il fallut attendre environ neuf cents ans pour que la Vulgate de Jérôme puisse s'imposer en Occident face à l'Itala.¹⁸

Là où ce leader chrétien a semé, il a aussi récolté. L'Irlande s'enflamma pour Dieu grâce à la ferveur de l'esprit missionnaire de Patrick. Quittant à nouveau l'Angleterre avec quelques compagnons, il débarqua, selon le *Livre d'Armagh*, à Wicklow Head, sur la côte sud-est de l'Irlande. *La vie tripartite de Patrick* est légendaire et fabuleuse. Elle n'est pas crédible, mais il ne fait aucun doute qu'elle a été construite autour de certains faits de sa vie. Ces documents permettent en tout cas de retracer ses pas pendant un quart de siècle à travers l'île.

Patrick pensait que le christianisme devait être fondé sur le foyer et la famille. Trop souvent, les organisations chrétiennes de l'époque étaient centrées sur le célibat. Ce n'était pas le cas de l'Église irlandaise et de ses filles celtes en Grande-Bretagne, en Écosse et sur le continent. L'Église celtique, telle qu'elle était organisée et développée sous Patrick, permettait à son clergé de se marier.¹⁹

L'absence de célibat dans l'Église celtique apporte une preuve supplémentaire du fait que les croyants n'avaient aucun lien avec l'Église de Rome. Ainsi, le Dr J. H. Todd écrit : « Il [Patrick] ne dit rien de Rome, ni d'avoir été mandaté par le pape Célestin. Il attribue son apostolat irlandais à un appel intérieur, qu'il considère comme un ordre divin ». ²⁰

L'une des preuves les plus solides que Patrick n'appartenait pas à la chrétienté papale se trouve dans le fait historique que, pendant des siècles, Rome s'est efforcée de détruire l'église que Patrick avait fondée. Jules Michelet écrit à propos de Boniface, qui fut l'apôtre du pape auprès des Allemands environ deux cents ans après Patrick : « Sa principale haine va aux Écossais [nom donné également aux Écossais et aux Irlandais], et

il condamne tout particulièrement le fait qu'ils permettent aux prêtres de se marier ». ²¹

Patrick poursuivait deux objectifs dans son effort pour faire triompher la vérité. D'une part, il cherchait à convertir ceux parmi lesquels il avait été esclave et, d'autre part, il désirait ardemment s'emparer de Tara, la capitale centrale de l'Irlande, pour Christ. Il se rendit donc immédiatement dans le comté d'Antrim, au nord-ouest, où il avait enduré l'esclavage. Bien qu'il n'ait pas réussi à gagner son ancien maître d'esclavage, il réussit à convertir la famille de ce dernier. Cela ouvrit la voie à d'autres travaux missionnaires, non seulement dans cette région, mais aussi en Écosse voisine, de l'autre côté des eaux adjacentes.

L'histoire aime s'attarder sur la légende de l'attaque de Patrick sur Tara, la capitale centrale. Les Irlandais, comme d'autres branches de la race celtique, avaient des chefs locaux pratiquement indépendants. Ils avaient également, par leur propre élection, un seigneur, que l'on pouvait qualifier de roi et qui pouvait convoquer tout le peuple en cas de besoin pour la défense de la nation. Pendant de nombreuses années, Tara avait été la célèbre capitale de l'Irlande, où les chefs irlandais étaient convoqués pour diriger les affaires générales du royaume. Ces conventions étaient consacrées non seulement aux affaires, mais aussi à des festivals agrémentés de scènes brillantes et d'événements émouvants. Comme l'écrivit Thomas Moore :

La harpe qui traversa les couloirs de Tara
L'âme de la musique,
est maintenant suspendue en sourdine sur les murs de Tara,
Comme si cette âme s'était enfuie. –
Ainsi s'endort l'orgueil d'autrefois,
Le frisson de la gloire s'est éteint ;
Et les cœurs, qui autrefois battaient haut pour la louange,
Ne ressentent plus cette pulsation. ²²

C'est au cours de l'une de ces assemblées, selon l'histoire, que Patrick apparut personnellement pour proclamer le message du Christ. L'événement est tellement entouré de légendes, dont beaucoup sont trop fabuleuses pour être prises en compte, que de nombreux détails ne peuvent être présentés comme des faits. Son succès n'a cependant pas été à la hauteur de ses espérances, mais il plaça la bannière du christianisme au centre politique de la vie nationale grâce à ses efforts fidèles.

Il n'est pas entré dans la capitale parce qu'il estimait que l'œuvre de Dieu avait besoin de l'aide de l'État. Patrick rejetait l'union de l'Église et de l'État. Plus de cent ans s'étaient écoulés depuis que le premier concile

mondial de Nicée avait uni l'Église et l'empire. Patrick rejeta ce modèle. Il suivit la leçon enseignée dans l'Évangile de Jean, lorsque le Christ refusa d'être proclamé roi. Jésus a dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18 : 36). Non seulement l'apôtre irlandais, mais aussi ses célèbres successeurs, Columba en Écosse et Colomban sur le continent, ont ignoré la suprématie du pontife papal. Ils n'auraient jamais accepté de faire du pape un roi. Bien que l'Empire romain, après le IV^{ème} siècle, ait favorisé cette suprématie, le mécontentement était encore grand dans toute l'Europe face à cet empiétement du pouvoir civil sur l'Église.

Alors que Patrick travaillait en Irlande, l'évêque d'Afrique du Nord avait excommunié en 418 Apiarius, un ecclésiastique, pour des délits graves. L'intéressé fit appel au pape, qui l'acquitta au nez et à la barbe de ses supérieurs. Les évêques ripostèrent en se réunissant en concile et en adoptant une protestation interdisant au bas clergé de faire appel à une autorité d'outre-mer contre ses évêques. Le pape répondit par des résolutions qu'il prétendait avoir été adoptées par le concile de Nicée. Leur illégalité fut dénoncée par les prélats africains.²³

Il ne faut cependant pas croire, comme le prétendent certains auteurs hostiles à l'Église celtique, que Patrick et ses successeurs n'avaient pas d'organisation ecclésiastique. Le Dr Benedict Fitzpatrick, un érudit catholique, s'oppose à une telle position. Il apporte des preuves satisfaisantes pour démontrer que les fondateurs irlandais du christianisme celtique créèrent une organisation splendide.²⁴

LE PATRICK FICTIF

De nombreux miracles ont été attribués à Patrick par les récits traditionnels qui se sont développés. Deux ou trois suffiront à montrer la différence entre le héros miraculeux de la fiction fanatique et le véritable Patrick. Le Patrick celtique a atteint l'Irlande de manière ordinaire. Le Patrick fictif a jeté son autel portatif en pierre dans la mer afin d'assurer le passage d'un lépreux lorsqu'il n'y avait plus de place sur le bateau. La pierre n'a pas coulé, ni été distancée par le bateau, mais elle a flotté autour du bateau avec le lépreux dessus jusqu'à ce qu'elle atteigne l'Irlande.²⁵

Afin de relier ce grand homme au siège papal, il a été raconté : « Les habitants de Rome s'endormirent, de sorte que Patrick emporta autant de reliques qu'il le voulut. Ensuite, ces reliques furent transportées à Armagh par le conseil de Dieu et le conseil des hommes d'Irlande. On apporta alors trois cent soixante-cinq reliques, ainsi que les reliques de Paul, de Pierre, de Laurent,²⁶ d'Étienne et de beaucoup d'autres. Il y avait aussi un drap avec le sang du Christ et les cheveux de la Vierge Marie.²⁷ Mais le Dr Killen réfute cette histoire en déclarant :

Il (Patrick) ne mentionne jamais ni Rome ni le pape et ne laisse jamais entendre qu'il est lié d'une manière ou d'une autre à la capitale ecclésiastique de l'Italie. Il ne reconnaît aucune autre autorité que celle de la Parole de Dieu. Lorsque Palladius arriva dans le pays, il ne fallait pas s'attendre à ce qu'il reçoive un accueil très chaleureux de la part de l'apôtre irlandais. S'il a été envoyé par [le pape] Célestin aux chrétiens autochtones pour être leur primat ou leur archevêque, il n'est pas étonnant que le robuste Patrick ait refusé de courber l'échine sous un tel joug de servitude.²⁸

Environ deux cents ans après Patrick, les auteurs pontificaux ont commencé à parler d'un certain Palladius, qui fut envoyé en 430 par ce même pape Célestin comme évêque auprès des Irlandais. Tous admettent cependant qu'il n'est resté que peu de temps en Irlande et qu'il a été contraint de se retirer en raison du manque de respect dont il a fait l'objet.

Un autre des nombreux miracles légendaires issus de la crédulité et de la tradition de Rome est répété ici. « Il se rendit à Rome pour recevoir des ordres [ecclésiastiques]. C'est Caelestinus, abbé de Rome, qui lui donna les ordres, en présence de Gemanus et d'Amatho, roi des Romains. Lorsque les ordres furent lus, les trois chœurs se répondirent mutuellement, à savoir le chœur de la maison du ciel, le chœur des Romains et le chœur des enfants du bois de Fochlad. Voici ce qu'ils chantèrent : Nous tous, Irlandais, te supplions, saint Patrick, de venir marcher parmi nous et de nous libérer ».²⁹ Il n'est pas certain que les chœurs du ciel acceptent de se faire passer pour des Irlandais.

GUERRE CONTRE L'ÉGLISE CELTIQUE

La froideur croissante entre l'Église celtique et l'Église romaine, telle qu'elle est décrite dans les paragraphes précédents, n'est pas due à une attitude hostile de la part du clergé celtique. Elle est née du fait qu'ils considéraient que la papauté s'éloignait de plus en plus du système apostolique du Nouveau Testament. Aucun pape n'a jamais transmis aux principaux évêques de l'Église la nouvelle de la grande transformation du paganisme au christianisme opérée par Patrick. Ils l'auraient certainement fait, comme dans d'autres cas, s'il avait été un agent du pontife romain.

On est frappé par l'absence de toute référence à Patrick dans l'Histoire ecclésiastique de l'Angleterre écrite par ce fervent adepte du Vatican, l'Anglais Bède, qui vécut environ deux cents ans après la mort de l'apôtre de l'Irlande. Cette histoire reste aujourd'hui le puits dans lequel puisent beaucoup de ceux qui écrivent sur l'Angleterre anglo-saxonne. Bède avait accès aux archives de Rome. Il connaissait bien les missionnaires celtes renommés issus des écoles de Patrick. Il souligne également les profondes

différences entre l'Église celtique et l'Église romaine, qui ont donné lieu à d'âpres controverses entre les rois et les évêques. Bien qu'il soit un grand collecteur de faits, Bède ne fait aucune référence à Patrick. La raison en est apparemment que, lorsque cet historien écrivit, la papauté n'avait pas encore décidé de revendiquer Patrick.

Lorsque le pape envoya Augustin avec ses quarante moines pour convertir les Anglo-Saxons païens, Augustin, avec l'aide de Berthe, l'épouse catholique du roi Ethelbert de Kent, commença immédiatement à faire la guerre à l'Église celtique du Pays de Galles. Il exigea la soumission de la société chrétienne de Bangor, dans le nord du pays de Galles, qui comptait près de trois mille membres.³⁰ Augustin s'adressa au président de cette société en ces termes : « Reconnaissez l'autorité de Rome ». Il reçut rapidement la réponse que le pape n'avait pas le droit d'être appelé « Père des pères » et que la seule soumission qu'ils lui accorderaient serait celle qu'ils devaient à tout chrétien. Augustin les menaça de l'épée et, comme nous le verrons plus loin, mille deux cents de ces chrétiens britanniques furent massacrés par une armée païenne.³¹

Preuve supplémentaire du fossé entre l'Église romaine et l'Église celtique, un autre épisode s'est produit en Angleterre en 664 : par la force de l'État, la papauté infligea une blessure grave au célèbre synode de Whitby, dans le nord de l'Angleterre. Le roi de cette région avait épousé une princesse catholique romaine qui, avec l'aide de son confesseur prêtre, avait tendu un piège aux pasteurs diplômés des écoles de Patrick. Le roi, lassé des querelles entre les deux communions, devint l'instrument de ce plan. Cette conférence, avec ses décisions injustes, chassa les dirigeants de l'Église celtique du nord de l'Angleterre.³² Environ cinquante ans plus tard, en 715, l'influence croissante de l'Église catholique romaine, soutenue par les monarques papaux d'Europe, a entraîné une attaque contre le centre de la chrétienté celtique d'Écosse, à Iona. Fondée par Columba et célébrée dans les chants et les récits, elle fut attaquée et le clergé de l'Église irlandaise en fut expulsé.

LE CARACTÈRE DE PATRICK

Patrick, tout en manifestant toutes les grâces d'un caractère apostolique, possédait aussi des vertus plus sévères. Comme Moïse, il était l'un des hommes les plus humbles. Il fit preuve de la constance nécessaire à l'accomplissement d'une grande tâche. Sa splendide capacité à organiser et à exécuter ses entreprises chrétiennes révélait son aptitude à diriger avec succès. Il était franc et honnête. Il attirait les hommes à lui et il était entouré d'un groupe d'hommes dont Dieu avait touché le cœur. Un tel leader était nécessaire pour raviver les flammes vacillantes de la foi du Nouveau

Testament en Occident, pour relever les anciennes fondations et pour jeter les bases d'un puissant avenir chrétien.

Pour guider les nouveaux convertis, Patrick ordonna des surveillants ou des évêques chargés des églises locales. Partout où il se rendait, de nouvelles églises surgissaient et, pour les renforcer, il fondait également des écoles. Ces deux organisations étaient si étroitement liées que certains auteurs les appelèrent à tort des monastères. Les groupes savants et missionnaires créés par Patrick étaient très différents des centres ascétiques et célibataires que la papauté s'efforçait de multiplier.³³ Selon Sir William Betham, la vie monastique était considérée comme honteuse par les Écossais et les Goths au cours des quatre premiers siècles de l'ère chrétienne.³⁴

Parmi les collèges de formation les plus célèbres que Patrick a établis, on trouve Bangor, Clonmacnoise, Clonard et Armagh. À Armagh, le centre le plus renommé d'Irlande, se trouvent aujourd'hui les palais du primat de l'Église d'Angleterre et du primat catholique romain. Deux magnifiques cathédrales s'y trouvent et attirent toutes deux l'attention.³⁵ L'une est la cathédrale des reliques de l'Église de Rome, l'autre celle de l'Église d'Angleterre. Armagh est passée d'une petite école à un collège, puis à une université. On dit qu'elle a accueilli jusqu'à sept mille étudiants en même temps. L'Irlande devint célèbre pour ses centres de formation et acquit le nom de « Terre des saints et des érudits ».³⁶ Dans ces écoles, les Écritures étaient lues avec assiduité et les livres anciens étaient collectionnés et étudiés avec ardeur.

Certains historiens voient clairement que l'ordre bénédictin des moines fut construit sur les fondations si merveilleusement posées par le système d'éducation irlandais. C. W. Bispham soulève la question de savoir pourquoi la règle bénédictine, cadeau de l'un des fils de la papauté, fut favorisée par cette dernière, qui fut en outre jalouse de l'Église celtique et évinça la règle de Bangor.³⁷ Benoît, le fondateur de l'ordre, méprisait l'apprentissage et ne s'en souciait pas dans son ordre, et ses écoles ne l'ont jamais repris jusqu'à y être forcées vers 900, après que Charles le Grand eût donné le ton.³⁸

Le merveilleux système éducatif de l'Église celtique, révisé et mieux organisé par Patrick, se répandit avec succès sur toute l'Europe jusqu'à ce que le système bénédictin, favorisé par la papauté et renforcé par l'État, privât l'Église celtique de sa renommée et cherchât à détruire tous les documents relatifs à son système éducatif.³⁹

LES CROYANCES ET LES ENSEIGNEMENTS DE PATRICK

Dans les années qui précédèrent la naissance de Patrick, des doctrines nouvelles et étranges inondèrent l'Europe comme les vagues de l'océan. Les vérités évangéliques, stimulant l'esprit des hommes, avaient ouvert tant de champs d'influence que des doctrines contrefaites avaient été introduites par un clergé à l'imagination fertile qui s'efforçait d'obtenir la couronne tout en évitant la croix. Patrick fut contraint de s'opposer à ces enseignements.

Le concile de Nicée, convoqué en 325 par l'empereur Constantin, déclencha une controverse religieuse qui n'a jamais cessé. Réunie sous l'égide d'une Église unie à l'État, cette célèbre assemblée ordonna la soumission des croyants à de nouvelles doctrines. Pendant la jeunesse de Patrick et le demi-siècle précédent, quarante-cinq conciles et synodes s'étaient réunis dans diverses parties de l'Europe. Samuel Edgar en parle ainsi :

L'unité dont se vantait le romanisme fut glorieusement mise en évidence par les divers conciles et confessions du quatrième siècle. La papauté, à cette occasion comme à toutes les autres, éclipsa le protestantisme dans la fabrique des credo. Quarante-cinq conciles, dit Jortin, furent tenus au quatrième siècle. Treize d'entre eux furent contre l'arianisme, quinze pour cette hérésie et dix-sept pour le semi-arianisme. Les routes étaient encombrées d'évêques qui se pressaient aux synodes, et les frais de déplacement, pris en charge par l'empereur, épuisaient les fonds publics. Ces exhibitions devinrent la risée des païens, qui s'amusèrent de voir des hommes qui, depuis leur enfance, avaient été éduqués dans le christianisme et désignés pour instruire les autres dans cette religion, se hâter ainsi vers des lieux et des congrès éloignés dans le but de s'assurer de leur croyance.⁴⁰

La question brûlante des décennies qui suivirent le concile de Nicée fut de savoir comment définir les relations entre les trois personnes de la divinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le concile avait tranché et la papauté s'était appropriée cette décision. Les personnalités de la Trinité n'étaient pas confondues et la substance n'était pas divisée. Le clergé romain prétendit que le christianisme avait trouvé dans le mot grec *homoousios* (en français, « consubstantialité ») un terme approprié pour exprimer cette relation.⁴¹

Les membres du parti papal nommèrent ensuite Ariens ceux qui ne souscrivaient pas à cet enseignement, tandis qu'ils s'attribuèrent le titre de Trinitaires. Une accusation erronée circula, selon laquelle tous ceux qui

étaient appelés ariens croyaient que le Christ était un être créé.⁴² Cela souleva l'indignation de ceux qui n'étaient pas coupables de cette accusation.

Patrick fut le spectateur de plusieurs de ces assemblées conflictuelles. Il est intéressant, pour bien comprendre sa situation, d'examiner un instant ce mot, ce terme, qui a divisé plus d'une église et a conduit plus d'un chrétien sincère au bûcher. En français, le mot est « consubstantiel », ce qui signifie que plus d'une personne habite la même substance sans division ni séparation. Le terme original en grec est *homoousios*, de *homos*, qui signifie « identique », et *ousia*, qui signifie « être ».

Cependant, un grand problème se posa, car il y a deux termes en grec qui ont une renommée historique. Le premier, *homos*, qui signifie « identique », et le second, *homoios*, qui signifie « similaire » ou « semblable à », ont tous deux connu une histoire mouvementée. L'orthographe de ces mots est très proche. La différence de sens, lorsqu'elle s'applique à la Divinité, est déconcertante pour les croyants au cœur simple. Néanmoins, ceux qui pensaient en termes d'*homoiousian*, ou « similaire », au lieu d'*homoousian*, ou « identique », furent rapidement qualifiés d'hérétiques et d'ariens par le clergé. Pourtant, lorsque l'empereur Constantin, en pleine assemblée du concile de Nicée, demanda à Hosius, l'évêque qui présidait le concile, quelle était la différence entre les deux termes, Hosius répondit qu'ils étaient tous les deux identiques. À cette réponse, tous les évêques, à l'exception de quelques-uns, éclatèrent de rire et traitèrent le président d'hérésiarque.⁴³

Ce problème ayant fait couler beaucoup d'encre au cours des siècles passés, il serait déplacé d'en parler ici. Il eut cependant un effet si profond sur d'autres doctrines relatives au plan du salut et sur les actes de culte extérieurs qu'un fossé se creusa entre la papauté et les institutions de l'Église que Patrick avait fondée en Irlande.

Patrick n'était pas du tout arien, mais il refusa de souscrire à l'idée de « similitude » que l'on trouve dans ce mot impérieux de « consubstantiel » ou d'*homoousian*. En général, lorsqu'une violente controverse fait rage, on distingue trois groupes de personnes. Dans le cas présent, il y avait les deux extrêmes, l'un dirigé par la papauté, l'autre par les ariens, et le troisième parti était constitué par les croyants du juste milieu dont le point de vue était le même que celui de Patrick.⁴⁴ Comme le dit le Dr J. H. Todd à propos d'*homoousian*, le mot test de la hiérarchie papale, lorsqu'il commente les croyances de Patrick : « Cette confession de foi n'est certainement pas *homoousian* ». ⁴⁵ Un autre fait vérifiant l'opposition des églises britanniques aux spéculations extrêmes du Concile de Nicée concernant la Trinité est l'histoire du Concile de Rimini en 359, qui s'est tenu approximativement à l'époque de la naissance de Patrick. Il semble que ce

fut le dernier concile auquel assistèrent des délégués celtes de l'Église britannique avant le retrait des légions de Rome en 410, et il fut suivi par la conquête de l'Angleterre par les Anglo-Saxons païens. Ce concile de Rimini a adopté des décrets dénonçant et rejetant les conclusions de Nicée concernant la Trinité. Le pape de Rome avait récemment signé des décrets similaires lors du concile de Sirmium. Personne ne reprochera aux évangeliques de reculer devant la vision papale de la Trinité, alors que l'histoire montre que leurs opinions furent suffisamment fortes pour amener deux papes à signer des décrets contraires à la politique de la papauté à l'égard de Nicée.

L'une des raisons pour lesquelles la papauté n'a pas mentionné le nom de Patrick ou son successeur pendant de nombreuses années est sans aucun doute la position de l'Église irlandaise à l'égard des décrets de Nicée. Des siècles durent s'écouler avant que la papauté ne découvre que ses mérites étaient trop solidement établis pour être négligés. Elle s'efforça de recueillir Patrick dans son giron en inventant toutes sortes d'histoires et de fables pour en faire un héros papal. Elle entoura d'une auréole de gloire un certain Palladius, apparemment envoyé par Rome en Irlande au milieu du succès de Patrick. On l'a aussi appelé Patrick.⁴⁶

Patrick contempla Jésus comme son substitut sur la croix. Il prit position pour les dix commandements. Il dit dans sa confession « J'ai été emmené en captivité en Irlande avec plusieurs milliers d'hommes, conformément à nos souhaits, parce que nous nous sommes éloignés de Dieu et que nous n'avons pas observé ses commandements ». Ceux qui reculèrent devant les spéculations et les conclusions extrêmes des soi-disant Trinitaires croyaient en Deutéronome 29 : 29 : « Les choses cachées sont à l'Éternel, notre Dieu ; les choses révélées sont à nous et à nos enfants, à perpétuité. »

Le caractère obligatoire du Décalogue était une question brûlante à l'époque de Patrick. En théorie, toutes les parties en désaccord sur la Trinité reconnaissaient les Dix Commandements comme la loi morale de Dieu, parfaite, éternelle et immuable. On pouvait facilement voir que, lors du jugement, le Seigneur ne pouvait pas avoir une norme pour les anges et une autre pour les hommes. Il n'y avait pas une loi pour les Juifs et une autre pour les païens. La rébellion de Satan dans le ciel avait déclenché la grande révolte contre la loi morale éternelle. Tous les participants au débat sur la Trinité reconnurent que lorsque Dieu créa l'homme à son image, cela équivalait à écrire les dix commandements dans son cœur en créant l'homme avec une nature morale irréprochable. Toutes les parties firent un pas de plus. Ils confessèrent et nièrent que dans tout l'univers, il n'y avait personne, ni ange, ni chérubin, ni séraphin, ni homme, ni aucune autre créature, à l'exception du Christ, dont la mort pouvait expier la loi violée. C'est alors que survint le schisme. Ceux qui rejetaient la définition intense

et exigeante de trois personnes divines en un seul corps, telle qu'établie par le concile de Nicée, croyaient que le Calvaire avait fait du Christ un sacrifice divin, le substitut du pécheur. La papauté répudia l'enseignement selon lequel Jésus est mort sur la croix en tant que substitut de l'homme. Par conséquent, elle ignora la place exaltée accordée au Décalogue par la crucifixion du Christ. Ceux qui voyaient la nécessité éternelle de magnifier la loi et de la rendre honorable soutenaient que la mort avait emporté le Fils de Dieu, mais avait laissé intacts le Père et le Saint-Esprit. Tel était l'enseignement de Patrick et de son successeur.

Ainsi, l'Église celtique défendait le caractère sacré des dix commandements. Elle acceptait la prophétie d'Ésaïe selon laquelle le Christ était venu pour magnifier la loi et la rendre honorable. Ses membres prêchaient, comme l'avaient fait Jérémie et Paul, que le but de la nouvelle alliance était d'écrire la loi de Dieu dans le cœur. Dieu pouvait être juste et justifier le pécheur qui avait fui vers le Christ. Il n'est pas étonnant que les Églises celtique, gothique, vaudoise, arménienne et la grande Église d'Orient, ainsi que d'autres organismes, diffèrent profondément de la papauté dans leurs conceptions métaphysiques de la Trinité et, par conséquent, dans l'importance des dix commandements.

Sans oublier l'adoption d'images par l'Église catholique romaine – contraire au deuxième commandement – et d'autres violations de la loi morale que les autres Églises refusaient de tolérer, l'une des principales causes de séparation était l'observance du sabbat. Comme nous le verrons dans d'autres chapitres, les Églises gothique, vaudoise, arménienne et syrienne, ainsi que l'Église d'Orient et l'organisation ecclésiastique fondée par Patrick, sanctifiaient largement le samedi, septième jour de la semaine, comme la période sacrée de vingt-quatre heures pendant laquelle Dieu s'était reposé après la création. Beaucoup avaient également des assemblées sacrées le dimanche, tout comme de nombreuses églises ont aujourd'hui des réunions de prière le mercredi.

À propos de l'Église celtique, l'historien A. C. Flick écrit : « Les Celtes utilisaient une Bible latine différente de la Vulgate, et gardaient le samedi comme jour de repos, avec des services religieux spéciaux le dimanche ».⁴⁷

Dans son livre sur la fervente reine catholique d'Écosse qui, en 1060, fut la première à tenter de ruiner les frères de Columba, T. Ratcliffe Barnett écrit : « À cet égard, les Écossais avaient peut-être conservé l'usage traditionnel de l'ancienne Église irlandaise qui observait le samedi au lieu du dimanche comme jour de repos. »⁴⁸ On peut également affirmer que Columba, qui convertit l'Écosse au christianisme, enseigna à ses disciples qu'ils devaient pratiquer les œuvres de piété et de chasteté qu'ils pouvaient s'instruire dans les écrits prophétiques, évangéliques et aposto-

liques.⁴⁹ Cela montre comment Patrick et ses collègues firent de la Bible l'origine et le centre de toute éducation.

LES ENNEMIS DE L'ÉGLISE CELTIQUE EN IRLANDE

L'histoire de l'Église celtique d'Irlande, qui commence avant l'arrivée des Danois au IX^{ème} siècle et se poursuit pendant deux siècles et demi au cours de leur suprématie sur l'île d'Émeraude, reste obscure. Elle a continué à se développer jusqu'à ce que le roi Henri II entre en guerre contre cette Église en 1171, suite à une bulle papale. La raison de cette confusion historique est que lorsqu'Henri II a miné l'indépendance politique et ecclésiastique de l'Irlande, il a également détruit les précieux documents qui auraient permis de clarifier la vie spirituelle intérieure et la configuration évangélique de l'Église celtique à l'époque de Patrick. Même cela, malgré tout, n'a pas suffi à estomper ou à obscurcir la glorieuse explosion du renouveau évangélique et de l'érudition qui a suivi l'œuvre de Patrick.

Pourquoi les Danois envahirent-ils l'Angleterre et l'Irlande ? La réponse se trouve dans les terribles guerres déclenchées par la papauté et menées par Charlemagne, dont les campagnes causèrent d'énormes dégâts aux Danois sur le continent. Tous les étudiants connaissent le jour de Noël de l'an 800, lorsque le pape, dans la grande cathédrale de Rome, plaça la couronne sur la tête de Charlemagne pour signifier qu'il était l'empereur du Saint Empire romain nouvellement créé. La hache de combat à la main, Charlemagne ne cessa de faire la guerre pour amener les Scandinaves dans l'Église, ce qui aigrit les Danois. En fuyant devant lui, ils jurèrent de se venger en minant les églises chrétiennes partout où cela serait possible et en tuant le clergé. C'est la raison de l'invasion fanatique de l'Angleterre et de l'Irlande par ces guerriers scandinaves.⁵⁰

Les expéditions ravageuses se transformèrent en dominations organisées sous l'égide de célèbres chefs danois. Turgesius débarqua avec sa flotte de guerre sur la côte irlandaise vers 832. Il navigua à l'intérieur des terres de manière à dominer l'est, l'ouest et le nord du pays. Ses flottes saccagèrent les centres d'enseignement et minèrent les églises.

Comment les Danois réussirent-ils à renverser l'Église celtique ? D'abord en supportant, puis en embrassant la papauté. Il ne faut pas croire que ces envahisseurs, parce qu'ils étaient païens, étaient aussi ignorants et analphabètes. C'est loin d'être le cas. Ils excellaient dans de nombreux domaines de la connaissance et de la culture.

Au fil des années, l'amertume des Danois à l'égard du christianisme diminua et nombre d'entre eux devinrent des chrétiens de nom. En conflit permanent avec les centres de l'Église celtique, l'hostilité à son égard s'est

ancrée dans l'esprit des envahisseurs. D'autre part, le christianisme semi-païen des Danois était plus fortement impressionné par les magnifiques cathédrales, la hiérarchie colorée et les séduisants rites et cérémonies de la papauté. Il est donc naturel qu'ils aient cherché à faire ordonner leur clergé par des évêques latins. Au fur et à mesure que nous approfondissons ce thème, la force de la citation suivante du Dr George T. Stokes apparaîtra : « Les Danois constituèrent l'un des principaux canaux par lesquels le siège papal renouvela et accomplit ses desseins sur l'indépendance de l'Église irlandaise au cours des onzième et douzième siècles ». ⁵¹ Lorsque les évêques danois de Waterford furent consacrés par le siège de Canterbury, ils ignorèrent l'Église irlandaise et les successeurs de Patrick, de sorte qu'à partir de ce moment-là il y eut deux Églises en Irlande. ⁵²

Turgesius fut le premier à reconnaître les avantages militaires et le contour souhaitable du terrain sur lequel la ville de Dublin se trouve aujourd'hui. C'est avec lui que commença la fondation de la ville qui s'agrandit pour devenir le royaume de Dublin. Plus tard, un évêché fut établi dans cette nouvelle capitale, sur le modèle de l'idéal papal. Lorsque le jour vint où les Irlandais voulurent expulser leurs conquérants étrangers, ils ne purent s'extirper du filet de la religion papale que les envahisseurs avaient commencé à tisser. Cela nous amène à l'histoire de Brian Boru.

BRIAN BORU RENVERSE LA SUPRÉMATIE DANOISE

Les combats de guérilla qui firent rage pendant des décennies entre les Irlandais de souche et leurs suzerains étrangers, prirent la forme d'une guerre nationale lorsque Brian Boru s'imposa comme l'un des plus grands héros d'Hibernie. Il combattit tout d'abord vaillamment aux côtés de son frère Mahon, roi de Munster, puis seul en tant que successeur du royaume après la mort de ce dernier. Peu à peu, il soumit l'un après l'autre les royaumes danois. Les deux grandes batailles qui marquèrent l'apogée de sa carrière furent celles de Glen Mama et de Clontarf, toutes deux près de Dublin. Lors de la première, il se rendit maître de toute l'Irlande, jusqu'aux portes de Dublin. Lors de la seconde, Dublin fut placée sous la domination d'un roi irlandais autochtone, bien que Brian, son fils et son petit-fils perdirent la vie dans le conflit.

Il ne faut pas croire qu'avec les victoires de Brian, les Danois furent entièrement expulsés du sol irlandais. Ils persévérèrent pendant quelques années avec plus ou moins de réussite, tantôt faibles, tantôt forts, mais sans jamais reprendre l'ascendant. Le pouvoir des Danois s'affaiblit de plus en plus, tandis que la papauté, dont les Danois avaient facilité l'entrée parmi les Irlandais, se renforçait constamment. La grande victoire de Brian à la bataille de Clontarf, en 1014, n'eut lieu qu'une cinquantaine d'années avant l'époque où Guillaume le Conquérant, guidé par le pape, conduisit ses

Normands à la conquête de l'Angleterre. Le clergé latin d'Irlande, qui cherchait à ruiner l'Église celtique, trouva un allié redoutable dans les rois normands d'Angleterre, guidés par le pape. C'était chose facile de substituer de temps à autre un évêque romain comme successeur d'un chef de l'Église celtique en Irlande suite à la mort de ce dernier. On trouva finalement en la personne de Celsus un traître de l'Église celtique : l'archevêque celte d'Armagh s'arrangea pour faire de Malachie, un jeune instruit à l'école continentale de Bernard de Clairvaux et profondément imprégné de l'enseignement papal, son successeur. Ce Malachie « réduisit finalement l'Irlande à se retrouver sous la suprématie de Rome et introduisit la discipline romaine ». Par conséquent, lorsqu' avec l'autorisation de la papauté Henri II soumit un peu plus tard l'Irlande à la domination anglaise, l'asservissement de l'Église celtique fut complet.

LA RUINE DE L'ÉGLISE DE PATRICK

Montrant que l'introduction de la papauté en Angleterre sous le moine Augustin était religieuse et que le plein pouvoir ne fut pas assuré par Rome avant Guillaume le Conquérant (1066 après J.-C.), Blackstone déclare :

Cela introduisit naturellement quelques-unes des corruptions papales en matière de foi et de doctrines ; mais nous ne voyons aucune autorité civile revendiquée par le pape dans ces royaumes jusqu'à l'époque des conquêtes normandes, lorsque le pontife régnant en ce temps-là, ayant favorisé le duc Guillaume dans son projet d'invasion en bénissant son armée et en consacrant ses bannières, profita de l'occasion pour établir ses intrusions spirituelles, et fut même autorisé à le faire par la politique du conquérant, afin d'humilier plus efficacement le clergé saxon et d'élever ses prélats normands ; des prélats qui, ayant été élevés dans la doctrine et la pratique de l'esclavage, en avaient contracté une vénération et une estime, et prenaient plaisir à riveter les chaînes d'un peuple libre. »⁵³

La bulle du pape Adrien IV délivrée au roi Henri II d'Angleterre en 1156 l'autorisa à envahir l'Irlande. Une partie de la bulle se lit comme suit : « Le désir de votre Altesse d'estimer la gloire de votre nom sur terre et d'obtenir le témoignage d'un bonheur éternel dans le ciel est louable et bénéfique, dans la mesure où votre intention, en tant que prince catholique, est d'élargir les limites de l'Église, de décréter la vérité de la foi chrétienne aux nations rudes et incultes, et d'éradiquer le vice du domaine du Seigneur ».

Plusieurs choses ressortent clairement de cette bulle. Tout d'abord, en désignant l'Irlande comme une nation rude et inculte, il est évident que les

doctrines, les rites et le clergé papaux n'y étaient pas dominants. Deuxièmement, en exhortant le roi à « élargir les limites de l'Église », le pape avoue que l'Irlande et ses habitants chrétiens n'ont pas été soumis à la suprématie de la papauté. Troisièmement, en louant l'intention d'Henri de décréter la foi chrétienne de la nation irlandaise, le pape Adrian admet que les missionnaires papaux n'avaient jusqu'alors pas apporté la foi romaine en Irlande. En ordonnant à Henri II d'annexer la couronne d'Irlande à condition d'obtenir un penny de chaque foyer irlandais comme revenu du pape,⁵⁴ il est clair que la papauté n'était pas l'ancienne religion de l'Irlande et qu'aucun lien romain n'avait uni ce pays à elle avant le milieu du douzième siècle.

W. C. Taylor, dans son *Histoire de l'Irlande*, parle du synode des princes et des prélats irlandais qu'Henri II a convoqué à Cashel : « La bulle du pape Adrien et sa confirmation par [le Pape] Alexandre furent lues à l'assemblée ; la souveraineté de l'Irlande fut accordée à Henri par acclamation ; et plusieurs règlements furent adoptés pour accroître le pouvoir et les privilèges du clergé, et assimiler la discipline de l'Église irlandaise à celle que le siège romain avait établie en Europe occidentale ».⁵⁵

Depuis cette époque jusqu'à la Réforme, l'Église celtique d'Irlande vécut l'expérience du désert, à l'instar de tous les autres croyants évangéliques d'Europe. Tout au long des terribles années du Moyen-Âge, de nombreux individus, au sein d'églises ou de groupes d'églises, s'efforcèrent de rétablir et de maintenir la pureté originelle des enseignements apostoliques. Il ne fait aucun doute que, sous la fureur de la domination exercée par les pouvoirs religieux et politique combinés, le plus grand nombre s'est rendu totalement ou en partie. De même que, pendant les 1260 années, l'Église du désert de Mohanunedan et des lointaines contrées païennes est tombée dans les rites et cérémonies barbares, de même l'Église celtique d'Irlande succomba plus ou moins aux pratiques papales. Néanmoins, le glorieux substrat a subsisté, et lorsque Dieu, dans sa miséricorde, a répandu sur le monde la splendeur spirituelle de la Réforme, nombre de ces chrétiens opprimés reprirent vie et substituèrent la suprématie de la Bible à la domination de la hiérarchie.

¹ Maclauchlan, *Early Scottish Church*, pp. 97, 98.

² Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 1, sec. 1, pp. 85, 86 ; Moore, *The Culdee Church*, pp. 15-20.

³ Ridgeway, *The Early Age of Greece*, vol. 1, p. 369.

⁴ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 2, pp. 146-149.

⁵ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, chapter 31.

⁶ Smith and Wace, *A Dictionary of Christian Biography*, art. "Patricius".

⁷ Betham, *Irish Antiquarian Researches*, vol. 1, p. 270.

⁸ Voir Chapitre 6, intitulé, « Vigilance, chef des Vaudois. »

7. PATRICK, ORGANISATEUR DE L'ÉGLISE DU DÉSERT EN IRLANDE

- ⁹ Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, pp. 11, 12.
- ¹⁰ Gordon, "World Healers," pp. 48, 49.
- ¹¹ Bidez et Cumont, *Les Mages Hellenises*, vol. 1, p. 55. Pour une amplification de ce sujet, voir l'étude de ce sujet au chapitre 18.
- ¹² Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, p. 173.
- ¹³ Moore, *The Culdee Church*, p. 21
- ¹⁴ Yeates, *East Indian Church History*, p. 226 (inclu dans *Asian Christology and the Mahayana*, par E. A. Gordon).
- ¹⁵ Warner, *The Albigenian Heresy*, vol. 1, p. 20.
- ¹⁶ Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, p. 93.
- ¹⁷ Tymms, *The Art of Illuminating as Practiced in Europe from Earliest Times*, p. 15.
- ¹⁸ Jacobus, *Roman Catholic and Protestant Bibles Compared*, p. 4.
- ¹⁹ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 3, p. 53.
- ²⁰ Todd, *St. Patrick, Apostle to Ireland*, p. 377.
- ²¹ Michelet, *History of France*, vol. 1, p. 74 ; vol. 1, p. 184, éd. 1844.
- ²² Moore, *Irish Melodies*, p. 6.
- ²³ Foakes-Jackson, *The History of the Christian Church*, p. 527.
- ²⁴ Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, p. 231.
- ²⁵ Stokes, *Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland*, vol. 89, pt. 2, pp. 447-449.
- ²⁶ Ndt. Laurent de Rome est né entre 220 et 225 à Osca (aujourd'hui Huesca, Aragon, Espagne). Il est mort martyr sur un gril, en 258 à Rome, comme diacre du pape Sixte II. Il est aujourd'hui révééré comme saint et martyr par l'église catholique, patron des pauvres.
- ²⁷ Stokes, *Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland*, vol. 89, pt. 1, p. 239.
- ²⁸ Killen, *Ecclesiastical History of Ireland*, vol. 1, pp. 12-15.
- ²⁹ Stokes, *Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland*, vol. 89, pt. 1, pp. 31, 33.
- ³⁰ D'Aubigne, *History of the Reformation*, vol. 5, pp. 41, 42.
- ³¹ Voir l'étude de l'auteur au chapitre 11, intitulée « Dinooth et l'église au Pays de Galles ».
- ³² Voir l'étude de l'auteur au chapitre 12, intitulée « Aidan et l'église en Angleterre ».
- ³³ M'Clintock and Strong, *Cyclopeda*, arts. "Columba" et "Columbanus."
- ³⁴ Bethain, *Irish Antiquarian Researches*, vol. 1, p. 268.
- ³⁵ Lors de sa visite à Armagh, l'auteur nota les sites traditionnellement liés à la vie de Patrick.
- ³⁶ Killen, *The Old Catholic Church*, p. 290.
- ³⁷ Bispham, Columban — *Saint, Monk, Missionary*, pp. 45, 46 ; Smith and Wace, *A Dictionary of Christian Biography*, art. "Columbanus".
- ³⁸ Stillingfleet, *The Antiquities of the British Churches*, vol. 1, p. 304. 39.
- ³⁹ Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, pp. 47, 185.
- ⁴⁰ Edgar, *The Variations of Popery*, p. 309.
- ⁴¹ *The Catholic Encyclopedia*, art. "Arianism".
- ⁴² Il est peu crédible que beaucoup aient cru que le Christ était un être créé. En général, les corps évangéliques qui s'opposaient à la papauté et qui étaient qualifiés d'ariens confessaient à la fois la divinité du Christ et le fait qu'il avait été engendré, et non créé, par le Père. Ils reculaient devant d'autres déductions et spéculations extrêmes concernant la Divinité.
- ⁴³ Robinson, *Ecclesiastical Researches*, p. 183.
- ⁴⁴ Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, p. 12.
- ⁴⁵ Todd, *St. Patrick, Apostle to Ireland*, p. 390.
- ⁴⁶ Newell, *St. Patrick, His Life and Teaching*, p. 33, note 1.
- ⁴⁷ Flick, *The Rise of the Medieval Church*, p. 237.
- ⁴⁸ Barnett, *Margaret of Scotland: Queen and Saint*, p. 97.
- ⁴⁹ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 4.
- ⁵⁰ Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, p. 252.
- ⁵¹ Stokes, *Celtic Church in Ireland*, p. 277.
- ⁵² Idem, pp. 308-314.
- ⁵³ Blackstone, *Commentaries on the Laws of England*, b. 4, ch. 8, p. 105.
- ⁵⁴ O'Kelly, *Macariae Excidium or The Destruction of Cyprus*, p. 242.
- ⁵⁵ Taylor, *History of Ireland*, vol. 1, pp. 59, 60.

CHAPITRE 8

Columba et l'Église en Écosse

Columba possédait une éducation supérieure. Il connaissait le latin et le grec, l'histoire séculière et ecclésiastique, les principes de la jurisprudence, le droit des nations, la science de la médecine et les lois de l'esprit. Il était le plus grand Irlandais de la race celtique en termes de capacités mentales et il fonda à Iona l'école la plus instruite des îles britanniques, et probablement pendant longtemps de l'Europe occidentale.¹

TANDIS que la longue nuit du Moyen-Âge recouvrait l'Europe et que les peuples étaient plongés dans l'obscurité, la lampe de la vérité brillait en Écosse et en Irlande. C'est là que surgit la figure imposante de Columba. C'est là que les églises viriles, unies par la foi, mais couvrant deux îles distinctes, proclamèrent la vérité. L'Irlande à l'ouest, et l'Écosse au nord-ouest, à l'orée du monde connu, se dressaient comme un mur pour résister à la menace croissante de la tyrannie religieuse. L'Écosse en particulier, comme les Vaudois dans le nord de l'Italie, trouva dans ses montagnes escarpées de solides forteresses pour la soutenir.

Columba, un Irlandais, est né à Donegal en 521, et ses deux parents étaient de souche royale. Il fonda un collège mémorable sur la petite île d'Iona, qui fut un phare de vérité en Europe pendant des siècles. Le fait que les îles britanniques étaient peuplées de Celtes, et non de Latins, fut un facteur déterminant car les églises chrétiennes dans lesquelles Patrick avait été élevé reçurent leur doctrine non pas de Rome, mais de leurs frères de la même foi en Asie Mineure. C'était là le lien qui reliait la foi de Patrick et de Columba au christianisme primitif.² Les terres les plus éloignées touchant l'Atlantique virent naître un christianisme apostolique vigoureux, non lié à l'Église de Rome, mais indépendant de celle-ci.



La résistance écossaise à la hiérarchie européenne croissante trouve son origine dans l'œuvre de Columba. À l'époque où il quitta les écoles

établies par Patrick en Irlande pour se rendre en Écosse avait lieu le concile réactionnaire de Constantinople (553 ap. J.-C.). Lors de ce concile, les églises de l'Empire romain cédèrent leur liberté à la papauté. Offensées par les innovations non bibliques des compromis européens médiévaux, quatre grandes communautés orientales - l'Église arménienne, l'Église copte, l'Église jacobite et l'Église d'Orient (souvent appelée à tort l'Église nestorienne) – se séparèrent de la hiérarchie occidentale.³ La nouvelle de ces événements révolutionnaires était parvenue aux oreilles des croyants celtes dans l'ensemble des îles britanniques. L'Écosse et l'Irlande à l'ouest, avec le même esprit d'indépendance que celui manifesté par ces communions orientales envers la chrétienté impériale, se préparèrent à faire face à la crise.

En consacrant sa vie à la diffusion de la religion biblique, Columba, qui était d'origine royale, aurait renoncé à ses chances d'accéder au trône d'Irlande.⁴ Il était un descendant de Niall des Neuf Otages, un roi irlandais si puissant que l'on dit de lui qu'il détenait des otages pour les neuf royaumes qu'il avait soumis.⁵ Columba était également apparenté à la célèbre famille de Riada, qui avait conquis une principauté dans le nord-est de la province de Scotia (l'ancien nom de l'Irlande). Le nouvel État s'appelait Dalriada, de Dal, ce qui signifie « héritage », ou royaume des Riadiens. Cette relation fut très utile à Columba lorsqu'il décida d'établir son quartier général à Iona, parce qu'un demi-siècle auparavant, des membres du clan des Dalradiens avaient quitté l'Irlande et s'étaient assurés une bonne partie du centre-ouest de la Calédonie (l'ancien nom de l'Écosse), et avaient également appelé ce nouveau royaume Dalriada.⁶ C'est ainsi que les Écossais sont venus d'Irlande, ou de Scotia. Comme, au fil du temps, les Écossais du second royaume de Dalriada devaient conquérir le grand royaume des Pictes en Calédonie, au nord et à l'ouest, puis le royaume des Bretons, ou Strathclyde, immédiatement au sud, le nom d'Écosse s'est naturellement imposé à l'ancienne Calédonie.⁷ Pendant plusieurs siècles, les deux royaumes Dalriada, l'un en Irlande et l'autre en Écosse, existèrent simultanément. Ainsi, par l'intermédiaire de Columba, ce clan a non seulement assuré la direction spirituelle de l'Écosse, mais a également obtenu plus tard, par l'intermédiaire de ses guerriers, la suprématie politique de ce pays.

Dans la providence de Dieu, Columba est apparu à ce moment-là pour façonner ces révolutions significatives. Iona, lieu de sépulture des rois et des nobles, siège sacré du savoir et de la religion druidique païenne, devint le centre de l'Église de Culdee et le collège de Columba. C'est là que ce grand apôtre développa un nouveau chapitre du christianisme biblique au sein d'un peuple païen guerrier et cultivé.

L'ÉDUCATION DE COLUMBA

À sa naissance, Columba aurait reçu deux noms : Crimthann, « loup », et Colum, « colombe ». ⁸ Cependant, dans les derniers temps de sa suprême dévotion au Christ et à la vérité biblique, il était généralement connu sous le second nom, Colum. Dans sa jeunesse, la renommée des collèges d'Irlande, issus de l'organisation et des travaux initiaux de Patrick, s'était répandue au loin. Columba, dit-on généralement, fut premièrement enseigné par Finnian de Moville. Il se rendit ensuite dans le Leinster où il suivit l'enseignement du barde Gemman. ⁹

Le plus remarquable de tous les professeurs de Columba fut probablement le célèbre Finnian de Clonard, très connu pour son érudition. Il était populaire et plaçait la Bible à la base de toutes les études. Selon l'archevêque Ussher, son institut comptait trois mille élèves et était assimilé à une université. ¹⁰ Beaucoup de ceux qui venaient y faire leurs études se consacraient au ministère de l'Évangile. ¹¹ C'est à Clonard que Columba devint particulièrement habile dans l'art de copier et d'enluminer les manuscrits. Il y resta plusieurs années, jusqu'à ce que l'urgence de son esprit à aider l'humanité, à élever des églises et à implanter des stations missionnaires le poussât à entreprendre de vastes travaux.

LE TRAVAIL EN IRLANDE

Columba n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il construisit l'église de Derry, en Irlande du Nord, où il implanta plus tard une école. Ce lieu est aujourd'hui le célèbre Londresderry. Le zèle juvénile et les réalisations de ce missionnaire impressionnèrent fortement l'historien Bède, qui mentionne tout particulièrement Derry. ¹²

Au cours des sept années qui suivirent l'établissement de Derry, Columba fonda de nombreuses églises et instituts bibliques. On lui attribue la création de plus de trois cents églises au cours de cette période. Environ un tiers de ces églises étaient des « monastères » ou des écoles ecclésiastiques. Heureux dans son activité pour Dieu, il voyageait constamment. Les malades et les infirmes bénissaient son nom, tandis que les pauvres sentaient toujours qu'ils avaient en lui un ami. Grand de taille, il avait une voix puissante qui pouvait être entendue à une grande distance. Aucun voyage n'était trop grand et aucun travail trop ardu à entreprendre pour répondre aux besoins du peuple. En Irlande, où les chefs se faisaient constamment la guerre, Columba était suffisamment respecté pour voyager en toute sécurité. Il se consacrait à l'étude des Écritures. Son biographe mentionne qu'il passait beaucoup de temps à écrire, c'est-à-dire à transcrire des passages de la Bible. On lui attribue d'avoir recopié trois cents Nouveaux Testaments de sa propre main. Il était l'auteur non seulement

d'hymnes en latin, mais aussi de poèmes dans sa langue maternelle, l'irlandais. Un examen attentif de ses écrits montre qu'en de nombreux endroits, il utilise la version Itala de la Bible. Adamnan dit de lui : « Il ne pouvait passer une seule heure sans s'appliquer soit à la prière, soit à la lecture, soit à l'écriture, soit à un travail manuel. »¹³

VOYAGES EN ECOSSE

Columba a probablement choisi l'Écosse comme champ missionnaire pour trois raisons. Tout d'abord, une grande partie de l'île, en particulier le pays des Pictes, était encore païenne. Columba aspirait à un champ de mission et à une vie de service. Deuxièmement, ses propres compatriotes, les Dalradiens, avaient conquis une cinquantaine d'années auparavant un royaume dans la partie centrale ouest de ce que l'on appelle aujourd'hui l'Écosse. Une porte s'ouvrait dans un pays obscur. Troisièmement, Columba vit qu'il pourrait y établir un centre dont l'influence serait puissante non seulement en Écosse, mais aussi en Angleterre, au Pays de Galles et en Irlande.

Après avoir quitté sa ville bien-aimée, Derry, avec environ deux cents de ses compagnons, il était tenté de s'installer sur une île proche, lorsqu'il découvrit que de ses hautes terres, il pouvait discerner les côtes de l'Irlande. Il donna alors l'ordre de naviguer plus loin. Il choisit finalement la petite île de Iona, dont le nom d'origine était Hy, séparée du continent par la grande île de Mull.¹⁴ C'est là qu'il débarqua avec sa troupe en 563. Selon toute vraisemblance, le seigneur de l'île de Mull, étant de sa parenté, lui concéda la propriété de Iona. Ses disciples conservèrent l'île pendant six cent quarante et un ans, jusqu'à ce qu'ils en soient chassés en 1204 par les moines bénédictins.¹⁵

L'histoire d'Iona est celle d'un pionnier dans tous ses aspects. Il fallait construire des habitations, planter des cultures. Dans l'établissement de Iona et des autres centres fondés par Columba et ses disciples, il semble qu'aucun effort n'ait été fait pour le faste et l'ostentation. Ces simples missionnaires ne se laissaient pas entraîner dans des affaires politiques ou mondaines qui les empêchaient d'obéir à la vision céleste. Bien que Columba dût diriger et superviser l'établissement de ces nouvelles entreprises pour le Christ, il trouva néanmoins le temps de convertir de nombreuses personnes sur la grande île voisine de Mull.

Il fonda une école chrétienne et un institut de formation qui, par la suite, acquit la plus haute réputation en matière d'étude biblique et de science.¹⁶ Son travail rendit ce centre si vénéré que ses abbés contrôlaient les tribus et les églises voisines, et que même leurs pasteurs (alors appelés évêques) reconnaissaient l'autorité de ces abbés. Il construisit à Iona un glorieux

centre d'évangélisation qui rendit l'île célèbre à jamais. C'est là que sont enterrés non seulement les rois d'Écosse, mais aussi les rois d'Irlande, de France, du Danemark et de Norvège. Aujourd'hui encore, des milliers de visiteurs se rendent chaque année sur cette terre sacrée.¹⁷

LE CENTRE MISSIONNAIRE À IONA

L'esprit de Dieu agit puissamment sur Columba et, en toute humilité, il choisit d'habiter un abri rudimentaire construit par des pionniers. L'humble demeure de ses collaborateurs énergiques et instruits à Iona prouve qu'ils avaient soumis en leur cœur l'esprit agité de l'époque. Même une génération plus tard, lorsque l'un des célèbres apôtres d'Iona érigea une autre station missionnaire dans le nord-ouest de l'Angleterre, on raconte qu'« il construisit une église à la manière des Écossais, non pas en pierre, mais en chêne taillé, et la couvrit de roseaux ».¹⁸ Contrairement aux ambassadeurs de la chrétienté impériale, qui aimaient les associations des capitales et des cours, ces missionnaires choisirent avec joie la nature sauvage pour y servir Dieu.

La mission d'Iona nécessitait beaucoup de terrain. De nombreux hectares de terres, de vergers et de prés étaient entretenus par les étudiants et les professeurs qui combinaient le travail manuel et l'étude. Une grande partie de la journée était consacrée à la récolte et au vannage du grain, à l'alimentation des agneaux et des veaux, au travail dans les jardins, au fournil et aux activités mécaniques. Ces tâches étaient alternées avec des cours dispensés par des professeurs érudits, ainsi qu'avec des heures passées à prier et à chanter des psaumes. Le soin avec lequel ces étudiants en théologie étaient formés pour devenir les gardiens de l'apprentissage ainsi que les enseignants de l'Évangile peut être compris par le fait que dix-huit années d'études étaient souvent exigées d'eux avant qu'ils ne soient ordonnés.¹⁹ En d'autres termes, Iona n'était pas un monastère, mais un grand institut missionnaire. On peut le comparer aux écoles des prophètes de l'Ancien Testament ou aux merveilleux centres de formation de l'Église d'Orient.

DOCTRINES DE L'ÉGLISE D'ÉCOSSE

Le fait que l'Irlande se trouvait en dehors des frontières de l'Empire romain l'a préservée du culte des saints, du culte des images et du culte des reliques qui inondaient l'Église d'État à cette époque. À Iona, on ne trouve aucune trace d'étudiants en théologie cherchant des reliques ou envoyant à Rome des reliques réputées avoir appartenu à un quelconque martyr chrétien. Il n'y avait pas de processions au cours desquelles des reliques étaient exposées, ni d'encens ou de cierges brûlés devant une tombe. En

fait, à l'époque où l'apôtre des Pictes avait érigé son phare spirituel dans la Dalriada écossaise, l'Angleterre n'avait pas encore été touchée par les monastères pontificaux de type continental.

Heureusement, Columba eut plus d'une génération pour travailler avant que l'influence des dirigeants du continent n'amenât un autre type de christianisme sur les rives de l'Angleterre. Il construisit son église sur la Bible et uniquement sur la Bible. Il pouvait consulter la copie authentique de la Confession de Patrick, son grand prédécesseur, qui, dans ce court document, avait utilisé vingt-cinq citations des Saintes Écritures.²⁰ Columba enseignait à ses disciples de ne jamais recevoir comme vérité religieuse une doctrine qui ne serait pas étayée par des preuves tirées des Saintes Écritures. Bède déclare expressément que Columba quitta l'Irlande pour l'Écosse dans le but précis de convertir les païens à la parole de Dieu.²¹ On dit de Baithen, le successeur de Columba à Iona, qu'il n'avait pas son pareil de ce côté-ci des Alpes pour ce qui est de sa connaissance des Saintes Écritures et de sa compréhension de la science.²²

Le système institutionnel colombien était une confédération de centres spirituels unis par des liens invisibles de grâce et de vérité, chaque localité considérant la fraternité comme la source ultime d'autorité. Il n'avait pas de pape, ni d'échelons inférieurs du clergé comme l'archevêque, l'évêque, le prêtre et le diacre. Le chef de chaque localité était généralement l'abbé de l'institut missionnaire.²³ Ces centres de vie spirituelle et de formation devinrent des institutions bien organisées, parfaitement adaptées à la diffusion des vérités bibliques.

Pendant de nombreux siècles, Iona fut reconnu comme le centre principal, dont le chef, en plus d'être appelé un abbé, était également connu comme le coarb, ou successeur spirituel de Columba.²⁴ Bien qu'un terme ressemblant au mot « évêque » était parfois utilisé pour désigner le clergé, il ne s'agissait pas d'un évêque au sens où l'entend le XX^{ème} siècle.²⁵ Le mot « Culdee », qui signifie « homme de Dieu », fut plus tard utilisé pour désigner l'Église colombienne.

Maclauchlan affirme que, de manière générale, la plupart des traits qui peuvent être montrés comme ayant caractérisé l'Église écossaise, même à une période tardive, étaient tels qu'aucun protestant ne pouvait les censurer.²⁶ Le succès accompagna ces hommes consacrés dans leur travail de pionniers pour la conversion du nord et de l'ouest de l'Écosse, et dans la christianisation du centre de l'Écosse et de l'est de l'Angleterre par les communautés d'Iona. Les vestiges des lieux de culte, qui subsistent encore dans le nord et s'étendent jusqu'aux confins des Hébrides, témoignent de l'influence omniprésente de l'Église de Culdee.²⁷

Un flux continu de missionnaires des églises d'Irlande et d'Écosse se dirigeait vers l'Église continentale, comme en témoignent les nombreux manuscrits gaéliques appartenant à ces églises et retrouvés dans les monastères continentaux.²⁸

MANUSCRITS ET ÉTUDES BIBLIQUES

S'il est vrai que Columba a copié trois cents Nouveaux Testaments de sa propre main, ainsi que des parties de l'Ancien Testament, quelle dut être la production d'Iona lorsque tous les travailleurs affectés à la réalisation des manuscrits apportèrent leur contribution ? Il ne faut pas oublier que Columba, tout en supervisant les institutions en Écosse, n'a jamais renoncé à s'occuper des nombreux centres de formation qu'il avait établis en Irlande au cours des quarante premières années de sa vie. Il n'est pas étonnant que les Églises irlandaise et écossaise aient couvert les îles britanniques et le continent européen de leurs milliers de centres missionnaires en peu de temps.

Lucy Menzies, dans sa 'vie de Columba', donne l'excellente présentation suivante du travail de copie effectuée par l'Église écossaise :

Dans ce domaine comme dans tout ce qui a trait à la propagation du christianisme en Écosse, il faut se tourner vers l'Irlande pour connaître l'histoire et le développement de cet art. Les lettres étaient connues en Irlande avant l'arrivée de Saint-Patrick, qui avait l'habitude d'enseigner l'art de l'écriture à ses disciples. Les caractères et les dessins utilisés par ces premiers scribes étaient probablement d'origine byzantine et seraient arrivés en Irlande depuis Ravenne par la Gaule. Les Irlandais les ont adaptés à leur propre idée de la beauté, mais bien que les premiers manuscrits irlandais présentent des caractéristiques propres à l'Irlande, on trouve des entrelacs similaires dans les premières églises italiennes, en particulier dans celles de Ravenne. Ces entrelacs symbolisaient la vie et l'immortalité, sans début ni fin. Les motifs de rubans entrelacés, de joncs tressés, de bandes, de cordes et de nœuds sont communs à l'art le plus ancien de divers peuples, et lorsque les premiers missionnaires sont arrivés en Irlande en apportant des copies des Évangiles, ils ont naturellement apporté cet art avec eux. L'objectif de l'écriture était, bien sûr, de multiplier les copies des Écritures... Il devait y avoir à Iona une pièce ou une hutte séparée où le matériel d'écriture était conservé, une bibliothèque où les personnes chargées de la transcription des Écritures pouvaient travailler, où les armoires contenant les

copies achevées étaient accrochées aux murs et où les précieux manuscrits étaient conservés.²⁹

Les jeunes des écoles de Culdee s'accrochaient aux doctrines chrétiennes fondamentales, telles que la divinité du Christ, le baptême, l'expiation, l'inspiration des Écritures et les prophéties liées aux derniers jours. Ils n'acceptaient pas les doctrines de l'infaillibilité, du célibat, de la transsubstantiation, du confessionnal, de la messe, du culte des reliques, de l'adoration des images et de la primauté de Pierre. Comme le dit Killen :

Le monastère était en fait un collège où toutes les branches du savoir connues à l'époque étaient cultivées avec diligence, où l'on étudiait l'astronomie, où la littérature grecque et latine faisait partie du curriculum, où les fils des rois et des nobles recevaient des cours et où des jeunes gens pieux et prometteurs étaient formés à la fonction sacrée... Mais la théologie était le sujet qui occupait principalement l'attention des enseignants du monastère ; la Bible était leur manuel quotidien ; leurs élèves devaient en mémoriser une grande partie.³⁰

Les dernières heures de Columba sont consignées comme suit :

Après avoir poursuivi ses travaux en Écosse pendant trente-quatre ans, il annonça clairement et ouvertement sa mort et, le samedi 9 juin, il dit à son disciple Diermit : « Ce jour est appelé sabbat, c'est-à-dire jour de repos, et ce sera vraiment le cas pour moi, car il mettra fin à mes travaux. »³¹

LE SIÈCLE SUIVANT LA MORT DE COLUMBA

La parole divine dit de Saul qu' « il était accompagné d'un groupe d'hommes dont Dieu avait touché le cœur ». De la même manière, certains membres de la noble galaxie qui entourait Columba étaient tellement remplis de la flamme du feu vivant qu'ils soumièrent des guerriers invincibles de ce pays nordique pour le Christ. Le premier de ces contemporains de Columba fut Baithen. Ne voulant pas rester sous l'aile d'Iona, l'institution mère, il obtint la permission de naviguer vers l'ouest jusqu'à l'île de Tiree où il construisit un centre de formation subordonné. Puis, après avoir étendu l'influence d'Iona au nord-ouest de l'Écosse, il revint au centre d'origine pour en devenir le chef après la mort de Columba. Bien qu'il n'ait eu le privilège d'occuper le siège abbatial que pendant les quatre années qui précédèrent sa mort, il acquit une grande renommée grâce à sa remarquable érudition et à ses courageux travaux.

Il serait passionnant de lire comment Kenneth, Ciaran, Colmonnel, Donnan, Molaise et d'autres se frayèrent un chemin vers le sud jusqu'aux

promontoires de Kintyre, aux îles occidentales ou Hébrides, aux beaux comtés de Fife, Forfarshire, Aberdeen, qui donnent sur les eaux de Norvège, et surtout au nord de l'Écosse, en particulier dans les comtés de Caithness, Sutherland et Ross. C'est là que les membres de l'Église celtique convertirent les païens et construisirent des églises ; ils fondèrent des institutions copiées sur le modèle d'Iona ; ils distribuèrent des Bibles, apprirent aux gens à lire et enflammèrent leurs convertis de leur propre zèle missionnaire. Si Iona était le centre des Pictes du nord, ainsi Abemethy le devint pour les Pictes du sud. Ils s'enfoncèrent plus au sud, dans le royaume anglo-saxon de Northumbrie.

Dès le milieu du septième siècle, soit environ cent ans après la fondation d'Iona, plusieurs écoles missionnaires importantes et influentes virent le jour dans les îles britanniques.³² Lindisfarne, sur la côte nord-est de l'Angleterre, vient probablement après Iona en termes de renommée. Ce centre spirituel est étroitement lié à Aidan, dont l'œuvre est examinée au chapitre 12.

LA LUTTE CONTRE LES HOMMES DU NORD ET LA PAPAUTÉ

Les quatre cents ans qui suivirent la fondation d'Iona furent marqués par trois événements en Angleterre et en Écosse. Tout d'abord, il y eut une rivalité et une guerre intenses entre les sept royaumes d'Angleterre, appelés l'Heptarchie, et les trois royaumes d'Écosse. Deuxièmement, les trois pays – l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse – furent harcelés, envahis et, en ce qui concerne l'Angleterre et de l'Irlande, conquis par les hommes du Nord, en particulier les Danois. Troisièmement, et c'est probablement l'événement qui a eu la plus grande portée, la papauté et l'Église celtique se sont livrées une lutte acharnée. En Écosse, les royaumes des Pictes et des Bretons furent finalement absorbés par les Écossais, de plus en plus nombreux. Si l'Angleterre subit des conséquences aussi graves de la part des Normands et l'Irlande de la part des Danois, il est facile de comprendre à quel point la lutte de l'Église celtique contre le pouvoir de la papauté, soutenue par les États tout-puissants du continent, dut être difficile.

Dans les cent vingt-cinq ans qui suivirent la mort de Columba, les Pictes furent suffisamment influencés par la puissante influence de Rome pour adopter la Pâques romaine. Néanmoins, le changement de Pâques ne représentait pas une reddition complète à la papauté. À peu près à la même époque, Nechtan, le roi piétiste, expulsa le clergé colombien. Cependant, lorsqu'en 846 le conquérant Kenneth MacAlpine, roi des Écossais, réunit sous une même couronne les Écossais et les Pictes, il remit le clergé colombien à l'honneur. C'est lui qui déplaça le siège du gouvernement de

Iona à Forteviot, l'ancienne capitale du royaume picte. À son époque, les Danois attaquaient furieusement les côtes, faisaient des incursions dans les îles occidentales et s'emparaient pratiquement du pouvoir suprême en Irlande et en Angleterre. Guerriers redoutables, ils comprirent rapidement qu'ils ne faisaient pas le poids face aux Écossais. L'Écosse devait être un pays riche à cette époque car, sous ces latitudes septentrionales, elle attira l'invasion des hommes du Nord pendant tout un siècle. Il est intéressant d'ajouter qu'au milieu de ces bouleversements, André devint le saint patron de l'Écosse, tandis que le chardon fut choisi comme emblème national. Ce dernier fut choisi en raison d'un incident historique : Alors que les Danois s'apprêtaient à lancer une attaque surprise, un guerrier posant le pied sur le chardon poussa un cri de douleur suffisamment fort pour être entendu par les combattants Écossais.

Bien que les Danois aient fréquemment brûlé et pillé Iona, la vénération dont elle faisait l'objet était si grande et les pèlerinages si nombreux qu'elle ne pouvait rester longtemps dans cet état de dévastation. C'est un clergé érudit et vertueux qui dirigeait l'Église de Culdee, et il était tellement aimé par le peuple que cette communion fut profondément enracinée dans l'affection de tous. Il faut garder à l'esprit que pendant les deux siècles où les hommes du Nord luttèrent pour s'implanter en Écosse, les Danois étaient encore païens. On rapporte à maintes reprises que des rois, des guerriers et des gens dévoués s'emparèrent des restes de Columba et les transportèrent en lieu sûr, tantôt en Irlande, tantôt plus à l'est, en Écosse. Pendant un certain temps, l'évêque d'Armagh en Irlande s'est présenté comme le successeur de Columba et de Patrick, les deux fonctions étant souvent réunies dans la même personne. Au cours de ces années, lorsqu'un royaume cherchait à en conquérir un autre, les puissances en guerre cherchaient naturellement des alliés. C'est là que la papauté eut sa chance. Au fil des siècles, l'Église celtique et les dirigeants civils favorables aux Celtes ont regardé vers le continent, mais ils n'ont pu discerner aucune grande nation qui n'avait pas conclu d'alliance avec Rome.

Les dates de 1058 et 1066 sont synonymes de changements surprenants. Huit ans seulement se sont écoulés entre le moment où Malcolm III est devenu roi d'Écosse et l'année où Guillaume le Normand a conquis l'Angleterre. Au moment où Malcolm III accéda au trône, les Écossais agressifs avaient réussi à absorber le Strathclyde, le royaume du nord-ouest des Britanniques. Ils étendirent vigoureusement leur territoire vers le sud, jusqu'à la rivière Tweed. Comme les hommes du Nord étaient encore en possession des îles occidentales, ils avaient creusé un fossé entre l'Irlande et l'Écosse. La papauté ayant favorisé l'invasion normande de l'Angleterre par Guillaume, l'église de Columba en Écosse se retrouva seule, sans aucun soutien politique fort en Irlande, en Angleterre ou sur le continent.

De plus, Malcolm III, ou Malcolm Canmore (c'est-à-dire « grosse tête »), avait été éduqué en Angleterre en compagnie du roi catholique romain Édouard le Confesseur. Lorsqu'il accéda au trône d'Écosse, il fut de tous ses prédécesseurs le moins imprégné de l'atmosphère et des idées celtiques. Pourtant, jusqu'en 1058, l'Église écossaise resta largement conforme à l'image que lui avaient donnée ses premiers maîtres. Mais le couronnement de Malcolm entraîna ces croyants du christianisme primitif dans une lutte acharnée. Malcolm III prit pour seconde épouse Marguerite, une jeune fille qui avait été déterminée à entrer dans un couvent. Elle était membre d'une des anciennes maisons royales d'Angleterre. En exil en Hongrie, elle et ses frères furent élevés dans une atmosphère fortement catholique. Malcolm III lui était passionnément dévoué car elle avait renoncé à son projet de se faire religieuse pour l'épouser. En contrepartie, elle prit cependant en charge les affaires religieuses et, instruite par certains des hommes les plus compétents de l'église papale d'Angleterre et du continent, mit en œuvre la force qui, pendant trois siècles, plaça l'église de Columba dans l'ombre.

LA REINE MARGUERITE ET L'ÉGLISE ÉCOSSAISE

Marguerite trouvait que l'Église écossaise était l'Église du peuple ; elle décida d'en faire l'Église du monarque. La passion de sa vie pourrait se résumer en un mot – Rome. Comme l'écrit le Dr Barnett : « La Hongrie était un pays fortement catholique... Nous touchons ici à la première source vitale à laquelle la reine Marguerite a puisé son attachement passionné à l'Église romaine. »³³ Et il écrit encore : « Son zèle pour l'Église l'a littéralement consumée ».³⁴ En ce qui concerne les objectifs qu'elle poursuivait en épousant Malcolm III, roi d'Écosse, ce même auteur déclare : « Très rapidement après son mariage, Marguerite met en place un mouvement de romanisation et d'anglicisation de l'ancienne Église celtique d'Écosse. »³⁵ Une autre citation du même auteur contribue à clarifier les objectifs vastes et déterminés de cette reine :

« On comprendra donc aisément que cette sainte reine, qui avait été élevée dans la magnificence comparative de la religion monastique, d'abord en Hongrie, puis en Angleterre où des édifices comme l'abbaye de Westminster étaient en cours de conception, ait été soucieuse d'aligner l'Église de son pays d'adoption sur la Rome toute-puissante. »³⁶

La lutte qui s'ouvrit alors fut une lutte entre le trône et le peuple. La reine possédait en elle-même l'arme d'une intelligence vive, d'une mémoire solide, d'une facilité d'expression subtile et d'une formation polémique dans la défense des doctrines papales. Elle apportait également

dans la bataille un groupe d'érudits monastiques qui pouvaient à la fois l'inciter et la protéger dans ses attaques contre l'Église celtique. Lorsque Marguerite débarqua sur les côtes de Fife avec sa suite, le peuple fut témoin des plus grands navires jamais vus sur les côtes calédoniennes. Les habitants de ces clairières rurales admirèrent la beauté de la princesse saxonne. Cependant, ils accordaient plus de valeur à la grâce de Dieu qu'aux rubis et aux diamants de la reine. Les Écritures, de pair avec la vie et les actes de Colomba, leur avaient enseigné l'amour du spirituel.

Il était impossible de détruire la gloire de Columba. Marguerite aurait tout aussi bien pu tenter de dégrader l'apôtre Paul. En cinq cents ans, l'amour de l'Écosse pour Colomba n'avait pas faibli. Une approche plus réalisable consistait à légiférer contre les coutumes religieuses de l'Église celtique. Marguerite n'a jamais hésité à unir l'Église et l'État. Tout comme Constantin, elle réunit ce que le Christ avait séparé. En commençant par une loi du dimanche, elle procéda à la démolition de l'Église celtique. Le public est loin de se douter que la législation religieuse visant à imposer Pâques et le dimanche a souvent été la méthode utilisée pour étouffer la vie d'une église éprise de liberté.

Cette procédure fut utilisée par Marguerite. La reine convoqua un congrès ecclésiastique et, pendant trois jours, elle présida l'assemblée. Elle argumenta, cajola, ordonna et, dans un gant de velours une main de fer manipulait la situation. Le roi, brutal, impatient et belliqueux, se tenait à ses côtés, la main sur la poignée de l'épée. L'empereur Constantin n'a-t-il pas soutenu la chaire épiscopale lors du grand concile de Nicée, en 325, lorsqu'une église pompeuse devint l'épouse de l'Empire romain ? Le roi Oswy n'a-t-il pas présidé, le concile de Whitby dans le nord de l'Angleterre (664 après J.-C.), qui porta un coup terrible à l'Église celtique parmi les Anglo-Saxons ? Ainsi, l'amour fervent de Malcolm pour sa consort le conduisit à placer tout le pouvoir de l'État derrière la reine.

PROBLÈMES DU CONSEIL

Bien qu'il manque des détails, il n'est pas difficile d'imaginer les dirigeants de l'église de Columba en Écosse, obligés d'écouter pendant trois jours les délibérations du conseil de Marguerite. Il y avait des points de divergence, comme l'indique la Vie de Marguerite,³⁷ écrite par son confesseur sacerdotal, Turgot. Les deux premiers points concernaient la controverse séculaire sur Pâques. Il s'agissait d'une question d'opinion religieuse, dont le gouvernement n'avait pas à se préoccuper. Quant au troisième point, relatif à la célébration de la messe, certaines autorités pensent qu'il s'agissait d'une menace indignée, parce que les Culdee célébraient la Cène non pas en latin, comme le faisait Rome, mais dans leur langue maternelle.

La question du sabbat et du dimanche fut particulièrement contestée. Comme l'ont précédemment montré les citations des docteurs Flick et Barnett,³⁸ la pratique traditionnelle de l'Église celtique consistait à observer le samedi au lieu du dimanche comme jour de repos. Cette position est soutenue par de nombreux auteurs. L'historien catholique romain Bellesheim donne la revendication de la reine et décrit la pratique des Écossais comme suit :

La reine protesta en outre contre l'abus généralisé de la profanation du dimanche. « Vénérons le jour du Seigneur », dit-elle, « car c'est en ce jour que notre Sauveur est ressuscité d'entre les morts, et ne nous livrons pas à des travaux serviles en ce jour. » Les Écossais avaient sans doute conservé la pratique traditionnelle de l'ancienne Église monastique d'Irlande, qui observait le samedi plutôt que le dimanche comme jour de repos.³⁹

Écrivant sur la pratique générale de l'Église celtique, Andrew Lang dit : « Ils travaillaient le dimanche, mais gardaient le samedi comme jour de sabbat ». ⁴⁰ Un autre auteur déclare :

Il semble que les églises celtiques des premiers temps, tant en Irlande qu'en Écosse, eurent pour coutume de célébrer le samedi, le sabbat juif, comme jour de repos de leur labeur. Elles respectaient littéralement le quatrième commandement le septième jour de la semaine.⁴¹

L'historien Skene, en commentant le travail de la reine Marguerite, révèle également l'importance de la question du sabbat dans les termes suivants :

Elle a ensuite souligné qu'ils ne respectaient pas comme il se doit le jour du Seigneur, mais dans ce dernier cas, ils semblent avoir suivi une coutume dont nous trouvons des traces dans l'Église monastique primitive d'Irlande, selon laquelle ils considéraient le samedi comme le sabbat au cours duquel ils se reposaient de tous leurs travaux, et le dimanche, jour du Seigneur, ils célébraient la résurrection.⁴²

Comme le souligne l'histoire de Patrick, l'opposition aux dix commandements a manqué de reconnaître que la raison principale de la mort du Christ sur la croix était qu'en devenant le substitut de l'homme, Il devait faire respecter la loi morale. L'Église papale nie que c'est en tant que substitut et garant de l'homme que le Christ est mort sur la croix.⁴³ Columba reconnut cependant cette vérité. Un vers du poème qu'il a adressé à son Rédempteur se lit comme suit :

Comme Tu as souffert sur la croix
Pour sauver une race coupable
Montre-moi Ta puissance, avec Ton amour
Et accorde-moi la gloire, avec la grâce ⁴⁴

Rien ne conduit plus rapidement à la persécution que les lois sur le dimanche. Dans un pays comme l'Écosse, la secte anglo-saxonne pouvait observer le dimanche, l'Église celtique mettre à part le samedi depuis l'époque des apôtres, les musulmans observer le vendredi et les incroyants ne célébrer aucun jour. Une loi qui distinguerait un certain jour de la semaine et le sacrifierait serait une législation sectaire. Bientôt, la secte favorisée se laisserait aller à des sentiments de supériorité et pointerait du doigt les observateurs consciencieux d'un autre jour. L'amertume s'installerait rapidement, suivie de la persécution.

C'est ainsi que les Culdee furent sommés de se conformer ou de partir. Lorsque le roi David, fils de Marguerite, confisqua leurs terres de Loch Leven, il leur ordonna de se conformer aux rites des moines dominicaux, à qui il avait confié les biens dont ils avaient été dépossédés, ou d'être expulsés.⁴⁵ Il va sans dire qu'ils furent expulsés. C'était en 1130.

L'ÉCOSSE APRÈS L'INVASION PAPALE

Le manque de scrupules des vainqueurs à détruire ou à déformer les archives du passé a jeté un voile sur la véritable histoire de l'Église celtique.⁴⁶ Le fossé entre cette Église et la papauté était déjà grand en 1120. Une grave divergence est apparue entre le roi Alexandre, un autre fils de Marguerite, et Eadmer, nouvellement nommé à la tête de l'évêché de Saint Andrews. Lorsqu'il demanda conseil à deux moines de Canterbury, ceux-ci firent une déclaration remarquable : « Car ils disent qu'Eadmer ne peut s'accommoder des usages de l'Église écossaise sans déshonorer son caractère et mettre en péril son salut ». ⁴⁷ Bien que Rome admette qu'en 1120 déjà, les usages des Culdee étaient si éloignés de ceux de Rome qu'un évêque mettrait en péril son salut éternel en les suivant, elle a fait au héros écossais ce qu'elle avait fait à Patrick – elle a inscrit Columba au registre des saints romains.

Il est remarquable que les régions dans lesquelles l'œuvre missionnaire iro-écossaise a connu le plus de succès au cours des sixième et septième siècles furent précisément celles dans lesquelles les sectes évangéliques de l'époque qui suivit ont le plus prospéré.⁴⁸

8. COLUMBA ET L'ÉGLISE EN ÉCOSSE

Les transformations du caractère et des pratiques opérées par Columba et ses successeurs améliorèrent la condition des femmes, apportèrent une attention affectueuse aux enfants, produisirent des croyants attachés à la Bible, instaurèrent des relations correctes entre l'Église et l'État et insufflèrent une vie missionnaire durable à un peuple occidental vigoureux. En Écosse, les graines furent semées en abondance et en profondeur. Il y avait un riche terreau évangélique. Cet enrichissement dura longtemps, même si la croissance fut ensuite recouverte par une couche de pratiques et de traditions papales. Lorsque la Réforme arriva dans ce royaume, ce fut dans une large mesure un renversement de l'établissement royal de la papauté en Écosse. La papauté n'avait pas été en mesure d'exterminer complètement la foi et le système plus simple des anciens Culdees, en particulier dans les régions qui furent les premiers foyers et les dernières retraites du christianisme primitif. Comme il y avait des réformateurs dans presque tous les pays d'Europe avant la Réforme, on ne prend pas de risque en concluant qu'ils continuèrent également à exister dans le pays qui fut le dernier à protester publiquement contre l'usurpation de l'Église de Rome.

« Aucune religion n'a jamais été détruite par la persécution sans la destruction des personnes qui la confessaient. » L'ancienne foi de Columba fut transmise de père en fils, enveloppée d'un amour et d'une affection durables. Les souffrances que les Écossais endurèrent de la part de la religion usurpatrice approfondirent leur foi, tout comme l'expression approfondit l'impression. Les intrusions des romanistes furent fermement combattues. Comme on le verra plus tard, des membres de la communion vaudoise ainsi que des disciples de Wycliffe se trouvaient en Écosse à l'époque où la papauté y dominait. Le soulèvement final et permanent contre la tyrannie religieuse s'est produit lorsque la Réforme a fait de ce pays l'un de ses plus grands alliés. Ce n'est pas faire injure à l'histoire que de dire que l'Écosse a sauvé le monde à deux reprises pour la Réforme. L'Église du désert a finalement triomphé, en grande partie grâce à l'impulsion donnée par la merveilleuse organisation et la vie pieuse de Columba.

¹ Cathcart, *The Ancient British and Irish Churches*, p. 185.

² Moore, *The Culdee Church*, pp. 23-29.

³ Innes, *Church and State*, pp. 52, 53.

⁴ Menzies, *Saint Columba of Iona*, p. 1.

⁵ Jamieson, *Historical Account of the Ancient Culdees of Iona*, p. 21.

⁶ Menzies, *Saint Columba of Iona*, Introduction, pp. 31, 1.

⁷ Maclauchlan, *Early Scottish Church*, pp. 10, 135, 136.

⁸ Dowden, *The Celtic Church in Scotland*, p. 86.

⁹ Adamnan, *Life of St. Columba*, Summary, p. 15.

¹⁰ Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, p. 101.

¹¹ Cathcart, *The Ancient British and Irish Churches*, p. 183.

¹² Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 4.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

- ¹³ Adamnan, *Life of St. Columba*, Summary, p. li.
- ¹⁴ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, chs. 3, 4.
- ¹⁵ Menzies, *Saint Columba of Iona*, Appendix, p. 215.
- ¹⁶ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 3, p. 10.
- ¹⁷ Lors de ma visite à Iona, j'ai été ému non pas tant par la vue des vestiges brisés des édifices papaux qui marquèrent la domination ultérieure de Rome, ni par les tombes des rois et des nobles, mais par la terre sainte où Columba et ses successeurs prièrent et se sacrifièrent pour sauver un monde païen.
- ¹⁸ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 25.
- ¹⁹ Moore, *The Culdee Church*, p. 48.
- ²⁰ De Vinne, *History of the Irish Primitive Church*, p. 47.
- ²¹ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 4.
- ²² Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, p. 21.
- ²³ Killen, *The Old Catholic Church*, p. 294.
- ²⁴ Maclauchlan, *Early Scottish Church*, p. 428.
- ²⁵ Jamieson, *Historical Account of the Ancient Culdees of Iona*, p. 36.
- ²⁶ Maclauchlan, *Early Scottish Church*, p. 327.
- ²⁷ Idem, p. 336.
- ²⁸ Idem, p. 380.
- ²⁹ Menzies, *Saint Columba of Iona*, pp. 68, 70.
- ³⁰ Killen, *The Old Catholic Church*, p. 292.
- ³¹ Butler, *Lives of the Saints*, vol. 6, p. 139.
- ³² Maclauchlan, *Early Scottish Church*, p. 226.
- ³³ Barnett, *Margaret of Scotland: Queen and Saint*, p. 7.
- ³⁴ Idem, p. 87.
- ³⁵ Idem, p. 41.
- ³⁶ Idem, p. 87.
- ³⁷ Idem, p. 89.
- ³⁸ Voir Chapter 7, intitulé, « Patrick, organisateur de l'Église du désert en Irlande. »
- ³⁹ Bellesheim, *History of the Catholic Church of Scotland*, vol. 1, pp. 249, 250.
- ⁴⁰ Lang, *A History of Scotland*, vol. 1, p. 96.
- ⁴¹ Moffat, *The Church in Scotland*, p. 140.
- ⁴² Skene, *Celtic Scotland*, vol. 2, p. 349.
- ⁴³ Voir note 53 du chapitre 7 de ce livre.
- ⁴⁴ Smith, *The Life of Columba*, p. 142.
- ⁴⁵ Maclauchlan, *Early Scottish Church*, pp. 400-403.
- ⁴⁶ Idem, p. 390.
- ⁴⁷ Idem, p. 395.
- ⁴⁸ Newman, *A Manual of Church History*, vol. 1, p. 414.

CHAPITRE 9

Papas, premier chef de l'Église en Asie

Les chrétiens nestoriens sont le petit, mais vénérable reste d'une église chrétienne autrefois grande et influente. Ils sont la plus ancienne des sectes chrétiennes et, dans leurs meilleurs jours, ils étaient nombreux dans toutes les vastes régions de la Palestine à la Chine, et apportèrent l'Évangile en Chine même.¹

DANS les récits de Vigilance et de Patrick, une enquête a été menée sur la véritable Église en Europe centrale et en Irlande. L'histoire de Papas (orthographiée Papas par Smith et Wace, Papa par Wigram, Phapas par d'autres) nous emmène vers l'Est, dans une région vaste et densément peuplée qui abritait déjà un nombre incalculable d'églises chrétiennes. Lorsque Papas fut choisi comme chef suprême de l'Église d'Orient en 285, aucun directeur général d'une vaste organisation chrétienne n'avait encore été imaginé selon l'histoire connue. Papas était un contemporain de Lucien et, comme lui, un précurseur de Patrick et de Vigilance. Les faits relatés dans ce chapitre montrent que ces deux derniers durent être fortement influencés dans leur travail par l'expérience de Papas et de l'Église d'Orient.

Dans l'histoire de Papas, on tente de relater quand et où l'Église d'Orient s'est organisée. Au fur et à mesure que cette Église s'est développée, elle a été confrontée à de puissantes religions de contrefaçon. L'Église d'Orient est souvent appelée Église assyrienne parce qu'elle se trouve sur le territoire autrefois appelé Assyrie. Cette région s'étend le long du Tigre et de l'Euphrate, là où se trouvaient les anciens royaumes d'Assyrie et de Babylone. Cette Église est souvent appelée à tort Église nestorienne. Et comme Séleucie, son siège, n'est qu'à une quarantaine de kilomètres de l'ancienne ville de Babylone, on l'a appelée l'Église de Babylone, et aussi l'Église chaldéenne.



Ancienne église Nestorienne
- Trichur-Kerala, Inde

Papas fut choisi pour diriger la nouvelle organisation alors que le monde entier était en effervescence. Sa hauteur de vue comptait beaucoup pour

l'Église du désert. Au moment de son élection, il était directeur d'Église dans la région de Séleucie. La création de ce nouveau poste l'a élevé du statut de directeur provincial à celui de chef de toute l'Église d'Orient. L'unité qui régnait dans ce corps était si forte que les directeurs des églises de province confirmèrent ce choix de l'Assyrie à la Chine, reconnaissant l'autorité suprême de Papas et s'y soumettant. Il influença la chrétienté syrienne, ou assyrienne, lorsqu'on eut besoin d'un chef qui non seulement dirigerait l'œuvre grandissante en Orient, mais qui montrerait aussi comment l'Église d'Orient devrait se situer par rapport à la chrétienté d'Europe. Papas est reconnu comme un homme érudit, versé dans la littérature persane et syrienne.²

TRANSFORMER LE PAGANISME SANS ÊTRE TRANSFORMÉ

Cent ans seulement après la mort de l'apôtre Jean, les chrétiens assyriens avaient implanté leurs églises parmi les Parthes, les Perses, les Mèdes, les Bactriens, les Scythes, les Turcs et les Huns.³ L'une des circonstances qui permit cela fut la conversion de milliers d'auditeurs au jour de la Pentecôte, qui retournèrent avec l'Évangile chez les Parthes, les Mèdes, les Élamites, les Arabes et les habitants de la Mésopotamie (Actes 2 : 9-11). Les vérités du christianisme brisèrent la polygamie, enracinée chez les Parthes (Actes 2 : 9-11). Les portes de leurs églises n'étaient ouvertes qu'aux Parthes qui n'avaient qu'une seule femme. La « passion des péchés dans nos membres » disparut chez les convertis qui ne marchaient plus selon la chair, mais selon l'esprit. Parmi leurs convertis perses, ils avaient trouvé l'inceste universellement pratiqué. Les pères épousaient leurs filles et les fils prenaient leurs mères pour épouses. Cette pratique faisait partie du zoroastrisme, la religion d'État.⁴ La colère de l'État, ainsi que celle des mobeds, les prêtres mages, s'abattait sur quiconque s'y opposait. Tout cela changea parmi les chrétiens.

La prédication des normes élevées du Nouveau Testament améliora également la vie industrielle des Mèdes, des Bactriens, des Huns et des Scythes. Les puissances des ténèbres tombèrent devant les enfants de la lumière ! Bardesanes, qui écrit vers 180, l'exprime ainsi :

Nous sommes appelés chrétiens par le seul nom du Messie. En ce qui concerne nos coutumes, nos frères s'abstiennent de tout ce qui est contraire à leur profession, par exemple, les chrétiens parthes ne prennent pas deux femmes. Les chrétiens juifs ne sont pas circoncis. Nos sœurs Bactriennes ne pratiquent pas la promiscuité avec les étrangers. Les Perses ne prennent pas leurs filles en

mariage. Les Mèdes n'abandonnent pas leurs proches mourants ou ne les enterrent pas vivants. Les chrétiens d'Édesse ne tuent pas leurs femmes ou leurs sœurs qui se livrent à la fornication, mais les séparent et les soumettent au jugement de Dieu. Les chrétiens de Hatra ne lapident pas les voleurs.⁵

Nous attirons particulièrement l'attention sur l'affirmation de la citation précédente : « Les chrétiens juifs ne sont pas circoncis ». Cela réfute l'accusation selon laquelle les chrétiens qui sanctifiaient le samedi pratiquaient également la circoncision.

Les succès des chrétiens assyriens parmi les Scythes constituèrent une révolution morale. Cette vaste région indéfinie, située au nord et à l'est de la mer Noire et de la mer Caspienne, généralement connue sous le nom de Scythie, était un berceau de nations. Sans cesse, des vagues successives de guerriers féroces traversèrent les parties civilisées de l'Asie vers l'ouest. Souvent, ils s'installèrent sur les territoires qu'ils avaient conquis et fondèrent de nouveaux royaumes.

Une tribu scythe en particulier mérite d'être mentionnée. Elle s'empara du territoire du nord-ouest de l'Inde, alors gouverné par les successeurs d'Alexandre le Grand, et fonda la dynastie des Kushans (45-225 ap. J.-C.). Celle-ci comptait plusieurs rois notables, dont l'un, fervent adepte du bouddhisme, convoqua un célèbre concile de prêtres bouddhistes dans le but de promouvoir l'unité entre les moines et de convertir le monde entier à la nouvelle religion de l'Inde. L'un des principaux objectifs de cette conférence était d'uniformiser l'observation de leur sabbat hebdomadaire par les moines bouddhistes. Une convention mondiale tenue à Vaisali révèle comment l'Ancien Testament inculqua à Bouddha et à ses disciples l'observance hebdomadaire d'un jour sacré. Concernant ce concile Arthur Lloyd écrit :

Est-il permis à des frères appartenant à la même communauté de célébrer le sabbat séparément?... La question du sabbat nous permet de constater à quel point les sentiments de parti étaient forts. Les parties opposées ne pouvaient manifestement plus se rencontrer pour célébrer ensemble les coutumes, et la tension entre les moines de l'est et de l'ouest était très forte.⁶

On voit donc clairement comment le terrain avait été préparé pour l'arrivée du christianisme.

Les missionnaires assyriens n'hésitèrent pas à pénétrer dans les royaumes fondés par les Scythes en Inde et en Scythie, ni à persévérer dans leurs tentatives d'évangélisation des nombreuses tribus du nord. Ils plantèrent leurs tentes aux côtés de ces peuples errants dans les plaines de

Tartarie. Ils y implantèrent des milliers de centres chrétiens et remportèrent de merveilleux succès dans leurs entreprises missionnaires.⁷

SÉLEUCIE, SIÈGE DE L'ÉGLISE

Pour comprendre la puissance de l'Église d'Orient, dont Papas fut élu premier chef suprême, il faut considérer les villes jumelles de Séleucie et de Ctésiphon, premier centre de cette puissante organisation. Il faut se rappeler qu'à l'époque des apôtres, c'était l'empire parthe qui s'étendait à l'est de la Syrie et de l'Asie mineure. Cet empire devait durer près de cinq cents ans (de 250 av. J.-C. à 226 ap. J.-C.). Il a duré suffisamment longtemps pour que les Romains arrivent et soumettent les faibles successeurs d'Alexandre. Les Romains redoutaient cependant un affrontement avec les Parthes en raison de leur écrasante cavalerie. Si les Parthes avaient aboli le zoroastrisme, une religion forte, rusée et déterminée à gouverner l'État depuis l'époque de l'Empire perse, et s'ils avaient été plus avides de pouvoir, ils auraient pu continuer à être des conquérants redoutés.⁸ Mais ils n'y parvinrent pas. Les Perses les renversèrent en 226, et le nouvel empire installa également sa capitale à Séleucie. Lorsque Papas fut élu chef suprême de l'Église, il y installa son siège. Ainsi, pendant les siècles où Séleucie et Ctésiphon furent le siège du gouvernement, d'abord des Parthes, puis de l'Empire perse, les croyants du Nouveau Testament considérèrent ce lieu comme leur centre spirituel terrestre.⁹

C'était une région propre à stimuler l'imagination. Non loin des églises, le long de l'Euphrate, l'arche s'était posée après le déluge, et c'est dans ce pays que les fils de Noé avaient jeté les bases de l'empire babylonien. Non loin de là, Abraham et ses compagnons de pèlerinage avaient fait une halte lors de leur voyage d'Ur en Chaldée au pays de Canaan. Si l'apôtre Jean, dans sa vieillesse, avait visité Édesse, il aurait vu l'une des villes les plus belles et les plus progressistes de son époque.¹⁰

LES DIRIGEANTS DE L'ÉGLISE ASSYRIENNE AVANT PAPAS

Le siècle et demi qui s'est écoulé entre la mort de l'apôtre Jean et l'époque de Papas fut plein d'intérêt pour les croyants de l'Est. Non seulement en Orient, mais aussi en Occident, des mouvements d'une grande importance se produisaient dans le monde chrétien. Grâce à l'esprit de tolérance des Parthes, aucune monarchie de fer ne tenait les nations du Moyen-Orient sous son emprise comme l'Empire romain tenait l'Europe. Les routes étaient ouvertes pour les jeunes qui disaient adieu à leur père et à leur mère en répondant à l'appel de la Macédoine. Les voyageurs s'arrêtaient dans les célèbres villes d'Édesse ou d'Arbela, passant des

Celtes d'Irlande aux Celtes du Turkestan ou de Mongolie. Ni les gelées des hauts plateaux, ni les moussons de l'Inde ne pouvaient retenir les évangélistes zélés des missions syriennes. Ils tenaient dans leurs mains cette source d'inspiration qu'est la Peshitta, la traduction syriaque de la Bible. Burkitt dit : « La place occupée parmi les chrétiens de langue anglaise par la Version autorisée est occupée dans les églises syriaques par la Peshitta ». ¹¹ Cette version devait avoir une diffusion presque aussi importante que la Version autorisée en Occident. Les chrétiens l'apprennent par cœur, la récitent, la chantent. Les Mongols, les Mandchous, les Tartares, les Hindous, les Malais et les Philippins entendaient avec étonnement le message qui tombait de leurs lèvres.

L'attitude tolérante de l'empire parthe, jusqu'à son renversement en 226, facilitait la liberté de circulation. Aucune religion privilégiée n'a poussé l'État à inaugurer la persécution. Il est vrai que le zoroastrisme était arrogant dans sa patrie, la Perse. Néanmoins, bien que puissant, il n'était pas considéré à cette époque comme la religion impériale, la *religio licita*, de cette région.

Le sous-royaume d'Adiabène, relevant de l'Empire parthe, fut autorisé à vivre sa propre vie. Cependant, les cinq directeurs provinciaux qui se succédèrent dans ce royaume avant Papas, souffrirent pour leur foi. ¹² Samson fut mis à mort à cause de l'opposition des zoroastriens. Son successeur, Isaac, fut emprisonné quelque temps dans une fosse parce qu'il avait abrité un notable converti au magianisme. À l'époque de Noé (163-179 ap. J.-C.), les zoroastriens inventèrent un nouveau type de persécution ignoble. Ils enlevaient les filles des chrétiens et cherchaient à obtenir d'elles une expression favorable à leur religion, le culte du soleil. Une fois cela fait, ils revendiquaient ces enfants comme convertis et les emmenaient en captivité.

Un décret royal de tolérance était sur le point d'être publié lorsque la mort du monarque parthe en empêcha la publication. Le dernier pasteur dirigeant d'Adiabène couvre les dernières années de l'Empire parthe. Puis vint le vaste mouvement visant à élire un chef pour l'ensemble de l'Église d'Orient. Le choix de Papas dut susciter un vif émoi. ¹³ Cette action unie rassembla les chefs spirituels de nombreuses grandes provinces ecclésiastiques et apporta ainsi une vie nouvelle et de l'espoir aux croyants de la Syrie à la Chine.

Vers la fin du II^{ème} siècle, alors que les chrétiens d'Orient poursuivaient activement l'œuvre d'évangélisation de l'Asie Mineure à la Scythie, ils furent soudain surpris par l'ordre de Victor I^{er}, évêque de Rome, qui les excommuniait. En s'attachant à certaines pratiques, ils suivaient les Écritures ; ils s'étaient opposés aux nouvelles théories et pratiques que leurs frères de l'Empire romain avaient introduites. Les dangers spirituels

subtils qui menaçaient la véritable Église d'Occident étaient plus menaçants que les dangers physiques qui assaillaient l'Église d'Orient. Pour comprendre cette première usurpation par laquelle le pouvoir ecclésiastique de Rome s'est aliéné les chrétiens d'Orient, une brève explication est nécessaire.

SÉPARATION DES ÉGLISES

En Europe, la division entre les membres de l'Église qui recherchaient un leadership mondial et ceux qui suivaient humblement Jésus s'accroissait. La majorité des écrits d'auteurs chrétiens acceptables pour l'Occident, qui nous sont parvenus des siècles suivant immédiatement les apôtres, reflètent le mélange du christianisme et de la philosophie païenne. Cela est particulièrement vrai pour les professeurs allégorisants et les diplômés du collège ecclésiastique d'Alexandrie.

De nombreux théologiens éminents, en particulier protestants, s'opposent à ce que les écrits des soi-disant pères apostoliques soient acceptés avec trop d'autorité. Augustus Neander dit qu'ils sont « parvenus jusqu'à nous dans un état très peu digne de confiance ».¹⁴ John L. Mosheim témoigne qu'ils croyaient tous que le langage des Ecritures avaient une double signification, l'une claire, l'autre cachée ; qu'ils attachaient plus de valeur au sens caché, jetant ainsi l'obscurité sur les Ecritures Sacrées.¹⁵

L'archidiacre Frédéric W. Farrar écrit : « Il y en a peu dont les pages ne soient pas truffées d'erreurs ». « Leur connaissance de l'Ancien Testament est incorrecte, populaire et pleine d'erreurs.¹⁶ Martin Luther, qui avait étudié en profondeur les écrits allégoriques et mystiques de ces pères de l'Église, déclara que la parole de Dieu, lorsqu'elle est exposée par eux, est comme le lait que l'on fait passer dans un sac de charbon.¹⁷ Adam Clarke affirme qu'« il n'est pas de vérité dans le credo le plus orthodoxe qui ne puisse être attestée par leur autorité, ni d'hérésie ayant déshonoré l'Église romaine qui ne puisse les défier comme étant leurs instigateurs ».¹⁸

Au deuxième siècle, les objectifs des empereurs adorateurs du soleil et ceux des théologiens alexandrins allaient de pair. Un ambitieux projet était en cours pour fondre toutes les religions en une seule dont « le soleil devait être l'objet central de l'adoration ».¹⁹ Parlant de l'influence de la philosophie païenne sur les premiers écrivains de l'Église, Schaff déclare : « Nous pouvons en retrouver la trace... même chez saint Augustin, qui a avoué qu'elle avait allumé en lui un feu incroyable. »²⁰

Approuvant dans leur cœur l'attitude conciliante des empereurs païens et les méthodes d'évangélisation de masse d'Alexandrie, les évêques de Rome décidèrent d'éclipser toute attraction publique que les fêtes païennes pouvaient offrir. Assis dans la capitale de l'empire, du haut de leur piédestal

d'influence, ils décidèrent de réunir Pâques, une fête annuelle, et le dimanche, un jour férié hebdomadaire consacré au culte du soleil, pour en faire la plus grande fête ecclésiastique de l'année.

C'est alors que commença la controverse sur Pâques, qui allait faire rage pendant des siècles. Dieu avait ordonné que la Pâque de l'Ancien Testament soit célébrée au printemps, le quatorzième jour du premier mois biblique. Les païens des siècles précédant le Christ avaient une fête annuelle contrefaite célébrant l'équinoxe de printemps du soleil. Elle était appelée « Eostre », du mot scandinave désignant la déesse du printemps, d'où vient le mot « Easter » en anglais, nos Pâques. La résurrection du Christ ayant eu lieu au moment de la Pâque de l'Ancien Testament, la coutume s'est développée de la célébrer chaque année, bien que ni le Christ ni le Nouveau Testament ne l'aient prévue.²¹ Cette coutume rivalisait avec la fête païenne du printemps. Cependant, le quatorzième jour du mois de la Pâque pouvait tomber, comme aujourd'hui, n'importe quel jour de la semaine. Les Églises orientales célébraient la résurrection du Christ chaque année deux jours après la fête de la Pâque. Elles commémoraient la résurrection quel que soit le jour de la semaine où tombait le seizième jour du mois. Cela correspondait à la manière dont la Bible réglementait la fête de la Pâque dans l'Ancien Testament.

En plus de leur fête annuelle du printemps à Pâques, les adeptes du culte du soleil avaient également une fête hebdomadaire. Comme nous l'avons déjà souligné, le premier jour de la semaine était largement reconnu comme étant sacré pour le soleil. L'évêque de Rome, désireux de surpasser le faste païen, attaqua les églises qui célébraient Pâque comme une fête mobile. Il décida d'imposer que les Pâques aient lieu chaque année le même jour de la semaine, à savoir le dimanche.²²

Il créait ainsi un précédent auquel seule une opposition pieuse et érudite pouvait s'opposer. Il en appellerait aux préjugés populaires de son époque, aussi erronés fussent-ils. Il prétendrait ainsi être le seigneur du calendrier, cet instrument si indispensable aux nations civilisées. Par ce biais, il s'arrogerait le droit de fixer les fêtes religieuses et les jours saints. Il sèmerait ainsi la confusion et la perplexité dans d'autres communautés ecclésiastiques, plus simples et plus respectueuses des Écritures que lui. Seuls ceux qui ont attentivement étudié l'histoire de la croissance du pouvoir papal sauront combien puissamment la controverse au sujet de Pâques a servi les évêques de Rome.

Victor I^{er}, l'évêque de Rome, réunit des synodes provinciaux sur toutes les côtes de la Méditerranée pour se mettre d'accord sur la date de Pâques. Clément, à la tête de l'école d'Alexandrie, fit pencher la balance en faveur de l'attitude de Rome en publiant un résumé des traditions qu'il avait recueillies en faveur de l'observation du dimanche.²³ Clément alla plus

loin. Il n'existe aucune trace d'un écrivain ayant osé appeler le dimanche le jour du Seigneur avant lui. C'est ce que fit Clément. En même temps, Victor le proclama à toutes les nations du pourtour méditerranéen. Il savait que les païens accepteraient une fête annuelle fixe au printemps et que les chrétiens mondanisés en feraient de même. Il publia donc un décret ordonnant partout au clergé de célébrer Pâques le premier dimanche suivant la première pleine lune après l'équinoxe de printemps. Un ordre seigneurial émanant d'un évêque et s'appliquant à d'autres évêques était une nouveauté dans le monde. Jusqu'alors, le clergé chrétien avait eu ses synodes provinciaux. En général, ils avaient suivi les décrets obtenus par un vote majoritaire dans ces assemblées régionales. Jamais, avant Victor I^{er}, un évêque n'avait osé passer par-dessus la tête des synodes provinciaux pour ordonner aux autres membres du clergé d'obéir à ses décrets. Le choc fut si étonnant et la résistance si forte que l'historien Archibald Bower qualifie cette prise de pouvoir de « premier essai d'usurpation papale ». ²⁴

L'Église d'Orient répondit à la demande seigneuriale, déclarant avec beaucoup d'esprit et de résolution qu'elle ne s'écarterait en aucun cas de la coutume qui lui avait été transmise. C'est alors que les tonnerres de l'excommunication se mirent à gronder. Victor, exaspéré, rompit la communication avec eux, déclara le clergé d'Orient indigne du nom de frères et les exclut de toute communion avec l'Église de Rome. ²⁵ Un fossé se creusa entre les Églises d'Orient et d'Occident, fossé qui s'élargit au fur et à mesure que grandissait le pouvoir de l'évêque de Rome. Lorsque Papas fut élu chef suprême de la communion assyrienne, il se retrouva, lui et son Église, frappé d'anathème et excommunié.

LE ZOROASTRISME ATTAQUE L'ÉGLISE

L'Église d'Orient, excommuniée par l'Occident, fut laissée seule face à son propre destin. Outre avoir été proscrite de Rome, elle s'est constamment heurtée à l'opposition persistante du zoroastrisme, religion d'État de la Perse, son pays d'origine. Zoroastre est le fondateur du zoroastrisme, qui s'est ensuite développé sous le nom de mithraïsme. Lorsque l'attention d'un voyageur en Perse aujourd'hui est dirigée vers les temples du feu qui parsèment le pays, il est immédiatement convaincu de l'ancienne puissance du zoroastrisme. De nombreuses ruines de ces célèbres temples du feu se trouvent dans les plaines iraniennes. ²⁶ Le voyageur peut également visiter la colline de Malabar, à Bombay, en Inde, l'endroit bien connu où les Parsis, descendants de l'ancienne foi perse, enterrent leurs morts. Il ne s'intéressera pas en premier à ces tours de silence en ciment sur lesquelles se perchent les vautours, prêts à se repaître des corps humains sans vie. Il contempera plutôt, dans une méditation ravie, le temple où le prêtre en robe est assis près de la flamme sacrée, la

nourrissant de bois de santal. Les Parsis fuirent vers l'Inde après que l'avancée rapide des armées du mahométanisme naissant eut abattu le grand empire perse. Ils emportèrent avec eux, disent-ils, la flamme sacrée. Jusqu'à leur exode, la Perse avait été unie par la religion presque invincible de Mithra, dieu-soleil du zoroastrisme.

Avec sa philosophie séduisante, ses divinités liées par d'intéressantes fantaisies aux mouvements des étoiles et des planètes, ses livres sacrés, sa musique chantée, ses mystères intrigants, ses jours saints et sa hiérarchie en robe blanche, le mithraïsme a exercé son influence sur les empires parthes et perses pendant de nombreux siècles, jusqu'à sa conquête par le mahométisme en 636. Il s'était quasiment emparé de l'Empire romain dans son emprise permanente.

ZOROASTRE ET SON IMITATION DES DOCTRINES BIBLIQUES

Les historiens ont été étonnés par la remarquable similitude entre la religion de la Bible et les mystères envoûtants du plateau iranien. Alors que ces auteurs sont divisés sur les faits concernant Zoroastre, nous présenterons des preuves solides pour montrer que, comme d'autres imposteurs religieux mondiaux, il apparaît sur les pages du passé comme un faussaire de l'Ancien Testament en général et des visions fécondes accordées au prophète Daniel en particulier. Le lecteur sera intéressé par les déclarations qui suivent.

Le savant Prideaux parle clairement des activités de Zoroastre, en tant que subordonné du prophète Daniel, premier ministre des empires babylonien et perse. Après avoir discuté les différentes théories d'auteurs superficiels concernant ce mystique religieux perse, il écrit :

Mais les auteurs orientaux, qui sont les mieux placés pour le savoir, sont tous unanimes pour dire qu'il n'y a eu qu'un seul Zerdusht ou Zoroastre, et que l'époque où il a prospéré était celle où Darius Hystaspès était roi de Perse... Il faut donc que ce soit sous Daniel que cet imposteur a servi... Et c'est sans aucun doute le fait d'avoir vu cet homme grand, bon et sage arriver à une telle hauteur et à une telle dignité dans l'empire, en étant un vrai prophète de Dieu, qui poussa ce fourbe misérable à concevoir le projet d'en être un faux... Tout cela montre clairement que l'auteur de cette doctrine [le zoroastrisme] était bien versé dans les écrits sacrés de la religion juive, dont elle semble manifestement avoir été entièrement tirée ; seulement, l'imposteur rusé prit soin de l'habiller dans un style et

une forme qui la rendraient plus conforme à l'ancienne religion des Mèdes et des Perses, sur laquelle il l'a greffée.²⁷

L'hypothèse ci-dessus est étayée par les déclarations suivantes d'E. A. Gordon, un orientaliste de grande renommée. En lisant ces témoignages, nous devons nous rappeler que Daniel, Ezéchiel et Jérémie furent des garçons élevés ensemble et qu'ils prophétisèrent en même temps en tant que prophètes. Ainsi, nous pouvons voir plus clairement les contacts possibles de Zoroastre avec Daniel.

« Notons que le sage perse Zoroastre se serait entretenu avec Jérémie, un autre prophète de l'exil hébreu. »

« Au cinquième siècle avant J.-C., Ezéchiel donne un récit merveilleux du trafic caravanier avec Tyr à son époque, qui était aussi celle de Confucius, de Lao-tzi, de Gautama Bouddha et de Pythagore. »²⁸

En réponse aux historiens qui défendent l'hypothèse que l'imposteur perse était un personnage légendaire, l'Encyclopédie catholique dit ce qui suit à propos de Zoroastre : « On ne peut plus douter que Zoroastre ait été un personnage historique réel. Les tentatives de certains érudits de le représenter comme un être mythique ont échoué, même si une grande partie de ce qui est raconté sur sa vie est légendaire, comme dans le cas de Bouddha ». ²⁹

La similitude entre les visions de Daniel et les rêves de Zoroastre est si marquée que certains commentateurs bibliques qui penchent vers le modernisme ont suggéré que Daniel avait copié ses visions sur le prophète perse. D'autres l'ont confondu avec le prophète Daniel. D'autres auteurs ont pensé que les deux avaient une origine commune et que les vérités de l'Ancien Testament, en particulier les prophéties de Daniel, provenaient des zoroastriens ou avaient été tirées de l'Ancien Testament et adoptées par Zoroastre.³⁰

Les doctrines suivantes du prophète Daniel réapparaissent dans les enseignements de Zoroastre : un Dieu suprême, la venue du Messie, l'existence des anges et leurs révélations à l'homme,³¹ la résurrection des morts, le jugement de toute l'humanité, Adam et Ève – les premiers parents. Il existe un recueil de volumes 'sacrés' – écrits composés par Zoroastre – qui fut appelé le *Livre d'Abraham*. On y trouve les mêmes prescriptions concernant les viandes, pures et impures, que celles données à Moïse. Il y a des commandements pour le paiement de la dîme, l'ordination d'un seul grand prêtre pour tous, et des références à Joseph, Moïse et Salomon de la même manière qu'ils sont présentés dans l'Ancien Testament. Zoroastre détestait également l'idolâtrie.

De même que les Juifs avaient une Shekinah visible de gloire, indiquant la présence de Dieu dans le temple, Zoroastre a enseigné à ses prêtres à contempler le soleil et le feu sacré dans les temples de feu, la demeure de leur dieu suprême. Zoroastre a également institué un sacerdoce semblable au sacerdoce juif.

Dans les grands temples du feu, les prêtres veillaient en relais et alimentaient la flamme sacrée tout au long des vingt-quatre heures de la journée. Les druidesses de l'Irlande païenne et les vestales de la Rome païenne, toutes deux vouées à une virginité perpétuelle, entretenaient les feux sacrés des temples pendant des siècles.³²

Zoroastre organisa la pratique de sa religion de manière à ce qu'elle soit accompagnée de faste et de couleurs. Les prêtres étaient vêtus de longues robes blanches et coiffés de hauts bonnets pointus. Ils marchaient en procession les jours d'assemblées solennelles. Tout était mis en œuvre pour rendre leurs services impressionnants. À ces occasions, des libations étaient versées sur le sol, des hymnes sacrés étaient chantés et des passages des écrits sacrés de Zoroastre étaient lus. Pour leur soutien financier, ils recevaient des offrandes et possédaient également des moyens considérables.³³

Les révélations de l'Ancien Testament avaient dévoilé la Trinité. « Sous une apparence défigurée et grossière, » Zoroastre proclama sa propre espèce de trinité.³⁴ Il plaça à la tête de sa hiérarchie céleste Ormazd (ou Ahura-Mazda), le grand esprit sage, et Ahriman, l'esprit maléfique suprême, qui était le dieu coexistant et rival des ténèbres habitant le gouffre de la nuit. Avec eux, il associait de façon marquée Mithra, le dieu de la lumière, qui était le soleil et une incarnation du culte du soleil. Comme le soleil n'était ni dans les cieux ni sur terre, mais se balançait dans une position intermédiaire entre le ciel et la terre, Mithra était le grand médiateur. Lorsque le mithraïsme s'est répandu dans l'Empire romain, on disait de Mithra qu'il était le champion des pécheurs, le compagnon après la mort et le guide de l'âme vers les cieux des cieux.

Esdras, Néhémie et Esther avaient été témoins de la domination du culte de Zoroastre dans l'Empire perse. Cette même religion a captivé province après province de l'Empire romain jusqu'à ce que, par la popularisation de son dieu-soleil, Mithra, elle menaçait d'étouffer le christianisme.

La dévotion à Mithra était d'une ampleur étonnante. Une longue ligne de Mithraea, ou temples du dieu, s'étendait du sud de la France le long du Rhin, jusqu'au territoire des tribus germaniques. Aucune division politique de l'État n'a peut-être plus contribué à la gloire de la divinité orientale que les provinces germaniques de l'empire. La ville de Rome elle-même regorge de monuments de Mithra.³⁵ Le fait que la Rome païenne, et plus

tard la Rome papale, se soit rendue à la religion des Perses, ses ennemis, témoin de la grande force du mithraïsme.

Il était difficile pour le christianisme, à ses débuts, de faire face à une religion qui, pendant six cents ans, avait été le culte dominant des empires perse et parthe. Les premiers évangélistes du christianisme durent cependant faire face à une opposition spirituelle plus grave que la persécution, car de nombreux traits extérieurs et croyances du zoroastrisme semblaient identiques à ceux de l'Église apostolique. Cette religion antichrétienne commença à parler de Mithra, le médiateur, de sa mission terrestre pour défendre les fidèles, de son ascension au ciel, du baptême qu'il a institué, de sa seconde venue suivie de la restauration de toutes choses et du règne final et sans fin des justes. Les ressemblances entre le christianisme et le zoroastrisme étaient si grandes que lorsque les premiers chrétiens se sont suffisamment multipliés pour faire face à leur adversaire, chaque corps était en mesure de considérer l'autre comme une contrefaçon.

LE CRÉDO DE ZOROASTRE, ADORATEUR DU SOLEIL

En liant les observances saisonnières de son culte aux planètes et aux étoiles, le zoroastrisme avait ouvert un champ plus propice à la spéculation que les légendes des mythologies plus anciennes. Cependant, le pire obstacle auquel l'Église primitive a dû faire face a été le caractère exalté que les fidèles perses donnaient au dimanche. Le grand défaut de beaucoup de religions anciennes était qu'elles négligeaient de réunir leurs adeptes un jour sur sept pour entendre exposer les lois de leurs fondateurs. C'est ce que Moïse avait ordonné à son peuple de faire.³⁶ Le zoroastrisme n'a pas négligé ce principe. Il a souligné le caractère sacré d'un jour sur sept. Comme il s'agissait avant tout d'une religion d'adoration du soleil, quoi de plus approprié que de choisir le dimanche, le jour du soleil, comme jour saint ?³⁷

Pour renforcer l'observance du dimanche, les mages perses enseignaient que les cinq planètes, toutes connues à leur époque, ainsi que le soleil et la lune, étaient des divinités. Un jour de la semaine était consacré à chacun de ces sept corps célestes. Ainsi, le dimanche était consacré à Mithra, ou au soleil, le plus grand de tous les dieux du zoroastrisme.

Leur cérémonie de baptême, appelée 'taurobolium', était un exemple des rites mithraïques si détestés par les disciples de Jésus. Les novices étaient allongés nus sur le sol d'une chambre basse dont le toit était en treillis. Dans la chambre supérieure, un taureau était tué et le sang s'écoulait à travers le treillis sur le candidat en bas. Nous avons déjà mentionné la pratique de l'inceste. Comme Mithra était censé être né de cette manière, cette pratique révoltante a perduré à travers les siècles. Aux sacrifices

perses s'ajoutaient des oblations, comme le versement d'huile, de miel ou de lait sur le sol. Au fur et à mesure que les adeptes franchissaient les sept étapes ou degrés du culte mithraïste, de nombreuses purifications et flagellations étaient exigées.

Nous avons noté la rapidité et la force inégalées avec lesquelles le mithraïsme s'est emparé des provinces de l'Empire romain. C'est dans la patrie de la Perse, centre et source de la contrefaçon, que les premiers missionnaires de la foi chrétienne prirent d'assaut sa citadelle. Ainsi, l'opposition du pouvoir ecclésiastique occidental en Europe et le puissant antagoniste du zoroastrisme en Orient constituaient un obstacle presque insurmontable pour l'Église d'Orient. Il était providentiel qu'à ce moment critique, alors que l'Église étendait son vaste programme vers l'Orient, elle unifie ses forces et trouve en Papas un dirigeant fort.

L'ÉGLISE RENCONTRE LA CONTREFAÇON DE BOUDDHA

Au cours des siècles qui ont précédé et immédiatement suivi le Christ, les nations civilisées se sont connues par la navigation, les traités, le commerce et les voyages.³⁸ Rome, la Grèce, la Perse et la Chine étaient toutes intéressées par la construction et l'entretien de bonnes routes, et déterminées à conquérir le territoire de l'autre. À l'époque de Pompée, vers 50 avant J.-C., la domination romaine s'était étendue jusqu'aux rives occidentales de la mer Caspienne, où se trouvait la frontière de la Chine.³⁹ Depuis la conquête du nord de l'Inde par Alexandre (325 av. J.-C.), les relations entre l'Égypte et l'Inde furent considérables.⁴⁰ La captivité des Juifs – celle des deux tribus du sud, à partir de 606 av. J.-C., et celle des dix tribus du nord, à partir d'environ 800 av. J.-C. – et leur dispersion dans toutes les nations étaient d'autres moyens d'intercommunication entre les nations orientales à l'époque de l'Ancien Testament. L'érudit jésuite M. L. Huc a fait remarquer que les Juifs se rendaient par de nombreuses caravanes en Perse, en Inde, au Tibet et même en Chine ; que cela avait pour effet de répandre leurs livres, leurs doctrines et leurs prophéties parmi tous les habitants de l'Asie ; que les Juifs étaient dispersés dans toutes les villes ; et qu'il n'était pas facile de trouver un endroit de la terre qui ne les avait pas accueillis et où ils ne s'étaient pas établis.⁴¹

Cet échange entre les nations orientales est exprimé par un autre auteur :

Tout au long de la dynastie Han, des relations commerciales ont existé entre Rome et la Chine, les deux plus grands et plus puissants empires de l'Antiquité. Au premier siècle, Strabon a vu 120 navires dans un port de la mer Rouge, prêts à partir pour l'Inde ; et jusqu'au début du troisième siècle, des expéditions

maritimes quittaient les ports égyptiens et perses via la mer Rouge et l'océan Indien à destination de Canton et d'autres ports du sud de la Chine.⁴²

Khotan, grande ville du Turkestan, à l'ouest de la Chine proprement dite, fut fondée par l'empereur chinois qui construisit la Grande Muraille de Chine (vers 214 av. J.-C.). C'était la capitale du Turkestan, un pays grand comme la France et très riche en ressources. C'était la ville centrale où se rencontraient Chinois et Aryens. Le Turkestan possédait des routes, des auberges et des moyens de transport qui permettaient le commerce et la communication entre la Chine, la Perse et l'Inde.

Le lien historique suivant est des plus intéressants. Les historiens soulignent que Darius le Grand, fils d'Hystaspès, a conquis le nord-ouest de l'Inde à peu près à l'époque où Bouddha rendit sa célèbre visite au roi Ajatasatru, dont la dynastie régnait sur de vastes territoires dans le nord-est de l'Inde.⁴³ Les enseignements de Zoroastre pouvaient ainsi se mêler à ceux du Bouddha. La partie de l'Inde conquise par la Perse était gouvernée comme la vingtième satrapie, ou province, et était considérée comme le district le plus riche de l'Empire perse. Elle fournissait les plus importantes recettes en espèces des provinces asiatiques de l'empire. Un contingent d'archers indiens a combattu dans l'armée perse qui marcha contre la Grèce.⁴⁴ Ce chevauchement de la Perse et de l'Inde a rendu le zoroastrisme accessible au peuple hindou.

Le prénom de Bouddha était Gautama. Le mot Bouddha signifie « l'illuminé ». Ernest de Bunsen dit : « Les doctrines de Zoroastre étaient aussi bien connues de Gautama que des Hindous initiés, bien qu'ils aient plus ou moins caché cette connaissance au peuple. »⁴⁵ Bunsen ajoute : « La réforme bouddhiste était basée sur les doctrines zoroastriennes. »⁴⁶ Pythagore, en Grèce, a suivi Zoroastre. Etant donné que le confucianisme chinois, dans sa grande ressemblance avec le bouddhisme, suivait apparemment les enseignements de l'Ancien Testament et était similaire à la philosophie pythagoricienne, on peut trouver des accords sur ces trois religions.⁴⁷ Leurs différences résident principalement dans la différence d'emphase. Bouddha, en Inde, mettait l'accent sur le monde à venir ; Confucius, en Chine, sur une religion du foyer et de l'État ; et Pythagore, en Grèce, sur l'esprit et l'âme. Le premier était panthéiste, le deuxième était nationaliste et le troisième était spirite. C'est ainsi que ces chefs religieux ont influencé les nations et les ont prises au piège de leurs fausses applications envoûtantes des révélations divines.

Jusqu'à l'époque du Bouddha, environ 400 ans avant J.-C., l'Inde était sous l'emprise du brahmanisme, du système des castes et de l'idolâtrie. La nouvelle religion de Bouddha s'est imposée avec succès dans ce sous-

continent. Le bouddhisme transforma l'idolâtrie, passant de l'adoration de millions de dieux à l'adoration de Bouddha lui-même.⁴⁸ Son enseignement est imprégné de doctrines et de cérémonies qui contrefont la religion révélée de l'Ancien Testament. Dans le bouddhisme, on trouve des visions, des miracles, un sacerdoce, dix commandements charnels, des processions, des temples, des images et des jours de fête.⁴⁹ La grande fête de Bouddha, le quinzième jour du septième mois, doit être notée comme étant le jour précis de la fête biblique des Tabernacles.⁵⁰ En cela, Bouddha a probablement suivi Zoroastre.⁵¹ Plus tard, des preuves frappantes seront données de la manière dont le bouddhisme s'est ensuite sauvé d'un rejet mondial en contrefaisant l'histoire et les doctrines du Christ.⁵²

La relation entre Bouddha et le sabbat du septième jour est exprimée par Arthur Lloyd en ces termes :

Il nous semble facile de deviner d'où lui est venue l'idée d'un sabbat hebdomadaire, et le fait que l'ordre des moines ait conservé ses jours de sabbat pendant de nombreux siècles après le nirvana, nous permettra de reconnaître et d'admettre plus facilement la doctrine défendue par une grande partie des bouddhistes du Nord, selon laquelle Bouddha a également enseigné, personnellement et pendant sa vie terrestre, le salut mis en œuvre pour beaucoup par un autre Bouddha, qui est illimité dans la vie, la lumière et la compassion, et que le Japon connaît sous le nom d'Amitabha.⁵³

L'ÉGLISE D'ORIENT COMBAT L'HINDOUISME

L'hindouisme, qui avait déjà tenté de relever le défi des enseignements de l'Ancien Testament et de la réforme bouddhiste, se mit à nouveau en devoir de s'opposer à l'Église d'Orient. A l'époque du prophète Daniel, la pleine lumière de la vérité de Dieu éclaira le peuple du Gange. Ils s'adonnaient au culte sensuel de leurs idoles. L'immoralité et la dégénérescence s'étaient emparées d'eux avec une force terrible. Ils étaient destinés à périr dans leur propre corruption si aucune autre voie de salut ne leur était présentée. Plus d'un siècle avant Daniel, les Juifs des dix tribus avaient été emmenés en captivité. Dans la providence de Dieu, ils avaient été dispersés dans de nombreux pays ; ils restaient toutefois toujours le peuple élu de Dieu. Enflammés par les nouvelles révélations merveilleuses accordées au prophète Daniel, ils prêchèrent en lançant un défi retentissant aux dieux animistes de l'Inde. La littérature hébraïque a afflué à travers l'Himalaya, parlant de Dieu le Père, du Saint-Esprit et d'une troisième personne dont le Psalmiste a déclaré : « Parole de l'Eternel à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied. » (Psaume 110 : 1). Les Juifs se sont

installés en Inde.⁵⁴ Un orientaliste a trouvé des preuves convaincantes que les Afghans descendaient des tribus perdues. Au pays des Afghans, parmi les innombrables descendants des captifs juifs, régnait la race de Bouddha. C'est là que se déroulèrent les événements marquants du ministère de Bouddha.⁵⁵

Les brahmanes s'empressèrent de développer une nouvelle philosophie de la divinité. Les historiens montrent qu'à cette époque (vers 500 avant J.-C.), les prêtres hindous modifièrent leurs enseignements et adoptèrent la conception adorable d'un Père céleste aimant.⁵⁶ Une nouvelle littérature a vu le jour et d'innombrables traités furent écrits pour placer Brahma (le créateur), Vishnu (le conservateur) et Siva (le destructeur), la trinité hindoue, sur un pied d'égalité avec Jéhovah. Ces conceptions plus abstraites et moins matérialistes de la religion constituaient la foi des brahmanes et des classes éduquées, mais elles laissaient les masses à leur idolâtrie grossière. Les brahmanes cherchaient à contrôler l'idolâtrie de la population ignorante en utilisant de puissantes doctrines de peur et de faveurs.

Rien n'avait suscité autant d'enthousiasme chez les Juifs en captivité que les visions de Daniel révélant la venue de leur Messie. Le prophète hébreu a clairement indiqué que cet Oint serait un médiateur souffrant, un substitut dans Sa mort pour les pécheurs (Daniel 9 : 24 ; 7 : 27). Bien que les brahmanes n'aient pas saisi cette phase de la mission du Messie, pas plus que les pharisiens, ils étaient conscients de l'attrait significatif qu'un médiateur divin exercerait sur les masses. Ils ont donc inventé de nouveaux enseignements sans reconnaître la source de leur inspiration. Ils ont commencé à enseigner une trinité hindoue, rivale de la Divinité de l'Ancien Testament. On peut en voir une illustration à l'extérieur de Bombay, dans le temple-caverne de l'île d'Éléphanta, visité chaque année par des milliers de pèlerins et de voyageurs.⁵⁷

En plus d'offrir à leurs fidèles le type de trinité à trois têtes sur un seul corps, les prêtres utilisaient les doctrines païennes du panthéisme, du nirvana et de la transmigration. Dans le panthéisme, ils enseignaient que la Divinité était la somme totale de l'univers. Les choses matérielles, telles qu'on les voyait, n'existaient pas. Tout objet visible était une illusion, toutes les choses n'étaient que des manifestations éphémères de la divinité. Elles n'avaient pas de réalité essentielle. Une seule chose était réelle – Brahma, l'Absolu, l'Infini, l'Indescriptible, le Tout.

La doctrine de la transmigration a semé la terreur dans le cœur des habitants de l'Inde. Elle envisageait une succession sans fin de funérailles et de renaissances dans des formes de vie animales ou végétales inférieures. Pour les masses hindoues, l'existence dans cette vie présente ne signifiait au mieux qu'une misère après l'autre. La mort, cependant, ne les soulageait

pas. Au lieu d'être soulagée des souffrances de la vie, l'âme doit redescendre sur terre pour devenir un serpent, un chien ou un porc immonde. S'ils espéraient avoir la chance de choisir le moindre des deux maux dans le monde à venir, ils devaient obéir aux prêtres dans cette vie. D'où le pouvoir des brahmanes.

La troisième doctrine, le nirvana, était la croyance en l'absorption totale de l'existence à la mort. Elle signifiait l'annihilation de l'homme, du moi, par l'union complète avec Brahma. Elle envisageait la fusion de toutes les entités conscientes dans la paix sans passion et la pensée sans vague de la déité. L'existence la plus bénie était la dissolution totale de toute existence. La trinité rassemblait en elle, pour des années sans fin, toutes les personnalités indicibles de l'univers. Le paradis n'était pas un lieu, mais un état d'esprit. Pour l'hindou, c'était une hérésie de dire que l'éternité serait remplie d'êtres saints et heureux, tels que le décrivait l'Ancien Testament. Selon l'hindouisme, les trônes, les principautés, les anges, les démons et les médiateurs devaient tous disparaître. Ce n'étaient que des fantaisies de l'esprit ; ils n'existaient pas vraiment.

LA NOUVELLE RÉVOLUTION DE L'HINDOUISE

Telle était l'Inde cinq cents ans après Daniel, lorsque l'Église d'Orient pénétra dans ce triste pays. De toutes les situations difficiles auxquelles le christianisme dut faire face en Orient, celle de l'Inde était sans rivale. Sans crainte dans la force de l'Esprit Saint, la ferveur apostolique a immédiatement confronté le paganisme dissimulé. Désormais unifiée sous l'organisation achevée par Papas, l'Église partit en conquête pour Christ. Dieu lui accorda de merveilleux succès. Avec la faucille de la vérité, les témoins de Jésus moissonnèrent des grains d'or pour le grenier céleste. Année après année, décennie après décennie, le christianisme se révéla comme une force conquérante en Inde.

C'est alors qu'une révolution étonnante se produisit. Les brahmanes se réveillèrent en sursaut. Ils réalisèrent que de nouvelles vérités étaient en train de leur arracher leur pouvoir. Ils raisonnèrent sans doute ainsi : « Pourquoi sommes-nous assis ici comme des insensés ? N'avons-nous pas vu l'Église de Rome, à l'ouest, construire une rivale prospère à l'Église du Nouveau Testament ? Dépassons à la fois Rome et les organes plus simples de la chrétienté. Élaborons un système d'imitation si éblouissant que toutes les autres religions, même notre ancien enseignement, seront complètement éclipsées. » Vers 600, ils ont inventé la légende de Krishna et, pour la soutenir, ils falsifièrent leur chronologie.

Le pouvoir de l'Évangile de défier l'erreur était révélé par l'agitation qui régnait parmi les dirigeants hindous. Les prêtres païens étaient

conscients que cela signifiait la fin de leur pouvoir s'ils ne fabriquaient pas de nouvelles armes. Le succès dépendait de leur capacité à imiter. Ils doivent faire appel aux émotions humaines avec la même force que celle qui fut apportée pour la première fois au monde par Jésus-Christ. Ils doivent réorganiser leurs devoirs religieux et copier ou contrefaire les services de la véritable église.

Pour construire une défense contre l'Évangile, ils étaient obligés de faire trois choses.

Tout d'abord, ils devaient inventer un dieu à eux, qui serait entré dans un corps humain. Cela pouvait concurrencer l'histoire de la naissance de Jésus dans la chair, qui gagnait partout des cœurs. Deuxièmement, ils devaient donner à ce faux Messie un nom semblable à celui du Christ, avec des événements similaires de sa vie et des enseignements parallèles. Troisièmement, ils devaient adapter leur chronologie à l'astronomie hindoue pour que la date de cette incarnation fabriquée soit antérieure de plusieurs siècles à la naissance de Jésus, afin de donner l'impression que le christianisme a été copié sur l'hindouisme. De nouveaux documents furent fournis pour assurer le succès de l'entreprise.

La divinité qu'ils ont choisi d'incarner était Krishna, un nom très proche de celui du Christ. Les livres écrits par les païens, avant l'arrivée du christianisme, avaient raconté les descentes des dieux parmi les hommes. Cependant, il ne s'était agi que de la simple manifestation d'une partie d'un attribut de la divinité. La nouvelle doctrine de l'incarnation qui vit alors le jour produisit une série complète de littérature et de théologie concernant la naissance merveilleuse de Vishnu, la divinité suprême, qui s'est incarnée dans la chair humaine sous le nom de « Krishna ». ⁵⁸ « Il descendit dans toute la plénitude de la divinité, à tel point que Vishnu est parfois confondu avec Brahma, ce dernier s'incarnant en Krishna comme 'le très suprême Brahma' ». ⁵⁹ De nombreuses épopées furent écrites pour glorifier les exploits de ce dieu qui était descendu pour partager les joies et les peines de l'humanité. Dans le cœur de millions de personnes, Krishna en est venu à occuper la place de Vishnu lui-même. De même que les chrétiens adressent leurs prières au Christ plutôt qu'à Dieu, les hindous peuvent adresser leurs prières à Krishna plutôt qu'à Vishnu, la divinité suprême.

Le mérite en revient à John Bentley qui, en 1825, détecta cette fraude des brahmanes après qu'elle ait été acceptée pendant douze cents ans. La similitude entre les noms du Christ et de Krishna avait été remarquée depuis longtemps. Des écrivains avaient énuméré les nombreuses concordances entre les événements de la naissance et de la vie du Christ et ceux de Krishna. ⁶⁰ Lorsque des traductions ultérieures de la littérature hindoue furent publiées, les penseurs furent déconcertés par les nombreuses similitudes surprenantes entre les enseignements des deux religions. Les

prêtres indiens, qui prétendaient que l'incarnation de Krishna avait eu lieu six cents ans avant le Christ, aimaient se vanter que le Nouveau Testament avait été construit à partir des épopées hindoues. Bentley résolut le mystère. Il obtint des brahmanes l'horoscope de Krishna, qui, selon eux, était né le 25 mars à minuit, ainsi que la position du soleil, de la lune et des cinq planètes dans les constellations célestes. Cet Anglais passionné, compétent dans les mathématiques de l'astronomie, prouva de manière concluante que la date la plus ancienne à laquelle on pouvait prétendre pour la naissance de Krishna était le 7 août de l'an 600.⁶¹ Les auteurs qui écrivirent par la suite sur l'hindouisme estimèrent que les conclusions de Bentley méritaient d'être prises en considération.

Les détails intéressants suivants concernant Krishna sont donnés par M'Clintock et Strong :

Le krishnaïsme, avec toutes ses imperfections, peut être considéré comme une révolte nécessaire et extrême du cœur humain contre les caprices insatisfaisants de la philosophie impie dans laquelle le brahmanisme et le bouddhisme avaient également dégénéré. Les spéculations des six écoles de philosophie, telles qu'énumérées par les écrivains autochtones, ne servirent qu'à déconcerter l'esprit jusqu'à ce que le mot maya, « illusion », fût devenue l'expression de tout ce qui appartient à la vie à venir. La nature de l'homme demande de la lumière sur les questions difficiles de l'existence mortelle, mais exige en même temps ce qui est plus important, un ancrage pour l'âme dans le proche et le tangible...

D'autre part, les Puranas révèlent à propos de Krishna une vie humaine qui, considérée du point de vue le plus favorable, discrédite le nom et la nature de l'homme. C'est un tissu de puérlités et de licences. Les actes miraculeux de Krishna ont rarement été accomplis dans un but correspondant à l'idée d'une interposition divine. Ses associations en tant que bouvier (gopala) avec les gopis (femmes) – dans lesquelles il est le plus populaire en tant qu'objet d'adoration – ne valent pas mieux que les amours de la mythologie classique.⁶²

À l'époque où les brahmanes ont inventé l'histoire de Krishna, il n'y avait en Inde pas de puissance opposée assez forte pour les empêcher de créer cette supercherie. Le Moyen-Âge s'installait en Europe. En Occident, il n'y avait ni l'intérêt ni la capacité nécessaires pour démasquer la supercherie. Le fait que l'hindouisme, craignant de perdre son pouvoir, ait été poussé à créer une contrefaçon du Christ et de son Évangile est un grand hommage à la splendide activité missionnaire déployée par l'Église d'Orient. Cela prouve

que l'Église évangélique, à la tête de laquelle Papas avait été élu en 285, était devenue une force dont il fallait tenir compte en 600.

En parlant de Cosmas, le célèbre voyageur et prédicateur nestorien, un auteur oriental bien connu, en utilisant le mot « moine » dans son sens originel de pasteur, indique la vaste étendue de l'Église d'Orient en 538 :

Nous nous arrêterons encore un instant sur la description donnée par Cosmas (qui, avant de devenir moine, était un marchand alexandrin et naviguait sur la Méditerranée, la mer Rouge, le golfe Persique, et visitait également l'Inde et Ceylan) de la vaste étendue d'UN CHRISTIANISME ORIENTAL à la date même de l'arrivée du Mahayana au Japon, en 535 après J.-C. Il déclare que des églises avec une liturgie complète se trouvaient alors à Ceylan, Malabar, Socotra et au nord-ouest de l'Inde (apparemment identiques aux chrétiens de Saint-Thomas) dirigées par des évêques et des prêtres envoyés par le patriarche de Séleucie ; ainsi qu'en Bactriane et chez les Huns, en Mésopotamie, en Scythie, etc.⁶³

Dans l'histoire de Papas, nous avons vu les forces avec lesquelles l'Église d'Orient a lutté. Pourtant, face à tous ces puissants ennemis, l'Église, sous l'organisation mise en place à l'époque de Papas, a triomphé. Chacune de ces religions contrefaites fut obligée d'adopter des mesures draconiennes pour lutter contre les percées de cette église, gardienne du christianisme apostolique. Dieu a grandement béni l'Église d'Orient et l'a préservée pendant des siècles jusqu'à ce qu'elle eût accompli sa mission.

¹ Perkins, *A Residence of Eight Years in Persia*, p. 1.

² Bar Hebraeus, *Chronicon Ecclesiasticum*, vol. 3, p. 27.

³ *Recognitions* de Clément, livre 9, et Tertullien, *An Answer to the Jews*, ch. 7, trouvé dans *Ante-Nicene Fathers*, vols. 8, 3.

⁴ Prideaux, *The Old and New Testament Connected*, vol. 1, p. 203.

⁵ Stewart, *Nestorian Missionary Enterprise*, p. 78.

⁶ Lloyd, *The Creed of Half Japan*, p. 23.

⁷ Voir l'étude de l'auteur dans les chapitres 17 à 23.

⁸ Rawlinson, *The Seven Great Monarchies of the Ancient Eastern World*, vol. 3, ("The Sixth Monarchy"), pp. 207-211.

⁹ Lors de son séjour à Bagdad, l'auteur visita ce qui restait de Séleucie et de Ctésiphon. Ces ruines ne se trouvent qu'à quelques kilomètres de Bagdad.

¹⁰ Wigram et Wigram, *The Cradle of Mankind*, p. 17.

¹¹ Burkitt, *Early Eastern Christianity*, p. 41.

¹² Wigram, *Introduction to the History of the Assyrian Church*, pp. 27-34.

¹³ Bar Hebraeus, *Chronicon Ecclesiasticum*, vol. 3, p. 27.

¹⁴ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 1, p. 657.

¹⁵ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 1, cent. 3, pt. 2, ch. 3, par. 5.

¹⁶ Farrar, *History of Interpretation*, pp. 162, 165.

¹⁷ Luther, *Table Talk*, p. 228.

¹⁸ Clarke, *Commentary*, sur Proverbes 8.

¹⁹ Milman, *The History of Christianity*, vol. 2, pp. 175, 176.

9. PAPAS, PREMIER CHEF DE L'ÉGLISE EN ASIE

- ²⁰ Schaff, *History of the Christian Church*, 2^{de} période, vol. 2, par. 173.
- ²¹ Killen, *The Old Catholic Church*, p. 275.
- ²² Bower, *The History of the Popes*, vol. 1, p. 18 ; aussi, Hefele, *History of the Christian Councils*, vol. 1, pp. 300-313.
- ²³ Shotwell et Loomis, *The See of Peter*, p. 276.
- ²⁴ Bower, *The History of the Popes*, vol. 1, p. 18.
- ²⁵ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 1, cent. 2, pt. 2, ch. 4, par 11.
- ²⁶ Jackson, *Persia, Past and Present*, pp. 135, 153, 253, 281, 336, 366. Lorsque l'auteur a visité Malabar Hill, on lui a dit que chaque prêtre en robe blanche servait six heures, répartissant ainsi la garde de vingt-quatre heures entre quatre prêtres.
- ²⁷ Prideaux, *The Old and New Testament Connected*, vol. 1, pp. 194-197.
- ²⁸ Gordon, "World Healers," pp. 41, 450.
- ²⁹ *The Catholic Encyclopedia*, art. "Avesta".
- ³⁰ Hopkins, *History of Religions*, pp. 408, 409.
- ³¹ Rawlinson, *The Seven Great Monarchies of the Ancient Eastern World*, vol. 3, p. 586.
- ³² Killen, *Ecclesiastical History of Ireland*, vol. 1, p. 29.
- ³³ Rawlinson, *The Seven Great Monarchies of the Ancient Eastern World*, vol. 3, p. 588.
- ³⁴ Edgar, *The Variations of Popery*, p. 296.
- ³⁵ Cumont, *The Mysteries of Mithra*, pp. 79-81.
- ³⁶ Josephus, *Antiquities of the Jews*, b. 1, ch. 1, par. 1.
- ³⁷ Cumont, *The Mysteries of Mithra*, pp. 167, 191 ; aussi Tertullien, *Apology*, ch. 16, trouvé dans *Ante-Nicene Fathers*, vol. 3.
- ³⁸ Howells, *The Soul of India*, pp. 534, 535.
- ³⁹ Huc, *Christianity in China, Tartary, and Thibet*, vol. 1, p. 9.
- ⁴⁰ Howells, *The Soul of India*, p. 535.
- ⁴¹ Huc, *Christianity in China, Tartary, and Thibet*, vol. 1, pp. 2, 3.
- ⁴² Gordon, "World Healers," p. 40.
- ⁴³ Smith, *Early History of India*, pp. 34, 40.
- ⁴⁴ Idem, pp. 39, 40.
- ⁴⁵ Bunsen, *The Angel-Messiah of Buddhists, Essenes and Christians*, p. 10.
- ⁴⁶ Idem, p. 80.
- ⁴⁷ Voir l'étude de l'auteur au chapitre 21, intitulée « Adam et l'église en Chine ». Concernant l'accord entre le pythagorisme et le confucianisme, voir *The Encyclopedia Britannica*, 9^{ème} éd., art. "Confucius".
- ⁴⁸ Gordon, "World Healers," pp. 10, 31, 66, 138, 151, 165.
- ⁴⁹ Beal, *Buddhists' Records of the Western World*, vol. 1, pp. i-l (Introduction)
- ⁵⁰ Reichelt, *Truth and Tradition in Chinese Buddhism*, p. 97.
- ⁵¹ Fluegel, *The Zend-Avesta and Eastern Religions*, p. 101.
- ⁵² Voir l'étude de l'auteur au chapitre 23, intitulée « L'Église au Japon et aux Philippines ».
- ⁵³ Lloyd, *The Creed of Half Japan*, p. 16.
- ⁵⁴ Edersheim, *The Life and Times of Jesus the Messiah*, vol. 1, pp. 12-14 ; aussi Gordon, "World Healers," p. 229.
- ⁵⁵ L'auteur a visité la synagogue de Cochinchine, en Inde, dont les dirigeants pensent que leurs ancêtres sont partis de Palestine vers l'est bien avant le Christ.
- ⁵⁶ Hunter, *The Indian Empire*, pp. 99, 113 ; aussi Smith, *The Oxford History of India*, pp. 56, 57.
- ⁵⁷ L'auteur s'est rendu spécialement sur l'île d'Elephanta et a gravi la colline au milieu de nombreux fidèles qui se rendaient au culte du dieu trinitaire de l'hindouisme. Il a photographié l'immense pierre représentant la trinité païenne, c'est-à-dire trois têtes sur un seul corps, trois personnes en une seule substance.
- ⁵⁸ M'Clintock et Strong, *Cyclopedia*, art. "Avatar".
- ⁵⁹ Idem, art. "Krishna".
- ⁶⁰ Milman, *The History of Christianity*, vol. 1, p. 94, note.
- ⁶¹ Bentley, *Historical View of Hindu Astronomy*, p. 111.
- ⁶² Voir M'Clintock et Strong, *Cyclopedia*, art. "Krishna" ; aussi Kaye, *A Guide to the Old Observatories*, pp. 68, 69.
- ⁶³ Gordon, "World Healers," p. 77.

CHAPITRE 10

Comment l'Église a été chassée dans le désert

Les Goths ramenèrent ces captifs chrétiens (d'Asie Mineure) en Dacie, où ils s'installèrent et où un nombre considérable d'entre eux embrassèrent le christianisme par leur intermédiaire. Ulfilas était l'enfant d'un de ces captifs chrétiens et fut élevé dans les principes chrétiens.¹

L'HISTOIRE des Goths entre fortement dans l'interprétation de la période prophétique de 1260 ans. Lorsque nous considérons les Goths et leur apparition parmi les nations, cela nous amène au nom d'Ulfilas.

La plume ne peut décrire à quel point le visage de l'Europe occidentale a été transformé par les invasions teutonnes qui déferlèrent de l'est vers le sud et l'ouest. Elles se poursuivirent pendant au moins deux siècles et se terminèrent en 508, lorsque la papauté acheva de triompher des nouveaux venus. Les habitants de l'Europe furent relégués au second plan, de même que l'usage général de la langue latine, tandis que les étrangers et les langues étrangères régnaient du Danube à la Tamise. Le territoire de l'ancien Empire romain était pratiquement réduit de moitié. De profonds changements se produisirent dans ce qui restait de l'empire, désormais limité à l'extrémité orientale de la Méditerranée. Pendant ce temps, en Europe de l'Est, on assistait à une renaissance des formes les plus simples du christianisme. Les peuples celtes et gothiques de l'Ouest contribuèrent également à cette nouvelle ère évangélique.

Ulfilas (311-383 après J.-C.) remporta de grandes victoires pour le Christ. Les triomphes de ce missionnaire se déroulèrent parmi les nations concentrées le long des frontières septentrionales de l'Empire romain. Comme Patrick d'Irlande, il passa ses premières années en terre de captivité. Ulfilas termina son travail à peu près au moment où Patrick commençait le sien. Les croyances et les réalisations des deux héros présentent de nombreuses similitudes.



Lucien d'Antioche était à l'apogée de sa carrière quand Ulfilas était un jeune garçon. L'Asie Mineure, patrie de ses ancêtres, était, dans les premières années de l'Église, le théâtre d'une forte opposition à ces ecclésiastiques allégoriques qui avaient été comblés de faveurs impériales par Constantin, et qui s'opposaient à la traduction de la Bible par Lucien et à son système d'enseignement. Ulfilas fut appelé à faire son choix. Il décida de ne pas marcher avec les allégoristes. La Bible gothique qu'il donna aux nations qu'il convertissait suit en grande partie le Texte Reçu que nous a transmis l'érudit Lucien.² Ces contacts et associations précoces façonnèrent les croyances et les projets d'Ulfilas. Les Goths de la rive nord de la mer Noire avaient poussé leurs bateaux vers les ports du sud et avaient capturé les ancêtres d'Ulfilas qui résidaient en Asie Mineure.

Constantin II, fils et successeur de Constantin, ne partageait pas, comme nous l'avons vu précédemment, les opinions de son père, et il avait jeté l'égide de la protection impériale autour de l'autre parti, que l'église de Rome qualifiait d'ariens. Il leur avait accordé une totale liberté religieuse. Quelle fut l'attitude d'Ulfilas à l'égard des disputes sur la divinité qui avaient agité le concile de Nicée ? L'historien W. F. Adeney dit :

Il n'y a aucune raison de douter qu'Ulfilas ait été parfaitement honnête dans la position théologique qu'il occupait. En tant que missionnaire sérieux, plus préoccupé par le travail pratique d'évangélisation que par la controverse théologique, il était peut-être reconnaissant d'avoir une forme simple de christianisme qu'il pouvait rendre intelligible à ses rudes compatriotes plus facilement qu'une forme impliquée dans une métaphysique grecque subtile.³

Bien que les Goths aient refusé de croire comme l'Église de Rome, et qu'ils aient donc été qualifiés d'ariens, le romanisme ne signifiait pas grand-chose pour eux. En fait, il ne signifiait pas grand-chose pour Ulfilas, leur grand chef.⁴ Les Goths refusaient d'accepter les innovations de plus en plus nombreuses introduites dans l'Église des Césars, qui qualifiait rapidement tout concurrent d'arien. Avant l'arrivée d'Ulfilas, les Goths étaient avant tout un peuple guerrier. Le plus grand combat de l'apôtre pour les Goths, comme il nous l'apprend, ne fut pas tant la destruction de leur idolâtrie que le bannissement de leur tempérament guerrier. Ils firent cependant de grands progrès en remplaçant leur passion pour les campagnes martiales par un gouvernement stable et organisé, et en développant leur civilisation.

De 250 à 500 environ, les masses teutonnes déferlèrent sur les provinces d'Europe occidentale et formèrent dix nouvelles nations. Parmi ces dix nations, se trouvaient les deux branches des Goths : les Wisigoths, ou Goths occidentaux, et les Ostrogoths, ou Goths orientaux. Les autres tribus

10. COMMENT L'ÉGLISE A ÉTÉ CHASSÉE DANS LE DÉSERT

envahissantes étaient les Francs, les Burgondes, les Vandales, les Anglo-Saxons, les Alamans, les Hérules et les Suèves. Elles étaient destinées à devenir de puissantes nations de l'Europe occidentale. Les envahisseurs s'installèrent dans l'Empire romain, formant des royaumes tels que l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, l'Italie et le Portugal. Trois autres royaumes naquirent de ces migrations et, s'ils n'avaient pas été conquis, les Hérules régneraient aujourd'hui sur l'Italie centrale et méridionale, les Vandales sur l'Afrique du Nord et les Ostrogoths sur l'Europe méridionale.

Pendant deux siècles, ces questions restèrent en suspens : Ces nouvelles nations s'accrocheraient-elles à leur ancien paganisme germanique ? Se convertiraient-elles au christianisme celtique ? Tomberaient-elles sous la domination de l'Église de Rome ? Cette histoire passionnante révèle comment elles se sont converties, certaines d'abord au christianisme gothique, mais plus tard toutes au christianisme celtique, avant d'être soumises par des nations hostiles dont les armées étaient encouragées par la papauté.

L'appartenance d'Ulphilas à l'église qui avait refusé d'accepter les spéculations extrêmes sur la Trinité creusa un fossé entre ses convertis et ceux qui suivaient Rome. Élevé en captivité, il n'avait pas assisté aux scènes mouvementées du concile de Nicée (325 après J.-C.). Lors de cette célèbre assemblée historique, l'Église de Rome et l'empereur rejetèrent les opinions d'Arius, et la condamnation fut prononcée à l'encontre de ceux qui refusaient d'accepter la décision du concile. Qui peut dire si les enseignements d'Arius étaient tels qu'ils nous sont habituellement présentés ? Philippus Limborch doute qu'Arius lui-même ait jamais soutenu que le Christ avait été créé au lieu d'être engendré.⁵

Grâce à la faveur de Constantin, le parti de l'Église de Rome était dominant. Après la mort de Constantin, cependant, pendant près d'un demi-siècle, les empereurs étaient plus souples envers les opposants de l'Église romaine et levèrent souvent l'interdiction qui pesait sur les groupes en désaccord. En fait, à certains moments, il semblait que les opinions de ceux qui rejetaient les spéculations trinitaires extrêmes deviendraient définitivement dominantes dans l'empire. Par conséquent, lorsque des milliers d'églises et de chefs d'église de l'opposition furent stigmatisés comme ariens, il n'est pas surprenant de trouver Ulphilas défendant ces croyances.

Comme les Goths n'avaient pas de langue écrite, Ulphilas fut contraint d'inventer un alphabet. Il réduisit les sons gothiques à l'écriture. La première grande œuvre littéraire que les peuples de ces vastes nations, situées au nord des frontières de l'empire, consultèrent, fut la Bible. Elle

devint le trait d'union entre les peuples gothiques. Elle est à l'origine de la littérature teutonne. Elle fut le précurseur d'un Luther, d'un Shakespeare et d'un Goethe. Mais, comme le fait remarquer Massmann, il n'y a aucune trace de ce que l'on appelait l'arianisme dans les vestiges de la traduction gothique du Nouveau Testament.⁶

Ses ancêtres étant originaires d'Asie Mineure (les provinces où l'apôtre Pierre avait été spécialement chargé par Dieu d'implanter l'Évangile), Ulfilas a sans aucun doute été influencé par les doctrines de l'apôtre des Juifs ; il a rejeté les enseignements libéraux et non scripturaires qui inondèrent de nombreuses églises occidentales. Il croyait en la révélation divine de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il inculqua au peuple gothique un christianisme simple et démocratique. Comme Patrick et Columba, il semble qu'il ait respecté le septième jour comme sabbat. La citation suivante, tirée de l'historien Sidonius Apollinaris, concernant le grand Théodoric, un des derniers rois des Goths (454-526 ap. J.-C.), en témoigne. Sidonius n'était pas seulement un évêque de l'Église de France, mais aussi le gendre de l'empereur romain. Il se trouvait en France lors des grandes invasions des Goths. Il était donc bien informé des pratiques des Goths. Il écrit :

C'est un fait qu'autrefois les habitants de l'Orient avaient l'habitude, en tant qu'Église, de sanctifier le sabbat de la même manière que le jour du Seigneur, et de tenir des assemblées sacrées ; c'est pourquoi Astérius, évêque d'Amasie dans le Pont, dans une homélie sur l'incompatibilité, appela le sabbat et le dimanche un bel espace, et Grégoire de Nysse, dans un certain sermon, appelle ces jours frères et censure donc le luxe et les plaisirs du sabbat ; tandis que, d'autre part, les gens de l'ouest, qui défendaient le jour du Seigneur, ont négligé la célébration du sabbat, comme étant propre aux Juifs. D'où cette phrase de Tertullien dans son Apologie : « Nous ne sommes proches que de ceux qui ne voient dans le sabbat qu'un jour de repos et de détente ». Il est donc possible que les Goths aient pensé, en tant qu'élèves de la discipline des Grecs, qu'ils devaient sanctifier le sabbat à la manière des Grecs.⁷

Un érudit et voyageur décrivant l'Église russe moscovite (chrétiens habitant encore la région où les tribus avaient été affectées par les enseignements d'Ulfilas) nous apprend qu'après leur conversion, ils « ont toujours continué à pratiquer la communion et la religion grecques ; ... considérant qu'il est illégal de jeûner le samedi ».⁸

Ce même auteur, décrivant la doctrine de l'Église orthodoxe grecque, dit :

10. COMMENT L'ÉGLISE A ÉTÉ CHASSÉE DANS LE DÉSERT

Ils admettent les mariages de prêtres.... Ils rejettent l'usage religieux des mascarons, des images ou des statues, mais admettent dans leurs églises des tableaux ou de simples dessins. Ils célèbrent le samedi (l'ancien sabbat) de manière festive et y mangent de la viande, interdisant comme illégal de jeûner tous les samedis de l'année sauf la veille de Pâques.⁹

Pendant de nombreux siècles, la papauté imposa le jeûne le samedi, ce qui suscita chez les membres de l'Église irréflechis une aversion pour le caractère sacré de ce jour.¹⁰

CONVERSION DES GOTHES PAR ULFILAS

Il serait impossible de comprendre correctement les événements qui conduisirent l'Église dans le désert sans prendre conscience du rôle important joué par les Goths dans ce drame. Tribu après tribu, les Teutons – ces peuples pratiquement inconnus vivant au nord du Danube – avaient le pouvoir d'assener des coups de boutoir à des États établis. Des masses humaines, capables d'être mobilisées pour former des armées d'invasion destructrices, se tenaient aux frontières de l'Empire romain. La révolution provoquée par leurs migrations et leurs victoires décisives dans les batailles apparaîtra lorsque nous évaluerons leur place dans l'histoire. À la surprise générale, les Goths furent gagnés à l'Évangile en un temps étonnamment court, non pas par la persuasion de Rome, mais par Ulfilas. Alors que l'Église de Rome s'accrochait au pouvoir séculier, ces Églises étaient animées d'un zèle missionnaire.

Les puissantes armées des troupes invasives s'avancèrent. Des hommes gigantesques montés sur des chevaux de guerre précédaient les chariots couverts dans lesquels se trouvaient des femmes, des enfants et des biens terrestres. Les provinces tombèrent les unes après les autres devant leurs puissantes haches de guerre. La population romaine périt ou s'enfuit dans les montagnes et les cavernes. Enfin, en 409, les envahisseurs arrivèrent devant Rome. Après avoir conquis la ville qui, pendant des siècles, avait terrifié le monde, ils se retirèrent. Mais ils reviennent quelques décennies plus tard pour la conquête finale de l'Italie.

Les Goths et les Vandales ne se sont pas battus en raison d'un tempérament sanguinaire, mais parce qu'ils furent bloqués par les Romains lorsqu'ils furent chassés vers l'ouest par les masses sauvages de Scythie et de Sibérie. L'historien Walter F. Adeney a décrit l'esprit et les méthodes des Goths lorsqu'ils mirent Rome à sac en 410 :

Tout d'abord, ce fut une très bonne chose pour l'Europe que, lorsque les Goths déferlèrent sur l'Italie et s'emparèrent même

de Rome, ils arrivèrent en tant que peuple chrétien, respectant et épargnant les églises, et s'abstenant des barbaries qui accompagnèrent l'invasion de l'Angleterre par les Saxons païens. Mais, en second lieu, beaucoup de ces simples chrétiens gothiques apprirent à leur grande surprise qu'ils étaient des hérétiques, et cela seulement lorsque leurs efforts pour fraterniser avec leurs coreligionnaires de l'Église orthodoxe furent accueillis avec colère.¹¹

Les paroles suivantes de Thomas Hodgkin montrent à quel point ces hôtes envahissants étaient supérieurs à la condition corrompue de l'Église d'État en Afrique du Nord, lorsque les Vandales, qui refusaient également les doctrines prescrites par l'État de Rome, s'emparèrent de la patrie de Tertullien et de Cyprien :

Augustin avait dit : « Je suis venu de ma ville natale à Carthage, et partout autour de moi grondait la fournaise de l'amour impie... Des maisons de mauvaise réputation grouillaient dans chaque rue et sur chaque place, et étaient hantées par des hommes du plus haut rang et d'un âge qui aurait dû être vénérable ; la chasteté en dehors des rangs du clergé était une chose inconnue et impensable, et nullement universelle à l'intérieur de cette enceinte ; les pires vices, les péchés de Sodome et de Gomorrhe étaient pratiqués, avoués, glorifiés » – tel est le tableau que le presbytre gaulois dresse de la capitale d'Afrique.

Dans cette ville du péché marchait l'armée vandale, on pourrait presque dire, quand on lit l'histoire de leurs actions, l'armée des puritains. Avec toute leur cruauté et toute leur cupidité, ils ne se laissèrent pas entacher par la licence de la ville splendide. Ils bannirent les hommes qui gagnaient leur vie en répondant aux désirs les plus vils. Ils extirpèrent la prostitution d'une main sage mais non cruelle. En bref, Carthage, sous la domination des Vandales, était une ville transformée, barbare mais morale.¹²

Il convient ici de préciser que les Goths ne sont pas présentés comme constituant l'Église du désert. Cependant, ils n'étaient certainement pas en sympathie avec l'Église de Rome. C'était un peuple dans lequel la vérité avait du mal à remonter à la surface. Mais, d'un autre côté, le pouvoir religieux prédit dans Daniel 8 : 12 devait jeter la vérité par terre, et ainsi s'exercer et prospérer (Daniel 8 : 12).

LA PROPHÉTIE DES 1260 ANS DE LA PETITE CORNE

Il me parla ainsi : Le quatrième animal, c'est un quatrième royaume qui existera sur la terre, différent de tous les royaumes, et qui dévorera toute la terre, la foulera et la brisera. Les dix cornes, ce sont dix rois qui s'élèveront de ce royaume. Un autre s'élèvera après eux, il sera différent des premiers, et il abaissera trois rois. Il prononcera des paroles contre le Très-Haut, il opprimer les saints du Très Haut, et il espérera changer les temps et la loi ; et les saints seront livrés entre ses mains pendant un temps, des temps, et la moitié d'un temps. Puis viendra le jugement, et on lui ôtera sa domination, qui sera détruite et anéantie pour jamais. (Daniel 7 : 23-26)

La chaîne prophétique de Daniel 7 révèle, au moyen de symboles animaliers, la succession des événements mondiaux depuis l'époque de l'auteur prophétique jusqu'à la seconde venue du Christ. Sur la tête de la quatrième bête de la prophétie de Daniel, qui est souvent interprétée comme la quatrième monarchie universelle, l'Empire romain, on voit dix cornes. Les commentateurs concluent à juste titre qu'il s'agit des dix royaumes germaniques qui envahirent, brisèrent et prirent possession de la partie occidentale de l'Empire romain, ou du territoire originel de la quatrième bête. La croissance de la « petite corne », sa montée en puissance, l'arrachage de trois des dix cornes et ses propos virulents contre Dieu, accompagnés de la persécution des saints pendant 1260 ans, doivent maintenant retenir l'attention.

Clovis était le roi des Francs, l'une des tribus païennes qui avaient précédemment franchi les frontières de l'empire pour entrer dans la province de Gaule. Avant lui, son père avait œuvré avec dévouement avec les évêques de Rome. Clovis rencontra la faible résistance de l'armée de l'empire et la renversa avec succès. Son prochain ennemi redoutable était le peuple païen des Alamans, que l'on appellera plus tard les Germains.¹³ Il mena contre eux une bataille longue et sanglante au cours de laquelle il résista avec succès à leur invasion. Auparavant, il avait épousé Clotilde, fille du roi des Burgondes et catholique fervente.

Constatant la puissance et l'influence de la papauté, et soucieux de bénéficier de son soutien, il se convertit en 496, et tous ses partisans adhérèrent au catholicisme, trois mille d'entre eux étant baptisés en même temps que lui peu après sa conversion. Comme il s'y attendait, les catholiques se rallièrent à lui en tant que seul prince catholique en Occident.¹⁴

Les royaumes teutons qui avaient occupé d'autres provinces romaines, ainsi que la France, continuaient à pratiquer l'idolâtrie ou s'étaient convertis au christianisme enseigné par Ulfilas. Ils sont généralement catalogués comme ariens. Après sa conversion politique au christianisme prôné par l'Église de Rome, Clovis vainquit les Burgondes, dont le peuple était alors divisé entre le paganisme et le christianisme. Le désir de répandre sa nouvelle religion et de ruiner les royaumes chrétiens qui refusaient les nouvelles doctrines semblait être le but de son tempérament guerrier. La barbarie et la cruauté de ses actes ultérieurs prouvent à quel point sa conversion était politique et n'avait rien à voir avec un abandon du cœur à la vérité. Il ne fait aucun doute que sa nouvelle profession avait pour but d'établir et d'agrandir son royaume, et c'est pour cette raison qu'il renonça à l'idolâtrie au profit du christianisme de l'Église de Rome.¹⁵

Le point culminant de son ascension vers la gloire et la puissance fut atteint lorsqu'il s'efforça d'arracher au royaume des Wisigoths les riches et belles terres du sud de la France. Pas à pas, soutenu par Rome et par l'influence de l'empereur de Constantinople, Clovis les repousse jusqu'à la grande bataille décisive de 507-508. Elle fut décisive car les royaumes païens voisins qui le haïssaient étaient prêts à se ruer sur lui en cas de défaite. Rome attendit avec impatience l'issue de cette bataille décisive, car elle savait bien que ses espoirs d'expansion dans ce monde étaient vains si son unique prince en Occident venait à échouer.

L'empereur de Constantinople suivait également avec une attention haletante les nouvelles de cette guerre. L'empereur, confronté à de puissants ennemis à l'est et au nord, ne voyait guère d'avenir pour le type de christianisme qu'il défendait si Clovis ne parvenait pas à donner aux Francs une place permanente sous le soleil par cette victoire finale.

L'armée des Wisigoths fut mise en déroute par les Francs lors de la rencontre de 507. Il était nécessaire pour Clovis de détruire les sources d'approvisionnement. Il battit le fer tant qu'il était chaud et, en 508, il poursuivit les Wisigoths jusqu'à leurs forteresses du sud et les vainquit. Clovis fut nommé consul par l'empereur,¹⁶ tandis que l'Église de Rome l'appelait la première Majesté catholique et son successeur « le fils aîné de l'Église ». La « petite corne » était en train de déraciner les autres cornes. Pour ce qui est de l'importance, pour le cours de l'histoire du monde, de l'aboutissement en 508 de l'établissement du premier royaume catholique en Occident, laissons parler les témoins. Voici ce que dit R. W. Church :

Le roi franc jeta son épée dans la balance contre la cause arienne et devint le champion et l'espoir de la population catholique dans toute la Gaule.

10. COMMENT L'ÉGLISE A ÉTÉ CHASSÉE DANS LE DÉSERT

Les envahisseurs étaient enfin arrivés, *et ils étaient là pour rester*. Il fut décidé que les *Francs*, et *non les Goths*, dirigeraient les destinées futures de la Gaule et de l'Allemagne, et que la *foi catholique*, et non l'arianisme, serait la religion de ces grands royaumes.¹⁷

Encore, David J. Hill, ancien ambassadeur des États-Unis en Allemagne :

Jusqu'à l'époque de Clovis, les hordes envahissantes de l'Est avaient progressé régulièrement vers l'ouest... Désormais, cette marée allait s'inverser et la conquête allait se faire dans la direction opposée. Les Francs seuls, parmi toutes *les races barbares* qui avaient envahi l'empire, ne furent pas entièrement absorbés par lui, mais gardèrent, pour ainsi dire, un canal de communication ouvert avec le grand arrière-plan germanique. Ce sont les Francs qui, tournant leur visage vers l'est, ont non seulement *empêché les barbares de continuer à avancer*, mais sont devenus les défenseurs de la chrétienté.¹⁸

Comme l'écrit le professeur George Adams :

Cette question, Clovis l'a réglée, peu de temps après le début de sa carrière, par sa conversion au christianisme catholique... Par ces trois aspects, l'œuvre de Clovis a donc exercé une influence créatrice sur l'avenir. Il réunit les Romains et les Germains sur un pied d'égalité, chacun conservant les sources de sa force pour former une nouvelle civilisation. Il a fondé une puissance politique qui devait unir presque tout le continent en elle-même et METTRE FIN A LA PERIODE DES INVASIONS.¹⁹

C'est donc Clovis, roi des Francs, qui en 508 mit un terme à la perspective d'une éventuelle suprématie du « paganisme ».

Il [Clovis] s'était montré en toute occasion le ruffian sans cœur, le conquérant avide, le tyran sanguinaire ; mais par sa conversion, il avait ouvert la voie au triomphe du catholicisme ; il avait sauvé l'Église romaine du Scylla et du Charybde de l'hérésie et du paganisme.²⁰

Clovis a marqué le début d'une nouvelle ère. Nous citons maintenant Lewis Sergeant :

Mais après tous ces changements, ce sont les Francs qui ne cessèrent de se renforcer, qui construisirent une loi, une église et un empire... Le baptême de Clovis, qui impliquait la conversion

générale des Francs au christianisme, couronna un siècle de succès éclatants pour l'Église occidentale.²¹

SOUSSION DES GOTHS PAR L'EMPEREUR JUSTINIEN

Trente ans après la victoire de 508, la papauté fut élevée à la suprématie universelle par Justinien. Le décor était déjà planté. La victoire de Clovis sur les Wisigoths en 508, qui mit fin à des siècles de domination païenne, n'a pas nécessairement éradiqué le paganisme dispersé ailleurs. Trente ans plus tard (en 538), la domination passa à la papauté, une théocratie qui persécuta plus sévèrement que ne l'avait fait le paganisme. Il est généralement admis que l'union de l'Église et de l'État est plus intolérante qu'un État politique.

Enflammée par la victoire de Clovis, la puissance ecclésiastique de Rome s'agitait de partout. En Afrique du Nord, elle troublait la paix du royaume chrétien des Vandales et, en Espagne, elle se souleva contre les Wisigoths. Partout, dit Milman, les ecclésiastiques accroissaient leur pouvoir en tant que médiateurs, négociateurs de traités ou comme agents de la soumission ou de la révolte des villes.²²

L'ÉGLISE CONTRAINTE À SE RETIRER DANS LE DÉSERT

Justinien était déterminé à rendre le règne de la papauté universel au sein de son royaume. En 532, il publia son célèbre édit qui jeta les bases des persécutions de l'Église qui maintint la foi apostolique pendant les 1260 années qui suivirent. C'est le moment d'examiner la distinction entre les dates importantes de 532, 533 et 538.

Archibald Bower dit de l'édit de Justinien :

Par un édit qu'il promulgua pour unir tous les hommes dans une même foi, qu'ils soient juifs, païens ou chrétiens, ceux qui, dans un délai de trois mois, n'embrassaient pas et ne professaient pas la foi catholique, étaient déclarés infâmes et, en tant que tels, exclus de tous les emplois civils et militaires, rendus incapables de léguer quoi que ce soit par testament, et leurs biens, qu'ils soient réels ou personnels, étaient confisqués. Tels étaient les arguments convaincants de la vérité de la foi catholique ; mais beaucoup y résistèrent ; et contre ceux-là, l'édit impérial fut exécuté avec la plus grande rigueur. Un grand nombre d'entre eux furent chassés de leurs habitations avec leurs femmes et leurs enfants, dépouillés et nus. D'autres prirent la fuite, emportant avec eux ce qu'ils pouvaient dissimuler pour subvenir à leurs besoins ; mais ils furent pillés du peu qu'ils avaient, et beaucoup d'entre eux furent

10. COMMENT L'ÉGLISE A ÉTÉ CHASSÉE DANS LE DÉSERT

massacrés de façon inhumaine par les paysans catholiques ou les soldats qui gardaient les chemins.²³

L'empereur prescrivit la foi de chacun, et cette foi consistait en la doctrine de Rome. Le pape ne protesta pas. La domination mondiale du paganisme avait pris fin, mais une domination plus préjudiciable au christianisme primitif, plus foudroyante pour l'intellect, avait pris sa place. L'édit de Justinien de 532 couvrait tout l'empire, aussi loin qu'il s'étendait alors. Cependant, lorsque l'Afrique du Nord et l'Italie furent conquises, cet édit suivit les armes impériales. L'application sévère et ruineuse du décret ne cessa pas avec la fin des trois mois qu'il prévoyait. Elle donna le coup d'envoi à la période de 1260 ans évoquée par le prophète Daniel.

Par le décret de 532, Justinien réduisit tous les croyants sincères et véritables à l'état le plus désastreux. Mais par le décret de 533, il exalta la papauté à la plus haute position terrestre possible. Cette exaltation n'était cependant qu'un décret, jusqu'à ce que le succès de la guerre la mette en application. Elle ne pouvait donc s'appliquer, dans un premier temps, qu'à son propre territoire. En revanche, les deux décrets s'appliquèrent en Europe lorsqu'en 538, les Ostrogoths d'Italie furent écrasés et que la papauté obtint plus de pouvoir.

Justinien écrivit au pape en 533 : « Nous n'avons pas tardé à soumettre et à unir à Votre Sainteté tous les prêtres de tout l'Orient. » Dans la même lettre, il ajoutait : « Nous ne pouvons souffrir que quoi que ce soit qui ait trait à l'Église ne soit soumis à Votre Sainteté : Nous ne pouvons souffrir que quoi que ce soit qui ait trait à l'état de l'Église, aussi manifeste et incontestable soit-il, soit déplacé à l'insu de Votre Sainteté, vous qui êtes le CHEF DE TOUTES LES SAINTES ÉGLISES.²⁴

Lorsqu'il apprit que son général avait réussi à écraser les Vandales en Afrique en 534, Justinien fut transporté de joie. Alors, comme le dit l'historien Gibbon : « Impatient d'abolir la tyrannie temporelle et spirituelle des Vandales, il procéda sans tarder à l'établissement complet de l'Église catholique. »²⁵

L'occasion s'étant présentée de déclarer la guerre aux Ostrogoths, Justinien envoya son général Bélisaire contre eux. Après une série de victoires, le général entra à Rome avec son armée. Les Ostrogoths, forts de 150 000 hommes, vinrent assiéger l'armée de Justinien, mais ils furent dépassés. Ils ne parviennent pas à progresser dans la ville, tandis que derrière eux, l'hostilité du



peuple les déprimait. « La nation entière des Ostrogoths avait été rassemblée pour l'attaque, dit Thomas Hodgkin, et fut presque consumée pendant le siège. » « Un an et neuf jours après le début du siège, » dit-il encore, « une armée si récemment forte et triomphante brûla ses tentes et traversa le pont Milvius. » « C'est le cœur lourd que les barbares durent penser, en se dirigeant vers le nord, aux nombreuses tombes d'hommes vaillants qu'ils laissaient sur cette plaine fatale. Certains d'entre eux durent soupçonner la vérité mélancolique qu'ils avaient creusé une tombe, plus profonde et plus large que toutes les autres, la tombe de la monarchie gothique en Italie.²⁶

Grâce aux événements de cette année 538, la papauté s'était installée dans le temps. Elle pouvait progressivement revendiquer une souveraineté indépendante et était donc plus à même de mener à bien son programme visant à s'assurer la suprématie. Assurer la suprématie à la hiérarchie papale en Italie allait ultimement donner naissance à une double souveraineté dans ce pays, et créer un précédent pour les mêmes méthodes dans d'autres nations. La ruine de la puissance ostrogothique empêcha une Italie unie de mettre un roi de son propre choix sur le trône.

Commentant la destruction des Ostrogoths, l'historien Milman écrit :

La conquête de l'Italie par les Grecs a été, dans une large mesure au moins, l'œuvre du clergé catholique... Le renversement du royaume gothique fut pour l'Italie un malheur absolu... Son renversement marqua le début de la politique fatale du siège romain, fatale au moins à l'Italie, ...qui n'a jamais permis à un puissant royaume autochtone d'unir l'Italie, ou une très grande partie de celle-ci, sous une seule et même domination. Quoi qu'elle ait pu être pour la chrétienté, la papauté a été l'ennemi éternel et implacable de l'indépendance et de l'unité italiennes.²⁷

Il importe peu que le successeur autoproclamé de Pierre règne sur dix kilomètres carrés ou dix millions de kilomètres carrés. S'il règne, il est aussi véritablement un roi que n'importe quel autre souverain. Aujourd'hui, il est l'empereur de l'empire du Vatican. Il nomme ses ambassadeurs, frappe sa monnaie, dispose de son propre service postal. Mais pourquoi en faire un roi, plus que le chef de l'une ou l'autre des Églises protestantes ? Une telle royauté exige une union de l'Église et de l'État. Un tel royaume a été particulièrement condamné par Jésus.

Justinien a déclaré que le pape était « LE CHEF DE TOUTES LES SAINTES ÉGLISES ». Bien que les papes aient oublié que ce titre avait été donné par un homme faillible et non par Dieu, ils n'ont jamais oublié de revendiquer ce pouvoir. L'injustice amère faite au peuple italien par l'intronisation de la papauté par Justinien, qui créa une souveraineté à

10. COMMENT L'ÉGLISE A ÉTÉ CHASSÉE DANS LE DÉSERT

l'intérieur d'une souveraineté, peut être vue dans le caractère de l'empereur. Quel genre d'homme était Justinien ? Gibbon déclare :

Le règne de Justinien fut une scène de persécution à la fois uniforme et variée, et il semble avoir surpassé ses prédécesseurs indolents, à la fois dans l'élaboration de ses lois et dans la rigueur de leur exécution. Le délai insuffisant de trois mois fut assigné pour la conversion ou l'exil de tous les hérétiques ; et s'il considérait encore leur position douteuse, ils étaient privés, sous son joug de fer, non seulement des avantages de la société, mais aussi du droit de naissance commun aux hommes et aux chrétiens.²⁸

La papauté a toujours soutenu que sa tradition avait une autorité égale à celle des Écritures. Ayant « des yeux comme des yeux d'homme » (Daniel 7 : 8), la papauté s'est écriée : « Plus de pouvoir, plus de pouvoir ». Elle tourna immédiatement sa colère contre les réfugiés d'Italie qui avaient fui l'Orient suite au décret de Justinien pour trouver la sécurité sous le règne tolérant du roi ostrogoth Théodoric.

Ceux-ci rejoignirent les Vaudois, convaincus que la papauté était la « petite corne » de Daniel et « l'homme de péché » des écrits de Paul.²⁹ L'Église de Rome accepta la politique persécutrice de Justinien, tout comme elle avait accepté le titre exalté qu'il lui avait conféré. C'est alors que l'Église véritable reçut les deux ailes d'un grand aigle, afin de pouvoir fuir la...

« ...grande tribulation, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, non, et qu'il n'y en aura jamais. » (Matthieu 24 : 21)

C'est alors que commença le Moyen-Âge. La persécution implacable et impitoyable fut le recours du système fondé sur l'alliance de l'Église et de l'État. Avec un pouvoir plus grand que celui jamais exercé par les Césars, le romanisme poursuivit l'Église de plus en plus loin dans le désert. Néanmoins, l'affliction et les épreuves permirent à l'Église persécutée de subsister, brillant de plus en plus fort jusqu'à ce que, par la providence de Dieu, son persécuteur reçût une « blessure mortelle » à la fin des 1260 années.³⁰

Ulfilas mourut. L'Église des empereurs, qu'il avait ignorée et dont il avait refusé de transmettre les enseignements aux hordes du nord, détruisit ensuite la souveraineté des nations qui professaient sa foi. Elles ne furent conquises ni par l'enseignement du Nouveau Testament, ni par l'effort missionnaire, mais par l'épée. Bien que l'indépendance eut été retirée aux Goths, le peuple gothique continua à vivre. Ils étaient soumis, mais ne manifestaient pas un grand amour pour les mystérieux articles de foi

enseignés sous les coups du fouet. Privés d'armes martiales, ils devinrent une proie facile pour les Francs qui avançaient rapidement. Néanmoins, on peut suivre les mouvements émouvants de leurs descendants à l'écoute d'hommes puissants dans les prophéties et la foi de Jésus. Des jours se levèrent où d'autres vinrent dans l'esprit et la puissance d'Ulphilas. Ils ont apporté leur contribution lorsque l'heure vint d'exalter à nouveau la Bible comme centre de toute vie et croyance chrétienne.³¹

¹ Smith et Wace, *A Dictionary of Christian Biography*, art. "Ulphilas".

² Cheetham, *A History of the Christian Church*, p. 423.

³ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, pp. 305, 306.

⁴ Bradley, *The Goths*, p. 59.

⁵ Limborch, *The History of the Inquisition*, p. 95.

⁶ Milman, *The History of Christianity*, vol. 3, p. 58, note.

⁷ Apollinaris, *Espitolae*, lib. 1, epistola 2, trouvé dans Migne, *Patrologia Latina*, vol. 58, p. 448.

⁸ Purchas, *His Pilgrimes*, vol. 1, pp. 355, 356.

⁹ Idem, vol. 1, p. 350.

¹⁰ Voir l'étude de l'auteur au Chapitre 15, intitulée « Héros vaudois des premiers jours » p. 220, ainsi qu'au Chapitre 16, intitulé, « L'église des vaudois », p. 245.

¹¹ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, p. 306.

¹² Hodgkin, *Italy and Her Invaders*, vol. 1, pt. 2 pp. 931, 932.

¹³ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 38, par. 5.

¹⁴ Newman, *A Manual of Church History*, vol. 1, p. 404.

¹⁵ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 2, cent. 5, pt. 1, ch. 1, pars. 4, 5.

¹⁶ Ayer, *A Source Book for Ancient Church History*, p. 575.

¹⁷ Church, *The Beginning of the Middle Ages*, pp. 38, 39.

¹⁸ Hill, *History of Diplomacy in the International Development of Europe*, vol. 1, p. 55.

¹⁹ Adams, *Civilization During the Middle Ages*, pp. 141, 142.

²⁰ *The Historian's History of the World*, vol. 7, p. 477.

²¹ Sergeant, *The Franks*, p. 120.

²² Milman, *History of Latin Christianity*, vol. 1, b. 3, ch. 3, par. 2.

²³ Bower, *The History of the Popes*, vol. 1, p. 334.

²⁴ Croly, *The Apocalypse of St. John*, pp. 167, 168.

²⁵ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 41, par. 11.

²⁶ Hodgkin, *Italy and Her Invaders*, vol. 4, ch. 9, pp. 251, 252.

²⁷ Milman, *History of Latin Christianity*, vol. 1, b. 3, ch. 4, par. 20.

²⁸ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch 47, par. 24.

²⁹ Daniel 7 : 8, 20 ; 2 Thessaloniens 2 : 3. Voir l'étude de l'auteur sur les Vaudois dans les chapitres 15 et 16.

³⁰ Apocalypse 13 : 3, 5. Puisque 1260 ans ajoutés à 538 nous amènent à 1798, on est conduit à se demander quels furent les événements qui marquèrent l'année 1798. Cette année-là, le pape fut fait prisonnier par les armées de la Révolution française, le collège des cardinaux fut aboli et la liberté religieuse fut proclamée dans la ville de Rome. Voir l'étude de l'auteur au chapitre 24, intitulée « L'Église du Reste succède à l'Église du désert ».

³¹ Favyn, *Histoire de Navarre*, pp. 713-715.

Dinooth et l'Église au Pays de Galles

L'abbé du plus éminent monastère britannique, à Bangor, du nom de Neynoch,¹ dont l'opinion dans les affaires ecclésiastiques avait le plus de poids auprès de ses compatriotes, lorsqu'Augustin l'exhorta à se soumettre en toutes choses aux ordonnances de l'Église romaine, lui fit cette réponse remarquable : « Nous sommes tous prêts à écouter l'Église de Dieu, le pape de Rome et tous les chrétiens pieux, afin de montrer à chacun, selon sa position, un amour parfait et de le soutenir en parole et en action. Nous ne savons pas si l'on peut exiger de nous une autre obéissance envers celui que vous appelez le pape ou le père des pères.²

LA FIGURE héroïque de Dinooth (vers 530-610 après J.-C.) éclaire l'histoire du christianisme au Pays de Galles. Il a marqué de sa personnalité la vie de la nation galloise et a donné une direction à la première rencontre désespérée entre un chef compétent de l'Église celtique et les agents de la papauté. Il devint le directeur de la chrétienté celtique en Angleterre et au Pays de Galles plus ou moins au moment où la période de 1260 ans commençait en 538. Il dirigea l'Église celtique dans sa rencontre critique avec Augustin, le fondateur de l'Église papale en Angleterre.

Les Gallois considèrent toujours le sixième siècle comme la période la plus brillante de leur histoire.³ Columba achevait son travail en Écosse lorsque Dinooth était à l'apogée de sa carrière. Comme ces deux hommes étaient des leaders de la même foi pendant les années victorieuses de l'avancée de l'Église celtique dans les îles britanniques, Dinooth apprit de Columba et suivit son programme d'évangélisation.

Si l'on ajoute aux noms de ces pionniers celui d'Aidan, célèbre chef du christianisme celtique en Angleterre dans la génération qui suivit Dinooth, on comprend l'unité et l'abondance de l'évangélisation dont cette église faisait preuve. Pour avoir une vue rapprochée de l'environnement dans lequel Dinooth a accompli sa grande œuvre, il est nécessaire d'examiner l'histoire des îles britanniques qui ont connu trois vagues de pénétration.

Le Pays de Galles a été la première des nations de Grande-Bretagne à ressentir les armes d'agression dirigées contre l'Église celtique après l'arrivée de la papauté. Les croyants gallois ont donné l'exemple de la bravoure de ceux qui ont sacrifié leur vie pour leur foi. Le peuple celte était réputé pour son courage et a quasiment épuisé les forces conquérantes de

l'Empire romain lorsque les armées fondirent les unes après les autres devant les tribus indigènes des montagnes galloises.⁴

Les Gallois, qui font partie de la grande branche celtique de la famille humaine,⁵ avaient à l'origine une religion païenne. Certains pratiquaient le polythéisme, d'autres le druidisme. Les écoles des druides sont célèbres dans l'histoire pour leur érudition et leur formation littéraire.

L'ARRIVÉE DU CHRISTIANISME

Le christianisme pénétra très tôt dans les îles britanniques. Même à l'époque des apôtres, le message a pu leur parvenir, car Mosheim écrit : « Il est impossible de déterminer si un apôtre, ou un compagnon d'un apôtre, a jamais visité la Grande-Bretagne ; cependant, la balance des probabilités penche plutôt vers l'affirmative ».⁶

Vers l'an 225, Origène parle de la Grande-Bretagne comme suit : « Quand la Grande-Bretagne, avant la venue du Christ, a-t-elle accepté d'adorer un seul Dieu ? Quand les Maures ? quand le monde entier ? Aujourd'hui pourtant, tous les hommes invoquent le Dieu d'Israël par l'intermédiaire de l'Église ».⁷

Pendant les quatre cents ans où la Grande-Bretagne était sous l'Empire romain, les adeptes de l'Évangile n'ont rien connu de la domination ecclésiastique et du rituel pompeux de Rome. La vérité était pratiquée avec une simplicité apostolique. Les Britanniques furent d'abord évangélisés, non par Rome, mais par leurs frères d'Asie Mineure qui avaient continué à pratiquer le christianisme primitif.⁸ Colomban, qui avait la même foi que Dinooth, déclara que son église avait reçu uniquement les doctrines du Seigneur et des apôtres.⁹ Par conséquent, comme nous le verrons plus tard dans son conflit avec les dirigeants papaux, nous devons conclure que le christianisme britannique primitif était apostolique et non papal.

Les invasions des Goths et le pillage de Rome provoqua une crise dans l'Église celtique d'Angleterre et du Pays de Galles. La politique de défense de l'empire fut contrainte à un changement radical. L'ordre fut immédiatement donné aux légions impériales d'abandonner la Grande-Bretagne, car on avait besoin d'elles sur le continent, plus près de chez elles. La frontière de l'empire se rétrécit, abandonnant les Britanniques à leur sort. Les féroces Pictes d'Écosse et les Saxons de Scandinavie déferlèrent alors sur l'île. Et lorsque, vers 449, la vague d'invasion des Anglo-Saxons commença, la haine des étrangers à l'égard des Britanniques se déchaîna sur l'Église britannique. Finalement, le paganisme fut dominant de la Manche à la frontière de l'Écosse, seul le Pays de Galles étant capable de résister.

11. DINOOTH ET L'ÉGLISE AU PAYS DE GALLES

Peu à peu, les Anglo-Saxons conquièrent et colonisèrent l'Angleterre. Il leur a fallu près de deux cents ans pour faire ce que les Romains avaient fait en quelques années. Jamais il n'y eut de résistance plus noble, plus sacrificielle et plus persistante face aux pillards. La conquête de l'Italie et de l'Espagne fut un mouvement migratoire, mais l'Angleterre ne fut gagnée que centimètre par centimètre et pied par pied. Les défenseurs étaient des fermiers et des bergers ainsi que des combattants, mais les envahisseurs païens prirent leurs terres. Les églises chrétiennes furent démolies ou remplacées par des temples païens. Pendant ces conflits en Angleterre, le christianisme celtique se développait et se renforçait en Irlande, en Écosse et au Pays de Galles.

Tandis que les Anglo-Saxons païens repoussaient l'Église celtique au Pays de Galles, une révolution avait eu lieu en France, qui allait finalement affecter le christianisme dans toute la Grande-Bretagne. Les Francs païens, qui convoitaient les riches terres du sud de la France détenues par les Wisigoths chrétiens, se convertirent politiquement à Rome, avec le soutien de l'évêque de Rome et de l'empereur romain. Les Francs conquièrent les Wisigoths en 508. Cette victoire permit à leur nouvelle foi de s'imposer en France et de préfigurer une avancée similaire en Angleterre. Avant que la révolution en Gaule ne soit pleinement consommée, les Anglo-Saxons conquérants en Angleterre s'étaient regroupés en un certain nombre de confédérations puissantes. Finalement, un certain nombre de royaumes, généralement au nombre de sept, virent le jour, sous le nom d'Heptarchie. Le royaume du Kent fut le premier à attirer l'attention en raison de sa position dominante et de ses relations avec l'Église de Rome.

Le roi du Kent à cette époque (560-616 après J.-C.) était Ethelbert, qui avait épousé Berthe, la fille du roi catholique des Francs. La papauté bénéficia immédiatement d'un puissant avantage, car cette princesse zélée avait le soutien non seulement des nations fortes de Gaule et d'Italie, mais aussi de l'Empire d'Orient, dont l'empereur était allié à la papauté. Berthe ne consentit à ce mariage qu'à condition d'être accompagnée en Angleterre par son aumônier.

AUGUSTIN EN GRANDE-BRETAGNE

Lorsqu'Augustin et ses moines débarquèrent sur l'île (597 après J.-C.), les conditions politiques favorisaient sa venue. Depuis plus de deux cents ans, la papauté cherchait à percer le christianisme apostolique qui prévalait dans toute la Grande-Bretagne. Par de fausses représentations et par l'épée, elle avait persécuté les dissidents évangéliques en Italie du Nord. Elle haïssait également l'organisation similaire en Grande-Bretagne. Aujourd'hui, elle a enfin trouvé un allié. La résistance obstinée des Britanniques celtes aux envahisseurs germaniques anglo-saxons avait imprégné ces derniers de

rage à l'égard de leurs victimes. La haine religieuse propre à la papauté s'ajoutait désormais à la haine raciale des Anglo-Saxons.

Dès son débarquement, Augustin se rendit à Canterbury, la métropole du Kent. Lui et ses compagnons s'approchèrent, « pourvus de vertus divines et non magiques, portant une croix d'argent comme bannière, et l'image de notre Seigneur et Sauveur peinte sur une planche, et chantant la litanie ». ¹⁰ C'était une rude épreuve pour le christianisme introduit parmi les Anglo-Saxons que de leur faire croire que l'éternel ineffable pouvait être représenté par une image sur un tableau, et de leur apprendre à se soustraire au commandement de Dieu contre les images tout en proclamant l'obéissance au Christ, car le prophète n'avait-il pas déclaré à propos de Dieu : « A qui me comparerez-vous ? » (Esaïe 40 : 25).

Ces nouveaux venus reçurent la permission d'enseigner ouvertement, de réparer et de rouvrir les églises que les Anglo-Saxons païens avaient détruites. Le caractère politique et donc superficiel du baptême en gros d'Augustin, qui concernait souvent des milliers de sujets kentais, apparut clairement lorsque, peu après la mort du roi, le royaume retomba dans le paganisme. ¹¹ Probablement sous l'influence d'Augustin, une révision des anciennes lois avait été effectuée, prévoyant une peine ordinaire pour les délits commis contre des citoyens ordinaires, une peine multipliée par neuf pour un délit commis contre le roi, mais une peine multipliée par onze pour un délit commis contre l'évêque et une peine multipliée par douze pour un délit commis contre un bâtiment d'église.

Vinrent ensuite des mariages plus stratégiques. Le mariage de la princesse catholique Æthelburg, fille d'Ethelbert, avec le roi païen Edwin, souverain de Northumbrie, et plus tard le mariage de la princesse catholique Eanfled, petite-fille du roi Ethelbert, avec le roi de Northumbrie Oswy, petit-fils d'Edwin, qui avait embrassé la foi britannique sous l'influence de son saint père, le roi Oswald, élève de la célèbre école de formation de Columba à Iona, constituent probablement la plus grande réussite d'Augustin. Ces trois-là, Berthe, Æthelburg et Eanfled, représentaient la politique de Rome consistant à marier des princesses catholiques au souverain du pays dont la foi devait être renversée. De ces trois, c'est Eanfled qui eut la plus grande influence, comme raconté plus loin, lorsqu'elle détourna le cœur de son mari, le roi Oswy de Northumbrie, de l'Église celtique, après que celui-ci eût marché sur les traces de son noble père pendant dix ans en tant que roi.

LE ROI ARTHUR ET LES PREMIERS HÉROS GALLOIS

Un nom autour duquel le romantisme a construit une littérature volumineuse est celui du roi Arthur, le héros gallois. Ce George Washington de son pays dut certainement livrer de nombreuses et féroces

11. DINOOTH ET L'ÉGLISE AU PAYS DE GALLES

batailles pour repousser les Anglo-Saxons. De toute évidence, Arthur était l'épée du Seigneur pour défendre l'Église britannique. On lui attribue la construction ou la réparation de nombreuses églises, ainsi que des batailles couronnées de succès. L'historien Gibbon dit :

Mais tout nom britannique est effacé par le nom illustre d'ARTHUR, prince héréditaire des Silures, dans le sud du Pays de Galles, et roi électif ou général de la nation. Selon le récit le plus rationnel, il vainquit, en douze batailles successives, les Angles du nord et les Saxons de l'ouest ; mais l'âge déclinant du héros fut aigri par l'ingratitude populaire et les malheurs domestiques.¹²

La splendide croissance de l'Église celtique au cours de la période qui s'est écoulée entre l'époque du roi Arthur et le débarquement d'Augustin suscita de sérieuses inquiétudes au sein de l'Église papale. Le Dr A. Ebrard dit du pape Grégoire I^{er} : « Il existait déjà une église et une mission britannico-irlandaise sans Rome dans les îles britanniques. Il confia à Augustin la juridiction sur tous les évêques de l'Église britannique ». ¹³ Le fait que le pape Grégoire ait chargé Augustin d'être l'archevêque des évêques britanniques ainsi que des catholiques romains prouve que le pontife avait prévu l'extinction de l'Église celtique.

Augustin influença le roi Ethelbert de Kent pour qu'il convoque les enseignants celtes des provinces britanniques les plus proches à Augustine's Oak, un lieu probablement situé sur les rives de la Severn. La convocation fut envoyée à la célèbre école de formation celtique de Bangor, au Pays de Galles. Bède raconte qu'en raison du grand nombre d'étudiants en théologie dans ce collège, celui-ci avait été divisé en sept divisions avec un doyen pour chacune d'elles. Aucune des différentes divisions ne comptait moins de trois cents hommes, qui vivaient tous du travail de leurs mains.¹⁴

Dinooth, en tant que président de son collège, devait, selon l'organisation de l'Église celtique à cette époque, être également le directeur suprême des églises du Pays de Galles. Si Dinooth participait à la conférence proposée, Augustin aurait l'occasion de rencontrer un représentant érudit de la chrétienté britannique primitive.



Des délégations de docteurs ou d'enseignants de Bangor, au Pays de Galles, que l'on peut considérer comme le centre ecclésiastique des

Britanniques, vinrent donc à Augustine's Oak.¹⁵ Les catholiques romains commencèrent par accuser les pasteurs celtes de faire beaucoup de choses contre l'unité de l'Église. Augustin leur demanda d'abandonner leur méthode de célébration de Pâques, de préserver l'unité catholique et d'entreprendre en commun la prédication de l'Évangile aux païens. Une longue discussion s'ensuivit. Pour ces pasteurs, dont l'Église avait une origine indépendante de la papauté et n'avait jamais eu de lien avec Rome, il était évident que l'unité qui leur était demandée signifiait la perte de leur identité. Ils refusèrent de se laisser influencer par les exhortations et les reproches d'Augustin et de ses compagnons. Ils répondirent qu'ils préféreraient suivre leurs propres pratiques chrétiennes. Les Britanniques déclarèrent rapidement « qu'ils ne pouvaient se séparer de leurs anciennes coutumes sans le consentement et l'autorisation de leur peuple ». ¹⁶ Une deuxième conférence fut donc organisée.

DEUXIÈME CONFÉRENCE SUR LES DOCTRINES DE L'ÉGLISE

À cette seconde réunion participèrent sept évêques, comme les appelle Bède, et de nombreux lettrés Brittons. Avant de partir pour cette conférence, les délégués rendirent visite à l'un de leurs anciens, réputé pour sa sainteté et sa sagesse, afin de lui demander conseil. Il leur conseilla de laisser Augustin et son groupe arriver les premiers au lieu de la réunion. Si, à l'arrivée des Brittons, Augustin se levait et les accueillait avec la douceur et l'humilité du Christ, ils devaient le considérer comme un messager du ciel. En revanche, s'il se montrait hautain et arrogant, c'était le signe qu'ils devaient refuser d'entrer en communion avec lui ou d'accepter son autorité.

Lorsqu'ils arrivèrent au lieu de la réunion, Augustin était déjà là et, gardant son siège, ne daigna pas se lever. Les Brittons l'accusèrent donc d'orgueil et répondirent à tous ses arguments. Augustin leur ordonna de célébrer Pâques selon l'Église de Rome, d'abandonner leur unité évangélique et de devenir romanistes. Les Brittons rejetèrent pleinement et avec détermination les prétentions d'Augustin à l'autorité supérieure de son Église et à la suprématie du pape qui l'avait envoyé. Ils déclarèrent qu'ils « ne feraient rien de tout cela et ne le recevraient pas comme leur archevêque ». ¹⁷ En conséquence, Augustin prédit leur ruine en disant que « si vous ne vous joignez pas à nous dans l'unité, vous subirez de la part de vos ennemis la vengeance de la mort ». ¹⁸

James Ussher écrit concernant cette entrevue : « Les chroniqueurs gallois racontent en outre qu'à cette époque Dinooth, l'abbé de Bangor produisit divers arguments pour montrer qu'ils ne lui devaient aucune sujétion. La même autorité nous apprend que les Gallois répondirent aux moines de Rome qu'ils adhéraient à ce que leurs saints pères avaient

défendu avant eux, qui étaient les amis de Dieu et les disciples des apôtres, et qu'ils ne devaient donc pas leur substituer de nouveaux dogmatistes.¹⁹

Peu après ce conflit entre Dinooth et Augustin, le clergé gallois assista au terrible massacre de ses jeunes candidats au ministère dans la guerre menée contre les Britanniques et l'Église britannique au Pays de Galles. Aethelfrith, roi de Northumbrie, leva une grande armée pour les combattre. Alors qu'il se préparait à attaquer, il remarqua une compagnie spéciale d'environ mille deux cents jeunes gens engagés dans la prière. Ces jeunes gens venaient du célèbre collège de Bangor, au Pays de Galles. Bien qu'ils fussent opposés au port d'armes, ils avaient l'habitude de prier pour les soldats de leur propre nation qui se battaient pour l'existence nationale. Lorsqu'il apprit qui étaient ces mille deux cents jeunes gens, Aethelfrith leur cria que leurs prières montraient dans quel camp ils étaient, même s'ils ne portaient pas les armes, et qu'il les tuerait en premier. Sur son ordre méchant, ils furent quasiment tous exterminés. Le massacre fut si grand que l'historien papal Bède croit y voir l'accomplissement de la malédiction d'Augustin.

Ussher a enregistré certains des poèmes du principal barde gallois, Taliessin, poète lauréat pourrait-on dire, qui écrit :

Malheur à celui qui ne protège point
Ses saintes brebis des loups romains

Nous devons tous admirer l'esprit des dirigeants de l'Église galloise. Leur sort était déjà suffisamment dur avec les armées anglo-saxonnes féroces qui les harcelaient constamment. À cela s'ajoutaient les exigences des émissaires papaux et de l'organisation soutenue par le roi de France et l'empereur romain. Le fossé entre les deux types de croyants était profond et large. Le pape Grégoire, celui qui avait envoyé Augustin en Grande-Bretagne, avait publié une bulle déclarant que les décrets des quatre premiers conciles généraux de l'Église étaient d'une inspiration égale à celle des Évangiles. Il s'agissait là d'un élargissement inacceptable des Écritures par l'homme. L'Église celtique le rejeta et s'accrocha à la Bible et à la Bible seule.

En second lieu, les Gallois n'accepteraient pas ce qu'Augustin fit à Kent. Sur les conseils de Grégoire, il entreprit de sanctifier, et non d'abolir, les fêtes idolâtres qu'il trouva dans cette région. Les apôtres et leurs successeurs immédiats avaient pour habitude d'abolir, dans la mesure du possible, les sacrifices païens qu'ils déclaraient être offerts aux démons.²⁰ Pendant les trois cents premières années, aucune image n'était autorisée dans les églises du christianisme primitif.

La pression exercée pour accepter la suprématie d'un évêque italien étranger, ordonné par Dieu pour être le chef universel de l'Église en vertu de la succession apostolique, était offensante pour l'Église galloise qui avait reçu sa foi directement des apôtres.

Le quatrième point concernait la nouvelle conception de la fonction d'évêque. L'Église celtique avait conservé la compréhension originelle du Nouveau Testament selon laquelle un évêque était un pasteur à la tête d'une église, un presbytre, et non un seigneur spirituel qui tenait son autorité d'un supérieur dans la hiérarchie catholique romaine.

Une cinquième raison de la différence entre l'Église galloise et la papauté était la pression croissante de Rome pour le célibat du clergé. L'Église du désert a toujours maintenu la liberté originelle donnée par Dieu à ses représentants de se marier. Lorsque les dangers, l'exposition et les voyages étaient le lot des missionnaires, ceux-ci choisissaient souvent le célibat. Ces cas étaient l'exception et n'ont jamais été la condition *sine qua non* de l'entrée dans le ministère. Même à l'époque de sa plus grande puissance, la papauté n'a jamais pu imposer le célibat au clergé gallois, bien qu'elle ait tenté à maintes reprises d'y parvenir.²¹

Puis vint la controverse sur le sabbat. Selon l'historien A. C. Flick, l'Église celtique observait le septième jour comme sabbat.²² Les croyants n'appréciaient pas que l'on cherche à les stigmatiser comme judaïsants, car ils croyaient consciencieusement que le septième jour du quatrième commandement était toujours en vigueur. En outre, ce même pape Grégoire avait émis une déclaration officielle contre une partie de la ville de Rome elle-même parce que les croyants chrétiens qui s'y trouvaient se reposaient et pratiquaient leur culte le jour du sabbat.²³ En considérant que les faits révèlent qu'à cette époque, au septième siècle, il y avait encore plus d'églises chrétiennes dans le monde entier qui sanctifiaient le septième jour, le jour que Dieu a sanctifié dans le quatrième commandement du Décalogue, plutôt que le dimanche, nous pouvons pleinement comprendre les églises apostoliques qui refusaient de célébrer le culte un autre jour.

Il existe de nombreuses preuves que le sabbat a prévalu universellement au Pays de Galles jusqu'en l'an 1115, date à laquelle le premier évêque romain s'est installé à Saint-David.

Les anciennes églises galloises qui gardaient le sabbat ne fléchirent pas le genou devant Rome, mais se réfugièrent dans leurs cachettes où, jusqu'à ce jour, les ordonnances de l'Évangile ont été administrées selon leur mode primitif, sans être altérées par l'Église corrompue de Rome.²⁴

11. DINOOTH ET L'ÉGLISE AU PAYS DE GALLES

Les Gallois et les papistes dirigés par Augustin n'étaient pas d'accord. L'Église galloise resta indépendante. Rien ne satisferait plus Rome que l'anéantissement de l'Église celtique.

Le changement intervint lorsque Guillaume le Conquérant débarqua en Angleterre avec ses guerriers normands et renversa le pouvoir anglo-saxon. Voici un parallèle vraiment intéressant. Lorsque les Francs, encore païens, franchirent le Rhin pour renverser la Gaule, la papauté coopéra avec les nouvelles tribus païennes, comptant sur sa grande alliance avec l'empereur d'Orient pour influencer les envahisseurs de telle sorte qu'en ruinant la Gaule, ils ruinent aussi l'Église celtique. C'est ce qui se produisit, comme nous le verrons plus loin en étudiant l'action des missionnaires celtes d'Irlande et d'Écosse en Europe. De même, Guillaume le Conquérant avait l'assurance et l'aide du pape, et il était entendu qu'il bénéficierait de ce soutien continu, pourvu que l'Église celtique disparaisse.²⁵

Il est triste de suivre pas à pas la politique menée pour évincer l'Église celtique du Pays de Galles. On est enthousiasmé par l'esprit d'indépendance et de fidélité aux vérités apostoliques dont ses membres firent preuve au cours des siècles suivants. Dinooth est un exemple de la splendide direction donnée à l'église native. Si le conflit avait éclaté immédiatement après le débarquement de Guillaume le Conquérant, au lieu d'une usure prolongée, il est certain que l'Église celtique primitive existerait encore. Peu à peu, cependant, par des intrigues, des flatteries, des menaces, soutenu à chaque fois par la puissance armée d'Angleterre et appuyé par les fortes influences papales en Italie et en France, le clergé papal réussit, après sept siècles, à obtenir la suprématie.

LES ÉTAPES DE LA SOUMISSION

En analysant les différentes étapes pour s'assurer cette soumission, nous pourrions les présenter comme suit : Premièrement, certains membres du clergé celtique furent persuadés de demander l'ordination au primat papal d'Angleterre, l'archevêque de Canterbury. Deuxièmement, l'évêque d'Angleterre s'arrogea le pouvoir de nommer le clergé du Pays de Galles. Troisièmement, l'Angleterre, par droit de conquête à la suite de certaines guerres, revendiquait des portions de territoire définies au sein du royaume gallois, sur lesquelles elle construirait un monastère catholique et placerait un évêque catholique à la tête de la communauté. Quatrièmement, chaque fois qu'un évêque normand était installé au Pays de Galles, il suivait astucieusement la politique consistant à revendiquer les terres appartenant à tout noble terrien proche qui devait des revenus impayés. Cinquièmement, le clergé papal d'Angleterre s'efforça sans cesse de creuser un fossé entre le clergé celte du Pays de Galles et les princes gallois. Sixièmement, ils persuadèrent les princes gallois qu'il était dans leur intérêt

de dissocier leurs intérêts de ceux de l'Église locale. Septièmement, lorsqu'un nombre suffisant de membres du clergé papal furent implantés au Pays de Galles, ils commencèrent à tenir des synodes ou des conventions régionales. Huitièmement, un autre pas en avant fut franchi lorsque le clergé autochtone se soumit à la visite d'un évêque catholique.

Les victoires du roi Édouard I^{er} marquent un nouveau tournant. Ce guerrier agressif, qui renversa l'Écossais William Wallace et le prince Llewellyn du Pays de Galles, affirma sa prétention à être le chef de l'Église galloise, ainsi que le seigneur souverain du Pays de Galles. Il décréta, par voie législative, que le droit anglais devait être le code de procédure partout où la couronne avait visité les États du Pays de Galles. Dans d'autres territoires, il souhaitait que les anciennes mesures ecclésiastiques celtiques prévalent dans l'église, tandis que le droit civil anglais régissait les affaires séculières. Ainsi, de 1272 jusqu'au roi Henri VIII, le pays de Galles n'était plus soumis à la loi galloise, tant sur le plan civil que religieux, mais à trois codes différents.

Sous Henri VIII, tout cela fut balayé. Ce monarque, qui avait donné naissance à l'Église d'Angleterre, ordonna que les lois civiles et religieuses de l'Angleterre soient suprêmes dans tout le pays de Galles. Cela eut l'immense effet de détruire les coutumes galloises et de renverser l'influence de l'Église celtique. Cette mesure plaça le clergé gallois dans une position difficile : soit il abandonnait ses convictions et ses pratiques séculaires, soit il se rebellait contre la loi suprême du pays. Cette situation s'est poursuivie depuis lors jusqu'à ce jour. Elle eut tendance à aigrir un peuple qui n'avait jamais été très attaché au royaume anglo-saxon voisin. Ces changements leur furent imposés et ne furent jamais acceptés de bon cœur, de sorte que lorsque le réveil méthodiste du dix-huitième siècle balaya le Pays de Galles, il trouva une nation toujours réticente au ritualisme, prête à revenir à l'évangélisme.

L'Église celtique du Pays de Galles, et non l'église papale, est le lien qui existe dans ce pays entre le christianisme apostolique et le protestantisme récent. Bien que des siècles se soient écoulés, les anciennes caractéristiques religieuses du peuple sont toujours présentes. L'ecclésiastique qui leur a été imposé n'est plus qu'un mince vernis. La lutte mortelle entre ces églises celtiques et romaines peut être résumée par les mots de J. W. Willis Bund :

D'une lutte entre le christianisme et le paganisme, l'enjeu s'est rapidement déplacé vers une lutte, une lutte mortelle, entre les Églises latines et les Églises celtiques. Dans le nord de l'Angleterre, l'Église latine fut victorieuse. Elle contraignit les missionnaires celtes à se retirer en Écosse ou en Irlande, et soumit nominalement

11. DINOOTH ET L'ÉGLISE AU PAYS DE GALLES

l'Angleterre à l'autorité de Rome. Mais au Pays de Galles, le résultat fut différent. Ici, l'Église latine fut repoussée, voire vaincue ; ici, le christianisme celtique conserva longtemps sa position, avec ses idées particulières et ses croyances exceptionnelles.²⁶

¹ Autrement orthographié Dinooth, Dinodh, et Dinuth.

² Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 3, p. 17.

³ Killen, *The Old Catholic Church*, p. 272.

⁴ Green, *A Short History of the English People*, vol. 1, pp. 28-30.

⁵ Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, p. 160.

⁶ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 1, cent. 2, pt. 1, ch. 1, par. 4, note 8.

⁷ Origen, *In Ezechielem*, Homilia 4, trouvé dans Migne, *Patrologia Graeca*, vol. 13, p. 698.

⁸ Yeates, *East Indian Church History*, p. 226 et note 1.

⁹ Fitzpatrick, *Ireland and the Foundations of Europe*, pp. 58, 59.

¹⁰ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 1, ch. 25.

¹¹ Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, p. 9.

¹² Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 38, par. 38.

¹³ Ebrard, *Bonifatius, der Zerstörer des Columbanischen Kitchentums auf dem Festlande*, p. 16.

¹⁴ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 2, ch. 2.

¹⁵ Lors d'un voyage au Pays de Galles, l'auteur a vu d'anciennes églises encore debout dans les environs de Bangor.

¹⁶ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 2, ch. 2.

¹⁷ Idem, b. 2, ch. 2.

¹⁸ Killen, *The Old Catholic Church*, p. 276.

¹⁹ Ussher, *Discourse on the Religion Anciently Professed by the Irish and British*, p. 106 ; aussi Lane, *Illustrated Notes on English Church History*, vol. 1, pp. 54, 55.

²⁰ Bower, *The History of the Popes*, vol. 1, pp. 416, 417.

²¹ Bund, *The Celtic Church of Wales*, p. 297.

²² Flick, *The Rise of the Medieval Church*, p. 237.

²³ *Epistles of Pope Gregory I*, coll. 13, ép. 1, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2d Series, vol. 13.

²⁴ Lewis, *Seventh Day Baptists in Europe and America*, vol. 1, p. 29.

²⁵ Stokes, *Celtic Church in Ireland*, p. 165.

²⁶ Bund, *The Celtic Church of Wales*, p. 5.

CHAPITRE 12

Aidan et l'Église en Angleterre

Ce n'est pas Augustin à Canterbury, mais des Gaëls irlandais dévoués dans chaque vallée de l'Heptarchie – Aidan, Finan, Colman, Maeldubh, Diurma et les autres – qui furent les premiers à porter l'évangile de la culture chrétienne aux tribus sauvages anglaises.¹

PATRICK en Irlande, Columba en Écosse et Dinooth au Pays de Galles furent les apôtres d'un peuple utilisant la langue celtique. Aidan, en revanche, disciple de l'école celtique de Columba, fut appelé à être l'apôtre d'une race différente – les Anglo-Saxons païens d'Angleterre. Pendant les six cents ans de la période anglo-saxonne, la conversion de l'Angleterre fut un monument au zèle missionnaire d'Aidan.

En conquérant la Grande-Bretagne par l'épée, les païens avaient pratiquement détruit l'Église britannique primitive. Près de deux cents ans plus tard, cette même Église évangélique non liée à Rome, par l'intermédiaire d'Aidan et de ses successeurs, soumit pratiquement les deux tiers de ses conquérants païens par la puissance de l'Évangile.²

L'Heptarchie, ces sept royaumes en lesquels l'Angleterre était divisée à l'époque d'Aidan, étaient aussi jaloux les uns des autres que le sont aujourd'hui les États balkaniques. La Mercie, au centre, était le plus grand de ces royaumes. Venait ensuite, dans la partie nord-est du royaume, la Northumbrie, où Aidan commença sa grande œuvre. Au sud de la Northumbrie, le long de la côte, se trouvaient successivement l'East Anglia, l'Essex, le royaume des Saxons de l'Est, le Kent et le Sussex, le royaume des Saxons du Sud. Au sud-ouest de ceux-ci s'étendait le septième membre de l'Heptarchie, le Wessex, le royaume des Saxons de l'Ouest.

LE CARACTÈRE ET L'ÉDUCATION D' Aidan

À l'ouest et au nord de ces sept royaumes anglo-saxons païens s'étendaient les terres chrétiennes celtiques du Pays de Galles, de l'Irlande et de l'Écosse ; au sud-est, de l'autre côté de la Manche, se trouvait le royaume des Francs, gouverné par des souverains pontificaux.

Aidan fut formé à d'Iona, qui était devenue une université bien organisée.³ Des savants de renom occupaient ses chaires d'enseignement.

Samuel Johnson, figure emblématique de la littérature anglaise, en fut si impressionné qu'il écrivit : « Nous foulions alors cette île illustre, qui fut jadis la lumière des régions calédoniennes, d'où les clans sauvages et les barbares errants tiraient les bienfaits de la connaissance et les bénédictions de la religion ». ⁴ De nombreux voyageurs de haute mer occupaient l'hôtellerie d'Iona pendant la vie étudiante d'Aidan, de sorte qu'il dévorait avidement les connaissances transmises par les navigateurs venus d'Islande au nord, de la Terre Sainte au sud et d'autres parties éloignées du monde. ⁵ Il devait également en savoir beaucoup sur les sept royaumes de l'Angleterre païenne, car de nombreux Angles sont venus en Calédonie, soit comme fugitifs, soit en tant que captifs capturés par les Écossais en guerre.



Deux événements ont fait de l'appel d'Aidan un appel d'une nature inhabituelle. L'assemblée d'Iona choisissait l'un de ses étudiants pour répondre à la demande d'évangéliste du roi Oswald de Northumbrie. Bien qu'il se soit distingué par l'austérité de sa vie et par son érudition, l'étudiant choisi rentra rapidement chez lui, se plaignant, comme les dix espions d'autrefois, de la férocité des gens et des grands obstacles à surmonter. Il n'avait pas la foi nécessaire pour servir, quand bien même il aimait briller. Un autre élève de l'assemblée, qui prônait l'amour, la douceur et la patience pour gagner les Anglo-Saxons, fut choisi. C'était le jeune Aidan.

Le deuxième facteur inhabituel dans cette affaire était la carrière remarquable d'Oswald, souverain du pays où Aidan fut appelé. Dans sa prime jeunesse, Oswald avait connu la haine nationale de son peuple païen pour les Brittons, qui avaient conduit au massacre des mille deux cents étudiants. ⁶ Il avait également assisté à la conversion de son père païen au christianisme superficiel prôné par Paulinus, un prêtre envoyé du Kent. Plus tard, le prêtre s'enfuit lorsque, à la mort du père d'Oswald, les Northumbriens retombèrent dans l'idolâtrie. Oswald lui-même fut contraint de fuir son propre pays et de trouver un asile à Iona. L'amour de ses compatriotes pour sa famille se raviva alors et Oswald fut appelé au trône. Paulinus, l'évêque romain, était encore vivant et proche, mais Oswald voulait que son peuple en Northumbrie marche sur les traces de Columba, il passa donc outre ce prêtre et envoya chercher un chef à Iona.

LA MISSION DE ROME AU ROYAUME DE KENT

La Northumbrie ne fut pas le seul royaume anglo-saxon qui, après avoir sombré dans l'idolâtrie suite au romanisme, fut gagné au Christ par l'Église celtique. En fait, l'histoire de toute la période de 1260 ans révèle que c'est l'Église du désert en terres papales qui contribua, par sa concurrence, à maintenir le catholicisme romain en vie. Lorsqu'elle fut supprimée ou détruite dans certaines régions, les valeurs de la chrétienté commencèrent à chuter rapidement. Ce fut le cas en Essex, en Mercie, en East Anglia et dans le Kent. Pour comprendre cela et suivre le grand travail d'Aidan et de ses successeurs, il faut prendre en considération les travaux d'Augustin et de ses quarante moines venus de Rome à Canterbury en 597.

Les instructions suivantes du pape Grégoire à Augustin, après que ce dernier, grâce aux efforts de Berthe, l'épouse catholique du roi païen Ethelbert, eut obtenu pour lui et ses moines une place dans le Kent, méritent d'être relevées :

Au début, Grégoire avait l'intention de faire détruire tous les temples idolâtres, ce qu'il avait d'ailleurs annoncé au roi Ethelbert ; mais après mûre réflexion, il changea d'avis et envoya une lettre à l'abbé Mellitus, dans laquelle il déclarait que les temples des idoles, s'ils étaient bien construits, ne devaient pas être détruits, mais que, aspergés d'eau bénite et sanctifiés par de saintes reliques, ils devaient être transformés en temples du Dieu vivant, afin que le peuple fût plus facilement incité à se rassembler dans ses lieux habituels. De plus, les fêtes en l'honneur des idoles, dont le peuple rude avait été privé, devaient être remplacées par d'autres, soit aux anniversaires de la consécration des églises, soit aux jours consacrés à la mémoire des saints dont les reliques étaient déposées dans ces églises. Ces jours-là, il fallait apprendre au peuple à dresser des tonnelles autour des églises, pour y célébrer les repas de fête et remercier ainsi le dispensateur de tous les biens pour ces dons temporels. Ainsi autorisés à se livrer à quelques plaisirs sensuels, ils pourraient plus facilement être amenés à ceux qui sont intérieurs et spirituels.⁷

En ce qui concerne les méthodes employées par Augustin, voici ce que dit l'historien Albert Henry Newman :

En faisant étalage d'une vie ascétique, de prétendus miracles et de promesses d'avantages terrestres, ils réussirent à convertir Ethelbert, roi des Saxons, qui, avec environ dix mille disciples, reçut le baptême dans une rivière par les mains des missionnaires. Une alliance solide ayant été conclue entre le roi et le siège romain,

les missionnaires se sont attelés à la tâche bien plus difficile de soumettre les chrétiens britanniques à Rome. Lorsque tous les autres moyens se révélèrent inefficaces, ils persuadèrent le roi de Saxe de lancer une expédition contre eux. Trois mille chrétiens britanniques furent massacrés en une seule occasion. Pendant des siècles, les chrétiens de l'ancien type britannique, au Pays de Galles, en Écosse et en Irlande, ainsi que dans diverses régions d'Allemagne, résistèrent de toutes leurs forces à l'intrusion de Rome, et il est probable que le christianisme de ce type n'a jamais été totalement exterminé.⁸

LES TRAVAUX MISSIONNAIRES D' Aidan

La méthode employée par Augustin dans le Kent contraste directement avec la manière dont Aidan travailla pour la Northumbrie. John Lingard, défenseur de la papauté, écrit :

Dès qu'il eut reçu l'ordination épiscopale, il se rendit à la cour d'Oswald. Son arrivée fut l'objet d'une exultation générale, et le roi daigna expliquer en saxon les instructions que le missionnaire donnait dans sa langue natale. Mais le succès d'Aidan n'est pas moins dû à ses vertus qu'à sa prédication. La sévère austérité de sa vie, son profond mépris des richesses et son application inlassable aux devoirs de sa profession lui valurent l'estime de ses auditeurs, tandis que ses arguments convainquaient leur intelligence. Chaque jour, le nombre de prosélytes augmentait et, en l'espace de quelques années, l'Église de Northumbrie reposait sur des bases solides et permanentes.⁹

Le caractère d'Aidan était bien équilibré. Par sa ferveur religieuse, il n'avait rien à envier aux grands dirigeants de l'Église. Son activité était étonnante. Il n'était jamais inactif. Il y avait en lui cette flamme de feu vivant qui avait brillé si glorieusement chez de nombreux jeunes missionnaires envoyés par les écoles de Patrick et de Columba. Bède dit de lui :

Le fait qu'il n'ait pas enseigné autrement que ce que lui et ses disciples ne vécurent est la plus grande louange de sa doctrine, car il ne recherchait ni n'aimait rien de ce monde, mais se plaisait à distribuer immédiatement aux pauvres ce que lui donnaient les rois ou les riches de ce monde. Il avait l'habitude de parcourir les villes et les campagnes à pied, jamais à cheval, à moins d'y être contraint par une nécessité urgente ; et partout où il voyait sur son chemin des riches ou des pauvres, il les invitait, s'ils étaient

infidèles, à embrasser le mystère de la foi ; ou s'ils étaient croyants, il les fortifiait dans la foi et les exhortait par ses paroles et ses actes à l'aumône et aux bonnes œuvres.¹⁰

La bonne œuvre se répandit dans les autres royaumes anglo-saxons. Quel encouragement exaltant ce mouvement évangélique parmi ces voisins païens dut donner à ceux qui, en Perse et en Extrême-Orient, travaillaient à la conversion des païens ! Un historien médiéval exprime son admiration lorsqu'il tente de raconter ce que Dieu a fait pour le roi Oswald. Il énumère toutes les nations – les Britanniques, les Écossais, les Pictes et les Anglais – et les provinces de Grande-Bretagne qui ont été placées sous la domination d'Oswald.¹¹

Aidan était un homme de prière. Il se retirait dans sa chambre et en fermait la porte. À genoux, il adressait à Dieu de ferventes supplications. Il avait une perception claire de la vérité et du devoir, et exerçait une influence salvatrice et transformatrice sur tous ceux qui l'entouraient. Il faisait preuve d'une grande tendresse dans son travail pour les pécheurs et dans ses efforts pour soulager les pauvres et les affligés. « On dit qu'il était profondément préoccupé par le bien-être des pauvres et qu'il a consacré beaucoup d'attention au rachat des esclaves. »¹² Bède, tout en exprimant clairement sa désapprobation quant au refus d'Aidan d'accepter les doctrines papales, prend plaisir à dire que ce missionnaire prit soin de n'omettre aucune des choses qu'il avait trouvées dans les écrits apostoliques et prophétiques, mais qu'il s'est efforcé, dans toute la mesure de ses moyens, de les accomplir toutes.¹³

Aidan a également fondé des écoles d'église et des centres de formation. Au début de son ministère, le roi Oswald lui attribua l'île de Lindisfarne. Celle-ci était située sur la côte orientale de la Northumbrie, à proximité de la capitale du royaume, mais suffisamment à l'écart de la route principale pour offrir un cadre adéquat à un centre éducatif. Prenant Iona comme modèle, Aidan fit pour l'Angleterre, à travers ce collège-mère, ce que Columba avait fait pour l'Écosse. Les champs étaient utilisés pour donner du travail aux étudiants, ainsi que pour fournir de la nourriture aux professeurs et aux élèves. Le but de l'Église celtique était d'implanter de nombreux centres plutôt que de concentrer les effectifs et les richesses dans une capitale ecclésiastique. Aidan et ses disciples limitèrent les bâtiments aux besoins de l'école.

À propos de l'emplacement de Lindisfarne et de son influence sur la création d'institutions similaires, John Lingard dit que dans tout son labeur, Aidan gardait les yeux fixés sur son patron, Columba.¹⁴ À partir de la première institution d'Aidan, des centres de formation similaires furent créés dans les royaumes de Bernicie, de Deira, de Mercie et d'East Anglia.

L'œuvre d'Aidan fut un triomphe pour la vérité. Tout d'abord, le paganisme fut balayé et remplacé par une religion fondée sur les doctrines du Nouveau Testament.

Aidan et ses successeurs immédiats, Finan et Colman, furent actifs sur une période de seulement trente ans. En répartissant ces années, Bède en donne dix-sept à Aidan, dix à Finan et trois à Colman.¹⁵ Et pourtant, au cours de cette brève période, l'Église celtique se développa et prospéra si bien que John Meissner déclare : « Le christianisme celtique originel avait donc une emprise très puissante sur le pays à l'époque où le premier émissaire romain débarqua dans le Kent »¹⁶ Edward Hulme écrit qu'« Aidan était l'apôtre de l'Angleterre ».¹⁷

CENTRES DE FORMATION DE L'ÉGLISE CELTIQUE

L'instrument principal du succès d'Aidan fut le centre de formation. En nommant ces collèges évangéliques, de nombreux auteurs les appellent « monastères », utilisant le terme dans son sens ancien. W. M. Hetherington présente comme une preuve supplémentaire que l'Orient était la patrie du christianisme britannique primitif, que les termes « moine » et « monastère » utilisés par les écrivains ecclésiastiques de l'époque ne signifiaient pas des congrégations séparées d'hommes non mariés tels que les écrivains utilisent généralement ces expressions aujourd'hui. Ces mots signifiaient plutôt que les élèves des séminaires théologiques britanniques étaient des hommes mariés et que leurs propres fils leur succédaient souvent dans leurs fonctions. Cet auteur affirme en outre que partout où les Culdees ou les chrétiens celtes fondaient de nouvelles communautés, le président du conseil d'administration était choisi par élection, et non pas nommé par un supérieur étranger. « Il n'était, en fait, rien d'autre que le 'premier parmi ses pairs' ».¹⁸

L'archevêque James Ussher écrit que « dans l'Antiquité, nos monastères étaient les séminaires du ministère : c'étaient en quelque sorte autant de collèges de savants théologiens auxquels le peuple avait l'habitude de recourir pour s'instruire, et d'où l'Église avait l'habitude d'être continuellement pourvue en pasteurs qualifiés ».¹⁹ En outre, le savant Joseph Bingham s'est donné beaucoup de mal pour prouver, en s'appuyant sur des sources anciennes, que les termes « moine » et « monastère » avaient à l'origine des significations différentes de celles que l'on donne généralement à ces mots aujourd'hui.²⁰

Peu après la création de Lindisfarne, Aidan fonda Melrose, sur la rivière Tweed, pour en faire un second champ de formation. Bien que, depuis des siècles, l'ombre se soit quotidiennement glissée sur les champs vacants où se trouvait autrefois ce collège colombien, de

splendides monuments commémoratifs témoignent encore de sa noble contribution à la civilisation.²¹

WHITBY COMME CENTRE DE FORMATION

Un autre institut semblable, probablement le plus célèbre de tous les sièges spirituels colombiens en Angleterre, était Whitby, dans le royaume de Northumbrie. Deux noms célèbres – Hilda et Caedmon – sont liés à ce centre historique. Whitby reste dans les mémoires particulièrement en raison de la célèbre abbesse Hilda. Elle était



d'origine royale et, dès l'âge de treize ans, elle était connue pour sa piété et sa consécration à la foi chrétienne. Lorsque le paganisme réapparut en Northumbrie après le travail superficiel d'Augustin, Hilda quitta le pays et se rendit dans le sud, probablement en East Anglia. C'est alors qu'arriva la grande nouvelle de la montée du roi Oswald sur le trône de son pays natal. Après s'être distinguée par un noble travail dans deux centres de formation, elle retourna en Northumbrie et entreprit de construire ou d'organiser un séminaire biblique à Whitby. Bède raconte qu'Aidan et d'autres hommes



religieux la connaissaient et honoraient son travail. En raison de sa sagesse innée et de son penchant pour le service de Dieu, ils lui rendaient fréquemment visite et l'instruisaient avec diligence dans les doctrines. Même les rois et les princes lui demandaient et recevaient ses conseils.²² Elle soumit le séminaire de Whitby à une discipline efficace et savante. Cet établissement était très grand et comportait deux divisions distinctes, une pour chaque sexe.

Cette dernière disposition était inhabituelle. Elle obligea tous ceux qui étaient sous sa direction à s'appliquer à la lecture de la Bible et à apprendre à enseigner les vérités scripturaires.

De nombreuses preuves montrent qu'il s'agissait du type de centre de formation établi dans le monde entier par l'Église du désert. L'étude et la copie des Saintes Écritures devinrent une spécialité. L'agriculture et d'autres métiers étaient enseignés. Les filles recevaient une instruction adaptée à leur vie future. Whitby devint la pépinière d'hommes éminents, dont cinq devinrent directeurs provinciaux ; c'est elle qui donna au monde

Caedmon, le premier des poètes religieux anglais. Dugdale dit qu'Hilda « était une ennemie déclarée de l'extension de la juridiction papale dans ce pays, et s'opposait de toutes ses forces à la tonsure des prêtres et à la célébration de Pâques selon le rituel romain ». ²³ Lors de la crise provoquée par la convocation nationale, lorsque les délégués papaux et britanniques se rencontrèrent à Whitby en 664, Hilda se rangea du côté du successeur d'Aidan. En dehors de Whitby, les Écossais établirent de nombreux autres centres de formation en Grande-Bretagne et en Irlande.

CAEDMON

La grâce du Seigneur s'est servie d'une simple coutume dans l'un de ces centres de formation pour faire émerger un leader. Il semble qu'à l'occasion de certains divertissements, une harpe passait d'un individu à l'autre et chacun devait composer un poème impromptu et jouer de la harpe en accompagnement. Caedmon, simple vacher, ressentait si profondément son infériorité qu'un soir, lorsque la harpe lui fut passée, il refusa de s'y essayer et se retira dans l'étable où il avait la charge du bétail. Il semble qu'un homme lui soit apparu dans son sommeil et l'ait salué en lui disant : « Chante, Caedmon, quelque chose pour moi ». Il répondit qu'il ne le pouvait pas et que c'était pour cette raison qu'il avait quitté la fête. Le visiteur lui répondit : « Pourtant, tu vas me chanter quelque chose ». « Que dois-je chanter ? » demanda l'humble jeune homme. « Le commencement des choses créées », ordonna la voix. Aussitôt, il se mit à chanter et à composer à la louange de Dieu. Lorsque cela lui fut rapporté, Hilda, toujours à la recherche de dons parmi ses étudiants, lui demanda de raconter son rêve et de répéter les mots qu'il avait entendus. Bède dit : « Ils conclurent tous qu'une grâce céleste lui avait été conférée par notre Seigneur ».

Les étudiants de l'abbaye se faisaient un plaisir d'exercer le don qu'ils avaient découvert chez Caedmon. Ils lui donnaient des passages des Saintes Écritures qui, une fois traduits en anglais, étaient immédiatement convertis en vers harmonieux et répétés mélodieusement à ses maîtres. Bède écrit :

Il chanta la création du monde, l'origine de l'homme et toute l'histoire de la Genèse : et composa de nombreux couplets sur la sortie d'Égypte des enfants d'Israël et leur entrée dans la Terre Promise, avec beaucoup d'autres histoires tirées de l'Écriture Sainte ; l'incarnation, la passion, la résurrection de notre Seigneur, et Son ascension au ciel ; la venue du Saint-Esprit, et la prédication des apôtres ; la terreur du jugement futur, l'horreur des souffrances de l'enfer et les délices du ciel ; et beaucoup d'autres choses encore sur les bienfaits et les jugements divins, par lesquels il s'efforça de

détourner tous les hommes de l'amour du vice et de stimuler en eux l'amour des bonnes actions et l'application à les accomplir.²⁴

Les sermons mis en vers par Caedmon conquièrent le cœur de l'Angleterre. Caedmon aimait les sujets sacrés. Composés dans la langue du peuple, ces thèmes édifiants pouvaient être chantés par tous les cercles. Pour la première fois, les gens du peuple appréciaient les merveilleuses paroles de la vie dans des hymnes qu'ils pouvaient comprendre. À cette époque où il n'y avait pas d'imprimerie, Caedmon transmettait par le chant le message qu'Aidan et ses disciples diffusaient par la prédication.

FINAN

À la mort d'Aidan, Finan fut choisi pour le remplacer. Il poursuivit le travail commencé par son prédécesseur.

Lorsque Finan évangélisa le royaume de Mercie, celui-ci occupait une position dominante dans l'Heptarchie, car il était situé au centre de l'Angleterre et était habité par un peuple brave et guerrier. Sous l'influence du chef guerrier Penda, le royaume fut livré à l'idolâtrie. Or, le fils de Penda, Peada, jeune homme exemplaire, ouvert d'esprit et plein de ressources, était amoureux d'Elfleda, la fille du roi Oswy de Northumbrie, frère d'Oswald. Lorsqu'il demanda la main de la jeune fille en mariage, le père refusa au motif qu'il n'était pas chrétien ; mais il demanda à Peada de recevoir des instructions sur les enseignements du Christ et d'œuvrer à la conversion de la partie méridionale de la Mercie sur laquelle son père l'avait établi en tant que souverain. Lorsqu'il apprit l'Évangile et fut instruit sur la résurrection et la vie immortelle future, il se réjouit de sa nouvelle lumière et informa le père d'Elfleda que son grand désir était de devenir chrétien, qu'il obtienne la fille ou non. Finan fut alors envoyé à Peada avec une importante suite de comtes, de soldats et de serviteurs. Après avoir baptisé le jeune prince, Finan laissa derrière lui quatre pasteurs de l'Église celtique – Cedd, Adda, Betti et Diama pour continuer à l'instruire, lui et son peuple. Ce dernier était de sang écossais, tandis que les autres étaient anglais. Lorsque ces pasteurs arrivèrent dans la province du prince, ils prêchèrent la parole de Dieu, qui fut accueillie avec joie par beaucoup de nobles et de gens du peuple. Beaucoup renoncèrent à leur idolâtrie et se firent baptiser.

LES SAXONS DE L'EST

Du royaume de Mercie, nous passons à l'Essex. L'étude de la religion des Saxons de l'Est révèle une fois de plus le travail superficiel des missionnaires pontificaux. Après son premier succès dans le Kent, Augustin ordonna Mellitus comme évêque de Sabert, roi des Saxons de

l'Est. Beaucoup furent baptisés et Mellitus semblait avoir fait du bon travail. Cependant, à la mort de Sabert, ses trois fils païens firent immédiatement une profession ouverte de l'idolâtrie à laquelle ils avaient renoncé auparavant. Ils autorisèrent le peuple à servir les idoles. Lorsqu'ils virent l'évêque romain célébrer la messe et donner l'hostie au peuple, ils se disputèrent avec le prêtre. Finalement, ils forcèrent l'évêque et ses disciples à quitter le royaume de Kent. Tous trois convinrent qu'il était préférable pour eux de quitter l'Angleterre et se retirèrent donc en France.

Sous Finan, la foi chrétienne s'établit à nouveau parmi les Saxons de l'Est, et cette fois, c'est l'Église celtique qui fut porteuse du message. Le roi d'Essex, Sigebert, et ses amis furent baptisés. Après son baptême, le roi appela des missionnaires celtes dans son royaume. C'est ainsi que l'Église celtique fut l'instrument dans la main de Dieu pour faire prévaloir le christianisme sur l'idolâtrie dans le royaume d'Essex.

Finan reconnut la façon dont Dieu travaillait avec les missionnaires de l'Église dans l'Essex. Suivant l'exemple de Columba et d'Aidan avant lui, il établit un centre de formation théologique à Tillbery.

On a vu comment les trois royaumes de Northumbrie, de Mercie et d'Essex furent ramenés de leur idolâtrie à la foi de l'Église celtique grâce aux travaux consacrés des Écossais. Parlant de l'œuvre magnifique accomplie par l'Église celtique dans ces royaumes, l'historien Rapin de Thoyras écrit :

Austin [Augustin] a eu l'honneur de convertir les Anglais, alors que dans l'ensemble les progrès qu'il a réalisés n'ont pas été très importants. Il est vrai qu'il a prêché aux Saxons du Kent, comme Mellitus l'a fait à ceux de l'Essex, et cela avec un bon succès...

Augustin, au sommet de sa réussite, pour laquelle il est si honoré, n'a établi que deux évêques, Justus à Rochester (dans son propre Kent) et Mellitus à Londres, bien que le pape lui ait expressément ordonné d'établir des évêques partout où il y aurait des occasions... Cela prouve clairement que les progrès qui lui sont attribués ne furent pas aussi considérables que Grégoire ne l'imagine... Il est donc étonnamment étrange que la conversion des Anglais soit attribuée à Augustin, plutôt qu'à Aidan, Finan, Colman, Cedd, Diuna et aux autres moines écossais, qui ont sans aucun doute travaillé beaucoup plus intensément que lui. Mais c'est là que le bât blesse. Ces derniers n'ont pas reçu d'ordres de Rome et ne doivent donc pas être autorisés à prendre part à la gloire de l'œuvre.²⁵

L'historien Henry Soames écrit sur le même thème :

Seuls deux comtés, donc, au nord de la Tamise... ont jamais été sous la tutelle romaine pendant leur transition du paganisme au christianisme, et ces deux-là furent largement redevables au zèle [écossais] national pour leur conversion. Tous les autres comtés, de Londres à Édimbourg, ont la pleine satisfaction de pouvoir désigner l'ancienne Église de Grande-Bretagne comme leur mère nourricière dans la sainte foi du Christ.²⁶

L'ÉGLISE DANS LE KENT, LE WESSEX, L'EAST ANGLIA ET LE SUSSEX

Que dire maintenant des quatre autres royaumes – le Kent, l'East Anglia, le Sussex et le Wessex ? Le Kent, royaume situé dans la partie sud-est de l'île et la plus éloignée de l'avancée missionnaire des Écossais, avait déjà été abordée par Augustin. Le christianisme qui prévalait dans cette province était donc de type papal. Le Wessex, royaume des Saxons de l'Ouest, était le plus éloigné de l'avancée écossaise ou papale ; c'est pourquoi il résista longtemps à toute profession de foi chrétienne.

Quant au pays des East Angles, là encore, c'est l'influence des missionnaires écossais qui l'a ramené au christianisme alors qu'il était tombé dans l'idolâtrie après le départ des moines romains. Quelques années après cette chute dans le paganisme, un pasteur écossais travailla si assidûment parmi eux qu'un grand nombre d'apostats furent amenés à renoncer à leurs erreurs et à revenir à la foi.²⁷ Quant au Sussex, royaume des Saxons du Sud, il était grandement redevable à l'Église celtique pour la connaissance du Christ. Leur roi avait été baptisé dans la province des Merciens par les Écossais évangéliques. Même dans la province catholique des Saxons de l'Ouest, ce sont les travaux des missionnaires écossais qui efficacement aidèrent les Anglo-Saxons à abandonner leur paganisme et à embrasser l'Évangile.

« Il n'est pas exagéré de dire qu'à l'exception du Kent et du Sussex, toute la race anglaise reçut les fondements de sa foi des missionnaires celtes, et même dans le Sussex, on sait que des missionnaires irlandais étaient à l'œuvre avant l'arrivée de Wilfrid. »²⁸ Comme l'a écrit le célèbre comte de Montalembert, érudit catholique français, « le christianisme northumbrien s'est répandu dans les royaumes méridionaux ».²⁹

COLMAN

À la mort de Finan, Colman fut choisi comme son successeur pour diriger l'Église celtique. Bède raconte qu'il fut envoyé d'Écosse.³⁰ Colman

est venu prêcher la parole de Dieu à la nation anglaise.³¹ Les Écossais l'envoyèrent à Lindisfarne, de sorte que sa consécration et son champ d'action furent identiques à ceux d'Aidan et de Finan – le royaume de Northumbrie. Comme Oswy, roi de Northumbrie, était à l'époque un chef parmi les autres royaumes d'Angleterre, Colman devait naturellement être le chef des chefs. Il possédait la douceur du Christ. Pas à pas, le christianisme britannique réussit à s'imposer face au paganisme enraciné et au romanisme décadent, et progressa dans les provinces les unes après les autres.

Soudain, le vent tourna : les intrigues de la reine catholique d'Oswy aboutirent. Alors que Colman n'avait été en fonction que depuis trois ans, les actions de la reine précipitèrent le concile de Whitby. Trois éléments jouaient en défaveur de Colman : premièrement, la brièveté de son mandat ; deuxièmement, le fait que son antagoniste, Wilfrid, avait été formé aux méthodes de la papauté ; et enfin, les intrigues de la reine catholique romaine.

La principale question en litige était la même que celle qui avait opposé Augustin et Dinooth, celle qui avait conduit Victor I^{er}, l'évêque romain, à excommunier le clergé d'Orient : la date de la célébration de Pâques. Dans d'autres pays, l'épée fut utilisée contre ceux qui refusaient d'accepter les pratiques de Rome.³² Eanfled, la reine catholique romaine d'Oswy, était déterminée à faire plier le roi aux pratiques de Rome.

L'aumônier de la reine, Wilfrid, était l'un des opposants les plus déterminés de l'Église celtique. Il avait été envoyé à Rome où, pendant quatre ans, il avait contemplé les rites et les temples somptueux de la papauté. Pendant cette période, il s'était imprégné des arguments et des traditions destinés à répandre l'autorité de Rome, et il revint en Northumbrie avec l'intention de forcer l'Église celtique à s'aligner sur les pratiques papales.³³ Le débat public est exactement ce que Wilfrid recherchait, afin qu'une décision fût proclamée en faveur de la papauté. La faiblesse du roi lui assura d'avance cette victoire. Oswy décréta que les deux partis devaient se rencontrer dans un forum ouvert. Le lieu choisi fut Whitby. Oswy présida le conseil. Colman, ses clercs écossais, l'abbesse Hilda et ses disciples, et l'évêque Cedd étaient du côté des Écossais. Le roi, son fils, le prince Alchfrid, la reine et deux prêtres romains qualifiés en plus de Wilfrid étaient du côté de Rome.³⁴

Nul ne peut lire le compte rendu de la discussion tel qu'il est rapporté par l'historien pontifical Bède sans se rendre compte de l'habileté avec laquelle Colman répondit aux arguments dans cette affaire. Cependant, Wilfrid amena habilement le débat sur la suprématie de Pierre. Il est instructif de savoir que, bien que cette question ne fût en rien le véritable

enjeu, les théologiens romains se moquèrent du grand Columba, tandis que Wilfrid s'écriait :

Quant à vous et à vos compagnons, vous péchez certainement en refusant de suivre les décrets du siège apostolique et de l'Église universelle ; car si vos pères étaient saints, pensez-vous que leur petit nombre, dans un coin de l'île la plus éloignée, doive être préféré à l'Église universelle du Christ ? Et si votre Columba était un homme saint et puissant en miracles, pourrait-il être préféré au prince très béni des apôtres, à qui notre Seigneur a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle ; je te donnerai les clefs du royaume des cieux ? »³⁵

Le roi intervint aussitôt : « Est-il vrai, Colman, que ces paroles furent dites à Pierre par notre Seigneur ? » Lorsque Colman répondit par l'affirmative, s'efforçant en même temps de montrer la fausseté et la faiblesse de l'utilisation de l'incident des clés comme base de la suprématie de l'Église, ses remarques furent considérées comme hors sujet. Le roi amena l'auditoire à une indécision croissante, jusqu'à ce qu'il renonce finalement à son ancienne coutume et décide de se conformer à la prétendue supériorité de la Pâques papale.³⁶

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi le roi Oswy céda à la pression de la reine et de son aumônier. En s'alliant avec les rois d'Europe, Rome posait largement et profondément les fondations de sa théocratie. La nouvelle lignée de rois, descendants de Charlemagne, s'imposait sur le continent et emmenait la papauté avec elle. Les décrets des conciles généraux de la papauté étaient suprêmes. Des rois encore plus résolus qu'Oswy auraient faibli sous la pression.

LES QUATRE SIÈCLES SUIVANT WHITBY

Certains demandèrent pourquoi Colman et les ouvriers qui l'accompagnaient partirent immédiatement pour l'île d'Iona. Comment aurait-il pu faire autrement ? S'il avait rassemblé ses forces pour combattre le roi et les prêtres étrangers, un tel plan aurait pu détruire l'organisation de l'Église qui avait été si habilement construite par Aidan et Finan. Il se souvint que lorsque les premières persécutions féroces s'abattirent sur l'Église naissante de Jérusalem, les apôtres quittèrent la ville, de sorte que l'opposition assaillante se détourna de l'Église. Ainsi, nous pouvons voir la sagesse de Colman en partant immédiatement avec ses collaborateurs.

« Au cours des quatre siècles obscurs qui suivirent le concile de Whitby, l'extension de l'Église romaine vers le nord fut freinée par

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

des guerres raciales et des invasions païennes qui érigèrent des barrières supplémentaires entre le nord et le sud.³⁷

Dans la providence de Dieu, le départ de Colman ne pouvait pas mieux tomber. La papauté n'eut pas l'occasion de profiter pleinement de sa victoire douteuse au concile de Whitby, comme l'affirmèrent de nombreux historiens. Avant que Wilfrid et ses successeurs ne pussent accomplir la destruction de l'Église celtique, pour laquelle ils avaient été formés à Rome, les Danois déferlèrent sur l'Angleterre, apportant avec eux un nouveau flot de paganisme.

Cependant, après le départ des chefs de l'Église britannique, les représentants du romanisme s'emparèrent immédiatement de la souveraineté spirituelle du royaume. L'année suivant Whitby, le pape Vitalien écrivit une lettre au roi Oswy concernant la nomination d'un archevêque pour Canterbury, dans laquelle il disait : « Par la main protectrice de Dieu, vous avez été converti à la vraie foi apostolique ». Le pape Vitalien dit au roi qu'il extirpera l'ivraie ennemie.³⁸ Il promit en outre d'envoyer les reliques des apôtres Pierre et Paul avec la lettre. Peu de temps après, le fils du roi, Alchfrid, découvrit et bannit la secte écossaise.³⁹ Cette injustice fut infligée par le roi Alchfrid aux croyants écossais avec l'approbation de son père, Oswy, parce que les Écossais refusaient de se conformer à une église qui sanctionnait le culte des reliques.

Bien que la papauté avait pris l'ascendant en Angleterre, Dieu ne permit pas à la vérité de mourir. La graine semée par Aidan, Finan et Colman, bien que dormante, n'était pas sans vie. La foi représentée par les chefs celtes resta puissante en Écosse, en Irlande, au Pays de Galles et dans le sud-ouest de l'Angleterre. Les adeptes de la vérité persistèrent à travers les siècles, de sorte que lorsque Wycliffe commença son merveilleux réveil des siècles plus tard, certains pensent que ses disciples étaient ceux qui avaient maintenu les doctrines d'Aidan de génération en génération.

Pendant les quatre cents ans qui s'écoulèrent entre Whitby et la conquête normande, la papauté n'a jamais été en mesure de vaincre totalement le paganisme des Danois en Angleterre ou le courage inspirant des croyants celtes. Par conséquent, l'Église de Rome comprit que si elle voulait gagner, un nouveau plan de bataille devait être conçu. Le temps et les circonstances placèrent entre ses mains un chef destiné à apporter un changement dans les îles britanniques. Ce champion fut Guillaume de Normandie.

LA PAPAUTÉ ET GUILLAUME LE CONQUÉRANT

La papauté favorisa la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie.⁴⁰ Il y avait trois raisons à cela. Lors de la conquête de l'Angleterre anglo-saxonne (vers 820 ap. J.-C.), les Danois étaient

imprégnés d'un tel fond païen que Rome ne put jamais espérer une forte ascension grâce à eux, même si, par la suite, ils eurent des penchants pour cette foi. Cela aurait même pu signifier une victoire pour l'ancienne Église celtique qui s'était déjà montrée spirituellement capable de gagner les Anglo-Saxons et les Danois. C'est pourquoi la papauté se réjouit de l'heure où il sembla qu'un puissant chef normand de France put prétendre au trône d'Angleterre. En second lieu, il fallait faire quelque chose pour briser le pouvoir de l'Église celtique, en particulier en Écosse et en Irlande. Au final, il fut nécessaire d'avoir une nouvelle race sur laquelle s'appuyer. Les Normands, dont la patrie était la France, vivaient sous la direction du peuple que le pape avait appelé « la fille aînée de l'Église ». Ils s'enthousiasmaient pour la combinaison politique d'une superstition colorée, d'un système de castes tyrannique et d'un faste royal. Si les Normands parvenaient à imposer une main de fer à l'Angleterre saxonne et danoise, l'ensemble des îles britanniques pourrait être entièrement placé sous le drapeau papal.

Lorsque Guillaume de Normandie débarqua en Angleterre en 1066 avec ses guerriers, le roi danois Harold venait juste d'être appelé à livrer au nord une terrible bataille contre un rival rebelle. Obligée de se déplacer à marches forcées vers le sud pour rencontrer les envahisseurs normands, son armée épuisée s'installa sur les hauteurs d'Hastings. Mais elle ne put résister aux envahisseurs et la bataille fut remportée par les Normands.

La victoire d'Hastings apporta un nouveau leadership à l'Église romaine d'Angleterre. Une puissante réorganisation de la vie, des coutumes et des institutions anglaises s'ensuivit. Néanmoins, trois cents ans s'écoulèrent avant que les pouvoirs combinés du catholicisme romain continental et des prouesses normandes ne parviennent à placer l'Irlande et l'Écosse sous la domination de la papauté. Le Pays de Galles ne fut pas soumis. Même à cette époque, la conquête spirituelle était une conquête de puissance et non de droit. Sous l'emprise de la peur et de l'autorité, le peuple accepta les coutumes des Normands et fit une profession superficielle d'acceptation des doctrines papales. Les convictions plus profondes de vérité et de liberté qui prévalaient à l'époque de l'Église celtique furent étouffées sous le poids des envahisseurs. La grande œuvre d'Aidan fut apparemment enterrée dans l'obscurité la plus totale. Pourtant, des siècles plus tard, lorsque la Réforme remit en cause la suprématie de Rome, la graine semée par Aidan, Finan et Colman jaillit pour donner naissance à une vie nouvelle. L'Église du désert se mobilisa et un jour nouveau se leva, non seulement pour l'Angleterre, mais aussi pour le monde entier.

¹ Fitzpatrick, *Ireland and the Foundations of Europe*, p. 14.

² Soames, *The Anglo-Saxon Church*, pp. 57, 58.

- ³ Lloyd, “Historical Account of Church Government,” cité dans Stillingfleet, *The Antiquities of the British Churches*, vol. 2, pp. 157, 158.
- ⁴ Boswell, *The Life of Samuel Johnson*, vol. 3, p. 147, note.
- ⁵ Fitzpatrick, *Ireland and the Foundations of Europe*, pp. 26, 154.
- ⁶ Voir l'étude de l'auteur au chapitre 11, intitulé « Dinooth et l'église au Pays de Galles ».
- ⁷ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 3, p. 15.
- ⁸ Newman, *A Manual of Church History*, vol. 1, p. 411.
- ⁹ Lingard, *The Antiquities of the Anglo-Saxon Church*, vol. 1, pp. 27, 28.
- ¹⁰ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 5.
- ¹¹ Idem, b. 3, ch. 6.
- ¹² Latourette, *The Thousand Years of Uncertainty*, p. 57.
- ¹³ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 17.
- ¹⁴ Lingard, *The Antiquities of the Anglo-Saxon Church*, vol. 1, p. 155.
- ¹⁵ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 26.
- ¹⁶ Meissner, *The Celtic Church in England*, p. 4.
- ¹⁷ Hulme, *A History of the British People*, p. 33.
- ¹⁸ Hetherington, *History of the Church of Scotland*, vol. 1, pp. 11, 12.
- ¹⁹ Ussher, *The Whole Works*, vol. 4, p. 297.
- ²⁰ Bingham, *The Antiquities of the Christian Church*, b. 7, ch. 2, sec. 6.
- ²¹ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 4, ch. 27.
- ²² Idem, b. 4, ch. 23.
- ²³ Cité dans M'Clintock and Strong, *Cyclopedia*, art. “Hilda”.
- ²⁴ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 4, ch. 24.
- ²⁵ Thoyras, *History of England*, vol. 1, p. 69.
- ²⁶ Soames, *The Anglo-Saxon Church*, pp. 58, 59.
- ²⁷ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 19.
- ²⁸ Meissner, *The Celtic Church in England*, p. 4.
- ²⁹ Montalembert, *Monks of the West*, vol. 4, p. 88.
- ³⁰ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 25.
- ³¹ Idem, b. 4, ch. 4.
- ³² Green, *A Handbook of Church History*, p. 433.
- ³³ Terry, *A History of England*, p. 44.
- ³⁴ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 25.
- ³⁵ Stokes, *Ireland and the Celtic Church*, pp. 163, 164.
- ³⁶ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 25.
- ³⁷ Barnett, *Margaret of Scotland: Queen and Saint*, p. 75.
- ³⁸ Bède, *Ecclesiastical History of England*, b. 3, ch. 29.
- ³⁹ Idem, b. 5, ch. 19.
- ⁴⁰ Thatcher et Schwill, *Europe in the Middle Ages*, p. 206.

Colomban et l'Église en Europe

Colomban s'est révélé être le grand avant-coureur de la renaissance de la civilisation en Europe. Au cours des cinq cents années qui suivirent, il n'y eut guère de génération qui ne vit les vignobles envahis de travailleurs irlandais, qui n'entendit la voix d'une personnalité autoritaire du Gael retentir à l'oreille des princes et des peuples.¹

AU FIL de son existence, l'œuvre missionnaire des Celtes donna naissance à un chef qui fit plus pour la reconversion de l'Europe que tous ceux qui le suivirent. Colomban (ou Columbanus) fut l'apôtre de l'Europe submergée par l'influence de Clovis et des païens du Nord. Patrick prit l'ancienne civilisation païenne d'Irlande et la transforma en un christianisme conquérant ; Columba, grâce à son collège d'Iona, fit passer l'Écosse de l'obscurité à un leadership de lumière ; mais Colomban devait apporter les enseignements du Christ à la France, à l'Allemagne, à la Suisse et à l'Italie.

Le Saint-Esprit accorda à Colomban de nombreux dons spirituels alors qu'il abandonnait son cœur au Sauveur. Sa formation s'accompagna d'un fardeau inéluctable, celui de porter l'Évangile qu'il avait appris sur le continent dans l'état chaotique où il se trouvait alors.

L'environnement dans lequel est né Colomban (543-615 ap. J.-C.) était le meilleur de tout l'Occident. Le débordement des invasions teutonnes qui avaient détruit la structure des civilisations romaines en Europe avait laissé l'Irlande et l'Écosse intactes. C'est là que le meilleur de la culture celtique, romaine et chrétienne avait été préservé, organisé et nourri par Patrick, Columba et une génération d'érudits enthousiastes.

Colomban respirait cette atmosphère et, grâce à une discipline personnelle magistrale, il était, comme Moïse à la cour de Pharaon ou Paul dans les séminaires des Pharisiens, « instruit dans toute la sagesse » (Actes 7 : 22.) de son temps. Il était grand, svelte et beau. « Sa belle silhouette et sa couleur splendide, » dit son biographe Jonas, « excitaient la convoitise des jeunes filles lascives. »²

Colomban passa plusieurs années à étudier dans les salles d'études de Bangor. Il y étudia assidûment les Écritures. La musique des chants sacrés charmait son âme et il perfectionnait son don pour la poésie. De Bangor, il

pouvait regarder au-delà des eaux de la Manche vers l'Angleterre qui était encore sous l'emprise des Anglo-Saxons païens. Vers le nord, il pouvait observer les merveilleuses transformations opérées en Écosse par Columba. Plus à l'est, la France était dans un état moral misérable. L'esprit apostolique brûla en Colomban lorsqu'il entendit les récits sur l'état misérable de la Gaule, et il décida d'aller évangéliser la France dans l'esprit missionnaire du christianisme celtique.

EFFORTS MISSIONNAIRES EN FRANCE

L'arrivée de Colomban en Gaule a marqué l'aube d'un jour nouveau pour l'Europe. Dans les nombreux centres de civilisation qu'il créa avec ses disciples, il implanta l'esprit du christianisme dans le cœur des gens.³ La puissance de l'Évangile s'est maintenue pendant des siècles en dépit de la suprématie papale.⁴ En fait, l'Église de Rome, pour sauver son prestige, fut obligée d'attaquer l'ordre et la règle colombiens et de favoriser les bénédictins. Le meilleur de la civilisation européenne doit encore sa reconstruction à Colomban, à ses compagnons et à ses disciples ; d'autres évangélistes européens ont coopéré.⁵

Des années avant l'arrivée de Colomban, les descendants de Clovis s'étaient livrés à une guerre sauvage et fratricide. Quant à la population, elle avait une forme de religion mais aucune conception de la vraie piété ; et sans principes directeurs solides, elle était comme les païens. L'immoralité et la dégradation abondaient. Colomban et ses associés ne comptaient pas sur la puissance politique, mais sur la force de l'amour de Dieu dans leurs cœurs pour convaincre la population. Ils comptaient sur le Saint-Esprit dans des vies nobles pour amener les masses à avoir faim et soif de justice.

L'érudition de Colomban lui avait valu la faveur des descendants de Clovis au pouvoir. Le roi Guntram salua son arrivée avec joie. Clarence W. Bispham déclare : « Voici les missionnaires irlandais dans un nouvel environnement. Avant cela, ils étaient en conflit avec les païens. Maintenant, ils commençaient à se battre contre un christianisme corrompu et avili ». ⁶ Ou, comme l'écrit Jonas, le biographe de Colomban, qui apprit de ses associés les faits de sa vie : « Le credo seul était resté. Mais le remède de la repentance et l'amour de la mortification des désirs de la chair ne se trouvaient que chez quelques-uns ». ⁷ Le roi Guntram le pria donc de s'installer dans son royaume, en lui disant : « Si tu veux prendre la croix du Christ et le suivre, cherche le calme d'une retraite. Veille seulement, pour l'accroissement de ta propre récompense et pour notre bien spirituel, à rester dans notre royaume et à ne pas aller chez les peuples voisins. » Les missionnaires acceptèrent l'offre d'un vieux fort à moitié miné à Anagrates

(l'actuel Annegray), qui datait de l'époque romaine, comme site pour leur première mission.

LES TROIS PREMIERS CENTRES EN FRANCE

Les débuts à Anagrates, dans le désert des Vosges, furent difficiles. Alors que les bâtiments étaient en cours d'édification et avant que les premiers fruits de la terre n'apparaissent, les missionnaires irlandais savaient ce que signifiait la souffrance. La nourriture était parfois si rare



qu'ils vivaient de baies, d'écorces d'arbres et de tout ce qu'ils pouvaient trouver sur le sol. Un jour, le roi Guntram, apprenant leur détresse, ordonna qu'on leur apporte de la nourriture. Ils restèrent pourtant fidèlement à leur poste de travail. Tout ce qu'ils demandaient, c'était la possibilité d'effectuer un travail manuel et la solitude pour étudier les Écritures. Ces hommes grands et puissants, vêtus de longues robes grossières, leurs livres en bandoulière dans des sacs de cuir, et portant des bâtons à la main, durent faire une profonde impression sur la population indigène. Jonas écrit encore à propos de leur vie exemplaire et de leur exemple salvateur :

La modestie et la sobriété, la douceur et l'amabilité brillaient en eux. Les maux de la paresse et de tempéraments déréglés avaient été chassés. L'orgueil et la fierté étaient expiés par de sévères châtiments. Le mépris et l'envie étaient chassés par une diligence fidèle. La force de leur patience, de leur amour et de leur douceur était si grande que personne ne pouvait douter que le Dieu de miséricorde habitait au milieu d'eux.⁸

Parfois, Colomban se retirait à l'écart et vivait seul pendant des jours. Il n'avait d'autre compagnon que la Bible, qu'il avait sans doute transcrite de sa propre main à Bangor. Il s'en remettait à Dieu pour la nourriture et la protection contre les éléments. Il était considéré comme un prince sur les bêtes sauvages. De ces retraites, il sortait comme les prophètes d'autrefois, fortifié et rafraîchi pour ses travaux.

L'influence de la nouvelle mission s'étendit rapidement. Les jeunes du pays, dont beaucoup étaient issus de familles nobles, affluèrent vers le jeune centre de formation. Il n'était plus nécessaire de voyager à l'étranger pour fréquenter les collègues de l'île d'émeraude. Il y avait là une faculté de treize enseignants irlandais dans leur propre pays, apportant la sainteté, le

savoir et l'habileté manuelle de leurs célèbres séminaires celtiques. Cent ans plus tôt, Clovis avait conclu une union politique avec la papauté afin d'obtenir le soutien de l'empereur d'Orient, mais cette union s'était révélée néfaste et non stimulante. Rien d'étonnant, car à l'époque de Colomban, le pape de Rome était Grégoire I^{er}, dit Grégoire le Grand, bien connu pour être un ennemi de l'enseignement classique.⁹ De nombreuses autorités reprochent à ce pontife d'avoir chassé les mathématiciens de Rome, d'avoir proscrit le grec et d'avoir dénoncé l'érudition.¹⁰

Anagrates devint rapidement trop petit. Le nombre de candidats à l'admission dans la nouvelle institution augmenta considérablement. L'influence de Colomban s'étendit largement. La sincérité et la consécration du camp irlandais étaient si supérieures à tout ce qui se faisait sur le continent qu'une nouvelle religion semblait être introduite. Les habitants de l'Europe tourmentée tournèrent les yeux vers l'endroit d'où provenaient des récits inspirants, et où des opportunités s'ouvraient aux évangélistes. C'est ce qui décida Colomban à ouvrir un autre centre pour la propagation de l'Évangile. Il rencontra la coopération enthousiaste du roi Guntram. Le souverain de Bourgogne leur accorda volontiers un emplacement à Luxeuil, situé au pied des Vosges, là où les forêts des montagnes avaient envahi la plaine. On y trouvait les ruines d'anciennes villas romaines, envahies par des broussailles. La nature sauvage regorgeait d'ours, de loups, de renards et d'autres animaux sauvages. Mais sous les frappes vigoureuses de ces missionnaires de l'Église du désert, tout cela changea. La forêt fut abattue et la terre défrichée. Les socs de charrue retournèrent les terres en jachère et l'on vit bientôt apparaître des champs de céréales ondulantes. L'hébergement étant assuré, les jeunes nobles du pays affluèrent chez Colomban comme postulants de la nouvelle confrérie. Luxeuil était destinée à devenir la mère de nombreux centres de civilisation en Europe.¹¹ Alors qu'ils travaillaient, ces missionnaires répondaient aux questions : « Nous sommes des Irlandais qui habitent au bout du monde. Nous sommes des hommes qui ne reçoivent rien d'autre que la doctrine des apôtres et des évangélistes. »

Luxeuil connut également une croissance rapide et des conditions de surpeuplement, comme cela avait été le cas à Anagrates. Colomban fonda un troisième centre de formation à Fontaines, ainsi nommé par lui en raison des sources chaudes et médicinales qui jaillissaient du sol. Situées dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, ces trois communautés formaient le centre évangélique de l'œuvre de l'Église du désert en France. Partout, les gens se ralliaient à eux. De idées fraîches de vérité triomphante se répandaient comme sur les ailes du vent. D'autres leaders s'y développaient et formaient des recrues qui répétaient leurs exploits. De l'Irlande vint également un flot continu de dirigeants et d'enseignants formés, qui vinrent s'ajouter aux premiers évangélistes.¹² C'est ainsi que la parole de Dieu se

répandit puissamment. Bientôt, cependant, un danger de nature mortelle surgit et menaça la croissance de l'Église.

LA LUTTE AVEC LES ÉVÊQUES DE ROME

En Écosse et en Angleterre, les missionnaires irlandais furent aux prises à un athéisme farouche. Sur le continent, ils se confrontaient à une situation plus difficile. Le fossé entre l'Église celtique et l'Église de Rome était plus grand que celui qui séparait le christianisme irlandais du paganisme. En fait, ce fossé était bien plus grand que celui qui séparait le protestantisme du romanisme à l'époque de Luther. Le paganisme n'avait pas accès à la culture et à la vérité que revendiquait la papauté. Il n'était pas soutenu, comme la papauté, par la machine militaire de l'Empire romain d'Orient, créée par Bélisaire, le plus grand génie combattant de l'époque. L'union d'une Église chrétienne avec l'État est toujours plus dangereuse pour la liberté que l'union du paganisme avec l'État. L'opposition des évêques de Rome à l'œuvre de Colomban signifiait donc une lutte entre la liberté et le despotisme.

La situation de la papauté dans cette région a été décrite ainsi par un historien moderne :

Chez les Francs et les Allemands, l'Église était dans un état déplorable. De nombreuses terres ecclésiastiques étaient entre les mains de laïcs. Il n'y avait que peu ou pas de discipline, et aucun contrôle n'était exercé sur le clergé. Chaque prêtre faisait ce qui lui semblait bon. À cette époque, de nombreux prêtres et moines vagabonds erraient à travers le pays, gagnant leur vie de façon précaire en imposant leurs services au peuple.¹³

En ce qui concerne l'église à l'époque de Justinien, les mêmes historiens de la période médiévale déclarent : « Le christianisme de l'époque était complètement dégradé et les chrétiens se distinguaient très peu des autres peuples qui les entouraient. Le mahométanisme était en partie une révolte contre cette dégradation ».¹⁴

Les prêtres étaient jaloux de l'influence et de la croissance des missions celtiques. En arrière-plan, cependant, il y avait leur ressentiment quant au reproche fait par Colomban à leurs vies douteuses. En 602, ils convoquèrent donc le chef irlandais pour qu'il réponde de ses actes devant un synode d'évêques gaulois. Il refusa de comparaître, mais pour sa défense, il envoya une épître les priant de ne pas intervenir. L'historien catholique romain John Healy écrit ce qui suit à propos de cette affaire :

Les protestations étaient inutiles ; ils adhéraient avec ténacité aux usages de leur pays. Rien ne pouvait les convaincre que ce que saint

Patrick et les saints d'Irlande leur avaient transmis pouvait de quelque manière être erroné. Ils ne demandaient qu'à ce qu'on les laisse tranquilles. Ils ne voulaient pas imposer leurs coutumes aux autres. Pourquoi les autres devraient-ils leur imposer leurs coutumes ? Ils avaient le droit de vivre en paix dans leur région sauvage, car ils ne faisaient de mal à personne et priaient pour tous. C'est ainsi que Colomban raisonna, ou plutôt remit en question un synode d'évêques français qui s'opposaient à ses pratiques. Les lettres qu'il leur adressa, ainsi qu'au pape Grégoire le Grand, au sujet de cette question pascale, sont toujours conservées, mais certaines des expressions qu'il utilise ne sont pas justifiées. Il dit en effet aux évêques, à un endroit, qu'ils seraient mieux employés à faire respecter la discipline canonique au sein de leur propre clergé qu'à discuter de la question pascale avec lui et ses moines. Cependant, ici et là, il parle non seulement avec force et liberté, mais aussi avec une véritable humilité et une véritable éloquence. Il implore les prélats dans le langage le plus solennel de les laisser, lui et ses frères, vivre dans la paix et la charité au cœur de leurs bois silencieux, à côté des ossements de leurs dix-sept frères morts.¹⁵

Voici un incident qui permet de mettre en contraste entre l'esprit des deux églises. Il suffit de comparer la lettre de Colomban avec l'attitude hautaine d'Augustin à l'égard de Dinooth du Pays de Galles celtique. Clarence W. Bispham écrit à ce sujet :

La réponse de Colomban est en splendide contraste avec la malheureuse déclaration d'Augustin, par laquelle il a été prophétiquement responsable de certains actes sanguinaires. En conclusion, nous devons reconnaître que la règle de vie de Bangor, bien que très sévère, a produit une douceur de caractère étonnante dans la nature ardente des Celtes, et contraste merveilleusement avec la règle bénédictine plus modérée qui produisit l'arrogance de saint Augustin.¹⁶

COLUMBAN ET LA REINE BRUNHILDA

S'il a jamais existé une autre Jézabel, c'est bien Brunhilda, épouse du roi Sigebert d'Austrasie, frère de Guntram et persécuteur de Colomban. Après avoir assassiné son mari en 575, elle séduisit le fils de son frère, Chilpéric, roi de Neustrie. Sous l'effet de l'engouement, le jeune homme l'épousa. Plus tard, elle entraîna son petit-fils, Theuderich II, roi de Bourgogne, dans une vie de débauche. Theuderich avait un grand respect pour Colomban, et pendant plusieurs années, il le protégea et le défendit,

alors même que le missionnaire irlandais lui reprochait, ainsi qu'à sa grand-mère dissolue, leurs mauvaises voies. De peur que Theuderich n'épouse une reine qui la remplacerait, Brunhilda complota pour le maintenir dans une vie de vice.

Lorsque l'apôtre celte la réprimanda pour la vie inique de la cour, elle s'en prit à lui avec fureur et dès lors commença la persécution incessante des collèges évangéliques fondés par Colomban. Environ dix ans auparavant, Augustin, le moine envoyé pour convertir l'Angleterre, avait apporté à Brunhilda une lettre d'introduction du pape.¹⁷ Les historiens écrivent ceci à propos des affiliations de Brunhilda avec les ennemis religieux de l'Église celte : « Selon les idées de son temps, Brunhilda semble avoir été une femme religieuse. Elle construisit des églises, des monastères et des hôpitaux, et fut l'amie de certains des principaux ecclésiastiques de son temps ». ¹⁸ La reine douairière et les évêques catholiques romains étant hostiles à Colomban, elle les incita à attaquer la foi celte et à abolir son système d'éducation.

COLUMBAN EN EXIL

A cette époque, la renommée de Colomban s'était considérablement accrue dans toutes les villes et provinces de France et d'Allemagne, au point qu'il était très vénéré et célébré. Même les soldats du roi, en diverses occasions, hésitèrent à exécuter l'ordre royal de bannissement, ou l'exécutèrent si mollement que Colomban put s'enfuir et retourner à Luxeuil. Craignant la vengeance à l'encontre de ses associés, le vieil érudit décida de partir. Il se rendit d'abord avec quelques compagnons jusqu'à la Loire, qu'il suivit, semble-t-il, avec l'intention de s'embarquer dans le port de Nantes pour l'Irlande.

Le récit de ses déplacements ne se lit pas comme un départ en exil, mais comme une marche de conquête. Il ne partit cependant pas de Nantes, mais se rendit à Soissons, capitale de Clotaire II, roi de Neustrie. Il y occupa une position proche de celle d'un premier ministre, voire d'un pouvoir royal. Clotaire le consulta sur toutes les questions importantes de l'État et suivit ses conseils, mais Colomban avait une tâche encore plus importante à accomplir. Il espérait implanter de nouveaux centres en Allemagne, en Suisse et en Italie.

De même que Colomban avait été honoré par Clotaire II, roi de Neustrie, pays qui s'agrandira plus tard et deviendra la France, il fut traité royalement par Théodebert, roi d'Austrasie, pays qui s'emparera plus tard d'une partie du territoire qui est aujourd'hui l'Allemagne. En route vers Théodebert, il s'arrêta à Meaux, où il fut reçu par un citoyen important, ami de Théodebert. Sa vie pieuse incita la fille de son hôte à

consacrer sa vie aux missions colombiennes. Ces débuts du christianisme celtique se multiplièrent lorsque les savants associés de Colomban refusèrent de s'aventurer plus à l'est dans les régions sauvages et commencèrent immédiatement à fonder de nouvelles communautés, en commençant par Metz.

Le roi Théodebert se réjouit de l'arrivée de Colomban à sa cour. Il lui demanda de rester définitivement dans son royaume et de poursuivre son œuvre. L'érudit, cependant, souhaitait faire davantage pour l'Europe, qui se trouvait dans un état de barbarie.¹⁹ Comme le dit Benedict Fitzpatrick, « les Irlandais furent les premiers missionnaires en Allemagne, et l'Allemagne était grâce à eux devenue en grande partie une terre chrétienne lorsque Boniface, qui fut appelé l'apôtre de l'Allemagne, y arriva pour la première fois ».²⁰

Il convient ici de protester contre le fait d'attribuer aux moines bénédictins le travail accompli par les missionnaires irlandais. Fitzpatrick déclare : « La croyance générale selon laquelle les bénédictins, qui étaient les seuls 'rivaux' des moines irlandais au cours de la période en question étaient des hommes érudits est totalement fautive. Il n'existait aucune branche de bénédictins faisant des études savantes leur objectif jusqu'à l'établissement des Mauristes au XVIIe siècle ».²¹

Pendant plusieurs années, Colomban œuvra en Allemagne et en Suisse, laissant une série de missions pour poursuivre l'œuvre qu'il avait commencée. Cependant, une conspiration païenne contre lui l'obligea une fois de plus à repartir vers d'autres contrées. Laisant le centre de Bregenz, dans l'actuelle Autriche, à la charge d'un de ses associés historiques, Gallus (généralement connu sous le nom de Saint Gall),²² Colomban, bien qu'âgé de plus de soixante-dix ans, traversa les Alpes pour se rendre à la cour d'Agilulf, roi des Lombards. Dans cette région, les enseignements chrétiens primitifs de Jovinien, du quatrième siècle, et de Claude, du neuvième siècle, persistent encore.²³ C'est là que Colomban fut accueilli avec joie. Nous pourrions dire que les Celtes et les Vaudois se donnaient la main pour répandre l'Évangile. Les Lombards et les descendants des Goths avaient suivi le christianisme plus simple et plus biblique de l'Église d'Orient et n'avaient jamais suivi les voies de la papauté.²⁴ Le puissant roi lombard était heureux d'accueillir dans son royaume ce puissant chef spirituel venu d'Irlande. Aux siècles médiévaux, ces vallées étaient extrêmement peuplées.

Refusant cependant de rester à la cour, Colomban demanda au roi un endroit où implanter un nouveau centre. Agilulf se souvint de la localité de Bobbio où se trouvait une église en ruine. À cette époque, les Lombards, parce qu'ils n'étaient pas affiliés à la papauté, étaient considérés comme des ariens. Comme la papauté, soutenue par les forces armées de l'Empire

romain d'Orient, avait adopté une attitude menaçante à l'égard du christianisme celtique et des communions qu'elle avait choisi de qualifier d'ariennes, il y eut naturellement une communion entre Colomban et le roi Agilulf, du fait d'une misère partagée.

John Healy écrit que Bobbio « se trouvait près de la Trebbia, presque à l'endroit même où Hannibal ressentit pour la première fois les rigueurs de ce rude hiver dans les neiges de l'Apennin ». ²⁵ On s'étonne du merveilleux travail de défrichage des forêts, d'agencement des bâtiments, de labourage des terres et de production des récoltes, accompli à nouveau à Bobbio. Colomban semble avoir eu une capacité inhabituelle à diriger les travaux agricoles, à agir en tant que médecin pour ses associés et à utiliser les peaux d'ours pour fabriquer des sandales. Il était particulièrement doué pour domestiquer les animaux sauvages. S'il excellait dans la direction de travaux tels que la construction de routes, le creusement de puits, la construction d'églises et d'écoles, il ne négligeait pas pour autant l'apprentissage. Un érudit écrit : « Les fondations irlandaises d'Allemagne et d'Italie du Nord devinrent le principal centre de production de livres sur le continent ». ²⁶ Lorsque plus tard les chercheurs commencèrent à rechercher des manuscrits irlandais, Saint-Gall et Bobbio se révélèrent être de précieux entrepôts.

De Bobbio, il est écrit : « Ici, le noyau de ce qui devait être la plus célèbre bibliothèque d'Italie fut formé par les manuscrits que Colomban avait apportés d'Irlande et les traités dont il était lui-même l'auteur. » La renommée de Bobbio atteignit les rivages de l'Irlande et la mémoire de Colomban fut chère au cœur de ses compatriotes. « Un catalogue du X^{ème} siècle, publié par Muratori, montre qu'à cette époque, toutes les branches du savoir, divin et humain, étaient représentées dans cette bibliothèque. » ²⁷ Bobbio devint un tel centre de formation évangélique que, plus tard, l'Église catholique romaine suivit la même procédure avec Colomban qu'avec Patrick et Colomba ; elle le revendiqua finalement comme l'un des siens.

MORT DE COLUMBAN

Colomban ne vécut pas plus d'un an après avoir terminé son travail à Bobbio. Bien que sa mort imminente ait suscité une grande tristesse, il n'y avait pas de regrets dans son propre cœur. Il pouvait regarder en arrière sur ses trente années de travaux ardues, et reconnaître qu'il avait laissé une empreinte indélébile sur les Francs, les Allemands, les Suèves, les Souabes, les Suisses et les Lombards. Il abandonna volontairement l'œuvre pour laquelle Dieu l'avait désigné. Il acheva son œuvre en 615, alors âgé de soixante-douze ans. Son corps fut enterré sous l'autel de l'église et, à ce

jour, ses restes ont été conservés dans la crypte de l'église de Bobbio. On pense qu'il a écrit environ vingt-cinq manuscrits.

LES RAISONS DE L'OPPOSITION DES ÉVÊQUES PONTIFICAUX

Certains auteurs cherchent à minimiser les différences entre l'Église celtique et l'Église catholique romaine. Il s'agit probablement d'un vœu pieux de leur part, car ils aiment à croire que les messages divins de l'Église celtique sont passés dans la communion rivale, pour ne plus jamais réapparaître. Ce point de vue est contraire non seulement à l'examen approfondi effectué par une foule d'autorités, mais aussi aux conclusions tirées d'une simple considération des différences de vie et de doctrine entre les deux systèmes. George T. Stokes, parlant de la volonté finale des chefs celtes de s'aligner sur la question de Pâques, dit :

Mais si, au début du huitième siècle, l'Église celtique avait ainsi consenti à la pratique universelle de l'Église, tant à l'est qu'à l'ouest, ce consentement n'impliquait aucunement la soumission à la suprématie de Rome sur d'autres questions. Au contraire, nous verrons plus loin que, jusqu'au douzième siècle, l'Église celtique a divergé de Rome sur des questions très importantes, qui ont d'ailleurs servi de prétexte à la conquête de ce pays par les Normands.²⁸

Quelles étaient ces questions importantes sur lesquelles l'Église celtique s'est opposée pendant des siècles à l'Église romaine ? Sur des questions aussi essentielles que l'autorité suprême des Écritures, la suprématie du pape, le célibat du clergé, la confession auriculaire, la transsubstantiation, la Trinité et les prétentions contraignantes de la loi morale. Bien d'autres différences pourraient être mentionnées. Compte tenu de l'hostilité implacable de la papauté à l'égard de l'Église celtique, il est clair que l'une ou l'autre des deux communions devait soit mourir, soit se rendre.

L'absence d'enseignement dans l'Église papale et son abondante présence dans l'Église celtique à l'époque qui suivit la chute de la Rome impériale est prouvée par les mots suivants de Benedict Fitzpatrick : « Dans les terres anciennement incluses dans l'Empire romain d'Occident, où le latin était le vecteur du christianisme et de l'éducation, il n'existait pratiquement pas d'école au sens plein du terme, sauf celles qui avaient déjà été établies, directement ou indirectement, par des mains irlandaises ». ²⁹ Cet auteur catholique romain ajoute : « Pour la première fois dans l'histoire, le pape Eugène II émit en l'an 826 des bulles enjoignant à travers la Gaule et le reste de la chrétienté des écoles du type de celles qui existaient alors en Irlande depuis des siècles ». ³⁰

13. COLOMBAN ET L'ÉGLISE EN EUROPE

Colomban et Dinooth du Pays de Galles avaient fait preuve de courtoisie chrétienne à l'égard des dirigeants catholiques, mais ils avaient refusé d'être soumis.³¹ Ils cherchaient, sans renoncer à leur propre passé historique qui remontait aux apôtres, à cultiver autant que possible une atmosphère fraternelle.

Comme on l'a vu dans la controverse entre la reine catholique romaine Marguerite d'Écosse et les successeurs du grand Columba, une différence importante entre l'Église celtique et l'Église catholique romaine était l'observation du samedi comme jour sacré de repos. Le pape Grégoire I^{er} qui, à l'époque de Colomban, s'opposait à l'enseignement classique, fut tellement irrité par le fait que de nombreux chrétiens de la ville de Rome observaient le samedi comme sabbat qu'en 602, il publia une bulle déclarant que, lorsque l'antéchrist viendrait, il garderait le samedi comme sabbat. Cet acte est connu de tous.³² L'opposition sévère de nombreux papes à l'œuvre merveilleuse des missions irlandaises en Europe était-elle due en grande partie au fait que l'Église celtique avait pour habitude d'observer le samedi comme jour de repos et de culte ?

Dénonçant l'Église celtique du continent comme hérétique à bien des égards, notamment en raison de l'observance du sabbat du septième jour, Rome l'accusa de judaïsme. Ainsi, l'épître 45 du pape Grégoire III aux évêques de Bavière allemande les exhorte à s'accrocher aux doctrines de Rome et à se méfier des Brittons qui viennent parmi eux avec des prêtres faux et hérétiques.³³ Les missionnaires qui travaillaient sans l'autorité du pape étaient dénoncés par Boniface, le légat du pape, comme des séducteurs du peuple, des idolâtres et (parce qu'ils étaient mariés) des adultères. Dans tout cela, l'Église catholique romaine a bien veillé à ce qu'il ne reste jusqu'à aujourd'hui que des comptes rendus vagues et indéfinis de tous les points litigieux.

En ce qui concerne l'accusation de certaines églises de judaïser, le procès-verbal du synode de Liftinae (l'actuelle Estinnes), en Belgique, en 743, fournit des informations plus précises. Karl J. von Hefele écrit : « La troisième allocution de ce concile met en garde contre l'observation du sabbat, en se référant au décret du concile de Laodicée ». ³⁴ Dès le concile de Laodicée, qui s'est tenu vers la fin du IV^{ème} siècle, il a été décrété que tous ceux qui se reposaient de leur travail le samedi étaient des judaïsants et devaient être excommuniés.

LUXEUIL, SAINT-GALL ET BOBBIO

Parmi les nombreux centres créés par Colomban et ses associés, on a observé que Luxeuil était le centre principal en France, Saint-Gall le centre principal en Allemagne et en Suisse, tandis que Bobbio occupait la position

pour l'Italie. Il y avait cependant une multitude d'autres centres. Benedict Fitzpatrick écrit à propos de Luxeuil : « Luxeuil s'est révélé être le plus grand et le plus influent des monastères et des écoles établis par Colomban. Il devint la capitale spirituelle reconnue de tous les pays soumis au gouvernement franc... Au VII^{ème} siècle, Luxeuil était l'école la plus célèbre de la chrétienté en dehors de l'Irlande. »³⁵ À propos de Saint-Gall et de Bobbio, il écrit : « Saint-Gall lui-même devint connu comme « le centre intellectuel du monde germanique », tandis que Bobbio, fondée par Colomban, fut longtemps « la lumière de l'Italie du Nord ».³⁶

Toute tentative d'évaluation de l'œuvre de Colomban restera bien faible. L'homme ne pourra jamais rendre un hommage adéquat à ce que Dieu a fait pour rendre Sa vérité triomphante. Ce pionnier a bâti ses fondations spirituelles sur les ruines de l'Empire romain. Ses centres missionnaires sont devenus la pépinière de la civilisation, le campus et la chaire de l'évangélisation. La noblesse de caractère de cet homme, ses talents multiples, sa grande capacité de direction et, par-dessus tout, son abandon total à Dieu en font un type de l'œuvre étonnante accomplie par l'Église celtique.

¹ Fitzpatrick, *Ireland and the Foundations of Europe*, p. 15.

² Jonas, *Vita Columbani*, trouvé dans Migne, *Patrologia Latina*, vol. 87, p. 1015.

³ Bispham, *Columban — Saint, Monk, Missionary*, p. 44.

⁴ Newman, *A Manual of Church History*, vol. 1, p. 414.

⁵ Smith et Wace, *A Dictionary of Christian Biography*, art. "Columbanus".

⁶ Bispham, *Columban — Saint, Monk, Missionary*, p. 19.

⁷ Jonas, *Vita Columbani*, trouvé dans Migne, *Patrologia Latina*, vol. 87, pp. 1017, 1018.

⁸ Idem, vol. 87, p. 1018.

⁹ M'Clintock et Strong, *Cyclopedia*, art. "Gregory".

¹⁰ Draper, *History of the Intellectual Development of Europe*, p. 264.

¹¹ Smith et Wace, *A Dictionary of Christian Biography*, art. "Columbanus".

¹² Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, pp. 7-14.

¹³ Thatcher et Schwill, *Europe in the Middle Ages*, p. 242.

¹⁴ Idem, p. 338.

¹⁵ Healy, *Insula Sanctorum et Doctorum*, pp. 374, 375.

¹⁶ Bispham, *Columban — Saint, Monk, Missionary*, p. 57.

¹⁷ Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, p. 196.

¹⁸ Thatcher et Schwill, *Europe in the Middle Ages*, p. 93.

¹⁹ Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, p. 12.

²⁰ Idem, p. 10.

²¹ Idem, p. 47.

²² L'auteur a pris soin de visiter la célèbre bibliothèque de Saint-Gall, nommée en l'honneur de Gallus, afin d'examiner les manuscrits irlandais qui y sont encore conservés. La vie et les travaux littéraires de Saint-Gall méritent d'être étudiés par n'importe quel étudiant.

²³ Beuzart, *Les Hérésies*, pp. 6, 470. Voir l'étude de l'auteur dans les chapitres 6 et 15, intitulés respectivement "Vigilance, chef des Vaudois" et "Les premiers héros vaudois".

²⁴ Robinson, *Ecclesiastical Researches*, pp. 157, 158, 164, 165, 167.

²⁵ Healy, *Insula Sanctorum et Doctorum*, p. 377.

²⁶ Fitzpatrick, *Ireland and the Foundations of Europe*, p. 24.

²⁷ *The Catholic Encyclopedia*, art., "Bobbio".

13. COLOMBAN ET L'ÉGLISE EN EUROPE

²⁸ Stokes, *Celtic Church in Ireland*, p. 165.

²⁹ Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, p. 5.

³⁰ *Idem*, p. 80.

³¹ Edgar, *The Variations of Popery*, pp. 181, 182.

³² *Epistles*, of Pope Gregory I, coil. 13, ep. 1, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2d Series, vol. 13.

³³ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 3, p. 49, note.

³⁴ Hefele, *Conciliengeschichte*, vol. 3, p. 512, sec. 362.

³⁵ Fitzpatrick, *Ireland and the Foundations of Europe*, p. 68.

³⁶ Fitzpatrick, *Ireland and the Making of Britain*, p. 21.

L'Église en Europe après l'époque de Colomban

L'œuvre véritable des premiers missionnaires irlandais pour la conversion des païens de Grande-Bretagne et d'Europe centrale, et les semailles des graines de la culture en ces lieux, a été négligée, quand elle n'a pas été délibérément déformée. Ainsi, l'œuvre véritable de conversion des païens allemands fût l'œuvre des Irlandais ; Winfried ou, comme il est mieux connu, Saint Boniface, un homme d'une grande habileté politique, récolta le champ qu'ils avaient semé, et est appelé l'apôtre de l'Allemagne, bien qu'il soit improbable qu'il ait jamais prêché à des païens.¹

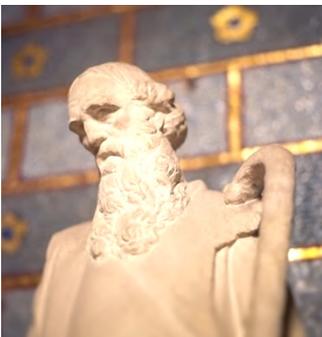
LE SOLEIL de Colomban a brillé sur les cœurs froids de l'Europe. Lui et ses disciples ont apporté la lumière sur les terres recouvertes de ténèbres depuis l'arrivée des Francs.² Trois révolutions se succédèrent immédiatement, qui racontent l'histoire de l'Europe après sa mort, pendant la période médiévale de l'Église du désert. Il s'agit tout d'abord du développement de la civilisation sur le continent grâce aux efforts des chefs de l'Église celtique qui succédèrent à Colomban et aux premiers héros vaudois ; ensuite, de l'opposition organisée de la papauté à cette œuvre ; et enfin, des siècles désastreux qui suivirent le couronnement de Charlemagne par le pape en tant que fondateur de la lignée des rois carolingiens et premier empereur du Saint-Empire romain.

Les missionnaires celtes venus d'Irlande aux VII^{ème} et VIII^{ème} siècles trouvèrent l'Europe dans l'ignorance et la désorganisation. Leurs centres de formation élevèrent le niveau intellectuel des territoires dans lesquels ils œuvraient. En évangélisant et en manifestant l'esprit de sacrifice, ils élevèrent le courage et l'espoir de la population vers la vérité triomphante. Ils inculquèrent au peuple l'amour du respect pour les thèmes sacrés et nobles. La dignité du travail n'a pas été négligée. Des fermes virent le jour dans des territoires qui avaient jadis été négligés. Elles étaient peuplées de bétail et d'autres animaux domestiques nécessaires. Des fleurs éclatantes s'épanouirent là où le désert avait jusque-là régné. Les yeux se tournèrent à nouveau vers les champs de céréales ondulantes et le sourire de la prospérité rayonna sur le pays.

Qu'est-il advenu des nombreux centres de civilisation implantés en Europe par Colomban et ses disciples ? Clarence W. Bispham dit : « Colomban introduisit en Gaule un monument si durable de l'esprit religieux de l'Irlande que, durant sa vie, pas moins de mille abbés reconnurent les lois d'un seul supérieur ».³ Colomban arriva sur le continent moins d'un demi-siècle après le début de la période des 1260 ans, qui commença en 538. Les rois mérovingiens, descendants de Clovis, furent les fondateurs du royaume franc. L'histoire est bien connue : la progéniture affaiblie de Clovis, connue sous le nom de « rois fainéants », introduisit dans l'administration le Major Domus (le maire du palais), une sorte de premier ministre. Ceux-ci devinrent puissants et finirent par remplacer le roi faible pour fonder la dynastie carolingienne, ainsi nommée d'après Charles le Grand (Charlemagne). Les prédécesseurs de Charlemagne prirent le pouvoir avec l'aide du clergé de Rome et harcelèrent ensuite les successeurs de Colomban.⁴

Les compagnons de Colomban qui semblent avoir quitté l'Irlande avec lui et qui, comme lui, sont devenus les fondateurs non seulement de centres de formation, mais aussi d'écoles, de villes et de cités, attirent l'attention. Ces hommes étaient assidus à l'évangélisation et à l'étude de la littérature.

Les premiers manuscrits irlandais encore présents dans les bibliothèques continentales témoignent à la fois de la culture et de l'activité missionnaire de ces moines irlandais. Les écrits qui nous sont parvenus en vieil irlandais sont exclusivement religieux. Ces moines irlandais surpassent également le reste de l'Europe occidentale à cette époque en ce qui concerne l'enluminure des manuscrits, c'est-à-dire leur décoration avec des initiales colorées, des motifs de bordures et des illustrations.⁵



Il a déjà été fait mention de Gallus, également appelé Saint Gall. Benedict Fitzpatrick attire l'attention sur Eurcinus qui, après avoir créé une chrétienté miniature sur les rives du lac de Bienna, en Suisse, fonda la ville de St. Ursanne ; Sigsbert qui, prenant congé de Colomban au pied des Alpes qui séparent l'Italie de la Suisse, traversa les périlleux glaciers et, dans la région des neiges éternelles, fonda la précieuse communauté de

Dissentis ; et Dicuil, frère apparemment de Saint Gall, qui jeta les bases de la ville et du centre missionnaire de Lure.⁶ Ces centres de formation de la culture celtique, et bien d'autres, ont traversé les siècles de crise. Ils ont continué, du haut de leurs éminences, à éduquer la rude population de l'Europe et à produire de nouvelles générations d'érudits et d'enseignants.

14. L'ÉGLISE EN EUROPE APRÈS L'ÉPOQUE DE COLOMBAN

Les Saintes Écritures ont dû être largement multipliées si l'on considère la vaste étendue du territoire où se trouvaient les foyers de l'Église celtique sur le continent. Certains de ces séminaires étaient bondés d'étudiants. Si l'on ne compte qu'un exemplaire de la Bible pour trois ou quatre étudiants, et c'est bien peu, l'Ancien et le Nouveau Testament durent être largement diffusés dans les pays que nous appelons aujourd'hui la France, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche et l'Italie. D'importants changements politiques, provoqués par l'alliance de la papauté avec les dirigeants de ces différentes régions pour faire progresser son Église, reléguèrent les établissements écossais et irlandais à l'arrière-plan.

Certains auteurs ont tenté d'incriminer l'Église celtique au motif fallacieux qu'elle était mal organisée et sans contrôle central. Les probabilités et les faits s'opposent à cette conclusion. Les colonisateurs irlandais ont étudié et respecté l'avertissement de la Bible,

« Que tout soit fait avec bienséance et ordre » (1 Corinthiens 14 : 40).

Il est vrai qu'ils n'ont pas été conduits sous le fouet d'une Église unie à l'État, ni forcés d'obéir sous la menace de l'épée. Ils étaient plutôt unis par les liens invincibles de la vérité, bénis par l'inspiration du Saint-Esprit. Ils cherchaient à éviter la gradation hiérarchique et employaient donc d'autres noms que ceux utilisés par Rome. En revanche, l'Église d'Orient, de l'Assyrie à la Chine, qui était le pendant de l'Église celtique en Occident, reconnaissait comme pasteur suprême le catholicos siégeant à Séleucie, dans le sud de la Mésopotamie, siège de cette Église.⁷ Il s'agit bien là d'une organisation. Après la conquête de la Perse par les musulmans, l'organisation s'est poursuivie, mais le siège patriarcal fut déplacé à Bagdad et, cinq cents ans plus tard, à Mossoul (près de Ninive), sur le Tigre, dans le nord-ouest de la Mésopotamie.⁸

HOSTILITÉ DU PAPE ENVERS L'ÉGLISE CELTIQUE SUR LE CONTINENT

Une puissance, cependant, voyait avec crainte et inquiétude l'ampleur de l'œuvre que l'Église celtique était en train de construire. Dans une lettre adressée à son principal agent dans cette partie de l'Europe, le pape Zacharie reconnaît que les pasteurs de cette Église sont plus nombreux que ceux de sa propre Église.⁹ Neander cite l'épître 45 du pape Grégoire III aux évêques d'Allemagne, les exhortant à rester fermes dans les doctrines et les pratiques de l'Église catholique romaine, et à se méfier des doctrines des Brittons et des prêtres faux et hérétiques qui venaient parmi eux.¹⁰ Ce même historien cite d'autres épîtres du même pape adressées à des évêques et à des ducs, les informant que l'une des raisons pour lesquelles il avait

envoyé Boniface parmi eux était de reconquérir ceux qui étaient devenus les victimes de « l'hérésie par une ruse diabolique ».

Ceci nous amène à considérer Boniface (à l'origine Winfried), si souvent présenté comme l'apôtre et le fondateur du christianisme en Allemagne. La citation au début de ce chapitre indique, comme tout lecteur d'histoire impartial le constaterait, qu'il faut attribuer à Colomban et à ses successeurs le mérite de la fondation du christianisme dans les pays où l'on attribue généralement ce mérite à Boniface. À moins d'y prêter une attention particulière, il lui échappera que Boniface était un Anglais élevé dans la haine méprisante de l'Église celtique. Wilfrid, un autre Anglais, ne doit pas être confondu avec Winfried. Le premier a mené l'opposition acharnée au christianisme celtique en Angleterre ; le second, sous le nom de Boniface, en a fait de même en Allemagne.

En ce qui concerne les objectifs de Boniface, le Dr A. Ebrard écrit :

Le but et l'œuvre de sa vie étaient de soumettre les églises chrétiennes d'Austrasie et de Neustrie aux décrets papaux du droit canon, en particulier d'asservir et de détruire cette confession chrétienne qui refusait de reconnaître la primauté du siège romain mais s'en tenait fermement à ses propres constitutions et à ses propres ordonnances.¹¹

Benedict Fitzpatrick, un érudit catholique romain aux recherches approfondies, montre à quel point Boniface était excité contre les missionnaires irlandais en raison de leurs enseignements.¹² L'agent papal les amena devant les conciles et obtint leur condamnation comme s'ils avaient été des hérétiques.

Le pape craignait grandement que Boniface ne tombe lui-même sous la superbe influence des missionnaires dont il était chargé de détruire l'œuvre. C'est pourquoi il lia Boniface, dès le début de ses travaux, à la papauté par un serment solennel. Il prêta ce serment sur le prétendu tombeau de l'apôtre Pierre à Rome :

Je te promets, à toi, le premier des Apôtres, et à ton représentant, le pape Grégoire, et à ses successeurs, qu'avec l'aide de Dieu, je resterai dans l'unité de la foi catholique, que je n'approuverai en aucune façon ce qui est contraire à l'unité de l'Église catholique, mais que je maintiendrai en tout point ma foi pure et ma coopération constante pour toi et pour le bénéfice de ton Église, à laquelle Dieu a conféré le pouvoir de lier et de délier, et pour ton représentant susmentionné, et ses successeurs. Et chaque fois que je constaterai que la conduite des officiers présidents des églises contredit les anciens décrets et ordonnances des pères, je n'aurai

14. L'ÉGLISE EN EUROPE APRÈS L'ÉPOQUE DE COLOMBAN

aucune communion ni aucun lien avec eux, mais, au contraire, si je peux les en empêcher, je les en empêcherai ; et sinon, je les dénoncerai fidèlement au pape.¹³

Neander poursuit en disant que, bien que les missionnaires auxquels Boniface avait juré de s'opposer aient été ses supérieurs en matière d'éducation et de conquête des âmes, son serment au pape signifiait que le christianisme allemand devait être incorporé dans l'ancien système de la hiérarchie romaine, créant une réaction contre le libre développement du christianisme en supprimant les missionnaires britanniques et irlandais.¹⁴ Ce serment choquant n'exigeait pas seulement de Boniface qu'il entrave tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec la papauté ; il l'obligeait également à étouffer ses propres convictions et à s'aligner en tout point sur Rome. Il s'agit du premier serment de ce type, mais il a depuis été exigé de tous les évêques catholiques romains. L'historien Archibald Bower écrit à ce sujet :

Lorsque Boniface eut prêté ce serment (et c'est la première fois que l'on trouve dans l'histoire un serment d'obéissance, ou, comme on peut l'appeler, d'allégeance prêté au pape), il le déposa, écrit de sa propre main, sur le prétendu corps de saint Pierre, en disant : « Voici le serment que j'ai prêté et que je promets de tenir ». Nous verrons plus loin avec quelle rigueur il le tint et quels soins il prit pour établir, non seulement en Allemagne, mais en France, le pouvoir souverain de son seigneur le pape, et pour amener tous les autres évêques à l'état abject de dépendance et d'esclavage auquel il s'était lui-même si basement soumis.¹⁵

Heinrich Zimmer écrit que lorsque l'Anglo-Saxon Boniface (Winfried) apparut dans le royaume de France en tant que légat papal en 723 pour romaniser les églises qui s'y trouvaient déjà, aucune des tribus allemandes, c'est-à-dire les Francs, les Thuringiens, les Alamans ou les Bavares, ne pouvait être considérée comme païenne. Ce que les missionnaires irlandais et leurs élèves étrangers avaient implanté, indépendamment de Rome, pendant plus d'un siècle, Boniface l'organisa et l'établit sous l'autorité romaine, en partie par la force des armes.¹⁶

Nous apprenons ainsi que lorsque Boniface commença à soumettre et à romaniser les missions colombiennes, les provinces bavaroises appartenaient pratiquement au système ecclésiastique colombien.¹⁷ Lorsque Boniface y arriva, il condamna immédiatement Ehrenwolf, qui était un ecclésiastique colombien remarquable.¹⁸ Après la victoire de Charles Martel sur les musulmans lors de la célèbre bataille de Tours (732 ap. J.-C.), le duc de Thuringe, qui avait déjà été pressé de chasser le clergé écossais et irlandais de son territoire, n'osa pas ignorer l'ordre du

vainqueur. C'est ainsi qu'en 733-34, le clergé celte fut exilé.¹⁹ Mais le manque de pasteurs était tel que Boniface, terrifié par le danger de voir des pans entiers du territoire retomber dans le paganisme, obtint l'autorisation de réintégrer un certain nombre de membres du clergé colombien.²⁰ En 743, Boniface jeta en prison deux ecclésiastiques écossais-irlandais au motif qu'ils interdisaient à toute église de consacrer des apôtres ou des saints à la vénération, qu'ils déclaraient inutiles les pèlerinages à Rome et qu'ils rejetaient le droit canon ainsi que les écrits de Jérôme, d'Augustin et de Grégoire.²¹ Cependant, le tumulte fut tel que même le maire du palais, Pépin, jugea bon de libérer les deux hommes.

CHARLES MARTEL

Comme Boniface, Charles Martel a été surestimé. Certains auteurs reconnaissent que sa victoire sur les Mahométans a été exagérée. Walter F. Adeney nous dit que tout ce que Charles Martel a fait, c'est d'arrêter un raid maure à l'ouest qui avait presque épuisé ses forces – un raid qui n'aurait jamais pu aboutir à l'assujettissement permanent de l'Europe.²² Nombreux sont ceux qui ne savent pas à quel point l'invasion musulmane bloquée par Martel était faible, en raison de l'ampleur de l'histoire qui a été écrite pour glorifier les héros papaux.

Alban Butler révèle l'influence accrue du serment de Boniface dans sa relation avec Charles Martel. « Le pape Grégoire lui [Boniface] donna un livre de canons choisis de l'Église, pour lui servir de règle de conduite, et par lettres, le recommanda à Charles Martel ».²³

Après sa victoire surfaite, Charles Martel continua à renforcer la papauté. L'Italie était encore sous l'autorité de l'empereur romain d'Orient à Constantinople. Le jour du Saint Empire romain d'Occident est sur le point de se lever. John Dowling brosse un tableau précis de la situation à l'époque lorsqu'il écrit :

En 740, le pape ayant refusé de livrer deux ducs rebelles, sujets de Luitprand, roi des Lombards, ce monarque belliqueux envahit et ravagea les territoires de Rome. Dans leur détresse, leur crainte du ressentiment de l'empereur leur interdisant de s'adresser à lui pour obtenir le secours dont ils avaient un urgent besoin, ils se résolurent à s'adresser au célèbre Charles Martel...

Il est certain qu'il fit la sourde oreille à ces appels pathétiques du pape ; jusqu'à ce que celui-ci, désespérant d'obtenir son aide en faisant appel à sa piété ou à sa superstition, l'attaquât sur un terrain plus vulnérable, en faisant appel à son ambition. C'est ce que fit Grégoire en proposant à Charles que lui et les Romains renoncent

14. L'ÉGLISE EN EUROPE APRÈS L'ÉPOQUE DE COLOMBAN

à toute allégeance à l'empereur, hérétique avéré, et, le reconnaissant comme leur protecteur, lui confèrent la dignité consulaire de Rome, à condition qu'il protège le pape, l'Église et le peuple romain contre les Lombards et, si la nécessité s'en faisait sentir, contre la vengeance de leur ancien maître, l'empereur. Ces propositions convenaient mieux aux dispositions guerrières et ambitieuses de Martel, et il envoya immédiatement ses ambassadeurs à Rome pour prendre le pape sous sa protection, avec l'intention, sans doute, de consommer rapidement l'accord.²⁴

Entre-temps, Charles Martel mourut et son fils Pépin lui succéda. Le nouveau Major Domus conçut le projet de détrôner son faible monarque, le descendant de Clovis. Il résolut d'obtenir la reconnaissance spirituelle du peuple pour son projet en argumentant que, puisqu'il possédait le pouvoir sans le titre, il avait le droit d'obtenir le titre. Le pape Zacharie, qui entretenait alors des relations tendues avec le souverain impérial de Constantinople, d'une part, et qui était exposé aux guerriers lombards dans le nord de l'Italie, d'autre part, était obligé, selon lui, de s'assurer la faveur et la protection du puissant Pépin et de ses Francs. Un accord fut conclu. Le faible roi fut déposé. Peu de temps après, Boniface, légat du pape, couronna Pépin et le fit chevalier. Cette conspiration est un exemple de la manière dont la papauté s'est construite par des alliances avec les rois de la terre.

La papauté avait aidé Pépin à devenir roi. C'était à présent au tour de Pépin d'aider la papauté. Le roi des Lombards avait assiégé la ville de Ravenne et menaçait de marcher sur Rome si son autorité légitime n'était pas reconnue. Le pape demanda immédiatement la délivrance à l'empereur de Constantinople, qui était nominalement le souverain de Rome. N'ayant pu obtenir ce secours, le pape estima que le pouvoir de l'empereur d'Orient en Italie était terminé et il se présenta en personne devant le roi Pépin de France pour demander la délivrance. Après un court délai, Pépin et le pape, à la tête d'une armée victorieuse, traversèrent à nouveau les Alpes et vainquirent les Lombards. Le roi accomplit alors une promesse faite au pontife en lui livrant toutes les villes, tous les châteaux et tous les territoires qui appartenaient auparavant à l'empereur d'Occident, pour qu'ils soient à jamais détenus et possédés par le pape et ses successeurs.²⁵

CHARLEMAGNE ET LE SAINT EMPIRE ROMAIN

Lors de la scène colorée du jour de Noël à Rome (en l'an 800 ap. J.-C.), lorsque le pape plaça la couronne impériale sur la tête de Charlemagne, le fils de Pépin, et le nomma chef de tout l'Empire romain, une vaste révolution européenne eut lieu. Cela signifia que l'empereur de

Constantinople n'avait plus aucun pouvoir sur les affaires européennes. Cela signifia la disparition de nombreux princes, ducs et duchés, et la soumission de l'Aquitaine, de l'Alamannie, de la Saxe et de la Bavière, car Charlemagne était désormais trop fort à l'épée pour permettre à des rivaux d'accéder au pouvoir. Cela signifiait l'union de l'Église et de l'État, l'union de la papauté avec l'empire pendant plus de mille ans. Cela signifiait que Charlemagne, en tant que guerrier écrasant, brandirait sa puissante hache de guerre pour répandre la domination de l'Église papale dans toute l'Europe. Henry Hart Milman écrit :

Les guerres saxonnes de Charlemagne, qui ajoutèrent la quasi-totalité de l'Allemagne à sa domination, furent des guerres religieuses avouées. Si Boniface était le chrétien, Charlemagne était le mahométan, l'apôtre de l'Évangile. L'objectif déclaré de ses invasions, selon son biographe, était l'extinction du paganisme, la soumission à la foi chrétienne ou l'extermination.²⁶

Tout au long de la guerre, Charlemagne s'efforça de soumettre les tribus au fur et à mesure par la terreur de ses armes, et ces armes étaient vraiment terribles ! À Verdun-sur-l'Aller, il massacra de sang-froid quatre mille braves guerriers qui s'étaient rendus.²⁷

Ces actions de Charlemagne furent éloquemment louées par les principaux papistes comme étant les actes pieux d'un membre orthodoxe de l'Église. Parmi les barbares censés être nouvellement convertis, l'Église inculqua ses superstitions et sa haine des hérétiques et des incroyants. La polygamie de Charlemagne s'apparentait davantage à celle d'un sultan oriental. La licence notoire de sa cour n'était pas contrôlée, ni même réprouvée par la religion dont il était au moins le chef temporel. Le souverain spirituel de cette même religion avait placé sur son front la couronne du Saint Empire romain. Les mahométans, dans leur fureur contre les idoles et les images, prétendaient que Dieu les avait suscités pour détruire l'idolâtrie ; mais la papauté permettait à ses chefs d'ériger des images dans les églises.

Il est bien connu que c'est à cause de la férocité avec laquelle Charlemagne poussa les habitants de l'Europe à la foi papale que les Danois quittèrent en masse leur pays natal et s'embarquèrent, jurant de détruire les chrétiens et les églises chrétiennes partout où ils pourraient les trouver. Peu après, ils conquièrent l'Angleterre et l'Irlande, qu'ils avaient envahies avec d'imposantes puissances armées. Ils se vengèrent de la chrétienté dans ces deux royaumes. Deux siècles s'écoulèrent avant que l'Irlande, sous la direction du célèbre Brian Boru,²⁸ ne renversa le royaume danois et ne rétablît un rôle irlandais. Quant à l'Angleterre, il fallut attendre la conquête

14. L'ÉGLISE EN EUROPE APRÈS L'ÉPOQUE DE COLOMBAN

normande pour que la lignée actuelle des rois détrônât les Danois et accède au trône de Grande-Bretagne.

Depuis la fondation du Saint Empire romain germanique, on ne peut pas dire que la direction de l'Église du désert en Europe se soit limitée aux successeurs spirituels de Colomban. Des événements se produisirent qui mirent en évidence la force de tous les corps évangéliques. L'unité visible de la foi évangélique dans les différents royaumes persécuteurs de l'empire était impossible. Mais des chefs se levèrent dans différentes parties du continent, et les groupes de l'Église du désert étaient unis dans les doctrines essentielles, bien qu'ils fussent visiblement séparés.

Le décret du pape Grégoire IX (1236 ap. J.-C.), mentionnant ces différents corps par les noms qu'ils avaient acquis, reconnaissait l'unité de leurs enseignements évangéliques. Il se lit comme suit : « Nous excommunions et anathématisons tous les hérétiques, les Puritains, les Patefins, les pauvres de Lyon, les Passagins, les Joséphins, les Amoldistes, les Speronistes, et tous les autres, quel que soit leur nom : leurs visages peuvent différer, mais leurs queues sont enchevêtrées en un seul nœud ».²⁹ Par l'expression « leurs queues sont enchevêtrées en un seul nœud », la papauté reconnaissait la profondeur de l'unité entre les corps évangéliques. Auparavant (en l'an 1183 ap. J.-C.), le pape Lucius avait publié une bulle contre les hérésies et les hérétiques que l'on trouvait dans différents pays d'Europe et qui portaient des noms différents, déclarant que « tous les Cathads, les Paterinis, et ceux qui s'appelaient eux-mêmes les humbles ou les pauvres de Lyon, et les Passagins... étaient frappés d'un anathème perpétuel ».³⁰

Le Moyen-Âge, comme l'affirment de nombreuses autorités, s'est profondément installé dans les masses du continent. John Dowling dit :

La période dans laquelle nous entrons maintenant, qui comprend les neuvième et dixième siècles, ainsi que la plus grande partie du onzième, est la plus sombre des annales de la chrétienté. Ce fut une longue nuit de ténèbres, d'ignorance et de superstition presque universelles, avec à peine un rayon de lumière pour éclairer les ténèbres. Cette période a été qualifiée à juste titre par divers historiens d' « âge des ténèbres », d' « âge de fer », d' « âge de plomb » et de « minuit du monde ». ...Durant ces siècles, il était rare qu'un laïc, quel que soit son rang, sache signer son nom.³¹

J. L. Mosheim écrit également : « Il est universellement admis que l'ignorance de ce siècle était extrême, et que l'apprentissage était entièrement négligé... Les nations latines n'ont jamais connu d'époque plus sombre et plus morose ».³²

L'ignorance et la pauvreté firent du peuple une proie facile pour la superstition. Le nombre et l'ordre des moines et des nonnes, les soldats religieux du Vatican, augmentèrent considérablement. À plusieurs reprises, la papauté fit jurer aux empereurs, aux princes et aux dirigeants locaux de chasser ceux qui refusaient de suivre l'Église impériale et de les condamner en tant qu'hérétiques. L'épée politique et les terreurs superstitieuses avaient à ce point intimidé les masses qu'au fil du temps, si même l'empereur refusait de se plier aux exigences de la papauté, l'Église déclarait ses sujets absous du serment d'allégeance qu'ils lui avaient prêté. Le pouvoir du pape s'est donc considérablement accru. Les personnes de foi évangélique simple qui aimaient vraiment les Écritures et étaient prêtes à mourir pour elles devaient subir l'emprisonnement, la confiscation de leurs biens et le massacre.

LES ALBIGEOIS ET LES PAULICIENS

À l'époque de l'établissement du Saint Empire romain germanique, voire bien avant, un grand nombre de chrétiens évangéliques entrèrent en Europe depuis l'Asie mineure. Il s'agissait des pauliciens, mal représentés et accusés à tort pendant des siècles, mais récemment disculpés. C'est en raison de leur désir sincère de vivre selon les épîtres de Paul qu'ils furent appelés Pauliciens. Ils se répandirent rapidement en Europe et, bien qu'aucune chronique ne fasse état de leur dispersion, le fait est attesté par l'apparition de leurs enseignements dans de nombreux pays d'Occident. Ils se joignirent à des groupes en migration et, comme le dit J. A. Wylie, « on constate qu'à partir de cette époque, une vie nouvelle anima les efforts des Vaudois du Piémont, des Albigeois du sud de la France et d'autres qui, dans d'autres parties de l'Europe, révoltés par les superstitions croissantes, avaient commencé à revenir sur leurs pas vers les sources primitives de la vérité ».³³

Le noble travail accompli auparavant par Vigilance en Italie du Nord devait être renforcé par l'arrivée des Pauliciens, et les doctrines du Nouveau Testament qui avaient été transmises à l'Europe occidentale par Colomban, ainsi que le christianisme épris de liberté qui caractérisait les chrétiens wisigoths, devaient être remis en valeur. Les historiens soutiennent que, bien que les Pauliciens aient été les plus injustement diffamés de toutes les sectes évangéliques, il a été clairement prouvé qu'ils représentent la survivance d'un type de christianisme plus primitif. Néanmoins, des hommes qui auraient dû être plus avisés s'employèrent à les qualifier de manichéens. W. F. Adeney écrit à leur sujet :

La mariolâtrie et l'intercession des saints sont rejetées ; le culte des images, l'utilisation de croix, de reliques, d'encens, de cierges et le recours à des sources sacrées sont tous répudiés en tant que

14. L'ÉGLISE EN EUROPE APRÈS L'ÉPOQUE DE COLOMBAN

pratiques idolâtres. L'idée du purgatoire est rejetée. L'année sainte commence par la fête de Jean-Baptiste. Le 6 janvier est la fête du baptême et de la renaissance spirituelle de Jésus. Le Zatic, ou Pâque, est célébré le quatorze Nisan. Il n'y a pas d'observance dominicale particulière, et il est possible que le sabbat du samedi ait été maintenu. Il n'y a pas de fête de Noël ou de l'Annonciation. Lorsque nous abordons la question de la doctrine, nous constatons que le mot « Trinité » n'apparaît jamais dans le Livre.³⁴

Edward Gibbon, qui consacre un chapitre entier aux Pauliciens, les a disculpés de l'accusation de manichéisme.³⁵ De même, l'érudit George Faber, dans son volume consacré à la défense des Albigeois et des Vaudois, écrit à propos de Constantin, le fondateur des Pauliciens : « Il est vrai en effet que Constantin, profondément imprégné des discours du Christ et des écrits de Paul, a ouvertement rejeté les livres des anciens Manichéens ». Faber parle en outre de la pureté de leurs Écritures : « Cette seule circonstance, indépendamment de toute autre preuve, suffit amplement à démontrer l'impossibilité de leur prétendu manichéisme. »³⁶

Ainsi, la suprématie considérablement accrue de la papauté fit face au triomphe croissant de la pure vérité biblique dans les cœurs des corps évangéliques. Une lutte s'engagea, qui ne cesserait jamais tant que la Réforme n'aurait pas brisé le pouvoir des ténèbres. Bien que de nombreuses recherches aient été consacrées à la relation entre les Pauliciens et les Albigeois, une seule chose est claire : leurs croyances et leur histoire sont similaires, voire identiques. Les Albigeois étaient nombreux dans le sud de la France, où ils ont gagné des myriades de convertis. Ils y ont maintenu leur indépendance vis-à-vis de la papauté et rejeté la transsubstantiation.³⁷



La papauté s' alarma de la croissance de la dissidence et se mit à l'action. Il y eut d'abord des persécutions à petite échelle. En 1198, Rome envoya des légats dans le sud de la France et un grand nombre d'Albigeois furent livrés aux flammes. Ces mesures n'ayant pas donné les résultats escomptés, Raymond, comte de Toulouse, reçut l'ordre d'engager une guerre d'extermination contre ses sujets récalcitrants. Raymond hésita. Des événements ultérieurs augmentèrent l'amertume, et le pape proclama une croisade contre le sud de la France. Un large pardon des péchés commis au

cours de toute la vie était promis à tous ceux qui s'engageraient. Sans entrer dans les détails concernant les nombreux aventuriers, soldats et aspirants combattants qui composaient l'armée d'invasion, nous pouvons dire qu'il s'ensuivit des carnages hideux et un massacre généralisé de ces nombreux croyants du Nouveau Testament au cœur simple.

En juillet 1209, l'armée des envahisseurs était campée autour de la ville fortifiée de Béziers. Lorsque les citoyens de la place assiégée, en majorité de bons catholiques, refusèrent de se rendre, les croisés demandèrent au légat du pape comment ils pourraient distinguer les catholiques des hérétiques. Il leur répondit : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ». ³⁸ Un terrible massacre s'ensuivit. Pendant plusieurs années, ce massacre révoltant se poursuivit de ville en ville, jusqu'à ce qu'un cri d'horreur s'élevât, non seulement dans les nations catholiques romaines, mais dans toute l'Europe. Le prestige moral de la papauté en souffrit.

LES FRANCISCAINS ET LES DOMINICAINS

Un autre fait historique lié à cette croisade exterminatrice en surprendra plus d'un. Sur les traces de ces religieux hystériques qui avaient en main des armes de carnage, suivaient les moines franciscains et dominicains qui enflammaient les fanatiques de leur fureur mystique. ³⁹ C'est en grande partie pour exterminer la dissidence largement répandue sur le continent, et en particulier dans le sud de la France, contre les doctrines inacceptables de Rome, que ces deux ordres de moines virent le jour. Les Franciscains furent officiellement approuvés par le pape en 1223, les Dominicains peu avant. Vers l'an 1200, le pape Innocent III établit l'Inquisition. Les évêques et leurs vicaires n'étant, de l'avis du pape, ni aptes ni suffisamment diligents pour extirper les hérétiques, deux nouveaux ordres, ceux de saint Dominique et de saint François, furent dûment institués. ⁴⁰

Il est étonnant de lire l'énorme quantité de littérature récemment produite par des auteurs modernes glorifiant Saint François, le fondateur des Franciscains, pour ce qu'ils appellent sa vie sainte et douce et sa prédication puissante. Il a été entouré d'un halo de soi-disant miracles et expériences et rendu participant à des événements qui n'ont jamais eu lieu. Les faits réels indiquent que son seul droit à une place dans les pages de l'histoire est d'avoir conduit en prison, sur le bûcher et en exil des personnes innocentes se fiant au Nouveau Testament, pour le seul crime d'avoir refusé de croire aux doctrines de la papauté. Cependant, il y a plus à dire sur le travail actif des Dominicains en relation avec l'Inquisition que sur celui des Franciscains. Il existe également de bonnes autorités qui, écrivant sans aucune référence à la politique de chasse à l'hérésie des Franciscains et des Dominicains, affirment que leurs enseignements

mystiques et leurs croyances étaient similaires au manichéisme et à d'autres enseignements panthéistes orientaux.⁴¹

LE POUVOIR DE LA REFORMATION

Les années passèrent rapidement. Les enseignements fondamentaux de l'Église du désert, qui, selon Apocalypse 12, était l'héritière de l'Église apostolique, gagnèrent un nombre croissant d'adhérents dans toute la Grande-Bretagne et sur le continent. À peu près au moment où l'on s'efforçait de transformer la patrie des Albigeois en Aceldama [champ du sang], la papauté, par l'intermédiaire des successeurs de Guillaume le Conquérant, envoya des armées en Irlande pour achever de soumettre la chrétienté celtique primitive.

Néanmoins, de nouveaux et vigoureux chefs spirituels apparurent qui, bien que portant des noms et des organisations différents, reprirent la bannière de la vérité telle qu'elle avait été prise des mains des Celtes et des Albigeois. Au cours du quatorzième siècle, Wycliffe, « l'étoile du matin de la Réforme », remplit toute l'Angleterre de son opposition à Rome et de sa défense de la Bible. En Bohême, il fut suivi par Huss et Jérôme, qui furent tous deux brûlés sur le bûcher. Avant que la Réforme de Luther n'eût éclaté en Allemagne, la papauté avait massacré les Vaudois du nord de l'Italie, comme elle avait précédemment persécuté les Albigeois. Jean Calvin, le chef de file de la lutte contre la papauté en France et en Écosse, est reconnu comme un descendant direct des Vaudois.⁴² Les Lollards, comme on appelle souvent les disciples de Wycliffe, furent endoctrinés par les Albigeois et les Vaudois.⁴³

Dans les chapitres précédents, nous avons noté la rage de Rome contre ceux qui continuaient à croire que le samedi, le septième jour de la semaine, était le sabbat du quatrième commandement. Rappelons que l'historien A. C. Flick et d'autres autorités affirment que l'Église celtique observait le samedi comme son jour sacré de repos, et que des chercheurs réputés ont affirmé que les Gallois l'ont sanctifié comme tel jusqu'au douzième siècle. Le même jour était observé par les Petrobrusiens et les Henriciens, et Adeney, avec d'autres, attribue aux Pauliciens l'observation du samedi. Des historiens fiables affirment que les Vaudois et les Albigeois étaient fondamentalement des observateurs du sabbat.

La Réforme arriva et, moins d'un tiers de siècle après sa naissance, les puissantes nations d'Europe furent arrachées à la papauté. Quelqu'un serait-il tenté de dire que c'est à ce moment-là que l'Église émergea du désert ? Ce n'est pas le cas. La Réforme fait partie de l'histoire couverte par l'Église du désert. Elle se trouve à l'intérieur de la période de 1260 ans. Le douzième chapitre de l'Apocalypse ne présente cependant pas l'Église de

la Réforme comme succédant à l'Église du désert. L'Église du Reste, ou la dernière Église, doit proclamer la venue prochaine de Jésus-Christ et l'observance des :

« commandements de Dieu et [de] la foi de Jésus. » Apoc. 14 : 12.

L'Église du Reste est le véritable et dernier successeur de l'Église du désert.

LA FIN DU SAINT EMPIRE ROMAIN

Ce que la Réforme avait fait en restaurant la Bible dans les pays occidentaux, les armées de la Révolution française devaient le faire en libérant les nations du continent de l'emprise de l'ancien régime. La race humaine devait avoir une nouvelle chance, en toute liberté et avec des avantages sans précédent en matière d'éducation et de science, de démontrer à l'univers si elle croyait et vivait selon la volonté révélée de Dieu, à la lumière de l'accomplissement des prophéties. Les États-Unis d'Amérique furent la première nation à inscrire une liberté religieuse totale dans leur Constitution. L'Empire britannique et quelques autres gouvernements manifestent une tolérance qui, dans la pratique, équivaut à une liberté religieuse, mais ils maintiennent toujours une église d'État et n'accordent pas, en tant que droit légal, une pleine liberté de conscience à leurs citoyens.

L'effet de la Révolution américaine fut électrisant en France. Les gens du peuple se soulevèrent et brisèrent le pouvoir tyrannique des nobles et du clergé ; et, copiant la Déclaration des droits américaine, ils proclamèrent non seulement la liberté religieuse en France, mais aussi dans tous les pays où se rendirent les armées de la Révolution française. L'acte culminant se produisit en mai 1798, lorsque les armées françaises entrèrent dans Rome, firent prisonnier le pape, dispersèrent le collège des cardinaux et proclamèrent la liberté religieuse sur la colline du Capitole, la plus célèbre des sept montagnes de Rome. On est en droit de dire que la prophétie des 1260 ans prend fin à ce moment de l'histoire.

L'écrasement de l'ancien régime se poursuivit. Napoléon, génie militaire, se mit à la tête des armées révolutionnaires françaises et se débarrassa de ce qui restait de l'ordre établi par l'union illégitime entre Charlemagne et le pape sur l'ensemble du continent. Les historiens considèrent généralement que le Saint-Empire romain germanique rendit son dernier soupir sous les coups fatals de Napoléon en 1804. Il est vrai que Napoléon conclut un concordat pour la France avec le pape en 1801, mais dans ce concordat, le général victorieux refusa d'accorder à la papauté le statut qui était le sien sous les anciens rois ; il ne reconnaît plus que la foi catholique était la religion de la majorité des Français. Bien que

Napoléon accorda d'autres reconnaissances à la papauté, il ne s'agissait que des gains habituels recherchés par la diplomatie.

À qui doit-on rendre hommage pour avoir libéré le monde occidental opprimé de cette terrible tyrannie ? – Non pas à l'épée d'un grand conquérant, mais à l'Église du désert, qui a souffert, a saigné et est morte pendant des siècles pour la liberté, la vérité et les Saintes Écritures. L'exemple de ces martyrs insuffla dans le cœur des gens l'esprit de résistance à la tyrannie jusqu'à ce que la liberté devint la loi du pays.

Ainsi, l'esprit et le pouvoir de Colomban et de ses successeurs, mêlés à l'esprit de liberté, habitèrent les descendants des Celtes, des Goths et des Lombards, et s'élevèrent crescendo dans le cœur des rois déterminés à faire la volonté de Dieu. L'histoire de l'Europe n'est cependant pas complète si l'on ne sait pas à quel point les Vaudois ont contribué à dissiper les ombres stygiennes du Moyen-Âge et à restaurer le christianisme biblique ; et il y a beaucoup à dire sur l'Église du désert au Proche-Orient, en Inde, en Asie centrale et en Chine.

¹ *The Historians' History of the World*, vol. 21, p. 342.

² Smith et Wace, *A Dictionary of Christian Biography*, art. "Columbanus".

³ Bispham, *Columban — Saint, Monk, Missionary*, p. 44.

⁴ Newman, *A Manual of Church History*, vol. 1, pp. 411, 413

⁵ Thorndike, *History of Medieval Europe*, pp. 165, 166.

⁶ Fitzpatrick, *Ireland and the Foundations of Europe*, pp. 69, 70.

⁷ Rae, *The Syrian Church in India*, pp. 35-38.

⁸ Purchas, *His Pilgrimes*, vol. 1, p. 359.

⁹ Monastier, *A History of the Vaudois Church*, pp. 11, 12.

¹⁰ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 3, p. 49, note 1.

¹¹ Ebrard, *Bonifatius, der Zerstörer des Columbanischen Kitchentums auf dem Festlande*, p. 213.

¹² Fitzpatrick, *Ireland and the Foundations of Europe*, pp. 18, 162-164.

¹³ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 3, p. 48.

¹⁴ Idem, vol. 3, p. 49.

¹⁵ Bower, *The History of the Popes*, vol. 2, pp. 23, 24.

¹⁶ Zimmer, *The Irish Element in Medieval Culture*, p. 35.

¹⁷ Ebrard, *Bonifatius, der Zerstörer des Columbanischen Kirchentums auf dem Festlande*, p. 127.

¹⁸ Idem, pp. 127, 128

¹⁹ Idem, p. 130.

²⁰ Idem, pp. 130-133.

²¹ Idem, pp. 197, 199.

²² Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, pp. 188, 189.

²³ Butler, *Lives of the Saints*, vol. 6, p. 77.

²⁴ Dowling, *The History of Romanism*, pp. 166, 167.

²⁵ Idem, pp. 168, 169.

²⁶ Milman, *History of Latin Christianity*, vol. 2, pp. 215, 216.

²⁷ Idem, vol. 2, p. 220.

²⁸ Voir l'étude de l'auteur au Chapitre 7, intitulée « Patrick, organisateur de l'Église du désert en Irlande ».

²⁹ Mansi, *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, vol. 23, p. 73.

³⁰ Gilly, *Waldensian Researches*, pp. 95, 96.

³¹ Dowling, *The History of Romanism*, p. 181.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

- ³² Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 3, cent. 10, pt. 2, ch. 1, pars. 1, 4.
- ³³ Wylie, *The History of Protestantism*, vol. 1, p. 34.
- ³⁴ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, p. 218.
- ³⁵ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 54, pars. 2, 7.
- ³⁶ Faber, *The Ancient Vallenses and Albigenses*, pp. 37, 56.
- ³⁷ Idem, p. 65.
- ³⁸ Green, *A Handbook of Church History*, p. 508.
- ³⁹ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 3, cent. 13, p. 2, ch. 2, par. 26.
- ⁴⁰ Jones, *The History of the Christian Church*, vol. 2, p. 93.
- ⁴¹ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 4, pp. 275, 276.
- ⁴² Leger, *Histoire Générale des Églises Vaudoises*, livre. 1, p. 167.
- ⁴³ McCabe, *Cross and Crown*, p. 32.

CHAPITRE 15

Les premiers héros Vaudois

C'est pourquoi, chaque fois que les termes Bérengers, Petrobrusiens, Henriciens, Arnoldistes, Vaudois, Albigeois, Léonistes, ou les pauvres de Lyon, Lollards, Cathares, etc. apparaissent dans les descriptions suivantes, il faut comprendre qu'il s'agit d'un peuple qui était d'accord sur certains principes fondamentaux, même s'ils pouvaient différer sur des points moins importants, et que les catholiques les regroupaient tous sous le nom général de Vaudois.¹

C'EST AU NORD-OUEST de l'Italie, au sud-est de la France et au nord de l'Espagne qu'il faut chercher cette forteresse spirituelle qui, pendant des siècles, fut invincible face aux assauts féroces de la hiérarchie médiévale. Là, les Alpes géantes s'étaient dressées comme un mur immense entre la France et l'Italie. Dans les vallées et les vallons paisibles des Alpes vivaient les nobles et héroïques Vaudois. Le charme de ces champs verdoyants était renforcé par la présence d'un peuple toujours fidèle à l'Évangile.

Les Vaudois, bien qu'ayant couvert de nombreuses terres de leurs enseignements bibliques, ne se sont pas répandus dans tous les pays où l'on trouve d'autres branches de l'Église du désert. Il se peut qu'ils n'aient pas compté leurs membres par millions, comme l'ont fait d'autres Églises pendant le Moyen-Âge. La première fois qu'ils sont mentionnés est due au



fait qu'ils sont restés le groupe chrétien le plus important dans la lutte pour préserver la Bible et le christianisme primitif. Au moment de la Réforme, ils protestaient encore contre la tyrannie ecclésiastique. C'est parmi eux que la vérité a triomphé.

Il n'est pas difficile de discerner dans les lignes d'influence émanant des Vaudois une force qui a aidé les bouleversements spirituels menés par Martin Luther et Jean Calvin. L'étendard de l'Évangile passa de leurs mains meurtries à celles des réformateurs et fut porté avec des acclamations victorieuses vers les nations teutoniques du nord de l'Europe et vers la jeune république d'Amérique du Nord.

C'est aux Vaudois qu'est revenue la tâche de transmettre la lumière aux protestants de l'époque moderne et de faire pénétrer dans les ténèbres du monde la gloire de la vraie doctrine biblique. Tout au long du Moyen-Âge, les héros vaudois ont conservé la foi qu'ils avaient reçue de leurs pères, remontant même aux jours des apôtres.

Sir James Mackintosh écrit à leur sujet :

A l'aube de l'histoire, nous découvrons dans les vallées des Alpes, où ils existent encore sous l'ancien nom de Vaudois, quelques simples chrétiens qui, à la lumière du Nouveau Testament, virent le contraste extraordinaire entre la pureté des temps primitifs et les vices de la hiérarchie fastueuse et impériale qui les entourait.²

Enfermés dans des vallées montagneuses, ils s'en tenaient aux doctrines et aux pratiques de l'Église primitive, alors que les habitants des plaines d'Italie rejetaient chaque jour la vérité.³ Lorsque l'on contemple les magnifiques remparts de leurs montagnes, on ne peut qu'admettre que Dieu avait prévu pour son peuple des retraites sûres et sécurisées, comme l'avait prédit Jean dans l'Apocalypse.

Après que l'empereur Constantin eut déclaré (en 325 ap. J.-C.) quelles églises chrétiennes il reconnaissait et qu'il eut décrété que le monde romain devait se conformer à sa décision, il y eut une divergence entre les chrétiens qui refusaient de compromettre les enseignements du Nouveau Testament et ceux qui étaient prêts à accepter les traditions des hommes. Mosheim déclare :

Les anciens Britanniques et Écossais ne purent pendant longtemps être incités, ni par les menaces, ni par les promesses des légats du pape, à se soumettre aux décrets et aux lois romaines, comme l'atteste abondamment Bédæ. Les Gaulois et les Espagnols, personne ne peut le nier, n'attribuaient au pontife que l'autorité qu'ils supposaient être à leur avantage. En Italie même, il ne pouvait pas non plus obliger l'évêque de Ravenne et d'autres à se plier docilement à sa volonté. Et parmi les particuliers, nombreux étaient ceux qui exprimaient ouvertement leur aversion de ses vices et de son avidité de pouvoir. Ceux qui affirment que les Vaudois, même à cette époque [septième siècle], avaient fixé leur demeure dans les vallées du Piémont et s'élevaient librement contre la domination romaine, ne manquent pas non plus d'arguments.⁴

Robert Olivetan, originaire des vallées vaudoises, qui traduisit la Bible vaudoise en français en 1535, écrivit ce qui suit à propos des Écritures dans la préface :

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

C'est à Toi seule [l'Église française de la Réforme] que je présente ce précieux trésor [...] au nom d'un certain pauvre peuple, tes amis et frères en Jésus-Christ, qui, depuis qu'ils en furent bénis et enrichis par les apôtres et les ambassadeurs du Christ, en a toujours joui et possédé.⁵

LES VAUDOIS REMONTENT AUX APÔTRES

Le lien entre les Vaudois, les Albigeois et les autres croyants au Nouveau Testament et les chrétiens primitifs d'Europe occidentale est ainsi expliqué par Voltaire :

La confession auriculaire n'a été reçue qu'aux huitième et neuvième siècles dans les pays situés au-delà de la Loire, dans le Languedoc et les Alpes – Alcuin s'en plaint dans ses lettres. Les habitants de ces pays semblent avoir toujours été enclins à se conformer aux coutumes de l'Église primitive et à rejeter les principes et les coutumes que l'Église, dans son état plus florissant, jugeait bon d'adopter.

Ceux qu'on a appelés Manichéens, et ceux qu'on a ensuite appelés Albigeois, Vaudois, Lollards, et qui sont si souvent apparus sous des noms différents, étaient des restes des premiers chrétiens gaulois, qui étaient attachés à plusieurs coutumes anciennes, que l'Église de Rome jugea bon d'altérer par la suite.⁶

Pendant près de deux cents ans après la mort des apôtres, le processus de séparation se poursuivit entre ces deux catégories de membres de l'Église, jusqu'à la rupture ouverte. En 325, le premier concile mondial de l'Église se tint à Nicée, et c'est à cette occasion que Sylvestre fut reconnu comme évêque de Rome. C'est de l'époque de cet évêque romain que date l'exclusion du parti papal de la communion des Vaudois. Comme l'historien d'église Neander le dit :

Mais ce n'est pas sans un certain fondement de vérité que les Vaudois de cette époque affirmaient la haute antiquité de leur secte et soutenaient que depuis l'époque de la sécularisation de l'Église – c'est-à-dire, comme ils le croyaient, depuis l'époque du don de Constantin à l'évêque romain Sylvestre [314-336 ap. J.-C.] – une telle opposition, qui a finalement éclaté en eux, avait existé depuis le début.⁷

Ces chrétiens des Alpes et des Pyrénées ont été appelés Vaudois, un mot français signifiant « habitants des vallées » dans une certaine province. Son équivalent anglais « Waldenses » vient du mot italien signifiant « vallées ». De nombreux écrivains les appellent constamment Vaudois. Les ennemis

de cette branche de l'Église du désert se sont efforcés d'embrouiller leur histoire en faisant remonter à une source erronée l'origine du nom de Vaudois. Ils cherchent à relier ses débuts à Pierre Valdo, un opulent marchand de Lyon, en France, qui s'est fait connaître vers 1175. L'histoire de cet homme remarquable occupe une place de choix dans le temple des événements. Cependant, rien dans les documents originaux ou les plus anciens des Vaudois – leurs histoires, leurs poèmes et leurs confessions de foi – ne permet de remonter jusqu'à lui ou de le mentionner.

Valdo, converti au milieu de sa vie à des vérités semblables à celles des Vaudois, distribua sa fortune aux pauvres et travailla intensément à la diffusion des enseignements évangéliques. Lui et ses disciples se heurtèrent rapidement à une cruelle opposition. Finalement, en désespoir de cause, ils se réfugièrent auprès des Vaudois qui avaient traversé les Alpes et formaient un groupe considérable dans l'est de la France.

La grande ancienneté de la langue vernaculaire vaudoise conservée à travers les siècles témoigne de leur filiation indépendante de Rome et de la pureté de leur latin d'origine. Alexis Muston dit :

Le patois des vallées vaudoises a une structure radicale beaucoup plus régulière que l'idiome piémontais. L'origine de ce patois était antérieure à l'apparition de l'italien et du français – antérieure même à la langue romane, dont les documents les plus anciens présentent encore plus d'analogie avec la langue actuelle des montagnards vaudois qu'avec celle des troubadours des treizième et quatorzième siècles. L'existence de ce patois est en soi une preuve de la haute antiquité de ces montagnards et de leur préservation constante des mélanges et des changements étrangers. Leur idiome populaire est un monument précieux.⁸

Si l'on remonte les pages de l'histoire six cents ans avant Pierre Valdo, on trouve un nom encore plus célèbre lié aux Vaudois. Ce chef était Vigilance (ou Vigilance Leo). Il pouvait être considéré comme un Espagnol, puisque les habitants de sa région étaient pratiquement les mêmes en tous points que ceux du nord de l'Espagne. Vigilance s'opposa aux nouvelles rechutes dans le paganisme. Les chrétiens d'Italie du Nord, d'Espagne du Nord et de France méridionale se tenaient à l'écart de ces tendances à l'apostasie. L'histoire de Vigilance et la manière dont il s'est identifié à cette région sont racontées dans un autre chapitre.⁹ En raison de ses liens avec lui, ce peuple fut appelé pendant des siècles les Léonistes, en plus de 'Vaudois'.

Reinerius Saccho, un officier de l'Inquisition (vers 1250 ap. J.-C.), écrivit un traité contre les Vaudois expliquant leur origine première. Il avait précédemment été un pasteur parmi eux, mais avait apostasié pour

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

devenir ensuite un persécuteur au service du pape. Il devait donc en savoir autant sur eux que n'importe quel ennemi. Après avoir déclaré selon son témoignage personnel que toutes les anciennes sectes hérétiques, au nombre de plus de soixante-dix, avaient été détruites, à l'exception de quatre d'entre elles – les ariens, les manichéens, les runériens et les léonistes – il écrivit : « Parmi toutes ces sectes, qui existent encore ou qui ont existé, il n'en est pas de plus pernicieuse pour l'Église que celle des Léonistes ».

Il donna trois raisons pour lesquelles ces sectes sont dangereuses pour la papauté :

D'abord parce qu'elle est plus ancienne, car certains disent qu'elle existe depuis le temps du pape Sylvestre, d'autres depuis le temps des apôtres ; ensuite parce qu'elle est plus générale. Car il n'y a guère de pays où cette secte n'existe pas. Troisièmement, parce que, alors que toutes les autres sectes suscitent l'horreur chez les auditeurs par l'outrance de leurs blasphèmes contre Dieu, celle des Léonistes a une grande apparence de piété : parce qu'ils vivent justement devant les hommes et croient tout ce qui est juste concernant Dieu et tous les articles contenus dans le credo ; seulement ils blasphèment l'Église de Rome et le clergé.¹⁰

Saccho a ainsi montré que les Léonistes, ou Vaudois, étaient plus anciens que les Ariens ; oui, même plus anciens que les Manichéens.

LEUR TERRITOIRE N'ÉTAIT PAS ROMAIN

Une distinction a longtemps été faite entre le nord de la péninsule italienne et la partie centrale, de sorte que pendant plus de mille ans, les évêchés du nord de l'Italie ont été appelés italiques, tandis que ceux du centre de l'Italie étaient appelés romains. Ou, comme le dit Frederick Nolan, en parlant d'une ancienne Bible latine dans ce territoire : « L'auteur s'est rendu compte, sans aucun effort de recherche, qu'elle [la Bible italique] tirait son nom du diocèse qui a été appelé italique, par opposition au diocèse romain ».¹¹

La ville de Milan, située au nord de la péninsule italienne, a toujours été l'une des villes les plus célèbres de l'histoire. Elle a parfois été la rivale de Rome. Plusieurs empereurs romains, abandonnant la ville sur les rives du Tibre, y ont installé leur capitale. C'était un lieu de rencontre célèbre entre l'Orient et l'Occident. Un auteur affirme que l'influence religieuse de Milan était considérée avec respect et que son autorité était particulièrement ressentie en Gaule et en Espagne.¹² Milan était le centre principal des Celtes qui vivaient sur le versant italien des Alpes.¹³ Avant

de pouvoir être soumises à l'influence dominante de l'évêque romain, les armées gothiques avaient achevé leur conquête de l'Italie et de la France. Ces nouveaux venus, qui s'étaient convertis au Christ plus de cent ans auparavant, s'en tenaient aux us et coutumes de l'Église primitive et ne firent aucun mal à Milan.¹⁴

Les Goths ayant accordé la liberté religieuse à leurs sujets, Milan en profita. Lorsque, de toute l'Europe, les évêques nouvellement élus se rendirent à Rome pour y être consacrés, aucun ne vint des diocèses italiens de Milan et de Turin. Ils ne se joignirent pas à la procession. En fait, pendant de nombreuses années après 553, il y eut un schisme généralisé dans le nord de l'Italie et les terres adjacentes entre Rome et les évêques de neuf provinces sous la direction de l'évêque de Milan qui avait renoncé à la communion avec Rome pour devenir autonome. Ils avaient été aliénés par le célèbre décret des « Trois Chapitres », adopté en 553 par le concile de Constantinople, qui condamnait trois grands chefs de l'Église d'Orient.¹⁵ Les habitants de cette région connaissaient la vérité pure et simple. Ils ne croyaient pas à l'infailibilité du pape et ne considéraient pas que le fait de ne pas être en communion avec lui revenait à ne pas être en communion avec l'Église.¹⁶ Ils estimaient que leur propre ordination était aussi efficace que la prétendue succession apostolique de l'évêque de Rome.

Alors que la papauté mettait sous son contrôle une grande partie de l'Europe, les deux diocèses de Milan et de Turin restaient indépendants. Il était insupportable pour la papauté que, dans le pays même où se trouvait son trône, il y ait un Mardochée à la porte. Deux forces puissantes réduisirent à néant tous ses efforts pour annexer le territoire milanais. Tout d'abord, la présence des rois lombards, non conquis jusqu'aux environs de l'an 800, y assurait la tolérance religieuse. D'autre part, les Lombards, comme les Goths avant eux, rejetaient tant d'innovations apportées par Rome qu'ils n'ont jamais admis les évêques pontificaux d'Italie à siéger dans leurs conseils législatifs.¹⁷ C'est pourquoi ils furent rapidement appelés Ariens, nom donné par Rome à ses opposants.

LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

En raison de la tentative désespérée des écrivains papaux de dater l'ascension des Vaudois à partir de Pierre Valdo, tous les héros vaudois avant l'époque des croisades qui détruisirent en grande partie les Albigeois, seront appelés « premiers ». Ce terme désigne les dirigeants évangéliques qui ont maintenu l'Europe continentale fidèle au christianisme primitif entre l'époque des apôtres et les croisades albigeoises. Ces croyants ne se sont pas séparés de la papauté, car ils ne lui ont jamais appartenu. En fait, ils ont souvent appelé l'Église catholique romaine « la nouvelle venue ».

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

Relater les pieux exploits des premiers héros alpins, de l'époque de Vigilance à celle de Valdo, c'est répondre à la thèse des papistes selon laquelle les Vaudois ne sont apparus qu'aux alentours de 1160. L'antagoniste papal le plus connu des Vaudois, qui s'est efforcé de les faire apparaître à cette date, est l'évêque Jacques Bénigne Bossuet. Bossuet, brillant papiste français, est considéré par certains comme l'un des sept plus grands orateurs de l'histoire. Avec une sagacité presque indétectable, il a analysé chaque élément de l'histoire qui, selon lui, pouvait donner aux Vaudois une origine ancienne, puis il en a tiré ses fausses conclusions. Mosheim dit de lui : « Cet auteur n'est certainement pas allé aux sources, et étant influencé par le zèle du parti, il était prêt à faire des erreurs ». ¹⁸ Un lecteur occasionnel, ou partiellement informé, pouvait facilement être induit en erreur par Bossuet. Cependant, une connaissance approfondie des documents expose cet évêque à l'accusation d'avoir fait un usage scandaleux de l'information.

À ceux qui insistent trop sur le fait que Pierre Valdo est le fondateur des Vaudois, on peut répondre qu'il y en a eu beaucoup qui s'appelaient Valdo. Un auteur papal a particulièrement attiré l'attention sur un Pierre Valdo, opposant à la papauté, qui a vu le jour au septième siècle. ¹⁹

Certains auteurs pontificaux ont regroupé sous le nom de Vaudois tous les groupes religieux d'Europe hostiles à Rome depuis l'an 1000 ou avant. ²⁰ Leur raison d'agir de la sorte est évidente si l'on considère l'évolution des Églises qui refusèrent de se plier aux innovations de Rome. Il faut se demander dans quelle mesure les Vaudois étaient actifs dans cette politique. Les enseignements et la capacité d'organisation de Vigilance ont permis aux descendants évangéliques des apôtres du nord de l'Italie, du sud de la France et du nord de l'Espagne de prendre la direction de cette politique. ²¹ À l'époque, les Églises évangéliques n'étaient pas en mesure d'assurer une unité visible dans ces régions d'Europe. Au fur et à mesure que ceux qui préservaient le christianisme primitif se multipliaient sur le continent et qu'ils entraient en contact avec les Celtes des îles britanniques et l'Église d'Orient, ils découvraient qu'ils étaient unis dans leurs croyances essentielles. Ils réalisèrent alors plus pleinement l'accomplissement de la prédiction de notre Sauveur selon laquelle son Église serait composée de toutes les nations. Bien que de grands efforts aient été faits pour donner des noms à ces différents groupes évangéliques, même leurs ennemis ont parfois été obligés de reconnaître qu'ils étaient des « hommes des vallées » ou des Vaudois.

Les masses païennes devinrent naturellement un champ de mission pour les efforts des deux communions rivales – Rome et l'Église du désert. À l'extérieur, la papauté semblait dominer grâce à ses victoires apparentes

par la loi, l'épée et les alliances politiques. Cependant, les églises évangéliques gagnaient en puissance.

Le huitième siècle s'ouvre sur l'apparition d'un leadership fort dans ces deux communions. Les successeurs de Colomban, ainsi que les puissants évangélistes du nord de l'Italie et des Celtes, lançaient des appels irrésistibles aux masses. Le concile de Francfort (794 ap. J.-C.), auquel assistèrent des évêques de France, d'Allemagne et de Lombardie, témoigne de l'indépendance du clergé national à l'égard de la volonté de Rome. En présence des légats du pape, ils rejetèrent le deuxième concile de Nicée (787 ap. J.-C.) qui avait décrété le culte des images.²² En Orient, au cours de ce même siècle, l'Église indépendante d'Orient venait juste d'ériger dans la capitale de la Chine ce célèbre monument, toujours debout, qui raconte les vastes conquêtes des missionnaires consacrés dans l'Asie centrale et plus lointaine.²³

CLAUDE DE TURIN

Il est impossible de bien connaître le IX^{ème} siècle sans reconnaître un célèbre apôtre de l'époque : Claude, la lumière de l'Italie du Nord. Bien que né en Espagne, ses talents éminents et son érudition attirèrent l'attention de l'empereur d'Occident au pouvoir. Claude fut d'abord appelé par ce prince dans sa capitale du nord de l'Europe, puis promu par lui évêque de Turin, en Italie, une ville influente située au milieu des régions vaudoises. Lorsqu'il arriva à son nouveau poste, il trouva l'Église d'État dans un état déplorable. Le vice, la superstition, la simonie, le culte des images et d'autres pratiques démoralisantes étaient omniprésents. Les historiens sont presque unanimes sur ce point. La papauté était en train de retomber dans le paganisme. Claude entreprit immédiatement la tâche presque impossible d'endiguer cette marée. Il constata que même les églises évangéliques avaient dû lutter avec acharnement contre les influences dominantes. Claude lança un défi audacieux à la papauté et rappela le peuple à la foi et à la pratique du Nouveau Testament.

Il est évident que Claude, tout en soutenant que le Christ était divin par nature, n'acceptait pas les spéculations extrêmes concernant la Divinité votées par le premier Concile de Nicée. Il en fut de même pour la plupart des organismes évangéliques qui différaient de l'Église de Rome.²⁴ Rien dans les écrits du célèbre réformateur n'a jamais été mis en évidence pour l'inculper d'une quelconque hérésie, bien qu'un antagoniste bien connu l'ait accusé après sa mort d'hérésie.²⁵ Au contraire, ses commentaires bibliques et ses autres ouvrages révèlent clairement qu'il était un chrétien du Nouveau Testament. Dans l'une de ses épîtres, Claude nie avec véhémence avoir suscité une nouvelle secte et renvoie à Jésus, lui aussi dénoncé comme sectaire et démoniaque. Il affirme avoir trouvé toutes les

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

églises de Turin remplies d'images viles et maudites, et avoir immédiatement commencé à détruire ce qui était adoré.²⁶

Un autre opposant à ce réformateur nous apprend le fait intéressant que le diocèse de Claude était divisé en deux parties : d'une part, ceux qui suivaient les superstitions de l'époque et qui étaient amèrement opposés à lui ; d'autre part, ceux qui étaient d'accord avec lui en matière de doctrine et de pratique. Il s'agit évidemment des Vallenses des Alpes Cottiennes. Cet opposant, Dungal de son nom, exalté par les écrivains pontificaux modernes comme un brillant homme d'église, accusait constamment Claude de perpétuer les hérésies des Vigilants. Le fait que ces opposants n'aient jamais cessé d'accuser Claude et ses Vallenses de croire et d'enseigner la même doctrine que Vigilance, l'éminent réformateur qui vécut quatre cents ans plus tôt, prouve la continuité de la chaîne de la vérité parmi les habitants de l'Italie du Nord au cours de ces quatre siècles.²⁷

Claude s'est élevé contre le culte des images : « Si l'homme ne doit pas adorer les œuvres de Dieu, il doit encore moins adorer et révéler les œuvres des hommes. Celui qui s'attend à ce que le salut, qui ne vient que de Dieu, vienne d'images, doit être rangé parmi ceux dont il est question dans Romains 1, qui servent la créature plus que le Créateur. » Contre l'adoration de la croix, il a enseigné : « Dieu nous a ordonné de porter la croix, et non de la prier. Ceux qui sont prêts à la prier ne veulent pas la porter, que ce soit au sens spirituel ou au sens littéral. Adorer Dieu de cette manière, c'est en fait s'éloigner de Lui ». Accusé de ne pas respecter l'autorité du pape, il écrit : « Il ne faut pas l'appeler l'Apostolique, [...] qui est assis dans la chaire de l'apôtre, mais celui qui accomplit les devoirs d'un apôtre. Car de ceux qui occupent cette place et n'en remplissent pas les devoirs, le Seigneur dit : « Ils sont assis sur le siège de Moïse' ». ²⁸ Claude voulait savoir pourquoi ils devaient adorer la croix et ne pas adorer aussi beaucoup d'autres choses – comme des mangeoires, des bateaux de pêche, des arbres, des épines et des lances – avec lesquelles Jésus est entré en contact. Il s'est également défendu contre ceux qui l'injuriaient parce qu'il dénonçait les pèlerinages.

LA NAISSANCE D'UNE NOUVELLE CONTROVERSE

Le fossé se creusait donc entre les congrégations issues des apôtres et celles attachées à la papauté. C'est à cette époque (831 ap. J.-C.) qu'un livre fut écrit, qui élargit la brèche.²⁹ Il traitait de manière révolutionnaire le sujet du pain et du vin de la Cène. Il est possible que l'auteur de ce livre se soit lancé dans cette aventure audacieuse parce qu'il se savait soutenu par la papauté dans sa nouvelle doctrine. L'évêque de Rome venait de réussir, avec l'aide de Charlemagne, à organiser le Saint-Empire romain germanique et avait ainsi acquis une puissante influence. L'auteur, soutenu

par la théocratie, a donc audacieusement publié une doctrine qui avait été envisagée depuis un certain temps. Il y avait déjà eu des défenseurs de la thèse papale selon laquelle le prêtre avait le pouvoir de changer le pain et le vin en corps et sang de Jésus-Christ, mais cette théorie surprenante était maintenant présentée au public.

Les simples croyants scripturaires en ont conclu que cet enseignement dépréciait le sacrifice du Christ sur la croix. Les chrétiens qui étaient sous l'influence apostolique prirent la position que le salut était obtenu par la seule et unique mort du Rédempteur. Si cette nouvelle doctrine prévalait, il s'ensuivrait logiquement que le Décalogue, pour lequel le Rédempteur était mort sur la croix, occuperait un statut inférieur. Dès lors, des leaders évangéliques forts n'ont jamais cessé de s'opposer à ces innovations. Ce livre révolutionnaire sur la transsubstantiation a été écrit environ six ans avant la mort du noble Claude en 839. Il n'y a aucune trace que ce réformateur ait eu connaissance de cette dernière dérive paganiste pour l'attaquer.

Chaque fois qu'un nouveau porte-drapeau apparaissait au sein de l'Église du désert, la papauté s'empressait de le stigmatiser, lui et ses disciples, comme « une nouvelle secte ». Cela produisait un double résultat. Premièrement, elle laissait entendre que ces personnes n'avaient jamais existé auparavant, alors qu'elles appartenaient en réalité aux nombreux adeptes de la Bible qui, depuis l'époque de l'Église primitive, existaient en Europe et en Asie. Deuxièmement, elle détacha apparemment les corps évangéliques les uns des autres, alors qu'ils étaient unis par des doctrines essentielles. Les différents groupes, pris ensemble, constituaient l'Église du désert. C'est comme si l'on parlait des Washingtoniens, des Jeffersoniens, des Lincolnien et des Américains, ou comme si l'on décrivait les Matthieuens, les Thomasiens, les Pierriens, les Pauliens et les Chrétiens. Ce regroupement n'était pas le fruit de leur propre initiative, mais d'un stratagème de leur antagoniste.

Comme l'écrit Philippus Limborch : « Et parce qu'ils habitaient des villes différentes et avaient leurs propres instructeurs, les papistes, pour les rendre plus odieux, les représentèrent comme des sectes différentes et leur attribuèrent des opinions différentes, bien que d'autres affirment qu'ils avaient tous les mêmes opinions et qu'ils étaient entièrement de la même secte.³⁰ »

C'est à cette époque que John Scot, célèbre érudit irlandais, fut appelé à la cour de Charles le Chauve, petit-fils de Charlemagne. Il est généralement appelé Joannes Scotus Erigena. À l'époque, le mot 'Scot' désignait clairement un Irlandais. 'Erigena' est l'équivalent grec de Scot. Cet homme, directeur de l'école royale de Paris, est l'auteur de nombreux

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

ouvrages célèbres et compte parmi les plus grands savants de son temps. Il fut choqué par la portée terrible du traité qui défendait l'idée que le pain et le vin de la Cène étaient transformés en véritable corps du Christ par le rituel de la messe. Il prit la plume et produisit un livre qui contra avec succès le nouvel ennemi de l'évangélisation et remua profondément les croyants au christianisme primitif. Deux siècles plus tard, un concile papal condamna cet ouvrage, car les participants reconnurent la puissante influence qu'il avait longtemps exercée sur le peuple.

FALSIFICATIONS PAPALES FLAGRANTES

Ce siècle a également été le témoin d'autres revendications nouvelles et désastreuses émanant des rangs de la papauté. Le Moyen-Âge commençait déjà à assombrir les masses européennes. La pensée religieuse fut empoisonnée par l'œuvre d'un homme qui a compilé et publié une série de documents falsifiés.³¹ La collection, généralement appelée les Décrétales pseudo-isidorienne, prétendait produire des documents authentiques anciens vérifiant les prétentions des papes au pouvoir mondial spirituel et temporel. Ces documents furent utilisés avec efficacité tout au long des huit siècles suivants (800-1520 après J.-C.) pour tromper à la fois les gouvernants et les gouvernés. Bien qu'environ sept cents ans plus tard, leur perfidie ait été dévoilée, la tyrannie et la domination obtenues par la papauté grâce à eux n'ont pas été abandonnées. À une époque terne et en déclin, de tels décrets fabriqués de toutes pièces, revêtus d'une antiquité faisant autorité, furent utilisés contre l'Église du désert. Sans sa virilité innée, née de l'Esprit de Dieu, la religion apostolique aurait certainement sombré sous l'influence néfaste de ces falsifications. Rome elle-même, des siècles plus tard, fut contrainte d'abandonner cette falsification.

LES HÉROS VAUDOIS DU ONZIÈME SIÈCLE

Lorsque l'on évoque les églises du centre-sud de l'Europe qui ont préservé le christianisme primitif, on accorde généralement le plus grand crédit aux peuples qui vivaient de part et d'autre des Alpes et dans les Pyrénées. Dans ces vallées profondes, belles et isolées, elles étaient souvent appelées par des noms qui indiquaient leur emplacement. Ainsi, Ebrard de Béthune, un auteur papal (vers 1200 ap. J.-C.), tentant d'expliquer le nom « Vallenses », a écrit : « Il y en a qui sont appelés Vallenses, parce qu'ils habitent dans la Vallée des Larmes ». ³² Pilchdorffius, un auteur reconnu de Rome, écrivit ceci vers 1250 : « Les Vallenses... sont ceux qui prétendent avoir ainsi existé depuis le temps du pape Sylvestre. » ³³ Sylvestre étant évêque de Rome au début du IV^{ème} siècle, nous avons là un autre témoin de l'existence des hommes des vallées dès 325.

Le cardinal Pierre Damien, l'un des grands bâtisseurs de l'édifice papal, dans sa campagne (en l'an 1059) contre ces chrétiens primitifs du nord de l'Italie, les a appelés Subalpini.³⁴ Le mot utilisé dans le langage courant pour désigner ces frontaliers des Alpes était « Vallenses ». Avec le temps, un l a été transformé en u, l'autre en d, et depuis le XIIe siècle, ils sont généralement appelés « Vaudois ».

Le christianisme primitif, élargissant ses influences, devint une telle menace pour la hiérarchie papale que de nombreux synodes et conciles furent convoqués pour le combattre. La dissidence évangélique face au paganisme croissant de la papauté était si forte que même les défenseurs de Rome furent contraints de la qualifier d'« invétérée ».³⁵ La papauté décida de défier ce nouveau pouvoir par des mesures impitoyables. Lors de synodes ou de conciles successifs, les évangéliques furent traduits en justice, ou bien des mesures furent prises à leur encontre. L'affaire des chanoines d'Orléans, en France, en 1017, est un exemple de l'injustice commise par ces tribunaux.

La soi-disant hérésie dut toucher de nombreuses provinces, car les juges affirmèrent qu'elle avait été introduite en Gaule depuis l'Italie par l'intermédiaire d'un missionnaire « qui a corrompu un grand nombre de personnes dans de nombreuses régions ». Les autorités papales furent horrifiées d'apprendre qu'Étienne, ancien chapelain de la reine, Heribert, qui avait été l'un des ambassadeurs du royaume, et Lisoye – tous célèbres pour leur érudition et leur sainteté – étaient membres de l'église détestée. En tant que prisonniers, accusés d'hérésie, ils furent traduits devant les prélats.

Quatre récits contradictoires nous sont parvenus sur le concile d'Orléans.³⁶ Les écrivains papaux, tels que Bossuet, tirent de ces récits les éléments qu'ils souhaitent, pensant ainsi justifier leur accusation infondée de manichéisme à l'encontre des évangéliques. Les écrivains qui étudient ces rapports ne peuvent s'empêcher de remarquer que l'accusation n'avait pas été prouvée et que les faits avaient été mélangés d'une manière ridicule.³⁷

Trois événements survinrent lors du concile d'Orléans et révélèrent l'esprit des juges papaux qui condamnèrent treize chrétiens primitifs à être brûlés sur le bûcher. Tout d'abord, la reine Constantia était postée à la porte et, alors que les martyrs condamnés sortaient, elle enfonça un bâton dans l'œil d'Étienne, qui avait été son aumônier privé et l'avait manifestement réprimandée pour sa conduite indélicate. Pour cet acte, ses louanges ont été abondamment chantées par les ultramontains. Deuxièmement, on sait qu'un membre de la noblesse franque, afin d'obtenir des preuves, prétendit rejoindre les chrétiens primitifs en tant que membre de leur église. Par le biais de ce double jeu, il obtint des

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

phrases toutes faites qui pouvaient être retournées à tort contre l'accusé lors du procès. Troisièmement, après que ces martyrs eurent été brûlés sur le bûcher, on découvrit qu'un certain noble avait été membre de l'église détestée pendant trois ans et qu'il était mort avant le procès. Sous le coup de la colère, son corps fut déterré et déshonoré publiquement.

La foi des condamnés à ce tribunal d'injustice peut être comprise par les mots qu'ils adressèrent aux juges à l'issue de huit heures de mise à l'épreuve. Ils dirent :

Vous pouvez raconter ces doctrines à d'autres, qui ont la sagesse du monde, et qui croient les fables que des hommes charnels ont écrites sur du parchemin animal. Mais à nous qui avons la loi écrite dans l'homme intérieur par le Saint-Esprit, et qui ne connaissons rien d'autre que ce que nous avons appris de Dieu, le Créateur de toutes choses, vous proposez en vain des choses superflues et tout à fait étrangères à la saine divinité. Mettez donc un terme aux paroles, et faites de nous ce que vous voudrez. Nous voyons clairement notre Roi régnant dans les lieux célestes, qui nous élève par Sa droite à un triomphe immortel, et Il nous élève à la plénitude de la joie céleste.³⁸

S'agit-il d'un témoignage de profiteurs ou de religieux erratiques ? Huit ans plus tard (en l'an 1025 ap. J.-C.), un autre procès grotesque se tint à Arras, dans le nord de la France. Les prévenus étaient accusés de manichéisme, la fausse accusation habituelle de la papauté contre les évangéliques. Si le procès a abouti à quoi que ce soit, il a révélé que ces missionnaires dévoués n'étaient pas coupables de tels agissements.³⁹ Il a clairement montré que la doctrine inacceptable pour ce tribunal injuste venait du nord de l'Italie. Les martyrs n'ont pas été appelés Vaudois dans le rapport. Leurs croyances, cependant, étaient celles des martyrs d'Orléans et étaient similaires aux enseignements des Vaudois. Les témoignages obtenus lors de ces procès de chrétiens primitifs nous permettent de conclure que leurs églises étaient nombreuses et qu'elles comptaient quelques érudits et personnalités éminentes.

La célèbre ville de Toulouse, dans le sud de la France, est un exemple de la façon dont certaines communautés se sont accrochées aux doctrines des apôtres depuis les premiers jours du christianisme jusqu'à ce qu'elles suscitèrent la fureur d'une croisade d'extermination. Toulouse n'est pas seulement accusée d'être le lieu de reproduction de ce que l'on appelle l'hérésie, mais on dit aussi qu'elle a accueilli avec succès les rebelles de Rome au cours des siècles, d'abord à l'époque du christianisme gothique, puis sous celle des Albigeois et des Vaudois.⁴⁰ Aucun de ces dissidents ne peut être qualifié de « réformé », car ils ne se sont jamais suffisamment

éloignés de l'Église primitive, que ce soit en termes de croyances ou de pratiques, pour nécessiter un mouvement de réforme.



En ce qui concerne la lointaine antiquité des évangéliques détestés dans la ville et le royaume de Toulouse, il existe une déclaration remarquable de l'aumônier qui accompagna la sanglante croisade de 1208-1218, qui détruisit la belle

civilisation albigeoise. « Cette Toulouse, dit-il, la plus malheureuse, a, dit-on, depuis sa fondation, rarement ou jamais été exempte des miasmes ou de la peste détestable de l'hérésie condamnée, transmettant et diffusant successivement de père en fils, à travers les générations, son poison d'infidélité superstitieuse ». ⁴¹

BÉRENGER DE TOURS

L'utilisation cruelle de la fraude et de la force contre les disciples inoffensifs et persécutés de Jésus-Christ n'a fait que les conforter dans la conviction que leur cause était celle de Dieu. Les gens du peuple sympathisaient avec les croyants bibliques opprimés et priaient pour des libérateurs. Des leaders nobles et érudits se sont levés pour s'opposer aux oppresseurs. Cependant, ils furent abattus avant d'être autorisés à aller assez loin dans leurs efforts de sacrifice pour renverser le courant de la persécution et de l'intolérance. Parmi ceux dont les protestations ont été accueillies avec force, il y a Bérenger de France, qui mérite une attention particulière. Ses disciples étaient appelés les Bérengariens ou, plus tôt, les Vaudois. ⁴²

Il est probable qu'il y ait eu plus de conciles contre Bérenger que contre n'importe qui d'autre. Les papistes le haïssaient vivant et mort. Il était le deuxième témoin de premier plan dont la bouche avait établi la vérité. Joannes Scotus Erigena, figure mondiale deux cents ans plus tôt, avait été le premier. Une tradition veut que Scot soit issu de l'une des écoles fondées par Columba. Tous deux avaient véritablement analysé la doctrine de la transsubstantiation. Pour Bérenger, il ne s'agissait pas seulement d'une erreur de l'Église, mais du summum des tromperies séduisantes. Les autres erreurs étaient la tradition, l'allégorie, l'abolition du Décalogue, le non-respect du sabbat et l'obscurcissement du sacrifice unique et suffisant de Jésus-Christ. L'apostasie s'était renforcée depuis l'époque de Vigilance et de Claude, et Bérenger était obligé de s'opposer à tout ce qu'ils avaient

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

dénoncé et à bien d'autres choses encore. Il fut donc qualifié de « pourvoyeur de nombreuses hérésies ». Il rassembla des disciples autour de lui et confia à de nombreux groupes de jeunes gens bien formés la tâche de répandre partout la lumière. Des milliers de personnes dont le cœur était encore imprégné de l'amour du christianisme primitif accueillirent volontiers ses disciples.

Matthieu de Westminster (1087) se plaint que les Bérengers et les Vaudois ont corrompu toute la France, l'Angleterre et l'Italie.⁴³ C'était un siècle avant Pierre Valdo. De nombreuses autorités reconnaissent que la résistance des Bérengers à la papauté était la même que celle des Vaudois. D'autres, comme Ussher et Benedict, voient en Bérenger un chef de file des Vaudois.

L'archevêque Lanfranc était conseiller et pair ecclésiastique de Guillaume de Normandie lorsque celui-ci entreprit de conquérir l'Angleterre. Après que Guillaume eut ajouté le royaume d'Angleterre à ses possessions françaises, il offrit à Lanfranc la primauté sur les terres nouvellement conquises. Lanfranc était désireux de renverser Bérenger, qu'il considérait comme un ennemi doctrinaire. Il entreprit de le détruire par la plume, car Bérenger était trop important et trop aimé pour être brûlé sur le bûcher, bien qu'au cours des cinquante années précédentes, de nombreux adeptes des doctrines émanant de l'Italie du Nord aient péri dans les flammes. Condamné à plusieurs reprises par de nombreux conciles, Bérenger fut contraint à l'exil. Bien que nominalelement catholique, il s'était rallié aux Vaudois sur le plan doctrinal. Lanfranc nous apprend que les Bérengers appelaient l'Église de Rome « la congrégation des méchants et le siège de Satan », ce que faisaient également les Vaudois. La papauté s'empessa de qualifier de bérengers les milliers de personnes qui se réjouissaient de sa lumière éclatante. En réalité, ils faisaient partie du nombre croissant de personnes qui avaient refusé de suivre Rome en s'éloignant des enseignements des apôtres.

SÉPARATION ENTRE LES ÉGLISES GRECQUE ET LATINE

Au milieu de sa tentative de renverser la direction spirituelle de Bérenger et de sa victoire militaire dans la conquête de l'Angleterre, la papauté rompit définitivement avec l'Église grecque. Au cours de ces années mouvementées, le pontife romain disposait de trois maréchaux ecclésiastiques d'une sagacité exceptionnelle. Il s'agit de Lanfranc, Damian et Humbert. La papauté avait utilisé Lanfranc contre Bérenger. Le cardinal Humbert fut envoyé à Constantinople (1054 ap. J.-C.) pour exiger de l'Église grecque qu'elle reconnaisse complètement le leadership mondial du pontife au Vatican. Le cardinal Damien fut envoyé dans le nord de l'Italie (1059 ap. J.-C.), la région des Vaudois, pour soumettre le

diocèse de Milan qui était resté indépendant du siège romain. Etant donné que l'habile rejet que ce prêtre hautain rencontra à Constantinople eut lieu avant la mission à Milan, la résistance des Vaudois en fut considérablement renforcée.

Les églises grecques et latines avaient perdu une grande partie de la puissance spirituelle maintenue par les Vaudois. Dean Stanley révèle à quel point l'apostasie latine était plus profonde que l'apostasie grecque au XII^{ème} siècle : « À certaines périodes de leur histoire, il ne fait aucun doute que la civilisation de l'Église orientale était bien plus élevée que celle de l'Église occidentale.⁴⁴ Le mécontentement de Rome face au retard de l'Église orientale se manifesta pour la première fois lorsque le roi de Bulgarie et sa nation furent convertis au christianisme par des missionnaires grecs en 864. Le pape nota que ces missionnaires suivirent l'exemple de l'évangélisation orientale en traduisant la Bible non pas à partir de la Vulgate latine, mais à partir du grec original. Ils avaient également donné aux Bulgares une liturgie, ou ordre des services religieux, qui ne se prêtait pas à la liturgie romaine non scripturaire. La papauté était aussi déterminée à obtenir la suprématie spirituelle sur la Bulgarie que sur la Lombardie et l'Angleterre.

Une fois de plus, la question du sabbat se posa. Dès les premiers jours, les églises d'Orient avaient sanctifié le samedi comme sabbat, et partout où le dimanche s'était insinué, les services religieux étaient célébrés les deux jours.⁴⁵ La Bulgarie, au début de son évangélisation, avait appris qu'aucun travail ne devait être effectué le jour du sabbat.⁴⁶ Bien avant cette époque, des migrations de l'Église paulicienne avaient atteint la Bulgarie. Ces Pauliciens observaient le sabbat du septième jour du quatrième commandement. Ils renforçaient donc fortement l'attitude grecque sur cette question.

Au neuvième siècle, le pape Nicolas I^{er} envoya au prince régnant de Bulgarie un long document elucidant des questions politiques, territoriales et ecclésiastiques, dans lequel il disait qu'il fallait cesser le travail le dimanche, mais pas le jour du sabbat. Le chef de l'Église grecque, offensé par l'ingérence de la papauté, déclara le pape excommunié. Le patriarche grec envoya également une lettre circulaire à certains évêques importants de l'Orient, censurant l'Église catholique romaine pour plusieurs doctrines erronées, soulignant en particulier sa rébellion contre les anciens conciles de l'Église en obligeant ses membres à jeûner le jour du sabbat du septième jour. Ce jeûne était ordonné pour les faire comparer défavorablement l'austérité du septième jour avec les plaisirs du premier jour. La lettre reprochait à la papauté de chercher à imposer ce joug aux Bulgares. La rupture complète entre les Églises ne s'est toutefois pas produite à ce moment-là. La controverse se poursuivit et reprit de plus belle par la suite.

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

Les événements se conjuguèrent pour éloigner de plus en plus les branches grecque et latine de l'Église. Deux cents ans plus tard (en l'an 1054 ap. J.-C.), la controverse ressurgit. Le patriarche grec Michael Cerulanius et un moine grec érudit attaquèrent tous deux l'Église catholique romaine sur un certain nombre de points, dont le jeûne le jour du sabbat. C'est alors qu'entre en scène l'altier cardinal Humbert. Tandis que Lanfranc attaquait Bérenger et que le cardinal Damian se préparait à ramener le territoire vaudois dans son giron, le pape envoya trois légats à Constantinople avec des contre-accusations. Entre autres, l'accusation suivante fut portée par le pape contre l'Église grecque : « Parce que vous observez le sabbat avec les Juifs et le jour du Seigneur avec nous, vous semblez imiter par de telles observances la secte des Nazaréens qui acceptent ainsi le christianisme afin de ne pas être obligés de quitter le judaïsme ». ⁴⁷ Furieux de ne pas avoir réussi à soumettre l'Église grecque, Humbert la déclara excommuniée. Il constata que les principaux évêques d'Orient se rangeaient du côté du patriarche grec. Le fossé entre ces deux communions fut définitif.

La citation suivante de John Mason Neale révélera la différence d'attitude à l'égard du sabbat entre l'Église grecque et l'Église latine : « L'observance du samedi est, comme chacun le sait, l'objet d'une âpre dispute entre les Grecs et les Latins ». ⁴⁸

LA RÉVOLUTION EN ITALIE DU NORD

Le pape s'intéressa immédiatement aux Vaudois. Après s'être détaché de l'Église grecque, il était devenu le chef spirituel titulaire de l'Europe. Il décida de ne plus tolérer l'indépendance du diocèse de Milan. Il considéra comme un nouvel ennemi la marée montante, sur tout le continent, des églises évangéliques dont le centre névralgique était l'Italie du Nord. Il n'appréciait guère leur prétention à être la seule véritable Église descendant directement des apôtres, et il détestait leur prédication selon laquelle la papauté était la Babylone mystique prédite par l'Apocalypse.

Le pape n'avait jamais pensé qu'au lieu d'écraser le diocèse du nord de l'Italie, il pourrait créer une minorité petite mais bien organisée avec des possibilités dangereuses. Il comptait sur l'infiltration dans ce diocèse de ceux qui se rangeaient du côté de Rome. Ces derniers étaient déterminés à éliminer les opposants à la politique du Vatican. C'est pourquoi le rusé cardinal Damian fut envoyé à Milan en 1059 pour travailler avec les mécontents et soumettre ce diocèse.

Le clergé et le peuple étaient très émus. Ils voulaient savoir par quelle autorité un diocèse pouvait envahir les droits et les prérogatives d'un autre. ⁴⁹ Ils furent profondément irrités lorsque Damien réunit un synode

du clergé de Milan et s'installa au-dessus de l'archevêque, Guido. À l'aide de documents trompeurs, il cajola, menaça et promit. Il suivit la devise des Jésuites : « Là où nous ne pouvons pas convaincre, nous semons la discorde ». Il leur propose notamment d'adopter plusieurs articles doctrinaux rejetés par les Grecs, dont le célibat des prêtres. Résultat : dès que sa légation quitta la ville, le clergé loyal et la noblesse convoqua un concile qui affirme le droit du clergé à se marier. D'autre part, le parti papal avait si bien réussi dans ses efforts qu'il avait incité le préfet de la ville à proférer des menaces publiques contre les Milanais. La ville étant déchirée par les querelles et les contestations, les partisans d'un clergé marié conclurent que la seule chose à faire était de se retirer pour leurs dévotions dans un lieu séparé appelé Patarà, ce qui leur valut le reproche d'être appelés Patarins.⁵⁰ « Ils ont donné ce surnom de Patarins aux Vaudois, parce que les Vaudois étaient les Subalpins de Pierre Damien qui, à la même époque, maintenaient les mêmes doctrines dans l'archevêché de Turin. »⁵¹

Les manœuvres du cardinal détruisirent non seulement l'indépendance de longue date du diocèse de Milan, mais elles transformèrent les Patarins en une organisation permanente d'opposition. C'est ainsi qu'il produisit une révolution. Par l'opposition de Lanfranc, la papauté avait rendu publiques les prédications de Bérenger ; par l'hostilité d'Humbert, elle avait laissé sur les pages de l'histoire un puissant adversaire dans l'Église grecque ; par l'action de Damien, elle avait transformé la dissidence milanaise en une organisation de Patarins. Ainsi, l'action impérieuse de ces trois légats du pape a non seulement aliéné le public, mais a également provoqué d'importantes additions aux congrégations chrétiennes qui s'accrochaient au christianisme primitif. Trois nouveaux noms furent alors donnés aux hommes des vallées : les Bérengers, les Subalpins et les Patarins.

GRÉGOIRE VII, L'IMPÉRIEUX NOVATEUR

Alors que les incompatibilités entre la tradition et la Bible, entre le christianisme apostolique et le christianisme médiéval s'aggravaient, le pape Grégoire VII (1073-1085 ap. J.-C.) prit la tiare. Choisi comme souverain pontife, il commença immédiatement à soumettre plus complètement le clergé catholique romain à l'évêque de Rome. Il modifia les liturgies simples, ou services religieux, qui existaient depuis les temps primitifs, pour les adapter aux corruptions ultérieures ; il imposa rigoureusement le célibat aux prêtres et fit tomber les princes d'Europe sous sa main de fer.⁵²

C'est lui qui obligea l'empereur d'Occident, Henri IV, à se tenir pieds et tête nus dans la cour extérieure du château de Canossa pendant trois jours en hiver, implorant le pardon et le soutien du pontife offensé. Les mesures

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

sévères et cruelles prises par Grégoire pour obliger les membres du clergé mariés à se séparer de leurs épouses ont finalement imposé le célibat à l'Église catholique romaine. Elles produisirent un effet si contraire sur les groupes évangéliques qu'elles accélérèrent l'avènement de la Réforme.

Le fait que le christianisme primitif devenait suffisamment fort pour inquiéter le pontife de Rome apparaît dans le décret d'Urbain II, le pape qui tenta de poursuivre les réformes de Grégoire VII. En 1096 (près d'un siècle avant Pierre Valdo), ce souverain du Vatican émit une bulle contre l'une des vallées vaudoises situées sur le versant français des Alpes, parce qu'elle était infestée par l'« hérésie ».⁵³

Au cours des cent années suivantes, trois autres noms furent attribués au peuple connu sous le nom de Vaudois, à savoir les Pétrobrusiens, les Henriciens et les Amoldistes. Mais il ne s'agissait pas seulement de noms. Derrière chaque appellation se cachait l'histoire d'un puissant leader de l'évangélisation. Au fur et à mesure que de nouveaux apôtres apparaissaient, Rome se contentait d'abord de les traiter, eux et leurs disciples, comme une « nouvelle secte », car elle voulait ainsi dissimuler le fait que la nouvelle vague évangélique qui balayait l'Europe était une autre manifestation de l'Église du désert. Plus tard, cependant, lorsque le christianisme primitif fit des incursions dévastatrices dans son troupeau, elle commença à persécuter, et l'Inquisition, le bûcher et la chambre de torture suivirent.

Trois événements importants se sont produits au XI^{ème} siècle, qui servirent de toile de fond aux réactions qui donnèrent naissance à des chefs spirituels célèbres parmi les chrétiens primitifs. Le premier événement fut la conquête de l'Angleterre. Le deuxième fut le pouvoir de l'archevêque Lanfranc en tant que seigneur spirituel de l'Angleterre, qui institua une politique visant à écraser l'Église celtique d'Écosse et d'Irlande. Le troisième, les croisades qui suivirent la conquête de l'Angleterre, transforma du jour au lendemain l'Europe en une vaste confédération armée, avec Rome à la tête des armées qui quittaient l'Europe pour se rendre en Asie afin de délivrer la Palestine des mains des Mahométans.

Le pape Urbain II, auteur de la bulle dénonçant l'« hérésie » des hommes des vallées, convoqua tous les rois, princes, évêques et abbés à saisir l'épée et à partir pour la Palestine en 1096. L'heure était propice, car il avait rempli le continent de traditions au lieu d'enseignements bibliques. À cette époque également, les masses entretenaient une interprétation erronée de l'Apocalypse. Un millénaire s'étant écoulé depuis la rédaction du livre, l'heure était venue, pensaient-ils, de l'enchaînement de Satan, de la descente de la Ville Sainte et du jugement dernier. Lorsque les pèlerins, revenant de Jérusalem et des lieux où notre Sauveur a voyagé, racontaient les piteuses histoires des cruautés musulmanes envers les chrétiens, on

ajoutait de l'huile sur le feu. Le Vatican envoya ses agents dans tout le pays pour les enflammer, écraser les mahométans et magnifier le leadership de l'Église catholique romaine.

En moins d'un siècle et demi, quatre croisades se soldèrent par un échec cuisant. Au milieu de ces croisades, Rome excita la foule et la populace sous l'égide d'hommes d'armes assoiffés de sang pour détruire la belle civilisation des Albigeois dans le sud de la France. Les yeux de l'Europe s'ouvrirent. Ils en eurent assez de voir des pays déchirés par des querelles civiles et arrosés de sang fraternel. Les mouvements de réforme se multiplièrent. La justice dépendit moins du caprice d'un seul homme. Le nationalisme se développa. Le commerce se développa. Les prétentions du pontife romain s'affaiblirent de plus en plus, tandis que les enseignements de l'Église du désert se renforcèrent.

PIERRE DE BRUYS

Les croisades eurent sur les masses un effet différent de celui que la papauté avait anticipé. La Croix n'était pas victorieuse du Croissant fertile. Les armées écrasées et vaincues, revenant de l'Est, mirent en évidence la folie des politiques papales. Elles montrèrent au peuple que les enseignements du Christ devaient être vécus différemment. Il réalisa que les victoires chrétiennes dans cette vie ne s'obtiennent pas par l'épée. Cela conduisit de nombreuses personnes à réexaminer les Saintes Ecritures, et elles se tournèrent vers les Vaudois, les Albigeois et les Pauliciens – différents noms pour les mêmes chrétiens primitifs – qui avaient toujours diffusé des traductions de la Bible dans leur langue maternelle et qui avaient adopté un service religieux simple. Des hommes d'une profonde dévotion et d'une grande érudition furent attirés par les besoins des masses. Le douzième siècle vit l'émergence de trois héros évangéliques exceptionnels.

Le premier d'entre eux fut Pierre de Bruys. Il était né dans la vallée vaudoise du côté français des Alpes qu'Urbain II avait déclarée infestée d'« hérésie ». Le sang de ce jeune homme était brûlant de ferveur évangélique. Les décrets proclamant qu'aucun concile d'église ne pouvait être réuni sans le consentement du pape avaient suscité l'indignation de la France méridionale. Pierre de Bruys commença son travail vers 1104. Il faut lire les écrits d'un abbé, d'un contemporain et d'un ennemi, pour obtenir une grande partie de ce qu'on peut apprendre sur ce prédicateur évangélique.⁵⁴

Pendant vingt ans, Pierre de Bruys agita le sud de la France. Un profond mouvement spirituel s'était emparé des masses. Il les ramena à la Bible et au christianisme apostolique. Son message avait le pouvoir de transformer

les caractères. Il insista surtout sur un jour de culte reconnu à l'époque dans les églises celtiques des îles britanniques, chez les Pauliciens et dans la grande Église d'Orient, à savoir le septième jour du quatrième commandement, le jour sacré hebdomadaire de Jéhovah. Cinq siècles plus tard, au cours de débats passionnés sur le sabbat, un évêque érudit de l'Église d'Angleterre fit référence à l'observation du sabbat par les Petrobrusiens.⁵⁵ Pendant des siècles les groupes évangéliques, en particulier les Vaudois, furent appelés Insabbathi ou Ensavates, c'est-à-dire Insabbatati, en raison de leur pratique du sabbat.⁵⁶ « Beaucoup adoptèrent cette position », dit Ussher.⁵⁷ Vers 1600, le savant jésuite Jacob Gretzer reconnut que les Vaudois, les Albigeois et les Insabbatati étaient des noms différents pour le même peuple.⁵⁸

La thèse selon laquelle ils étaient appelés Insabbatati à cause de leurs chaussures est rejetée avec indignation par le savant Robert Robinson.⁵⁹ Pour montrer à quel point ce terme, Insabbatati, était appliqué aux Vaudois, on cite le serment suivant, que les moines chargés de l'Inquisition arrachaient aux prisonniers soupçonnés d'avoir des opinions religieuses différentes de celles de l'Église de Rome :

Le serment par lequel une personne soupçonnée d'hérésie devait se disculper était le suivant, à prêter en public. « Moi, Sancho, je jure par le Dieu tout-puissant et par ces saints évangiles de Dieu, que je tiens dans ma main, devant vous, seigneur archevêque Garcia, et devant d'autres, vos assistants, que je ne suis pas, et que je n'ai jamais été, un Vaudois Insabbatati, ou un pauvre de Lyon, ou un hérétique d'une quelconque secte d'hérésie condamnée par l'Église ; je ne crois pas non plus, et je n'ai jamais cru, à leurs erreurs, et je ne les croirai jamais dans les temps à venir de ma vie : De plus, je professe et je proteste que je crois et que je croirai toujours la foi catholique que la sainte Église apostolique de Rome détient, enseigne et prêche publiquement, et que vous, monseigneur l'archevêque, et les autres prélats de l'Église catholique détenez, prêchez et enseignez publiquement.⁶⁰

La pire critique à l'encontre de l'œuvre de Pierre de Bruys a été de la considérer comme une renaissance du manichéisme. Il a été prouvé à maintes reprises que c'était faux. Néanmoins, de nombreux historiens contemporains, dont la pensée a été déformée par les documents papaux, répètent cette accusation. Un siècle ou plus avant Pierre de Bruys, le manichéisme avait cessé d'être une force dans le monde. Toutes les églises détestaient ses enseignements sauvages et ses pratiques idolâtres. Porter cette accusation contre d'innocents adeptes du christianisme primitif, c'était dire tout le mal qu'on pouvait penser des Pétroubrusiens. Pierre de

Bruys fut poursuivi et harcelé par ses ennemis, et il fut finalement appréhendé et brûlé sur le bûcher vers 1124. Le nom de Pétrobrusiens fut ajouté par les papistes aux autres noms déjà donnés aux corps évangéliques.

HENRI DE LAUSANNE

Un autre grand héros de cette époque est Henri de Lausanne. Alors que la papauté gaspillait les ressources humaines de l'Europe dans les croisades, Henri de Lausanne, généralement considéré comme un disciple de Pierre de Bruys, changeait le caractère des hommes. Henri n'était pas un croisé visionnaire ; il maniait l'épée de l'Esprit et non l'épée d'acier.

Comme dans le cas de Pierre de Bruys, l'essentiel de ce que l'on sait de ses enseignements se trouve dans un traité écrit contre lui par un abbé.⁶¹ Pour faire comprendre le peu d'informations dont disposait l'adversaire d'Henri pour rédiger son traité, il suffit de citer ses propres paroles :

Lors de l'immolation de Pierre de Bruys à Saint-Gilles, par laquelle le zèle des fidèles à le brûler fut récompensé, et cet impie passa du feu temporel au feu éternel, Henri, l'héritier de la méchanceté avec je ne sais quels autres, n'avait pas tant amendé que modifié son enseignement satanique, de sorte qu'il a récemment publié dans un volume, que l'on dit avoir été dicté par lui, non seulement cinq articles, mais de nombreux articles. C'est contre cela que l'esprit s'agite à nouveau, pour opposer aux paroles sataniques de saints discours. Mais comme je ne suis pas encore pleinement convaincu qu'il croit et prêche ainsi, je remettrai ma réponse à un moment où je serai pleinement convaincu des choses rapportées à son sujet.⁶²

Cet auteur avoue que ses connaissances proviennent d'un oui-dire. Il parle généreusement des doctrines des disciples de Pierre de Bruys et d'Henri, tout en admettant que ses informations sont insuffisantes. Ce livre d'Henri, mentionné par Pierre de Cluny, pouvait difficilement avoir manqué d'influencer Arnold de Brescia et Pierre Valdo, deux réformateurs qui l'ont suivi.

Alors qu'Henri voyageait, travaillait, priait et prêchait pour élever les masses vers la vérité triomphante, il fut assailli par la figure la plus imposante du monde papal. Bernard, l'abbé de Clairvaux, était le seul homme suffisamment puissant pour pousser l'Europe superstitieuse à la frénésie d'une seconde croisade. La première croisade s'était soldée par un échec si désastreux que la papauté avait été contrainte de faire appel aux services de Bernard. La parole de ce champion était assez puissante pour décider même du choix des papes. Un certain nombre de ses compositions

poétiques, ayant eu la chance d'être mises en musique de façon charmante, ont été placées par ses admirateurs dans des livres d'hymnes protestants. Il a entretenu et dirigé l'évêque irlandais qui a fait plus que tout autre homme pour trahir l'Église celtique en Irlande. Il a formé les moines irlandais qui sont rentrés chez eux pour renverser les disciples de Patrick. Il est appelé « l'oracle de l'époque ». C'est ce Bernard qui déversa ses invectives mordantes contre Henri. Bien qu'il pût déterminer le choix des papes, bien qu'il pût lancer les armées de croisade d'Europe en Asie, bien qu'il pût aider à diriger la normanisation et la romanisation de l'Église celtique dans les îles britanniques, il ne pût pas faire fléchir l'infatigable Henri. Bernard demanda au comte de Saint-Gilles d'arrêter Henri par l'emprisonnement et la mort. Il dit :

Combien sont grands les maux que j'ai entendus et connus, commis par l'hérétique Henri et qu'il commet chaque jour dans les églises de Dieu ! Un loup ravisseur déguisé en brebis sévit dans votre pays, mais sous la direction de notre Seigneur, je le reconnais à ses fruits. Les églises sont sans congrégations, les congrégations sans prêtres, les prêtres sans la révérence qui leur est due et, pire que tout, les chrétiens sont sans le Christ. Les églises sont considérées comme des synagogues, on dit du sanctuaire de Dieu qu'il n'est pas sacré, on ne considère pas les sacrements comme sacrés, les jours de fête sont privés de leur solennité habituelle... Cet homme, qui dit et fait des choses contraires à Dieu, n'est pas de Dieu. Pourtant, c'est triste à dire, il est écouté par beaucoup, et il a des partisans qui croient en lui... La voix d'un seul hérétique a réduit au silence tous les prophètes et les apôtres.⁶³

Bernard fut un persécuteur acharné de Pierre de Bruys, d'Henri de Lausanne et d'Arnold de Brescia. En plus de les attaquer dans des écrits particuliers, il saisit l'occasion de lancer ses diatribes contre l'ensemble du mouvement évangélique de son époque. Une lettre d'un ecclésiastique voisin en Allemagne, Evervinus, évêque de Cologne, demandait à Bernard d'expliquer pourquoi ces soi-disant hérétiques allaient au bûcher en se réjouissant en Dieu. Lorsque Bernard répondit à cette question, il appela ces hérétiques « apostoliques », expliquant que personne ne pouvait les rattacher au nom d'un fondateur particulier. Il admettait que les Ariens avaient Arius pour fondateur, que les Manichéens avaient Mani (ou Manes), que les Sabelliens avaient Sabellius, que les Eunomiens avaient Eunomius et que les Nestoriens avaient Nestorius.⁶⁴ Il reconnaissait que tous les corps susmentionnés portaient le nom de leurs chefs, mais il ne pouvait trouver aucun fondateur sous lequel il pourrait classer les églises détestées qu'il combattait, à moins, comme il le conclut, qu'elles ne soient la progéniture de démons. Le fait que Bernard ait déclaré que ces chrétiens

étaient des Apostoliques et qu'ils ne portaient pas le nom d'un fondateur humain, les distingue comme descendants de l'Église primitive.

L'unité de ces croyants dans les doctrines essentielles et le fait qu'ils aient été les précurseurs de Luther et de Calvin a été reconnu par d'éminentes autorités. Ainsi, François Mezeray indique qu'il y avait deux sortes d'« hérétiques » : l'une ignorante et désordonnée, un peu de la nature des Manichéens ; l'autre, plus savante et moins désordonnée, soutenant à peu près les mêmes doctrines que les Calvinistes, et appelée Henriens et Vaudois.⁶⁵ Il faut tenir compte de l'attitude papale de cet auteur. Il n'a pas clairement mis en évidence le fait que les évêques et le clergé confondaient probablement les disciples de Pierre de Bruys et d'Henri avec les manichéens.

Il y a aussi la déclaration remarquable de Gilbert Genebrard qui affirme avec certitude que les pères spirituels des calvinistes étaient les Petrobrusiens, les Henriens et les Albigeois.⁶⁶

Les nombreux disciples suscités par Pierre de Bruys et Henri de Lausanne entraînèrent la convocation de conciles ecclésiastiques pour lutter contre la marée montante de l'évangélisme. En 1119, le pape Calixte réunit un concile à Toulouse, en France, au cours duquel « la sentence d'excommunication fut prononcée contre une secte d'hérétiques de ces régions, condamnant l'eucharistie, le baptême des enfants, le sacerdoce, tous les ordres ecclésiastiques et les mariages légitimes ».⁶⁷ Par « mariages légitimes », les papistes faisaient référence à l'opposition des évangéliques à qualifier le mariage de sacrement et à exiger qu'il ne soit célébré que par un prêtre.

Lorsque le pape Innocent II tint un concile à Pise, en Italie, en 1134, « les doctrines enseignées par un ermite nommé Henri furent déclarées hérésies et condamnées avec leur auteur et tous ceux qui les enseignaient ou les soutenaient ».⁶⁸ Ce même pape convoqua un concile général à Rome cinq ans plus tard, auquel furent convoqués tous les princes d'Occident, et ce fut un grand concile. « Par le vingt-troisième canon du présent concile, les opinions d'Arnold de Brescia furent déclarées contraires à la doctrine reçue par l'Église catholique et condamnées comme telles. »⁶⁹ Naturellement, un tel concile ne se tiendrait pas s'il ne devait pas traiter de grandes propositions. Comme tous ces conciles eurent lieu de nombreuses années avant l'apparition de Pierre Valdo, le lecteur peut constater que l'évangélisme était devenu une force puissante avant l'époque de Valdo.

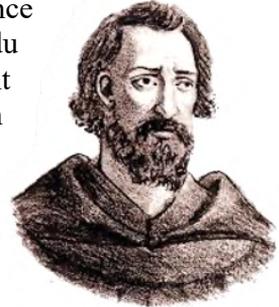
ARNAUD DE BRESCIA

C'est à Arnaud de Brescia que revient la gloire d'avoir dénoncé ouvertement l'empire démesuré de la tyrannie ecclésiastique. Dans son

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

âme se trouvait l'esprit de l'évangéliste et du général. Arnaud était originaire de Brescia, une ville à l'esprit indépendant comme Milan et Turin. C'est de là que vient le beau manuscrit de Brixianus, exemplaire de la chère Itala, la première traduction du Nouveau Testament du grec en latin, trois siècles avant la Vulgate de Jérôme. Né au milieu de ces traditions, Arnaud n'eut qu'à s'asseoir aux pieds du célèbre Abélard pour recevoir la pleine flamme de la liberté qui brillait déjà en lui. Après ses études auprès d'Abélard, il retourna à Brescia où sa voix était puissante. Ses paroles furent entendues en Suisse, en Italie du Sud, en Allemagne et en France. Dans ce dernier pays, les oreilles sensibles de Bernard détectèrent une note inquiétante dans ses enseignements.

Arnaud était très en avance sur son temps. En fait, il fit ce que les réformateurs n'ont pas réussi à faire. Il s'attaqua à l'union de l'Église et de l'État. L'idéalisme et l'éloquence d'Arnold suscitérent l'enthousiasme intense du peuple. Les évêques papaux et le clergé se liguèrent contre lui. Un synode de l'Église – toujours un ennemi potentiel du progrès – fut convoqué et, en 1139, Arnaud fut condamné au silence et à l'expulsion de Brescia.



Fratre ARNALDO (da Brescia)

Il s'enfuit à Zurich, en Suisse, et se lança à nouveau dans la lutte contre la richesse, le luxe et le pouvoir temporel du clergé. Il réclama un ministère de type démocratique et agita puissamment ces régions. Même le légat du pape, un futur pape, se rangea de son côté. Bernard de Clairvaux réduisit rapidement ce futur pape à la soumission. L'évêque de Constance défendit la cause d'Arnaud, mais Bernard l'effraya et le dissuada de participer à l'arnoldisme. Le moine seigneurial cistercien exigea que tous les livres et écrits d'Arnaud soient brûlés. C'est ce qui fut fait.

Mais en dépit de cette opposition acharnée, Arnaud continua à travailler. La terre était bonne, et le réformateur répandit ses graines au près et au loin. Qui sait si la force future de la Suisse dans sa défense de la liberté et de la liberté religieuse n'est pas due dans une certaine mesure aux semences d'Arnaud ? Les papistes ne pouvaient pardonner son opposition à certaines doctrines. Il prêchait contre la transsubstantiation, le baptême des enfants et les prières pour les morts.⁷⁰ C'est pourquoi Bernard de Clairvaux ne cessait de réclamer l'exécution d'Arnaud.

Pendant ce temps, des événements se déroulaient à Rome. La ville s'était prononcée en faveur d'un gouvernement civil. Le pape s'enfuit, mais Arnaud entra à son tour. Le peuple l'accueillit avec un enthousiasme débordant. C'est ici qu'Arnaud compromit son orientation véritablement

évangélique en approuvant, voire en dirigeant, les masses dans l'utilisation de la force. C'est là qu'une faille a affecté sa vision. Etant un dirigeant sans opposition, il dissocia cependant la religion du gouvernement civil de la ville. Il rétablit le sénat romain. Les anciennes gloires de l'Italie revinrent. Son opposition à la tradition, aux cérémonies inacceptables et aux doctrines non scripturaires encouragea les croyants du Nouveau Testament. Les chrétiens primitifs relevèrent la tête et leurs disciples se multiplièrent partout. Les écrivains pontificaux s'empressèrent de déclarer qu'une nouvelle secte avait été fondée, qu'ils appelèrent les Arnoldistes.

Le pape et l'empereur se liguerent alors contre Arnaud. Il apprit vite que ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. La foule inconstante l'abandonna et ses amis politiques se mirent à couvert. Après que le pape, à la tête d'une armée, eut chassé Arnaud de Rome, celui-ci fut pris par les forces armées de l'empereur. Son corps fut brûlé et ses cendres jetées dans le Tibre.

Ainsi périt un chef intrépide qui, seul, avait osé dénoncer l'union impie de l'Église et de l'État. Il n'avait aucun soutien visible sur lequel s'appuyer, si ce n'est l'assentiment vigoureux de l'esprit humain à la grandeur de son message. L'effet qu'il a eu sur les générations futures a été d'une grande portée. « Les Vaudois considèrent Arnaud comme l'un des fondateurs spirituels de leurs églises, et ses opinions religieuses et politiques ont probablement favorisé l'esprit d'indépendance républicaine qui, dans toute la Suisse et dans tout le massif alpin, attendait son heure.⁷¹

La lettre écrite vers 1150 par l'archevêque de Narbonne au roi Louis VII montre que les provinces du sud de la France étaient peuplées de disciples de Pierre de Bruys et d'Henri bien avant que Valdo ou ses disciples n'eussent commencé à y travailler : « Monseigneur le roi, nous sommes extrêmement pressés par de nombreuses calamités, parmi lesquelles il y en a une qui nous affecte le plus, à savoir que la foi catholique est extrêmement ébranlée dans notre diocèse, et que la barque de saint Pierre est si violemment ballottée par les vagues qu'elle est en grand danger de sombrer.⁷²

Un autre témoignage est fourni par le pape Léon, comme l'indiquent *les Annales de Roger de Hoveden* en 1178 :

C'est pourquoi, étant donné qu'en Gascogne, en Albigeois et dans d'autres lieux habités par les hérétiques que certains appellent « Catam », d'autres « Publicani », d'autres « Paterini », et d'autres encore sous d'autres noms, leur perversité damnable est devenue si forte qu'ils ne pratiquent plus leur méchanceté en secret comme ailleurs, mais exposent publiquement leurs erreurs et attirent les

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

simples et les faibles pour qu'ils soient leurs complices, nous décrétons qu'ils sont excommuniés, ainsi que ceux qui les protègent et les hébergent.⁷³

LA NÒBLA LEIÇON

Si aucun mouvement spirituel parmi les hommes n'est grand à moins d'avoir produit une littérature glorieuse, alors le message des Vaudois peut être qualifié de grand. Parmi d'autres produits restant des écrits de ce peuple martyr et merveilleux, il convient de mentionner la *Nòbla Leiçon* (Noble Leçon) écrite en Occitan, la langue commune du sud de l'Europe du huitième au quatorzième siècle. Ses premiers mots indiquent que la date de composition fut 1100. Le peuple auquel appartient le traité y est clairement appelé Vaudois, soit près d'un siècle avant Pierre Valdo. On a beaucoup étudié la question de savoir si l'affirmation concernant l'an 1100 est de l'auteur ou des auteurs de la *Nòbla Leiçon*, ou si elle est d'une autre main. On a également beaucoup réfléchi au début des années 1100.

La *Nòbla Leiçon* commence ainsi : « Écoutez, ô frères, une noble leçon ». Le lecteur découvre alors une présentation sublime de l'origine et de l'histoire du plan de rédemption. La *Nòbla Leiçon* représente l'obligation morale éternelle des dix commandements et, à cette lumière, elle présente la grande expiation sur la croix. On est guidé pas à pas dans l'examen de l'amour que le Père a manifesté à l'homme en prenant de telles dispositions divines pour le racheter de la chute. Ses termes doux et lumineux émeuvent l'âme. Personne ne peut lire le chapitre de Peter Allix dans lequel il analyse et présente le message de la *Nòbla Leiçon* sans avoir le sentiment qu'une grande contribution a été apportée à la littérature mondiale.

PIERRE VALDO

Il est maintenant question de ce personnage célèbre, Pierre Valdo. Certaines autorités affirment que le nom de Valdo est dérivé de celui des Vaudois en raison de l'importance de son travail parmi eux. Que cela soit vrai ou non, nous savons qu'à partir de son époque, le nom de Vaudois a été plus généralement utilisé pour désigner ces grands groupes réformateurs qui avaient été précédemment appelés « hommes des vallées », ou Vallenses, Albigeois, Insabbatati, Bérengers, Subalpini, Patarines, Petrobrusiens, Henriciens, Arnoldistes, et d'autres noms encore.



Pierre Valdo de Lyon, en France, commença son travail entre 1160 et 1170. Riche marchand, il donna tous ses biens et commença à prêcher les doctrines authentiques du Nouveau Testament. Il affirma que la papauté était « l'homme de péché » et la bête de l'Apocalypse. Il consacra beaucoup de temps à la traduction et à la diffusion de la Bible.

-
- ¹ Benedict, *A General History of the Baptist Denomination*, vol. 1, pp. 112, 113.
- ² Mackintosh, *History of England*, vol. 1, p. 321, trouvé dans Lardner's Cabinet *Encyclopedia*.
- ³ Bompiani, *A Short History of the Italian Waldenses*, p. 9.
- ⁴ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 2, cent. 7, pt. 2, ch. 2, par. 2.
- ⁵ Morland, *The Church of the Piedmont*, pp. 16, 17.
- ⁶ Voltaire, *Additions to Ancient and Modern History*, vol. 29, pp. 227, 242.
- ⁷ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, 5th Period, sec. 4, p. 605.
- ⁸ Muston, *The Israel of the Alps*, vol. 2, p. 406.
- ⁹ Voir l'étude de l'auteur au chapitre 6, intitulée « Vigilance, chef des Vaudois ».
- ¹⁰ Saccho, *Contra Waldenses, trouvé dans Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, vol. 25, p. 264.
- ¹¹ Nolan, *The Integrity of the Greek Vulgate*, Préface, p. 17
- ¹² Gordon, "World Healers," pp. 237, 238.
- ¹³ *The Catholic Encyclopedia*, art. "Milan".
- ¹⁴ Voir l'étude de l'auteur au chapitre 10, intitulée « Comment l'église a été chassée dans le désert ».
- ¹⁵ Ayer, *A Source Book for Ancient Church History*, pp. 596, 597.
- ¹⁶ Allix, *The Ancient Churches of Piedmont*, p. 33.
- ¹⁷ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 45, par. 18.
- ¹⁸ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 3, cent. 9, pt. 2, ch. 5, par. 4, note 5.
- ¹⁹ Pilchdorffius, *Contra Pauperes de Lugduno*, trouvé dans *Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, vol. 25, p. 300 ; également, Robinson, *Ecclesiastical Researches*, p. 303.
- ²⁰ Bossuet, *Variations of the Protestant Churches*, vol. 2, p. 67. « Le fait est qu'à l'époque de Gretser, le nom général de Vaudois était donné à toutes les sectes séparées de Rome depuis le XI^{ème} ou XII^{ème} siècle jusqu'à l'époque de Luther. » Voir aussi Robinson, *Ecclesiastical Researches*, p. 56.
- ²¹ Voir l'étude de l'auteur au chapitre 6, intitulée « Vigilance, chef des Vaudois ».
- ²² Mézeray, *Abrégé Chronologique de l'Histoire de France*, vol. 1, p. 244 ; aussi Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 3, cent. 8, pt. 2, ch. 3, par. 14 ; ainsi que la note 29.
- ²³ Voir l'étude de l'auteur au chapitre 21, intitulée « Adam et l'église en Chine ».
- ²⁴ Robinson, *Ecclesiastical Researches*, pp. 99, 106, 440, 441, 445, 446 ; Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, p. 218.
- ²⁵ Cet accusateur était Jonas, évêque d'Orléans.
- ²⁶ Claude, *Epistle to Abbot Theodimir*, trouvé dans *Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, vol. 14, p. 197.
- ²⁷ Dungali *Responsa*, trouvé dans *Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, vol. 14, pp. 201-216.
- ²⁸ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 3, cent. 9, pt. 2, ch. 3, par. 17, note 24.
- ²⁹ Ce livre était *De Corpore et Sanguine Domini* (Sur le corps et le sang de Christ), par Paschasius Radbertus.
- ³⁰ Limborch, *The History of the Inquisition*, vol. 1, p. 42.
- ³¹ Généralement attribué à Isidore Mercator, un personnage fictif autrefois identifiée à tort avec Isidore de Séville, en Espagne.
- ³² Bethuensis, *Liber Antihaeresis*, trouvé dans *Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, vol. 24, p. 1572.
- ³³ Pilchdorffius, *Contra Haerisin Waldensium Tractatus*, ch. 1, trouvé dans *Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, vol. 25, p. 278.
- ³⁴ Damian, *Opuscula*, Opusculum 18, trouvé dans Migne, *Patrologia Latina*, vol. 145, p. 416.

15. LES PREMIERS HÉROS VAUDOIS

³⁵ Tel que l'évêque Otto (d'Achery, *Spicilegium*, vol. 1, pp. 434, 435, 1723 éd.) de Vercelli, en Italie du Nord, qui, en 945, se plaignait de la présence de séparatistes dans sa propre province ; ainsi que l'évêque Rudolphus (*Spicilegium*, vol. 2, p. 702) de Trom, en Belgique, vers 1125, qui qualifiait les dissidents d' « invétérés ». « *Inveterata haeresi de corpore et sanguine Deo* ».

³⁶ (a) Adolphus Glaber ; (b) Jean de Fleury ; (c) Les actes du Concile ; (d) Une histoire de l'Aquitaine.

³⁷ Selon George S. Faber, « L'examen s'est prolongé pendant huit heures. Et les mêmes hommes, nous en sommes certains, au cours du même examen, ont confessé : qu'ils croyaient en un Dieu, qu'ils croyaient en deux Dieux, et pourtant qu'ils ne croyaient en aucun Dieu ; qu'ils affirmaient qu'un seul Dieu au ciel était le Créateur de toutes choses, qu'ils affirmaient que le monde matériel et le monde spirituel avaient été créés séparément par deux Dieux, et pourtant qu'ils affirmaient que le monde entier, à la fois matériel et spirituel, n'avait jamais été créé du tout, mais qu'il avait existé sans aucun Créateur de toute éternité : qu'ils niaient totalement l'existence d'un état futur de récompenses et de punitions, et pourtant que leur confiance assurée dans un état éternel de gloire future et de joie céleste était telle qu'ils affrontaient sans broncher la plus terrible de toutes les morts ! » — *The Ancient Vallenses and Albigenses*, page 146.

³⁸ d'Achery, *Spicilegium*, vol. 1, pp. 604-606.

³⁹ Idem, vol. 1, pp. 607,608.

⁴⁰ *The Catholic Encyclopedia*, art. "Toulouse".

⁴¹ De Vaux Cemay, *Historia Albigensium*, ch. 1, trouvé dans Migne, *Patrologia Latina*, vol. 213, pp. 545, 546.

⁴² Benedict, *A General History of the Baptist Denomination*, vol. 1, pp. 112, 121.

⁴³ Matthew of Westminster, *The flowers of History*, vol. 2, p. 15.

⁴⁴ Cité dans Gordon, "World Healers," p. 470.

⁴⁵ Bower, *The History of the Popes*, vol. 2, p. 258 ; also, note 2, 1845 éd.

⁴⁶ *Responsa Nicolai Papae I ad Consulta Bulgarorum*, Responsum 10, trouvé dans Mansi, *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, vol. 15, p. 406 ; aussi trouvé dans Hefele, *Conciliengeschichte*, vol. 4, sec. 478.

⁴⁷ Migne, *Patrologia Latina*, vol. 145, p. 506 ; aussi, Hergenroether, *Photius*, vol. 3, p. 746. Les Nazaréens étaient une confession chrétienne.

⁴⁸ Neale, *A History of the Holy Eastern Church*, General Introduction, vol. 1, p. 731.

⁴⁹ Damian, *Opuscula*, Opusculum 5, trouvé dans Migne, *Patrologia Latina*, vol. 145, p. 90.

⁵⁰ M'Clintock and Strong, *Cyclopeda*, art. "Patarenes".

⁵¹ Allix, *The Ancient Churches of Piedmont*, pp. 121, 122.

⁵² « Presque toute la forme de l'Église latine fut donc changée par ce pontife, et les droits les plus précieux des conciles, des évêques et des sociétés religieuses furent renversés et transférés au pontife romain. Le mal n'était cependant pas aussi grave dans tous les pays d'Europe ; car dans plusieurs d'entre eux, sous l'influence de différentes causes, une certaine ombre de liberté et de coutumes ancestrales a été préservée. Comme Hildebrand avait introduit un nouveau code de droit ecclésiastique, il aurait aussi introduit un nouveau code de droit civil, s'il avait pu accomplir pleinement ses desseins. Car il voulait réduire tous les royaumes en fiefs de saint Pierre, c'est-à-dire des pontifes romains, et soumettre toutes les causes des rois et des princes, ainsi que les intérêts du monde entier, à l'arbitrage d'une assemblée d'évêques qui se réunirait chaque année à Rome ». — Mosheim, *Instituts d'histoire ecclésiastique*, b. 3, cent. 11, pt. 2, ch. 2, par. 10.

⁵³ Muston, *The Israel of the Alps*, vol. 1, pp. 3, 14, note 1.

⁵⁴ Voir Pierre de Cluny, *Tractatus Contra Petrobrussianos*, trouvé dans Migne, *Patrologia Latina*, vol. 189, pp. 720-850.

⁵⁵ White, Bishop of Eli, *A Treatise on the Sabbath Day*, p. 8, trouvé dans Fisher, *Tracts on the Sabbath*.

⁵⁶ Gui, *Manuel de l'Inquisiteur*, vol. 1, p. 37. Le pape Innocent III fut l'instigateur de la légalisation de l'Inquisition ; Dominique en fut le fondateur ; François entraîna dans ses prisons les évangéliques inoffensifs ; mais Bernard Gui élaborait les procédures de condamnation et d'affliction des victimes.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

- ⁵⁷ “Dicti sunt et Insabbatati: non ‘quod nullum festum colerent’ ut opinatus est Johannes Massonus, nec quod in Sabbato Colendo Judaizarent, ut multi putabant,” écrit Ussher, *Gravissimae Quaestionis de Christianarum Ecclesiarum Successione*, ch. 8, par. 4.
- ⁵⁸ Gretzer, *Praeloquia in Triadem Scriptorum Contra Valdensium Sectam*, trouvé dans *Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, vol. 24, pp. 1521, 1522.
- ⁵⁹ Robinson, *Ecclesiastical Researches*, p. 304.
- ⁶⁰ Idem, pp. 322, 323.
- ⁶¹ Peter of Cluny, *Tractatus Contra Petrobrussianos*, trouvé dans Migne, *Patrologia Latina*, vol. 189, pp. 720-850.
- ⁶² Idem, vol. 189, p. 723.
- ⁶³ Bernard de Clairvaux, Epistle 241 (A.D. 1147) à Hildefonsus, Comte de St. Eloy, trouvé dans Eales, *The Works of St. Bernard*, vol. 2, pp. 707, 708.
- ⁶⁴ Bernard de Clairvaux, Sermon 66, sur les Canticles, trouvé dans Eales, *The Works of St. Bernard*, vol. 4, pp. 388, 400-403.
- ⁶⁵ Mezeray, *Abrégé Chronologique de l’Histoire de France*, vol. 2, pp. 654-657.
- ⁶⁶ Genebrard, *Sacred Chronology*. Voir Allix, *Remarks Upon the Ecclesiastical History of the Ancient Church of the Albigenses*, p. 172.
- ⁶⁷ Bower, *The History of the Popes*, vol. 2, p. 456.
- ⁶⁸ Idem, vol. 2, p. 468.
- ⁶⁹ Idem, vol. 2, pp. 470, 471.
- ⁷⁰ Idem, vol. 2, p. 471.
- ⁷¹ Milman, *History of Latin Christianity*, vol. 3, p. 281.
- ⁷² Allix, *Remarks Upon the Ecclesiastical History of the Ancient Church of the Albigenses*, p. 117.
- ⁷³ *The Annals of Roger de Hoveden*, traduit du latin par Riley, vol. 1, p. 502.

CHAPITRE 16

L'Église des Vaudois

Les Vaudois descendent en effet de ces réfugiés d'Italie qui, après que saint Paul y eut prêché l'Évangile, abandonnèrent leur beau pays et s'enfuirent, comme la femme mentionnée dans l'Apocalypse, dans ces montagnes sauvages, où ils ont jusqu'à ce jour transmis l'Évangile de père en fils dans la même pureté et la même simplicité qu'il a été prêché par saint Paul.¹

LE CHAPITRE précédent a repris l'histoire des Vaudois jusqu'à l'œuvre de Pierre Valdo. Il donna un nouvel élan à cette église et forgea une nouvelle arme pour les évangéliques qui refusaient de marcher avec Rome, en fournissant des éditions populaires de la parole de Dieu en langue vernaculaire. Comme c'est toujours le cas lorsque la Bible est diffusée parmi les laïcs, les croyants s'imprégnèrent de l'esprit d'évangélisation. C'est ainsi que Pierre Valdo contribua à l'augmentation du nombre et de l'influence des Vaudois dans le monde entier.

Cependant, il ne tarda pas à ressentir la colère de la papauté. Persécuté, il se retira dans le nord de la France. Poursuivi, il s'enfuit en Bohême. Lorsque la colère de la persécution se détourna de lui vers ses convertis, un grand nombre d'entre eux se précipitèrent vers les vallées vaudoises d'Italie.

Le passage de Valdo dans le centre-est de l'Europe et la migration d'un grand nombre de ses disciples dans les régions montagneuses environnantes étaient dans la providence de Dieu. Les graines de vérité semées au cours des siècles précédents commençaient à produire une grande récolte. Au XIIIe siècle, toute l'Europe aspirait à revenir à ce type de religion que Jésus désignait en disant : « Vous êtes tous frères ». Les églises avec leur faste et leurs cérémonies, qui avaient creusé un si grand fossé entre le prêtre et le peuple et qui avaient classé le clergé dans des rangs élevés avec des titres honorifiques, étaient de moins en moins appréciées. L'application des doctrines par la loi avait entraîné la rébellion. Les Écritures étaient à présent plus largement diffusées. Les principes bibliques s'opposaient aux canons hiérarchiques. Des multitudes, prenant conscience de l'existence d'un christianisme plus excellent, dépouillé des accréions ecclésiastiques, se rassemblèrent pour former de grands groupes. On leurs avait donné des noms tels que Albigeois, Cathares et Passagiens.

Mais la multiplicité des noms qui leur avaient été attribués commença à disparaître lorsqu'ils prirent le nom général de Vaudois.²

D'autre part, les prêtres qui s'étaient alliés aux rois, aux généraux et aux fonctionnaires du monde étaient déterminés à conserver le pouvoir temporel qu'ils avaient acquis et à posséder le siège de l'autorité absolue. Leurs agressions étaient si bien visibles et leur esprit dur et dominateur si vivement ressenti que les masses ne pouvaient plus associer l'hérésie au vice. La tentative de traiter les gens de criminels pour leur liberté de croyance suscita un ressentiment croissant. C'est pourquoi le nom de Vaudois, synonyme en Europe du christianisme défini par le Christ et les apôtres dans le Nouveau Testament, se retrouva de plus en plus sur les lèvres des gens.

L'effroyable souffrance des Vaudois sous la persécution est connue dans toutes les histoires. Leur fermeté et leur victoire furent tout simplement miraculeuses. Une grande partie de la liberté, des lumières et des progrès de la civilisation d'aujourd'hui peut être attribuée à la fidélité de l'Église du désert, et en particulier aux courageux Vaudois en raison de leurs efforts vaillants et triomphants pour maintenir les principes de la démocratie.

LA DESTRUCTION DE LEURS ARCHIVES

La persécution n'était pas le seul moyen de faire la guerre aux évangéliques. Leurs archives étaient systématiquement détruites. Dans les empires de l'Antiquité, un nouveau conquérant a souvent fait suivre sa purge de la dynastie précédente par la destruction de tous les écrits relatant son passé, allant même jusqu'à buriner les annales sur les monuments de pierre. De la même manière, la noble et volumineuse littérature des Vaudois, qu'elle soit italienne, française ou espagnole, fut presque entièrement effacée par la rage de la papauté.³ Il n'en reste que des fragments. Pour le reste, il faut recourir aux tirades écrites pour les vilipender, aux récits des inquisiteurs pontificaux, aux rapports des enquêteurs à leurs prélats, aux décrets et sentences prononcés contre eux par les empereurs, les conciles pontificaux et l'Inquisition, pour aider à reconstituer leur histoire.

L'APPRENTISSAGE DES VAUDOIS

Les pasteurs et les enseignants vaudois étaient bien formés. Pour réfuter le reproche qui leur est parfois fait, voici quelques citations. Alexis Muston écrit :

16. L'ÉGLISE DES VAUDOIS

Gilles dit : « Ce peuple vaudois a eu des pasteurs d'une grande érudition... versés dans les langues des Saintes Ecritures... et très laborieux... notamment pour transcrire au mieux les livres des Saintes Ecritures, à l'usage de leurs disciples ». ⁴

S. V. Bompiani déclare :

Malheureusement, beaucoup de ces livres ont été perdus lors des persécutions du XVII^{ème} siècle, et seuls les livres et documents anciens envoyés aux bibliothèques de Cambridge et de Genève par le pasteur Léger furent préservés. Après chaque persécution, les papistes prirent soin de détruire autant que possible la littérature vaudoise. Beaucoup de barbes étaient des hommes érudits, versés dans les langues et les sciences de l'Écriture. La connaissance de la Bible était le trait distinctif des anciens Vaudois, et l'est encore aujourd'hui des Vaudois modernes... Privés pendant des siècles d'une église visible, et contraints de célébrer leur culte dans des grottes et les antres de la terre, cette connaissance intime de la parole de Dieu était leur seule lumière. Leur école se trouvait dans la solitude presque inaccessible d'une profonde gorge montagneuse appelée Pra del Tor, et leurs études étaient sévères et longues, englobant les langues latine, romaine et italienne. ⁵

Alexis Muston écrit également :

La superstition, en obscurcissant les perceptions morales et religieuses, projette ses ombres également sur toutes les domaines de l'intelligence humaine ; comme, d'autre part, la lumière de l'évangile... élève, augmente et purifie toutes les puissances de l'esprit. Les Vaudois eux-mêmes en sont la preuve, car ils ont pris place à la tête de la littérature moderne, ayant été les premiers à écrire en langue vulgaire. La langue qu'ils utilisaient alors était la langue romane, dont nous devons tous les premiers vestiges aux Vaudois. C'est à partir de cette langue que le français et l'italien se sont formés. Les poèmes religieux des Vaudois sont encore aujourd'hui les compositions les plus parfaites de cette époque, et ce sont aussi celles où les rayons de l'Évangile brillent avec le plus d'éclat. ⁶

L'idée engendrée et encouragée par Rome selon laquelle les Vaudois étaient peu nombreux, sans grande organisation ni connaissance, et dépendaient de Rome pour leur Bible et leur culture, est dissipée par d'abondants témoignages érudits et dignes de foi. De nombreuses preuves

peuvent être produites pour montrer que dans certains endroits, la noblesse était membre des églises vaudoises, que parmi elles se trouvaient les plus grands érudits et théologiens de l'époque, que parmi eux se trouvaient des leaders dans les domaines de la langue, de la littérature, de la musique et de l'art oratoire.

Leurs activités missionnaires étaient très répandues. La puissance de leur influence sur la Réforme est bien exprimée dans la citation suivante :

En apparence, ils ne prenaient aucune part à la grande lutte qui se déroulait autour d'eux dans toutes les parties de l'Europe, mais, en réalité, ils exerçaient une puissante influence sur le monde. Leurs missionnaires étaient partout, proclamant les simples vérités du christianisme et remuant les cœurs des hommes jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. En Hongrie, en Bohême, en France, en Angleterre, en Écosse tout comme en Italie, ils exerçaient un pouvoir énorme, bien que silencieux. Lollard, qui a ouvert la voie à Wycliffe en Angleterre, était un missionnaire de ces vallées... En Allemagne et en Bohême, les enseignements vaudois ont annoncé, sinon accéléré, la Réforme, et Huss et Jérôme, Luther et Calvin n'ont fait que poursuivre l'œuvre commencée par les missionnaires vaudois.⁷

La citation suivante de Philippe Mornay montre à quel point les doctrines des Vaudois ou des Albigeois avaient été acceptées par la noblesse :

Plusieurs grands et nobles hommes se joignirent à eux, à savoir Raymond, comte de Toulouse et de S. Giles, le cousin du roi, Raymond Roger vicomte de Béziers et de Carcassonne, Pierre Roger seigneur de Cabaret, Raymond, comte de Foix, proche parent du roi d'Arragon, Gaston prince de Béarn, le comte de Bigorre, la dame du Vaur, le comte de Caraman, Raymond de Termes, Améric de Montreuil, Guillaume de Ménerbes, et une infinité d'autres, tant seigneurs que gentilshommes, des hommes vraiment de ce rang qu'aucun homme de bon jugement ne pensera qu'ils auraient exposé au danger manifeste leur vie, leur fortune et leur honneur pour la défense de vices et d'erreurs si exécrables qu'ils en étaient tous accusés.⁸

Après une scolarité précoce, il n'était pas rare que les jeunes vaudois entrent dans les séminaires des grandes villes lombardes ou à l'Université de Paris.⁹

UN PEUPLE DE LA BIBLE

Il est en effet gratifiant de constater que cette branche de l'Église du désert était un peuple biblique. Aucune église protestante ultérieure n'a autant révééré les Saintes Écritures qu'elle ne l'a fait. Leur obéissance au livre de Dieu a été à la fois la cause de leur incomparable succès et l'offense qu'ils ont portée à leurs ennemis. Pendant la longue nuit du Moyen-Âge, ce peuple a été un sanctuaire pour les Saintes Écritures. Ils ont été l'arche qui, en Europe, a transporté la Bible en toute sécurité sur les eaux tumultueuses de la persécution médiévale.

Les Vaudois ayant existé dès les premiers siècles du christianisme, on pouvait naturellement s'attendre à ce que leur première Bible dans leur propre langue fût en latin. Des recherches approfondies ont prouvé que c'est le cas. Ils avaient très tôt possédé cette belle version latine de la Bible



appelée Itala, qui avait été traduite à partir de manuscrits grecs.¹⁰ Cela est prouvé en comparant la version Itala avec la liturgie, ou forme fixe du service divin, utilisée dans le diocèse de Milan pendant des siècles, qui contient de nombreux textes de l'Écriture tirés de cette Itala.¹¹ H. J. Warner déclare : « On peut démontrer que la version en vigueur chez les hérétiques occidentaux est basée sur la version grecque et non sur la Vulgate ». ¹² Lors de la chute de l'Empire romain, à la suite de la poussée des peuples teutons, le roman, cette belle langue qui, pendant des siècles, a assuré la transition entre le latin et l'italien moderne, était devenue la langue maternelle des Vaudois. Ceux-ci multiplièrent les exemplaires des Saintes Écritures dans cette langue à l'intention du peuple.¹³ À l'époque, la Bible était bien sûr copiée à la main.¹⁴

La Bible constituait la base du culte de la congrégation et les enfants apprenaient à en mémoriser de grandes parties.¹⁵ Des sociétés de jeunes gens furent formées dans le but de mémoriser la Bible. Chaque membre de ces pieuses associations était chargé de soigneusement conserver dans ses souvenirs un certain nombre de chapitres ; et lorsque l'assemblée se réunissait autour de son ministre, ces jeunes gens pouvaient réciter ensemble tous les chapitres du Livre assignés par le pasteur.¹⁶ On voit ainsi que leurs pasteurs, appelés « barbes », étaient des savants.¹⁷ Non seulement ils connaissaient parfaitement la Bible en latin et en langue vernaculaire, mais ils étaient également très instruits en hébreu et en grec, et ils enseignaient aux jeunes à devenir des missionnaires dans les langues utilisées à l'époque par d'autres peuples européens.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

C'est ainsi que ces personnes ont transmis à la génération actuelle la Bible de l'Église primitive, qui trouva une influence permanente dans la traduction de la Version autorisée.

PERSÉCUTIONS DES VAUDOIS



Des persécutions eurent lieu avant le XIII^{ème} siècle contre ceux qui étaient considérés comme Vaudois, mais qui portaient peut-être d'autres noms. Pendant des centaines d'années, des guerres d'extermination furent menées pour détruire tout vestige des écrits de ces différents groupes. Aucun artifice, aucun effort, aucune dépense ne furent

épargnés par leurs ennemis pour effacer de la surface de la terre tous les documents des anciens Vaudois.

Il n'est pas de village des vallées vaudoises qui n'ait eu ses martyrs. Les Vaudois furent brûlés, jetés dans des cachots humides et horribles, étouffés en foule dans des cavernes de montagne, mères et bébés, vieillards et femmes ensemble, envoyés en exil dans une nuit d'hiver, sans vêtements et sans nourriture, pour escalader les montagnes enneigées, jetés sur les rochers, leurs maisons et leurs terres leur furent enlevées, leurs enfants furent volés pour être endoctrinés dans la religion qu'ils abhorraient. Des individus rapaces furent envoyés parmi eux pour les dépouiller de leurs biens, les persécuter et les exterminer. « Des milliers d'hérétiques, vieillards, femmes et enfants, furent pendus, écartelés, brisés sur la roue ou brûlés vifs, et leurs biens confisqués au profit du roi et du Saint-Siège ». ¹⁸

Tant de livres ont été écrits pour relater ces circonstances et dépeindre ces scènes déchirantes qu'il n'est pas nécessaire de les énumérer davantage. Il suffit de dire que les Vaudois sont restés fidèles à la vérité. À l'aube de la Réforme, avec Luther, Zwingli, Calvin et d'autres, ils étaient prêts à recevoir une délégation du nouveau mouvement des réformateurs qui venait s'enquérir de leurs croyances. Selon W. S. Gilly, il en restait suffisamment en 1550 pour que huit cent mille âmes dans les provinces alpines continuent à refuser d'accepter les croyances et les pratiques de la papauté. ¹⁹

LA VÉRITÉ PLANTÉE DANS DE NOMBREUX PAYS

Poussés par la force de la vérité triomphante, les Vaudois se rendirent en Europe. Les paroles de Samuel Edgar montrent à quel point l'œuvre de ce noble peuple était répandue :

16. L'ÉGLISE DES VAUDOIS

Comme ils étaient anciens, les Vaudois étaient aussi nombreux. Vignier, d'après d'autres historiens, donne une haute idée de leur populisme. Les Vaudois, dit cet auteur, se multipliaient merveilleusement en France, comme dans les autres pays de la chrétienté. Ils avaient de nombreux protecteurs en Allemagne, en France, en Italie et surtout en Lombardie, malgré les efforts du pape pour les extirper.

Cette secte, dit Nangis, était infinie en nombre ; elle apparaissait, dit Rainerus, dans presque tous les pays ; elle se multipliait, dit Sanderus, à travers tous les pays ; elle infectait, dit Caesarius, un millier de villes ; et elle répandait sa contagion, dit Ciaconius, à travers presque tout le monde latin. Il n'y a guère de région, dit Gretzer, qui soit restée exempte de cette peste. Les Vaudois, dit Popliner, se sont répandus non seulement en France, mais aussi sur presque toutes les côtes européennes, et apparaissent en Gaule, en Espagne, en Angleterre, en Écosse, en Italie, en Allemagne, en Bohême, en Saxe, en Pologne et en Lituanie. Matthieu Paris représente ce peuple comme étant répandu en Bulgarie, en Croatie, en Dalmatie, en Espagne et en Allemagne. Selon Benoît, leur nombre était prodigieux en France, en Angleterre, au Piémont, en Sicile, en Calabre, en Pologne, en Bohême, en Saxe, en Poméranie, en Allemagne, en Livonie, en Sarmatie, à Constantinople, à Philadelphie et en Bulgarie.²⁰

Certains ont affirmé que les Albigeois étaient différents des Vaudois. Cependant, la vérité est qu'ils ne différaient pas en termes de croyances. Ils ne sont appelés Albigeois qu'à cause d'Albi, la ville française qui était leur quartier général. Mais les décrets des papes les ont condamnés en tant que Vaudois ; « les légats papaux ont fait la guerre contre eux parce qu'ils professaient les croyances des Vaudois ; les moines inquisiteurs ont formé leurs procédures et leurs actes d'accusation contre les Vaudois ; le peuple les a persécutés parce qu'ils étaient tels... De nombreux historiographes les appellent les Vaudois ».²¹

La citation suivante de Philippe Mornay montre comment les Vaudois ou les Albigeois ont fait des convertis parmi les Bulgares :

Matthieu Paris ajoute qu'ils se répandirent jusqu'en Bulgarie, en Croatie et en Dalmatie, et qu'ils y prirent tellement racine qu'ils attirèrent à eux de nombreux évêques ; et c'est là que vint un certain Barthélemy, de Carcassonne, dans le pays de Narbonne, en France, vers lequel ils affluèrent tous... et il créa des évêques et ordonna des églises.²²

**LE PROTESTANTISME, FRUIT GLORIEUX DE
L'ÉGLISE VAUDOISE**

En 1517, l'aube de la Réforme protestante est apparue en Europe. Le protestantisme n'était pas tant une séparation d'avec l'Église de Rome qu'un renouveau des doctrines apostoliques défendues depuis si longtemps par les Vaudois. Le protestantisme était une expansion spirituelle de l'Église du désert. Parmi les églises évangéliques restantes, issues de l'époque des apôtres, les Vaudois étaient les plus purs et les plus éminents. James D. McCabe écrit à propos des délégués des premiers réformateurs envoyés à une assemblée synodale des Vaudois :

C'est ainsi que le temps s'écoula jusqu'à ce que la Réforme apparût dans le monde. Les Vaudois se réjouissaient de cet éveil général de l'esprit humain. Ils entrèrent en correspondance avec les réformateurs de diverses parties de l'Europe et leur envoyèrent plusieurs de leurs Barbes pour les instruire. Les réformateurs, de leur côté, reconnurent l'ancienneté des rites vaudois et la pureté de leur foi, et traitèrent l'église de montagne avec le plus grand respect. Le 12 septembre 1532, une assemblée synodale se tint à Angrogna. Un certain nombre de députés des Églises réformées de France et de Suisse y assistèrent. Parmi eux se trouvait Guillaume Farel de France... Il manifesta le plus grand intérêt pour les copies manuscrites de la Bible que les Vaudois avaient conservées depuis les temps les plus reculés et, à son initiative, la Bible entière fut traduite en français et envoyée en cadeau par les Vaudois à l'Église française.²³

La simplicité et la pureté de leurs vies étaient le résultat de la simplicité et de la pureté de leurs doctrines. Ils suivaient le commandement de l'apôtre Jean selon lequel personne ne devait ajouter ni retrancher quoi que ce soit à la parole de Dieu. Cette attitude était une grande défense contre l'erreur et constituait la règle divine du succès dans les entreprises missionnaires. Même leurs ennemis admettaient que leurs croyances étaient semblables à celles des premiers chrétiens. L'énumération de ces croyances ressemble aux prédications de Vigilance au quatrième siècle et de Claude au huitième. Antoine Monastier montre dans les mots suivants quelques-unes des erreurs qu'ils rejetaient :

Les anciens Vaudois rejetaient constamment les doctrines fondées sur l'autorité et la tradition humaine ; ils repoussaient avec une sainte indignation et horreur les images, les croix et les reliques, comme objets de vénération ou de culte ; l'adoration et l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie et des saints ; ils

16. L'ÉGLISE DES VAUDOIS

rejetaient en conséquence les fêtes consacrées à ces mêmes saints, les prières qui leur étaient adressées, l'encens et les cierges qui brûlaient en leur honneur ; ils rejetaient de même la messe, la confession auriculaire, le purgatoire, l'extrême-onction et les prières pour les morts, l'eau bénite, le carême, l'abstinence de viande à certaines époques et à certains jours, les jeûnes et pénitences imposés, les processions, les pèlerinages, le célibat du clergé, la vie monacale, etc. , etc. Leur déclaration sur ces points est aussi explicite que forte.²⁴

Reinerius Saccho, leur ennemi, a été obligé d'admettre qu'ils étaient un peuple qui respectait les commandements :

En ce qui concerne leurs mœurs, il [Reinerius] écrit qu'ils étaient modestes, simples, se mêlant peu de marchandages ou de contrats.... Les premières règles et instructions qu'ils donnaient à leurs enfants en guise de rudiments étaient le Décalogue de la loi, les dix commandements.²⁵

Il fallait s'attendre à ce que les persécutions, l'isolement et les circonstances désespérées arrachassent beaucoup de gens à certaines de leurs croyances et qu'il y aurait parfois un certain degré de conformité aux pratiques papales. En outre, lorsque la Réforme, manifestant un libéralisme extrême dans de nombreux domaines, déferla sur l'Europe, elle eut une grande influence sur les anciennes Églises qui avaient longtemps souffert pour de nombreuses doctrines vers lesquelles se tournaient les réformateurs. Ces anciennes églises possédaient en de nombreux points des croyances identiques à celles annoncées par la Réforme. Malheureusement, dans leur joie de la Réforme, elles se conformèrent à certains défauts des réformateurs. La Réforme était jusqu'à un certain point une puissante influence pour le bien, mais il est largement reconnu qu'elle n'est pas allée assez loin.²⁶ D'autres que les pionniers de la Réforme furent obligés de travailler à la restauration des croyances et pratiques chrétiennes primitives dans les églises qui suivaient sincèrement les préceptes du Maître.

LES PREMIERS VAUDOIS OBSERVAIENT-ILS LE SABBAT ?

Avant d'aborder les cas spécifiques de l'observation du sabbat par les anciens Vaudois, il serait utile de jeter un coup d'œil sur le statut de l'observation du dimanche à la fin de ce que l'on considère généralement comme la première période de l'histoire de l'Église, qui se termine par le concile de Nicée (325 ap. J.-C.).

Constantin, qui fut le premier dirigeant chrétien de l'Empire romain à l'époque où l'Église et l'État formaient une union parfaite, promulgua sa

désormais célèbre loi du dimanche (321). Un commentaire d'une revue catholique romaine de renom résume clairement la situation :

L'empereur Constantin, après sa conversion au christianisme, fit de l'observation du dimanche un devoir civil, et la loi qui l'a imposé se trouve dans le code romain. 'Tous les magistrats et les habitants de la ville doivent se reposer, et les différents métiers doivent être suspendus le jour vénérable du soleil. Ceux qui habitent la campagne peuvent cependant s'adonner librement et sans transgression à l'agriculture, car il arrive souvent que ce jour soit le plus favorable pour semer le blé et planter la vigne, de peur qu'une occasion offerte par la libéralité divine ne soit perdue avec le moment favorable'. Or, on conçoit difficilement que Constantin aurait excepté le travail agricole, si l'Église avait, depuis des temps immémoriaux, strictement interdit aux chrétiens le genre de travail qu'elle prohiba plus tard... C'est pourquoi la doctrine unanime des théologiens, depuis des temps immémoriaux, est que la cessation du travail servile est non seulement un point de discipline susceptible d'être modifié, mais qu'elle peut être supprimée par l'autorité ecclésiastique chaque fois qu'un motif raisonnable se présente.²⁷

Il existe de nombreuses preuves montrant que la citation ci-dessus ne révèle aucune condition fortuite ou quoi que ce soit d'inhabituel dans l'observation du dimanche au quatrième siècle. Ce n'était pas seulement la coutume de l'Église d'État en général, mais il peut être prouvé que cette même Église prétendait avoir assez de pouvoir pour commencer par instituer le dimanche, pour dire ensuite combien de travail devait ou ne devait pas être fait ce jour-là. Pour preuve, une autre citation de la même revue :

Pour éclaircir le sujet, nous pouvons dire que, selon de nombreux auteurs érudits, il n'était pas strictement ordonné de s'abstenir de travailler le dimanche au cours des premiers âges de l'Église. Ce jour était sans aucun doute considéré par les chrétiens comme un jour de joie, de triomphe et de reconnaissance envers Dieu, et ils se réunissaient dans l'église pour offrir leurs hommages au Tout-Puissant ; mais il n'y a aucune preuve que la cessation du travail ait été considérée comme obligatoire, probablement parce que cette cessation du travail aurait pu impliquer un certain danger de judaïsme, et peut-être aussi parce que la pratique, à l'époque de la persécution, aurait grandement exposé les partisans du christianisme. On jugea suffisant de substituer la prière publique

16. L'ÉGLISE DES VAUDOIS

au sabbat juif, d'autant plus que ce dernier était observé par de nombreux fidèles.²⁸

On voit donc que dans les premiers siècles du christianisme le dimanche n'était pas un jour saint fixé par Dieu, mais qu'il était plutôt fixé par l'homme, et qu'on y travaillait physiquement. Les citations suivantes d'historiens de l'Église montrent que dans les Églises d'Orient et dans toutes les Églises d'Occident, à l'exception de Rome, le sabbat était observé publiquement par ceux qui avaient assez de courage pour résister à la marée montante de ceux qui s'efforçaient d'apaiser un monde païen adorateur du soleil et qui accordaient une importance particulière au dimanche.

En contraste avec les débuts douteux du dimanche, considérons le sabbat du septième jour à la même époque. Les deux citations suivantes ont déjà été données, mais elles méritent d'être répétées. Socrate, un historien de l'Église du quatrième siècle, écrit ce qui suit : « Bien que presque toutes les églises du monde célèbrent les mystères sacrés le jour du sabbat de chaque semaine, les chrétiens d'Alexandrie et de Rome ont cessé de le faire à cause d'une ancienne tradition. »²⁹

Une autre citation de l'historien de l'Église, Sozomen, contemporain de Socrate, déclare : « Le peuple de Constantinople, et presque partout, se réunit le jour du sabbat, ainsi que le premier jour de la semaine, coutume qui n'est jamais observée à Rome ou à Alexandrie ». ³⁰

La substance de ces deux citations révèle que le christianisme de l'Église grecque était un christianisme du sabbat et que le christianisme de l'Occident, à l'exception de la ville de Rome et peut-être d'Alexandrie, était également un christianisme du sabbat.

Toutefois, l'histoire de l'Espagne fournit des informations plus précises sur l'observation du sabbat avant l'an 325. L'Espagne a eu la chance d'échapper pendant des siècles à toute influence marquée de l'Église de Rome. Son histoire ecclésiastique se divise en deux périodes : d'une part, celle qui va jusqu'en 325 et, d'autre part, celle qui s'étend de 325 à 1200. Pour l'étude des quatre premiers siècles, il est plus qu'heureux que les quatre-vingt-un canons ou résolutions ecclésiastiques adoptés par le concile tenu à Elvira, en Espagne (vers 305 après J.-C.), existent encore.

Les archives du concile d'Elvira révèlent trois choses : premièrement, jusqu'à l'époque de ce concile, l'Église d'Espagne n'avait pas adopté de credo, et certainement pas le credo adopté plus tard à Nicée ;³¹ deuxièmement, la punition des membres fautifs par l'Église n'allait pas plus loin que le renvoi, car il n'y avait pas d'appel au droit civil ; troisièmement, jusqu'à l'époque du concile d'Elvira, les mouvements en

faveur d'une union de l'Église et de l'État n'avaient pas progressé, mais il était évident que des tentatives étaient faites dans ce sens.

Lorsqu'il s'agit de savoir quelle était l'attitude des chrétiens d'Espagne à l'égard de l'observation du sabbat, les preuves sont claires. Le canon 26 du concile d'Elvira révèle que l'Église d'Espagne observait à l'époque le samedi, le septième jour. « En ce qui concerne le jeûne de chaque sabbat : Il est résolu de corriger l'erreur de jeûner tous les sabbats. »³² Cette résolution du concile est en opposition directe avec la politique inaugurée par l'Église de Rome, qui consistait à ordonner que le sabbat fût un jour de jeûne afin de le rabaisser et de le rendre répugnant pour le peuple.³³

Quel est le lien entre ces faits et les premiers vaudois ? Le suivant : pendant des siècles, le christianisme en Espagne était unifié, mais lorsque Rome commença à empiéter sur les chrétiens primitifs d'Espagne, les habitants des Pyrénées se séparèrent des erreurs qui s'insinuaient parmi eux. Robert Robinson écrit que les personnes vivant dans les vallées de différents pays devinrent connues sous le nom d' « habitants des vallées », ou Vallenses. En fait, cet auteur affirme sa conviction que les habitants des Pyrénées étaient les véritables Vaudois d'origine.³⁴ Le mot original est le latin vallis. Il a donné « valleys » en anglais, Valdesi en italien, Vaudois en français et Valdenses en espagnol.³⁵ La résolution 26 du Conseil d'Elvira ayant révélé que l'Église primitive d'Espagne observait le sabbat, et l'histoire ayant prouvé que les Vaudois du nord de l'Espagne existaient à cette époque, ces liens prouvent l'observation du sabbat du septième jour par les premiers Vaudois d'Espagne.

Il est également intéressant de noter qu'au nord-est de l'Espagne, près de la ville de Barcelone, se trouve une ville appelée Sabadell, dans un district initialement habité, selon toute probabilité, par un peuple appelé à la fois « Valdenses » et « Sabbatati ».³⁶ Ce nom, Sabadell, n'aurait-il pas pour origine l'expression « dell of the Sabbath-keepers » (ville des gardiens du sabbat) ? Il est également démontré que le nom Sabbatati provient du fait qu'ils observaient le sabbat. Dans les environs de Sabadell, on trouve encore des vestiges archéologiques de ces anciens peuples.³⁷

Bien des siècles plus tard, lorsque la papauté s'imposa en Espagne et que les habitants de la vallée furent victime de la persécution, ils se rendirent souvent dans le nord de l'Italie, où ils étaient accueillis et où ils trouvaient refuge parmi les Vaudois des Alpes.³⁸

LES VAUDOIS, UN PEUPLE DE LA BIBLE

Plus l'Église de Rome se renforçait, plus elle donnait d'importance au dimanche. D'autre part, les Églises qui poursuivaient le christianisme

apostolique s'accrochaient le plus longtemps possible au jour que Jésus-Christ et les apôtres avaient sanctifié.

Les Vaudois étaient si profondément attachés à la Bible qu'ils gardèrent pendant des siècles le sabbat du septième jour comme jour de repos sacré. Deux siècles après que le pape Grégoire I^{er} (602 ap. J.-C.) eut publié la bulle contre la communauté des observateurs du sabbat dans la ville de Rome, un concile ecclésiastique qui révéla l'étendue de l'observation du sabbat dans cette péninsule se tint à Friaul, dans le nord de l'Italie (vers 791 ap. J.-C.). Friaul était l'un des trois grands duchés en lesquels le royaume lombard avait été organisé à l'origine. Ce concile, en ordonnant à tous les chrétiens d'observer le jour du Seigneur, témoigna de la large observance du samedi comme suit : « En outre, en parlant du sabbat que les Juifs observent, le dernier jour de la semaine, tous les paysans l'observent également. »³⁹ Une centaine d'années plus tard (865-867 après J.-C.), lorsque le conflit entre l'Église de Rome et l'Église grecque au sujet des Bulgares nouvellement convertis et de leur observance du sabbat passa au premier plan, la question revint dans la controverse, comme le montre la réponse du pape Nicolas I^{er} aux cent six questions qui lui avaient été posées par le roi bulgare.⁴⁰

Peter Allix, parlant d'un auteur qui discutait des doctrines des Vaudois, écrit : « Il l'établit également comme l'une de leurs opinions, à savoir que la loi de Moïse doit être observée à la lettre, et que l'observation du sabbat, la circoncision et d'autres observances légales doivent avoir lieu ». ⁴¹ Cependant, l'accusation selon laquelle ils pratiquaient la circoncision s'est maintes fois révélée fautive. Écrivant au sujet des Passagiens, qui sont considérés comme une branche des Vaudois, David Benedict dit :

L'histoire de leur pratique de la circoncision est sans aucun doute une calomnie forgée par leurs ennemis, et elle est probablement née de cette manière. Parce qu'ils observaient le septième jour, on les appelait, par dérision, des Juifs, comme on appelle souvent aujourd'hui les Sabbatariens ; et s'ils étaient Juifs, il s'ensuivait naturellement qu'ils circoncisaient ou qu'ils devaient circoncire leurs adeptes. C'était probablement le raisonnement de leurs ennemis, mais il est tout à fait improbable qu'ils aient réellement pratiqué ce rite sanglant.⁴²

Adam Blair dit :

Parmi les documents des mêmes peuples, nous avons une explication des dix commandements, datée par Boyer de 1120. Elle contient un condensé de la morale chrétienne. L'amour suprême pour Dieu est imposé, et le recours à l'influence des planètes et des

sorciers est condamné. Le mal d'adorer Dieu par des images et des idoles est dénoncé. Le serment solennel pour confirmer une chose dont on doute est admis, mais les jurons profanes sont interdits. L'observation du sabbat, par l'abandon des travaux mondains et du péché, par les bonnes œuvres et par l'édification de l'âme par la prière et l'écoute de la parole, est prescrite.⁴³

Malgré la fureur des oppresseurs, la main protectrice du Christ s'est posée sur son peuple soucieux de respecter les commandements. Ils se multiplièrent. Ce n'est qu'au douzième siècle que l'évêque de Rome s'effraya de la croissance des Vaudois. Les soi-disant hérétiques du sud de la France étaient en réalité la partie occidentale des Vaudois et étaient généralement appelés Albigeois en raison de leur grand nombre dans la grande ville d'Albi. La province dans laquelle Albi attirait l'attention était en alliance avec le roi de France, bien qu'elle n'ait pas été légalement incorporée à ce royaume. La papauté était alliée aux rois de France. Un synode des « hérétiques » se tint en 1167 dans le district de Toulouse, auquel furent présents des cathares de Lombardie et d'Italie, ainsi que de France. Nicétas, le chef paulicien, évêque de Constantinople, y assista sur demande et le présida.⁴⁴ Cependant, comme l'indique Adeney, les pauliciens ignoraient le dimanche et sanctifiaient le samedi.⁴⁵

Pour faire face aux nouvelles conditions économiques dans lesquelles se trouvait l'Église romaine et pour combattre la menace de l'hérésie, deux ordres de moines furent créés : les franciscains et les dominicains. Comme l'écrit un auteur : « On a affirmé que les ordres des franciscains et des dominicains ont été institués pour faire taire les vaudois ». ⁴⁶

En ce qui concerne les persécutions subies par les Vaudois en raison de la pratique du sabbat, le décret d'Alphonse, publié vers 1194, mentionne ce qui suit :

Alphonse, roi d'Aragon, etc., à tous les archevêques, évêques et à tous les autres : ...Nous vous ordonnons, à l'imitation de nos ancêtres et en obéissance aux ordonnances de l'Église, que les hérétiques, à savoir les Vaudois, les Insabbathi et ceux qui se nomment les pauvres de Lyon et tous les autres hérétiques soient expulsés loin de la face de Dieu et de tous les catholiques, et qu'il leur soit ordonné de quitter notre royaume.⁴⁷

L'utilisation du terme « Insabbathi » dans la citation précédente, désignant ceux qui devraient être expulsés d'Espagne, nous amène à considérer les gardiens du sabbat espagnols à l'époque médiévale. Le fait que les Insabbathi étaient des Vaudois est prouvé par la déclaration de Bernard Gui, célèbre bâtisseur de l'Inquisition, selon laquelle « Ensavates

[Insabbatati] était le nom donné aux Vaudois ». ⁴⁸ De nombreuses preuves peuvent être produites pour montrer que ces gardiens du sabbat étaient indifféremment appelés Vaudois et Insabbatati. ⁴⁹

Deux éléments intéressants viennent éclairer le terme « insabbathi » utilisé dans le décret du roi Alphonse (1195 ap. J.-C.) cité plus haut. Le premier élément est qu'il existait une liturgie gothique espagnole. ⁵⁰ Elle était très différente de celle de Rome et n'a été abolie qu'en 1088. ⁵¹ La citation suivante de Michael Geddes aidera à montrer l'interdépendance des faits : « La suprématie papale était une chose inconnue dans l'ancienne Église catholique gothique : Ainsi, les doctrines papales de la transsubstantiation, du purgatoire, de la prière aux anges et aux saints, de l'adoration des images, des confessions auriculaires, etc. étaient aussi peu connues chez elle, ce qui peut, je pense, être facilement prouvé à partir de ses archives, qui existent toujours ». ⁵² L'auteur poursuit en disant dans le même paragraphe que la foi de l'ancienne Église gothique espagnole était la même que celle de l'ancienne Église britannique. Le lecteur n'a qu'à se référer aux chapitres précédents de ce livre pour reprendre les preuves qui y sont données que l'ancienne Église britannique ou celtique sanctifiait le septième jour comme le sabbat du quatrième commandement. Ceci constitue un autre maillon de la chaîne de preuves que le terme Insabbatati se réfère à l'observation du septième jour en tant que sabbat.

Le deuxième point d'intérêt mérite d'être souligné. Le décret du roi Alphonse d'Aragon date de 1194. Cela montre à quel point les Vaudois observaient le sabbat en Espagne à une époque tardive du Moyen-Âge. Le fait que les auteurs pontificaux en Allemagne, en Italie et en France, à la même époque que le décret susmentionné, publiaient leurs écrits contre les Sabbatati, ou Insabbatati, révèle à quel point ces gens étaient nombreux et répandus. Les archives de l'Inquisition font abondamment référence à des « hérétiques » sous le nom de Sabbatati ou Insabbatati. Les explications sur leur croyance sont cependant rares car, comme l'écrit Robert Robinson : « Les catholiques avaient pour maxime d'éviter de mentionner l'hérésie dans leurs synodes, de peur que cela ne suscite le désir de savoir ce que c'était. Ils interdisaient aux prédicateurs de citer même leurs bons arguments, de peur que le peuple n'entretienne une opinion favorable de leurs auteurs ». ⁵³

Les termes Sabbati, Sabbata, Insabbatati font référence au fait de garder le septième jour comme sabbat. L'historien Goldast dit de ceux qui étaient appelés Insabbatati : « On les appelait Insabbati, non pas parce qu'ils étaient circoncis, mais parce qu'ils observaient le sabbat conformément à la loi juive. ⁵⁴

Peu après le décret du roi Alphonse contre les Insabbatati, un fervent écrivain papal fleurit en Espagne et acquit par la suite une notoriété

considérable. Il s'agit de Lucas, de la ville de Tuy, généralement connu sous le nom de Lucas Tudensis. Ses écrits montrent clairement à quel point les Insabbatati étaient forts et nombreux en Espagne vers 1260. Lucas mourut environ soixante-quinze ans avant l'apparition de Wycliffe, « l'Étoile du Matin de la Réforme ». Voici un splendide résumé de ses écrits :

Ceux qui prendront la peine de lire cet ouvrage et observeront avec quelle passion Lucas s'attarde sur les opinions présumées d'Isidore, le saint espagnol, comment il déplore que l'enthousiasme espagnol s'est refroidi, et n'éclate pas en armes contre les ennemis de la foi catholique – comment il déclame contre les conventicules hérétiques – les discussions publiques des hérétiques – leur profanation des églises paroissiales – l'arrivée d'Arnald en Espagne et les transactions à Léon, – se rendront compte que l'esprit de Lucas était occupé par la considération de la non-conformité espagnole et non albigeoise ou étrangère.⁵⁵

Le témoignage suivant concernant le sabbat a été donné par un prisonnier vaudois devant l'Inquisition (probablement à Fribourg, en Allemagne) :

Barbara Von Thies a témoigné... Que le dernier jour de la Saint-Michel, en ce qui concerne la confession telle qu'elle est administrée par les prêtres, elle n'a rien à voir avec elle. Quant à ce qui a trait à la Vierge Marie, elle n'a rien à répondre. En ce qui concerne le dimanche et les jours de fête, elle dit : « Le Seigneur Dieu nous a ordonné de nous reposer le septième jour et je le laisse ainsi ; avec l'aide de Dieu et sa grâce, nous resterons tous debout et mourrons dans la foi, car c'est la bonne foi et le bon chemin dans le Christ ».⁵⁶

La bénédiction du Christ sur ces gens, Ses enfants persécutés, fut si grande qu'ils pénétrèrent dans de nombreux pays. Mosheim déclare qu'avant l'époque de Luther, il y avait dans presque tous les pays d'Europe – en particulier en Bohême, en Moravie, en Suisse et en Allemagne – de nombreuses personnes dont l'esprit était profondément enraciné dans les principes des Vaudois, des Wycliffites et des Hussites.⁵⁷

Le sabbat du quatrième commandement était observé parmi ces peuples en obéissance à la loi morale. La citation suivante de Lamy montre à quel point la position des Sabbatariens était élevée parmi les seigneurs et les princes :

Tous les conseillers et grands seigneurs de la cour, déjà acquis aux doctrines de Wittenburg, d'Augsbourg, de Genève et de Zurich,

16. L'ÉGLISE DES VAUDOIS

comme Petrowitz, Jasper Cornis, Christopher Famigall, John Gerendi, chef des Sabbatariens, peuple qui n'observait pas le dimanche, mais le samedi, et dont les disciples prenaient le nom de Génoldistes. Tous ceux-là, et d'autres encore, se prononcèrent pour les opinions de Blandrat.⁵⁸

De nombreux témoignages montrent la chaîne harmonieuse de la doctrine depuis l'époque des apôtres jusqu'à la Réforme et plus tard, y compris les croyances des croyants du nord de l'Italie, les Albigeois, les Wycliffites et les Hussites. André Favyn, un historien catholique romain bien connu, qui a écrit en français, fait remonter les enseignements de Luther de Vigilance à Jovinianus, affirmant que Vigilance a transmis ses doctrines aux « Albigeois, qui s'appelaient autrement les Vaudois », et qu'ils les ont à leur tour transmises aux Wycliffites et aux disciples de Huss et de Jérôme en Bohême.⁵⁹

Inspirés par le Rédempteur, les Vaudois étaient toujours en route pour des travaux missionnaires. C'est pour cette raison qu'on les appelait en certains lieux et à certaines époques des Passaginiens. C'est ainsi que Gilly écrit (dans *Waldensian Researches*, page 61, note 2) : « Passagii et Passagini, ou les habitants des cols, du mot latin *passagium*, est l'un des noms donnés par les auteurs anciens aux Vaudois. »

Une grande partie des Vaudois, qu'ils soient appelés par ce nom ou par d'autres, croyaient que l'observance du quatrième commandement était obligatoire pour la race humaine. C'est pourquoi ils étaient désignés par le titre significatif d'Insabbathi, ou Insabbatati. Les paysans ou les citadins qui vquaient à leurs occupations le samedi étaient tellement impressionnés par la vue de groupes de chrétiens se réunissant pour le culte ce jour-là qu'ils les appelaient Insabbatati. Le terme « sabbat » ne s'appliquait pratiquement jamais au dimanche. À propos de la loi de Constantin sur le dimanche de 321, Robert Cox écrit : « Aucune preuve n'a été apportée qu'avant la promulgation de cette loi, le jour du Seigneur était observé de manière sabbatique dans quelque partie de la chrétienté que ce soit ». ⁶⁰

L'attachement des Vaudois au samedi en tant que sabbat est illustré par ces mots : « Ils soutiennent qu'aucune des ordonnances de l'église qui ont été introduites depuis l'ascension du Christ ne doit être observée, car elles n'ont aucune valeur ; les fêtes, les jeûnes, les ordres, les bénédictions, les offices de l'Église et autres choses semblables, ils les rejettent totalement ». ⁶¹ C'est ce qu'on dit d'eux en Bohême. Erasmus témoigne que, jusqu'en 1500 environ, ces Bohémiens non seulement observaient scrupuleusement le septième jour, mais étaient aussi appelés sabbatariens. ⁶²

Ainsi, d'après les déclarations historiques et les preuves historiques incontestables que, sous divers noms et désignations, les Vaudois observaient le sabbat, et d'après les noms de Sabbatati, Insabbatati et autres formes de ce nom, il est clair que l'un des enseignements et pratiques fondamentaux de la plus grande partie des Vaudois était l'observation du septième jour en tant que jour sacré du quatrième commandement.

LES VAUDOIS ET LA RÉFORME

Bien que les églises réformées aient transformé le visage de l'Europe, elles n'ont pas réussi à rejeter certaines pratiques latines qui surgirent plus tard pour les tourmenter. Le pasteur Robinson, dans son discours d'adieu aux pèlerins qui quittaient les côtes hollandaises à la recherche d'un nouveau monde, déclara qu'il était impossible que des Églises (en référence aux réformateurs) qui venaient de sortir d'épaisses ténèbres anti-chrétiennes aient reçu toute la lumière.

Peut-être que si les Églises du Piémont, dans leur joie et leurs sentiments illimités de fraternité envers la nouvelle armée de protestants, avaient pu continuer à s'en tenir à leur ancienne pureté, la question de la concordance des vaudois modernes avec les récits de leurs frères primitifs et médiévaux ne se poserait pas aujourd'hui. La réponse se trouve dans les événements de 1630.

Les descendants des Vaudois qui vivaient enfermés dans les vallées du Piémont, furent amenés par leur proximité avec les Français et les Genevois à embrasser leurs doctrines et leur culte. Ils conservèrent cependant un certain nombre de leurs anciennes règles de discipline jusqu'en 1630. Mais cette année-là, la plupart des Vaudois furent emportés par la peste, et leurs nouveaux maîtres, venus de France, réglèrent toutes leurs affaires selon le modèle de l'Église réformée française.⁶³

Bien que les Vaudois se soient ralliés aux églises de la Réforme sur les points essentiels, ils ne perdirent pas leur organisation distincte. Les églises réformées se développèrent à tel point que dans des pays comme l'Allemagne et l'Angleterre, elles furent libérées des persécutions de Rome. Ce n'était cependant pas le cas des Vaudois, toujours sous la domination de l'Italie.

Après un synode au cours duquel une délégation de réformateurs les rencontra, ils jurèrent de témoigner publiquement avec plus d'audace que jamais. Le 21 janvier 1561, le lendemain du jour où les délégués de leurs églises s'étaient juré une amitié éternelle sur les sommets enneigés des Alpes, un décret de leurs ennemis fut publié, ordonnant à tous les Vaudois

16. L'ÉGLISE DES VAUDOIS

d'assister à la messe. Après des tentatives guerrières pour les traîner aux galères, au bûcher, à la prison et au gibet, ils firent preuve d'une telle résistance et d'une telle endurance que le duc de Savoie, influencé par son épouse protestante, leur accorda l'amnistie.

La persécution qui sévit de 1655 à 1689 fut des plus terribles. D'horribles massacres, des actes de perfidie inouïs, des incendies de villages, des enfants arrachés à leur mère pour être jetés sur les rochers, des hordes de fugitifs poussés au-delà des frontières – autant d'actes révoltants qui se succédèrent. La moitié des Vaudois furent contraints à l'exil pendant trois ans et demi. En ce qui concerne les persécutions de cette période, une autorité déclare : « En 1655, la persécution fit à nouveau rage, et si toutes les puissances protestantes d'Europe ne s'étaient pas interposées, il en serait résulté un anéantissement complet des Vaudois. »⁶⁴ En 1689, leur pasteur et héros, Henri Arnaud, conduisit neuf cents de leurs guerriers depuis la Suisse jusqu'à la ville frontalière de Balsille. Pendant tout l'hiver, ils résistèrent à une armée de dix mille hommes. Lorsque tout semblait perdu, le duc de Savoie rejoignit le prince protestant de Hollande et ils purent retourner en paix dans leurs vallées. Ce grand exploit est appelé le « Retour glorieux ». Au terme de la période de 1260 ans, cette branche fidèle de l'Église du désert avait obtenu la tolérance religieuse.

La persécution des Vaudois conduisit John Milton à écrire son célèbre sonnet, « Sur le dernier massacre dans le Piémont ».

*Venge, Seigneur, tes saints massacrés, dont les ossements
Sont éparpillés sur les montagnes alpines,
Même ceux qui ont gardé Ta vérité si pure dans le passé
Quand tous nos pères adoraient des bêtes et des pierres.
N'oublie pas : dans ton livre inscris les gémissements
De ceux qui étaient tes brebis et qui, dans leur ancienne bergerie
Furent tués par les sanglants Piémontais qui firent rouler
La mère et l'enfant sur les rochers. Leurs gémissements...
Les vallées s'élevèrent vers les collines, et elles
vers le ciel. Leur sang martyrisé et leurs cendres sèment.
Sur tous les champs d'Italie où règne encore
Le triple tyran : afin que d'eux croissent
Cent fois plus nombreux ceux qui, ayant appris ta voie,
Pourront tôt fuir le malheur de Babylone.*

UN ÉVEIL MONDIAL AUX PROPHÉTIES BIBLIQUES

Le protestantisme était largement un fruit abondant de l'Église du désert. Le protestantisme rejeta la théorie du développement, une doctrine importante et essentielle du romanisme. Par cette théorie, la papauté revendique le pouvoir inné de continuer à développer les enseignements des apôtres. Grâce à elle, Rome continua à développer sa doctrine jusqu'à ce qu'elle eût produit des enseignements contraires à la Bible. Le cardinal Gibbons écrit : « Les Écritures seules ne contiennent pas toutes les vérités qu'un chrétien est tenu de croire ». ⁶⁵

Le protestantisme était un retour à la Bible. Il mettait l'accent sur une application de plus en plus consciencieuse et éclairée des vérités scripturaires.

Le protestantisme s'est fortement développé et, à mesure qu'il développait l'étude de la Bible, ses églises prirent conscience, au XVIII^{ème} siècle, de l'urgente nécessité de tenir compte des avertissements contenus dans les prophéties bibliques. Les grandes périodes prophétiques firent l'objet d'études intensives. C'est ainsi que John Wesley s'écria en 1756 à propos de la bête à deux cornes d'Apocalypse 13 :

« Elle n'est pas encore venue, mais elle ne peut pas être loin, car elle doit paraître à la fin des quarante-deux mois de la première bête. » ⁶⁶

La période prophétique de 1260 ans était devenue la préoccupation de tous. Cela conduisit à une étude plus approfondie des soixante-dix semaines de Daniel 9, dans laquelle la date de la crucifixion du Christ était un facteur déterminant. Le temps était proche pour l'Église de sortir du désert. C'est ainsi que la période plus longue de 2 300 jours de Daniel 8 fut étudiée dans la prière et la connaissance. Des sociétés bibliques virent le jour, des associations missionnaires furent formées. Des missionnaires partirent dans tous les pays pour annoncer que « le temps de la fin » était arrivé. Aux siècles de fidélité de l'Église du désert succéda la période de l'Église du Reste qui « garde les commandements de Dieu et la foi de Jésus. » ⁶⁷

¹ Arnaud, *The Glorious Recovery by the Vaudois*, Préface par l'auteur, p. xiv.

² Benedict, *A General History of the Baptist Denomination*, vol. 1, p. 112.

³ Gilly, *Waldensian Researches*, p. 39 ; Jones, *The History of the Christian Church*, vol. 2, p. 6 ; Robinson, *Ecclesiastical Researches*, p. 178.

⁴ Muston, *The Israel of the Alps*, vol. 2, p. 448.

⁵ Bompiani, *A Short History of the Italian Waldenses*, pp. 56, 57.

⁶ Muston, *The Israel of the Alps*, vol. 1, p. 36.

⁷ McCabe, *Cross and Crown*, p. 32 ; aussi Perrin, *History of the Ancient Christians*, pp. 47, 48.

⁸ Mornay, *The Myserie of Iniquitie*, p. 354.

16. L'ÉGLISE DES VAUDOIS

- ⁹ Wylie, *The History of Protestantism*, vol. 1, pp. 29, 30.
- ¹⁰ Nolan, *The Integrity of the Greek Vulgate*, pp. 88, 89.
- ¹¹ Allix, *The Ancient Churches of Piedmont*, p. 37.
- ¹² Warner, *The Albigensian Heresy*, vol. 1, p. 12.
- ¹³ Henderson, *The Vaudois*, pp. 248, 249.
- ¹⁴ Dans une célèbre bibliothèque de Dublin, en Irlande, l'auteur a vu l'un des quatre exemplaires encore existants de cette Bible vaudoise.
- ¹⁵ Bompiani, *A Short History of the Italian Waldenses*, pp. 2, 3.
- ¹⁶ Muston, *The Israel of the Alps*, vol. 1, p. 52.
- ¹⁷ Idem, vol. 2, p. 448.
- ¹⁸ Thompson, *The Papacy and the Civil Power*, p. 416.
- ¹⁹ Gilly, *Waldensian Researches*, p. 76.
- ²⁰ Edgar, *The Variations of Popery*, pp. 51, 52.
- ²¹ Perrin, *Luther's Forerunners*, pt. 2, pp. 1, 2.
- ²² Mornay, *The Mystere of Iniquitie*, p. 392.
- ²³ McCabe, *Cross and Crown*, p. 37.
- ²⁴ Monastier, *A History of the Vaudois Church*, pp. 83, 84.
- ²⁵ Mornay, *The Mystere of Iniquitie*, p. 449.
- ²⁶ Muir, *The Arrested Reformation*, p. 3.
- ²⁷ *The United States Catholic Magazine*, Index to vol. 4, 1845, pp. 233, 234.
- ²⁸ Idem, Index au vol. 4, 1845, p. 233.
- ²⁹ Socrates, *Ecclesiastical History*, b. 5, ch. 22, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2^{ème} série, vol. 2.
- ³⁰ Sozomen, *Ecclesiastical History*, b. 7, ch. 19, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2^{ème} série, vol. 2.
- ³¹ Robinson, *Ecclesiastical Researches*, p. 180. Il convient de noter que certains historiens de l'Église placent la date du concile d'Elvira en l'an 324, notamment Michael Geddes, éminente autorité en matière d'histoire de l'Église espagnole.
- ³² « Errorum placuit corrigi, ut omni Sabbati die superpositiones celebremus. » — Mansi, *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, vol. 2, p. 10.
- ³³ Voir l'étude de l'auteur au Chapitre 20, intitulé « Le grand combat en Inde, » pp. 333-350.
- ³⁴ Robinson, *Ecclesiastical Researches*, p. 299.
- ³⁵ Idem, p. 302.
- ³⁶ Idem, p. 310.
- ³⁷ L'auteur a eu le privilège de visiter Sabadell il y a de nombreuses années et d'assister au baptême de chrétiens convertis.
- ³⁸ Robinson, *Ecclesiastical Researches*, pp. 319-321.
- ³⁹ Mansi, *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, vol. 13, p. 852.
- ⁴⁰ *Responsa Nicolai Papae I ad Consulta Bulgarorum*, Responsum 10, trouvé dans Mansi, *Sacrorum Conciliorum Nova et Amplissima Collectio*, vol. 15, p. 406.
- ⁴¹ Allix, *The Ancient Churches of Piedmont*, p. 154.
- ⁴² Benedict, *A General History of the Baptist Denomination*, vol. 2, p. 414.
- ⁴³ Blair, *History of the Waldenses*, vol. 1, p. 220.
- ⁴⁴ Warner, *The Albigensian Heresy*, vol. 1, p. 15.
- ⁴⁵ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, p. 218.
- ⁴⁶ Gilly, *Waldensian Researches*, p. 98, note 2.
- ⁴⁷ *Marianae, Praefatio in Lucam Tudensem*, trouvé dans *Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, vol. 25, p. 190.
- ⁴⁸ Gui, *Manuel de l'Inquisiteur*, vol. 2, p. 158.
- ⁴⁹ Du Cange, *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*, art. "Sabatati".
- ⁵⁰ Geddes, *Miscellaneous Tracts*, vol. 2, p. 26.
- ⁵¹ Whishaw, *Arabic Spain*, pp. 19, 20 ; aussi Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 3, cent. 11, pt. 2, ch. 4, par. 1.
- ⁵² Geddes, *Miscellaneous Tracts*, vol. 2, p. 71.
- ⁵³ Robinson, *Ecclesiastical Researches*, pp. 271, 272.
- ⁵⁴ Cité par Dr. Jacob Gretzer, *Opera Omnia*, vol. 12, pt. 2, p. 11. 55.

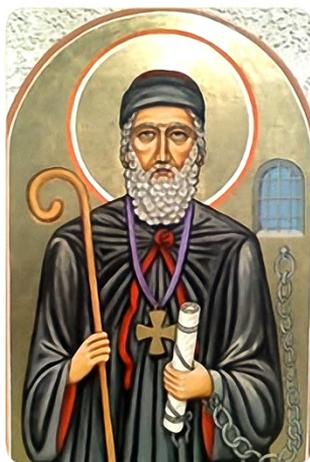
LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

- ⁵⁵ Gilly, *Waldensian Researches*, pp. 102, 103.
- ⁵⁶ *Der Blutige Schau-Platz, Oder Martyrer Spiegel der Taufs Gesinnten*, b. 2, pp. 30,31.
- ⁵⁷ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 4, cent. 16, sec. 3, pt. 2, ch. 3, par. 2.
- ⁵⁸ Lamy, *The History of Socianism*, p. 60.
- ⁵⁹ Favyn, *Histoire de Navarre*, pp. 713-715.
- ⁶⁰ Cox, *The Literature of the Sabbath Question*, vol. 1, p. 257.
- ⁶¹ Voir Lewis, *A Critical History of Sabbath and Sunday*, pp. 211, 212.
- ⁶² Cox, *The Literature of the Sabbath Question*, vol. 2, pp. 201,202.
- ⁶³ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 4, cent. 16, sec. 3, pt. 2, ch. 2, par. 25.
- ⁶⁴ M'Clintock et Strong, *Cyclopedia*, art. "Waldenses".
- ⁶⁵ Gibbons, *The Faith of Our Fathers*, p. 111, 63^{ème} éd. ; p. 86, 76^{ème} éd.
- ⁶⁶ Notes sur Apocalypse 14.
- ⁶⁷ Apocalypse 14 : 12

Aba et l'Église en Perse

Au sixième siècle, selon le rapport d'un voyageur nestorien, le christianisme fut prêché avec succès aux Bactriens, aux Huns, aux Perses, aux Indiens, aux Persarméniens, aux Mèdes et aux Élamites : les églises barbares, du golfe de Perse à la mer Caspienne, étaient presque infinies... Le zèle des Nestoriens dépassa les limites qui avaient confiné l'ambition et la curiosité des Grecs et des Perses. Les missionnaires de Balch et de Samarcande suivaient sans crainte les pas des Tartares itinérants... Dans leur progression par mer et par terre, les Nestoriens entrèrent en Chine par le port de Canton.¹

P ARMI les chefs intrépides qui ont répandu la foi depuis le Tigre vers l'est, Aba (vers 500-575 après J.-C.) occupe une place prépondérante. Il est identifié à cette grande église que l'on a appelée les Vaudois de l'Est. Pendant des siècles, les disciples de Jésus en Asie ont généralement été appelés « messianistes » ou « peuple du Messie ». De nombreux Messiens renommés, qui résistèrent à l'opposition farouche de la religion d'État perse, le mithraïsme, transmirent le christianisme primitif à l'Inde, à l'Asie centrale, à la Chine et au Japon. L'un des plus remarquable d'entre eux était Aba. Si la victoire du christianisme sur le mithraïsme dans l'Empire romain fut un triomphe européen, la victoire de l'Église du désert sur cette contrefaçon en Perse fut encore plus marquante. Le mithraïsme était fier non seulement de son emprise en Perse, mais aussi d'avoir adapté le zoroastrisme au monde occidental, ouvrant ainsi la voie à cette forme d'adoration du soleil qui devint une religion universelle dans le monde romain.²



Les deux siècles et demi qui s'écoulèrent entre Papas (285 ap. J.-C.), le premier catholicos, ou chef suprême de l'Église d'Orient, et le catholicos Aba (538 ap. J.-C.), furent une alternance d'années de paix et de persécution. Il faut rappeler que le chef suprême de l'Église d'Orient était appelé « catholicos » et son poste, « catholicat ». Dans un chapitre précédent, nous avons raconté comment, cette même année, la papauté s'est

solidement installée dans la ville de Rome. Au cours des décennies qui suivirent, l'Église assyrienne a connu de nombreuses lumières pour guider les fidèles. Certains d'entre eux scellèrent leur témoignage de leur sang. La Perse en guerre contre Rome était naturellement synonyme de persécution. Les commandants en chef perses ne faisaient pas de distinction entre le christianisme papal de l'Empire romain et l'Église du Messie. Perses ou romains, tous les chrétiens étaient identiques pour eux. Les seigneurs iraniens craignaient une collusion entre les évangéliques perses et Rome, et soupçonnaient également l'existence d'espions. En outre, le mithraïsme cherchait à saisir toute occasion d'attaquer l'Église du désert, simple mais en expansion constante.

Le soleil était sacré pour le mithraïsme Des persécutions s'abattirent sur les croyants qui vivaient et travaillaient en présence des adorateurs du soleil, et les chrétiens ne se risquaient pas à dire que le soleil n'était pas un être vivant. Les mithraïstes imitaient les cérémonies bibliques.³ L'Église de Rome qui, selon certaines autorités, s'était imprégnée de l'attrait et de la philosophie du mithraïsme, en était très proche en esprit.⁴ Les chrétiens de Perse refusèrent l'idolâtrie sublimée des Iraniens et en souffrirent.



La première persécution d'envergure après l'union de tous les districts de l'Église d'Orient sous Papas fut lancée par le roi de Perse, Shapur II. Elle commença pendant le catholicat de Shimun (Siméon) et se poursuivit pendant quarante ans (335-375 après J.-C.). Le roi Shapur avait l'ambition de récupérer tous les territoires gouvernés

par le roi Xerxès au début de l'empire perse. Il lança son attaque dès qu'il jugea le moment favorable. Mais les membres de l'Église refusèrent de servir dans l'armée, et l'exaspération du roi ne connut plus de limites. Il était furieux non seulement de la défaite de sa campagne, mais aussi du fait que les courageux défenseurs de la grande forteresse de Nisibis avaient résisté à ses attaques et avaient été maintenus en vie par Jacques, l'évêque résident nommé par l'Église de Rome. De retour à Séleucie, la capitale, le roi décide de se venger sur les chrétiens perses.

Les mobeds, les prêtres du magianisme, étaient là pour attiser la colère du roi. Le premier décret de persécution imposait aux Messianiens une double taxe pour couvrir les dépenses de la guerre. Shimun, le catholicos, reçut l'ordre de le percevoir. Il refusa pour des raisons de scrupules religieux et à cause de la pauvreté de son peuple. Bien que Shimun fût un ami personnel du roi, plus rien ne devait opposer à ce qu'il donne une leçon aux chrétiens. La destruction des édifices religieux dans tout l'empire fut

ordonnée et le catholicos fut arrêté. On lui offrit la liberté pour lui et son peuple s'il acceptait d'adorer le soleil une seule fois. Sur son refus, il fut mis à mort avec cinq associés de districts et cent autres membres du clergé.

Quarante années d'épreuve du feu s'abattirent alors sur les enfants de Dieu. Les gouverneurs provinciaux avaient le pouvoir de condamner ou d'acquitter. Si le gouverneur était bon et juste, l'Église s'en sortait bien, mais ce n'était généralement pas le cas. Les plaintes populaires qui suffisaient à entretenir le ressentiment contre les chrétiens se résumaient à peu près à ceci : « Ils méprisent notre dieu-soleil. Zoroastre, le saint fondateur de nos croyances divines, n'a-t-il pas institué le dimanche il y a mille ans en l'honneur du soleil et supplanté le sabbat de l'Ancien Testament que les Juifs de notre pays sanctifiaient alors ? Pourtant, ces chrétiens célèbrent des offices divins le samedi. Ils profanent la terre sacrée en y enterrant leurs morts et polluent l'eau par leurs ablutions. Ils refusent de faire la guerre pour le shah-in-shah et prêchent que les serpents, les scorpions et les reptiles ont été créés par un Dieu bon. »

L'intention de Shapur II de s'occuper efficacement des adeptes du Nouveau Testament ne s'est pas arrêtée avec la mort de Shimun. Le catholicos suivant, élu comme son successeur, le suivit dans la tombe d'un martyr. Et lorsqu'un autre chef de l'Église fut choisi et qu'il fut également mis à mort, la fonction resta vacante pendant vingt ans. Naturellement, les principaux objets de l'attaque étaient le clergé, mais les sentiments les plus amers se manifestaient à l'égard des convertis du magianisme. S'il est vrai que l'Église d'Orient n'avait pas de monastères au sens du célibat qui s'était répandu en Égypte et en Europe, certains pensaient néanmoins qu'ils pouvaient travailler plus efficacement en restant célibataires. Ceux qui ont vécu pendant de nombreuses générations dans des nations de liberté et de lumière peuvent difficilement apprécier l'opposition cruelle que les hérauts de la croix ont rencontrée dans différents pays au cours des premiers siècles. En Orient, le christianisme s'est heurté au bouddhisme, une religion pratiquée essentiellement par des moines et des nonnes. Pour faire face à des antagonistes aussi puissants que le bouddhisme et le zoroastrisme, certains ont naturellement pensé qu'ils pourraient le faire plus efficacement en ne se mariant pas.



La défense d'un clergé célibataire n'a jamais eu le vent en poupe dans l'Église d'Orient. De telles maisons de célibat n'auraient pas pu perdurer en Perse. La persécution était déjà assez amère contre les centres de

formation théologique orientaux, et elle était furieuse contre le clergé célibataire. La foi mithraïque prônait fortement le mariage et la présentation à l'État d'enfants susceptibles de servir dans l'armée et de rendre d'autres services.

Après la mort de Shapur II, les souffrances de l'Église connurent une certaine accalmie. Finalement, les croyants rassemblèrent leurs forces pour élire un autre chef. Le catholicos et les principaux membres du clergé profitèrent alors de cette période de paix pour réorganiser l'Église. La demande d'une organisation plus forte était maintenant accrue, car la persécution avait enflammé le zèle des croyants. De nombreux opprimés avaient fui vers l'est, vers d'autres pays, pour y fonder de nouvelles églises. Il ne fallut cependant pas attendre longtemps pour que, sous les règnes de Yazdegerd I, Bahram V et Yazdegerd II, des vagues de mort et de destruction déferlassent sur les croyants perses. Ces vagues ne furent pas aussi longues que sous Shapur II, mais elles furent beaucoup plus sévères. Les faits concernant le début de la persécution sous Yazdegerd I, le premier de ces rois, sont décrits par DeLacy O'Leary.

L'évêque perse de Suse, qui était porté à l'impétuosité, détruisit l'un des temples du feu des zoroastriens. Le roi s'en étant plaint, l'évêque reçut l'ordre de restaurer l'édifice et de réparer tous les dommages causés. Devant le refus de l'évêque, Yazdegerd I^{er} menaça de détruire toutes les églises de son royaume. De tels ordres furent donnés et exécutés avec empressement par les zoroastriens enflammés de jalousie à l'égard des croyants. Très vite, la destruction des églises se transforma en une persécution générale. Yazdegerd I^{er} mourut en 420 et son fils, Bahram V, accrut les souffrances de l'Église.⁵

Le clergé et les laïcs furent soumis aux tortures les plus horribles. Leurs pieds étaient percés de fers tranchants, et certains connaissaient ce que l'on appelle les « neuf morts », c'est-à-dire que leur corps était découpé en morceaux petit à petit. Sous les différents monarques, il était courant de confisquer les richesses des nantis et de piller leurs maisons.

S'il n'y avait pas eu de christianisme d'État dans l'Empire romain, il n'y aurait probablement pas eu de persécutions du christianisme en Perse. Zénon, l'empereur romain ferma le séminaire de l'Église assyrienne à Édesse parce qu'il n'était pas d'accord avec les points de vue théologiques qui prévalaient alors dans la religion d'État. Un puissant dirigeant de l'Église d'Orient déplaça l'école à Nisibis, une ville fortifiée où l'école devint l'un des centres intellectuels du monde.

Le travail phénoménal et l'influence du nouveau collège de Nisibis, ouvert par Barsumas, atteignirent Oxford, Cambridge et Paris. C'est ce qu'écrit W. A. Wigram :

Lorsque l'on se souvient qu'une grande partie de la culture de l'Europe médiévale devait lui parvenir par l'intermédiaire des Sarrasins, et que les « Nestoriens » étaient les enseignants des Sarrasins, on en vient à se demander si Oxford, Cambridge et Paris n'ont pas une dette insoupçonnée envers Bar-soma, même si la route qui mène de Nisibis à ces centres passe par Bagdad et Salamanque.⁶

Plus tard, la Perse devint tolérante à l'égard du christianisme ; la liberté s'y accrut tandis qu'elle disparaissait en Europe. Si le mahométisme n'avait pas conquis la Perse, les chrétiens auraient probablement obtenu une liberté religieuse totale.

LES CHRÉTIENS PERSES ÉCHAPPENT À LA THÉOLOGIE ROMAINE

Le christianisme perse existait non seulement comme défi au mithraïsme, mais il était aussi très différent de l'église dominante de l'Empire romain. Les quarante années de persécution de Shapur II rendirent impossible tout contact entre les croyants des deux domaines. Les événements révolutionnaires qui se déroulèrent au cours du concile de Nicée et les controverses passionnées qui suivirent ce rassemblement étaient inconnus des Églises situées au-delà de l'Euphrate. Elles n'avaient pas pris part aux violentes disputes concernant la divinité. Elles s'étaient renforcées et avaient accompli des miracles en propageant l'Évangile vers l'est avant que ne survienne la controverse au sujet de Nestorius. Selon Samuel Edgar, le nestorianisme est une querelle de mots.⁷ C'est une erreur d'appellation que d'appeler l'Église d'Orient « nestorienne ». Aujourd'hui encore, les communions ainsi qualifiées n'apprécient pas ce nom.⁸ L'Église d'Orient en Inde était également à l'abri des controverses de la chrétienté impériale. Ce fait révèle la séparation entre l'Église de l'Inde et la hiérarchie occidentale.

Pour noter quelques points de différence entre l'Église d'Orient et la papauté, on peut observer que la première rejetait l'usage des images et n'interposait pas de médiatrice comme la Vierge Marie entre Dieu et l'homme. L'Église d'Orient renonçait également aux cierges, à l'encens, aux reliques et à bien d'autres usages du christianisme impérial. Ils avaient une Bible différente de celle de Rome ; pour leur Bible, ils utilisaient la Peshitta, manifestement l'œuvre de l'école de Lucien.⁹ Les chrétiens assyriens (nom souvent donné à l'Église d'Orient) rejetaient la suprématie de l'évêque de Rome. À cette époque, Séleucie, siège de l'Église, était pleine de Juifs,¹⁰ et de nombreux chrétiens dans tout l'Orient étaient de sang juif.

W. F. Adeney écrit à propos des chrétiens perses :

Ils n'ont pas de doctrine de la transsubstantiation, ni de purgatoire ; ils ne sanctionnent pas la mariolâtrie ni le culte des images ; ils n'autorisent même pas l'exposition d'icônes dans leurs églises. Hommes et femmes communient dans les deux types d'église. Les cinq ordres du clergé en dessous des évêques sont autorisés à se marier.¹¹

L'EXPANSION MISSIONNAIRE DE PAPAS À ABA

« Au début de l'ère chrétienne, il existait un système de routes et de postes entre les villes des plaines d'Asie centrale (comme l'ont montré récemment les documents retrouvés dans certaines villes mises au jour), et il n'y avait pas de passage inconnu des pèlerins chinois – ils connaissaient non seulement les routes directes, mais aussi toutes les voies qui reliaient les centres bouddhistes entre eux. »¹²

« Lorsque le roi perse Kawad (498 après J.-C.), à cause des rébellions dans son royaume, se réfugia à deux reprises chez les Huns et les Turcs, il y trouva des chrétiens qui l'aiderent à reconquérir ses terres. »¹³ Après avoir retrouvé son trône, il tua des mithraïstes, en incarcéra d'autres, mais se montra bienveillant à l'égard des chrétiens parce qu'une troupe d'entre eux lui rendit service sur le chemin qui le menait au roi des Turcs.¹⁴

À peu près à la même époque, on attribue aux chrétiens assyriens le mérite d'avoir enseigné aux Turcs l'art d'écrire dans leur propre langue. En commentant leur expansion vers l'est, Wigram indique leur influence sur le Tibet : « Le septième siècle fut la période des missions en Chine ; et le cérémonial étrangement chrétien des lamas modernes a très probablement été emprunté à des sources assyriennes. »¹⁵

L'érudit Alexander von Humboldt révèle à quel point l'éducation et l'organisation de l'Église d'Orient avant Aba étaient approfondies. Il montre également comment cette même Église enseignait les arts et les sciences aux Arabes :

Dans les merveilleux décrets qui régissent le cours des événements, il était prévu que les sectes chrétiennes des Nestoriens, qui exerçaient une influence très marquée sur la diffusion géographique des connaissances, seraient utiles aux Arabes avant même qu'ils n'atteignent la ville érudite et controversée d'Alexandrie et que, protégées par les adeptes armés du credo de l'Islam, ces doctrines nestoriennes du christianisme pussent pénétrer loin dans l'Asie orientale. Les Arabes furent d'abord familiarisés avec la littérature grecque par l'intermédiaire des

Syriens, une race sémitique apparentée, qui avaient eux-mêmes acquis une connaissance de la littérature grecque environ cent cinquante ans plus tôt seulement, par l'intermédiaire des Nestoriens hérétiques. Des médecins, qui avaient été formés dans les établissements scolaires grecs et dans la célèbre école de médecine fondée par les chrétiens nestoriens à Édesse, en Mésopotamie, s'installèrent à La Mecque dès l'époque de Mahomet et y entretenirent des relations amicales avec le Prophète et Abou-Bekr.¹⁶

En 549, les Huns blancs, habitant les régions de la Bactriane, et les Huns des rives nord et sud du fleuve Oxus, envoyèrent une requête en Perse au catholicos Aba pour qu'il leur ordonne un directeur. Le roi de Perse fut étonné de voir ces représentants des milliers de chrétiens de ce pays lointain venir à lui et, émerveillé par la puissance de Jésus, il y consentit. Le directeur spirituel fut ordonné et revint avec la mission.¹⁷ A. Mingana donne une liste de vingt et une villes et provinces à l'ouest du fleuve Oxus qui ont eu des chefs spirituels ordonnés pour diriger les églises qui s'y trouvaient et mentionne en particulier les chefs des cinquième et sixième siècles. Il affirme également que la majorité des deux puissantes divisions des Turcs orientaux, les Ouïghours et les Keraïts, étaient chrétiens, et que l'Évangile du Christ avait pénétré dans la puissante confédération des Naimans, composée de neuf clans puissants.¹⁸ Ces missionnaires avaient également converti un quatrième conglomérat de tribus de souche turque avec une touche de sang mongol, appelé les Merkits.¹⁹ Tous ces peuples vigoureux vivaient loin au nord-est de l'Asie. En ce qui concerne les archives supplémentaires de cette expansion, M^{me} E. A. Gordon déclare : « Le Dr Aurel Stein a récemment découvert dans le loëss du Turkestan chinois des milliers de rouleaux de précieux manuscrits ».²⁰

Claudius Buchanan, qui a laissé un récit passionnant de ses propres expériences et de sa vie en Inde vers 1812, déclare avoir vu dans ce pays une version syrienne de la Bible qui, selon la croyance populaire, remonterait probablement aussi loin que 325, l'année du Concile de Nicée.²¹ Il ne fait aucun doute que la persécution féroce du roi Shapur II de Perse, qui a duré quarante ans, a précipité de nombreux chrétiens en Inde. Un chef suprême de l'Église a écrit que le livre des Romains avait été traduit en syrien (vers l'an 425 ap. J.-C.) avec l'aide du pasteur Daniel, originaire de l'Inde.²² Au cinquième siècle, en Inde comme ailleurs, les Syriens étaient bien formés, non seulement aux services religieux, mais aussi à l'étude, et l'Inde était placée sous l'autorité du catholicos de Séleucie. Marco Polo, le célèbre voyageur vénitien, parle de la grande île de Socotra, dans la mer d'Arabie, près du golfe d'Aden, qui possédait de nombreux chrétiens baptisés qui n'avaient rien à voir avec le pape de

Rome, mais étaient soumis au catholicos de Bagdad. Certains auteurs établissent un lien entre le christianisme de cette île et l'Église abyssine.²³ À propos de cette vaste entreprise missionnaire, P. Y. Saeki écrit : « Le célèbre Bar Somas, évêque de Nisibis de 435 à 489 après J.-C., a beaucoup contribué à répandre l'enseignement nestorien en Orient – en Asie centrale, puis en Chine ». ²⁴

Mingana révèle les influences civilisatrices de ces missions : « Nous n'avons pas besoin de nous attarder sur le fait bien connu que les caractères syriaques utilisés par les Nestoriens ont donné naissance à de nombreux alphabets d'Asie centrale et d'Extrême-Orient, tels que le mongol, le mandchou et le soghdien. ²⁵

Ces faits révèlent que les missionnaires de l'Église en Asie ont été les créateurs d'alphabets et d'une littérature extrême-orientale. En fait, il existe encore une volumineuse littérature de l'Église syrienne qui, après recherche, révèle des faits passionnants du passé.

Tous les directeurs de districts ecclésiastiques devaient faire un rapport annuel au siège. Ceux qui venaient de pays orientaux lointains devaient faire un rapport au catholicos au moins une fois tous les six ans. Le roi perse dut être stupéfait de voir les représentants de tant de pays différents arriver à Séleucie pour des missions officielles.

Les écrits de Cosmas, géographe voyageur d'environ 530, contiennent des descriptions passionnantes d'églises assyriennes dans les pays situés à l'est de la Perse. Cosmas appartenait à la même Église et au même pays que Papas et Aba. Il vécut à la même époque qu'Abba et fut un ami personnel du catholicos. Ses explorations ayant porté sur de nombreuses terres asiatiques, il a été appelé « Indico-plustes », ou voyageur de l'Inde, en raison de ses voyages dans les mers indiennes au début du sixième siècle. Il croyait que la terre avait la forme du tabernacle de Moïse, et il s'est engagé dans des recherches très étendues pour étudier sa thèse. Son livre, intitulé *Topographia Christiana (Topographie chrétienne)*, contient une collection complète de faits remarquables, dont beaucoup sont d'une grande valeur. On peut y apprendre à quel point les fidèles de l'Église d'Orient étaient répandus.

Au sixième siècle, selon le rapport d'un voyageur nestorien, le christianisme fut prêché avec succès aux Bactriens, aux Huns, aux Perses, aux Indiens, aux Persarméniens, aux Mèdes et aux Élamites. Les églises barbares, du golfe de Perse à la mer Caspienne, étaient presque infinies ; et leur foi récente était remarquable par le nombre et la sainteté de leurs moines et de leurs martyrs. La côte poivrée de Malabar et les îles de l'océan, Socotra et Ceylan, étaient peuplées d'une multitude croissante de

chrétiens ; les évêques et le clergé de ces régions séquestrées tenaient leur ordination du catholicos de Babylone.²⁶

ABA ENTRE AU CATHOLICAT

Aba arriva au catholicat après des années de confusion causée par les querelles et le laxisme des prétendants rivaux à ce poste. Il s'était converti du zoroastrisme. Tout en continuant à adorer le soleil, il avait acquis des connaissances et des compétences qui lui avaient permis de devenir l'enseignant des mages. Après sa conversion, il étudia pendant un certain temps dans le célèbre collège de l'Église assyrienne à Nisibis. Plus tard, il entreprit un voyage plus à l'ouest pour observer l'état de la chrétienté en Syrie et à Constantinople. À son retour, il fut appelé à enseigner dans le collège chrétien de Nisibis. Les extraits suivants du splendide ouvrage de W. A. Wigram relatent d'autres incidents de sa vie :

Le travail d'organisation et de réforme n'avait pas été accompli trop tôt, car peu de semaines s'étaient écoulées après le retour du patriarche de sa tournée lorsque commença sa persécution aux mains des Mages – un procès qui devait durer jusqu'à sa mort.²⁷

Naturellement, il ne fallut pas attendre longtemps avant qu'un « apostat » aussi remarquable que le patriarche ne fut attaqué ; il fut accusé devant le roi par le mobed mobedan en personne, de mépriser le « din » national et de faire du prosélytisme...

Le patriarche fut arrêté et tumultueusement accusé d'apostasie et de prosélytisme, accusations qu'il reconnut pleinement, et fut menacé de mort.²⁸

Aba n'eut pas l'occasion de se défendre, mais fut déclaré coupable et digne de mort. Sur ce, il en appela au roi qui, à ce moment-là (car la procédure prenait du temps), était revenu de la guerre à Séleucie.

Chosroès entendit l'affaire, les émeutiers réclamant la mort de l'ennemi de la « religion », et demanda au patriarche de répondre. « Je suis chrétien, » dit-il, « je prêche ma propre foi et je veux que tout homme y adhère, mais de son plein gré et non par contrainte. Je n'utilise la force contre personne, mais j'avertis ceux qui sont chrétiens de respecter les lois de leur religion. » « Et si vous l'écoutez, sire, vous vous joindriez à nous et nous vous accueillerions », s'écria une voix dans la foule. Il s'agissait d'un certain Abrudaq, un chrétien au service du roi, et

ces paroles exaspérèrent bien sûr les émeutiers, qui réclamèrent la mort du blasphémateur.²⁹

Un faux accusateur fut néanmoins trouvé et présenté au tribunal – où il céda complètement et ignominieusement, confessant lui-même que toutes ses accusations étaient fausses. Une telle fin à une telle accusation contre un homme qui avait fait le travail de réforme d’Aba est un témoignage aussi élevé que possible du caractère de cette œuvre.³⁰

Peu après, Chosroès rencontra Aba dans la rue (le patriarche bénéficiait apparemment d’une certaine liberté personnelle) et, au grand effroi et à la rage des Mages, lui rendit son salut avec une amabilité marquée et le convoqua à une audience. Là, il lui dit franchement qu’en tant que renégat, il était légalement passible de mort... « Mais tu seras libre et tu pourras continuer à agir en tant que catholicos si tu cesses de recevoir des convertis, si tu admets à la communion les personnes mariées selon la loi mage et si tu permets à ton peuple de manger des sacrifices mages. » De toute évidence, les mobeds avaient influencé le roi, mais l’offre royale jette une lumière instructive sur la croissance rapide de l’Église et sur la position du patriarche en tant que chef reconnu de son *melet*. Aux termes de cette offre, Aba ne put que répondre par un non *possumus* inébranlable, et le roi, agacé par cette attitude, le renvoya en prison sous la garde des Mages. Cela équivalait à une condamnation à mort, bien que telle n’était probablement pas l’intention ; en effet, une fois en prison, il serait facile de le libérer par la main d’un serviteur, et de montrer qu’un acte de zèle peut-être malencontreux envers un apostat notoire ne devait pas être jugé avec sévérité.³¹

Au milieu du chagrin passionné de tous les chrétiens, il partit et atteignit la province désignée ; mais le rad local, Dardin (un homme choisi pour son caractère notoirement dur), montra bientôt un tel respect et une telle considération pour le patriarche qu’il fut déplacé et envoyé à « Sirsh », le centre et le bastion même du magianisme... C’est là que son enfermement fut tout d’abord délibérément rendu très sévère, dans l’espoir non dissimulé qu’il en résulterait sa mort ; et les rudes hivers du haut plateau persan durent être une épreuve supplémentaire pour celui qui avait été élevé dans le pays de Radan, qui en pratique est la plaine de Babylone Plus tard, cependant (peut-être en réponse à une suggestion de la cour), il fut autorisé à vivre dans sa propre maison,

où il aménagea une pièce en église, et ses amis furent autorisés à lui rendre visite. C'est là que, pendant sept ans, il vécut une captivité que l'on peut, sans manquer de respect, comparer à celle de saint Paul, et qu'il exerça ses fonctions de patriarche depuis sa prison dans la forteresse des Mages. Il consacra des évêques, réconcilia des pénitents, gouverna par des entretiens et des correspondances. Les hommes venaient en nombre pour le voir, et « les montagnes de l'Azerbaïdjan étaient usées par les pieds des saints » qui venaient soit pour les affaires de l'Église, soit pour ce qui tendait à devenir un pèlerinage à un saint vivant.³²

Finalement ses persécuteurs, déçus sans doute de l'échec de leur double projet de le priver de son pouvoir ou d'attenter à sa vie, décidèrent d'en finir avec lui pour toujours. Un assassin fut engagé, Pierre de Gurgan, un prêtre chrétien apostat, et un complot fut formé pour assassiner Aba, qui, expliquerait-on, avait été abattu en tentant de s'enfuir. Le complot échoua, fut découvert et le misérable instrument s'enfuit. Aba, cependant, se rendit compte que la tentative serait répétée, peut-être avec plus de chance, et prit une résolution audacieuse. Il quitta son lieu d'exil avec un ou deux compagnons, mais se rendit, non pas dans un lieu de dissimulation, mais directement à Séleucie et chez le roi, sous le regard étonné duquel il se présenta. Les Magiens étaient bien sûr ravis, pensant que leur ennemi était enfin livré entre leurs mains. Le patriarche fut évidemment arrêté, et Chosroès, stupéfait, lui demanda à quoi il s'attendait après avoir ainsi bravé l'ordre royal. Mar Aba répondit sans crainte qu'il était le serviteur du roi, prêt à mourir si telle était sa volonté, mais que s'il acceptait d'être exécuté sur l'ordre du roi, il ne voulait pas être assassiné contrairement à cet ordre. Que le roi des rois fasse justice ! Il n'est pas d'appel qui fasse autant vibrer un oriental que le cri « à la justice du roi »...

Il entendit le flot d'accusations que les Magiens déversaient, puis s'adressa au patriarche. « Vous êtes accusé d'apostasie, de prosélytisme, d'avoir forcé vos fidèles à s'abstenir de contracter des mariages acceptés par l'État, d'avoir agi en tant que patriarche en exil contre l'ordre du roi, et de vous être évadé de prison – et vous reconnaissez ces délits. Je pardonne librement toutes les infractions commises contre l'État ; cependant, en tant que renégat du magianisme, vous devez répondre de cette accusation devant les mobed. Maintenant, puisque vous vous êtes présenté de votre propre chef devant la justice du roi, rentrez librement dans votre maison et venez répondre à l'accusation lorsqu'on vous le demandera ». Cette

décision montre à la fois la force et la faiblesse du roi : il pouvait pardonner des offenses contre lui-même et respecter un caractère noble, mais il n'osait pas défier la hiérarchie mage...

La crainte de la populace prévalut néanmoins auprès du roi, qui les autorisa à arrêter le patriarche et à l'emmenner secrètement en prison, par crainte d'une émeute ; il faut cependant reconnaître qu'il donna des ordres stricts pour qu'il ne soit en aucun cas mis à mort. Pendant des mois, Aba resta en prison et enchaîné ; cependant, comme il est d'usage dans les prisons orientales, ses amis furent autorisés à lui rendre visite (probablement par la grâce de la grande puissance Bakhshish), et il fut même autorisé à consacrer des évêques pendant sa détention. Toujours captif, il fut obligé d'accompagner le roi tout au long de sa "progression estivale", bien qu'à chaque halte, les chrétiens se pressaient pour le voir et recevoir sa bénédiction, et pour demander au roi de le libérer. Même les émeutiers le respectaient et promettaient d'intercéder pour son pardon s'il promettait de ne plus faire de conversions.

Finalement, peu après le retour du roi à Séleucie, sa patience et sa constance furent victorieuses. Chosroès l'envoya chercher et le libéra, absolument et sans condition. Certes, peu après que le roi eût quitté la ville, les mobeds se jetèrent sur leur proie et le patriarche se retrouva à nouveau en prison ; mais s'il avait hésité longtemps, Chosroès n'était pas l'instrument qu'avaient imaginé les mobeds, et ce mépris ouvert du décret royal l'excita.

Un ordre fermement formulé pour la libération immédiate du prisonnier fut réitéré, et Mar Aba, usé dans son corps et brisé dans sa santé, mais néanmoins victorieux, sortit une fois de plus, et finalement, de sa prison. Neuf années de persécution et de danger avaient été son lot, mais il avait enduré jusqu'à la fin, et il était sauvé.³³

Peu de temps après, Aba décéda. Il est présenté comme un type de ces patriarches qui gouvernèrent l'Église d'Orient pendant les jours mouvementés où la religion de Mithra dominait le trône de Perse. Aba fut appelé à sa lourde tâche à un moment où la cause avait besoin de la main d'un dirigeant solide.

D'ABA À LA CONQUÊTE MUSULMANE

L'histoire individuelle des successeurs d'Aba au cours des deux siècles qui s'écoulèrent entre son catholicat et le renversement du gouvernement

zoroastrien par les mahométans est pleine d'intérêt. Le peuple qui suivait la Bible subsista. Les collines de la Perse et les vallées du Tigre et de l'Euphrate reprirent leurs chants de louange. Ils récoltaient leurs fruits et payaient leur dîme.³⁴ Ils ne s'encombraient pas du superflu des observances que l'on trouve dans la hiérarchie occidentale, mais concentraient leur attention sur les paroles de l'Écriture Sainte. Ils se rendaient dans leurs églises le jour du sabbat pour adorer Dieu.³⁵ Dans leurs sociétés missionnaires étrangères, les jeunes croyants se proposaient d'aller au Turkestan, en Scythie, en Mongolie, au Tibet, en Mandchourie, en Chine, ou partout où Dieu les appellerait. Ces gens, avec la simplicité de leur foi et de leur culte, leur profond respect pour les Écritures, leur opposition aux images, aux icônes, au confessionnal, au purgatoire et à l'adoration de l'hostie, étaient les protestants d'Asie.³⁶ Réformateurs avant la Réforme, ils envoyèrent des cadeaux et des messages de vérité et de lumière aux croyants submergés d'Europe qui, pendant le Moyen-Âge, priaient et mouraient pour le triomphe du christianisme biblique. En ce qui concerne leurs missions en Asie centrale, en Inde, en Chine et au Japon pendant la suprématie des musulmans, le récit de ces heures mouvementées est réservé aux chapitres suivants.

Jacob, organisateur d'une autre église orientale protestant contre les innovations de Rome, fut appelé à diriger les Jacobites l'année même où Aba fut nommé *catholicos* des chrétiens assyriens.³⁷

Les Jacobites constituent une grande partie des millions de dissidents orientaux qui refusèrent l'analyse spéculative de Rome sur la nature divine. En raison des doctrines adoptées par le concile de Chalcédoine (451 ap. J.-C.), l'Église éthiopienne, l'Église copte d'Égypte, l'Église jacobite de Syrie et l'Église d'Arménie rompirent tout lien avec Rome. Il est remarquable qu'au fil des siècles, ces organismes soient restés à l'écart des croyances et des pratiques accumulées par Rome, qui furent plus tard rejetées par la Réforme. Il est vrai que, malgré la pureté relative de la foi apostolique qu'ils maintinrent pendant la suprématie de la papauté, ils cédèrent parfois à certaines pratiques papales ou païennes.

Sir E. A. Wallace Budge, commentant la controverse sur les deux natures du Christ, écrit : « Il est très difficile de savoir exactement ce que Nestorius pensait et disait à leur sujet, car nous n'avons que les déclarations de ses ennemis pour en juger ».³⁸ L'ingérence de l'État dans la religion avait provoqué des tensions parmi les Jacobites. De grandes masses de croyants étaient amères quant à la situation dans laquelle la religion dictée par l'État les avait contraints. Ils étaient prêts à trouver un chef lorsque Jacob Baradai apparut et leur communiqua une organisation enthousiaste qui a perduré jusqu'à ce jour. La cause des Jacobites, et même

celle des dissidents dans d'autres pays, a été renforcée par les mains de Jacob Baradai.

Edward Gibbon, montrant la préférence de l'Église orientale pour la domination turque de préférence à la domination papale, même dans des conditions difficiles, écrit : « Après une période de mille trois cent soixante ans ...les communions hostiles maintiennent toujours la foi et la discipline de leurs fondateurs. Dans l'état le plus abject d'ignorance, de pauvreté et de servitude, les Nestoriens et les Monophysites [autre nom des Jacobites] rejettent la suprématie spirituelle de Rome et chérissent la tolérance de leurs maîtres turcs ».³⁹

S'il est inexact de dire que les Jacobites et l'Église d'Orient étaient d'accord sur le plan des doctrines, de l'organisation et des pratiques, il n'en reste pas moins que leurs différences fondamentales n'étaient pas grandes. L'Église d'Orient, qui a grandi dans un environnement entièrement oriental, n'a jamais été soumise à Rome. Les monophysites, dans toutes leurs branches – Abyssins, Coptes d'Égypte, Jacobites et Arméniens – bien que citoyens de l'empire jusqu'à leur rupture avec Rome, refusèrent très tôt d'adhérer à la religion des Césars. Les croyants des vallées du Tigre et de l'Euphrate échappèrent à de nombreuses croyances et pratiques adoptées plus tard par la papauté.⁴⁰ Lorsqu'à partir de 650 environ, les deux entités passèrent plus ou moins sous des souverains mahométans, leurs afflictions furent moins graves que celles subies par les évangeliques des dix royaumes gothiques d'Europe occidentale lorsqu'ils furent placés sous l'autorité de la papauté. Les chrétiens assyriens et les Jacobites ont relativement peu souffert aux mains des musulmans, mais beaucoup plus aux mains des jésuites. Ces afflictions ultérieures eurent tendance à les rapprocher. A titre d'illustration, les chrétiens assyriens de l'Inde, lorsque les persécutions dévastatrices des Jésuites les avaient mis à terre, acceptèrent la direction d'un évêque monophysite qui arrivait à ce moment-là sur la côte de Malabar. On a déjà noté en détail de nombreuses différences fondamentales entre ces deux organismes d'une part et l'Église de l'empire d'autre part. Dans la suite de l'histoire de l'expansion de l'Église assyrienne pendant la domination musulmane en Perse, des autorités seront citées comme preuve que le sabbat du quatrième commandement était observé à la fois par le monophysisme et par l'Église d'Orient dans leurs régions respectives d'Asie proche et lointaine.

L'ASCENSION ET LES CONQUÊTES DES MAHOMÉTANS

Comme la fumée de l'abîme (Apocalypse 9 : 1-3) obscurcissant le soleil et l'air, la nouvelle religion de Mahomet sortit soudain d'Arabie. Comme un tourbillon venu du désert, elle balaya furieusement les rivières et les

plaines jusqu'à ce que toute l'Asie occidentale, l'Afrique du Nord et les extrémités méridionales de l'Europe aient été conquises. Trois facteurs contribuèrent aux conquêtes soudaines et étonnantes des Arabes. Le premier fut le nouveau réveil national des Arabes. Le deuxième fut l'épuisement des empires romain et perse, causé par quatre siècles de guerre constante entre eux et par les invasions gigantesques des Goths qui avaient envahi les provinces occidentales de Rome. Le troisième fut Mahomet lui-même.

À l'époque d'Aba et de ses successeurs, de nouveaux mouvements agitaient les Arabes. Ils se débarrassaient de leur ancienne idolâtrie et aspiraient à une religion monothéiste comme les Juifs et d'autres voisins puissants. Ils ressentaient un fort besoin d'unité nationale. Plusieurs incursions couronnées de succès les convainquirent de la faiblesse des empires romain et perse. Tout ce dont ils avaient besoin, c'était d'un chef, et ce chef, c'était Mahomet.

Bien entendu, il fallut un certain temps à cet obscur chamelier pour convaincre ses compatriotes de sa prétendue révélation du ciel, à savoir qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Mahomet est Son prophète. Né vers l'an 570 à La Mecque, il passa d'un statut d'ouvrier ordinaire à celui d'époux d'une riche veuve au service de laquelle il se trouvait. Avec une ferveur religieuse croissante, il commença à avoir des visions et à faire des rêves, mais pendant un certain temps, son succès se limita à la conversion de ses proches parents et de ses serviteurs. Ses progrès croissants suscitèrent l'hostilité de La Mecque. Aussi, lorsque vers 622, il s'enfuit avec son compagnon le plus fidèle vers la ville de Médine, où il fut reçu comme prophète, cette fuite, l'Hégire, fut choisie comme la première année de l'ère mahométane.

Le nouveau prophète et ses disciples belliqueux commencèrent par attaquer les riches caravanes. Forts des richesses et des armes de leurs pillages, ils entreprirent la soumission de l'Arabie, qui fut accomplie à la mort de Mahomet. Sous l'impulsion de ses successeurs immédiats, abu-Bekr, Omar et Othman, la Syrie, l'Égypte et la Perse ne tardèrent pas à être soumises. Lorsque l'empire arabe fut pleinement établi, il construisit Bagdad, sa nouvelle et magnifique capitale. L'Église d'Orient, reconnaissant toujours l'importance d'avoir son siège au centre du gouvernement séculier, déplaça sa capitale spirituelle de Séleucie à Bagdad, où elle resta pendant environ cinq cents ans.

Néanmoins, de grandes conquêtes pour Dieu furent accomplies par l'Église d'Orient alors que le mahométisme régnait sur toutes les terres s'étendant vers le Pacifique. Tel sera le thème des chapitres suivants.

-
- ¹ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 47, par. 30.
- ² Foakes-Jackson, *The History of the Christian Church*, p. 184.
- ³ Idem, pp. 184, 185.
- ⁴ Newman, *A Manual of Church History*, vol. 1, p. 296. 451
- ⁵ O'Leary, *The Syriac Church and Fathers*, pp. 83, 84.
- ⁶ Wigram, *Introduction to the History of the Assyrian Church*, p. 167.
- ⁷ Edgar, *The Variations of Popery*, p. 62.
- ⁸ Avant que l'auteur ne rende visite à l'évêque de la cathédrale de Trichur, en Inde, il avait été informé qu'il s'agissait d'une église nestorienne. Cependant, lorsqu'il s'est assis à la table de l'évêque, ce fonctionnaire déclara que non seulement lui, mais aussi tous les directeurs appartenant à sa dénomination rejetaient le nom de Nestorien.
- ⁹ O'Leary, *The Syriac Church and Fathers*, p. 46.
- ¹⁰ Milman, *The History of Christianity*, vol. 2, pp. 248, 249.
- ¹¹ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, pp. 496, 497.
- ¹² Gordon, "World Healers," pp. 231, 232.
- ¹³ Mingana, "Early Spread of Christianity," Bulletin de John Ryland's Library, vol. 9, p. 302.
- ¹⁴ Idem, vol. 9, p. 303.
- ¹⁵ Wigram, *Introduction to the History of the Assyrian Church*, p. 227.
- ¹⁶ Humboldt, *Cosmos: A Sketch of a Physical Description of the Universe*, vol. 2, p. 208.
- ¹⁷ Mingana, "Early Spread of Christianity," Bulletin de John Ryland's Library, vol. 9, pp. 304, 305.
- ¹⁸ Idem, vol. 9, p. 316.
- ¹⁹ Idem, vol. 9, p. 317.
- ²⁰ Gordon, "World Healers," p. 146.
- ²¹ Buchanan, *Christian Researches in Asia*, pp. 141, 142.
- ²² Mingana, "Early Spread of Christianity," Bulletin de John Ryland's Library, vol. 10, p. 459.
- ²³ Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, vol. 2, pp. 407-409, avec les notes.
- ²⁴ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, p. 105.
- ²⁵ Mingana, "Early Spread of Christianity," Bulletin de John Ryland's Library, vol. 9, p. 341.
- ²⁶ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 47, par. 30.
- ²⁷ Wigram, *Introduction to the History of the Assyrian Church*, p. 199.
- ²⁸ Idem, p. 200.
- ²⁹ Idem, p. 201.
- ³⁰ Idem, p. 202.
- ³¹ Idem, pp. 202, 203.
- ³² Idem, pp. 203, 204.
- ³³ Idem, pp. 204-207.
- ³⁴ Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, vol. 2, p. 409, note 2 ; aussi Gordon, "World Healers," p. 466.
- ³⁵ *Realencyclopædie für Protestantische Theologie und Kirche*, art. "Nestorianer" ; aussi, Bower, *The History of the Popes*, vol. 2, p. 258, note 2.
- ³⁶ Couling, *The Luminous Religion*, p. 44.
- ³⁷ Lors de son séjour à Beyrouth, en Syrie, l'auteur rendit visite à l'évêque jacobite. Il posa une série de questions au dirigeant d'église sur son peuple et son histoire. La dernière remarque de l'évêque fut que son église avait anathématisé Nestorius. Il admit que la papauté avait anathématisé les jacobites.
- ³⁸ Budge, *The Monks of Kublai Khan, Emperor of China*, p. 37.
- ³⁹ Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 47, par. 28.
- ⁴⁰ Edgar, *The Variations of Popery*, pp 60-67.

Timothée de Bagdad ; l'Église sous le régime Mahométan

Ce n'est pas de Nestorius, mais de Thomas, Barthélemy, Thaddée et d'autres que ce peuple reçut pour la première fois la connaissance d'un Sauveur, comme nous le verrons par la suite.¹

C'était un peuple fort et prospère avant que les mahométans n'envahissent l'Asie, vivant dans les plaines d'Assyrie, entretenant des écoles et des collèges, dont les étudiants portaient en Chine, et probablement dans toute l'Inde, le premier message annonçant que le Messie était venu.²

TIMOTHÉE est un leader exceptionnel de l'Église d'Orient en rapport avec sa grande expansion à travers l'Asie. Il appartient à la période où les mahométans dominaient non seulement la Perse, mais aussi le Proche-Orient, après avoir renversé la suprématie zoroastrienne. Il est un représentant de cette lignée de patriarches qui guidèrent l'Église à travers des siècles de pouvoir musulman.

Depuis l'époque de Timothée, et même un peu avant, l'Église d'Orient prit sa place dans l'histoire évangélique et prophétique lorsqu'elle fut chassée dans le désert. Ce n'est pas parce que les souverains arabes ont persécuté les chrétiens, mais plutôt à cause de l'attitude de l'Église papale en Occident. Lorsque la puissance musulmane frappa les rois mithriaques de Perse, le mahométisme n'était pas encore assez fort pour s'opposer complètement aux autres religions. D'une manière générale, Mahomet lui-même éprouvait de la sympathie pour le christianisme, en particulier pour les croyants les plus simples en Jésus, tels que les chrétiens assyriens.³ Lorsque le général musulman victorieux conquiert la Perse zoroastrienne, l'Église d'Orient se trouvait entre les mains d'un chef sage et compétent, qui obtint de la manière suivante une charte de privilèges pour les chrétiens.

Ishoyahb (parfois appelé Jesus-Jabus), en tant que catholicos, réussit à obtenir un engagement accordant la protection et la liberté de culte à condition que les chrétiens paient un certain tribut. Sir E. A. Wallis Budge dit à ce sujet :

Le patriarche Isho-yahbh II, qui a siégé de 628 à 644, voyant que la chute de l'empire perse était imminente, a conclu un accord avec

Muhammad, ou Abu Bakr.... Le patriarche stipule que les chrétiens doivent être protégés des attaques de leurs ennemis, que les Arabes ne doivent pas les obliger à leur faire la guerre, qu'ils ne doivent pas les contraindre à changer leurs coutumes et leurs lois, qu'ils doivent les aider à réparer leurs vieilles églises, que l'impôt sur les pauvres ne doit pas dépasser quatre zuzes, que l'impôt sur les marchands et les hommes riches doit être de dix zuzes par homme, qu'une servante chrétienne ne doit pas être obligée de changer de foi, ni de négliger le jeûne et la prière.⁴

Ces immunités accordées par Abu-Bekr furent non seulement confirmées par Omar, son successeur, mais même les impôts furent remis. Il restait au célèbre guerrier Caleb à confirmer et à étendre les droits et les privilèges élevés accordés à l'Église. Les Arabes, comme les Perses, étaient très favorables aux chrétiens assyriens parce qu'ils avaient besoin, dans les premiers temps de leur pouvoir, de s'appuyer sur les splendides écoles que cette église avait développées. La médecine fit de grands progrès entre les mains de l'Église d'Orient.⁵ La cour d'Arabie et ses administrations étendues employaient ses membres comme secrétaires et représentants impériaux.

Les lois sévères de Justinien contre les dirigeants d'Asie Mineure et de Perse affligèrent l'Église d'Orient. Il détruisit toute possibilité de réconciliation avec l'Église assyrienne lorsqu'il publia la condamnation impériale des trois dirigeants de l'Église, généralement appelés les Trois Chapitres. Par ce décret, il s'aliéna amèrement les millions de croyants d'Asie sans gagner les mécontents. Plus jamais il n'y aura de mouvement général parmi les chrétiens d'Asie vers la religion de Rome. L'année de ce décret est 553.

LE CATHOLICOS S'INSTALLE DANS LA NOUVELLE CAPITALE DE L'EMPIRE MUSULMAN

Les mahométans utilisèrent l'empire perse conquis comme un tremplin pour des conquêtes plus importantes et plus rapides. Ils regardaient avec avidité les royaumes riches et cultivés de l'Asie centrale. Les voyageurs d'aujourd'hui qui contemplent les étendues sablonneuses de la Palestine ont du mal à imaginer les puissants royaumes d'Israël et de Juda qui occupaient autrefois ces terres arides. Par avancées tourbillonnantes dans ces jardins de l'Eden, les intrépides guerriers de Mahomet remportèrent des victoires décisives, puis revinrent exposer à des yeux ébahis les richesses éblouissantes de la Transoxiane. L'extension de la domination s'accompagna d'un affaiblissement du contrôle. Les victoires rapides et inattendues des armées occidentales de l'Islam, qui s'étendaient du sud de

la Méditerranée à l'océan Atlantique et au nord-est du Turkestan, brisèrent l'unité de l'empire.

Différentes branches de la descendance de Mahomet se disputèrent la prééminence. Trois califats s'élevèrent au lieu d'un seul. Le nom d'Omniades a été donné à la dynastie de la famille du prophète qui s'est emparée du pouvoir allant de la mer Méditerranée aux frontières de la Chine. La naissance de ce nouveau califat fut le signal de la création d'une nouvelle capitale. Un excellent site sur le Tigre fut choisi et la ville de Bagdad, qui existe encore aujourd'hui, apparut dans toute sa splendeur.

En 762, avec leur prévoyance habituelle, les dirigeants de l'Église d'Orient transférèrent l'administration centrale de leur œuvre largement répandue dans la nouvelle capitale de Bagdad. Ils avaient été reconnus par le calife en tant que *melet*, terme habituellement donné aux religions soumises aux monarques orientaux. Abraham Yohannan écrit qu'une histoire arabe de l'Inde rapporte qu'en l'an 1000, la majeure partie de la population de la Syrie, de l'Irak et du Khorassan était chrétienne.⁶ Il ajoute que les chrétiens assyriens occupaient de hautes fonctions sous les califes. L'historien Arminius Vambéry note qu'en l'an 1000, l'Église d'Orient avait fait plus de progrès en Asie centrale que les historiens mahométans ne sont prêts à l'admettre.⁷

LE CATHOLICAT DE TIMOTHÉE

Timothée I^{er} (780-824 ap. J.-C.) fut élu catholicos à une époque où Charlemagne brandissait sa lourde épée pour promouvoir les intérêts de la papauté en Europe. Son élection a eu lieu douze ans avant la fondation de Kyoto, la plus célèbre des anciennes villes du Japon. C'est au cours des premières années de son catholicat que le Japon envoya Kobo Daishi, dont nous reparlerons plus tard, pour visiter la Chine et réconcilier au Japon le bouddhisme et l'ancienne religion indigène du royaume du mikado, le shintoïsme.

À l'époque de Timothée, une vague de recherche balayait l'esprit des hommes en Asie de l'Est et du Nord-Est. La littérature et le savoir étaient entre les mains de l'Église d'Orient. Pratiquement toutes les matières proposées dans des institutions similaires aujourd'hui étaient enseignées dans leurs collèges.⁸ On y enseignait notamment les sciences, la philosophie, la *materia medica*, la médecine, l'astronomie, le droit, la Bible, la théologie, la géométrie, la musique, l'arithmétique, la dialectique, la grammaire, la rhétorique, la littérature grecque et les langues grecque, syrienne, chaldéenne et égyptienne. Claudius Buchanan écrit :

Ils ont préservé les manuscrits des Saintes Écritures exempts de toute corruption à travers les siècles, et les ont maintenant confiés

à nos mains. Par leur défense longue et énergique de la pure doctrine contre l'erreur chrétienne, ils ont droit à la gratitude et aux remerciements du Reste du monde chrétien.⁹

Timothée saisit la situation d'une main de maître. Ce travailleur infatigable était toujours occupé à recevoir des rapports des pays lointains, tout en stimulant les centres de formation pour qu'ils forment de plus en plus de missionnaires. Il veillait à la pureté de la doctrine. Il consacrait continuellement des jeunes gens dévoués ayant l'esprit de sacrifice, des missionnaires qui apporteraient la miséricorde à des cœurs cruels, qui inculqueraient la culture à des peuples repoussants et qui rassembleraient les tribus galopantes du désert autour d'eux pour étudier les messages de la Parole sacrée. Timothée dut être enthousiasmé par les nouvelles de Chine, bien que retardées à cause des immenses distances, selon lesquelles, à l'époque du précédent catholicos, un monument de pierre avait été érigé avec la coopération impériale à Changan, la capitale de la nation, pour commémorer les triomphes du christianisme au sein de la race jaune. De plus, la Chine était alors le plus grand empire du monde, et son centre impérial était la ville la plus excitante du globe.¹⁰

Il est fait état d'une lettre écrite par Timothée, exultant à la nouvelle de la conversion d'un roi des Turcs. Il déclare que ce peuple s'est détourné de l'idolâtrie, est devenu chrétien et a demandé qu'un métropolitain soit consacré et envoyé pour guider leur nation dans la nouvelle foi. Leur demande d'un métropolitain indiquerait l'existence de nombreux chefs du clergé provincial parmi les Turcs. Timothée déclare que cette demande a déjà été satisfaite.¹¹ Ou, comme le dit la lettre, « Ces jours-ci, le Saint-Esprit a consacré un métropolitain pour les Turcs, et nous nous préparons à en consacrer un autre pour les Tibétains ». ¹² La prise de cette disposition pour le Tibet illustre le succès obtenu par l'Église d'Orient dans cette nation des hauts plateaux.

Dans d'autres lettres adressées à un certain rabbin Sergius, le patriarche raconte non seulement qu'il se préparait à consacrer un métropolitain pour les habitants du Tibet, mais aussi qu'à son époque, de nombreux missionnaires « traversèrent la mer et se rendirent chez les Indiens et les Chinois avec un bâton et une feuille de route seulement ». Dans l'une de ces épîtres, il informe ses correspondants de la mort du métropolitain de Chine.¹³ Ainsi, tandis que Charlemagne détruisait par ses coups de hache de guerre les beaux centres de la chrétienté celtique dans le nord-ouest de l'Europe, et que des agents de Rome s'efforçaient de résister à la progression de la chrétienté écossaise et irlandaise en Angleterre, l'Église du désert de l'Est consacrait des métropolitains pour superviser les chefs spirituels au Tibet, en Chine, en Inde et parmi les nations des Turcs.

Thomas de Marga, écrivant au sujet des travaux infatigables de Timothée, parle de la nomination de quatre-vingts missionnaires envoyés pour convertir les païens de l'Extrême-Orient :

Ce sont ces évêques qui ont prêché l'enseignement du Christ dans ces pays des Dailamites et des Gilaniens, et dans le reste des peuples sauvages encore plus loin, et qui ont planté en eux la lumière de la vérité de l'évangile de notre Seigneur. Ils les évangélisèrent et les baptisèrent, firent des miracles et des prodiges, et la nouvelle de leurs exploits parvint jusqu'aux confins de l'Orient. Vous pouvez apprendre tout cela avec clarté par la lettre que quelques marchands et secrétaires des rois, qui avaient pénétré jusque-là pour les besoins du commerce et des affaires d'État, ont écrite au [patriarche] Mar Timothée.¹⁴

En un autre endroit, le même historien raconte qu'à cette époque, Shubbalisho fut ordonné par Timothée pour évangéliser les peuples primitifs qui habitaient le pays au-delà de l'Asie centrale. Le patriarche déclara que celui qui venait d'être ordonné pour cette tâche était qualifié pour l'accomplir, parce qu'il était versé non seulement en syriaque, mais aussi en arabe et en persan. Dans cette lettre, il convient de noter que l'Église d'Orient n'a pas seulement amené les païens à la foi, mais qu'elle a également surmonté une tâche difficile en convertissant des hérétiques tels que les marcionites et les manichéens. Il poursuit ainsi :

Il enseigna et baptisa de nombreuses villes et de nombreux villages, et les amena à l'enseignement de la vie divine. Il construisit des églises, y établit des prêtres et des diacres, et choisit des frères qui étaient missionnaires avec lui pour leur enseigner les psaumes et les cantiques de l'Esprit. Et lui-même s'enfonça dans les terres jusqu'aux confins de l'Orient, dans l'œuvre de grande évangélisation qu'il accomplissait parmi les païens, les marcionites, les manichéens, et autres sortes de croyances et d'abominations, et il sema la sublime lumière de l'enseignement de l'Évangile, source de vie et de paix.¹⁵

Ces faits, bien authentifiés, permettent de se faire une idée de la formidable activité qui régnait au sein de l'Église assyrienne. Cette activité devait se poursuivre pendant de nombreux siècles après Timothée. Timothée peut être considéré comme le type des dirigeants intelligents, dévoués et assidus qui, pendant des décennies dans toute l'Asie, amenèrent beaucoup de gens à la justice.

Au milieu de ces travaux, l'Inde n'a pas été oubliée. Il a déjà été noté que Timothée envoyait de nombreux missionnaires en Inde en même

temps qu'il les envoyait en Chine. Le patriarche Ishoyahb, qui avait conclu le contrat avec le calife musulman pour la protection de son peuple plus de cent ans avant Timothée, censura pour mauvaise conduite le métropolitain du sud-est de la Perse, qui se trouvait près des frontières du nord-ouest de l'Inde. Sa réprimande écrite déplorait l'effet désastreux des irrégularités de ce dirigeant, car il dit que « la succession épiscopale a été interrompue en Inde » et que « l'enseignement divin par le biais d'évêques légitimes » a été retiré de l'Inde. En d'autres termes, la réprimande implique que dans toute la péninsule hindoue, on pouvait trouver un clergé, des directeurs provinciaux, des églises organisées et des sociétés de communautés chrétiennes.

Timothée lui-même, en écrivant aux moines de Mar Maron au sujet des mots contestés « qui a été crucifié pour nous », ajoute : « Dans tous les pays du soleil, le Christ a été crucifié pour nous : Dans tous les pays du soleil levant, c'est-à-dire chez les Indiens, les Chinois, les Tibétains, les Turcs, et dans toutes les provinces sous la juridiction de ce siège patriarcal, il n'y a pas d'ajout des mots « crucifié pour nous ».¹⁶

CONQUÊTES DES MONGOLS

Mingana cite une lettre censée avoir été écrite par Philoxène. Il s'agit d'un écrivain célèbre rattaché à la petite église orientale (monophysite).¹⁷ Le document est en deux parties. La deuxième partie, qui est manifestement l'œuvre d'un auteur ultérieur, décrit l'introduction du christianisme chez les Turcs. L'étendue et l'analyse du traitement des nations de l'Asie plus lointaine, ainsi que la fraîcheur des descriptions, jettent une lumière inhabituelle sur une région peu connue. Les Turcs y sont présentés comme vivant sous des tentes et n'ayant ni villes, ni villages, ni maisons. Bien organisés, ils vivent comme les enfants d'Israël pendant leurs quarante années d'errance dans le désert. Les locaux de ces Turcs étaient bien entretenus, et les gens eux-mêmes étaient propres et soignés dans leurs habitudes. Ils acceptaient l'Ancien et le Nouveau Testament en syriaque, bien que des preuves indiquent qu'ils possédaient également les Écritures dans leur propre écriture. Lorsque les écrits divins étaient utilisés dans les services publics, ils étaient traduits par les pasteurs en exercice dans la langue vernaculaire pour permettre au peuple de comprendre ce qui était lu.

Le fait que ces Turcs aient été gouvernés par quatre grands et puissants rois, qui vivaient manifestement à une certaine distance les uns des autres, est une déclaration des plus éclairantes sur ces Turcs. La lettre appliquait le nom de Tartare à toutes les divisions et désignait leur pays sous le nom de Sericon. C'est le nom (comme le souligne Mingana) qui a été donné à

la Chine à l'époque du Christ. Chacun de ces rois régnait sur quatre cent mille familles qui acceptèrent et obéirent aux enseignements et à l'Évangile du Christ. Si chaque famille était composée en moyenne de cinq personnes, cela signifiait que les quatre royaumes avaient une population d'environ huit millions d'habitants, et tous étaient chrétiens.

Les vingt-sept grandes divisions de l'administration ecclésiastique couvrant l'Orient envoyaient des communications non seulement sur les nouveaux développements religieux, mais aussi sur des événements d'importance internationale. Ainsi, en 1009, Abdisho, métropolitain de Merv, directeur de l'Église dans la puissante province du Khorassan, au nord-est de la Perse, écrivit au patriarche Jean pour l'informer que deux cent mille Turcs et Mongols avaient embrassé le christianisme. Il précise que cette conversion s'est produite parce que le roi des Keraïts, peuple répandu dans la région du lac Baïkal, en Sibérie, a été retrouvé errant dans une haute montagne où il a été surpris par une violente tempête de neige. Dans son désespoir, il se considérait comme perdu et rêva ou crut voir un géant lui apparaître en vision et lui dire : « Si tu acceptes le Christ, je te conduirai en lieu sûr ». Ayant promis de devenir chrétien et étant rentré sain et sauf dans son royaume, il chercha des marchands chrétiens qui voyageaient parmi ses tribus et apprit d'eux la voie du salut.

Il convient de mentionner ici le nom du Prêtre Jean, dont les histoires ont agité l'Europe médiévale. Des récits parvenus en Occident font état d'un puissant roi chrétien qui, au fin fond de la Scythie, régnait sur un peuple puissant. Il est connu sous les noms de Prêtre Jean, ou Presbytre Jean. Certains pensent qu'il était roi des Keraïts, et d'autres croient qu'en plus d'être lui-même un grand roi, il était aussi le beau-fils du roi des puissants Karakhitai. L'image de ces nations avec leurs rois redoutés, qui ont tous, ou presque, été amenés au Christ, confirme l'opinion exprimée par Mingana selon laquelle l'Église d'Orient « a été de loin la plus grande église missionnaire que la cause chrétienne ait produite ». ¹⁸ En suivant ses conquêtes évangéliques, on traverse le Turkestan, la Sibérie, la Mongolie, la Mandchourie et le Tibet. On découvre des étendues de territoire plus vastes qu'il ne serait possible d'imaginer dans n'importe quel endroit du globe. On s'intéresse et on se familiarise avec des peuples et des parties des nations de la terre qui, auparavant, n'avaient aucune prétention à attirer l'attention de l'homme. En vérité, l'Église du désert était une merveilleuse Église missionnaire.



LES CONQUÊTES DE GENGIS KHAN

Douze siècles de conquêtes spirituelles toujours plus étendues n'ont pas été accomplis trop tôt par l'Église d'Orient. L'énergie farouche des innombrables tribus de Mongolie et de Sibérie, attisée par les idées nouvelles entendues sur les lèvres des missionnaires, commençait à se manifester comme une menace mondiale. Ces hordes n'avaient besoin que d'un chef de la trempe d'un Jules César pour partir à la conquête, sans jamais s'arrêter jusqu'à faire trembler l'Allemagne, la France et l'Angleterre devant le coup suivant. Au début du treizième siècle, ce chef est apparu. Il s'appelait Gengis, chef des Mongols. Après ses premières victoires sur les tribus environnantes en Sibérie, il prit le titre de khan, ou roi. La façon dont Gengis Khan a conquis toute l'Asie, comment lui et son fils, Ögodeï, ont dévasté l'Europe de l'Est, et dont le pape s'est alarmé à l'annonce de ces nouvelles et a cherché à utiliser l'influence de l'Église d'Orient pour sauver les nations catholiques d'Occident, est une histoire d'une grande importance.



Le nom de « Mongol, » pendant deux siècles après Gengis Khan, a été la terreur de l'Asie centrale. Pourtant, l'origine de la tribu reste obscure. D'un point de vue numérique, ce n'était pas le plus grand des royaumes de Tartarie. Gengis était issu d'un père et d'une mère guerriers, mais il se retrouva orphelin de père alors qu'il n'avait que treize ans. Sa mère prit résolument les rênes du royaume et reprit la suprématie sur la moitié des chefs révoltés. Plus tard, Gengis soumit à nouveau tous les rebelles et entreprit la conquête des royaumes voisins des Keraïts, des Merkits, des Ouïghours et des Naïmans.

Les immenses victoires remportées par Gengis en Chine sont le résultat de stratégies autant que de prouesses. Il savait coordonner des troupes massives réparties sur de vastes territoires et visant des points de conquête distincts. Il était tolérant en matière de religion. Il traitait le christianisme, le bouddhisme, le mahométanisme et d'autres religions avec impartialité ; certaines autorités affirment qu'il les tuait tous de la même manière s'ils se trouvaient sur le chemin de ses conquêtes ou dans les villes vouées à la destruction. Abul Faraj écrit à son sujet qu'il « commandait aux scribes des Ouïghours et ceux-ci enseignaient leurs livres aux enfants des Tatars ». ¹⁹ Législateur de haut niveau, il créa pour le peuple qu'il gouvernait un code de règles que les conquérants ultérieurs furent heureux

d'adopter. Fort de ses victoires en Sibérie, en Mongolie et en Chine, il se tourna vers de nouveaux succès en Asie occidentale et en Europe de l'Est.

De la ruine causée par Gengis Khan, Arminius Vambery écrit :

Bien que déjà âgé de soixante-dix ans, Djenghiz se lança une nouvelle fois à l'assaut de Tanghut, qui s'était rebellé contre lui ; mais il mourut au cours de cette campagne en l'an 624 (1226), laissant derrière lui des traces dans toute l'Asie du feu et de l'épée avec lesquels son amour de la guerre avait dévasté tout un continent ; mais nulle part aussi profondément marquées qu'en Transoxiane, où la civilisation des siècles avait été détruite, et le peuple plongé dans une barbarie profonde dans laquelle le souvenir de sa grandeur passée et son avenir tout entier étaient engloutis. Aucune partie de l'Asie n'a autant souffert des incursions des hordes mongoles que les pays bordant l'Oxus et le Iaxarte...

Il n'est donc pas étonnant qu'en l'espace de cinq courtes années, les grandes routes de l'Asie centrale, par lesquelles les produits de la Chine et de l'Inde étaient acheminés vers l'Asie occidentale et vers l'Europe, aient été désertées ; que les oasis, bien connues pour leur fertilité, soient restées stériles et négligées ; ou, enfin, que le commerce des armes et des bijoux, des soies et des émaux, si célèbre dans tout l'Islam, se soit à jamais effondré. Les villes étaient en ruines, les paysans assassinés ou enrôlés de force dans l'armée mongole, et les artisans envoyés par milliers dans l'Orient le plus lointain pour orner et embellir la demeure du conquérant...

Boukhara et Samarcande ne retrouvèrent jamais leur activité mentale d'antan, et leurs travaux intellectuels furent désormais entièrement consacrés à la casuistique, au mysticisme et à la fausse religion.²⁰

À l'époque de la conquête de la Russie, celle-ci se composait de nombreux petits États indépendants, constamment en guerre les uns contre les autres et nominalement placés sous la suzeraineté commune d'un grand prince ou d'un tsar.²¹ Toutes les villes ravagées par les armées de Gengis furent si complètement effacées de la vue des hommes que le chef mongol put dire, comme il l'a répété à plusieurs reprises à son ennemi déchu, qu'il était « le fléau de Dieu ». Ainsi, alors que ses armées soumettaient le nord de l'empire chinois à l'est et que d'autres armées mongoles conquéraient le nord-ouest de l'Inde, Gengis Khan dévastait également une partie de la Russie et attaquait sur la haute Volga. C'est au cours de cette guerre que la mort l'a emporté.

Il n'était pas un persécuteur du christianisme. Il est dit que l'une de ses épouses, une Kerait de naissance et une proche parente de Prester John, était chrétienne.²² Il légua à ses trois fils son vaste empire, qui s'étendait de la Chine à la Hongrie et à la Pologne. L'un des trois, Ögodeï, fut choisi comme roi des rois pour succéder à son père.

GÜYÜK ÉPARGNE L'EUROPE



Ce sont les terribles guerres menées par Ögodeï qui firent prendre conscience aux nations européennes de la menace de soumission aux Mongols. Batu, l'intrépide et invincible général d'Ögodeï, apparut soudain sur les flancs orientaux de la Pologne et de la Hongrie. On comptait sur la Hongrie pour contenir les Mongols, mais, contre toute attente, elle n'opposa qu'une faible résistance et, pendant plusieurs années, les forces des Tartares passèrent et repassèrent sur ses terres, les pillant, les ravageant et les dévastant. Seul le Saint Empire romain germanique s'interposait désormais entre les conquérants à l'est et la France et l'Angleterre à l'ouest.

Ögodeï mourut en 1241. Les princes furent rappelés de la guerre pour élire un nouveau khan. Pendant qu'ils se réunissaient, la reine mère travaillait avec ardeur à l'élection de son fils préféré, Güyük, et son travail aboutit à son élection. Güyük était un vrai chrétien et, à son époque, le prestige des nombreux chrétiens de ses territoires était très élevé.²³ Mingana raconte que son camp était rempli de chefs d'église, de membres du clergé et d'érudits, et qu'un chrétien du nom de Kaddak était son grand vizir. Sous Güyük, les massacres et les dévastations qui avaient caractérisé le règne de Gengis et d'Ögodeï semblent être arrivés à une fin soudaine. On peut se demander si l'Europe n'a pas été épargnée de la colère des Mongols parce qu'un chrétien, comme Güyük, a été élu au commandement suprême.

Après la mort de Güyük en 1251, la succession passa à Möngke. Tolui, un frère d'Ögodeï, était un puissant général. De Sorgagtani Bagi, l'épouse de Tolui, Mingana montre qu'elle était une autre reine chrétienne, une vraie croyante et la plus sage de toutes.²⁴ Elle fut la mère de trois fils qui devinrent à leur tour investis de la dignité impériale, et tous professaient le christianisme ou possédaient des épouses chrétiennes. Ils s'appelaient Möngke, Houlagu et Kubilaï. L'histoire passionnante de leurs contributions à l'Église d'Orient relève de l'histoire de la Chine, qui fera l'objet d'un chapitre ultérieur.

Alors que l'épée de la destruction planait sur l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre grâce à l'attitude menaçante des habiles généraux d'Ögodeï, le pape décida d'envoyer un émissaire auprès de l'implacable Batu, chef des armées tartares. C'est le frère Jean de Plano Carpini qui fut chargé de cette mission. Il se rendit sur les rives du Dniepr où les légions tartares étaient campées, rencontrant de nombreuses difficultés en chemin. Ne recevant que peu d'attention, il fut précipité sur la Volga, siège de Batu. Mais Batu n'était pas disposé à accepter la proposition, et le frère à l'allure chétive dut se rendre à marches forcées jusqu'au camp central, plus à l'est. Il arriva après la mort d'Ögodeï et avant l'élection du nouvel empereur. Quelques années après le voyage de frère Jean, le roi de France Louis IX chargea frère Guillaume de Rubruck de se rendre au camp central des Mongols, dans l'espoir qu'il puisse convertir l'empereur à la foi romaine. Le frère Guillaume rapporte de nombreux éléments sur les chrétiens assyriens.²⁵ Ce qui nous intéresse le plus est ce que le frère Guillaume de Rubruck dit des chrétiens assyriens (appelés par lui Nestoriens) qu'il a rencontrés lors de ses visites dans ces royaumes. Il les a trouvés dans presque tous les pays qu'il a traversés ; il les a rencontrés dans le pays de Karakhata, où il a remarqué que le peuple turc, appelé Mayman, avait pour roi un Nestorien.²⁶

Les nestoriens, dit-il, se trouvaient dans les régions habitées par les Turcomans. Ils célébraient leurs offices dans la langue de ces derniers et écrivaient des livres dans leur alphabet ; dans toutes leurs villes, on trouvait un mélange de nestoriens.²⁷ Il raconte que dans quinze villes de Cathay, il y avait des nestoriens possédant un siège épiscopal. Le grand secrétaire de l'empereur Möngke, du nom de Bulgai, était un nestorien, dont les conseils étaient presque toujours suivis et qui était l'interprète impérial.²⁸

LES DOCTRINES DES MONGOLS CHRÉTIENS

La faveur prédominante dont les souverains mongols ont longtemps fait preuve à l'égard de l'Église d'Orient indique que les doctrines des Mongols chrétiens étaient celles de l'Église assyrienne. Ce sera davantage le cas lorsque l'on se penchera sur l'histoire ultérieure de ce peuple remarquable. Le début de leur puissance est cependant lié à un fait important dont on peut tirer des conclusions sur le type de christianisme auquel ils se sont ralliés pendant les premières années de leur domination.

Nous revenons sur ce personnage célèbre, Prester John. Le nom de Prester John est lié à une grande révolution qui s'est produite en Tartarie asiatique vers l'an 1000. De nombreux auteurs sincères et dignes de foi racontent qu'un roi des Keraïts s'était converti au Christ. Il avait pris le nom de John et avait été baptisé avec des milliers de ses concitoyens par l'Église d'Orient. Son empire se développa et chaque souverain successif

fut également appelé John. Après environ deux siècles, Gengis Khan conquiert le dernier roi. Le chef mongol victorieux ayant épousé la fille du prêtre-roi tué, la doctrine de l'Église d'Orient acquit une grande influence parmi les Mongols.²⁹ Mosheim raconte que l'Europe fut profondément émue par les informations concernant la richesse, la force et le bonheur de ce royaume chrétien. Le roi du Portugal envoya une ambassade en Abyssinie parce qu'il avait conclu que les doctrines de Prester Jean étaient celles des Abyssins.³⁰ La légation découvrit chez les Abyssins beaucoup de choses analogues à celles rapportées par le Prester Jean.

L'ÉGLISE D'ORIENT DANS L'ÉTENDUE DE SES MISSIONS

L'organisation des croyants orientaux est tout aussi intéressante que les événements mouvementés au milieu desquels ils travaillaient. Depuis l'époque de Timothée, les croyants de toute l'Asie avaient été divisés par l'Église en grandes divisions, de 26 à 30. Chacune d'entre elles était dirigée par un métropolitain ou un président. De temps à autre, éventuellement une fois par an, ces clercs se réunissaient sous l'égide de leur président de sous-province pour rendre compte de la situation des fidèles dans leurs paroisses et pour examiner ensemble les problèmes similaires auxquels ils étaient confrontés. De temps en temps, une grande convention était organisée sous la présidence du métropolitain, avec des délégués des différentes provinces. Lorsque les distances étaient trop grandes pour communiquer facilement avec le catholicos, le chef de Bagdad, le métropolitain devait présenter un rapport au moins une fois tous les six ans.

Il a déjà été question de la pureté de la doctrine et de la pratique de l'Église d'Orient, souvent qualifiée à tort de nestorienne d'après Nestorius. M'Clintock et Strong les considèrent comme les protestants du christianisme oriental. « Les chrétiens de Saint-Thomas, en Inde orientale, sont une branche des nestoriens. Ils doivent leur nom à l'apôtre Thomas, qui est censé avoir prêché l'Évangile dans ce pays. »³¹

Ils étaient entièrement séparés de l'Église de Rome. Edward Gibbon montre que les chrétiens de Saint-Thomas ainsi que les chrétiens syriens n'étaient en aucune façon liés à Rome. Il raconte que lorsque les Portugais, lors de leurs premières découvertes de l'Inde, ont présenté l'image de la Vierge Marie aux chrétiens de Saint-Thomas au XVI^{ème} siècle, ceux-ci ont déclaré : « Nous sommes des chrétiens, pas des idolâtres ». ³²

Voici une liste des doctrines de la branche des chrétiens assyriens de l'Inde appelée les chrétiens de Saint-Thomas. Ces croyants –

1. Condamnaient la suprématie du pape,
2. Affirmaient que l'Église romaine s'était écartée de la foi,

3. N'iaient la transsubstantiation,
4. Condamnait le culte des images,
5. N'utilisaient pas des huiles,
6. N'iaient le purgatoire,
7. N'admettaient pas d'affinité spirituelle,
8. Ne connaissaient rien des confessions auriculaires,
9. N'avaient jamais entendu parler de l'extrême-onction,
10. Permettait au clergé de se marier,
11. N'iaient que le mariage et la consécration soient des sacrements,
12. Célébraient avec du pain levé et consacré par la prière.³³

C'est un fait remarquable que face à des difficultés titanesques, l'Église d'Orient a pu maintenir à travers les âges une si merveilleuse unité de croyance et une si saine vie biblique. « Tout d'abord, dit Etheridge en parlant d'une branche de l'Église d'Orient, l'Église nestorienne a toujours eu une remarquable vénération pour les Saintes Écritures. Leur règle de foi a été et reste la parole écrite de Dieu.³⁴

L'observance du sabbat du septième jour était largement répandue et durable parmi les croyants de l'Église d'Orient et les chrétiens de Saint-Thomas de l'Inde qui n'ont jamais été liés à Rome. Elle s'est également maintenue parmi les groupes qui se sont détachés de Rome après le Concile de Chalcédoine, à savoir les Abyssins, les Jacobites, les Maronites et les Arméniens. Le nombre de ceux qui sanctifiaient le sabbat variait d'un groupe à l'autre ; certains ont tenu plus longtemps que d'autres. Des historiens ecclésiastiques renommés, parlant des nestoriens du Kurdistan, disent : « Les jeûnes nestoriens sont très nombreux, la viande étant interdite pendant 152 jours. Ils ne mangent pas de porc et observent le sabbat et le dimanche. Ils ne croient ni à la confession auriculaire ni au purgatoire et autorisent leurs prêtres à se marier ».³⁵

La pratique du sabbat chez les Abyssins est particulièrement digne d'intérêt. À leur sujet, l'historien Gibbon remarque à juste titre : « Encerclés de toutes parts par les ennemis de leur religion, les Éthiopiens dormirent près de mille ans, oubliant le monde, qui les avait oubliés. »³⁶ Lorsqu'au XVI^{ème} siècle, l'Europe entra à nouveau en contact avec les Abyssins, on découvrit que le septième jour était leur jour de repos hebdomadaire ; le dimanche n'étant qu'un jour d'assemblée. En 1534, fortement pressés par le mahométisme, ils commirent la même erreur que les chrétiens de Saint-Thomas de l'Inde en appelant à l'aide les Portugais, la plus grande puissance navale de l'Europe à l'époque. L'argument suivant fut présenté au Portugal par l'ambassadeur d'Abyssinie lorsqu'on lui demanda pourquoi l'Éthiopie sanctifiait le septième jour :

[Nous sanctifions] le jour du sabbat parce que Dieu, après avoir achevé la création du monde, s'y est reposé : Ce jour, Dieu le nomme le Saint des Saints, c'est pourquoi ne pas le célébrer avec beaucoup d'honneur et de dévotion semble manifestement contraire à la volonté et au précepte de Dieu, qui laissera passer le ciel et la terre plutôt que sa Parole ; et cela d'autant plus que le Christ n'est pas venu pour abolir la Loi, mais pour l'accomplir. Ce n'est donc pas en imitant les Juifs, mais en obéissant au Christ et à ses saints Apôtres, que nous observons ce jour... Nous célébrons le jour du Seigneur à la manière de tous les autres chrétiens, en mémoire de la résurrection du Christ.³⁷

Lorsque les Portugais firent le geste d'envoyer de l'aide aux Abyssins, un certain nombre de Jésuites furent inclus dans la mission, et ils commencèrent immédiatement à gagner l'Église abyssine au catholicisme romain. En 1604, ils incitèrent le roi à se soumettre à la papauté. L'une de leurs premières tentatives fut de faire publier une proclamation du roi interdisant à tous ses sujets, sous peine de sanctions sévères, de continuer à observer le septième jour.³⁸ Une guerre civile s'ensuivit. Les Jésuites furent expulsés et leurs lois annulées.

En ce qui concerne les Jacobites, le célèbre et érudit Samuel Purchas, qui les a visités au début du XVIIe siècle, écrit : « Ils sanctifient le samedi et ne considèrent le jeûne du samedi comme licite que le jour de Pâques. Ils ont un service solennel le samedi. »³⁹

Une autre autorité, Josephus Abudacnus, écrivant au dix-huitième siècle dans son histoire des Jacobites, a déclaré qu'ils se réunissaient chaque sabbat dans leurs temples, ce à quoi l'éditeur ultérieur, J. Nicholai, a ajouté la note de bas de page suivante :

Notre auteur affirme que les Jacobites se réunissaient dans le temple le jour du sabbat, avant le jour dominical, et qu'ils observaient ce jour comme le font également les Abyssiniens, ainsi que nous l'avons vu dans la confession de leur foi par le roi d'Éthiopie Claudius... Il en ressort que les Jacobites ont observé le sabbat ainsi que le jour dominical et qu'ils continuent à le faire.⁴⁰

Alexander Ross écrit que les Maronites observaient également le sabbat et le dimanche.⁴¹ Ainsi, nous voyons comment ces quatre communions orientales, dont trois n'ont jamais marché avec la papauté, ont continué à honorer le sabbat.

Si l'on considère les quelque cinq siècles de domination mahométane en Asie, trois éléments méritent d'être soulignés. Tout d'abord, l'attitude relativement tolérante des dirigeants est réconfortante. Cela ne veut pas dire

qu'il n'y a pas eu de périodes de persécution et d'opposition farouche. Cependant, on ne constate pas de volonté persistante et déterminée d'extirper les chrétiens par des moyens cruels et sanglants. Le motif suprême du conquérant musulman était la soif de pouvoir plutôt qu'une passion fanatique pour tuer et ruiner d'autres religions. Les chefs de l'Islam étaient si continuellement occupés par la guerre entre eux qu'ils n'avaient ni le temps ni le désir de mettre en place dans leurs propres rangs une organisation du clergé fermement attachée à l'obéissance absolue, comme c'était le cas dans la hiérarchie papale. Les dynasties se sont succédées, mais l'Église d'Orient s'est développée et a étendu ses missions à toutes les terres d'Asie.

Deuxièmement, on est surpris par l'organisation splendidement équilibrée qui a dynamisé l'Église d'Orient. Rejetant la polygamie des musulmans, elle n'était pas distraite par les querelles domestiques. Cette même église refusait de mettre l'accent sur la vie célibataire de son clergé, règle qui prévalait dans le bouddhisme et dans le romanisme occidental. Le mariage ayant été conçu par Dieu non seulement pour accroître l'amour, mais aussi pour le purifier, l'Église d'Orient était protégée contre une dégradation des normes telle que celle observée chez les prêtres et les nonnes bouddhistes. Leurs pensées étaient toujours tournées vers leur lieu de rencontre du sabbat, plus chère pour eux que n'importe quelle salle de palais. En d'autres termes, ils obéissaient aux quatre principes divins énoncés dans le premier chapitre de la Genèse : L'adoration du Créateur, l'observation du sabbat, la vie de famille, l'alimentation saine et la tempérance.

Enfin, les membres de l'Église d'Orient n'étaient pas seulement une Église aux activités évangéliques, mais aussi un peuple aux doctrines saines. Il est difficile de dire ce qui est le plus dangereux – une doctrine saine sans évangélisation, ou une évangélisation sans doctrine saine. La première conduit à la froideur dans la religion ; la seconde produit un vaudeville dans la prédication. L'Église d'Orient a évité ces deux extrêmes. Elle a su donner une raison à la foi et, en même temps, elle a fait preuve d'un zèle missionnaire et d'un sens du sacrifice rarement égalés.

¹ Grant, *The Nestorians, or the Lost Tribes*, p. 72.

² Wishard, *Twenty Years in Persia*, p. 18.

³ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, pp. 50, 51.

⁴ Budge, *The Monks of Kublai Khan, Emperor of China*, pp. 30, 31.

⁵ Schaff, *History of the Christian Church*, vol. 3, pp. 731-732, note 2.

⁶ Yohannan, *The Death of a Nation*, p. 102.

⁷ Vambery, *History of Bokhara*, p. 32 ; also p. 89, note 2.

⁸ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 2, p. 183, note ; Saeki, *The Nestorian Monument in China*, pp. 116-118 ; Schaff, *History of the Christian Church*, vol. 3, pp. 732, 732, note ; Draper, *History of the Intellectual Development of Europe*, pp. 290, 291.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

- ⁹ Buchanan, *Christian Researches in Asia*, pp. 146, 147.
- ¹⁰ Parmi tous les monuments qui font revivre les siècles glorieux de l'Église d'Orient, cette pierre, que l'auteur a eu le privilège d'étudier et de photographier, attire le plus l'attention.
- ¹¹ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 9, p. 306.
- ¹² Idem, vol. 9, p. 306.
- ¹³ Idem.
- ¹⁴ Idem, vol. 9, p. 307.
- ¹⁵ Idem, vol. 9, pp. 307, 308.
- ¹⁶ Idem, vol. 10, p. 466.
- ¹⁷ O'Leary, *The Syriac Church and Fathers*, p. 113.
- ¹⁸ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 10, p. 113.
- ¹⁹ Abul Faraj, *Chronography*, vol. 1, p. 354.
- ²⁰ Vambéry, *History of Bokhara*, pp. 137, 138.
- ²¹ Pott, *A Sketch of Chinese History*, p. 81.
- ²² Huc, *Christianity in China, Tartary, and Thibet*, vol. 1, p. 129.
- ²³ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 9, p. 312.
- ²⁴ Abul Faraj, *Chronography*, vol. 1, p. 398.
- ²⁵ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 9, p. 315.
- ²⁶ Rockhill, *The Journey of William of Rubruck*, pp. 109, 110.
- ²⁷ Idem, pp. 141, 142.
- ²⁸ Idem, p. 168.
- ²⁹ Voir Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol.4, pp. 46-50.
- ³⁰ Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, l. 3, cent. 12, pt. 1, ch. 1, par. 7, note 12.
- ³¹ M'Clintock et Strong, *Cyclopedia*, art. "Nestorians".
- ³² Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 47, par. 31.
- ³³ D'Orsey, *Portuguese Discoveries, Dependencies, and Missions in Asia and Africa*, pp. 232, 233.
- ³⁴ Etheridge, *The Syrian Churches*, p. 89.
- ³⁵ Schaff-Herzog, *The New Encyclopedia of Religious Knowledge*, art. "Nestorians" ; aussi, *Realencyclopaedie fur Protestantische Theologie und Kirche*, art. "Nestorianer".
- ³⁶ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 47, par. 38.
- ³⁷ Geddes, *The Church History of Ethiopia*, pp. 87, 88.
- ³⁸ Idem, pp. 311, 312.
- ³⁹ Purchas, *His Pilgrimes*, vol. 8, p. 73.
- ⁴⁰ Abudacnus, *Historia Jacobitarum*, pp. 118, 119.
- ⁴¹ Ross, *Religions of the World*, p. 493.

Les Chrétiens de St. Thomas en Inde

Avec toute son intolérance et ses terreurs, l'Inquisition a été mise en place à Goa (Inde) au XVI^{ème} siècle ; et lorsqu'il a été décidé de soumettre l'Église syrienne à la juridiction papale, cette institution implacable a été utilisée pour l'écraser et pour empêcher l'arrivée d'évêques de Babylone. La soumission fut consommée par le synode de Diamper en 1599, et pendant près de deux générations la tyrannie de Rome perdura, jusqu'à la splendide rébellion de l'Église assyrienne à Coonen Cross.¹

EN INDE, le pays de la couleur et du romantisme, l'Évangile fut proclamé aussi tôt qu'il l'avait été en Italie. Le Christ avait dit à ses disciples d'être ses témoins jusqu'aux extrémités de la terre (Actes 1 : 8) et les apôtres étaient prêts à aller n'importe où. Dotés d'une foi à déplacer les montagnes, ils n'hésitaient pas à évangéliser n'importe quelle tribu ou nation, quelle que soit la situation terrifiante dans laquelle ils se trouvaient.



Un auteur ecclésiastique ancien affirme que lorsque le monde a été partagé pour l'évangélisation, Thomas a été affecté à la Parthie.² Il existe suffisamment de preuves que Thomas a travaillé en Parthie. Les bibliothèques regorgent d'ouvrages relatant la fondation d'églises en Inde par Thomas.³

Les récits qui racontent comment Thomas a suscité et établi le christianisme en Inde constituent un lien intéressant dans la vie des apôtres. Le Maître a choisi des jeunes hommes comme disciples, qui purent poursuivre l'œuvre pendant de nombreuses années après sa crucifixion en l'an 31. Paul fut décapité environ trente-cinq ans plus tard. Thomas a été tué, selon certaines autorités, en 72 sur la côte ouest de l'Inde par la lance d'un Brahmane.⁴ Il est prouvé que l'apôtre Jean, qui vécut jusqu'à l'âge mûr de cent ans (selon Jérôme), dut entendre parler des victoires spirituelles en Inde avant d'écrire son Évangile et le livre de l'Apocalypse.

THOMAS ET L'ÉVANGILE EN INDE

La question de savoir si Thomas a travaillé ou non en Inde a été discutée par de nombreux auteurs, et d'immenses recherches ont été effectuées dans l'espoir de parvenir à une conclusion irréfutable. Il est bien connu que si l'Église du désert a souffert dans un pays, elle a certainement souffert en Inde. Tous sont désireux de savoir qui était le fondateur de cette église. A. Mingana écrit :

La tradition constante de l'Église orientale est que l'apôtre Thomas a évangélisé l'Inde, et il n'y a pas un historien, pas un poète, pas un bréviaire, pas une liturgie, pas un écrivain de quelque sorte que ce soit qui, ayant l'occasion de parler de Thomas, n'associe pas son nom à l'Inde.⁵

J. M. Neale témoigne :

Une tradition constante de l'Église veut que l'Évangile ait été prêché pour la première fois en Inde par l'apôtre saint Thomas. Après avoir évangélisé l'Arabie Heureuse et l'île de Socotra, il arriva à Cranganor, une ville située un peu au nord de Cochin, où résidait alors le plus puissant des princes qui régnaient sur le Malabar. Après avoir accompli de nombreux miracles et fondé une église, il se dirigea vers le sud jusqu'à la ville de Coulan. Après avoir traversé la péninsule, il arriva à Meliapour, une ville proche de la célèbre cité de Madras. Partant de ce port, il prêcha le christianisme en Chine et, de retour à Meliapour, il étendit la connaissance de la foi si largement qu'il suscita l'envie et la haine des brahmanes. Deux d'entre eux, saisissant l'occasion, excitèrent le peuple contre lui ; ils se jetèrent sur lui et le lapidèrent. L'un des brahmanes, remarquant quelques signes de vie chez le saint apôtre, le transperça d'un coup de lance et acheva ainsi son martyre.⁶

M. L'Abbé Huc, le brillant voyageur et écrivain jésuite, dit :

La circonstance que saint Thomas ait prêché en Inde a souvent été remise en question par des auteurs dignes d'attention ; mais nous la trouvons étayée par tant de preuves qu'il semble difficile à un esprit sans préjugés de refuser du crédit à un fait garanti par d'aussi excellentes autorités historiques. Tous les monuments grecs, latins et syriaques proclament que saint Thomas fut l'apôtre des Indes, qui porta le flambeau de la foi dans les régions lointaines où il souffrit le martyre. Certains auteurs ont affirmé qu'il poursuivit ses travaux apostoliques jusqu'en Chine ; la mission et le martyre de saint Thomas dans les Indes ont été mentionnés dans tous les

martyrologes et dans les anciennes liturgies, qui constituent la source la plus pure et la plus authentique de la tradition chrétienne.⁷

W. F. Adeney, citant les origines des Églises arménienne, abyssine et géorgienne, déclare :

L'Église syrienne de l'Inde, qui revendique saint Thomas comme son fondateur – toutes ces Églises indépendantes dans des régions situées en dehors de l'Empire romain – retiendront notre attention plus tard, car, comme elles sont restées indépendantes jusqu'à nos jours, nous voudrions connaître le cours de leur histoire au fil des siècles.⁸

Le témoignage de J. D. D'Orsey est le suivant :

Parmi les ombres qui couvrent les traditions des chrétiens de Saint Thomas, le récit suivant semble posséder la plus grande probabilité et s'approcher le plus de la vérité. Après avoir établi le christianisme en Arabie Félix et dans l'île de Dioscorides (aujourd'hui appelée Socotra), le saint apôtre débarqua à Cranganor, qui était alors la résidence du roi le plus puissant de la côte de Malabar. Nous savons, par les historiens du peuple chrétien, par Josèphe et par les livres sacrés eux-mêmes, dans le récit du miracle de la Pentecôte, qu'avant la naissance de Jésus-Christ, un grand nombre de ses habitants sortirent de la Judée, et qu'ils furent dispersés en Égypte, en Grèce et dans plusieurs pays d'Asie. Saint Thomas apprit que l'une de ces petites colonies s'était installée dans un pays voisin de Cranganor. L'amour de sa nation enflamma son zèle ; et fidèle à l'ordre de Jésus-Christ qui avait enjoint à ses apôtres d'annoncer la foi aux Juifs, avant de se tourner vers les Gentils, il se rendit dans le pays que ses compatriotes avaient choisi pour asile ; il leur prêcha l'Évangile, les convertit, et changea leur synagogue en une église chrétienne. Ce fut le berceau du christianisme en Inde.⁹

L'ENTRÉE DU CHRISTIANISME EN INDE

À l'époque de l'apôtre Thomas, une autorité affirme que « cent vingt grands navires partaient chaque année d'Égypte pour l'Inde ». ¹⁰ Témoins des vastes échanges commerciaux entre Rome et ces pays orientaux avant et après Jésus-Christ, de grandes quantités de pièces de monnaie romaines ont été trouvées dans les terres du sud de l'Inde. Theodor Mommsen a évalué à cinq cent mille livres sterling la valeur des pièces romaines

envoyées chaque année en Inde.¹¹ Rien ne rend donc improbable l'évangélisation pionnière de la Parthie et de l'Inde par l'apôtre Thomas.

L'apôtre Paul pouvait dire en son temps de ceux qui avaient répandu l'Évangile : « Leur voix a parcouru toute la terre, et leurs paroles sont allées jusqu'aux extrémités de la terre » (Romains 10 : 18) ; considérez le nombre de nations représentées à Jérusalem le jour mémorable de la Pentecôte, et le caractère de leurs représentants : « Des hommes pieux, de toutes les nations qui sont sous le ciel », dit-on. Qui étaient-ils ? « Parthes, Mèdes, Élamites, ceux qui habitent la Mésopotamie... Crétois et Arabes. » (Actes 2 : 5, 9-11)

L'histoire de la Pentecôte s'est répandue comme sur les ailes du vent lorsque ces visiteurs sont rentrés avec enthousiasme dans leurs maisons et leurs foyers. La tradition veut que Thomas ait atteint l'Inde peu après la Pentecôte.¹²

Une autre situation qui a favorisé l'expansion rapide de l'Évangile en Orient fut la dispersion des Juifs dans toute l'Asie. La descendance d'Abraham couvrait l'Orient ; il n'y avait guère de pays ou de ville où elle n'était pas allée. Ces descendants célébraient leurs jours saints d'une manière qui rappelait leurs associations juives.¹³ Les débuts du christianisme à Édesse (l'actuelle Urfa en Asie mineure), le premier centre intellectuel de la propagation du christianisme en Orient, eurent lieu parmi les Juifs.¹⁴ En fait, les Juifs ont longtemps constitué la majeure partie de l'Église naissante.¹⁵

La langue araméenne a constitué un autre moyen de diffusion de l'Évangile en Orient. L'hébreu, le syriaque et l'araméen – ce dernier étant la langue maternelle du Christ – étaient des langues apparentées. L'histoire raconte que Josèphe, le célèbre auteur juif de l'époque des apôtres, a écrit ses Guerres des Juifs d'abord en araméen, puis en grec, en raison du grand nombre de lecteurs araméens en Orient. L'araméen avait largement pénétré l'empire parthe, y compris Séleucie-Ctésiphon, la brillante capitale jumelle de cet empire.¹⁶

LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME EN INDE

Naturellement, l'Église d'Orient dont le fondateur était Thomas, n'accordait aucune valeur à l'affirmation selon laquelle Pierre était le « rocher » sur lequel le Christ bâtirait son Église et qu'il ne donnerait les « clés » qu'à Pierre. La différence entre l'Église de l'Inde, qui fait remonter ses origines à l'apôtre Thomas, et l'Église de Rome, qui fait remonter ses origines à l'apôtre Pierre, est une différence de doctrines et de pratiques. Ce contraste apparaît dans le récit que fait l'historien Gibbon de la première

rencontre entre les Jésuites, lorsqu'ils sont arrivés sur la côte de l'Inde, et les chrétiens de Saint-Thomas. Il écrit :

Lorsque les Portugais ouvrirent pour la première fois la navigation vers l'Inde, les chrétiens de Saint-Thomas étaient installés depuis des lustres sur la côte de Malabar... Le titre de Mère de Dieu était pour eux une offense, et ils mesuraient avec une avarice scrupuleuse les honneurs de la Vierge Marie, que la superstition des Latins avait presque élevée au rang de déesse. Lorsque son image fut présentée pour la première fois aux disciples de saint Thomas, ils s'exclamèrent avec indignation : « Nous sommes des chrétiens, pas des idolâtres ! »¹⁷

Combien le monde doit à la courageuse position prise par le christianisme en Inde, l'homme ne saura jamais avant le jugement. Pendant les six cents premières années, les églises de l'Inde du Sud luttèrent avec succès contre le bouddhisme dominant ; puis, pendant les mille années suivantes, elles se battirent contre un



hindouisme dégradé et rusé. Mais la véritable lutte commença au XVII^{ème} siècle, lorsque les Jésuites, soutenus par les canons du Portugal, entrèrent dans leurs paroisses. Ce ne sont donc pas les missionnaires de Rome qui furent les premiers à pénétrer en Inde. Le type de foi néo-testamentaire implanté pour la première fois sur la côte de Malabar il y a [deux mille] ans est toujours là et ressemble à celui du reste du monde protestant.

Pendant seize cents ans, les chrétiens de Saint-Thomas refusèrent de placer l'Église au-dessus de la Bible. Ils trouvaient leur point de départ dans les Saintes Écritures, plutôt que dans la phrase à la mode selon laquelle l'Église était « instinctivement animée par la vie céleste ». Ils refusaient d'accepter l'enseignement selon lequel seul le clergé, et non les laïcs, était capable d'interpréter la Bible. En conséquence, ils s'accrochaient aux Écrits sacrés comme étant le seul canal par lequel l'influence salvatrice et transformatrice du Saint-Esprit pouvait œuvrer. Ils refusaient de choisir le salut par les sacrements plutôt que par les Écritures. « Les paroles que je vous dis sont esprit et vie », a dit Jésus (Jean 6 : 63) et ils chérissaient son avertissement.

« Toute tentative, écrit Mingana, de parler du christianisme primitif en Inde comme étant différent de l'Église syrienne orientale est, à notre avis, vouée à l'échec. Le christianisme en

Inde faisait partie intégrante de l'Église qui a commencé à se développer vigoureusement vers la fin du premier siècle dans la vallée du Tigre. »¹⁸

C'est à cette époque qu'eurent lieu trois grandes révolutions importantes, l'une au sein de la chrétienté, l'autre dans l'Empire parthe et la troisième dans l'Empire romain. La première révolution s'est produite lorsque l'Église d'Orient a définitivement rompu avec l'Occident en élisant Papas de Séleucie comme chef suprême indépendant (285 ap. J.-C.), reconnaissant ainsi l'importance d'une organisation autonome régulière qui lui soit propre. Pourquoi ce nouveau catholicos, dix ans après son élection, a-t-il fait de l'Inde l'une des plus grandes divisions ecclésiastiques du monde et ordonné David de Bassorah, célèbre pour ses connaissances, comme premier directeur de la nouvelle division ?¹⁹ La réponse n'est pas loin. Les Perses, poussés par un zoroastrisme fanatique, s'organisèrent avec une force nouvelle, attaquèrent et renversèrent les Parthes. Les croyants se trouvaient dans une situation nouvelle. Comme l'empire perse victorieux était intolérablement zoroastrien, ou mithraïste, il était nécessaire que l'Église d'Orient réponde à la nouvelle situation par une nouvelle organisation. C'est ce qu'elle a fait en élisant Papas comme catholicos.

La troisième révolution est le compromis entre le christianisme et le paganisme. L'empereur Constantin a jugé avantageux d'être à cheval sur cette question. La dernière persécution païenne contre les croyants du Nouveau Testament faisait rage lorsque Constantin prit la pourpre impériale et décréta la fin des hostilités religieuses. Sa loi du dimanche de 321 était un appât lancé aux chrétiens compromettants et un apaisement pour les Romains qui glorifiaient le jour exalté par les zoroastriens adorateurs du soleil.

Mais Constantin ne s'arrêta pas là. Les persécutions reprirent. Cette fois, elles ne visèrent pas tous les chrétiens, mais les églises qui étaient déterminées à défendre la foi transmise aux saints une fois pour toutes. Elles s'enfuirent. La haine des Romains par les Perses signifiait la haine du nouveau christianisme romain et la sympathie pour les croyants de l'Évangile. C'est pourquoi les réfugiés, qui comptaient parmi les meilleurs membres de l'Église en Europe, suivirent les traces de leurs frères persécutés par la Rome païenne cent ans plus tôt et rejoignirent l'Église d'Orient. Suite à cette croissance de l'Église assyrienne, une nouvelle migration de croyants, composée de mécaniciens qualifiés, de marchands, d'artisans et de membres du clergé, est partie pour l'Inde en 345.

Il est étonnant de constater la rapidité avec laquelle la cécité s'est installée dans la hiérarchie de l'Occident après le concile de Nicée. Le Moyen-Âge, destiné à assombrir les terres papales pendant un millier

d'années, se prolongeait. En Orient, une lumière se fit jour. L'Église du désert était l'arche qui transportait les écrits sacrés de l'âge apostolique à l'aube de la liberté moderne. Lors de ses recherches en 1812, Claudius Buchanan trouva parmi les chrétiens de Saint-Thomas de la côte de Malabar un exemplaire de la Bible qui, selon lui, se trouvait parmi eux depuis les jours précédant le Concile de Nicée. C'est ainsi qu'il écrit : « Dans chaque église et dans de nombreuses maisons privées, on trouve ici des manuscrits en langue syriaque, et j'ai réussi à me procurer quelques copies anciennes et précieuses des Écritures et d'autres livres, écrits à différentes époques et en différents caractères ». Il écrit à propos d'une autre ville de Travancore : « J'y ai trouvé un grand nombre de manuscrits de valeur »²⁰

LE CHRISTIANISME EN INDE PENDANT LE MOYEN-ÂGE

Après avoir reçu un rapport de l'Inde sur la situation des chrétiens de Malabar, le catholicos envoya Thomas, un marchand, avec des ecclésiastiques, des diacres, des artisans et des ouvriers qualifiés (une compagnie de trois mille personnes) pour s'installer parmi les frères à Travancore (vers 345 après J.-C.). Le roi de Malabar les accueillit avec bienveillance et leur accorda des privilèges sociaux et commerciaux de grande valeur. Certains pensent que ces privilèges accordés par le roi Perumal plaçaient ces chrétiens et leurs disciples au rang de la noblesse.

Pendant plus de cent ans, de nouveaux groupes de croyants ne cessaient d'arriver de Perse. Le règne de Shapur II, qui régnait sur la Perse après l'adoption du christianisme dans l'Empire romain par Constantin, a duré plus de soixante ans. Lorsque la Perse était en paix, les croyants primitifs venant de l'Ouest étaient bien traités, mais il en allait différemment en temps de guerre. Les deux empires étant en conflit après la mort de Constantin, il était naturel que les zoroastriens se méfient de tous les chrétiens et prétendent qu'ils étaient des espions à la solde de l'Empire romain. On comprend donc aisément que l'Inde ait pu devenir un refuge pour les persécutés.

L'existence de chrétiens en Inde a frappé l'imagination des croyants européens, comme en témoignent les nombreuses références à ce fait que l'on trouve dans les écrits des deuxième, troisième et quatrième siècles.

L'esprit évangélique et simple manifesté par la grande révérence de ces chrétiens pour les Saintes Ecritures les caractérisait comme n'étant ni papaux ni juifs. Mingana écrit : « Le cinquième siècle s'ouvre sur une chrétienté indienne tellement développée qu'elle est capable d'envoyer ses prêtres se former dans les meilleures écoles de l'Église syrienne orientale

et d'assister les docteurs de cette Église dans leur révision des anciennes traductions syriaques des épîtres pauliniennes. »²¹

C'est ainsi qu'au début de l'année 500 après J.-C., on trouve des communautés de chrétiens assyriens dans toute l'Inde. Fidèles à leur vie missionnaire évangélique, ils se réunissaient pour le culte le jour du sabbat.²² Lorsque les prêtres de Rome entrèrent en Inde mille ans plus tard, la haine papale stigmatisa l'église persécutée en la qualifiant de judaïsante. Ces chrétiens de St. Thomas veillaient attentivement à la formation spirituelle de leurs enfants, n'ayant pour eux pas d'autre but dans la vie que d'en faire des ministres ou des missionnaires. Leurs écoles étaient à la hauteur des meilleures écoles du monde et dépassaient de loin celles de nombreux pays. La rapidité et la facilité du transport maritime direct entre l'Égypte et le sud de l'Inde, ainsi qu'entre le golfe Persique et la même destination, leur permettaient de rester en contact avec la pensée et l'érudition d'autres pays. Ils n'étaient pas arrivés par ignorance aux doctrines qu'ils défendaient, mais avaient fondé leur foi d'abord sur le fait qu'elle avait été transmise directement par les apôtres, et ensuite sur la prière et l'étude pieuse. « Cette union de l'Église de l'Inde avec celle de Mésopotamie et de Perse est rendue plus évidente par un autre érudit de l'école d'Édesse, Mana, évêque de Riwardashir, qui écrivit en persan (c'est-à-dire en pahlavi) des discours religieux, des cantiques et des hymnes, et traduisit du grec en syriaque les œuvres de Diodore et de Théodore de Mopsuestia et les envoya toutes en Inde ».²³

Les chrétiens assyriens n'étaient pas seulement des érudits, des traducteurs et des ecclésiastiques, mais aussi des voyageurs. Cosmas, qui résidait près de Babylone, très connu pour ses explorations dans la première moitié du sixième siècle, navigua si souvent dans les mers indiennes qu'on l'a appelé Indicoplustes (voyageur de l'Inde). Cosmas était personnellement en contact avec le patriarche de l'Église assyrienne. Dans ses célèbres passages révélant l'étendue de l'Église d'Orient, dont il était membre, il dit qu'il y avait un nombre infini d'églises avec leur clergé et un grand nombre de chrétiens parmi les Bactriens, les Huns, les Perses, les Grecs, les Élamites et le reste des Indiens.²⁴

Dans le récit de ses explorations à Ceylan, Cosmas raconte que l'île abrite une église de chrétiens perses, avec un presbytre nommé depuis la Perse et un diacre, et qu'elle est bien pourvue de tous les objets nécessaires à la célébration du culte public. Commentant ces faits, Mingana écrit : « Les citations ci-dessus de Cosmas prouvent non seulement l'existence de nombreuses communautés chrétiennes parmi de nombreux peuples d'Asie centrale, en Inde et dans les districts environnants, mais aussi la subordination de toutes ces communautés au patriarcat nestorien de Séleucie et de Ctésiphon ».²⁵

Ce que Cosmas a écrit sur l'île de Socotra dans l'océan Indien, située directement sur le trajet maritime entre l'Égypte et le sud de l'Inde, est significatif. Selon lui, tous les habitants étaient des chrétiens assyriens. Ce que son successeur dans les voyages, le célèbre voyageur italien Marco Polo, qui appartenait à l'Église papale, a écrit sur Socotra en 1295 – suffisamment longtemps après Cosmas pour voir le siège de l'Église déplacé de Séleucie à Bagdad – est également révélateur :

Leur religion est le christianisme, ils sont dûment baptisés et sont sous le gouvernement, tant temporel que spirituel, d'un archevêque, qui n'est pas soumis au pape de Rome, mais à un patriarche qui réside dans la ville de Bagdad, par lequel il est nommé. Ou bien il est élu par le peuple lui-même, et son choix est confirmé.²⁶

Nicolo de Conti, un autre voyageur de renom, a écrit vers 1440 à propos du même endroit : « Cette île produit l'aloès de Socotrine, a une circonférence de six cents miles et est en grande partie habitée par des chrétiens nestoriens ».²⁷

Vers l'an 774, des renforts arrivèrent de l'Ouest. Cet événement a manifestement rehaussé la réputation des chrétiens de Malabar aux yeux du roi régnant. Il délivra une de ces chartes en cuivre, si familières dans l'histoire de l'Inde, à Iravi Corttan, manifestement le chef de la communauté chrétienne. Cette charte le reconnaissait en tant que marchand souverain du royaume de Kerala et élevait manifestement les chrétiens à un niveau considérablement supérieur à celui de leur environnement païen.²⁸

Environ cinquante ans après l'arrivée du contingent de 774, la providence de Dieu permit l'arrivée de nouveaux renforts. Il s'agissait manifestement d'un afflux de chrétiens en Perse qui, à cette époque, représentaient une grande partie de la population du pays. Ils refusèrent de s'installer égoïstement au milieu de l'opulence de leur patrie. Un contingent d'hommes remarquables et leurs familles partirent pour Travancore. À cette époque, le mahoméтанisme était devenu tout-puissant en Iran, mais il ne s'était pas encore imposé dans la majeure partie de l'Inde. Guidés par la prière de la foi, deux éminents responsables de l'Église d'Orient conduisirent cette colonie chrétienne jusqu'au royaume du Kerala.²⁹

Ces nouveaux arrivants arrivèrent en 822. Ils furent reçus avec les honneurs et un futur statut de pouvoir et de privilèges leur fut accordé dans une charte de cinq plaques de cuivre.³⁰ C'est donc dans un royaume de l'Inde, encore suffisamment fort pour repousser les envahisseurs étrangers, qu'arrivèrent les nouvelles recrues chrétiennes. Les privilèges accordés à l'époque sur les plaques de cuivre permirent à l'église autochtone

d'accéder à une position d'indépendance sur le plan politique par rapport à son environnement païen ; sur le plan social, ils les placèrent à côté des brahmanes ; et sur le plan spirituel, ils lui donnèrent la liberté de vivre sa vie religieuse. Tout cela révèle la force de l'Église sur la côte de Malabar au IX^{ème} siècle.

Concernant leur statut sept siècles plus tard, William W. Hunter écrit : « Les Portugais les ont trouvés fermement organisés sous l'égide de leurs chefs spirituels, évêques, archidiacres et prêtres, qui agissaient en tant que leurs représentants dans leurs relations avec les princes indiens. Pendant longtemps, ils eurent leurs propres rois chrétiens et, plus tard, leurs propres chefs ». ³¹ Répartis sur l'ensemble du territoire, ils possédaient une organisation simple, pratique et forte. Chaque communauté placée sous l'autorité d'un directeur spirituel suprême s'efforçait de maintenir une école supérieure. Les diplômés de ces établissements d'enseignement rejoignaient les savants séminaires théologiques d'Assyrie.

Les Portugais arrivèrent en 1500. Les Jésuites suivirent peu après. On prit soin de brûler tous les documents de ces communautés « hérétiques », sans quoi plus de détails sur la date et le lieu auraient pu être donnés. ³² Néanmoins, les historiens séculiers et ecclésiastiques nous ont transmis suffisamment d'informations pour nous donner une idée juste de leurs activités. Il y a aussi les observations faites par les voyageurs européens et musulmans. ³³ Marco Polo a décrit qu'il y avait six grands rois et royaumes au cœur de l'Inde, dont trois étaient chrétiens, les trois autres étant mahométans. « Le plus grand des six, » dit-il, « est un chrétien. » ³⁴

L'Église du désert de l'Inde a continué à se développer tout au long des treizième, quatorzième et quinzième siècles. Après cela, elle est entrée dans sa lutte fatale avec les Jésuites. Mingana présente le témoignage important de Marignolli qui, dans ses « Souvenirs de voyage en Orient, » parle des chrétiens indiens comme étant les maîtres des aciéries et les propriétaires des épices du sud de l'Inde. ³⁵ Nicolo de Conti, un autre voyageur en Inde au même siècle, nous dit que les Nestoriens « étaient dispersés dans toute l'Inde de la même manière que les Juifs parmi nous ». ³⁶ Pour illustrer la prudence de leur mode de vie, Conti ajoute que, bien qu'ils soient dispersés dans toute l'Inde, ils sont les seules exceptions en matière de polygamie. Il raconte qu'il a rencontré un homme du nord de l'Inde qui lui a dit qu'il y avait un royaume à vingt jours de voyage de Cathay (nord de la Chine) où le roi et tous les habitants étaient nestoriens, et qu'il était venu en Inde pour se renseigner sur ces mêmes chrétiens. Conti observe que les églises des chrétiens de ce royaume qu'il avait décrit étaient plus grandes et plus puissantes que celles de l'Inde. ³⁷

Louis de Varthema a écrit un livre très intéressant sur son itinéraire en Asie du Sud au quinzième siècle. Il parle des chrétiens de Saint-Thomas

qu'il a rencontrés sur la côte de Malabar en 1505, et décrit également la tombe réputée de Saint-Thomas, à une courte distance de Madras, sur la côte de Coromandel.³⁸

Il raconte une curieuse histoire sur les marchands des chrétiens de Saint-Thomas qu'il a rencontrés au Bengale :

Ils dirent qu'ils venaient d'une ville appelée Sarnau (au Siam) et qu'ils avaient apporté pour la vente des étoffes de soie, du bois d'aloès, du benjoin et du musc. Lesquels chrétiens dirent que dans leur pays il y avait beaucoup de seigneurs également chrétiens, mais qu'ils étaient soumis au grand khan (de) Cathai (Chine). Quant à l'habillement de ces chrétiens, ils étaient vêtus d'un kebec (jerkin) fait de plis, et les manches étaient piquées de coton. Sur leur tête, ils portaient un bonnet d'une palme et demie de long, fait d'étoffe rouge. Ces hommes sont aussi blancs que nous et avouent qu'ils sont chrétiens... Nous partîmes de là avec lesdits chrétiens, et nous nous dirigeâmes vers une ville appelée Pego (en Birmanie), distante de Banghella (Bengale) d'environ mille miles. Au cours de ce voyage, nous avons traversé un golfe (de Martaban) vers le sud, et nous sommes arrivés à la ville de Pego.³⁹

Varthema était de confession papale et reconnaissait que la religion de la région de Pego était différente. Il raconte que le roi « a avec lui plus d'un millier de chrétiens du pays qui vous a été mentionné plus haut, c'est-à-dire des nestoriens de Sarnau ». ⁴⁰ Lui et ses compagnons de voyage conclurent un marché avec les chrétiens : ils leur serviraient de guides pendant qu'ils visiteraient les îles de Sumatra, Java, Bornéo et Maluko. Cette église missionnaire exceptionnelle se caractérise par le fait que ses membres ne se contentèrent pas de planter les graines de leur foi en Perse, en Inde et en Chine, mais qu'ils étendirent également leur travail le long du détroit de Malacca à Sumatra, Java, Bornéo et aux îles aux épices. Il est écrit qu'en 1503, le catholico Elie V a ordonné trois métropolitains et en a envoyé un en Inde, un en Chine et un à Java.

Ces églises se sont accrochées au fil des ans à la foi simple qui leur avait sans doute été transmise par l'apôtre Thomas. Après avoir remporté de grandes victoires sur le paganisme, elles allaient connaître leur plus grande épreuve avec l'arrivée des Jésuites au XVI^{ème} siècle.

¹ Rae, *The Syrian Church in India*, pp. 196, 197.

² Eusebius, *Ecclesiastical History*, b. 3, ch. 1, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2d Series, vol. 1.

³ Lorsque l'auteur s'est rendu à Miramon, dans le royaume de Travancore, au sud de l'Inde, où se tient chaque année le plus grand camp meeting du monde, les chrétiens de Saint-Thomas lui

indiquèrent avec enthousiasme l'endroit où l'apôtre Thomas avait construit une église. « Vous voyez, » disaient-ils, « cette ferme là-bas ? » Cette ferme se trouve à l'endroit où l'apôtre Thomas a fait ses premiers convertis. »

⁴ Neale, *A History of the Holy Eastern Church*, vol. 1, General Introduction, p. 145.

⁵ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 10, pp. 447, 448.

⁶ Neale, *A History of the Holy Eastern Church*, vol. 1, General Introduction, p. 145.

⁷ Huc, *Christianity in China, Tartary, and Thibet*, vol. 1, pp. 17, 18.

⁸ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, p. 297

⁹ D'Orsey, *Portuguese Discoveries, Dependencies, and Missions in Asia and Africa*, pp. 63, 64.

¹⁰ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 10, p. 90.

¹¹ Idem, vol. 10, p. 94

¹² *The Catholic Encyclopedia*, art. "Thomas".

¹³ Couling, *The Luminous Religion*, pp. 7-10.

¹⁴ Burkitt, *Early Eastern Christianity*, p. 34.

¹⁵ *The Catholic Encyclopedia*, art. "Calendar".

¹⁶ Rae, *The Syrian Church in India*, pp 70-72.

¹⁷ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 47, par. 31.

¹⁸ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 10, p. 440.

¹⁹ Keay, *A History of the Syrian Church in India*, p. 17.

²⁰ Idem, p. 140

²¹ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 10, p. 459.

²² Mingana prouve que dès l'an 225 de notre ère, il existait de grands évêchés ou conférences de l'Église d'Orient s'étendant de la Palestine à l'Inde et autour d'elle. En 370, le christianisme abyssin (une église observant le sabbat) était si populaire que son célèbre directeur, Musaeus, voyagea beaucoup en Orient pour promouvoir l'église en Arabie, en Perse, en Inde et en Chine. En 410, Isaac, directeur suprême de l'Église d'Orient, organisa un concile mondial – stimulé, selon certains, par le voyage de Musaeus – auquel participèrent les délégués orientaux de quarante grandes divisions métropolitaines. En 411, il nomma un directeur métropolitain pour la Chine. Ces églises sanctifiaient le septième jour, comme le montrent les célèbres témoignages de Socrate et Sozomène, historiens catholiques romains (vers l'an 450), selon lesquels toutes les églises du monde entier sanctifiaient le samedi, à l'exception de Rome et d'Alexandrie, qui étaient les deux seules à exalter le dimanche. Un siècle plus tard (vers l'an 540), Cosmas, le célèbre voyageur du monde, membre de la grande Église d'Orient, témoignait du nombre multiplié d'églises de sa foi qu'il avait vues en Inde et en Asie centrale et de celles dont il avait appris l'existence en Scythie et en Chine. Dans les pages précédentes, nous avons parlé des Églises irlandaise, écossaise, galloise et anglaise qui observaient le sabbat dans les îles britanniques au cours de ces mêmes siècles et jusqu'en 1200. Nous nous sommes attardés sur les Pauliciens, les Petrobrusiens, les Passagiens, les Vaudois, les Insabbatati, en tant que grands organismes observant le Sabbat en Europe jusqu'en 1250. Nous avons parlé des sabbatariens de Bohême, de Transylvanie, d'Angleterre et de Hollande entre 1250 et 1600, comme l'attestent Cox, Jones, Allix et Guillaume de Neubourg. Nous avons mentionné les innombrables églises sabbatistes chez les Grecs, les Abyssins, les Arméniens, les Maronites, les Jacobites, les Scythes et la grande Église d'Orient (également entre 1250 et 1600), avec des preuves à l'appui provenant d'autorités compétentes. Au cours des siècles, les doctrines de tous ces organismes qui observaient le sabbat étaient relativement pures, et la vie de leurs membres était simple et sainte. Ils étaient exempts de cérémonies non scripturaires résultant de la tradition. Ils recevaient l'Ancien Testament et toute la Bible faisait autorité.

²³ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 10, p. 460.

²⁴ Idem, vol. 10, p. 462.

²⁵ Idem.

²⁶ Komroff, *The Travels of Marco Polo*, p. 311.

²⁷ Major, *India in the Fifteenth Century, Travels of Nicolo Conti*, p. 20.

²⁸ Rae, *The Syrian Church in India*, p. 155.

²⁹ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, pp. 520, 521.

³⁰ Deux de ces plaques furent montrées à l'auteur par Mar Thomas (le mot « Mar » est leur titre pour désigner le clergé de rang officiel), chef suprême des chrétiens de Saint-Thomas, dans le

19. LES CHRÉTIENS DE ST. THOMAS EN INDE

quartier général de son église à Tiruvalla, Travancore. Les trois autres plaques, aujourd'hui en possession du chef des jacobites à Kottayam, ne purent pas être vues car il était absent de l'église au moment de ma visite.

³¹ Hunter, *The Indian Empire*, p. 240.

³² Neale, *A History of the Holy Eastern Church*, vol. 1, General Introduction, p. 148.

³³ Smith, *The Oxford History of India*, p. 300.

³⁴ Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, vol. 2, p. 427.

³⁵ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 10, p. 487.

³⁶ Major, *India in the Fifteenth Century*, Travels of Nicolo Conti, p. 7.

³⁷ Idem, p. 33.

³⁸ Temple, *The Itinerary of Ludovico di Varthema of Bologna From 1502 to 1508*, pp. 59, 60.

³⁹ Idem, pp. 79, 80.

⁴⁰ Idem, Preliminary Discourse, p. lxxix.

Le grand combat en Inde

Outre la chasse aux hérétiques, aux juifs, aux nouveaux chrétiens et à tous ceux qui étaient accusés de judaïser (c'est-à-dire de se conformer aux cérémonies de la loi mosaïque, comme ne pas manger de porc, assister à la célébration du sabbat, participer à l'agneau pascal, etc.), les inquisiteurs goanais remplissaient également leurs cachots de personnes accusées de magie et de sorcellerie.¹

TANDIS QUE l'Église d'Orient se développait en Inde et en Orient, les événements en Occident se précipitaient vers la crise qui allait dissiper les ténèbres du Moyen-Âge. Le conflit entre les systèmes établis et la parole de Dieu s'était précipité. En 1517, Luther avait pris position pour les Saintes Écritures, et celles-ci étaient remises à leur juste place. Le Moyen-Âge disparaissait.

C'est à cette époque que fut créé un nouvel ordre monastique catholique, qu'on appelle la Compagnie de Jésus, généralement connue sous le nom de Jésuites. Il fut clairement créé dans le but de récupérer, si possible, ce qui était perdu, de réparer ce qui avait été endommagé, de fortifier et de garder ce qui restait, et de faire progresser la renaissance de la papauté.² Avant que l'Espagne et le Portugal n'eurent été atteints par le pouvoir réformateur d'un protestantisme naissant, l'ordre des Jésuites avait conclu une alliance sûre avec les monarchies de ces pays. Ce fut une nuit sombre pour les chrétiens de Saint-Thomas lorsque les Jésuites, soutenus par les forces armées du Portugal, arrivèrent en Inde.

C'était le lot du Portugal d'ériger un étonnant empire en Orient. Il est surprenant de constater à quel point le public se souvient peu de ces sept régions saisies par les hommes de guerre portugais et entièrement revendiquées par la couronne comme domaine impérial, un acte auquel le pape a donné son accord.³ Si l'on exclut les établissements de la côte ouest de l'Afrique, cette vaste domination coloniale peut être divisée en plusieurs parties :

- (1) la côte orientale de l'Afrique avec les îles adjacentes,
- (2) les côtes sud de l'Arabie et de la Perse,
- (3) les côtes du Baloutchistan et du nord-ouest de l'Inde,

(4) la côte ouest de l'Inde, où se trouvait, comme l'appelaient les Portugais, la « plus noble ville de Goa ».

(5) la côte est de l'Inde

(6) la côte ouest de ce qui est aujourd'hui la Birmanie et les États malais,

(7) la côte de Singapour jusqu'au Siam, l'Indochine et la Chine, jusqu'à l'île de Macao.

Si l'on s'étonne des exploits palpitants des cavaliers portugais qui ont soumis ces royaumes d'outre-mer, on est obligé de déplorer leur fanatisme et leur cruauté. Comme le dit J. D. D'Orsey : « La religion, ou plutôt le fanatisme religieux, était le principe inspirateur, le ressort même de chaque mouvement de chaque exploit héroïque. Leurs guerres étaient plutôt des croisades que des luttes patriotiques ».⁴

Un incident illustrant la cruauté qui a finalement causé la chute des envahisseurs peut être cité. Lors de la troisième expédition du Portugal (1502 ap. J.-C.), commandée par Vasco de Gama, une flotte de vingt navires fait voile vers Calicut. Lors de l'expédition précédente, le zamorin (souverain) du royaume hindou de Calicut avait été incité par des marchands de biens arabes à s'en prendre aux Portugais, et Gaspar Correa, un ami cher de Vasco, avait alors été assassiné. Les motivations de Vasco da Gama dans cette nouvelle expédition étaient de punir les musulmans pour cette mort, ainsi que pour leurs insultes à l'égard du catholicisme. En chemin, il rencontra un navire océanique rempli de pèlerins musulmans revenant de La Mecque. Les Arabes, connaissant la supériorité des Portugais, offrirent une forte rançon, qui fut acceptée. Néanmoins, l'ordre fut donné de mettre le feu au bateau. Les désespérés parvinrent à éteindre les flammes, mais Da Gama ordonna de les rallumer. On raconte que des mères ont brandi leurs enfants vers de Da Gama, implorant sa pitié. La conflagration était si terrible qu'un auteur l'a comparée aux feux de l'enfer.⁵ Néanmoins, les Jésuites restèrent froids face à l'horreur de l'acte, affirmant qu'il s'agissait simplement d'un prélude à d'autres succès.

Les expéditions se succédèrent jusqu'à ce que la suprématie portugaise fût établie. À l'issue de plusieurs guerres, Goa, située à l'embouchure du fleuve Mandavi, fut prise, solidement fortifiée et devint la capitale du nouvel empire. L'esprit visualise le large port grouillant des navires du monde entier, les brillantes cavalcades militaires, la pompe de l'État, le va-et-vient des ambassadeurs des nations, les grands entrepôts regorgeant de marchandises à échanger entre l'Occident et l'Orient, et les magnifiques domaines de la noblesse latine. Les processions ecclésiastiques et les fonctions de l'église étaient probablement le spectacle le plus séduisant de cette époque brillante. À Goa, on peut encore contempler la splendide cathédrale où l'on sonnait la cloche lorsque les victimes étaient conduites

à leur exécution. Telles étaient la splendeur, la puissance et la richesse de Goa. Lorsque l'on visite Goa aujourd'hui, on constate que le territoire portugais s'est réduit à une petite partie du pays sur la côte centrale ouest, tellement désolée qu'elle n'est plus que l'ombre malade de sa grandeur d'antan. Cependant, de nombreux vestiges subsistent de la grandeur et de la renommée passées de Goa.

Comme les Jésuites contrôlaient déjà l'Espagne et le Portugal, ils accompagnèrent les conquérants principalement dans le but de convertir les chrétiens de Saint-Thomas.⁶ L'Inde eut le malheur de subir le poids écrasant de ces moines hautains. Ces hommes étaient habiles dans la trahison sublimée et s'étaient entraînés pendant des années à l'art du débat rapide dans lequel ils pouvaient piéger un adversaire par l'utilisation astucieuse de termes ambigus ; par conséquent, les chrétiens de Saint-Thomas, simples et confiants, n'étaient pas de taille à lutter contre eux. Les Jésuites se proposaient de dominer toutes les écoles et tous les collèges. Ils cherchaient à atteindre cet objectif dans les écoles non catholiques en occupant les chaires et les postes de professeurs, non pas en tant que Jésuites, mais en tant qu'adhérents déclarés des églises protestantes auxquelles ces écoles appartenaient. Pour preuve de leur succès, en 1582, quarante-huit ans seulement après la fondation de l'ordre, ils contrôlaient deux cent quatre-vingt-sept collèges et universités en Europe, dont certains avaient été fondés par leurs soins.

Leur but était d'entrer, sous le couvert de l'amitié, dans les services de l'État et de s'élever au rang de conseillers des plus hauts fonctionnaires, où ils pouvaient influencer les affaires de manière à les faire entrer dans l'orbite de Rome. Ils étaient passés maîtres dans l'art de la tromperie. Ils étaient adeptes de la politique consistant à provoquer secrètement un désastre public, tout en assurant le salut contre les dernières terreurs de ce désastre ; ainsi, ils seraient crédités du salut contre l'extrémité de la calamité, tandis que d'autres seraient blâmés pour en être la cause.

LES JÉSUITES S'EMPARENT DU CONCILE DE TRENTE

Cette Compagnie de Jésus se proposait de subordonner les Saintes Écritures et de leur substituer les interprétations de la Bible par les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles qu'ils appelaient les « pères ». Toutes les erreurs et tous les caprices des allégoristes qui ont embrouillé et obscurci les trois premiers siècles furent retenus. Le premier grand concile papal qui s'est réuni après la Réforme, le concile de Trente (1545-1563 ap. J.-C.), fut dominé par les Jésuites. Cette assemblée a fixé la loi, et aucune autorité papale n'a osé la contester depuis lors.

En réunissant ce concile, l'empereur Charles Quint donna l'ordre de n'examiner que les abus de l'Église, et non la doctrine. Il était perturbé de voir son royaume divisé entre deux églises rivales, et il lui importait peu de savoir quelle croyance l'emportait. Il souhaitait seulement une assemblée générale pour remédier à la situation. L'empereur souhaitait que les luthériens et les catholiques siègassent ensemble au sein d'un concile général, et il croyait fermement que l'Europe serait à nouveau unie.

L'influence des Jésuites se fit immédiatement sentir lorsque le pape ignora l'ordre impérial d'avertir les réformateurs. Des semaines passèrent, et le concile s'organisa finalement et accepta les quatre premiers décrets suivants :

- (1) La Vulgate était la vraie Bible et non le Texte Reçu que les Réformateurs suivaient et qui avait été la Bible de l'Église grecque, de l'Église d'Orient et des vraies Églises d'Occident à travers les siècles ;
- (2) la tradition avait une autorité égale à celle des Saintes Écritures ;
- (3) les cinq livres contestés inclus dans la Bible catholique, mais rejetés par les érudits protestants, furent déclarés canoniques ;
- (4) seuls les prêtres, et non les laïcs, étaient capables d'interpréter correctement les Écritures.⁷

Lorsque l'empereur apprit que les protestants n'avaient pas été convoqués au concile, il fut furieux. Il exigea, en proférant de graves menaces, que son plan initial fut exécuté. Bien que le pape obéit à contrecœur et avec beaucoup de retard, les décrets déjà adoptés compromirent irrévocablement la situation. Les luthériens refusèrent d'accepter les notifications insultantes. Entre-temps, le pape était mort et son successeur défendait la politique des Jésuites. Les délibérations se poursuivirent comme elles avaient commencé. Décret après décret, doctrine après doctrine. À maintes reprises l'empereur fut induit en erreur, jusqu'à exprimer au pontife romain sa colère face à ces manœuvres trompeuses.

Comment les prélats de l'Église pouvaient-ils défendre ces doctrines qui n'avaient aucune autorité scripturale ?

Des heures, des semaines, des mois ; oui, de nombreuses sessions se succédèrent avec cette question angoissante dans le cœur. Puis, un matin, le 18 janvier 1562, l'archevêque de Rheggio sortit précipitamment de sa chambre et se présenta devant ses confrères pour proclamer qu'il avait la réponse. Les protestants, dit-il avec insistance, ne pourront jamais défendre la sacralité du dimanche.⁸ S'ils continuaient à présenter « la Bible et la Bible seule » comme leur autorité suprême, il était clair qu'ils n'avaient pas de commandement biblique pour le premier jour de la semaine. Selon

Pallavicini, le champion papal du concile, l'archevêque déclara : « Il est donc évident que l'Église a le pouvoir de changer les commandements », car c'est par son seul pouvoir et non par la prédication de Jésus qu'elle a transféré le sabbat du samedi au dimanche.⁹ La tradition, conclurent-ils, n'est pas une antiquité, mais une inspiration continue. Personne ne put continuer à lutter contre l'acceptation de la tradition, alors que la seule autorité pour la sacralisation du dimanche dans l'Église était la tradition. Cette découverte motiva le Concile à poursuivre ses travaux.

Toutes les doctrines contre lesquelles les réformateurs avaient protesté furent donc à nouveau formulées et renforcées par Rome. Tous les rites et pratiques auxquels l'Église du désert avait tenté d'échapper furent incorporés plus fortement que jamais dans la tradition papale au cours des vingt-cinq sessions du concile qui se déroulèrent entre 1545 et 1563.

Désormais, la papauté n'aura plus qu'une seule mission dans le monde : ordonner aux nations et aux hommes de se soumettre au concile de Trente. Le nouveau slogan inventé, qui devait retentir sur toute la terre, fut : « Le Concile de Trente, le Concile de Trente, le Concile de Trente ». Comme la pauvre Inde dut trembler et ployer sous ce cri !

Avec les Jésuites, l'Inquisition entra en Inde. « L'Inquisition établie à Goa en 1560 fut une forme de contrainte encore plus décidée, qui se fit rapidement sentir par ses punitions terribles et mystérieuses. »¹⁰ Il s'agissait d'un instrument de supplice européen, et non asiatique, imposé aux chrétiens de Saint-Thomas de l'Inde. On y trouvait la torture par la roue, par l'eau, par le chevalet et par le bûcher.

Le châtiment suprême était bien sûr le bûcher. Si le malheureux croyant du Christianisme du Nouveau Testament ne renonçait pas à sa foi simple et n'acceptait pas toutes les innovations, les rites et les mystères de l'Église catholique romaine, le jour viendrait où, une robe noire et une cagoule sur la tête, il serait conduit sur la place publique pour faire le sacrifice suprême. Arrivés à leur Golgotha, les condamnés aux flammes seront enchaînés à un pieu élevé à plusieurs mètres au-dessus des tas de fagots. Deux jésuites hurlaient alors une exhortation au repentir. Lorsque l'inquisiteur donnait enfin son accord, des torches flamboyantes montées sur de longues perches étaient enfoncées dans le visage des martyrs agonisants, et ce jusqu'à ce que leurs visages fussent réduits en cendres. Les flammes étaient alors appliquées en dessous, et le feu rugissant montait de plus en plus haut, consumant les souffrants morts pour leur foi.

Vers 1674, le docteur M. G. Dellon, médecin français, voyageait en Inde. Soudain, il fut arrêté et incarcéré dans la prison de l'Inquisition à Goa, sous l'accusation de ne pas avoir respecté certaines doctrines papales et d'avoir tenu des propos méprisants à l'égard de l'Inquisition. Il soupçonnait

que la véritable raison était qu'il avait été sociable avec une jeune femme à laquelle le gouverneur portugais avait prêté attention, bien que le voyageur n'eut pas eu d'intentions sérieuses.¹¹ Il fut enfermé dans un cachot de trois mètres carrés, où il resta près de deux ans sans voir personne d'autre que celui qui lui apportait ses repas et ceux qui le traduisaient en justice. Lors de sa comparution devant le tribunal, il fut obligé de marcher pieds nus avec d'autres prisonniers sur les pierres pointues des rues, ce qui lui blessa les pieds et fit couler le sang. Il dit que sa joie fut inexprimable lorsqu'il apprit qu'il ne serait pas brûlé, mais condamné à travailler comme galérien pendant cinq ans.¹²

Dans le livre qu'il écrivit sur ses expériences au sein de l'Inquisition, le Dr Dellon révéla au monde entier les horreurs de l'endroit. Il affirme que les bâtiments avaient deux étages et contenaient environ deux cents chambres ; que la puanteur était si forte qu'à l'approche de la nuit, il n'osait pas s'allonger par crainte des vermines qui grouillaient et de la saleté qui abondait partout.¹³ À plusieurs reprises, il entendit les cris de ses compagnons d'infortune qui se tordaient sous la torture. Il ne souffrit pas de cette forme d'affliction, mais, ayant subi de nombreux examens prolongés, il tenta à plusieurs reprises de se suicider. On l'envoya purger sa peine sur un navire, mais au cours du voyage, il rencontra un ami influent qui réussit à obtenir une remise de sa condamnation.

En mémoire du bûcher infligé à de nombreux chrétiens de Saint-Thomas, les déclarations suivantes sont tirées du récit du Dr Dellon, reproduit par George M. Rae :

Mais les actes les plus noirs de cette assemblée impie n'ont peut-être pas encore été consignés. Les cas de ceux qui étaient condamnés à être brûlés n'avaient pas encore été réglés, et il fut donc ordonné qu'ils fussent présentés séparément. Il s'agissait d'un homme et d'une femme, et des images de quatre hommes décédés, avec les coffres dans lesquels leurs os étaient déposés... Deux des quatre statues représentaient également des personnes condamnées pour magie, dont on disait qu'elles avaient judaïsé. L'une d'elles était morte dans la prison du Saint-Office ; l'autre était morte dans sa propre maison, et son corps avait été enterré depuis longtemps dans le cimetière de sa famille, mais, ayant été accusé de judaïsme après sa mort, comme il avait laissé des richesses considérables, son tombeau fut ouvert, et ses restes désincarcérés pour être brûlés en auto-da-fé... Nous pouvons bien jeter un voile sur le spectacle fumeux des rives du fleuve qui semble avoir attiré le vice-roi de Goa et sa suite sans cœur.¹⁴

On peut voir à quel point la colère des Jésuites était dirigée contre les chrétiens de St. Thomas parce qu'ils observaient le samedi, le septième jour de la semaine, comme le sabbat, dans cette autre citation de Rae : « Dans les parties éloignées du diocèse, aussi bien vers le sud que vers le nord, les chrétiens qui habitent dans les landes sont coupables de travailler et de faire du commerce les dimanches et les jours saints, surtout le soir. »¹⁵



Les Jésuites procédèrent alors méthodiquement à l'anéantissement des chrétiens de Saint-Thomas. Ils recoururent à leurs armes habituelles :

- (1) la fondation d'un collège jésuite dans lequel les jeunes gagnés par les communautés assyriennes, ou les chrétiens de Saint-Thomas, étaient formés comme clercs papaux dans la langue syrienne ;
- (2) le pouvoir de sélectionner les chefs assyriens ;
- (3) la convocation d'un synode qu'ils étaient assurés à l'avance de pouvoir dominer.

Le collège jésuite fondé à Vaipicotta, près de Cochin, introduisit la langue syrienne. Il permit aux jeunes chrétiens de Saint-Thomas de porter des vêtements syriens. Ces jeunes étaient endoctrinés dans les croyances et les pratiques traditionnelles de la papauté. Mais lorsque les enseignants eurent terminé la formation d'un certain nombre de jeunes chrétiens syriens, ceux-ci découvrirent que l'Église assyrienne ne les reconnaissait pas comme ecclésiastiques lorsqu'ils se rendaient auprès de leur peuple. Cette église refusa également de permettre aux prêtres portugais d'entrer dans leurs lieux de culte.

Après avoir échoué dans cette entreprise scolaire, les Jésuites s'attaquèrent aux chefs de l'église. L'un après l'autre, ils s'en prirent aux chefs, Mar Joseph, Mar Abraham et Mar Simeon. N'ayant pas d'évêques selon l'usage accepté du terme, l'Église d'Orient appelait ses directeurs provinciaux par le titre de « mar », qui signifie « seigneur spirituel », tandis que le titre de « catholicos », ou « patriarche », était donné au chef suprême, le père des pères à Bagdad (anciennement à Séleucie). Les Jésuites entourèrent d'espions les dirigeants de l'Inde. Ils les menacèrent des terreurs de l'Inquisition à Goa.

C'est à cette époque que vint à Goa un prélat papal, Alexis de Menezes, l'agent de Rome qui réussit à écraser l'Église assyrienne. C'était un homme

d'une ténacité invincible et d'une habileté consommée. Le Vatican l'avait élevé au rang d'archevêque de Goa et lui avait ordonné de mettre fin aux hérésies des chrétiens de Saint-Thomas. À la mort de Mar Abraham, Menezes se tourna avec toute sa fureur vers l'archidiacre George, qu'Abraham avait nommé pour agir jusqu'à l'arrivée d'un nouveau chef de l'Église venant de Bagdad.

Menezes entreprit immédiatement le voyage difficile et inhabituel d'environ quatre cents miles de Goa à la côte de Malabar. L'archidiacre Georges fut pressé de souscrire aux doctrines de Rome. Il refusa, affirmant que les chrétiens de Saint-Thomas avaient toujours été et seraient toujours indépendants de Rome. Sur les résultats immédiats, D'Orsey écrit ce qui suit :

L'effervescence populaire fut alors à son comble. Les pauvres montagnards, qui avaient d'abord accueilli si chaleureusement leurs coreligionnaires romains, s'enflammèrent contre leurs oppresseurs. Ils considéraient les Portugais comme les ennemis implacables de leur ancienne foi et comme les persécuteurs barbares de leurs évêques et de leurs prêtres bien-aimés. Ils prirent donc les armes, expulsèrent les Jésuites de leur pays et, dans deux cas, furent de justesse retenus de les mettre à mort.¹⁶

Mais le pire était encore à venir. Lorsque l'archevêque arrive à Cochin en janvier 1599, il fut accueilli par une foule en délire. Il avait auparavant obtenu une alliance avec le raja hindou, sur le territoire duquel vivaient les chrétiens de Saint-Thomas, parce qu'il avait utilisé les flottes portugaises pour éliminer un nid de pirates. « Les préparatifs les plus grandioses avaient été faits pour sa réception, des escaliers richement tapissés avaient été expressément construits ; le gouverneur et un brillant état-major se trouvaient sur le lieu de débarquement, et le prince de l'église débarqua au milieu des drapeaux agités, du fracas de la musique martiale, des cris du peuple et du tonnerre de l'artillerie ».¹⁷

Après avoir rapidement réglé les questions militaires et politiques, le primat catholique romain tourna son attention vers le projet principal de sa vie. Il convoqua devant lui l'archidiacre Georges, perplexe et terrifié. Ce dernier décida de jouer un double jeu. Il se dit que s'il pouvait temporiser jusqu'au retour de l'archevêque Menezes à Goa, le temps pourrait jouer en sa faveur. Avec son escorte armée, il se rendit à Cochin pour accueillir le puissant ecclésiastique. Ils lui baisèrent la main et lui donnèrent la permission de prêcher et de chanter la messe dans les églises syriennes. Mais lorsque l'archevêque apprit que le patriarche de Babylone était mentionné dans les prières des chrétiens de Saint-Thomas comme le pasteur universel de l'Église, sa colère ne connut plus de limites. Il

convoqua les professeurs, les étudiants, les archidiacres et le clergé à comparaître devant lui, affirmant avec rage que le pape seul était suprême et que le catholicos assyrien était un hérétique. Il produisit un document écrit, excommuniant toute personne qui prierait à l'avenir pour les patriarches de Babylone ou de Bagdad. « Signez-le », ordonna-t-il à l'archidiacre. Les galères de guerre des Portugais se trouvaient dans le port. Menezes réunissait la puissance militaire et l'autorité ecclésiastique. Au grand scandale de la chrétienté, il contraignit le pasteur évangélique à renoncer aux droits de son peuple. En colère devant l'archevêque jésuite, l'archidiacre Georges signa.

Après avoir abattu la tête du système, le prélat papal entreprit de faire signer à un grand nombre de dirigeants chrétiens de Saint-Thomas le renoncement à leur héritage vieux de quinze cents ans. Ayant reçu l'autorisation de rendre visite aux fidèles syriens à la condition qu'il n'enseigne aucune doctrine papale, l'archevêque brisa sa promesse. Il prêcha ouvertement contre les croyances et les pratiques de l'Église malabare. Il ordonna même au ministère des jeunes gens qui promirent de renoncer au patriarche de Babylone et de reconnaître le pape. Ces jeunes gens abandonnèrent les enseignements distinctifs de l'Église d'Orient au profit des doctrines et des rites papaux. Il continua à agir ainsi jusqu'à ce qu'il fût assuré d'avoir suffisamment de voix au synode qui approchait. L'archidiacre demanda la protection du raja, mais Menezes veilla à ce que tous les rajas fussent maîtrisés par des menaces et des faveurs. Un acte de plus, et il portait le coup de grâce.

Il ordonna à l'archidiacre Georges de se soumettre au pape et de ratifier les décrets papaux autorisant la convocation d'un synode. L'archidiacre hésita. Menezes sortit alors l'arme la plus terrible qu'il avait gardée en réserve. Il menaça le chef tourmenté du peuple désespéré d'excommunication et de l'Inquisition à Goa. Des visions de la potence, du chevalet et du fagot s'élevèrent devant le fonctionnaire solitaire. Terrassé par la terreur, il signa les dix articles qui lui furent présentés et qui ouvrirent la voie au synode de Diamper.

LE DÉSASTREUX SYNODE DE DIAMPER

Le matin du 20 juin 1599, fut le jour où une grande église renonça à son indépendance. Onze jours auparavant, l'archevêque Menezes était arrivé avec ses partisans et certains chefs de l'Église assyrienne soumis, afin de mettre la touche finale aux décrets qu'il proposait au synode d'adopter. Il avait prévu que cette assemblée conserverait toutes les apparences d'une délégation délibérante, alors qu'il s'agissait en réalité d'un corps soumis.

Il avait été décidé de tenir le synode dans l'église de Tous les Saints à Diamper, une communauté située à environ 22 Km à l'est de Cochin. Les foules commencèrent à se rassembler très tôt. Les fonctionnaires de l'administration gouvernementale de Cochin, avec un grand nombre d'officiers richement vêtus de soie, de velours et de dentelle, se mêlant dans des couleurs éblouissantes à la cote de mailles polie et aux casques empanachés, étaient arrivés la veille au soir.¹⁸



L'église papale était représentée par le doyen, le curé et le chœur. Le conseil municipal, les marchands et les capitaines de navire les accompagnaient. En fait, tous ceux qui se trouvaient à proximité abandonnèrent leurs activités habituelles pour être présents le jour de l'inauguration. L'archidiacre Georges, chef des chrétiens de Saint-

Thomas, arriva vêtu de splendides habits de soie rouge foncé, une grande croix dorée suspendue à son cou et sa barbe descendant en-dessous de sa ceinture. Cent cinquante-trois de leurs ecclésiastiques l'accompagnaient, vêtus de leurs longs habits blancs et portant leur coiffe particulière de soie rouge. Six cents délégués de diverses églises de Malabar, ainsi que de nombreux diacres, portèrent le nombre de représentants syriens à près d'un millier d'hommes.

Menezes prononça un discours d'ouverture dans lequel il remercia Dieu pour la grande assemblée qui se pressait dans la petite cathédrale. Il célébra ensuite une messe solennelle en utilisant la forme désignée par l'Église catholique romaine pour la suppression du schisme. Il ignora totalement les revendications de l'archidiacre syrien qui souhaitait participer à l'office religieux. Il monta ensuite en chaire pour exposer vigoureusement les revendications du pontife romain en matière d'obéissance, parce que celui-ci, en tant que vicaire du Christ sur terre, avait reçu l'ordre de veiller à ce qu'aucun successeur syrien ne fût autorisé à débarquer en Inde après la mort de Mar Abraham. Après ce discours, il présenta les décrets de Rome et demanda aux délégués de se présenter et de les signer.

Le premier décret portant sur les différences entre les deux églises était semblable au premier décret du Concile de Trente et était dirigé contre la Bible protestante. Ce décret établit la Vulgate latine comme la Bible à suivre, en opposition à la Bible syrienne. D'autres décrets furent présentés, visant à la reconnaissance des sept sacrements romains, alors que les Syriens n'en avaient reconnu que trois ; ils exigeaient que la communion fût célébrée selon le rite papal, et que les Syriens reconnussent dans

l'eucharistie, ou la Cène, la revendication de la transsubstantiation. Vinrent ensuite les décrets visant à aligner l'Église syrienne sur les doctrines papales de la pénitence, de la confession auriculaire, de l'extrême-onction, de l'adoration des images, de la vénération des reliques, du purgatoire, du châtiment éternel, du culte des saints, de la doctrine de l'indulgence, de la suprématie papale et, par-dessus tout, du culte de la Vierge Marie. Tous ceux qui enseignaient quelque chose de contraire au Concile de Trente devaient être maudits. Neuf décrets furent adoptés concernant l'eucharistie et quinze concernant la messe, tous orientés vers l'extirpation des pratiques syriennes et l'introduction de la doctrine et du rituel romains sans la moindre concession.¹⁹

Outre l'élimination de la Bible syrienne, il était demandé que tous les livres syriens fussent remis, modifiés ou détruits ; que toute trace relative au patriarche de Babylone ou aux doctrines des chrétiens de Saint-Thomas fût condamnée ; et que tous les chrétiens de Saint-Thomas fussent soumis à l'inquisition à Goa. Quarante et un décrets furent adoptés concernant les jeûnes et les fêtes, l'organisation et l'ordre dans les affaires ecclésiastiques. Il y eut au total neuf sessions d'une semaine et deux cent soixante-sept décrets furent promulgués.

La soumission exigée de l'archidiacre et de son clergé associé est présentée dans les mots suivants du savant Geddes qui donne une traduction abrégée des actes du synode, transmis par un scribe reconnu comme officiel par les autorités portugaises :

Le très révérend métropolitain, après avoir fait cette protestation et cette confession de foi, se leva et s'assit dans son fauteuil, la mitre sur la tête et les saints évangiles avec une croix dans les mains ; le révérend Georges, archidiacre de l'évêché de la Serra, s'agenouillant devant lui, fit la même profession de foi, d'une voix forte et intelligible, en langue malabare, prêtant serment entre les mains du seigneur métropolitain. Après lui, tous les prêtres, diacres, sous-diacres et autres ecclésiastiques présents s'étant agenouillés, Jacob, vicaire de Pallany et interprète du synode, lut ladite profession en malabar, et tous la dirent avec lui. Cette lecture terminée, ils prêtèrent tous serment entre les mains du seigneur métropolitain, qui leur demanda, un par un, s'ils croyaient fermement tout ce qui était contenu dans la profession.²⁰

Trois des demandes adoptées par cette écrasante assemblée se distinguent par leur cruauté. Tout d'abord, le décret exigeant le célibat du clergé. Si le synode avait adopté ce règlement pour qu'il s'applique dès à présent, cela eût été une assez grande révolution ; mais le décret fut rendu rétroactif. Tous les prêtres syriens devaient immédiatement répudier leurs

femmes. Comme les chrétiens de Saint-Thomas avaient l'habitude de permettre à la femme du prêtre de percevoir une petite rémunération sur les revenus de l'église, celle-ci fut également supprimée, laissant la pauvre femme et ses enfants sans soutien.

Un autre règlement cruel consistait à désigner pour le bûcher les chrétiens que l'Église catholique romaine choisissait de qualifier d'apostats.²¹ Comme nous l'avons déjà mentionné, les chrétiens qu'elle désignait comme apostats étaient généralement appelés judaïsants, c'est-à-dire ceux qui observaient le septième jour comme sabbat. Le décret 15 de l'Action VIII, tel que rapporté par Geddes, dit : « Le synode ordonne à tous ses membres, sous peine de péché mortel, de ne pas manger de chair le samedi ». ²² Le décret 16, qui ne sera pas reproduit mot pour mot, exige que tous les jours de fête et de jeûne commencent et se terminent à minuit, parce que la pratique de commencer et de terminer la journée au coucher du soleil est juive.²³ Ce décret est en opposition directe avec les Écritures qui ordonnent que le jour commence au coucher du soleil.

Les efforts de la papauté pour discréditer le sabbat en le transformant en jour de jeûne sont attestés par de nombreux auteurs. L'historien Neander a déclaré que l'opposition initiale à l'honneur du sabbat du septième jour par les chrétiens a conduit à l'observation spéciale du dimanche à sa place.²⁴ L'évêque Victorinus, vers 290, trahit le véritable motif de la papauté dans l'introduction du jeûne du sabbat comme suit : « Que le parascève devienne un jeûne rigoureux, de peur que nous n'apparaissions comme observant un sabbat avec les Juifs ». ²⁵ Neander écrivit aussi : « Tandis que dans l'Église occidentale, et en particulier dans l'Église romaine, l'opposition au judaïsme prédominait, la coutume d'observer le sabbat également comme un jour de jeûne est née de cette opposition ». ²⁶ L'archevêque Menezes, en accord avec la pratique habituelle de la chrétienté impériale, fit donc adopter par le synode de Diamper le décret faisant du samedi un jour de jeûne. Les chrétiens de St. Thomas qui, à l'avenir, observeraient le sabbat comme une fête, furent alors classés dans la catégorie des chrétiens apostats et destinés au bûcher à Goa. Thomas Yeates, qui voyagea beaucoup en Orient, dit que le samedi « est pour eux un jour de fête conforme à l'ancienne pratique de l'Église ». ²⁷

Samuel Purehas, en énumérant les doctrines de l'Église syrienne, dit qu'elle croyait « que le Saint-Esprit ne procède que du Père ; qu'elle célèbre le service divin aussi solennellement le jour du sabbat que le jour du Seigneur ; qu'elle fait de ce jour une fête, y consommant de la chair, et ne jeûnant aucun samedi de l'année sauf la veille de Pâques, ... qu'elle ne reconnaît pas le purgatoire... ». ²⁸

Dans un chapitre précédent, il a été noté comment la papauté stigmatisait comme ariens ceux qui n'étaient pas d'accord avec elle en

général, et en particulier comment elle qualifiait de judaïsants ceux qui étaient convaincus que le « sabbat » du quatrième commandement était le septième jour. Il existe des écrits d'auteurs gnostiques ou semi-gnostiques irréguliers des trois premiers siècles qui tentèrent de prouver que Dieu avait aboli les dix commandements et que la conscience n'avait besoin que de la direction du Saint-Esprit. Cette tendance à l'absence de loi s'est fortement accentuée dans le christianisme ecclésiastique. En 602, le pape Grégoire I^{er} publia sa célèbre bulle dans laquelle il qualifiait de judaïsants et d'antéchrists les chrétiens qui croyaient en conscience que le septième jour était le saint sabbat du quatrième commandement.²⁹ Par conséquent, au fil des siècles, la papauté ne laissa aucune place aux chrétiens sincères qui étaient convaincus que le septième jour de la semaine était toujours obligatoire pour les disciples du Christ.

Comme preuve que les chrétiens de Saint-Thomas subirent l'opprobre injuste et injurieux de judaïsants parce qu'ils célébraient le sabbat, nous attirons l'attention du lecteur sur la citation qui figure en tête de ce chapitre. De plus, comme témoignage supplémentaire que d'autres groupes chrétiens sanctifiaient également le samedi en Inde, des historiens dignes de confiance affirment que les Arméniens célébraient le samedi comme sabbat : « Les Arméniens de l'Hindoustan... conservèrent la Bible dans sa pureté, et leurs doctrines sont, pour autant que l'auteur le sache, les doctrines de la Bible. En outre, ils maintiennent l'observance solennelle du culte chrétien, dans tout notre empire, le septième jour. »³⁰

Un autre acte du synode de Diamper que les historiens considèrent comme impardonnable fut le décret visant à détruire, ou à altérer au-delà de toute reconnaissance, tous les écrits des chrétiens de Saint-Thomas. Ayant écrasé les valeurs théologiques distinctives de cette église, l'assemblée s'efforça d'effacer tous les liens culturels qui l'unissaient au passé. Les manuels d'activités ecclésiastiques furent mis en pièces, les registres de districts et les documents relatant les multiples contacts de ce merveilleux peuple furent brûlés. Quelle richesse de littérature évangélique fut ruinée en un instant !

Qui peut dire quelle partie de la littérature détruite remontait même aux jours apostoliques et aurait jeté une grande lumière sur l'œuvre de l'apôtre Thomas et sur les premières années de l'Église d'Orient ? De nombreux problèmes difficiles auxquels sont confrontés aujourd'hui les missionnaires zélés en Extrême-Orient auraient pu trouver leur solution dans cette littérature si inconsidérément oblitérée. On a déjà remarqué que certains écrivains célèbres de l'Église assyrienne en Perse et dans d'autres parties de l'Orient ont non seulement traduit leurs propres productions pour les envoyer à leurs coreligionnaires en Inde, mais ont également traduit des productions d'autres auteurs de grande valeur et les ont fait transporter

jusqu'à la côte de Malabar. On aurait naturellement pu s'attendre à ce que les mahométans détruisent la littérature chrétienne lorsqu'ils ont envahi l'Asie centrale et l'Asie lointaine, mais qui aurait pu s'attendre à une telle tentative de destruction d'un trésor inestimable de la part d'une église qui se dit chrétienne ?

LA PUISSANCE MARITIME DES JÉSUITES DÉTRUITE PAR LES ANGLAIS

Tandis que les Jésuites détruisaient l'Église d'Orient en Inde, les événements évoluaient vers une révolution mondiale en Europe. En 1582, les Jésuites lancèrent leur nouvelle traduction de la Vulgate latine en anglais afin de contrer les effets puissants de la Bible de Tyndale qui a fait date et qui a été traduite en anglais en 1525 à partir du Texte Reçu grec. Le Nouveau Testament des Jésuites de 1582 en anglais déclare dans sa préface son opposition au Nouveau Testament vaudois.

L'Espagne a rassemblé toute la puissance et la richesse qu'elle a acquises grâce à ses possessions dans le Nouveau Monde pour envoyer la plus grande marine que l'homme ait jamais vue. Elle venait de conquérir le Portugal et possédait ainsi les marines de deux pays. Une flotte d'environ 130 navires espagnols, grands et petits, certains armés de cinquante canons, remonta la Manche pour accomplir par la force la ruine du protestantisme anglais.

John Richard Green donne ces informations sur l'Armada espagnole :

Au sein de l'Armada elle-même, cependant, tout espoir était perdu. Serrés les uns contre les autres par le vent et le feu meurtrier des Anglais, leurs voiles déchirées, leurs mâts abattus, les galions bondés n'étaient plus que des abattoirs. Quatre mille hommes sont tombés, et aussi courageux qu'ils étaient, les marins furent réduits à l'impuissance par cette terrible boucherie. Medina lui-même était désespéré. « Nous sommes perdus, Senior Oquenda, » cria-t-il à son capitaine le plus courageux, que devons-nous faire ? « Laissez les autres parler de perte, » répondit Oquenda, « Votre Excellence n'a qu'à commander de la cartouche fraîche. » Mais Oquenda resta seul, et un conseil de guerre décida la retraite vers l'Espagne.³¹

LA GLORIEUSE RÉVOLTE DES CHRÉTIENS DE ST. THOMAS

La victoire des Anglais sur l'Espagne ouvrit la voie à la défaite des Jésuites sur la côte de Malabar. Il fallut attendre plusieurs années avant que la victoire sur l'Armada espagnole ne prenne tout son sens en Orient.

Les chrétiens de Saint-Thomas souffrants virent un rayon de lumière. Ils gémissaient sous ce qu'ils appelaient leur captivité babylonienne. Ils détestaient le culte des images, l'adoration des reliques, les processions, l'encens, le confessionnal et toutes les cérémonies que leurs pères ne connaissaient pas. Ils aspiraient aux flots cristallins des Écritures. Ils aspiraient à la littérature que l'Église avait encouragée depuis les jours des apôtres. Tandis qu'ils méditaient sur la « cité qui a de solides fondements, celle dont Dieu est le l'architecte et le constructeur, »³² leur esprit brûlait en eux.

C'est alors que se produisit un événement qui provoqua une révolution au sein du peuple. Les victoires successives des Hollandais et des Anglais sur les armées papales en Inde avaient permis au patriarche de Babylone d'ordonner et d'envoyer un nouveau chef de l'Église en Inde, Ahatalla. Il fut saisi à son arrivée à Mailapore, près de Madras, expédié à Goa et brûlé sur le bûcher. Immédiatement, un cri d'horreur retentit dans les églises malabares. Appelées à protester, elles vinrent de la ville et du village. Près de Cochin, ils se rassemblèrent par milliers devant une immense croix pour prendre position contre la papauté. Comme tous n'étaient pas en mesure de toucher le symbole sacré, de longues cordes furent tendues à partir de celui-ci, qu'ils saisirent fermement pendant qu'ils prêtaient serment en renonçant à leur allégeance à Rome. C'est ce qui eut lieu en 1653, et l'incident est connu sous le nom de Croix de Coonen.

Lorsque les dirigeants papaux virent près de 400 000 chrétiens perdus pour leur église, ils envoyèrent immédiatement des moines pour se rendre parmi eux et, si possible, remédier au désastre. « Le résultat, » dit Adeney, « fut une scission de l'Église syrienne, une partie adhérant à l'Église papale en tant que Romo-Syriens, tandis que les esprits les plus audacieux revinrent aux usages syriens. On estime que les premiers, connus sous le nom de Puthencoor, ou nouvelle communauté, sont aujourd'hui environ 110 000, tandis que les seconds, les Palayacoor, ou ancienne communauté, s'élèvent à environ 330 000. »³³

Des divisions dans ce sens existent encore, et un vaste champ se présente pour l'évangélisation de ceux qui accordent à la Bible la première place dans l'avancement du royaume des cieux.

¹ Rae, *The Syrian Church in India*, p. 200.

² Mosheim, *Institutes of Ecclesiastical History*, b. 4, cent. 16, sec. 3, pt. 1, ch. 1, pars 10-12.

³ Hunter, *A Brief History of the Indian People*, p. 151.

⁴ D'Orsey, *Portuguese Discoveries, Dependencies, and Missions in Asia and Africa*, p. 5.

⁵ Idem, pp. 30, 31.

⁶ Kaye, *Christianity in India*, reviewed in *Dublin University Magazine*, vol. 54, p. 340.

⁷ Froude, *The Council of Trent*, pp. 174, 175 ; Muir, *The Arrested Reformation*, pp. 152, 153 ; aussi M'Clintock et Strong, *Cyclopedia*, art. "The Council of Trent".

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

- ⁸ Holtzmann, *Kanon und Tradition*, p. 263.
- ⁹ Pallavicini, *Histoire du Concile de Trente*, vol. 2, pp. 1031, 1032.
- ¹⁰ D'Orsey, *Portuguese Discoveries, Dependencies, and Missions in Asia and Africa*, p. 163.
- ¹¹ Dellon, *Account of the Inquisition at Goa*, p. 8 ; p 23, 1815 éd.
- ¹² Buchanan, *Christian Researches in Asia*, pp. 169-172.
- ¹³ Dellon, *Account of the Inquisition at Goa*, pp. 41, 42.
- ¹⁴ Rae, *The Syrian Church in India*, pp. 217, 218.
- ¹⁵ Idem, p. 238.
- ¹⁶ D'Orsey, *Portuguese Discoveries, Dependencies, and Missions in Asia and Africa*, p. 190.
- ¹⁷ Idem, p. 193.
- ¹⁸ Idem, pp. 215, 216.
- ¹⁹ Idem, p. 228.
- ²⁰ Geddes, *The Church History of Malabar*, pp. 116, 117.
- ²¹ Rae, *The Syrian Church in India*, p. 201.
- ²² Geddes, *The Church History of Malabar*, p. 357.
- ²³ Idem, pp. 357, 358.
- ²⁴ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 1, p. 295
- ²⁵ Victorinus, *On the Creation of the World*, trouvé dans *Ante-Nicene Fathers*, vol. 7, p. 342.
- ²⁶ Neander, *General History of the Christian Religion and Church*, vol. 1, p. 296.
- ²⁷ Yeates, *East Indian Church History*, p. 72.
- ²⁸ Purchas, *His Pilgrimes*, vol. 1, pp. 351-353.
- ²⁹ *Epistles of Gregory I*, coll. 13, ep. 1, trouvé dans *Nicene and Post-Nicene Fathers*, 2d Series, vol. 13.
- ³⁰ Buchanan, *Christian Researches in Asia*, p. 266
- ³¹ Green, *A Short History of the English People*, b. 6, pt. 2, ch. 6, par. 26.
- ³² Ndt. Hébreux 11 : 10
- ³³ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, p. 530.

CHAPITRE 21

Adam et l'Église en Chine

Le retour de captivité, autorisé par Cyrus presque immédiatement après la prise de Babylone, est le point de départ d'une illumination progressive du monde païen par la diffusion des croyances et des pratiques juives.¹

L E NOM D'ADAM désigne un leader inhabituel dont l'histoire est liée à l'Église d'Orient en Chine. Lorsqu'il était directeur de l'Église assyrienne en Chine, un mémorial en marbre fut érigé dans ce pays en 781 à la louange de Dieu pour le succès glorieux de l'Église apostolique. Depuis qu'il a été excavé en 1625, il constitue l'un des monuments les plus célèbres de l'histoire. Les événements qui conduisirent à son érection et l'histoire racontée par son inscription révèlent les premiers efforts missionnaires qui portèrent l'Évangile en Extrême-Orient.

Lorsque l'Esprit de Dieu agit sur le cœur d'Adam, directeur de l'Église assyrienne en Chine, et de ses associés pour ériger ce témoin révélateur, le christianisme du Nouveau Testament y brillait déjà depuis un certain temps. Le fait que ces missionnaires aient joui d'une liberté suffisante pour ériger ce remarquable mémorial au cœur de l'empire, alors qu'en Europe le père de Charlemagne détruisait l'Église celtique, témoigne d'une remarquable existence de la liberté religieuse en Orient. Elle révèle en outre que l'Église d'Orient était suffisamment importante et influente pour mener à bien un projet aussi remarquable.

Les faits suivants témoignent de la grandeur d'Adam en tant qu'homme d'État et de la place qu'il occupait en 781 dans les cercles d'influence des empires chinois, japonais et arabe : Il était l'ami de l'empereur chinois qui ordonna l'érection du célèbre monument de pierre ; du duc Kuo-Tzu, puissant général et secrétaire d'État, qui vainquit la dangereuse attaque tibétaine ; du Dr. Issu, ecclésiastique assyrien, comblé d'honneurs d'État pour son brillant travail ; de Kobo Daishi, le plus grand intellect de l'histoire japonaise ; de Prajna, chef bouddhiste renommé et professeur chinois de Kobo Daishi ; de Lu Yen, célèbre fondateur de la puissante secte religieuse chinoise connue sous le nom de Pilule de l'Immortalité ; de la cour d'Arabie où Harun-al-Rashid, le plus puissant des empereurs arabes, venait de s'assurer les services d'un éminent éducateur religieux assyrien pour superviser le nouveau système scolaire impérial d'Harun.²

En 1625, cette pierre remarquable fut déterrée dans, ou près de la ville de Changan, longtemps connue sous le nom de Sian ou Sianfu, mais récemment rebaptisée de son ancien nom, Changan. C'était la ville la plus cosmopolite de toutes les nations lorsque le monument fut érigé. Elle est située à environ 1500 km de la côte. La dynastie impériale Tang (618-907 après J.-C.) était sur le trône. Il est généralement admis par les historiens que la période des empereurs Tang a été la plus brillante, la plus libérale et la plus progressiste de toutes les dynasties chinoises. Changan était déjà bien connue deux mille ans avant Jésus-Christ, puisqu'on l'appelait « la ville bien arrosée ».³ Son histoire est celle de la race chinoise. Sa civilisation a influencé toutes les nations environnantes. Par exemple, Kyoto, l'ancienne capitale du Japon, est tracée selon les lignes du plan de Sianfu (Changan).

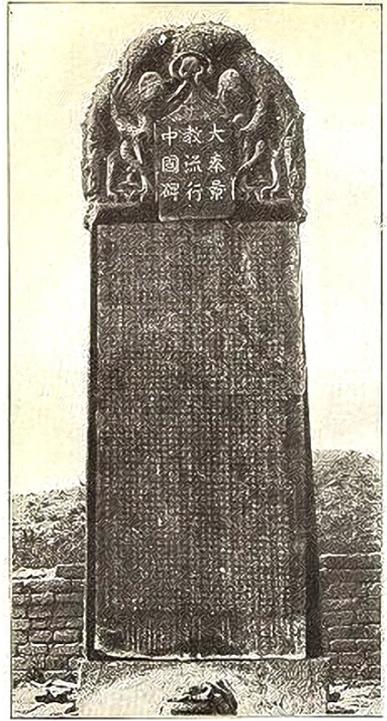
G. B. Sansom, dans son savant ouvrage sur les Nippons, a donné une splendide description de Changan à cette époque. Reconnaisant la dette du Japon à l'égard de la Chine, de nombreux auteurs soulignent que c'est la civilisation de l'époque Tang qui a influencé le Japon, une civilisation bâtie sur la splendide contribution de l'Église d'Orient.

Sur le plan politique, la Chine était alors peut-être le pays le plus puissant, le plus avancé et le mieux administré du monde. Il est certain que dans tous les aspects matériels de la vie d'un État, elle était largement supérieure au Japon. Les frontières de son empire s'étendaient jusqu'aux confins de la Perse, de la mer Caspienne et des montagnes de l'Altai. Elle était en relation avec les peuples de l'Annam, de la Cochinchine, du Tibet, du bassin du Tarim et de l'Inde, avec les Turcs, les Perses et les Arabes. Des hommes de nombreuses nations se présentaient à la cour de la Chine, apportant tributs, marchandises et idées nouvelles qui influençaient sa pensée et son art. L'influence perse et, de manière plus lointaine, l'influence grecque sont visibles dans une grande partie de la sculpture et de la peinture de la période T'ang. Depuis l'époque des empereurs Wei, la Chine et la Perse entretenaient des relations amicales ; un temple zoroastrien a été érigé à Chang-an en 621...

Ce serait une trop grande digression que de parler des peintures, des bronzes, des poteries, des soies colorées, des poèmes et des belles calligraphies. Il suffit de dire que tous ces arts fleurissaient à profusion lorsque les premières missions japonaises se retrouvèrent dans la capitale des T'ang. Et ce qui les impressionna peut-être davantage que la qualité de la culture chinoise, ce fut sa dimension héroïque. Il n'y avait rien d'autre que du grandiose, du

prodigieux. Lorsque l'empereur Sui construit une capitale, deux millions d'hommes sont mis au travail. Sa flotte de bateaux de plaisance sur le fleuve Jaune est tractée par quatre-vingt mille hommes. Sa caravane, lorsqu'il effectue une progression impériale, fait trois cents miles de long. Ses concubines sont au nombre de trois mille. Et lorsqu'il ordonne la compilation d'une anthologie, celle-ci doit comporter dix-sept mille chapitres. Même en tenant compte de l'arithmétique de cour des historiens officiels, il s'agit là d'entreprises gigantesques ; et bien que les premiers empereurs T'ang aient été moins immodérés, ils n'ont rien fait qui ne soit énorme ou magnifique. Pour les Japonais, cela dut être stupéfiant.⁴

La célèbre pierre monumentale se trouve aujourd'hui dans le Pei Lin (forêt de tablettes), dans la banlieue ouest de Changan.⁵ Elle a été érigée sur ordre impérial pour commémorer l'introduction du christianisme en Chine. Déterrée accidentellement en 1625, alors qu'il était resté enfoui pendant près de mille ans, ce monument de marbre est d'une importance comparable à la pierre de Rosette en Égypte ou l'inscription de Behistun en Perse. Il comporte 1900 caractères chinois renforcés par cinquante mots syriaques et soixante-dix noms en syriaque. La langue maternelle des nouveaux arrivants chrétiens et la langue officielle de l'Église assyrienne était le syriaque.⁶ La découverte de cette preuve corroborant la grandeur du christianisme primitif en Chine a profondément impressionné les érudits de tous les pays.⁷



De nombreux ouvrages ont été écrits à ce sujet. Les faits révélateurs contenus dans les lettres ciselées ne cessent de retenir l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la véritable Église.

La citation suivante d'un auteur reconnu montre à quel point le degré de civilisation était élevé à cette époque dans toute l'Asie centrale et l'Orient :

Avec des honneurs inégalés, Kao-Tsung et son impératrice reçurent en Chine, en 645, le prince des pèlerins, Huen T'sang, après son pèlerinage de seize ans sur plus de 160 000 kilomètres vers Fo-de-fang, la Terre Sainte de l'Inde, à la recherche de

précieux sutras et de la « vraie et bonne loi », trouvant partout, parmi les tribus d'Asie centrale, le plus haut degré de civilisation et de dévotion religieuse.⁸

Hsuan Tsang commençait son voyage de recherche juste après que Colomban eut achevé ses glorieux travaux. Le Celte Colomban, cependant, emportait sa Bible avec lui dans son voyage vers l'est, tandis que Hsuan Tsang voyageait vers l'ouest depuis sa Chine natale pour obtenir les écritures de Bouddha en Inde.

Beaucoup de ceux qui ont écrit sur cette grande pierre l'appellent à tort le monument nestorien. Le mot « nestorien » n'y figure nulle part. En fait, l'inscription ne fait aucune référence à Nestorius ou aux Nestoriens. En outre, elle reconnaît explicitement le chef de l'Église d'Orient en donnant le nom et la date du patriarche de Bagdad, en Perse, qui, à l'époque, dirigeait l'Église dans sa vaste étendue. Voici les mots traduits du syriaque : « Au jour de notre Père des Pères, Mon Seigneur Hanan-isho, Catholicos, Patriarche.... En l'an mille quatre-vingt-douze des Grecs. (1092-311= 781 ap. J.-C.) »⁹ Le titre à la tête du monument, gravé en neuf caractères chinois, tel qu'il est traduit dans le livre de Saeki, est « Un monument commémorant la propagation de la religion lumineuse Ta-Chin dans l'Empire du Milieu ». Selon cet auteur, Ta-Chin était le nom chinois de la Judée, et la « religion lumineuse » était le terme qu'ils utilisaient alors pour désigner le christianisme.

À l'époque où ce témoin monumental a été érigé en Chine, trois grands empires régnaient sur le monde. En Occident, le pape couronna Charlemagne le jour de Noël 800, à la tête du Saint-Empire romain germanique nouvellement créé. En Extrême-Orient, le monde chinois, considéré par certains à l'époque comme le plus puissant de tous les États, était dirigé par la dynastie Tang. Entre les deux s'étendait le puissant Empire arabe. L'empereur le plus célèbre de l'histoire de cet imperium arabe fut Harun-al-Rashid.

À cette époque, beaucoup de choses facilitaient les contacts entre la Perse et la Chine. La plupart des pays situés entre les deux étaient bien peuplés. Les voyages étaient fréquents, les routes bien entretenues et une abondance de véhicules et d'auberges étaient disponibles pour accueillir les marchands et les touristes.¹⁰ Il allait encore falloir attendre plusieurs siècles avant que les dévastations des Mongols et les ravages de Tamerlan ne désolent ces pays. La population était suffisamment nombreuse pour contenir l'avancée des sables qui, plus tard, enseveliraient de nombreuses villes magnifiques. Les bouddhistes de Chine voyageaient constamment vers l'ouest, en particulier vers l'Inde, pour obtenir d'anciens écrits sur la foi.¹¹ De nombreux éléments prouvent en outre que les dirigeants chinois

étaient tolérants ou indifférents à l'égard de toutes les religions, de sorte que la porte était ouverte à l'arrivée de nouvelles religions.

CONFUCIUS A-T-IL CONTREFAIT LA RELIGION DE DANIEL ?

Environ cinq cents ans avant le début de l'ère chrétienne, une grande agitation semble avoir eu lieu dans les esprits indo-aryens, grecs et, en fait, dans les esprits pensants de l'ensemble du monde civilisé de l'époque. Ainsi, lorsque Bouddha apparut en Inde, la Grèce eut son penseur en Pythagore, la Perse en Zoroastre et la Chine en Confucius.¹²

Dans un chapitre précédent, il a été dit que cent ans après la mort du prophète Daniel, le zoroastrisme s'est épanoui en Perse, le bouddhisme s'est développé en Inde et le confucianisme a vu le jour en Chine.¹³ Depuis Pythagore, peut-être un élève de Zoroastre, la philosophie s'était imposée en Grèce. Selon les dates généralement attribuées à Daniel et à Confucius, le fondateur du confucianisme avait environ quatorze ans lorsque le grand prophète mourut. Il existe une similitude frappante entre certaines parties de la philosophie de Pythagore et celle de Confucius. Une citation d'un auteur connu montrera la relation étroite entre le bouddhisme et le confucianisme :

On raconte qu'un célèbre sage chinois, connu sous le nom de « Fu le noble », lorsqu'on lui demandait s'il était prêtre bouddhiste, montrait son bonnet taoïste ; lorsqu'on lui demandait s'il était taoïste, il montrait ses chaussures confucianistes ; et enfin, lorsqu'on lui demandait s'il était confucianiste, il montrait son écharpe bouddhiste ». ¹⁴

Les Juifs ayant été dispersés dans toutes les nations, les prophéties émouvantes de Daniel furent diffusées partout. Elles conduisirent tous les peuples à attendre avec espoir la venue du grand Restaurateur. Les mages venus d'Orient pour adorer à la crèche du Sauveur ne sont qu'un exemple de ceux qui furent attirés par la promesse de l'avènement de Celui qui devait venir. Suétone et Tacite, historiens romains du premier siècle de notre ère, témoignent de l'attente universelle d'un Messie à venir.

La prophétie de Bouddha concernant le prophète annoncé en est un autre exemple. Le Bouddha a dit : « Cinq cents ans après ma mort, un prophète se lèvera, qui fondera Son enseignement sur la source de tous les bouddhas. Lorsque ce prophète viendra, croyez en lui et vous recevrez des bénédictions incalculables ! » ¹⁵

On rapporte également que Confucius, le célèbre fondateur de la religion nationale chinoise au sixième siècle avant J.-C., déclara qu' « un saint devrait naître en Occident pour restituer à la Chine la connaissance perdue du trépied sacré ». ¹⁶

Il ne faut pas en conclure que l'empereur chinois, entouré des plus grands savants de son royaume, prit la décision étonnante de permettre à Adam de construire le célèbre monument de pierre uniquement parce qu'il était influencé par les enseignements qu'il avait entendus de la part des missionnaires chrétiens de l'époque. Lui et ses érudits étaient parfaitement au courant des événements remarquables qui émaillèrent l'histoire de l'Église d'Orient. Les Chinois n'ignoraient pas l'expansion du christianisme parmi les nations de l'Asie centrale.

En outre, ce n'est pas sans fondement que les commentateurs affirment que la Chine est évoquée dans la prophétie bien connue d'Ésaïe, qui prévoit que les convertis à l'Évangile viendront du pays de Sinim. Certains chercheurs concluent que les premiers colons chinois qui se sont installés sur la branche occidentale du fleuve Jaune venaient des plaines de l'Euphrate. ¹⁷ Il doit être vrai que les grands faits de l'histoire biblique ancienne étaient connus sous une forme ou une autre en Orient dès les premiers jours, les voyages entre la Perse et la Chine ayant été nombreux. De même que Moïse conduisit les Israélites hors d'Égypte, les Séparatistes des vallées du Tigre et de l'Euphrate sont considérés par certains comme ayant entrepris leur longue marche à travers le Turkestan jusqu'à la rivière Wei, au nord-ouest de la Chine, transportant dans cette région de nombreux éléments de la civilisation chaldéenne. ¹⁸ Des plaines babyloniennes, ils auraient apporté de nombreuses observances religieuses et astronomiques qu'ils pratiquaient en Chine, parmi lesquelles l'honneur accordé à une période hebdomadaire de sept jours. ¹⁹

Les citations suivantes montrent à quel point les Juifs (qui ont été à plusieurs reprises emmenés en captivité en Orient) ont été présents en Chine avant l'ère chrétienne et y ont très tôt exercé une grande influence :

Beaucoup de ces Israélites que Dieu dispersa parmi les nations, par le biais des captivités assyrienne et babylonienne, trouvèrent leur chemin vers la Chine, et furent employés (dit le célèbre chroniqueur Père Gaubil) dans des postes militaires importants, certains devenant gouverneurs provinciaux, ministres d'État, et professeurs érudits. Père Gaubil affirme avec certitude qu'il y avait des Juifs en Chine pendant la période des États combattants, c'est-à-dire entre 481 et 221 avant Jésus-Christ. ²⁰

Nous savons donc que la Chine, à l'époque de Daniel, était en contact avec la religion de l'Ancien Testament.

Selon Printemps et Automne, un livre compilé par Confucius lui-même en 481 avant J.-C., on note l'arrivée fréquente « d'étrangers blanc ». Saeki pense qu'il pourrait s'agir des plaines de Mésopotamie. La vigoureuse dynastie Han antérieure (206 av. J.-C. à 9 ap. J.-C.) étendit ses conquêtes loin à l'ouest et jusqu'aux plaines babyloniennes.²¹ L'étude du travail de l'apôtre Thomas en Inde, présentée dans un chapitre précédent, cite la vieille tradition selon laquelle, après avoir fondé le christianisme dans la péninsule hindoue, il aurait ensuite apporté l'Évangile au pays du fleuve Jaune.²² L'apôtre Paul a dit en son temps que l'Évangile avait été porté « jusqu'aux extrémités du monde ». La force de l'Évangile en Chine apparaît dans la déclaration du père anté-nicéen Amobius, écrite vers 300, qui énumérait cette nation comme l'un des peuples orientaux parmi lesquels l'Église a été établie.²³ Il convient également de noter qu'Isaac, le patriarche de l'Église assyrienne, ordonna un métropolitain pour la Chine en 411. Comme les métropolitains étaient généralement à la tête de six à huit superviseurs de provinces ecclésiastiques, chacun d'entre eux étant à son tour le président d'un grand nombre de membres du clergé, il est facile de comprendre que le christianisme, pour avoir connu une telle croissance, a dû être implanté très tôt dans l'Empire du Milieu, ou en Chine.

Pour en revenir à la discussion sur les enseignements de l'Ancien Testament en Chine bien avant Jésus-Christ, on peut constater que les enseignements de l'Ancien Testament sont arrivés en Chine non seulement par l'Inde, mais aussi par le Turkestan. Au cours de la période où la contrefaçon de l'Ancien Testament par les religions païennes a commencé, le roi Darius, l'habile organisateur perse, fit la conquête de la Bactriane. Ce royaume riche et prospère, situé entre le nord-est de la Perse proprement dite et le fleuve Oxus, aurait compté un millier de villes.²⁴ Darius poursuivit ses conquêtes jusqu'à la célèbre ville de Khotan, au Turkestan.²⁵ Cette ville était un pivot dans le commerce et les déplacements entre la Chine et la Bactriane. Entre Khotan et la Chine, un nombre incalculable de villes, depuis ensevelies par les sables en mouvement, couvraient le territoire du Turkestan oriental. « Là où se trouvaient autrefois des villes florissantes et des communautés prospères, » dit un chroniqueur chinois en parlant de cette région, « on ne voit plus qu'un vaste désert ; tout a été enseveli par les sables. »²⁶ Il fallut attendre des siècles après l'ère chrétienne pour que ces villes commencent à disparaître.²⁷

Au Turkestan, la route vers la Chine était bordée de nombreuses villes ; par conséquent, les routes accueillait tellement de voyageurs que personne n'avait besoin de chercher des compagnons pour son voyage. De plus, les routes étaient alors en si bon état que le voyage du Khotan à la Chine pouvait être effectué en quatorze jours.²⁸ Ainsi, l'histoire envoûtante de la nouvelle religion agressive de l'Ouest pouvait se répandre rapidement vers l'Est sur les lèvres des voyageurs.

Si l'on considère la révolution provoquée par Confucius à la lumière des générations influencées et de sa durée, elle peut être considérée comme l'une des plus grandes révolutions de l'histoire. Pendant deux mille ans, le confucianisme a exercé une influence incontestable sur le peuple chinois. Homme de lettres de premier plan, au fait de l'actualité de son temps grâce aux voyageurs, Confucius n'a pu manquer de clairvoyance pour faire échapper son système religieux à une trop grande concurrence avec le bouddhisme, le zoroastrisme et le judaïsme. Il trouva la Chine dans un chaos politique et religieux. Il donna à son pays natal une religion et un code d'éthique sociale qui résistèrent pendant des siècles. On pense qu'il a compris et profité de la grande réforme qui venait d'avoir lieu dans le judaïsme, et qu'il a incorporé dans le nouveau système qu'il préméditait, des idées provenant non seulement du judaïsme, mais aussi du zoroastrisme et du bouddhisme. Il semble plus logique de croire que Confucius observa les grands mouvements juste mentionnés, et que grâce à ses capacités supérieures, il distingua son opportunité de faire la même chose pour la Chine.

Songez à l'ampleur de la réforme qui toucha le judaïsme à l'époque de Daniel, et au fait que les païens reçurent une grande partie de leur sagesse de l'Ancien Testament. George Rawlinson, historien des civilisations anciennes, écrit :

Parallèlement au déclin de l'ancienne idolâtrie sémitique, on assiste à la progression de son antithèse directe, le pur monothéisme spirituel. Le même coup qui coucha la religion babylonienne dans la poussière fit tomber les chaînes du judaïsme... Le retour de captivité, autorisé par Cyrus presque immédiatement après la prise de Babylone, est le point de départ d'une illumination progressive du monde païen par la diffusion des croyances et des pratiques juives.²⁹

Si ces trois fondateurs de nouvelles religions – Zoroastre, Bouddha et Confucius - étaient prêts à emprunter à un culte antérieur au leur, il est évident que pour échapper à l'accusation de copie, ils auraient voulu que leur propre système ne soit pas une copie exacte de celui auquel ils avaient emprunté. Il y a assez de matière dans les enseignements de Confucius pour conclure que, tout comme pour Bouddha et Zoroastre, il a suffisamment été stimulé par la nouvelle lumière qui brillait en Occident pour lancer son propre système religieux.

La vérité fondamentale de l'Être suprême s'est imposée si fortement au zoroastrisme, au bouddhisme et au confucianisme que, dans l'établissement de leurs schémas religieux, ils maintinrent une divinité principale. L'élimination des divinités inférieures au profit d'un Dieu

unique, comme l'enseignait l'Ancien Testament depuis des siècles, gagna immédiatement la faveur des masses.

Un autre point sera présenté comme une preuve exceptionnelle que les enseignements de l'Ancien Testament étaient connus et imités dans tout l'Extrême-Orient. La connaissance des sept jours de la création a été si profondément imprimée sur les peuples orientaux qu'elle s'est insérée dans toute la vie religieuse et les coutumes de l'Orient. Parlant de l'influence généralisée du système de culte de l'Ancien Testament, Thomas M'Clatchie écrit :

Selon le Zend-Avesta, le Dieu Ormuzd (Adam ou Noé déifié) a créé le monde à six intervalles différents, équivalant en tout à une année entière ; l'homme, en conformité presque exacte avec le récit mosaïque, ayant été créé au cours de la sixième période. Les Étruriens affirment que Dieu (Adam ou Noé) créa le monde en six mille ans, l'homme seul ayant été créé au cours du sixième millénaire. Eusèbe mentionne plusieurs poètes anciens qui attachaient un degré supérieur de sainteté au septième jour. C'est le cas d'Hésiode et d'Homère, mais aussi de Callimaque et de Linus. Porphyre affirme que les Phéniciens consacraient un jour sur sept à leur dieu Cronus (Adam apparaissant dans Noé). Aulus Gellius affirme que certains philosophes païens fréquentaient les temples le septième jour ; Lucien mentionne le septième jour comme un jour férié. Les anciens Arabes observaient un sabbat avant l'ère de Mahomet. Le mode de calcul par « sept jours » prévalait aussi bien chez les Indiens, les Égyptiens, les Celtes, les Sclavoniens, les Grecs et les Romains. Josèphe n'est donc pas sans fondement lorsqu'il affirme qu'« il n'y a aucune ville grecque, ni aucun barbare, ni aucune nation, d'où ne soit venue notre coutume de nous reposer le septième jour ! ». Dion Cassius déduit cette pratique universelle du calcul des semaines des Égyptiens, mais il aurait dû dire des ancêtres primitifs des Égyptiens, qui étaient également les ancêtres de toute l'humanité. Théophile d'Antioche affirme comme un fait manifeste que le septième jour était partout considéré comme sacré ; et Philon (apud Grot. et Gale) déclare que le septième jour est une fête, non pas de telle ou telle ville, mais de l'univers.³⁰

Il convient de noter tout particulièrement, dans la citation ci-dessus, que le décompte des sept jours est pratiqué non seulement en Inde, mais aussi chez les Celtes, les Slaves, les Grecs et les Romains. Homère et Hésiode, qui vécurent aux neuvième et huitième siècles avant Jésus-Christ, font

partie de ceux qui croyaient au caractère sacré du septième jour. Telle était la puissante influence de l'Ancien Testament dans les pays non seulement européens, mais aussi orientaux, même jusqu'à la détermination de leur division temporelle.

Il a déjà été fait mention du grand nombre de Juifs qui ont vécu en Chine après 400 avant Jésus-Christ. Au cours des siècles, ils ont observé le septième jour comme sabbat, et un auteur, écrivant ces dernières années sur ses recherches concernant le petit reste de ces Juifs qui subsiste encore en Chine, dit : « Ils observent le sabbat tout à fait aussi strictement que les Juifs d'Europe ».³¹

Si le fait d'honorer le septième jour était vrai chez les anciens habitants du pays de Chaldée, d'où l'on affirme que les ancêtres des Chinois sont originaires, il l'était également tout particulièrement dans la Chine ancienne. Un passage de l'une des œuvres classiques de Confucius, écrite environ 500 ans avant J.-C., dit ceci : « Les anciens rois, en ce jour culminant (le septième), fermaient leurs portes, les marchands ne voyageaient pas et les princes n'inspectaient pas leurs domaines.³² Charles de Harlez ajoute : « C'était une sorte de jour de repos ».³³ Tout porte donc à croire que Confucius a été influencé directement ou indirectement par les enseignements de l'Ancien Testament en général et par les visions de Daniel en particulier.

LES DÉBUTS DU CHRISTIANISME EN CHINE

À l'époque de l'érection du célèbre monument de pierre, les missionnaires de la foi d'Adam avaient pénétré partout en Asie centrale et possédaient déjà de nombreuses églises en Chine. Les paroles suivantes d'Ernest Renan montrent à quel point ces évangélistes avaient répandu la connaissance de la langue maternelle d'Adam, le syriaque :

On verra quel rôle important la langue syriaque a joué en Asie du troisième au neuvième siècle de notre ère, après être devenue l'instrument de la prédication chrétienne. Comme le grec pour l'Orient hellénistique, le latin pour l'Occident, le syriaque est devenu la langue chrétienne et ecclésiastique de la Haute-Asie.³⁴

Aujourd'hui encore, il existe dans d'autres pays plusieurs milliers de croyants qui tirent leur passé ecclésiastique de la communion assyrienne et qui utilisent le syriaque dans leurs services divins.

Les relations politiques, sociales et commerciales entre la Chine et les nations occidentales ont été établies bien des siècles avant que la population de sa capitale n'inaugure le monument commémoratif. Environ cent vingt ans avant Jésus-Christ, une ambassade officielle d'exploration fut envoyée

par l'empereur chinois pour étudier les royaumes de l'Ouest et pour saluer leurs peuples et leurs dirigeants. Ce groupe d'explorateurs est revenu en racontant qu'il avait traversé la Bactriane, la Parthie, la Perse et Ta-Chin (c'est-à-dire la Palestine, le pays de la religion d'Adam selon le monument). Deux cents ans plus tard – ou à l'époque des apôtres – un général chinois conduisit les régiments victorieux de son empereur à travers la Perse jusqu'aux rives de la mer Caspienne.³⁵ Les Chroniques chinoises font état d'une ambassade de l'empereur de Rome à la cour impériale de Chine vers l'an 168 ap. J.-C., et d'une ou deux ambassades similaires environ cent ans plus tard. Elles rapportent également qu'environ deux cents ans plus tard (en l'an 381 ap. J.-C.), plus de soixante-deux pays des « régions occidentales » ont envoyé des ambassadeurs ou des tributs à l'Empire du Milieu.³⁶

Si les Chinois ont si largement voyagé vers l'ouest, il n'est pas étonnant que Saeki s'exclame : « Il serait très étrange que les énergiques chrétiens syriens, pleins d'un véritable zèle missionnaire, ne se soient pas rendus en Chine après avoir atteint la Perse vers le milieu ou la fin du deuxième siècle ! »³⁷ Une autre autorité les voit bien installés en Chine en 508.³⁸ Il est donc amplement justifié de conclure que de nombreux vrais croyants se trouvaient en Asie plusieurs siècles avant qu'Adam et ses associés n'érigent le monument de leur église.



CROYANCES DU CHRISTIANISME PRIMITIF EN CHINE

De nombreux documents et références historiques témoignent de la foi de l'Église d'Orient en Chine à l'époque d'Adam. Nous avons déjà mentionné la prophétie d'Esaië, qui prédisait des conversions dans ce pays lointain. Des témoignages ont également été utilisés pour montrer qu'en 481-222 av. J.-C., des Juifs occupaient des postes militaires importants, certains devenant gouverneurs de province, ministres d'État et professeurs érudits.³⁹ Ces membres de l'Église de l'Ancien Testament enseignaient aux Chinois les vérités de la loi et des prophètes.

Il est étonnant de voir comment l'Église assyrienne a préservé l'unité de sa foi dans l'ensemble de son domaine spirituel, que ce soit en Inde, au Tibet, au Turkestan, en Perse ou en Chine. Les membres de l'Église qui pratiquaient leur culte selon les enseignements de l'Église d'Orient étaient non seulement en harmonie les uns avec les autres dans ces différents pays, mais aussi avec le siège en Perse. De nombreux auteurs dignes d'intérêt ont souligné la nature apostolique de ses activités missionnaires et la simplicité néotestamentaire de ses croyances et de ses pratiques. Ces croyants ont constamment affirmé qu'ils n'acceptaient que ce qui avait été enseigné par le Christ, les prophètes et les apôtres. Dans une simplicité tranquille, accompagnée d'un minimum de cérémonies, ils accomplirent un travail missionnaire inhabituel.

La position occupée par Adam confirme la splendide organisation de l'Église d'Orient, ainsi que la force de sa position en Chine. Sur le monument, Adam est appelé pasteur, vice-métropolitain et métropolitain de Chine.⁴⁰ Ce titre officiel indique que les églises qu'il dirigeait devaient compter de nombreux membres et avoir une force considérable. L'inscription révèle en outre qu'Adam reconnut le père des pères, ou catholicos, à Bagdad.

En Chine, Adam et ses associés durent lutter contre la polygamie. La coutume qui consiste à lier les pieds des jeunes filles chinoises était un problème pénible pour les missionnaires chrétiens. La croyance des Chinois dans les esprits des morts, glorifiées par le culte des ancêtres, opposait aux missionnaires les forces du spiritisme, de la magie et de l'astrologie.

Les deux langues composant les inscriptions du monument – le syriaque et le chinois – pouvaient laisser espérer que le système encombrant de la langue des signes des Chinois céderait devant la meilleure méthode alphabétique représentée par le syriaque. La prédominance de l'orthographe des signes jusqu'à aujourd'hui indique la résistance obstinée à toute tentative de simplification du chinois. Cependant, Adam disposait d'une vaste littérature chrétienne à utiliser. Saeki donne en détail les titres de trente-cinq livres qui, entiers ou en fragments, furent découverts en 1908 dans une grotte du nord-ouest de la Chine, et qui constituaient tous la littérature diffusée par l'Église d'Orient parmi les Chinois. Il écrit :

Le Credo des Apôtres était en chinois. Ils avaient un très beau chant de baptême en chinois. Ils avaient un livre sur l'incarnation du Messie. Ils avaient un livre sur la doctrine de la croix. En un mot, ils possédaient toute la littérature nécessaire à une église vivante. Leurs ancêtres du huitième siècle étaient assez puissants pour ériger un monument dans les environs de Hsi-an-fu.⁴¹

D'ADAM AUX EMPEREURS MONGOLS

Le temps qui s'est écoulé entre la dynastie Tang de l'époque d'Adam et la fin de la conquête mongole est d'environ cinq cents ans. Pendant cette période, la nature du développement de l'Église d'Orient au pays du Fleuve Jaune se manifeste dans le caractère du clergé, le type de littérature sacrée utilisée, la vie des croyants, les activités abondantes des communautés et les services publics qu'elle rendit à la nation.

Le clergé qui mena l'Église d'Orient à la victoire étaient des hommes de consécration et d'érudition. Ils trouvèrent en Chine les anciennes religions du confucianisme et du taoïsme, ancrées dans l'affection du peuple. Confucius lui-même défendait la polygamie.⁴² Confucius était aussi un spirite ; il a toujours cru qu'il était accompagné par l'esprit du duc de Chou.⁴³ Les bouddhistes étaient des idolâtres ; ils adoraient l'image de Bouddha.⁴⁴ Ils terrifiaient les gens tant par leurs enseignements que par les représentations sur les murs de leurs temples d'images et de statues horribles.⁴⁵ Ils présentaient également les plaisirs charnels du paradis bouddhiste. Néanmoins, face à des religions païennes aussi puissantes, l'Église assyrienne se développa et prospéra.

Le bouddhisme en Chine était dur ; il n'offrait pas de sauveur et, jusqu'à ce qu'il copie les doctrines expiatoires du christianisme, il était généralement repoussant pour le peuple. Au milieu de ces ténèbres, Adam et ses associés formèrent le clergé le plus éclairé de l'époque. C'est ce même type de clergé qui, en Mésopotamie, avait transmis les civilisations grecque et romaine aux Arabes qui, à leur tour, les avaient transmises à l'Occident.

En ce qui concerne les enseignements de ces chrétiens syriaques, voici ce qui est écrit en syriaque sur le monument chinois : « En l'an 1092 des Grecs (1092-311 = 781 ap. J.-C.), mon Seigneur Yesbuzid, prêtre (pasteur) et chorévêque de Kumdan, la ville royale, fils du défunt Milis, prêtre (pasteur) de Balkh, une ville du Tehuristan, a érigé ce monument, où est écrite la loi de Lui, notre Sauveur, la prédication de nos ancêtres aux dirigeants de la Chine. »⁴⁶

Il ne faut cependant pas croire que leur développement s'est fait sans heurts. Ils se heurtèrent souvent à une opposition acharnée. À la mort de l'un des grands empereurs Tang, le trône fut occupé pendant deux courts règnes par des souverains de moindre capacité. L'un d'entre eux était favorable au bouddhisme. Les bouddhistes, profitant de cet avantage, élevèrent la voix contre la religion chrétienne. Sous l'autre règne, les lettrés inférieurs des taoïstes, favorisés par la majesté impériale, ridiculisèrent et calomnièrent le christianisme.

Une furieuse persécution religieuse contre toutes les religions occidentales eut lieu en 845. Certains pensent que c'est en cette heure d'épreuve que les croyants enfouirent la célèbre pierre dans le sol pour la préserver. Cette période d'épreuve était due à l'influence malveillante exercée sur l'empereur par les confucianistes et les taoïstes. « Le christianisme, cependant, ne semble pas en avoir été très affecté », observe Mingana, « car dans une déclaration ancienne et importante, le patriarche contemporain Théodose (852-828 ap. J.-C.) mentionne encore les archevêques de Samarcande, de l'Inde et de la Chine ».⁴⁷

Il convient de noter que cette dernière persécution fut ordonnée par l'un des derniers empereurs Tang. La dynastie vacillait jusqu'à sa chute. S'ensuivirent des années d'anarchie et de confusion au cours desquelles sept dynasties différentes se succédèrent.

Grâce au sourire bienveillant du gouvernement, non seulement plusieurs églises splendides furent érigées au cours des premières années du christianisme dans la capitale elle-même, mais des ordres furent donnés pour aider à l'édification d'églises similaires dans toutes les provinces. Il ne faut pas comprendre par là qu'il y avait une union de l'Église et de l'État. Par exemple, George Washington pouvait être membre d'une certaine église et user de son influence pour favoriser l'édification d'églises de sa propre confession sans que cela indique que le clergé était un fonctionnaire rémunéré par l'État. Telle était la situation en Chine.

À partir de l'année 1020, des récits émouvants furent diffusés dans toute l'Europe au sujet d'un grand roi des tribus tartares qui était chrétien et qui s'appelait Prester John. À cela s'ajoutaient les nouvelles écrites vers l'an 1009 par le métropolite de la capitale de la province nord-ouest de la Perse au catholicos de Bagdad concernant deux cent mille Turcs et Mongols qui avaient embrassé le christianisme.⁴⁸ Ces documents témoignent de la force de l'Église d'Orient au XI^{ème} siècle. Comme le dit le doyen Milman dans son éditorial : « Le christianisme de la Chine, entre le septième et le treizième siècle, est invinciblement prouvé par l'accord des preuves chinoises, arabes, syriaques et latines. »⁴⁹

¹ Rawlinson, *The Seven Great Monarchies of the Ancient Eastern World*, vol. 2, p. 444.

² Voir Saeki, *The Nestorian Monument in China*, pp. 54, 171, 231, 265 ; aussi, Gordon, "World Healers," pp. 134, 181-183, 285, 476

³ Sansom, *Japan*, pp. 80, 81 ; Saeki, *The Nestorian Monument in China*, p. 3.

⁴ Sansom, *Japan*, pp. 81-84.

⁵ L'auteur a eu le privilège d'examiner la pierre de première main, ayant fait un voyage en avion à cette fin. Nous avons pris soin de prendre des photos de ce célèbre mémorial et d'étudier la ville et la campagne environnante.

⁶ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, pp. 14, 15.

⁷ Huc, *Christianity in China, Tartary, and Thibet*, vol. 1, pp. 45, 46.

⁸ Gordon, "World Healers," p. 147.

21. ADAM ET L'ÉGLISE EN CHINE

- ⁹ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, p. 175
- ¹⁰ Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, vol. 1, p. 191, note 1.
- ¹¹ Idem, vol. 1, p. 191 ; aussi Beal, *Buddhists' Records of the Western World*.
- ¹² Monier-Williams, *Indian Wisdom*, p. 49.
- ¹³ Voir l'étude de l'auteur au chapitre 2, intitulée « L'Église du désert dans la prophétie ».
- ¹⁴ Sansom, *Japan*, p. 133.
- ¹⁵ Gordon, "World Healers," pp. 31, 32, 229.
- ¹⁶ Idem, p. 27.
- ¹⁷ Geikie, *Hours With the Bible*, vol. 6, p. 383, note 1 ; Série de l'Ancien Testament sur Esaïe 49 : 12 ; *Encyclopedia Britannica*, 9^{ème} et 11^{ème} éd., art. "China" ; M'Clatchie, "The Chinese in the Plain of Shinar," *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 16, pp. 368-435.
- ¹⁸ Pott, *A Sketch of Chinese History*, 3^{ème} éd., p. 2.
- ¹⁹ Lacouperie, *Western Origin of Early Chinese Civilisation*, pp. 9, 12.
- ²⁰ Gordon, "World Healers," p. 54.
- ²¹ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, pp. 39, 40.
- ²² Le gardien de la « forêt de tablettes » de Changan a montré une dalle de pierre à l'auteur sur laquelle était gravé un visage qui, selon lui, était celui de l'apôtre Thomas.
- ²³ Arnobius, *Against the Heathen*, trouvé dans *Ante-Nicene Fathers*, vol. 6, p. 438.
- ²⁴ Smith, *The Oxford History of India*, p. 122.
- ²⁵ Forsythe, *Journal of the Royal Geographical Society*, vol. 47, p. 2.
- ²⁶ Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, vol. 1, p. 192, note.
- ²⁷ Johnson, *Journal of the Royal Geographical Society*, vol. 37, p. 5.
- ²⁸ Quatremere, *Notices des Manuscrits*, vol. 14, pp. 476, 477.
- ²⁹ Rawlinson, *The Seven Great Monarchies of the Ancient Eastern World*, vol. 2, p. 444.
- ³⁰ M'Clatchie, *Notes and Queries on China and Japan* (édité par Dennys), vol. 4, Nos. 7, 8, pp. 99, 100.
- ³¹ Finn, *The Jews in China*, p. 23.
- ³² M'Clatchie, *A Translation of the Confucian Classic of Change*, p. 118.
- ³³ Harlez, *Le Yih-King : Une traduction française du classique confucéen sur le changement*, p. 72. Traduit par cet auteur à partir d'une version française (en utilisant l'importante note de M. de Harlez). De nombreux traducteurs de la version chinoise rendent différemment le « jour culminant ». La plupart d'entre eux s'accordent, parfois longuement, sur le fait que cette section du Yih-King, le plus ancien livre chinois, est une glorification du septième jour en tant que symbole du retour ou du succès. L'influence de cette glorification a déterminé les coutumes des rois, des marchands et des propriétaires terriens.
- ³⁴ Renan, *Histoire générale et Système Comparé des Langues Sémitiques*, p. 291.
- ³⁵ Smith, *The Oxford History of India*, p. 129.
- ³⁶ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, pp. 41, 42.
- ³⁷ Idem, p. 43.
- ³⁸ Lloyd, *The Creed of Half Japan*, p. 194, note.
- ³⁹ Gordon, "World Healers," p. 54.
- ⁴⁰ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, pp. 162, 255 ; voir aussi pp. 186, 187.
- ⁴¹ Idem, pp. 70, 71.
- ⁴² Li Ung Bing, *Outlines of Chinese History*, pp. 50, 51.
- ⁴³ Sansom, *Japan*, p. 111.
- ⁴⁴ Huc, *Christianity in China, Tartary, and Thibet*, vol. 1, pp. 167, 221.
- ⁴⁵ Cable et French, *Through Jade Gate and Central Asia*, pp. 136-138. Voir Gordon, "World Healers," pour une étude de l'idolâtrie du Bouddhisme.
- ⁴⁶ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, p. 175.
- ⁴⁷ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 9, pp. 325, 338.
- ⁴⁸ Idem, vol. 9, pp. 308-310.
- ⁴⁹ Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 47, note 118.

CHAPITRE 22

Marcos de Pékin

Ces faits historiques suffisent à prouver l'existence d'un pont terrestre entre la Chine et l'Orient romain, et que la Chine ancienne communiquait par voie terrestre avec les pays méditerranéens ainsi qu'avec l'Inde. La route a pu passer par le Khotan et le Turkestan, vers le nord de l'Inde, l'Afghanistan, etc. Il serait très étrange que les énergiques chrétiens syriens, pleins d'un véritable zèle missionnaire, ne se soient pas rendus en Chine après avoir atteint la Perse vers le milieu ou la fin du deuxième siècle.¹

L'UNE DES FIGURES marquantes de cette période d'expansion de la Chine a été Marcos. De l'obscurité, ce jeune Chinois est devenu l'administrateur suprême de l'Église d'Orient.

Pendant les trois siècles de guerres orageuses et les nombreuses dynasties qui se sont succédées entre la chute des empereurs Tang et l'ascension des souverains mongols (1204 ap. J.-C.), il n'existe que peu d'informations sur la croissance du christianisme en Chine. Pour en savoir plus sur cet intervalle, il faut recourir aux archives du siège de l'Église à Bagdad, aux histoires de l'Asie centrale ou des pays limitrophes de la Chine.

Cependant, la situation change avec l'avènement de la suprématie des Tartares sur la race jaune. La révolution mondiale qui a accompagné les conquêtes mongoles en Asie et en Europe de l'Est met en lumière les énormes progrès réalisés par l'Église d'Orient en Chine, en Asie centrale et en Asie plus lointaine. Gengis Khan a unifié les nations orientales, tout en leur ouvrant la voie de la civilisation.²

La carrière de Gengis Khan et de son fils Ögodeï, ainsi que leurs relations amicales avec l'Église d'Orient, relèvent plutôt de l'histoire de l'Asie dans son ensemble. Cette histoire a déjà été racontée. L'histoire des trois neveux d'Ögodeï – également empereurs et conquérants, à savoir Möngke, Kubilaï et Houlagou – est étroitement liée aux heures de triomphe dont l'Église a été témoin en Chine. L'empereur Möngke et son père, Tolui, achevèrent la conquête de la Chine. Kubilaï, succédant à Möngke, déplaça la capitale du monde scythe de son centre ancestral en Sibérie à Pékin, appelé à l'époque Khanbalig. Lorsque Kubilaï monta sur le trône du monde mongol, il nomma son frère Houlagou empereur indépendant, ou vice-roi,

sur les territoires limitrophes de l'Europe, avec son palais en Perse. Le roi Frédéric de Saxe ne soutint pas plus Luther que ces trois fils du général victorieux ne soutinrent le catholicos assyrien de Bagdad et ses églises disséminées en Inde, en Asie et en Chine. Dans les écrits d'un auteur contemporain de Möngke, les convictions chrétiennes de cet empereur sont clairement exposées dans les termes suivants : « un adepte et un défenseur de la religion de Jésus ».³ Möngke traitait avec bienveillance les chrétiens, les musulmans et les bouddhistes, mais il était particulièrement soucieux d'attirer dans son pays les communautés de l'Église d'Orient, car il trouvait que leur savoir médical et leur grande capacité commerciale étaient bénéfiques à ses sujets.⁴

Les rois d'Allemagne, de France et d'Angleterre, ainsi que le pape, craignaient un retour des armées conquérantes sous l'égide des souverains mongols. Ils comptaient sur l'influence que les chrétiens assyriens exerçaient dans les royaumes asiatiques pour donner du poids à leurs négociations. De nombreuses ambassades firent le va-et-vient entre l'Angleterre, la France, l'Allemagne, le pape et les cours de Möngke, Kubilaï et Houlagou. Ces puissances occidentales espéraient arracher la Palestine et Jérusalem à la sujétion des mahométans détestés grâce à l'aide de l'empereur Kubilaï Khan de Pékin et de son frère Houlagou, vice-roi de Perse. Dans ces négociations, les deux jeunes pasteurs qui avaient voyagé de Pékin à Bagdad furent considérés comme très utiles en raison de leurs relations avec Kubilaï Khan, de leur connaissance des langues mongole et chinoise, et de leur connaissance du peuple et des coutumes de leur pays d'origine.

Il convient ici de rappeler l'histoire des deux jeunes pasteurs qui, en 1284, effectuèrent leur célèbre voyage de Pékin à la Perse, en direction de Jérusalem. Il est étonnant de constater le nombre de grandes communautés appartenant à l'Église d'Orient qui les ont accueillis dans différentes villes au cours de leur long voyage à travers les montagnes, les déserts et les plaines. Il est intéressant de noter que, outre le fait que les deux jeunes gens appartenaient à la nation Ouïghour, ils étaient des sujets de l'empire mongol de Kubilaï Khan, sous la protection duquel, sinon par l'ordre duquel, ils sont partis de Chine pour aller adorer à Jérusalem.⁵

Lorsque ces deux jeunes pasteurs, Marcos et Sauma, arrivèrent en Perse, ils furent accueillis non seulement par le chef de l'Église assyrienne et tout le clergé de ce royaume, mais aussi par la cour vice-royale de Houlagou. Naturellement, cette cour, bien que vivant en Perse, parlait aussi bien la langue mongole que la langue chinoise. Ces deux protégés de l'empereur Kubilaï Khan les réjouissaient parce qu'ils parlaient le mongol, le chinois et le persan.

HISTOIRE DE DEUX JEUNES ECCLÉSIASTIQUES

Le manuscrit contenant le récit des voyages communs de Sauma et Marcos a été écrit à l'origine par ce dernier en persan, mais les abrégés en syriaque, dans lesquels le récit est accessible, ont été réalisés par un auteur inconnu. Les chercheurs sont redevables au prêtre Paul Bedjan de l'Église catholique romaine pour la présentation du texte syriaque. Par conséquent, la restitution de l'original en anglais, dans laquelle des termes généraux sont utilisés et auxquels on peut donner une connotation religieuse, peut être colorée du point de vue de ceux par qui l'histoire est passée. Il convient de garder cela à l'esprit lorsque l'on rencontre des termes tels que 'moine' ou 'évêque'. L'histoire des débuts de ces deux jeunes hommes en Chine nous éclaire sur la croissance et la place qu'a prise l'Église d'Orient.

Sauma, qui fut plus tard appelé Rabban Sauma (le titre 'rabban' signifiant superviseur), était le fils d'un chrétien assyrien aisé qui occupait une fonction importante dans l'église de Pékin. Le garçon reçut une éducation soignée et fut bien instruit de l'histoire de son église. À l'âge adulte, il fut fiancé à une jeune fille et son père lui assura le poste de gardien du bâtiment central de l'église à Pékin. À l'âge de vingt ans, cependant, il refusa de se marier parce qu'il souhaitait se consacrer à des études religieuses. Il se retira de la ville de ses parents pour s'installer dans un domicile privé, à une journée de voyage à l'ouest de la capitale. C'est ainsi qu'il fut ordonné prêtre par Mar George, métropolitain de Pékin. Sa renommée s'étendit rapidement à l'étranger et les gens venaient de loin pour écouter ses sermons.

À cette époque, un autre jeune homme vivait à plusieurs jours de voyage. Il s'agissait également d'un chrétien assyrien, dont le père occupait la fonction d'archidiacre dans sa ville natale. Ce jeune homme s'appelait Marcos. Renonçant au monde et se consacrant à l'avancement de l'Évangile en ces temps difficiles et troublés, Marcos se joignit à Sauma, dont la renommée l'avait déjà atteint. Sauma s'efforça de le persuader de retourner auprès de ses parents, mais n'y parvenant pas, il fit ordonner Marcos au ministère par Mar Nestorius, qui était alors métropolitain de Pékin.

En décidant de se rendre à Jérusalem, ces deux-là résistèrent aux exhortations de leurs parents et de leurs amis à rester dans leur pays natal. Ils vendirent tous leurs biens et partirent rejoindre une caravane qui faisait du commerce entre la Chine et les pays de l'Ouest. Sans doute le métropolitain de la Chine du Nord, dont le siège était Pékin, leur donna-t-il des lettres d'introduction auprès des frères qu'ils rencontreraient au cours de leur voyage. Lorsqu'ils arrivèrent à Kawshang, la patrie de Marcos, ils furent accueillis à bras ouverts. Les princes tartares de cette localité apprirent leur arrivée. N'ayant pas réussi à convaincre les deux

missionnaires de s'installer dans le pays natal de Marcos, ils leur offrirent des chevaux, des haillons, des vêtements, de l'argent et d'abondantes provisions pour leur long voyage.⁶

Le premier endroit qu'ils atteignirent au cours de leur voyage vers l'ouest fut Dunhuang, célèbre pour être la porte entre la Chine proprement dite et le Turkestan. Cette localité est bien connue pour ses grottes aux mille bouddha.⁷ C'était alors une ville influente du royaume de Tangoute, dont les auteurs d'aujourd'hui affirment généralement qu'il comprenait la province chinoise actuelle de Gansu. Ce royaume comptait de nombreux chrétiens assyriens. Les frères de Dunhuang, ville dans laquelle Marco Polo dit qu'il y avait trois grandes églises, ayant entendu parler de l'arrivée des jeunes, sortirent en comité de réception pour leur donner un accueil chaleureux.

De là, après deux mois de voyage sur les sables du désert du Turkestan oriental, ils arrivèrent à la ville de Khotan, célèbre pour sa production de jade. Les anciennes villes de grande renommée de cette région ont été submergées par les sables mouvants du désert, qui semblent avancer depuis des lustres.⁸

Cependant, à l'époque de Marcos et de Sauma, cette région était parsemée de centres bien peuplés et florissants. Dans la ville de Khotan même résidait le directeur des églises assyriennes de cette province, de sorte que l'on peut être sûr que les deux jeunes hommes furent accueillis par la population à leur arrivée. Comme la guerre faisait rage à cette époque entre un chef et le grand khan contre lequel il s'était rebellé, les deux voyageurs furent contraints de rester à Khotan pendant six mois.

De Khotan, ces missionnaires entreprenants voyagèrent vers le nord-ouest jusqu'à Kachgar. Marco Polo, qui avait emprunté cette route juste quelques années auparavant, mais dans la direction opposée, écrivit : « Il y a dans le pays de nombreux chrétiens nestoriens [assyriens], qui ont leurs propres églises. Les habitants du pays ont une langue particulière, et le territoire s'étend sur cinq jours de voyage ».⁹ La ville était un important centre de commerce et constituait le terminus de nombreuses routes caravanières d'est en ouest ; le pays environnant était très fertile et les classes de marchands et de fermiers étaient aisées.¹⁰

De Kachgar, les étudiants en théologie aventureux traversèrent les hautes montagnes du Pamir pour entrer dans le Khorassan, la puissante province du nord-est de la Perse, où ils arrivèrent après les plus grandes difficultés et dans un état d'épuisement mental et physique. Mais ils se consolaient à ce moment-là parce que Dieu les avait délivrés de toute

affliction et n'avait pas permis que des voleurs de grand chemin et des brigands leur fassent subir des calamités.¹¹

Ils arrivèrent à un camp militaire dans un endroit appelé Talas. Le roi Qaïdu, qui descendait d'un des fils aînés de Gengis Khan, n'a jamais accepté que son propre grand-père n'ait pas été élevé au rang d'autorité impériale suprême. À cette époque, il était en guerre contre l'empereur Kubilaï Khan pour des questions d'héritage. Les voyageurs se rendirent auprès du roi Qaïdu et, après lui avoir accordé leur bénédiction religieuse, ils lui demandèrent de leur donner une autorisation écrite de traverser son pays.

Ils se rendirent ensuite dans l'un des centres de formation spirituelle de l'Église assyrienne, situé dans ou près de la grande ville de Tous, capitale du Khorassan, où ils furent reçus avec hospitalité par le directeur provincial des églises et son clergé associé. Là, comme l'apôtre Paul à son arrivée à Rome, ils « rendirent grâces à Dieu et prirent courage » (Actes 28 : 15).

LES PASTEURS RENCONTRENT LES CATHOLICOS

Ils avaient l'intention de partir du Khorassan pour se rendre dans la province frontalière située au nord-ouest de la Perse, près du Caucase, afin d'atteindre la capitale Bagdad, où se trouvait Mar Denha, le catholicos de l'Église d'Orient. Mais ils rencontrèrent le catholicos à Maragha, la ville dont Houlagou avait fait la capitale provinciale. À sa vue, leur cœur se gonfla de joie ; ils tombèrent à terre devant lui et pleurèrent en rendant hommage à sa position de directeur suprême de l'Église d'Orient. Le nombre de membres de cette grande Église, plus les Jacobites, dépassait celui des Églises grecque et latine.¹² Le catholicos fut stupéfait d'apprendre qu'ils venaient de la part du roi des rois, Kubilaï Khan. Ils dirent qu'ils étaient venus pour être bénis par le père des pères, par le clergé et par les saints hommes de ce quart du monde. Et si une route leur était ouverte, poursuivaient-ils, et si Dieu avait pitié d'eux, ils iraient à Jérusalem.¹³ Le catholicos, ému aux larmes, leur adressa des paroles de réconfort.

Comme ils connaissaient très bien la ville du grand roi et qu'ils pouvaient s'exprimer en langue mongole, le catholicos leur demanda de se rendre auprès de l'empereur de l'Ouest, que l'on peut appeler le vice-roi du dominion mongol occidental, pour lui demander de ratifier le choix de lui-même, Mar Denha, qui avait été élu catholicos par le clergé de l'Ouest. Cette mission fut couronnée de succès. En retour, le catholicos leur écrivit une lettre d'introduction, car ils avaient l'intention de visiter les centres religieux occidentaux de renom liés à l'Église assyrienne. À cette époque, Abaqa, fils et successeur de Houlagou et arrière-petit-fils de Gengis Khan, était sur le trône de Perse. Lorsqu'ils arrivèrent à son camp et furent amenés

devant lui, il les reçut gracieusement et ordonna aux nobles de son royaume d'accéder à leur requête en faveur du catholicos, Mar Denha, et leur donna les ordres écrits nécessaires pour ratifier ce qu'ils demandaient.

De retour chez le catholicos, il leur dit que ce n'était pas le moment pour eux de se rendre à Jérusalem car les routes étaient en mauvais état. Il leur annonça la nouvelle surprenante de la mort à Pékin du directeur provincial de l'Église, et décida donc d'ordonner Marcos à sa place comme métropolitain pour la Chine et de consacrer son compagnon, Sauma, comme visiteur général des églises de l'Ouest. Ils s'efforcèrent tous deux de se libérer des rencontres qu'il proposait, mais, voyant qu'il ne voulait pas qu'il en soit ainsi, ils dirent : « Que la volonté de notre Père soit faite ».

Marcos fut bien accueilli et très honoré dans différentes régions, même s'il était étranger, parce qu'il partageait des vérités bibliques avec l'Église d'Orient. Le sabbat du septième jour n'était pas la moindre de ces doctrines. Comme les chrétiens de Chine, la patrie de Marcos, observaient le sabbat du septième jour, ainsi que nous l'avons souligné dans un chapitre précédent, un lien particulier unissait les membres de l'Église médiévale d'Asie.¹⁴

De plus grandes responsabilités attendaient ces pasteurs entrepreneurs. Peu après leur nomination, Mar Denha lui-même mourut. Le clergé dirigeant de l'Ouest discerna facilement que Marcos jouissait d'une grande faveur auprès du vice-roi de Perse et de l'empereur suprême, Kubilaï Khan. Après s'être concertés, ils décidèrent que Marcos serait élu catholicos. Cette décision satisfit le roi Abaqa, qui offrit au nouveau catholicos d'importants cadeaux, ratifia son élection et encouragea l'augmentation des centres de formation ecclésiastique et des installations générales pour la croissance de l'œuvre. Peu de temps après, le roi Abagha mourut.

Ahmad, un frère d'Abaqa, lui succéda sur le trône ; sans éducation ni connaissance, il persécuta les chrétiens en raison de son association considérable, dans le passé, avec les mahométans. Cependant, son règne fut court – ne dura pas plus de deux ans – et il fut suivi sur le trône par le fils d'Abaqa, qui s'appelait Arghoun. Le nom donné à Marcos après sa consécration fut Yabhalaha. Dieu lui accorda une bonne santé et il vécut jusqu'à ce qu'il vit six rois différents en tant que vice-rois sur le trône impérial de l'ouest en Perse. Sans s'étendre sur les nombreux incidents émouvants de sa vie, il suffira de dire que la splendide dévotion de l'Église, qui avait accompli un travail si merveilleux jusqu'à l'époque où Marcos (Yabhalaha) arriva au patriarcat, poursuivit son développement. L'histoire de ces deux jeunes hommes illustre donc l'étendue de l'Église d'Orient, ainsi que sa puissance et son influence.

MARCO POLO ET L'ÉGLISE ASSYRIENNE

Le siècle au cours duquel Marcos et Sauma voyagèrent de la Chine à la Perse fut témoin de cinq autres voyages ayant été enregistrés. Ils nous donnent des images remarquables du monde mongol, de la Méditerranée à l'océan Pacifique, de la Sibérie à l'océan Indien. Le plus remarquable de ces voyages est celui de Marco Polo, un Italien de la ville de Venise et fervent catholique. La description suivante montre comment son éducation catholique influença son interprétation des situations qu'il a rencontrées :

Mossoul est une vaste province habitée par des populations diverses, dont une classe voue un culte à Mahomet et s'appelle les Arabes. Les autres professent la foi chrétienne, mais pas selon les canons de l'Église, dont ils s'écartent dans de nombreux cas, et sont appelés Nestoriens, Jacobites et Arméniens. Ils ont un patriarche qu'ils appellent Jacolit, et c'est lui qui consacre les archevêques, les évêques et les abbés et les envoie dans toutes les régions de l'Inde, à Baudas (Bagdad) ou au Cathay (Chine), comme le fait le pape de Rome dans les pays latins.¹⁵

Lorsque Jean de Plano Carpini et Guillaume de Rubruck entreprirent d'interroger les empereurs tartares, la capitale se trouvait encore à Karakorum, en Sibérie, au milieu des tribus nomades des plaines asiatiques. Le voyage de Marco Polo l'a conduit à Pékin, la nouvelle capitale des Mongols sous l'égide de l'empereur Kubilaï. La description suivante de Pékin au moment de l'arrivée de Marco Polo est donnée par Manuel Komroff :

Deux merveilles d'ingénierie avaient déjà été achevées avant l'arrivée de Marco Polo. L'une était la Grande Muraille de Chine et l'autre le Grand Canal, dont les 600 derniers kilomètres furent achevés par Kubilaï Khan. Ce canal s'étend de Pékin à Canton et reste à ce jour la plus longue voie navigable construite par l'homme. Les communications terrestres par chevaux de poste étaient très développées et sont décrites en détail par Marco Polo. Dans les différents arts, la Chine était déjà mûre. La peinture, la gravure, la fonte de bronze, la sculpture, la fabrication de porcelaine et l'architecture étaient déjà très développées. La littérature était également très respectée. L'invention du papier remonte à 105 après J.-C. et des livres furent imprimés à partir de blocs de bois en 932. Une cinquantaine d'années plus tard, la grande encyclopédie, composée d'un millier de sections différentes, fut imprimée sous la supervision personnelle de l'empereur. Marco Polo aurait pu trouver des livres déjà en

circulation traitant de l'économie politique, de la philosophie, de la religion, de la guerre, de l'agriculture, de la peinture, de la musique et d'autres arts. Les caractères mobiles firent premièrement leur apparition en Chine sous la forme de blocs d'argile cuite dès 1043 et le papier-monnaie, dont Marco Polo parle avec tant d'émerveillement, était la monnaie en vigueur dans de nombreuses régions de l'empire. Les dispositifs mécaniques ne manquaient pas. On a trouvé des horloges à eau sur les ponts, des instruments astronomiques étaient utilisés en permanence, des métaux et du charbon étaient exploités et du sel est extrait de la saumure. C'est dans ce monde de merveilles que Marco Polo, jeune homme impressionnable de 21 ans, s'est retrouvé.¹⁶

Lorsque Marco Polo, un jeune homme de dix-neuf ans, voyagea avec son père et son oncle, il emprunta pratiquement la même route d'ouest en est que Marcos et Sauma avaient parcourue d'est en ouest. Il nota lui aussi la force de l'Église d'Orient à Yarcán (c'est-à-dire Yarkand), qui se trouve dans la partie occidentale du Turkestan, en ces termes : « Yarcán est une province qui s'étend sur cinq jours de voyage. Les habitants suivent la loi de Mahomet, mais il y a aussi des chrétiens nestoriens et jacobites ». ¹⁷

Arrivé à Tangoute, l'un des lieux mentionnés par Sauma, Marco Polo constata l'existence de chrétiens assyriens,¹⁸ ainsi qu'à Dunhuang, une ville qu'il appelle du nom de Chingintalas.¹⁹ A partir de là, il signale une dizaine d'autres lieux où il s'est arrêté lors de ses voyages dans l'empire. Parlant de la ville connue aujourd'hui sous le nom de Suchow, il dit : « Au bout de ces dix jours, vous arrivez dans une autre province appelée Sukchur ». Il indique qu'une partie de la population de cette province était chrétienne et l'autre idolâtre.²⁰ De là, il se rendit à la ville de Campichu (aujourd'hui Zhangye) où, dit-il, les chrétiens ont « trois très belles églises ». ²¹

De Campichu, il se rendit encore plus à l'est jusqu'au royaume d'Erguïul, avec la capitale du même nom, qui est manifestement la ville actuelle de Liangchow. Marco Polo dit : « C'est l'un des nombreux royaumes qui composent la grande province du Tangut. La population est composée de chrétiens nestoriens, d'idolâtres et d'adorateurs de Mahomet. » ²² Marco Polo mentionne alors une autre ville située directement au sud de Liangchow, manifestement la ville moderne d'Yining, à laquelle il attribue la patrie des chrétiens assyriens.

En repartant de Liangchow vers l'est, Marco Polo arriva dans une province dont la capitale était Calachan. Il attribue à cette région de nombreuses villes et villages dans lesquels se trouvent de belles églises appartenant aux chrétiens assyriens.²³ De là, il continua vers l'est jusqu'à

ce qu'il entrât dans une autre province dont le pouvoir était entre les mains des chrétiens. Il donna à cette province le nom de Tenduc, dont il dit ,

Le roi de la province est de la lignée de Prester John, Georges de son nom, et il tient les terres sous le Grand Khan, sans pour autant détenir la totalité de ce que Prester John possédait. La coutume veut que les rois de la lignée de Prester John épousent toujours des filles du Grand Khan ou d'autres princesses de sa famille... Le gouvernement de la province est entre les mains des chrétiens, comme je vous l'ai dit.²⁴

Shakespeare a écrit sur Cathay, le prochain royaume dans lequel Marco Polo et sa compagnie ont chevauché. Pendant des siècles, la Chine a été appelée Cathay à l'ouest. Le grand empereur découvrit rapidement les capacités de Marco Polo et le choisit comme officier impérial. En tant que tel, il effectua de nombreux voyages à travers le royaume et fit des rapports sur les nombreuses villes et villages dans lesquels il trouva des chrétiens nestoriens.²⁵

En tant qu'officier de l'empereur Kubilaï Khan, il se rendit dans le sud-ouest de la Chine et remarqua l'existence de chrétiens assyriens à Yunnanfu, la capitale de la province du Yunnan.²⁶ On raconte que la ville de Yangzhou, dont Marco Polo fut un temps le gouverneur et qui comptait vingt-sept autres villes riches sous son administration, possédait trois églises de ce type.²⁷

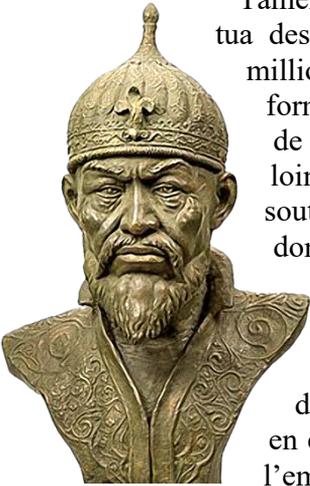
Il existe donc des témoins célèbres qui virent de leurs propres yeux les églises florissantes dans l'empire de Chine de 600 à 1300. Ces églises n'existent plus aujourd'hui. Que s'est-il passé depuis lors ? Une autre révolution embrassant l'Asie et l'Europe a renversé les Mongols et a rendu les Turcs dominants.

L'ASCENSION DE TAMERLAN

La question se pose naturellement de savoir : qu'est-il advenu du christianisme répandu en Orient, fruit du travail de l'Église d'Orient ? Cela conduit à de nouvelles scènes impliquant Tamerlan, les Jésuites et les sables du désert en perpétuelle évolution.

Tamerlan (vers 1333-1405) fut un autre conquérant du monde.²⁸ Beaucoup d'hommes célèbres et de génie militaire font figure de pygmées comparés à Gengis Khan et à Tamerlan. À l'exception du sud de l'Inde, Gengis conquiert toute l'Asie et la majeure partie de l'Europe de l'Est. On pense que sans les influences chrétiennes exercées par l'Église d'Orient sur les successeurs de Gengis Khan pour épargner certaines nations chrétiennes, toutes parleraient aujourd'hui la langue mongole. Tamerlan

domina toutes les terres soumises par Gengis, à l'exception de la Chine. Gengis était un Mongol, qui fit preuve dans tout son empire d'une liberté religieuse extraordinaire pour son époque.



Tamerlan était un Turc, un mahométan fanatique, qui tua des chrétiens par centaines de milliers, voire par millions, et détruisit des églises et des centres de formation chrétiens. Sa violence est l'une des raisons de la ruine du christianisme assyrien en Asie lointaine. L'autre raison est l'arrivée des Jésuites, soutenus par les canons de l'Espagne et du Portugal, dont nous reparlerons plus loin.

La férocité et la cruauté de Tamerlan sont inégalées dans l'histoire du monde. Partout où il est passé, les provinces sont devenues des déserts et les habitants ont été massacrés ou réduits en esclavage. Il est arrivé au pouvoir au moment où l'empire mongol avait été affaibli et morcelé suite à son partage entre les petits-fils de Gengis Khan. En tant que général, il possédait des capacités de premier ordre. En trente ans de guerre continuelle, il soumit l'Asie centrale et la Perse. Rien qu'à Ispahan, soixante-dix mille têtes furent transformées en pyramide. Il marcha en Asie Mineure et en Géorgie, pays alors très puissant, et porta un coup terrifiant à la Russie. Il envoya ses armées en Sibérie, soumettant au nord jusqu'à la rivière Irtysh et à l'est jusqu'à la frontière de la Chine. Sa conquête du nord de l'Inde fut une campagne remarquable. Tamerlan avait plus de soixante ans lorsqu'il força le passage de l'Indus, s'avançant pour détruire les maisons et massacrer les habitants.²⁹ L'armée tartare avait fait cent mille prisonniers avant d'atteindre Delhi. Un ordre fut donné pour les massacrer et une terrible vengeance fut dénoncée contre quiconque tenterait de se soustraire à ce mandat sanglant ; on pense qu'aucun prisonnier condamné n'a pu s'échapper.³⁰

Les victoires de Tamerlan sur les Turcs ottomans après son retour de l'Inde furent marquées par la prise de Bagdad, d'Alep et de Damas, ainsi que par la capture du sultan. Tamerlan fut attaqué par la fièvre au milieu d'une gigantesque campagne d'extirpation de la Chine.³¹

L'irruption du sauvage Tamerlan fut la dernière tempête à déraciner les fondations stables de la civilisation asiatique. Il n'y avait plus aucune chance que l'Asie centrale ou lointaine devienne un jour un grand facteur contribuant à l'édification d'un monde meilleur. Les jours de prospérité et d'énergie cédèrent la place à l'ignorance et à la pauvreté. En tant qu'objectif missionnaire, ces pays représentaient un problème difficile pour le succès des normes élevées que le christianisme cherche à implanter. Le

Sauveur enseigna à Ses disciples que lorsqu'ils étaient persécutés dans une ville, ils devaient s'enfuir dans une autre. Depuis l'époque de Tamerlan, il faut chercher dans d'autres pays la croissance d'un christianisme dominant et fructueux. Pendant quinze siècles, l'Église du désert avait accompli une œuvre glorieuse dans les pays situés à l'est de la Méditerranée. Il restait maintenant à un continent nouvellement découvert par Christophe Colomb à prendre la direction du christianisme à une époque où l'Église d'Orient l'abandonnait. L'Amérique se lèverait avec puissance pour annoncer l'Évangile de Jésus-Christ.

Le Sahara serait une perspective aussi attrayante pour les missionnaires que la Sibérie, le Turkestan ou le nord de la Chine lorsqu'ils furent inondés par des nuages de sable tourbillonnants. Les années laborieuses consacrées à l'édification des villes furent réduites à néant par la tempête qui s'est abattue sur le pays. L'homme, avec toutes ses armes de défense, n'a pas pu résister aux avalanches du désert. Un coup d'œil à l'Atlas moderne de la Chine préparé par A. Herrmann révèle une carte situant les villes minées près de Tourfan, dans le Turkistan oriental.³²

Entre le Khotan et la Chine, les sables mouvants du désert ont recouvert un nombre incalculable de villes du Turkistan oriental qui étaient autrefois le siège d'un commerce florissant et de communautés prospères.³³ W. H. Johnson affirme qu'à une occasion, trois cent soixante villes ont été ensevelies en vingt-quatre heures.³⁴

Les recherches de Sir Aurel Stein sur les villes minées du Cathay et les livres intéressants de Sven Hedin sur les vestiges anciens du Lop-nor fournissent d'autres faits intéressants concernant l'enterrement de centres autrefois florissants et peuplés dans l'Asie lointaine.³⁵ Sven Hedin montre qu'au milieu des ruines de Lou-lan, dans le nord-ouest du Turkistan, les objets découverts, tels que des bandes de papier avec écriture, des tablettes de bois, des pièces de monnaie, des coupes et des bols, et d'autres données, indiquent une période située entre le milieu du troisième siècle et le début du quatrième siècle. Un document parle d'une expédition militaire, un autre d'une visite gouvernementale au cours de laquelle la ville a accueilli quarante fonctionnaires de l'armée de la frontière. Il y a également des indications sur la présence de nombreuses fermes.³⁶

L'ARRIVÉE DES JÉSUITES EN CHINE

Un autre facteur, plus puissant que Tamerlan, plus puissant que les tempêtes de sable des déserts, contribua à l'affaiblissement de l'Église assyrienne en Chine et à sa disparition du leadership. Ce facteur fut l'organisation des Jésuites.

Avec l'arrivée des Jésuites en Chine, la bataille pour la foi fut déplacée sur un nouveau terrain. Les effets dévastateurs sur l'Église du désert des Jésuites nouvellement arrivés en Inde, apportant avec eux l'Inquisition portugaise, ont déjà été soulignés. « La chute de l'Église nestorienne en Inde, » écrit William W. Hunter, « n'est cependant pas due à de tels retours au paganisme ni à des persécutions de princes indigènes, mais à la pression de l'Inquisition portugaise et au prosélytisme énergique de Rome. »³⁷ Les mêmes résultats furent obtenus en Chine et au Japon par les Jésuites.

Le célèbre pionnier de l'ordre, François Xavier, qui introduisit l'Inquisition en Inde, s'est embarqué pour le Japon en 1549. Il construisit sa première église en 1552 à Yamaguchi. La citation suivante montre à quel point il a assimilé la philosophie bouddhiste et le paganisme dans sa prédication papale : « Il utilisa également les vases d'autel, les lumières, l'encens et certaines des images trouvées dans leurs temples – qui diffèrent si peu de celles de l'Église catholique. »³⁸

Son séjour en Chine fut cependant de courte durée. Ses successeurs se heurtèrent pendant un certain temps à l'opposition des mandarins. Ce n'est qu'en janvier 1601 que Matteo Ricci, un prêtre jésuite du Portugal, réussit à prendre pied à Pékin, principalement grâce à ses compétences en mathématiques, en construction d'engins de guerre et en astronomie.³⁹

Soutenus par la puissance du Portugal et de l'Espagne, les Jésuites acquirent un grand prestige auprès de la classe des lettrés et de la cour impériale. Leur succès auprès des lettrés fut tel qu'à la mort du père Ricci en 1610, les trois docteurs les plus célèbres de la corporation des lettrés (les savants Paul, Léon et Michel) figuraient parmi les convertis des Jésuites.⁴⁰ En effet, vers 1615, deux des principaux magistrats de Chine demandèrent à l'empereur que tous les meilleurs livres européens fussent traduits en chinois par les Jésuites, afin d'enrichir la littérature nationale.⁴¹

C'est à cette époque qu'il y eut de grandes dissensions entre les Jésuites eux-mêmes, non seulement en Chine mais aussi en Europe, à propos de la manière dont le Père Ricci adoptait des coutumes païennes, baptisait les convertis qui les conservaient, et prétendait ainsi que le Christ et l'Église catholique romaine n'étaient pas antagonistes avec des pratiques telles que le culte des ancêtres et d'autres rites païens. L'historien jésuite Huc, parlant du Père Lombard, collaborateur et successeur du Père Ricci, dit :

De ce point de vue, les coutumes de la Chine apparaissaient à Lombard et aux missionnaires qui l'accompagnaient comme une idolâtrie tout à fait incompatible avec la sainteté du christianisme – des actes criminels dont l'impiété devait être montrée aux Chinois sur lesquels, par la grâce de Dieu, la lumière de l'Évangile

avait brillé, et qui devaient être absolument interdits à tous les Chrétiens, quelle que soit leur condition.⁴²

On comprendra ainsi à quel point les Jésuites en Chine différaient de l'Église d'Orient. On verra également qu'en proposant des croyances et des pratiques qui approuvaient l'idolâtrie païenne au lieu de s'y opposer, ils avaient acquis un pouvoir suffisant pour anéantir le christianisme du Nouveau Testament, comme ils l'avaient fait en Inde. De plus, leur acceptation des dieux domestiques et des prières pour les morts les amènerait à utiliser l'opportunité offerte par la mise au jour du célèbre monument chinois en pierre. Ils seraient poussés à corrompre les caractères chinois de cette fameuse pierre découverte dans l'ancienne capitale de l'Empire chinois quelque vingt à vingt-cinq ans après leurs premiers succès. Déformer l'ancienne inscription pour enseigner la doctrine papale offrirait un écran décoratif derrière lequel ils pourraient faire fonctionner leur machine de propagande.

L'INSCRIPTION CHINOISE CORROMPUE

Le célèbre monument chinois en pierre, comme nous l'avons raconté dans le chapitre précédent, fut extraite de la terre en 1625 à Chang'an, et son immense importance fut immédiatement reconnue. Les fonctionnaires chinois érudits et les Jésuites s'emparèrent immédiatement de cette précieuse découverte pour leur propre protection. La première étape consista à ciseler un double de la pierre afin de se débarrasser de l'original.⁴³ Pour ce faire, les Jésuites étaient nécessaires aux mandarins, et ces officiels étaient nécessaires aux Jésuites. Les uns et les autres avaient besoin de se protéger contre le témoignage préjudiciable de cette découverte historique révolutionnaire. En même temps, la découverte de l'original avait suscité trop d'enthousiasme au près et au loin pour qu'il fût possible de le détruire sans le remplacer.

Le Dr Charles W. Wall soutient que l'inscription syriaque sur la pierre est authentique. Il avance les trois arguments suivants pour prouver que les caractères chinois gravés sur le marbre sont une falsification :

- « (1) par les circonstances dans lesquelles elle a été communiquée au public ;
- (2) par la nature de son contenu ; et
- (3) par les caractères dans lesquels elle fut écrite. »⁴⁴

En ce qui concerne le premier point, à savoir que l'original a été détruit par le gouvernement chinois, on peut dire que ce fait est bien authentifié. On prétend qu'une copie exacte a été faite. D'Athenese Kircher, un Jésuite qui vivait à l'époque et qui s'intéressait beaucoup à l'affaire de la pierre

commémorative, cita ce qui suit de Martin Martini, un Jésuite érudit, chef de file de l'œuvre missionnaire en Chine :

Le gouverneur ne fut pas plus tôt informé de la découverte du monument que, par une curiosité naturelle aux Chinois, il se rendit sur les lieux et, dès qu'il eut examiné les signes de sa vénérable antiquité, il composa d'abord un livre en l'honneur du monument et ordonna que l'on fit une pierre de même dimension, sur laquelle il avait gravé le contenu de l'autre et inscrit point par point les mêmes caractères et les mêmes lettres que ceux qui avaient été imprimés sur l'original.⁴⁵

Wall cite deux autres prêtres jésuites, Boim et Samedus, également chefs de file dans le même champ de mission, pour prouver que l'inscription chinoise a été gravée sur une deuxième pierre de la même dimension que la première, pour la rédaction de laquelle les pontes jésuites apportèrent leur aide car ils étaient sur place immédiatement après que la pierre eût été déterrée.⁴⁶

Quelles furent les motivations des Chinois érudits et des Jésuites pour donner au public une inscription chinoise de substitution ? La langue des signes chinoise s'est tellement modifiée au cours des siècles pendant lesquels la pierre avait été enterrée que l'inscription sur le marbre était indéchiffrable. Cependant, les mandarins affirment que les traits et les courbes de leur langue des signes, ainsi que la signification de chaque signe, n'ont pas changé depuis deux mille ans. C'est pourquoi les érudits du Céleste Empire détruisent ou effacent, autant que possible et dès qu'ils le peuvent, toute inscription ancienne sur laquelle ils peuvent mettre la main.⁴⁷ Mais comme le monument de Changan avait été découvert près d'une ville importante et peuplée, et qu'il avait fait grand bruit, il était nécessaire de rendre au public un duplicata aussi proche que possible de l'original, tout en détruisant l'inscription chinoise révélatrice et indéchiffrable.

Quel était le motif des Jésuites pour se rendre complices de cette imposture ? Pourquoi les mandarins durent-ils compter sur leur aide ? Les Jésuites comprirent vite que le monument historique proclamait l'arrivée précoce en Chine de l'Église d'Orient, qui avait été excommuniée vers l'an 200 par l'évêque de Rome.⁴⁸ C'était l'occasion d'écrire les doctrines de l'Église de Rome sur cette partie de la pierre, en veillant à ce que les autres faits n'entrent pas en conflit avec la partie du marbre incisée en syriaque. Comme les lettrés étaient totalement ignorants de l'histoire de l'Église et des doctrines chrétiennes, ils furent obligés d'avoir recours aux Jésuites pour fabriquer une histoire qui ne serait pas exposée en entrant en conflit avec ce qui était écrit sur la partie syriaque de la pierre.

Pour reprendre le deuxième point, on peut constater que la nature des doctrines présentées dans la partie chinoise de l'inscription prouve également une fraude jésuite. Ces références dans le texte chinois actuel concernant l'utilisation d'images dans le culte chrétien et les prières pour les morts sont des déclarations de doctrine qui n'ont jamais été enseignées par l'Église d'Orient. Pourtant, les Jésuites furent obligés de reconnaître, d'après la partie syriaque de l'inscription, qu'ils ne pouvaient pas modifier, que le monument avait été érigé à la gloire de ce grand corps missionnaire. Comme les caractères chinois et leurs interprétations peuvent être trouvés dans n'importe quel ouvrage classique sur le sujet, les passages frauduleux ne seront pas cités ici. En outre, les caractères chinois sur la pierre ne mettent pas l'accent sur un programme évangélique. Il n'y a aucune référence aux miracles du Christ et rien concernant Sa mort, Sa résurrection et Son ascension.

En revanche, les empereurs chinois sont loués et leur pratique d'accrocher leurs portraits aux murs des églises est approuvée. D'autres enseignements très différents de ceux de l'Église d'Orient et rejetés par cette dernière, apparaissent dans la partie chinoise de l'inscription.⁴⁹

En ce qui concerne le troisième point, Wall présente une argumentation magistrale pour affirmer l'authenticité de l'écriture syriaque sur la pierre et donc de la découverte originale elle-même, et pour prouver que l'inscription chinoise est une contrefaçon. Dans ses livres, en présentant des planches qui comparent les caractères des deux langues sur le monument avec ceux utilisés à différentes époques au cours des siècles, il convainc le lecteur de l'authenticité de l'écriture syriaque et de la fausseté de l'inscription chinoise.⁵⁰

Une présentation complète de l'inscription en syriaque sur le monument montrerait qu'elle donne avec certitude l'année à laquelle la pierre a été érigée. Deuxièmement, elle indique clairement et correctement le nom du chef de l'Église d'Orient en Chine. Elle indique aussi clairement et correctement le nom du père des pères, chef suprême de l'Église d'Orient dans le monde entier, ce qui ne laisse aucun doute sur le fait que le monument était un mémorial de cette Église et de son triomphe en Chine. Le syriaque affirme aussi avec certitude que sur cette pierre se trouvait la doctrine de Celui qui était notre Rédempteur et l'enseignement prêché par leurs ancêtres aux rois de Chine.

La philologie a bien montré comment le sens des caractères chinois évolue de siècle en siècle. Leurs caractères en signes, habituellement utilisés dans l'écriture, ne véhiculent pas un mot ; ils expriment une idée ou une image. La raison officielle invoquée pour détruire la pierre originale et la remplacer par une pierre nouvellement sculptée était que les caractères chinois se trouvaient très abîmés sur le monument mis au jour. On devait

donc en conclure que la classe littéraire de Changan souhaitait reproduire des caractères chinois plus beaux et plus acceptables.

La raison pour laquelle l'authenticité des caractères syriaques est acceptable est évidente. Tout d'abord, ni les Chinois ni les Jésuites du XVII^{ème} siècle en Chine ne connaissaient la langue syriaque du VII^{ème} siècle. Cependant, lorsque les caractères syriaques de la pierre furent soumis à des érudits syriaques, ils correspondaient bien aux archives du siège de l'église. Ils correspondaient également à l'histoire écrite sur l'Église d'Orient, que ce soit par des membres de l'Église ou par des historiens désintéressés.

Depuis les déclarations gravées il y a des siècles en langue syrienne sur cette table remarquable, l'histoire de l'œuvre exceptionnelle accomplie par l'Église d'Orient en Chine se poursuit. Une foule innombrable de personnes converties au Christ en Chine grâce aux efforts de l'Église du désert se tiendra victorieuse sur la mer de verre, rachetée de la terre.

¹ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, pp. 42, 43.

² Montgomery, *The History of Yaballaha III*, p. 11.

³ Mingana, "Early Spread of Christianity," *Bulletin of John Ryland's Library*, vol. 9, p. 312, note 1.

⁴ Budge, *The Monks of Kublai Khan, Emperor of China*, p. 45.

⁵ Idem, p. 1.

⁶ Idem, pp. 45, 46.

⁷ Cable et French, *Through Jade Gate and Central Asia*, p. 133.

⁸ Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, vol. 1, p. 192.

⁹ Idem, vol. 1, p. 182.

¹⁰ Budge, *The Monks of Kublai Khan, Emperor of China*, p. 47.

¹¹ Idem, p. 139.

¹² Gibbon, *Decline and Fall of the Roman Empire*, ch. 47, par. 30.

¹³ Budge, *The Monks of Kublai Khan, Emperor of China*, pp. 140, 141.

¹⁴ Voir l'étude de l'auteur au Chapitre 19, note 27, et au Chapitre 21.

¹⁵ Komroff, *The Travels of Marco Polo*, p. 29.

¹⁶ Idem, pp. 16, 17.

¹⁷ Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, vol. 1, p. 187.

¹⁸ Idem, vol. 1, p. 203.

¹⁹ Idem, vol. 1, p. 212.

²⁰ Idem, vol. 1, p. 217.

²¹ Idem, vol. 1, p. 219.

²² Idem, vol. 1, p. 274.

²³ Idem, vol. 1, p. 281.

²⁴ Idem, vol. 1, p. 284.

²⁵ Idem, vol. 1, p. 285.

²⁶ Idem, vol. 2, p. 66.

²⁷ Idem, vol. 2, p. 154, et note 2

²⁸ Également connu sous les noms de Tamerlan, Timor, or Timour.

²⁹ *Encyclopedia Britannica*, 9^{ème} éd., art. "Timur".

³⁰ Malcolm, *History of Persia*, vol. 1, pp. 471, 472 ; pp. 301,302, 1829 éd.

³¹ Idem, vol. 1, pp. 478 ; pp. 306, 307, 1829 éd.

³² Herrmann, *Atlas of China*, p. 46.

22. MARCOS DE PÉKIN

- ³³ Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, vol. 1, pp. 191, 192.
- ³⁴ Johnson, *Journal of the Royal Geographical Society*, vol. 37, p. 5.
- ³⁵ Hedin, *Central Asia and Tibet*, vol. 2, pp. 112-120.
- ³⁶ Idem, vol. 2, pp. 134, 135.
- ³⁷ Hunter, *The Indian Empire*, p. 240.
- ³⁸ Gordon, "World Healers," p. 481.
- ³⁹ Huc, *Christianity in China, Tartary, and Thibet*, vol. 2, chs. 3, 4.
- ⁴⁰ Idem, vol. 2, pp. 235, 317 ; p. 292, 1857 éd.
- ⁴¹ Idem, vol. 2, pp. 265, 266.
- ⁴² Idem, vol. 2, p. 230.
- ⁴³ Wall, *Ancient Orthography of the Jews*, vol. 2, p. 160.
- ⁴⁴ Idem, vol. 2, pp. 159, 160.
- ⁴⁵ Kircher, *La Chine*, pp. 10, 11 ; aussi Wall, *Ancient Orthography of the Jews*, vol. 2, p. 160.
- ⁴⁶ Wall, *Ancient Orthography of the Jews*, vol. 2, p. 163.
- ⁴⁷ Idem, vol. 2, p. 162.
- ⁴⁸ Voir l'étude de l'auteur au Chapitre 9, intitulé « Papas, premier chef de l'Église en Asie »
- ⁴⁹ Wall, *Ancient Orthography of the Jews*, vol. 2, pp. 185, 186.
- ⁵⁰ Idem, vol. 2, pp. 200-245.

CHAPITRE 23

L'Église au Japon et aux Philippines

La diffusion du bouddhisme n'a pas détruit, bien qu'elle ait pu les transformer, les anciennes croyances des Japonais ; elle ne les a pas non plus empêchés de pratiquer d'autres formes de religion. L'ancien culte chinois de l'adoration du ciel n'a pas été négligé, comme le montrent bien les chroniques officielles.¹

LE JAPON doit une grande partie de sa civilisation à l'Église d'Orient. Cela peut en surprendre plus d'un. Si c'est le cas, d'autres surprises attendent ceux qui ne sont pas informés du rôle déterminant qu'a joué le christianisme dans la carrière de l'empire insulaire.

La religion indigène du Japon est le shintoïsme. Le sens de 'Shinto' est « la voie des dieux ». Le Dr Nitabe n'hésite pas à dire que le shintoïsme est le plus polythéiste des polythéismes.² Il voit un dieu en toute chose, que ce soit dans les sublimes opérations de la nature ou dans les humbles objets de la cuisine. Le shintoïsme est resté le seul propriétaire de l'âme religieuse japonaise jusqu'à ce que les doctrines chrétiennes et l'organisation bouddhiste aient exercé leur influence sur lui.

La réponse à la question de savoir comment le shintoïsme a pu maintenir son emprise sur les Nippons avec ses offres limitées, se trouve dans le fait qu'il constitue un lien solide pour l'unité nationale. Bien que les documents sur lesquels repose l'histoire du Japon soient relativement récents, les traditions du peuple remontent à plus de six cents ans avant Jésus-Christ. La vénération de l'empereur a toujours été la principale tradition japonaise. À toutes les époques de la vie de la nation, il a été reconnu comme un véritable descendant de la déesse du soleil. Dans cette mesure, il a été considéré comme divin. Le shintoïsme est l'expression de ce culte. Tous les points de l'existence nationale s'articulent autour de la figure suprême de l'empereur.

Des transformations étonnantes eurent lieu dans la vie sociale, politique et religieuse du peuple, mais ces deux éléments – le culte de l'empereur et le shintoïsme – persistèrent tout au long de l'histoire du Japon. Même ceux-ci furent touchés par certains développements. Des érudits japonais furent diplômés avec les plus grands honneurs d'universités occidentales et

rentrèrent chez eux sans le moindre changement dans leurs convictions religieuses concernant la famille impériale. C'est une illustration du principe selon lequel la tête peut parler à la tête, mais la tête ne peut pas parler au cœur. L'éducation ne change pas nécessairement le cœur.

Au Japon, les archives du passé sont à la fois écrites et traditionnelles. Les premiers documents écrits relatifs à l'histoire sont le Kojiki, rédigé dans un mélange de japonais et de chinois archaïques, et le Nihongi, entièrement rédigé en chinois. Tous deux datent du huitième siècle de l'ère chrétienne. L'historien Underwood écrit :

Le Kojiki a parfois été appelé la « Bible des Japonais », mais il est difficile de trouver un motif religieux à sa compilation, sauf dans la mesure où il présente les vieilles histoires de « l'origine des divinités et de l'établissement des hommes ». L'objectif principal de la compilation était de démontrer l'origine divine de la famille régnante et l'ancienneté lointaine de la fondation de l'État.³

Il dit du Nihongi qu'il couvre en partie le même terrain que l'autre document, avec des versions alternatives d'un même mythe ou d'un même événement.

Pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne, le trait inéluctable de l'histoire du Japon a été l'imitation et la copie serviles des coutumes et de la vie de la Chine. Il a reçu la pénétration de la pensée et de la langue chinoises. À cet égard, le Japon était pratiquement une province du Céleste Empire. Comme le dit P. Y. Saeki :

Si les bâtiments de la cour de Hsianfu étaient peints en rouge, ceux de Nara l'étaient aussi. Si un temple a été construit et soutenu par le gouvernement chinois dans chaque province, il devait en être de même au Japon. Si l'anniversaire de l'empereur chinois était célébré comme une fête nationale en Chine, il en était de même ici. Si les nobles et la classe supérieure de la capitale chinoise jouaient au football, l'aristocratie japonaise de Nara et d'Asuka-oka ne tardaient pas à les imiter.⁴

Le bouddhisme fait partie des influences chinoises qui ont profondément marqué le Japon. La façon dont le bouddhisme lui-même fut profondément transformé par le christianisme et la manière dont cette force a dominé l'histoire du Japon seront relatées.

L'empereur est considéré comme un descendant direct de la déesse du soleil, Amaterasu. Les prêtres shinto affirment que le temple d'Isé, le sanctuaire national d'Amaterasu, a été érigé par révélation au moment même de la naissance du Christ.⁵ Ils revendiquent l'incarnation de leur déesse du soleil comme les chrétiens le font pour le Messie. Il existe de

nombreux points de similitude, voire d'identité, entre le christianisme et le shintoïsme. Les shintoïstes sont donc en mesure de soutenir que leur révélation est l'original que les apôtres ont contrefait, ou que les deux religions ont une origine commune. Ise, centre religieux, est le saint des saints pour les Nippons. Des millions de personnes s'y rendent chaque jour pour prier, comme dans d'autres pays les religieux le font à la Mecque ou à Jérusalem. Pour résoudre les problèmes qui ne manqueront pas de surgir lors du choc entre l'Orient et l'Occident, il est important d'étudier comment la religion nationale du Japon en est venue à se rapprocher du christianisme dans sa doctrine et dans ses cérémonies religieuses. Comment le shintoïsme et le bouddhisme fusionnèrent-ils au Japon et comment cette religion nationale entreprit-elle de rivaliser avec les révélations de la Bible ?

LA CONTREFAÇON DU CHRISTIANISME EN ORIENT

Le bouddhisme, en général, n'est plus aujourd'hui ce qu'il était à l'époque de la mort de son fondateur. La doctrine originelle enseignée par Bouddha n'avait pas la profondeur, l'ampleur et la force des messages de la Bible. Si elle n'avait pas trouvé en Ashoka (empereur du grand empire hindou en Inde vers 273 avant J.-C.) un protecteur et un apôtre, elle n'aurait probablement pas survécu. Bien que le bouddhisme indien ait bénéficié du soutien impérial de nombreux empereurs, comme la véritable Église du Christ n'en a jamais bénéficié, il était si stérile et répondait si peu aux besoins de l'âme humaine que s'il ne s'était pas approprié les doctrines satisfaisantes et le système productif du christianisme, il serait à ce jour complètement mort. Dans l'état actuel des choses, le bouddhisme est l'une des plus grandes religions du monde.

Le bouddhisme, la nouvelle foi que son fondateur a placée au milieu d'un hindouisme cruel, sale et primitif, représentait un progrès considérable par rapport aux idolâtries grossières de son pays natal. C'était cependant une doctrine maigre et insatisfaisante de la relation de l'homme à Dieu et de ses espoirs dans l'avenir. Elle était en outre trop faible pour résister à un hindouisme rajeuni et à un christianisme en pleine expansion. Dans sa forme antérieure, elle n'avait pas de trinité.⁶ Elle présentait une idée plus claire de la divinité que celle que l'hindouisme avait apportée à l'Inde, mais elle laissait un grand fossé entre l'homme et Dieu. Elle n'avait pas de Sauveur. Il n'y avait pas de personne de la divinité semblable à la conception chrétienne du Saint-Esprit. L'homme devait trouver en lui-même le pouvoir de combler le gouffre qui le séparait de son Créateur. Vincent Smith écrit : « Le bouddhisme primitif, qui ignorait le divin, fut connu plus tard sous le nom de Hina-yana, ou Petit Véhicule de salut, tandis que la religion modifiée, qui reconnaissait la valeur de la prière et reconnaissait Bouddha comme le Sauveur de l'humanité, fut appelée

Mahayana, ou Grand Véhicule ». ⁷ La grande doctrine du salut par la foi seule, ou Mahayana, apparut dans le bouddhisme environ mille ans après la mort de son fondateur.

Le bouddhisme est entré en Chine en l'an 67 de notre ère. Six ans auparavant, l'empereur Ming Ti avait fait un rêve qui avait produit dans son âme une consternation aussi profonde que celle qui avait alarmé Nébucadnetsar. Le souverain chinois, selon la légende, vit une grande



image dorée voler des hauteurs pour s'arrêter au-dessus du palais dans lequel il dormait. À cet endroit, elle s'arrêta suffisamment longtemps pour se balancer d'avant en arrière. Le soleil et la lune, tombant sur le visiteur céleste dans leur

splendeur radieuse, le firent briller d'une lumière surnaturelle. L'empereur fit venir l'un de ses ministres compétents, qui interpréta rapidement l'événement comme une visite de la divinité indienne Bouddha. Le monarque chargea alors une délégation de dix-huit hommes de se rendre dans l'ouest pour obtenir des informations sur ce Bouddha.

La commission revint à Loyang, capitale de la Chine à cette époque, accompagnée de chevaux blancs chargés d'écrits et de reliques. L'empereur construisit alors un temple pour la nouvelle foi et l'appela le Cheval blanc, en raison des animaux qui ramenaient de l'Inde les reliques et les écrits du bouddhisme.

Karl Reichelt ajoute : « C'est ainsi qu'a commencé le flux envahissant de moines bouddhistes de l'Inde vers la Chine, qui s'est poursuivi pendant plus de sept cents ans et qui a pris une telle importance pour l' 'Empire du Milieu' ⁸ ». Alors que le bouddhisme faisait son chemin en Chine, il subissait une transformation. Bien que soutenu au début par le patronage impérial, il se révéla trop froid et stérile en tant que doctrine pour rivaliser avec le confucianisme, la principale religion indigène en Chine. ⁹ Le contact avec l'Église d'Orient était l'occasion pour le bouddhisme d'assimiler les doctrines invincibles d'une religion dont le fondateur, le Christ, était apparu près de six siècles après Bouddha.

C'est exactement ce qui s'est passé. Shan-tao, un éminent prêtre bouddhiste chinois mort en 681, commença à proclamer à travers la Chine le salut par la foi en Bouddha sous son nouveau nom d'Amitabha. Shan-tao enseigna également la doctrine de la trinité avec un tel succès que l'on dit de lui que « lorsqu'il prêchait, les trois bouddhas apparaissaient dans

son souffle ».¹⁰ Il promut l'idée d'un sauveur vicair d'une lumière illimitée et d'une vie éternelle par la foi en Amitabha. D'où lui vient cette conception ? De toute évidence, des missionnaires chrétiens.

Pour prouver que les missionnaires chrétiens et le chef bouddhiste Shantao étaient tous deux présents dans la capitale de la Chine au cours de la même génération, il suffit de remarquer, dans la citation suivante, que « Tang Goazong (règne :649-683 ap. J.-C.), qui était un grand ami de Shandao, fut l'empereur qui aida le plus l'Église assyrienne en Chine »¹¹. Le bouddhisme, sous la direction des Chinois, une race plus créative que les Hindous, fut guidé par les vérités du Nouveau Testament. C'est ainsi qu'il s'éleva d'une froide doctrine du salut par les œuvres aux hauteurs de la bonne nouvelle du salut par la foi. Reichelt dit d'Amitabha, le nouveau nom du bouddhisme : « Ce qui a été dit ici d'Amitabha suffira à donner une impression de l'énorme signification que son nom a acquise en Chine, et montrera comment tous les fils de la toile du Mahayana ramènent à lui ».¹²

« Nous avons donc, » écrit Arthur Lloyd, « trois trinités bouddhistes différentes, toutes prétendant provenir des débuts du Mahayana, toutes supposées être apparues simultanément en Chine, juste à l'époque où les missions chrétiennes firent leur entrée dans cet empire, et toutes trois introduites au Japon au cours des premières années de la période Nara. Au fond, les trois ensembles signifient à peu près la même chose »¹³. Il existe un bouddhisme chinois et un bouddhisme japonais, ainsi qu'un bouddhisme indien.

LE BOUDDHISME ADOPTE LA SECONDE VENUE DE BOUDDHA

En ajoutant Amitabha à leur divinité, les bouddhistes purent prêcher un rédempteur. Afin de satisfaire les aspirations de l'âme pécheresse, ils allèrent plus loin. Ils étaient obligés de prophétiser une seconde venue ou un retour glorieux de leur nouveau médiateur qui avait été translaté au nirvana, leur paradis. Après la fuite des siècles, il reviendrait, disaient-ils, sur terre. Un orientaliste parle de la seconde venue de Buddha sous ce titre japonais : « Maitreya (Miroku) l'Amable qui revient ».¹⁴

Pour se rendre compte de l'influence de cet enseignement au Japon et en Chine, il suffit de partir de Changan, l'ancienne capitale de la Chine, pour se rendre à Kyoto, l'ancienne capitale du Japon, et de monter par le chemin de fer incliné jusqu'à Matthew Koya, la montagne sacrée du Japon. Dans le célèbre cimetièr situé au sommet de la montagne, il trouvera une réplique du célèbre monument en pierre de Changan, en Chine. Concernant le célèbre cimetièr et le monastère bouddhiste qui s'y trouve, fondé par Kobo Daishi (816 après J.-C.), Saeki écrit :

Elle [la pierre] se trouve juste à l'entrée du magnifique cimetière de l'Okuno-in, où des dizaines de milliers de Japonais, des empereurs aux paysans, ont été enterrés dans l'attente de la venue de Miroku – le Messie attendu des bouddhistes – pendant les onze cents ans qui se sont écoulés depuis que leur saint bien-aimé et vénéré Kobo Daishi est revenu de Ch'ang-an, où il est censé avoir vu cette 'pierre parlante' que les moines nestoriens avaient érigée à cet endroit seulement vingt-trois ans avant son arrivée.¹⁵

D'où le bouddhisme en général et le bouddhisme japonais en particulier conçurent-ils l'idée de la seconde venue de Miroku, le messie bouddhiste japonais ? En constatant l'emprise étonnante du christianisme sur la race humaine, ils reconnurent à quel point leur image d'une âme immortelle et sans corps, regardant quelque part les années s'écouler dans une chaîne interminable était éthérée et illusoire. Ils reconnurent à quel point l'enseignement des croyants du Nouveau Testament était captivant lorsqu'ils se représentaient le Seigneur Jésus-Christ revenant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire. C'est alors qu'ils décidèrent d'enrichir l'ensemble de leurs enseignements avec un messie similaire qui, à la fin d'un nombre limité d'années, descendrait du ciel pour inaugurer un millénaire bouddhiste. Les pensées les plus profondes et les plus vivantes du bouddhisme étaient liées à Miroku, comme l'appelaient les Japonais, l'homme du futur.

L'ÉCLIPSE DU SHINTOÏSME PAR UN BOUDDHISME CHRISTIANISÉ

La profonde transformation du shintoïsme au Japon par un bouddhisme christianisé s'articule autour de la figure de Kobo Daishi, l'intellect le plus puissant du Japon. C'est lui qui a fondé sur Matthew Koya un monastère qui est aujourd'hui le plus grand et peut-être le plus florissant du Japon.¹⁶ Ayant fait preuve dans sa jeunesse d'un niveau intellectuel inhabituel, il fut envoyé par l'empereur japonais à Changan, la capitale de la Chine, pour tenter de réconcilier le bouddhisme et le shintoïsme. Saeki affirme que le couvent bouddhiste où Kobo Daishi vécut pendant deux ans¹⁷ n'était qu'à une rue du grand centre chrétien de formation construit sur ordre impérial pour l'Église d'Orient à Changan.

Ainsi, dans la capitale de la Chine, alors que la Chine était le plus grand empire du monde, les délégations chrétiennes de leur quartier général perse se retrouvèrent face à face avec la délégation savante du Japon. La question qui se pose maintenant est la suivante : les chrétiens de Perse ont-ils appris de Kobo Daishi, ou la délégation japonaise a-t-elle appris des missionnaires chrétiens ? La civilisation chinoise avait été élevée à un

niveau supérieur par l'Église d'Orient grâce à l'arrivée des missionnaires évangéliques de Perse. Par conséquent, les dirigeants chrétiens sont venus en Chine pour donner ; Kobo Daishi, le dirigeant païen du Japon, est venu en Chine pour recevoir.

Qu'a-t-il reçu ? On peut raisonnablement conclure que ce Kobo Daishi, dont le nom est aujourd'hui familier dans tout le Japon, est retourné au Royaume du soleil levant avec les enseignements supérieurs d'une civilisation qui avait fait son apparition en Chine à l'arrivée du christianisme.

Tout d'abord, il a simplifié le style d'écriture japonais, qui constituait jusqu'alors un obstacle à la traduction des meilleures œuvres d'autres pays dans la pensée et la littérature japonaises. Lors de son séjour en Chine, c'est l'enseignement d'Amitabha ou, comme l'appellent les Japonais, d'Amita, qui l'impressionnèrent le plus. Amitabha était la divinité qui occupait la position suprême dans le corps de doctrine bouddhiste. Kobo Daishi avait été envoyé au Japon non pas pour réconcilier le christianisme avec le shintoïsme, mais pour réconcilier le bouddhisme avec le shintoïsme. Néanmoins, il fut si fortement impressionné par le christianisme qu'à son retour dans son pays natal, il introduisit un nouveau corps de doctrine qu'il appela Shingon, ou vraie parole. Au fil du temps, cette secte Shingon fut destinée à devenir la plus grande secte du Japon. Le baptême devint un rite important dans les mystères du Shingon. Kobo Daishi réussit à réconcilier les dieux indigènes du Japon avec la divinité bouddhiste. Ainsi, il put identifier la déesse japonaise du soleil avec Amita, la grande illuminatrice.

« L'architecture shintoïste s'inspire souvent des temples bouddhistes », explique Sansom.¹⁸ De nombreux autres éléments pourraient être énumérés pour montrer comment Kobo Daishi, puissamment influencé par le christianisme, réconcilia l'idolâtrie de son pays d'origine, le Japon, et le bouddhisme, au point que la civilisation japonaise fut désormais redevable au christianisme par l'intermédiaire de la Chine.

LE MONUMENT DE L'ÉGLISE D'ORIENT EST AU JAPON

Le monument ecclésiastique en pierre qui se trouve au sommet du Matthew Koya, au Japon, est une réplique de la célèbre pierre déterrée à Changan, la capitale de la Chine, vers 1625 ; elle est aussi la clé orientale du passé chrétien de l'Orient. Elle permet au monde moderne de revisiter le vaste travail accompli par l'Église d'Orient dans le Céleste Empire. Les histoires qui y sont gravées présentent des faits bibliques concernant les patriarches, les prophètes, le Christ et les apôtres. Les responsables chrétiens chinois, dont les noms avaient été gravés au ciseau, résidaient dans le spacieux centre de formation biblique situé à une courte distance

du temple bouddhiste chinois où demeurait Kobo Daishi. Les évangélistes chrétiens vinrent en Chine pour apporter la lumière spirituelle et la civilisation de l'Occident. Kobo Daishi vint en Chine pour ramener au Japon la meilleure civilisation qu'elle possédait. M. Anesaki dit :

Ici, à Koya-san, on voit des centaines de personnes jour après jour, dont beaucoup sont de pieux pèlerins en robe blanche, psalmodiant leurs diverses formules, mais il y a aussi beaucoup de visiteurs curieux... Ce cimetière s'étend sur plus d'un kilomètre depuis le centre jusqu'au mausolée de Kobo Daishi, où, selon la légende, il s'est fait enterrer vivant dans son sammai, ou posture de méditation.¹⁹

Au cours des siècles qui ont immédiatement précédé et suivi 804, le Japon, d'un point de vue culturel, pouvait raisonnablement être considéré comme faisant partie de la Chine. Les voies de la culture civilisatrice qui allaient de la capitale à la province orientale de la Chine s'étendaient de l'autre côté de l'eau jusqu'au Royaume du soleil levant. Comme nous l'avons déjà mentionné, le monument de l'Église d'Orient fut érigé sous les auspices de l'Empire. Les échos de ses magnifiques cérémonies de dédicace résonnaient encore tandis que Kobo Daishi résidait dans la même ville. Comme certains chapitres de la Bible au message dense et concentré dans de courtes phrases, cette pierre révèle les enseignements qui élevèrent la Chine des profondeurs de l'ignorance à sa position de civilisation puissante et qui, ce faisant, élevèrent le Japon avec elle. « Elle met en lumière », écrit P. Y. Saeki, en parlant du monument original de Changan, « le contexte de la civilisation Ch'ang-an qui influença les pays voisins de la Haute Asie... ». En outre, la pierre est en fait le grand flambeau qui révèle la nature de la civilisation que les Japonais reçurent du continent asiatique à la suite de leurs relations avec la Chine pendant la dynastie des T'ang. »²⁰

Trois tournants ont changé l'histoire du Japon avant le dix-neuvième siècle. Le premier est le retour de Kobo Daishi de Chine pour présenter son rapport au gouvernement et devenir l'auteur d'ouvrages influents. Par sa prédication puissante, il donna naissance à une nouvelle secte qui, aujourd'hui encore, est la plus grande association religieuse du Japon. Avant l'arrivée du christianisme, la civilisation et les conceptions religieuses de la Chine étaient dépourvues de ce qu'il y avait de mieux en matière d'érudition et de grâces de l'Évangile que l'Église du désert avait déjà fait naître en Perse et en Irlande. Le Japon, tout comme la Chine, se régala à présent des trésors apportés par l'Occident et imprimés sur la Chine. Cela faisait deux cents ans que la Chine s'instruisait à l'Église d'Orient lorsque l'érudit japonais vint espionner la gloire de Changan. Il y rencontra « l'école de la Terre Pure, » la plus

forte et la plus influente des sectes bouddhistes. Elle avait été portée à la perfection par Shan-tao, qui avait développé ses enseignements tandis que la mission nestorienne prospérait.²¹

C'est Shan-tao qui présenta la doctrine Amitabha, ou la conception d'un sauveur compatissant dans la divinité bouddhiste, sous sa forme la plus complète. « La sainte trinité de l'Occident apparaît plus distinctement.²² » Kobo Daishi ne s'en tint pas là. Il s'appropriâ tout cela et y amalgama le shintoïsme. Sa nouvelle secte, le Shingonshu, ne détruisit pas les divinités shintoïstes, elle ne fit que les transformer. À propos de Kobo Daishi, G. B. Sansom écrit :

« Sa mémoire est présente dans tout le pays, son nom est connu dans les endroits les plus reculés, non seulement en tant que saint, mais aussi en tant que prédicateur, érudit, poète, sculpteur, peintre, inventeur, explorateur et – passeport sûr pour la célébrité – grand calligraphe. De nombreuses légendes miraculeuses se concentrent autour de son nom.²³ »

Les brillantes cérémonies qui accompagnèrent la mise en place du monument commémoratif chrétien à Changan en 781 furent reproduites en 1911, lorsque la réplique de la pierre fut érigée à Matthew Koya, au Japon. En raison de la galaxie de circonstances entourant le séjour de Kobo Daishi à Changan, près de la pierre originale, une copie exacte de celle-ci fut érigée avec des cérémonies de dédicace près de la tombe du grand maître. Cette copie fut érigée pour rappeler au Japon, et en particulier à l'église bouddhiste, la source d'inspiration de leur brillant leader. Pour illustrer la manière dont l'Église d'Orient a pénétré la pensée et la vie du Japon moderne, il suffit de voir comment la doctrine de la seconde venue du Christ en gloire a été contrefaite par le bouddhisme. Ainsi, Sansom écrit à propos de Kobo Daishi :



Lorsqu'il a quitté cette vie sur Koya, il n'est pas mort, car il repose intact dans son sépulcre, en attendant la venue du Maitreya, le Messie bouddhiste. Des mérites plus authentiques, quoique moins merveilleux, lui sont attribués : l'introduction du thé au Japon, de nombreux travaux utiles tels que la construction de ponts et de chemins, et l'invention du syllabaire kana. De telles traditions d'excellence ne s'attachent qu'à la mémoire d'hommes

vraiment exceptionnels, et nous pouvons être sûrs qu'en lui, le Japon a nourri un génie, probablement l'un des plus grands de son histoire.²⁴

LA DÉFAITE ÉCRASANTE DE LA CHINE PAR LE JAPON

Le deuxième tournant décisif dans l'histoire du Japon est d'avoir repoussé la grande armada chinoise vers 1284. Plus de quatre cents ans s'étaient écoulés depuis la transformation de la civilisation japonaise accomplie par Kobo Daishi et ses associés. Pendant tout ce temps, le Japon avait continué à considérer la Chine comme son supérieur. Il n'y avait pas d'autre nation digne d'intérêt avec laquelle elle pouvait entrer en contact, lui donnant ainsi l'occasion de faire des comparaisons. Durant les douze cents premières années de l'ère chrétienne, la Chine n'avait jamais suffisamment pris en considération le Japon pour souhaiter le soumettre territorialement. L'heure était cependant venue lorsqu'un Mongol occupait le trône de l'Orient. Kubilaï Khan, succédant au trône de l'empire mongol, transféra sa capitale à Pékin, en Chine.

La première tentative de Kubilaï Khan contre le Japon, au cours de laquelle sa flotte avait transporté trente mille soldats, ne fut pas un succès. Alors que l'île résonnait de triomphe, l'administration centrale était convaincue que le monarque chinois renouvellerait son assaut avec des forces plus importantes. Sept années s'écoulèrent, pendant lesquelles tout l'empire, qu'il s'agisse de nobles, de paysans ou d'esclaves, se préparèrent comme un seul homme. Le coup fut porté en juin 1281. Deux formidables armées s'embarquèrent pour le Japon, composées de plus de cent mille Chinois, Mongols et Coréens. La seconde invasion fut une défaite écrasante pour la Chine. Plus que cela, elle signifiait la perte de son prestige. Le Japon cessa désormais de considérer son grand voisin avec respect et confiance. Ce fut un grand tournant dans l'histoire du Japon. Au cours des siècles 1200 à 1500, l'empire insulaire s'est développé de manière indépendante en matière de gouvernement, de guerre, d'architecture, de littérature et de religion.

L'Église d'Orient atteignit également son apogée, en particulier sous la suprématie des souverains chinois mongols, lorsque les enseignants chrétiens bénéficiaient non seulement de la tolérance et de la liberté de mouvement, mais aussi de la faveur des empereurs. En Asie, l'Église avait exercé son ministère auprès de beaucoup plus de nations et de peuples que la papauté. Au cours de ces mêmes siècles, la Réforme apparut pour mettre un terme à la tyrannie ecclésiastique en Occident. Mais c'est maintenant que l'Église d'Orient fut confrontée à ses plus grandes tentations et épreuves. La prospérité finit par l'affaiblir. La confiance en l'inspiration intérieure et dans les cérémonies s'est progressivement substituée aux

Saintes Écritures. Bien que le relâchement de la doctrine ne se soit pas particulièrement manifesté, l'esprit d'urgence et de détermination a décliné. La simplicité de vie cessa d'être une caractéristique de ce peuple si longtemps dévoué à sa tâche. La structure de la foi demeurait globalement, mais l'esprit de dévotion des débuts avait disparu. Tel était son état lorsque le fanatisme mahométan de Tamerlan la submergea en Asie centrale.

Nous avons déjà raconté comment Tamerlan exerça sa cruauté sur toutes les nations, de la Russie à la Chine. Lorsque la tempête dévastatrice fut passée, il ne restait plus que quelques centaines de milliers de membres de la glorieuse Église d'Orient qui avait autrefois compté des millions de fidèles. Nous verrons plus loin quels moyens merveilleux Dieu avait en réserve pour compenser cette perte.

LA LUTTE DU JAPON CONTRE LES JESUITES

Le troisième tournant dans l'histoire du Japon est l'arrivée des missionnaires jésuites au milieu du XVI^{ème} siècle, suivie du développement rapide de leur propagande, de la persécution sanglante de leurs convertis et de leur expulsion finale. Le rétablissement de la paix et de l'unité politique au début du XVII^{ème} siècle fut suivi par l'extermination de la propagande catholique et des relations avec l'étranger.²⁵

Comment l'entrée des Jésuites au Japon et aux Philippines influença-t-elle ces pays en ce qui concerne le christianisme ? William E. Griffis, auteur faisant autorité sur le Japon, dit ceci :

Au XVI^{ème} siècle, le christianisme n'est arrivé au Japon que sous sa forme papale ou catholique romaine. Bien que fortement imprégnée du pouvoir et de l'esprit de Loyola et de Xavier, la critique impartial doit admettre qu'elle était militaire, oppressive et politique. Néanmoins, bien qu'impure et saturée des faux principes, des vices et des superstitions incarnées de l'Europe méridionale corrompue, la chrétienté portugaise d'alors se vit confrontée aux pires conditions morales, intellectuelles et matérielles que le Japon ait connues au cours de son histoire... En présence de prêtres bouddhistes aux allures de soldats, qui avaient fait de la guerre leur vocation, il aurait mieux valu que les missionnaires chrétiens évitent leur mauvais exemple et se contentent de suivre les traces du Prince de la Paix, mais ils ne l'ont pas fait. Au contraire, ils apportèrent avec eux l'esprit de l'Inquisition, alors en pleine effervescence en Espagne et au Portugal, et les mécanismes avec lesquels ils avaient été familiarisés pour récupérer les 'hérétiques' autochtones et hollandais. Xavier,

alors qu'il était à Goa, avait même invoqué le bras séculier pour mettre en place l'Inquisition en Inde, et il ne fait aucun doute que lui et ses disciples auraient mis en place cette machine infernale au Japon s'ils l'avaient pu. Ils avaient écrasé l'"hérésie" dans leur propre pays par un système de tortures infernales dont les détails horribles sont presque indescriptibles.²⁶

Le même auteur témoigne du travail des Jésuites au Japon : « Des districts entiers reçurent l'ordre de devenir chrétiens. Les bonzes [prêtres bouddhistes] furent exilés ou tués, et le feu et l'épée, ainsi que la prédication, furent utilisés comme moyens de conversion ».²⁷

Aucune histoire du Japon ne serait complète sans le récit du travail des Jésuites dans ce pays pendant un siècle, de leurs méthodes et, surtout, de l'effet désastreux qu'ils eurent sur la nation en ce qui concerne le christianisme. C'est la crainte des soulèvements provoqués par l'œuvre cruelle caractéristique de cette organisation qui conduisit les dirigeants à prendre la décision finale de fermer les portes de la nation au christianisme.²⁸

Il est tout à l'honneur du peuple japonais d'avoir fait preuve d'une telle patience à l'égard d'un mouvement religieux qu'il associait à la répression étrangère. Ils pensaient que la sécurité du royaume était en jeu. Lorsqu'ils installèrent finalement des panneaux dans tout le Japon, « Chrétiens à la mer », c'est parce que leur conception de l'Évangile était celle d'une organisation portant le nom du Christ, mais tellement opposée au progrès que Sansom écrit :

C'était l'époque où Léonard de Vinci avait jeté les bases de la méthode expérimentale et donc de la recherche scientifique moderne, où Copernic avait enseigné une nouvelle théorie de l'univers, où Harvey avait mis en lumière la circulation du sang et où Gilbert avait commencé l'étude de l'électricité. Mais comme ces découvertes ne plaisaient pas à l'Inquisition, qui brûla Bruno sur le bûcher et emprisonna Galilée, il est peu probable que les Japonais aient eu vent de ces découvertes par l'intermédiaire des missionnaires.²⁹

Le Japon prit alors la résolution de se couper du reste du monde. Pendant près de deux siècles, aucun étranger ne fut autorisé à s'approcher de ses côtes. Il ne savait rien du monde extérieur, qui à son tour ne savait pratiquement rien de lui jusqu'à ce que le commodore Perry, de la marine américaine, ancrât sa flotte dans le port d'Uraga. C'est à cette époque que les mères calmèrent leurs enfants inquiets qui demandaient : « Tu crois que les Mongols arrivent ? ». Le résultat immédiat des négociations entre le

représentant américain et l'agent du gouvernement japonais fut l'ouverture des ports au commerce étranger en 1859. Par la suite, le Japon envoya des représentants en Angleterre pour organiser sa marine, en Allemagne pour organiser son armée et en Amérique pour organiser son système d'éducation. Si les Nippons avaient été favorisés très tôt par la lumière de la grande Réforme protestante, et s'ils avaient continué à la suivre alors qu'elle se dirigeait vers la liberté et la Bible, il y aurait peut-être aujourd'hui une histoire différente à raconter.

L'ASSUJETTISSEMENT DES PHILIPPINES

Il est prouvé qu'avant que les Espagnols ne placèrent les îles philippines sous leur domination, l'éducation était, comparativement, d'un niveau élevé. Les Philippines n'ayant eu aucun contact avec la civilisation occidentale, si ce n'est par le biais du christianisme, la seule conclusion que l'on puisse tirer est que l'état splendide de l'éducation au moment de la conquête espagnole (1569) était dû à l'Église d'Orient.

Mais quelle était la situation après la prise de possession des îles par les Espagnols ? Nous citons Blair et Robertson :

Si, comme on l'affirme de façon crédible, la connaissance de la lecture et de l'écriture était plus généralement diffusée aux Philippines que parmi les gens du peuple en Europe, il en découle singulièrement que les îles contenaient relativement plus de gens qui savaient lire, et moins d'ouvrages d'un intérêt autre que purement religieux, que n'importe quelle autre communauté dans le monde.³⁰

Les mêmes auteurs ajoutent que c'est un fait singulier que dans toutes les listes il n'y a pas de traduction des parties de la Bible.³¹

L'essor, la croissance et le recul de l'Église d'Orient ont été relatés afin qu'ils puissent inspirer l'Église du Reste aujourd'hui.

¹ Sansom, *Japan*, p. 225.

² Underwood, *Shintoism*, p. 18.

³ Underwood, *Shintoism*, pp. 14, 15.

⁴ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, p. 145.

⁵ Gordon, "World Healers," p. 471, note 2 ; p. 481, note 4.

⁶ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, p. 123.

⁷ Smith, *The Oxford History of India*, p. 55.

⁸ Reichelt, *Truth and Tradition in Chinese Buddhism*, p. 12.

⁹ Voir l'étude de l'auteur au chapitre 21, intitulé « Adam et l'église en Chine. »

¹⁰ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, p. 148.

¹¹ Idem, p. 153.

¹² Reichelt, *Truth and Tradition in Chinese Buddhism*, p. 41.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

- ¹³ Lloyd, *The Creed of Half Japan*, pp. 203, 204.
¹⁴ Gordon, "World Healers," p. 38.
¹⁵ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, p. 12.
¹⁶ Sansom, *Japan*, p. 223.
¹⁷ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, p. 214.
¹⁸ Sansom, *Japan*, p. 223.
¹⁹ Anesaki, *Religious Life of the Japanese Peoples*, p. 58.
²⁰ Saeki, *The Nestorian Monument in China*, p. 2.
²¹ Idem, p. 148.
²² Reichelt, *Truth and Tradition in Chinese Buddhism*, p. 131.
²³ Sansom, *Japan*, p. 223.
²⁴ Idem, p. 224.
²⁵ Anesaki, *History of the Japanese Religions*, pp. 13, 14.
²⁶ Griffis, *The Religions of Japan*, pp. 346-348.
²⁷ Idem, p. 348.
²⁸ Sansom, *Japan*, pp. 413-442.
²⁹ Idem, p. 445.
³⁰ Blair et Robertson, *The Philippine Islands*, vol. 1, p. 80.
³¹ Idem, vol. 1, p. 79, note 132.

L'Église du reste succède à l'Église du désert

Quelle est celle qui monte du désert, appuyée sur son bien-aimé ? (Cantique des Cantiques 8 : 5)

CE FUT UNE HEURE glorieuse lorsque l'Église sortit du désert. Elle avait bien fait son travail, elle avait été fidèle à sa tâche. Elle émergea du désert pour déposer les trésors de ses luttes acharnées aux pieds de l'Église de la dernière période, cette ère que le Rédempteur a appelée « les temps des nations » (Luc 21 : 24). Le combat avait été long. Il ne s'agissait pas d'une guerre de trente ans ou d'une guerre de cent ans, mais d'un conflit de 1260 ans. Il avait été cruel pour l'Église du désert. Bien que jamais au repos de ses combats, elle a toujours connu la paix dans les batailles. La chambre de torture, les chaînes de galère, le bûcher, les travaux forcés et le statut de plébéien lui furent imposés. Pourtant, comme victorieuse, qu'a-t-elle gagné pour l'humanité ? N'avait-elle pas gagné la liberté, les lumières et le droit d'adorer Dieu selon les préceptes de sa conscience ?

La tendance des auteurs contemporains est de reprendre l'idée erronée, assidûment construite par les parties intéressées, selon laquelle la papauté est le lien entre l'Église des apôtres et le christianisme de l'époque actuelle. Même parmi les protestants et les non-religieux, on trouve beaucoup de raisonnements erronés. La citation suivante en est un exemple. Un auteur moderne a déclaré : « Le protestantisme ne doit jamais oublier que sa foi a été transmise par le catholicisme. L'Église romaine reste le seul lien, pendant de nombreux siècles, entre le monde moderne et les premiers enthousiastes chrétiens. »¹

Ce livre s'est efforcé de montrer clairement que l'Église du désert, au cours de la période de 1260 ans, est le lien entre l'Église apostolique et notre époque. C'est à elle que nous devons les connaissances et les trésors de vérité qui ont été préservés pendant le Moyen-Âge. En ce qui concerne la transmission du texte pur de la Sainte Bible, le mérite n'en revient pas à la papauté, qui a placé la tradition au-dessus de la Bible, mais aux Églises fidèles qui ont adhéré, pendant des années de ténèbres et de superstition, aux écrits apostoliques originaux et à leurs traductions non corrompues. Ce

volume, dans une certaine mesure, rend hommage à ces héros méconnus du passé de la véritable Église chrétienne.

LA FIN DE LA PÉRIODE DU DÉSERT

« C'est une prophétie dont le temps est déjà fixé », dit le prophète (Habacuc 2 : 3). Dieu travaille à temps fixés. Il attribue à chaque période de l'histoire la tâche prescrite. Les étoiles du ciel sont chargées de marquer les années désignées par la prophétie. Celui qui guide les cieus garde les oracles sacrés. Nous avons suivi l'origine, la croissance et la propagation de la véritable Église en Grande-Bretagne, en Europe, en Afrique et en Asie. Lorsque la prophétie des 1260 ans prit fin, l'Église de Dieu mit de côté sa vie du désert et prophétisa « de nouveau sur beaucoup de peuples, de nations, de langues et de rois. » (Apocalypse 10 : 11). Il était impossible de retenir ou de manquer le « temps fixé ».

Lorsque les merveilleuses chaînes de la prophétie furent données au prophète Daniel, l'ange Gabriel désigna distinctement la fin de la période de 1260 ans comme l'heure fixée pour le dévoilement des prédictions divines.

« Toi, Daniel, tiens secrètes ces paroles, et scelle le livre jusqu'au temps de la fin. Plusieurs alors le liront, et la connaissance augmentera. » (Daniel 12 : 4).

Que peut signifier l'expression « le temps de la fin » ? Notez qu'il ne s'agit pas de la fin des temps. De toute évidence, l'expression visait à décrire une période finale relativement courte d'années entre la fin de la prophétie des 1260 ans et la fin du monde. Au « temps de la fin », l'Église dévoilerait à un monde attentif la signification des symboles qui avaient défilé devant le prophète captif. Cela indiquerait en soi que l'Église aurait émergé du désert. Daniel avait vu un lion, un ours, un léopard et une bête à dix cornes. Une petite corne leur succéderait, qui ferait la guerre aux saints du Très-Haut et cela pendant 1260 ans. D'autres chaînes de symboles passèrent devant lui. Tous ces symboles, dit l'ange, représentaient des successions de royaumes, et des événements prodigieux affectant l'histoire de l'Église. Le « temps de la fin » indique donc l'heure à laquelle aucune prophétie de temps ne commencerait plus, où toutes les chaînes prophétiques seraient comprises, où les sceaux seraient brisés et où l'Église enseignerait non plus en termes de symboles, mais avec les leçons brûlantes et l'avertissement contenus dans la prédiction et l'accomplissement des événements.

Jésus, le prophète Daniel et l'apôtre Jean ont beaucoup insisté sur la tribulation qui s'étend sur la période de 1260 ans. Jésus a dit :

24. L'ÉGLISE DU RESTE SUCCÈDE À L'ÉGLISE DU DÉSERT

« Car alors, la détresse sera si grande qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais. Et, si ces jours n'étaient abrégés, personne ne serait sauvé ; mais, à cause des élus, ces jours seront abrégés. (Matthieu 24 : 21, 22)

Notez que le Christ mentionna plusieurs fois « ces jours ». Le fait que la corne impérieuse de Daniel 7 : 25 serait obligée de mettre fin à l'oppression des saints à la fin des 1260 ans, annonçait, à leur fin, un répit de la tribulation pour les opprimés. Le Rédempteur lui-même prédit clairement cette fin. Cela explique la déclaration du Révélateur selon laquelle la fin de la tribulation serait marquée par une blessure mortelle infligée à l'opresseur (Apocalypse 13 : 3).

Avant d'examiner ce que l'on entend par « ces jours » dans l'Écriture qui précède, il convient de déterminer la durée de « ces jours ». L'apôtre Jean a écrit :

« ...et elles fouleront aux pieds la ville sainte pendant quarante-deux mois. Je donnerai à mes deux témoins le pouvoir de prophétiser, revêtus de sacs, pendant mille deux cent soixante jours. » (Apocalypse 11 : 2, 3)

Si l'on compte, comme l'indique la Bible, un mois de trente jours, quarante-deux fois trente équivalent à 1260.

Que signifie, dans Matthieu 24, l'expression « grande tribulation » employée par le Christ ? L'Église chrétienne a connu trois périodes de tribulation : la première, jusqu'à la chute de Jérusalem, au cours de laquelle les Juifs ont persécuté les Chrétiens ; la deuxième, jusqu'en l'an 325, au cours de laquelle les païens ont beaucoup affligé l'Église ; et la troisième, la période de 1260 ans (mentionnée directement sept fois dans les Écritures), au cours de laquelle le pouvoir politico-ecclésiastique a persécuté l'Église du désert. Un examen attentif des nombreux aspects de la prophétie du Sauveur dans Matthieu 24 montrera clairement que, par les expressions « ces jours » et « grande tribulation », il entendait la période de 1260 ans. Dans Daniel 11 : 31-35, prophétisant la même « grande tribulation », le prophète la fait commencer au moment où « l'abomination de la désolation » est dressée, ou lorsque la papauté obtient une domination indépendante (verset 31), et la termine au « temps de la fin » (verset 35). Lorsque le prophète traita précédemment de ces mêmes saints foulés aux pieds (Daniel 7 : 25), il commença la période des 1260 ans par l'arrachage de la troisième des trois cornes qui devaient être arrachées. La date de cet événement est manifestement l'an 538.²

Au cours du Moyen-Âge, la véritable Église n'a donc pas été favorisée par les princes et les rois, mais constamment poursuivie par des loups déguisés en brebis. Pendant ces 1260 ans, l'Église du désert ne s'est pas alliée aux gouvernements pour former une Église d'État, et elle n'a pas non plus revêtu les robes d'une hiérarchie impériale. Sinon, elle n'aurait pas pu être choisie par le Rédempteur pour subir une tribulation si profonde et si longue que l'Église n'aurait pas pu la supporter si les jours n'avaient pas été abrégés.

Les souffrances indicibles endurées pendant les années de la « grande tribulation » se sont accrues à mesure que la papauté s'est assurée un pouvoir supplémentaire sur les dix royaumes. À l'époque du célèbre concile du Latran, qui s'est tenu à Rome en 1215, d'autres nations furent contraintes de rejoindre les armées du persécuteur. À l'époque de Claude de Turin (vers l'an 800 ap. J.-C.) et de son leadership dans l'Église du désert, cette Église était assez forte. Aux dixième et onzième siècles, on peut clairement voir la voix grandissante des dissidents et l'augmentation considérable des croyants du Nouveau Testament dans toute l'Europe. Tous ces organismes ont sans cesse été faussement accusés de manichéisme. Cependant, c'est le splendide travail des Albigeois qui a suscité l'inquiétude de la papauté et conduit au Concile de Latran de 1215. Cette même année restera dans les mémoires comme la date à laquelle la Magna Charta, premier pas vers un gouvernement constitutionnel, fut rédigée par les barons d'Angleterre. Le développement de la prédication biblique avait manifestement influencé la pensée politique.

À partir de 1215, on assiste à la sévérité croissante de la persécution papale. Elle est suivie par la propagation de l'Église du désert dans tous les pays. Une fois encore, le sang des martyrs est devenu la semence de l'Église. Deux exemples peuvent être cités. Les Vaudois et les églises qui croyaient comme eux, bien que portant d'autres noms, se répandirent dans toute l'Europe. Mosheim a déjà été cité pour prouver qu'avant l'ère de Luther, il y avait, cachés dans presque tous les pays du continent, en particulier en Bohême, en Moravie, en Suisse et en Allemagne, de nombreux peuples dans l'esprit desquels les principes défendus par les Vaudois, les Wycliffites et les Hussites étaient profondément enracinés. Les chapitres précédents ont également retracé la propagation de la véritable Église en Syrie, en Perse, en Inde, en Asie centrale, en Chine et au Japon.

DATES IMPORTANTES DANS L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Plusieurs chaînes de prophéties ont été données qui sont plus ou moins parallèles à la période de 1260 ans. Quatre dates se détachent nettement dans la dernière partie de la période de 1260 ans. Dans un sens particulier,

24. L'ÉGLISE DU RESTE SUCCÈDE À L'ÉGLISE DU DÉSERT

le mouvement reflété par ces événements a fait sortir l'Église du désert de son leadership méconnu et l'a mise au premier plan. Ces dates sont les suivantes : 1453, lorsque Constantinople fut conquise par les Turcs ; 1483, lorsque Martin Luther est né ; 1492, lorsque Christophe Colomb a découvert l'Amérique ; et 1491, lorsque Ignace de Loyola est né. L'examen de l'ère nouvelle inaugurée par chacun de ces événements éclaire les pas de l'Église alors qu'elle sort du désert.

Quarante ans avant que Christophe Colomb ne découvrit le Nouveau Monde, l'Europe découvrait l'Ancien Monde. La localisation de l'hémisphère occidental fut un événement si révolutionnaire qu'il est facile d'oublier la grande découverte de 1453. Les trésors révélés à l'humanité émerveillée par la découverte de l'Amérique trouvent leur contrepartie dans la richesse littéraire que la chute de Constantinople, capitale de l'Empire romain d'Orient, a apportée à l'Europe. Jusqu'à cette date, les manuscrits grecs contenant les connaissances d'une brillante antiquité étaient confinés à l'Empire romain d'Orient, souvent appelé Empire grec. La chute de Constantinople devant les armées des Turcs musulmans ouvrit à l'Europe occidentale les bibliothèques de l'empire et leurs milliers de manuscrits. Les nations situées à l'ouest de Constantinople se réveillèrent du sommeil des siècles. Pendant près de mille ans, le pouvoir ecclésiastique de Rome avait éliminé l'étude de la langue et de la littérature grecques. « La connaissance de la langue grecque s'est éteinte en Europe occidentale », affirme un homme dont les penchants pro-romains sont bien connus.³ L'Italie, la France, l'Allemagne et l'Angleterre furent stupéfaites par les soudaines révélations en matière d'histoire, de science, de littérature et de philosophie qui leur parvinrent. Ils s'approprièrent immédiatement les trésors qu'ils avaient tout juste découverts. Les érudits étaient tout aussi zélés dans leur poursuite de manuscrits que Colomb dans sa poursuite des continents.

Le plus grand trésor dont le monde a bénéficié lors de la chute de Constantinople fut la récupération de nombreux manuscrits du Nouveau Testament grec. La grande majorité de ces manuscrits étaient le Texte Reçu. N'ayant eu que la Bible latine de Rome, appelée Vulgate, le monde occidental en général n'avait pas les mots exacts écrits par les apôtres des révélations de Jésus.

C'est à ce moment-là qu'apparut l'éruudit le plus étonnant de l'époque. De l'avis de beaucoup, Érasme de Hollande n'a jamais été surpassé en termes d'érudition. Il mit sa gigantesque intelligence au service de la littérature classique. Il était toujours à l'affût, fouillant les bibliothèques et tous les coins et recoins où l'on pouvait trouver des manuscrits anciens. Il divisa tous les manuscrits grecs du Nouveau Testament en deux classes : ceux qui suivaient le Texte Reçu, édité par Lucien ; et ceux qui suivaient le

manuscrit Vaticanus, la fierté de la bibliothèque du Vatican. Il spécifia les raisons positives sur lesquelles il rejetait le Vaticanus alors qu'il recevait l'autre.⁴ Et lorsqu'il présenta son édition du Nouveau Testament grec, un nouveau jour se leva. C'est cette édition que toutes les églises protestantes de l'époque ont utilisée. Elle est devenue le texte de la Bible de Luther en allemand et de la traduction de Tyndale en anglais. Tyndale, érudit accompli dans sept langues, avait étudié l'édition grecque d'Érasme.

LUTHER ET LA RÉFORME

La date importante qui suit est 1483, année de la naissance de Luther. Le nom de Luther est presque synonyme de celui de la Réforme. Alors qu'il était moine dans sa cellule de cloître, ses luttes spirituelles avec Dieu furent si puissantes que les vagues de sentiments évangéliques qui déferlèrent ensuite sur l'Europe n'étaient, dans une certaine mesure, que l'expression de la propre expérience de Luther. La Réforme fit entendre l'aspiration du peuple à un cœur nouveau, un cœur semblable à celui du Christ, au lieu de son cœur pécheur. Au début, et même pendant un certain temps, Luther n'avait ni l'idée ni le désir de rompre avec l'Église de Rome. Cependant, le pouvoir grandissant de la vérité évangélique exaltait la Bible au-dessus de l'Église. La papauté refusait de renoncer à sa prétention de placer l'Église au-dessus de la Bible. Le peuple était fatigué par les nuées de moines et de nonnes qui propageaient une vaste ronde de processions, de génuflexions, de chapelets, d'amulettes, d'images sur les murs des églises, de glorification des reliques, et de beaucoup de bruit autour du purgatoire – tout cela ressemblant aux minuties des pharisiens que Jésus était venu abolir.



La rupture s'est produite en 1517 lorsque Luther défia la papauté en clouant ses quatre-vingt-quinze thèses sur la porte de l'église de Wittenberg. Il semblait que la majorité des citoyens de toute l'Europe

étaient membres de l'Église de Rome, mais en réalité, un vaste travail spirituel avait été accompli dans le cœur des masses avant cette époque. Thomas Armitage montre qu'en 1310, deux cents ans avant les thèses de Luther, les frères de Bohême constituaient un quart de la population de Bohême et qu'ils étaient en contact avec les Vaudois qui abondaient en Autriche, en Lombardie, en Bohême, dans le nord de l'Allemagne, en

Thuringe, dans le Brandebourg et en Moravie. Robert Cox a cité le fait qu'Érasme a souligné la rigueur avec laquelle les Vaudois de Bohême observaient le sabbat du septième jour.⁵

La Réforme fut un mouvement puissant, à l'image du départ des enfants d'Israël de la terre d'Égypte. Elle rejeta la suprématie du pape et arracha pratiquement toute l'Europe du Nord à la papauté. Elle n'abolit pas d'emblée l'union de l'Église et de l'État, mais elle n'utilisa pas l'État pour les persécutions généralisées et cruelles qui assombrirent l'histoire de Rome. C'était un mouvement qui luttait vers la lumière. Il abolit le vaste fossé qui séparait le clergé du peuple. Il reconnaissait la Bible comme l'autorité suprême et unique en matière de doctrine. Il rejetait le purgatoire, le culte des saints et des images, et prenait position contre les ordres de moines et de nonnes. Il rejeta le célibat du clergé. Il s'agissait incontestablement d'un mouvement de Dieu et, bien qu'il n'ait pas atteint la pureté totale de la doctrine et la séparation de la mondanité comme l'avaient fait les premiers organismes évangéliques qui avaient mené une longue bataille pendant le Moyen-Âge, il a, dans une large mesure, restauré le christianisme primitif dans le nord de l'Europe qui, plus tard, transmettrait ces grands bienfaits aux Amériques. William Muir dit :

C'est une grave erreur de considérer l'époque de la Réforme, aussi glorieuse et fructueuse fut-elle, comme l'âge d'or de l'Église, ou comme si tout était parfait même lorsqu'elle était à son apogée. Le meilleur est encore à venir ; le meilleur pour lequel toutes les époques ont œuvré.⁶

Les réformateurs ont généralement adopté une attitude erronée à l'égard des dix commandements. Ils les respectaient en tant que code d'enseignement, mais pas en tant que loi à laquelle obéir. La plupart des réformateurs pourraient être cités, mais nous nous contenterons d'une seule déclaration, celle du réformateur anglais Tyndale : « En ce qui concerne le Sabbat, qui est une grande question, nous sommes les maîtres du Sabbat et nous pouvons le remplacer par le lundi, ou tout autre jour, si nous le jugeons nécessaire ; nous pouvons aussi faire de chaque dixième jour un jour saint seulement, si nous en voyons la raison. »⁷

Les enseignements des principaux réformateurs évangéliques montrent qu'ils reçurent de la papauté la conviction qu'à travers les âges, le dimanche n'a jamais eu la moindre importance, parce que l'Église catholique romaine a toujours considéré que le dimanche était simplement un jour de fête, comme Noël ou tout autre jour férié. La papauté ne reconnaissait pas l'observation obligatoire du sabbat du quatrième commandement. Par conséquent, au cours des 1260 ans, chaque fois que le quatrième commandement avait sa juste place, ce fut toujours l'œuvre des

observateurs du sabbat de l'Église du désert. Nous avons vu les crises provoquées par le puissant antagonisme de la papauté à l'égard du sabbat du quatrième commandement.

L'HISTOIRE DU JOUR DE CULTE

Ce fut un grand moment dans la lutte interminable entre la Bible et la tradition quand en 489, l'empereur romain, dans son zèle pour la doctrine hiérarchique, ferma le remarquable collège établi par l'Église assyrienne à Édesse. Cet acte eut pour effet d'ériger une barrière entre l'Orient évangélique et l'Occident papal. L'Église d'Orient quitta rapidement Édesse, qui se trouvait juste à la frontière de la domination romaine, et déplaça l'institution à Nisibis, à quelques centaines de kilomètres à l'intérieur de l'Empire perse. C'est là, près du Tigre, que fut créée une grande université qui, pendant mille ans, non seulement confirma les chrétiens perses dans le type d'enseignement judéen contre le type papal, mais répandit également la culture grecque et la civilisation romaine dans les nations de l'Orient. Neuf ans plus tard (en l'an 498 ap. J.-C.), l'Église assyrienne, réunie en concile, renonça à tout lien avec l'Église de l'Empire romain. De nombreux auteurs soulignent la nature sémite des nations au milieu desquelles ce nouveau collège fut placé. Il fut ainsi définitivement établi que les enseignements de l'Abraham sémite et de ses descendants, et non la religion d'État de l'Occident dans sa philosophie païenne, coloreraient les Églises d'Asie. Ainsi, les diplômés de Nisibis, qui se tenaient tels des prophètes devant les souverains de Chine et du Japon, prêcheraient le sabbat du quatrième commandement.

Les premiers historiens de l'Église, Socrate et Sozomen, déjà cités, ainsi que d'autres autorités, ont attesté qu'à cette époque, toutes les Églises du monde, à l'exception de Rome et d'Alexandrie, sanctifiaient par des services divins le culte du sabbat du Décalogue. Partout où le dimanche était également observé, c'était avec des services commémoratifs de la résurrection. L'Église papale, et oui, même les réformateurs, ne reconnaissaient pas le dimanche comme une continuation ou un substitut du sabbat. Le dimanche n'était en aucun cas considéré comme ayant été institué par un commandement divin, mais seulement par une ordonnance de l'Église.

LA CIVILISATION DE L'ÉGLISE D'ORIENT

On a vu comment, au IX^{ème} siècle, le système éducatif civilisateur de l'Église d'Orient a dominé l'âge d'or du puissant empire arabe – au point d'imprégner la littérature de la Chine et du Japon à l'est et d'ouvrir la voie à la fondation d'universités en Europe.

24. L'ÉGLISE DU RESTE SUCCÈDE À L'ÉGLISE DU DÉSERT

Lorsque les armées papales conquièrent temporairement la ville de Constantinople en 1204, de nombreux auteurs soulignèrent le contraste entre la haute culture et la civilisation des nations qui abritaient le christianisme oriental et asiatique et la barbarie des nations papales d'Europe. Ainsi, Arthur P. Stanley écrit :

Il ne fait aucun doute que la civilisation de l'Église d'Orient était bien plus élevée que celle de l'Église d'Occident. Personne ne peut lire le récit de la prise de Constantinople par les croisés au XIII^{ème} siècle sans se rendre compte qu'il s'agit de l'occupation d'une capitale raffinée et civilisée par une horde de barbares en comparaison. L'arrivée des savants grecs en Europe au XV^{ème} siècle fut le signal de l'étape la plus progressive que la théologie occidentale ait jamais franchie.⁸

Adeney témoigne du même contraste lorsqu'il commente la conversion de l'Église russe au XI^{ème} siècle par le christianisme oriental :

Le commerce fit suite à l'Évangile. Puis vinrent l'art et la culture. Une civilisation chrétienne commença alors à se répandre lentement en Russie. C'est ainsi qu'au cours du siècle suivant, ce pays que nous avons l'habitude de considérer comme la plus arriérée des nations européennes, devint plus avancé que l'Allemagne ou même la France. Il occupa une place de premier plan au début du Moyen Âge. La culture byzantine était alors à son apogée et incomparablement supérieure à la condition rudimentaire des nations occidentales.⁹

Au milieu de ce même siècle, le treizième, eut lieu la conquête dévastatrice de la quasi-totalité de l'Asie par les Mongols. Ils envahirent également la Russie, la Pologne, la Bohême et l'Autriche-Hongrie, mais furent arrêtés à la frontière orientale de l'Allemagne. La France, l'Allemagne et l'Angleterre furent sauvées lorsque le petit-fils du premier conquérant mongol refusa de poursuivre la conquête plus à l'ouest. Tandis que les armées mongoles semaient sur leur passage les dévastations de la guerre, leur marche victorieuse ouvrait des portes par lesquelles se révélaient aux yeux d'une Europe étonnée non seulement la splendide civilisation de l'Asie, mais aussi les activités étendues de l'Église d'Orient. L'examen de ces facteurs révèle l'attachement de cette Église au sabbat du quatrième commandement.

L'examen des grands voyages qui conduisirent Colomb à l'ouest et Vasco de Gama à l'est dans les premières années du XVI^{ème} siècle, révèle plus que les motifs commerciaux de ces expéditions. Commentant la splendeur et la civilisation de l'Orient en relation avec les voyages des

Polonais, en particulier de Marco Polo, dans la dernière partie du XIII^{ème} siècle, Edward M. Hulme écrit :

Les contributions des Polonais à la connaissance géographique éclipsèrent complètement celles de tous les autres voyageurs précédents. Il s'agit du premier compte rendu détaillé et fiable des richesses et des splendeurs de l'Indochine, de l'archipel indien et de la Chine, ainsi que des premières informations réelles sur le Japon. Le récit était si pittoresque, l'histoire si attrayante, les faits révélés si merveilleux, que des milliers de personnes la lurent avec un intérêt ininterrompu pendant des générations. Christophe Colomb nous dit qu'il a trouvé ce récit passionnant. Il a suscité dans de nombreux cœurs le désir de suivre les pas des hommes dont il relatait les périples.¹⁰

Les motifs religieux des voyages de découverte étaient les plus profonds. Voici maintenant l'histoire de l'invasion et de l'oppression cruelle de l'Abyssinie en Afrique par les Jésuites, de leur persécution de l'Église d'Orient en Inde et de leurs complots pour la domination de la Chine et du Japon. Le célèbre jésuite François Xavier, explorant les problèmes ecclésiastiques de l'Orient, appela en 1545 à l'établissement de la cruelle et sanglante Inquisition, qui fut mise en place à Goa, en Inde, en 1560. Adeney explique pourquoi cette horrible machine fut jugée nécessaire : « Dans une lettre écrite vers la fin de l'année 1545, Xavier supplia le roi du Portugal d'établir l'Inquisition afin d'endiguer 'la méchanceté juive' qui se répandait dans ses territoires orientaux. »¹¹ La 'méchanceté juive' que les Jésuites entreprirent de combattre dans l'Église d'Orient signifiait, entre autres, l'observation du septième jour en tant que sabbat. La guerre contre le sabbat est précisément ce que les Jésuites firent en Abyssinie, qui, pendant des siècles, avait observé le septième jour de la semaine comme sabbat.

La conquête mongole ne porta pas préjudice à l'Église d'Orient. Au contraire, un certain nombre de princes mongols et un plus grand nombre de reines mongoles étaient membres de cette église. Ce fut plutôt l'opposition farouche du conquérant mahométan fanatique, Tamerlan, un siècle plus tard, qui a causé un grand chagrin à l'Église assyrienne. Malgré tout, et malgré l'œuvre horrible des Jésuites, l'Église d'Orient était suffisamment forte en 1643 pour envoyer un directeur depuis sa base en Perse vers les communautés filles du sud-ouest de l'Inde. Rappelons qu'à cette époque, l'Europe était en proie aux convulsions de l'effroyable guerre de Trente Ans. Il s'agissait d'un effort acharné et infructueux des Jésuites pour détruire le protestantisme sur le continent. Depuis l'époque de Luther jusqu'en 1648, date à laquelle la célèbre paix de Westphalie mit fin à la guerre de Trente Ans, le protestantisme ne pouvait pas dire qu'il

24. L'ÉGLISE DU RESTE SUCCÈDE À L'ÉGLISE DU DÉSERT

avait acquis une place sûre sous le soleil. Au cours de cette même période et avant la Réforme, il y eut de puissants mouvements en Russie, en Bohême, en France, en Angleterre et en Allemagne, qui cherchaient à obtenir la liberté d'observer sans crainte le septième jour comme le sabbat. Cependant, l'intolérance régnait en Asie et en Europe. Il est toutefois réjouissant de constater qu'au cours de la dernière période de la guerre de Trente Ans, pour la première fois dans l'histoire du monde, un gouvernement a accordé la liberté de religion. Ce fut le cas de Roger Williams, dans le Rhode Island, lorsqu'il mit en pratique le grand enseignement du Christ, qui préconisait la séparation de l'Église et de l'État. L'extension de la liberté religieuse devait nécessairement être suivie d'un message des derniers jours sur la nature obligatoire du quatrième commandement.

AUTRES LACUNES DE LA RÉFORME

D'autres lacunes regrettables de la Réforme pourraient être mentionnées, comme l'union de l'Église et de l'État. La prophétie semble toutefois indiquer que le retour complet au christianisme primitif de la Bible ne se fera pas avant que l'Église n'émerge de sa position subordonnée, ou que l'Église du désert ne devienne l'Église du Reste.

Les mots suivants de William Muir indiquent le manque de stabilité manifesté par de nombreux croyants de la Réforme avant l'époque de John Wesley. Il écrit : « En Angleterre, les masses, qui n'ont jamais été vraiment évangélisées avant l'époque de John Wesley, changeaient de camp au gré des changements de monarques et étaient généralement prêtes à crier avec la foule la plus grande »¹². Qu'y avait-il d'inhabituel dans le message de John Wesley ? C'était l'accent mis par le méthodisme sur la rédemption par le sang du Christ.¹³ Les Écritures enseignent que le Christ est le seul et unique sacrifice divin et que le salut vient de la suffisance de sa mort sur la croix en tant que substitut et caution. La mort substitutive du Christ en tant que sacrifice divin n'a pas été clairement soulignée par les premiers réformateurs.

Le mouvement morave ultérieur, qui balaya l'Europe de l'Est et établit plus tard ses missions en Amérique du Nord, était fort de son exaltation de l'attitude paulinienne, et non papale, à l'égard de la mort substitutive du Christ. Il est dit que lorsque Zinzendorf fonda Herrnhut sur ses terres en 1722, il prêcha la doctrine du salut par le sang du Christ. Aujourd'hui, malheureusement, de nombreux protestants, suivant les traces de Rome, minimisent l'expiation par le sang et ignorent la mort substitutive. »¹⁴

Ce n'est que lorsque l'Église émergea du désert pour devenir l'Église du Reste que la vérité apostolique complète allait être rétablie. L'Église

prêcherait à nouveau avec puissance non seulement la mort substitutive du Christ, mais aussi le caractère sacré des dix commandements, qui devaient être magnifiés par la mort du Christ – en particulier le quatrième, qui sanctifie le septième jour. Ne peut-on pas dire qu’au « temps de la fin », le sabbat deviendrait un test ? Ainsi, le révélateur a écrit,

« Et le dragon fut irrité contre la femme, et il s’en alla faire la guerre aux restes de sa postérité, à ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus. » (Apocalypse 12 : 17)

LA FIN DE LA GRANDE TRIBULATION

La dernière des quatre dates importantes à considérer est celle de 1491, date à laquelle est né Ignace de Loyola, le fondateur des Jésuites. Alors que l’Église de Rome semblait minée et écrasée par la Réforme, l’ordre des Jésuites, le plus puissant et le plus cruel de tous les ordres de la papauté, fut créé. Il entreprit d’abord de s’emparer des collèges et des universités, puis de monter au pouvoir dans l’État. Il réussit à dominer certaines nations et à persécuter avec une indicible cruauté le protestantisme, pour la destruction duquel il avait été conçu. Comme l’écrit Thomas B. Macaulay quant à la cruauté jésuitique :

Si le protestantisme, ou l’apparence du protestantisme, se manifestait dans quelque quartier que ce soit, il était immédiatement combattu, non pas par une persécution mesquine et taquine, mais par une persécution du genre qui courbe et écrase tous les esprits, mis à part un très petit nombre d’exceptions. Quiconque était soupçonné d’hérésie, quel que fût son rang, ses connaissances ou sa réputation, savait qu’il devait se purger à la satisfaction d’un tribunal sévère et vigilant, ou mourir par le feu. Les livres hérétiques étaient recherchés et détruits avec la même rigueur.¹⁵

Le Sauveur fit une distinction claire entre la fin des jours et la fin de la tribulation dans les jours. Il dit : « Mais dans ces jours, après cette détresse » (Marc 13 : 24) Les jours, comme nous l’avons vu précédemment, se terminèrent en 1798 ; mais en 1772 tous les pays du monde, même ceux qu’on appelle catholiques, se soulevèrent avec horreur et demandèrent au pape d’abolir l’ordre des Jésuites. Finalement, on trouva un pontife qui fit mine de les démanteler, et ceux-ci firent mine de se mettre hors d’état de nuire. Comme le dit un auteur actuel :

La preuve de l’influence subversive exercée par les Jésuites, tant dans les affaires spirituelles que civiles, tout au long de leurs quatre cents ans d’existence, est abondamment démontrée par le

24. L'ÉGLISE DU RESTE SUCCÈDE À L'ÉGLISE DU DÉSERT

nombre de fois où ils ont été démantelés par l'Église catholique elle-même, par le peuple catholique et par les gouvernements libéraux et progressistes des pays catholiques et non catholiques. Ils ont été expulsés, à un moment ou à un autre, (plusieurs fois dans certains pays) de pratiquement tous les pays du monde – à l'exception des États-Unis.¹⁶

Ainsi, les 1260 ans se terminèrent en 1798, mais on peut considérer que la grande tribulation s'est achevée en 1772. La date de 1798 mérite un examen plus approfondi.

L'ACCOMPLISSEMENT DE LA COLÈRE

« Quelques-uns des hommes sages succomberont, afin qu'ils soient épurés, purifiés et blanchis, jusqu'au temps de la fin, car elle n'arrivera qu'au temps marqué. Le roi fera ce qu'il voudra ; il s'élèvera, il se glorifiera au-dessus de tous les dieux, et il dira des choses incroyables contre le Dieu des dieux ; il prospérera jusqu'à ce que la colère soit consommée, car ce qui est arrêté s'accomplira. (Daniel 11 : 35, 36.)

Une persécution contre les saints est ici annoncée, qui durera jusqu'au « temps de la fin ». Il a été démontré précédemment que « le temps de la fin » commencerait à la fin de la période de 1260 ans, soit en 1798. Dans les versets ci-dessus est prédite l'apparition sur la scène de l'action mondiale d'un roi obstiné qui déchaînerait l'indignation de Dieu sur le persécuteur de Son peuple. Le persécuteur étant la papauté, il faut chercher ailleurs que dans la hiérarchie médiévale pour trouver le roi obstiné destiné à mettre fin à la période de 1260 ans et à infliger une blessure mortelle au destructeur. Quelle puissance prenant le pouvoir fut saisie d'un antagonisme religieux envers la papauté, en 1798 ? Quelle autre nation pouvait mieux correspondre à ces critères que la France, fille aînée de l'Église et saisie par l'athéisme ? L'humanité stupéfaite vit soudain éclater en France une révolution comme le monde n'en avait jamais connue. Elle engloutit la tyrannie ecclésiastique de la papauté.

Napoléon, produit et aboutissement de la Révolution française, se trouvait en Égypte lorsque, le 10 février 1798, le général Berthier fit prisonnier le pape, abolit le collège des cardinaux et proclama sur le Capitole ce qui avait été absent de Rome pendant 1260 ans : la liberté religieuse ! Cet acte abattit la tête du système qui avait poursuivi le troupeau élu. Mais dans le déchaînement de l'indignation de Dieu, comme l'indiquent les textes bibliques ci-dessus, la « blessure mortelle » englobait bien plus que cela. Une citation de Lord Bryce aidera à montrer comment

la Révolution française, le roi ou royaume obstiné, démolit le régime politique de la papauté par la main de Napoléon.

Il avait pour mission – une mission plus bénéfique par son résultat que par ses moyens – de briser en Allemagne et en Italie l’abominable système des états mesquins, de réveiller l’esprit du peuple, de balayer les reliques d’un féodalisme effacé et de laisser le terrain libre pour la croissance de formes nouvelles et meilleures de vie politique... De nouveaux royaumes furent érigés, des électors créés et éteints, les petits princes médiatisés, les villes libres occupées par des troupes et confiées à quelque potentat voisin. Plus que tout autre changement, la sécularisation des dominations des princes-évêques et des abbés proclama la chute de l’ancienne constitution, dont les principes avaient exigé l’existence d’une aristocratie spirituelle de pair avec l’aristocratie temporelle.¹⁷

ENQUÊTE SUR LES PROPHÉTIES

« Et toi, Daniel, cache les paroles et scelle le livre jusqu’au temps de la fin. Plusieurs courront çà et là, et la connaissance sera augmentée. » (Darby) L’expression « courir çà et là » signifie en hébreu, dans son sens le plus profond, « étudier avec soin et minutie » ou « parcourir ». La Bible annotée, ainsi que la Bible allemande, traduisent cette phrase comme suit : « Beaucoup le scruteront, et la connaissance deviendra grande ». Qu’est-ce qui provoqua une augmentation de la recherche biblique telle qu’elle devint une étude sur les prédictions prophétiques ? Lorsque la « blessure mortelle » infligée à la gigantesque dictature ecclésiastique eût levé l’interdiction d’étudier la Bible et que la fin de la condition d’Église du Désert de la véritable église eût été accomplie de manière si frappante, la question « Et après ? » était dans le cœur du peuple de Dieu. C’est cela qui conduisit à une vague de recherches sur les grandes chaînes prophétiques.

C’est à cette même date que la publication de Bibles commença à se multiplier. Des sociétés bibliques apparurent les unes après les autres. La Société biblique britannique et étrangère fut créée le 7 mars 1804. La Société biblique américaine vit le jour le 8 mai 1816. Des centaines de milliers d’exemplaires des Saintes Écritures sont sortis des presses d’imprimerie et ont littéralement été expédiés par wagons et par bateaux. Cela permit la réalisation de la prédiction selon laquelle les hommes du monde entier allaient courir çà et là dans les Saintes Écritures. Il y eut en particulier un vif intérêt pour apprendre combien de prophéties n’avaient pas encore été accomplies.

24. L'ÉGLISE DU RESTE SUCCÈDE À L'ÉGLISE DU DÉSERT

La période de 1260 ans était accomplie. Mais il restait une autre chaîne prophétique remarquable qui s'étendait jusqu'en 1844, soit quarante-six ans après la fin des 1260 ans. Il s'agit de la chaîne des 2300 ans de Daniel 8 : 14, qui mérite une attention particulière parce qu'elle a fait l'objet d'une discussion céleste entre Michel (le Christ) et Gabriel, comme le montre la lecture du chapitre.

On pourrait écrire de nombreuses pages sur les auteurs bibliques et les prédicateurs qui, convaincus par cette prophétie des 2300 ans qu'ils vivaient au temps de la fin, se présentèrent alors au public avec force. Toutefois, nous mentionnerons brièvement Manuel Lacunza, Edward Irving, Joseph Wolff et William Miller.

Au début du XIX^{ème} siècle, le père Lacunza était jésuite dans un monastère d'Amérique du Sud. Converti à de nombreux points de vue défendus par les réformateurs, il étudia assidûment la Bible, accordant une attention particulière aux prophéties. La période de 2300 ans indiquant que le retour promis du Christ n'était pas très éloigné l'interpella tant qu'il écrivit un livre sur le sujet. Ce fait étant connu, il suscita l'antagonisme religieux et fut chassé du Chili. Il poursuivit son œuvre en Europe, subissant les mêmes persécutions. Fait remarquable, alors que le continent était encore en proie à la lutte à mort de la tyrannie ecclésiastique, il acheva son ouvrage intitulé *La Venida del Mesias en Gloria y Majestad* (La venue du Christ en gloire et en majesté), sous le nom de Juan Josafat Ben-Ezra.¹⁸

À peu près à la même époque, Edward Irving commença ses étonnants travaux dans le même sens en Angleterre et en Écosse. Lui aussi, après avoir été appelé d'Écosse en 1812 pour devenir le principal prédicateur de Londres, s'appliqua sans relâche à l'étude des prophéties. Se concentrant particulièrement sur la période de 2300 ans de Daniel 8 : 14, il parvint pratiquement à la même conclusion que Lacunza. Des foules immenses assistaient à ses conférences, non seulement à Londres, mais dans toutes les grandes villes de Grande-Bretagne. Les auditoriums n'étaient pas assez grands pour accueillir ceux qui cherchaient à l'entendre.¹⁹ Sa renommée atteint les oreilles de Lacunza, qui lui envoya un exemplaire de son propre livre. Irving fut étonné de voir comment Dieu avait conduit séparément un presbytérien écossais et un jésuite sud-américain converti à reconnaître la valeur impérieuse de cette prophétie et à en conclure que le temps de la fin était arrivé.

Un autre remarquable prédicateur de prophéties fut Ezra Ben-Ezra qui, après sa conversion du judaïsme, prit le nom de Joseph Wolff. Voici ce que D. T. Taylor écrit de lui :



Joseph Wolff, D. D., selon ses journaux, entre les années 1821 et 1845, proclama l'avènement rapide du Seigneur en Palestine, en Egypte, sur les rives de la Mer Rouge, en Mésopotamie, en Crimée, en Perse, en Géorgie, dans tout l'Empire ottoman, en Grèce, en Arabie, au Turkistan, à Boukhara, en Affghanistan, au Cachemire, en Hindostan, au Thibet, en Hollande, en Ecosse et en Irlande, à Constantinople, à Jérusalem, à Sainte-Hélène, ainsi qu'à bord de navires en Méditerranée et à New York City, à

toutes les confessions religieuses. Il déclare avoir prêché parmi les Juifs, les Turcs, les Mahométans, les Parsis, les Hindous, les Chaldéens, les Yeseedes, les Syriens, les Sabéens, aux pachas, aux cheiks, aux shahs, aux rois de Organtsh et de Boukhara, à la reine de Grèce, etc. et à propos de ses travaux extraordinaires, l'Investigator dit : « Aucun individu n'a peut-être donné plus de publicité à la doctrine de la seconde venue du Seigneur Jésus-Christ que ne l'a fait ce missionnaire bien connu dans le monde. Partout où il va, il proclame l'avènement prochain du Messie dans la gloire. »²⁰

Le jésuite sud-américain converti, le presbytérien écossais et le fils converti d'un rabbin furent suivis dans l'étude et la prédication de la même prophétie centrale par William Miller, un fermier américain, vétéran de la guerre de 1812 et infidèle converti. Plus tard, il fut ordonné prédicateur baptiste, et il remua jusqu'à leurs fondations les églises d'Amérique au cours des années 1828-1844. Il n'a jamais été surpassé pour donner au monde une analyse originale et généralement correcte des périodes prophétiques. En ce qui concerne son affirmation selon laquelle la fin du monde aurait lieu en 1844, il s'agissait d'une interprétation erronée de l'événement, mais la vérification précise et substantielle de la date est toujours valable. Une lumière plus claire et plus tardive sur Daniel 8 : 14 révéla que le Christ parlait à Gabriel de la purification du sanctuaire, une expression de l'Ancien Testament s'appliquant au jour des expiations, qui est en réalité le type du jour du jugement (voir Lévitique 16).

LE PROGRÈS INÉGALÉ DU MONDE APRÈS 1798

Lorsque la période de 1260 ans s'acheva en 1798, lorsque la liberté religieuse fit enfin son apparition dans le monde, des siècles de progrès ont été concentrés en quelques courtes années. Jusqu'en 1798, il n'y avait ni chemin de fer, ni bateau à vapeur, ni télégraphe, ni lumière électrique, ni faucheuse, ni automobile, ni cinéma, ni avion, ni radio. En fait, jusqu'à cette date, l'homme avait à peu près le même niveau de progrès matériel que lorsque Noé sortit de l'arche.

Lorsque la liberté religieuse fut accordée, tout cela changea. L'esprit était libre ; personne n'était obligé de croire. Comme l'a écrit Shakespeare : « Et c'est ainsi que notre vie, à l'abri des menaces publiques, trouve des langues dans les arbres, des livres dans les ruisseaux, des sermons dans les pierres, et le bien en toute chose ». L'esprit doit être libre d'apprendre de la nature, des livres, de la Bible ou de la société, et de croire selon les impératifs de sa conscience. Lorsque cette liberté existe, la civilisation matérielle s'accroît. Puissent tous les acquis de l'Église du désert être préservés ! A Dieu ne plaise que le despotisme civil ou religieux reprenne l'ascendant, annule tout ce qui a été acquis depuis 1798 et nous ramène au Moyen Âge !

La Révolution française, faisant suite à la Révolution américaine, infligea à la papauté une blessure pour ainsi dire mortelle. Depuis 1260 ans, Rome s'était retranchée de manière presque invincible derrière deux théories : l'une, l'union de l'Église et de l'État ; l'autre, le droit divin des rois. Il est facile de comprendre que si les monarques croyaient régner de droit divin, ils favoriseraient et exalteraient le chef de l'Église qui célébrerait le service de consécration lors de leur couronnement. Cette période a été appelée le Moyen-Âge. Il a fallu des siècles de sang et de souffrance pour ouvrir les yeux des hommes sur les maux colossaux inhérents à ces deux théories de gouvernement. Edgar Quinet, historien protestant de la Révolution française, estimait que jusqu'à cet événement, l'histoire de France ne valait pas la peine d'être écrite. Lorsqu'en février 1798, la liberté religieuse fut proclamée par l'armée française à Rome et que le pape fut emmené prisonnier en France, les cardinaux, en mettant leur manteau sur leur tête et en abandonnant la ville, s'exclamèrent : « C'est la fin de la religion ! ».

Néanmoins, le prophète prédit que « sa blessure mortelle fut guérie, et toute la terre fut dans l'admiration de la bête ». Il s'agit là d'une demande de vigilance éternelle, de peur que la tyrannie vaincue ne reprenne le terrain perdu. « La démocratie, c'est le caractère », s'exclama un homme d'État américain. Au fur et à mesure que la prospérité s'accrut, le caractère déclina. Les pères gagnèrent la liberté et le bonheur par le sang et la

souffrance. Les enfants retournèrent dans leur cœur aux vices et au luxe de l'ancien monde. Le Mouvement d'Oxford naquit en 1833 et, se développant rapidement et rassemblant les désirs mondains de la génération suivante dans une société organisée, commença à glorifier le Moyen-Âge et à rabaisser les libertés modernes, ainsi que ceux qui les avaient gagnées. Dans ses principales publications, la papauté encense le Dr J. H. Newman, de l'Université d'Oxford, qui devint plus tard le cardinal Newman, et attribue au Mouvement d'Oxford le mérite de l'actuel renouveau catholique mondial. L'encyclopédie catholique écrit à son sujet : « Il n'y a pas de plus beau triomphe du talent au service de la conscience qui ait été enregistré. C'est de ce jour que date le retour de la religion catholique dans la littérature nationale ». ²¹

Comment se fait-il qu'en 1833, l'Angleterre ait cru que la Réforme était l'œuvre de Dieu, mais que cinquante ans plus tard, elle ait cru que la Réforme avait été une rébellion, comme l'a souligné l'historien Froude, qui était à Oxford pendant ces années de mouvement ; et que, alors qu'en 1833 le pape était considéré comme l'antéchrist, en 1883 il était considéré comme le successeur des apôtres ? La blessure mortelle de la tyrannie était en train d'être guérie et ceux qui l'avaient infligée étaient vilipendés. Tous les arts du raisonnement fallacieux et de la corruption des archives de l'histoire réapparurent dans le Mouvement d'Oxford. Ses dirigeants, dont beaucoup étaient des jésuites déguisés, commencèrent à défendre le romanisme. Ce mouvement, aidé par l'or et par des agents déguisés du continent, s'est répandu dans l'Église d'Angleterre. Il a ensuite pénétré dans les écoles théologiques protestantes d'Amérique. Aujourd'hui, on assiste à la déprotestantisation du monde anglophone. Le pape est devenu roi. La "blessure mortelle" est en voie de guérison complète.

L'ÉPOQUE QUI S'APPROCHE

Au « temps de la fin », les scènes par lesquelles l'Église du Reste doit passer sont stupéfiantes et sans précédent. L'Église du Reste occupera une position telle qu'elle n'a jamais été occupée auparavant par le peuple de Dieu. Son message englobera tous les messages du passé et les amènera à la consommation finale. Elle fixera ses yeux sur le retour prochain du Christ, qui sera l'événement suivant de ce prodigieux programme. Au milieu des vastes scènes du retour du Christ, le révélateur écrit : « C'est ici la persévérance des saints, qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus. » (Apocalypse 14 : 12) Alors que ceux qui marchent dans la voie large perdent la conscience des choses éternelles, l'Église finale de Dieu sera attentive aux choses invisibles. Elle résistera, comme Moïse, en voyant Celui qui est invisible. Elle prendra le temps de rechercher la sainteté. Ces croyants contempleront les événements capitaux qui mèneront

24. L'ÉGLISE DU RESTE SUCCÈDE À L'ÉGLISE DU DÉSERT

à la bataille d'Harmaguédon et qui la constitueront. Au sujet des étapes préparatoires à cette catastrophe, le révélateur dit :

« Les nations se sont irritées ; et ta colère est venue, et le temps est venu de juger les morts, de récompenser tes serviteurs les prophètes, les saints et ceux qui craignent ton nom, les petits et les grands, et de détruire ceux qui détruisent la terre. » (Apocalypse 11 : 18)

Dans l'Apocalypse, le paganisme est symbolisé par le grand dragon rouge. La guerre que le paganisme a livrée à l'Église primitive fut amère ; et les longues et cruelles persécutions menées par la bête, cette union médiévale de l'Église et de l'État qui succéda au pouvoir du paganisme dans les nations européennes, furent encore plus amères. Mais l'Église des derniers jours doit endurer la colère et les persécutions de l'image de la bête, qui est l'union colossale finale de l'Église et de l'État, ou la guérison de la blessure mortelle de la bête (Apocalypse 13). Ces termes sont utilisés parce que Dieu les utilise. Et la position de l'image de la bête, dans la vaste apostasie dans laquelle s'engouffrent toutes les tromperies du dragon et de la bête, est si offensante pour l'Éternel que Dieu proclame à l'avance à l'humanité un avertissement spécial dans ce sens :

« Si quelqu'un adore la bête et son image, et reçoit une marque sur son front ou sur sa main, il boira, lui aussi, du vin de la fureur de Dieu, versé sans mélange dans la coupe de sa colère, et il sera tourmenté dans le feu et le soufre, devant les saints anges et devant l'agneau. » « Je regardai, et voici, il y avait une nuée blanche, et sur la nuée était assis quelqu'un qui ressemblait à un fils d'homme, ayant sur sa tête une couronne d'or, et dans sa main une faucille tranchante. » (Apocalypse 14 : 9, 10, 14.)

Ce message proclamé par l'Église du Reste enlèvera la cécité à ceux qui veulent bien voir.

Le langage le plus effrayant jamais utilisé dans les Écritures est celui qui prédit la visite des sept derniers fléaux, la dernière indignation divine, la colère impitoyable de Dieu²² :

« Puis je vis dans le ciel un autre signe, grand et admirable : sept anges, qui tenaient sept fléaux, les derniers, car par eux s'accomplit la colère de Dieu. » (Apocalypse 15 : 1)

Le fait que les sept derniers fléaux soient dirigés contre la bête et son image est clairement indiqué. L'indignation longtemps refoulée de Jéhovah dans Sa colère contre l'hypocrisie éclate enfin. La Bible dit que « Les rois de la terre, les grands, les chefs militaires, les riches, les puissants, tous les esclaves et les hommes libres, se cachèrent dans les cavernes et dans les

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

rochers des montagnes, » demandant aux montagnes et aux rochers de tomber sur eux et de les cacher,

« car le grand jour de sa colère est venu, et qui peut subsister ? »
(Apocalypse 6 : 15-17)

Lorsque cela est terminé, le révélateur constate que :

« Le ciel se retira comme un livre qu'on roule ; et toutes les montagnes et les îles furent remuées de leurs places. » (Apocalypse 6 : 14)

Désormais, il n'y aura plus de moments sombres parmi les enfants des hommes. Combien solennelles et sans précédent sont les scènes par lesquelles passe la dernière église, préparant et perfectionnant un caractère qui sera acceptable pour le Seigneur Jésus-Christ lors de son retour !

Les événements de la terre sont maintenant agités par le souffle de l'ère qui s'approche. Le monde actuel est en train de passer ; l'arrivée du monde à venir est imminente. Les principautés et les puissances des ténèbres font un dernier effort pour s'emparer des âmes. La prière a encore le pouvoir de résister à la montée des ténèbres. Souvenez-vous de la supplication de l'apôtre Pierre :

« Puisque donc toutes ces choses doivent se dissoudre, quelles ne doivent pas être la sainteté de votre conduite et votre piété, tandis que vous attendez et hâtez l'avènement du jour de Dieu, à cause duquel les cieux enflammés se dissoudront et les éléments embrasés se fondront ! » (2 Pierre 3 : 11, 12)

Que ce jour, décrit de façon si vivante dans les mots qui suivent, touchent tous ceux qui liront ces pages :

Au milieu du tremblement de la terre, de l'éclair et du grondement



du tonnerre, la voix du Fils de Dieu appelle les saints endormis. Jetant un regard sur les tombes des justes, il lève les mains vers le ciel, et s'écrie : « Réveillez-vous, réveillez-vous, réveillez-vous, vous qui dormez dans la poussière, et levez-vous ! » Sur toute la terre, les morts entendront cette voix, et ceux qui l'entendront vivront. Et la terre entière tremblera sous les pas de l'immense armée de toute nation,

24. L'ÉGLISE DU RESTE SUCCÈDE À L'ÉGLISE DU DÉSERT

de toute tribu, de toute langue et de tout peuple. Revêtus d'une gloire immortelle, ils sortent de la prison de la mort, en s'écriant : « O mort, où est ta victoire ? O tombeau, où est ton aiguillon ? » Puis les justes vivants et les saints ressuscités unissent leurs voix dans un long et joyeux cri de victoire.²³

Cette consommation sera vraiment la Vérité triomphante.

« C'est ici la persévérance des saints, qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus. » (Apocalypse 14 : 12)

¹ *Protestant Digest*, April-May, 1941, p. 62.

² Voir l'étude de l'auteur au chapitre 10 intitulée, "Comment l'église a été chassée dans le désert."

³ Westcott et Hort, *The New Testament in the Original Greek*, vol. 2, p. 142.

⁴ Nolan, *The Integrity of the Greek Vulgate*, pp. 413, 414.

⁵ Armitage, *A History of the Baptists*, p. 318 ; Cox, *The Literature of the Sabbath Question*, vol. 2, pp. 201, 202.

⁶ Muir, *The Arrested Reformation*, p. 9.

⁷ Tyndale, *An Answer to Sir Thomas More's Dialogue*, b. 1, ch. 25, p. 97.

⁸ Stanley, *History of the Eastern Church*, p. 26.

⁹ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, p. 363.

¹⁰ Hulme, *Renaissance and Reformation*, p. 178.

¹¹ Adeney, *The Greek and Eastern Churches*, pp. 527, 528.

¹² Muir, *The Arrested Reformation*, p. 10.

¹³ Emory, *The Works of the Reverend John Wesley*, vol. 5, p. 688.

¹⁴ Voir chapitre 5, note 51.

¹⁵ Macaulay, *Critical, Historical, and Miscellaneous Essays and Poems*, vol. 5, pp. 482, 483. Voir aussi son essai, "Von Ranke."

¹⁶ Lehmann, "What Is Wrong With the Jesuits?" *Protestant Digest*, vol. 4, no. 1, Aug-Sept. 1941.

¹⁷ James Bryce, *The Holy Roman Empire*, pp. 295, 296.

¹⁸ Lacunza, *La Venida del Mesias en Gloria y Majestad* ; Voir Urzua, *Las Doctrinas de P. Manuel Lacunza*.

¹⁹ Oliphant, *The Life of Edward Irving*, 6^{ème} éd., pp. 80, 82, 84, 405, 406. 466

²⁰ Taylor, *The Voice of the Church on the Coming and Kingdom of the Redeemer*, pp. 342, 344.

²¹ *The Catholic Encyclopedia*, art. "Newman, John Henry".

²² Ndt. Pour une perspective plus large sur le caractère de Dieu, voir le livre *Agapé* d'Adrian Ebens : maranathamedia.fr/book/view/agape

²³ Ellen White, *The Great Controversy between Christ and Satan*, p. 644 (TS p. 699)

Benjamin George Wilkinson (1872-1968)

Pasteur – Mari et père de famille –

Évangéliste, Doyen, Administrateur, Auteur, Président d'université

Un Canadien de naissance

Benjamin George Wilkinson est né le 20 juin 1872 à Hamilton, Ontario, Canada ; il est le fils de John M. Wilkinson (39 ans) et d'Elizabeth Johnston (37 ans). Ils s'étaient mariés en Écosse en 1856 et avaient déménagé au Canada en 1871. Benjamin Wilkinson a épousé Maude Morrison le 20 mai 1902 à Londres, en Angleterre. Elle était la fille de James Harvey Morrison et de Jennie Mitchell de College View, Nebraska. Benjamin et Maude Wilkinson eurent 3 enfants : Willard Russell, Benjamin George Jr. et Horace Wilkinson.

Maude Wilkinson fût diplômée de l'Union College à Lincoln, Nebraska, puis enseigna à la fois à l'Union College (vers 1900) et au Washington Missionary College (1904-1912). Pendant son séjour en France, elle fréquenta l'Université de Paris. Elle mourut au Nebraska en 1912, où elle fut enterrée dans le comté de Lancaster, au cimetière Wyuka à Lincoln.

En 1914, B. G. Wilkinson épousa Dorothy R. Harris de Washington DC, fille de Frank C. Harris et d'Emma M. Neal. Ils eurent un fils unique, Rowland Francis Wilkinson. Dorothy fréquenta l'Atlantic Union College à South Lancaster, dans le Massachusetts, et entra dans l'œuvre dénominationnelle adventiste avant d'épouser Benjamin Wilkinson à l'âge de 27 ans. « Mme Wilkinson... a beaucoup aidé son mari dans son travail d'évangéliste et d'administrateur, et a participé à la préparation de ses deux livres. » Benjamin Wilkinson est mort à l'âge de 95 ans, à Riverdale Park (comté de Prince George's dans le Maryland), le 25 janvier 1968, laissant derrière lui sa femme et son fils Rowland, secrétaire médical de la conférence du Potomac. Benjamin et Dorothy Wilkinson sont enterrés au cimetière George Washington à Adelphi, Maryland.

Un adventiste membre d'église

Oui, Benjamin Wilkinson était un adventiste du septième jour. Selon sa nécrologie parue dans le Columbia Union Visitor, Wilkinson a été élevé dans une famille méthodiste, mais lui (à l'âge de 19 ans) et toute sa famille sont devenus adventistes du septième jour en lisant La Grande Controverse d'E.G. White. En 1891, il s'inscrit au Battle Creek College à Battle Creek, dans le Michigan, pour étudier en vue du pastorat.

Dès 1892 il entra dans le ministère, et commença par évangéliser dans le Wisconsin, avant de s'inscrire à l'université du Michigan. En 1897, il y obtint une licence et devint doyen de la faculté de théologie du Battle Creek College, où il fut également professeur de théologie, de Latin, de Grec et d'Hébreu. L'année suivante il devint président de la Fédération canadienne et en 1899, il fut appelé à servir en tant que doyen du département de théologie à Union College. Il servit pendant quatre années comme président de la Fédération latine, qui deviendra la Division Sud-Européenne. Pendant cette période, il commença à travailler à Rome, à Paris et en Espagne. Retournant aux États-Unis, il dirigea des conférences d'évangélisation dans les grandes villes de l'union du Columbia (côte Est des États-Unis), y compris à Pittsburgh, Philadelphie, Washington D.C., et Charleston (Virginie occidentale). En 1908, il fût diplômé de l'Université George Washington, le plus grand établissement d'enseignement supérieur de Washington DC, et devint le premier adventiste du septième jour à obtenir un doctorat. En 1909, il devint président de la Columbia Union Conference où il œuvra pendant 10 ans.

Pasteur Wilkinson a également participé à la Conférence Biblique Adventiste de 1919, un événement très important pour l'Église adventiste. Il y fut, entre autres, question de la nature divine et de l'inspiration, à la fois de la Bible et d'Ellen G. White. Wilkinson représentait la branche conservatrice de la conférence, soutenant avec les pionniers que Jésus était le Fils unique engendré du Père (Jean 5 : 26) et que les écrits d'Ellen G. White étaient inaltérables. Dans une tentative de réécrire l'histoire, l'ensemble de ses interventions furent ultérieurement retirées des transcriptions officielles de la conférence, ouvrant ainsi la voie à la nouvelle théologie.

En 1920, il accepta la présidence de la Fédération du Kansas. Puis il servit pendant un petit laps de temps comme directeur temporaire de la Mission en Haïti, puis devint président de la East Pennsylvania Conference. En 1924, Wilkinson prit la direction des départements de Bible et d'histoire du Washington Missionary College – aujourd'hui Washington Adventist University – à Takoma Park, dans le Maryland, où il servit durant 24 ans, jusqu'en 1948. Il fut doyen de la faculté de théologie pendant cinq ans et président de 1936 à 1946. Le bâtiment administratif principal de l'Université Adventiste de Washington, Wilkinson Hall, est nommé en son honneur. C'est sous sa présidence que l'université fut accréditée et que le bâtiment de la bibliothèque de l'université fut construit, dont le nom fut d'ailleurs plus tard changé en Wilkinson Library. Tout en travaillant dans l'éducation, il fut également pasteur, notamment à l'église Capitol Memorial et à l'église Mount Pleasant.

« Wilkinson n'était pas seulement adventiste, mais il était l'un des principaux propagateurs et défenseur de l'adventisme. Il dirigea de nombreuses conférences adventistes (à peu près l'équivalent d'un diocèse), occupa diverses fonctions importantes dans leurs écoles et fut un missionnaire zélé dans les régions les plus éloignées du monde. »¹

Il prit sa retraite de la vie active après 56 années de service, et est l'auteur de *Our Authorized Bible Vindicated* (1930) et de *La Vérité Triomphante* (1944).

Sources :

Article de R. L. Vaughn, du 1^{er} mai 2023, "Benjamin Wilkinson: Adventist advocate of the Authorized Bible"

https://www.academia.edu/101208845/BENJAMIN_WILKINSON_ADVENTIST_ADVOCATE_OF_THE_AUTHORIZED_BIBLE

"Seventh-day Adventist Encyclopedia", second edition, Review and Herald Publishing Association, 1996, vol. 11, p. 901.

<https://www.archivesadventistes.org/blog/2013/06/benjamin-g-wilkinson-1872-1968.html>

New book uncovers Adventist relationship with fundamentalism.

<https://spectrummagazine.org/news/new-book-uncovers-adventist-relationship-fundamentalism/>

¹ Baptist Biblical Heritage, été 1990, vol. 1, n° 2

Pourquoi nos prières ne sont pas exaucées

BENJAMIN G. WILKINSON

Review & Herald, 3 avril 1919

Nous connaissons tous l'avantage de la prière, qui est un don de Dieu. Le Seigneur Jésus lui-même a donné l'exemple de nuits entières de prière. Il nous est dit qu'au milieu des hymnes des armées célestes, notre Père entendra, au-dessus de la musique céleste, la voix de « son plus humble enfant qui le supplie dans la prière ». Par la prière, nous entrons en conversation avec Dieu ; ceux qui ont le mieux réussi à le servir sont ceux qui sont restés le plus longtemps dans cette conversation. Il n'est pas nécessaire d'interrompre cet entretien avec notre Créateur, car Dieu ne se lasse pas de nos demandes. Si l'Éternel nous donne l'occasion de prier, c'est pour nous permettre de bénéficier d'une aide sans faille dans nos luttes pour vaincre.

Conscients de la finalité du don de la prière, nous souhaitons savoir ce qu'est une prière réussie. Si nous pouvons découvrir ce qui cause l'échec de la prière, nous pourrions alors savoir pourquoi beaucoup de nos prières ne sont pas exaucées. La Bible cite clairement trois façons de prier, deux d'entre elles étant des méthodes infructueuses et l'autre une méthode qui réussit.

Le premier exemple qui nous est présenté est celui des païens. Le Christ, le Rédempteur, a dit : « En priant, ne multipliez pas de vaines paroles, comme les païens, qui s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés. » (Mat. 6 : 7) Tout autour du pays où le Christ exerçait son ministère vivaient des païens. Au sud, les Moabites, avec leurs formes grossières de culte de la nature ; à l'ouest, les Philistins, avec leur culte licencieux du soleil ; au nord, les Syrophéniciens, livrés à toutes sortes de dégradations ; tandis que partout dans les villes où il marchait et parlait, se trouvaient les Grecs et les Romains, avec leur paganisme civilisé

Jésus reconnaissait que les païens priaient. Que ce fût à genoux, debout, les mains tendues vers le ciel, ou prosternés sur leur visage, partout autour de lui on pouvait voir les païens en train de prier. Mais le Sauveur nous a donné l'ordre très clair de ne pas prier comme les païens. Quel était le problème avec leurs prières ? Était-ce parce qu'ils ne respectaient pas la forme appropriée de la supplication ? Non, pas du tout. Ce n'est pas non plus qu'ils négligeaient de consacrer beaucoup de temps à ce devoir, car nous sommes informés que « beaucoup de paroles » constituaient une partie de leur prière.

Le problème résidait dans le motif avec lequel ils priaient. J'ai lu de nombreuses productions littéraires des anciens Grecs et Romains. J'ai noté de très nombreuses prières tombant des lèvres de quelque païen célèbre, mais je n'ai jamais été en mesure de déceler une requête procédant d'un motif approprié. Les anciens païens priaient pour que le Dieu du ciel lance la foudre sur leurs ennemis. Et comme beaucoup de chrétiens païens d'aujourd'hui, ils ne suppliaient pas l'Éternel pour qu'Il leur révèle Sa volonté, mais ils demandaient à Dieu de leur accorder Sa force pour qu'ils puissent accomplir leur propre volonté. Quelle différence avec les motifs du cœur avec lesquels le Christ enseigna à ses disciples de prier !

Le deuxième exemple de prière infructueuse que le Christ porte à notre attention est celui des Pharisiens. « Lorsque vous priez, » dit le Christ, « ne soyez pas comme les hypocrites, qui aiment à prier debout dans les synagogues et aux coins des rues, pour être vus des hommes. » Le Sauveur ne nous dit pas si l'hypocrite, lorsqu'il se mettait à prier, faisait consister sa prière en de « vaines paroles ». Mais nous savons qu'il aimait prier. A première vue, cela semble être une déclaration élogieuse. Mais ce n'est pas le cas, car le Sauveur a condamné la prière de l'hypocrite. Le simple amour de l'action n'est donc pas en soi un facteur déterminant. Le simple fait d'aimer prendre l'attitude de la prière n'est pas, en soi, un élément louable. Dans le cas des hypocrites, ils aimaient prier debout. Prier était populaire à leur époque. Peut-être que s'ils vivaient aujourd'hui, alors qu'il n'est pas populaire d'adopter l'attitude de la prière, ils ne seraient pas aussi prompts à prendre cette attitude. Dans la synagogue, et même au coin des rues, on pouvait les voir debout, dans une posture qui indiquait à tous qu'ils étaient en train de prier. Leurs prières n'étaient cependant pas agréables à Dieu.

Ici encore, le problème réside dans la motivation. Peut-être n'ont-ils pas prié, comme les païens, pour que Dieu envoie la foudre sur leurs ennemis ; mais si leurs prières étaient différentes dans les choses désirées, elles se ressemblaient beaucoup dans l'égoïsme de la motivation. Ils priaient pour leur propre avancement. Ils priaient pour avoir de la gloire parmi les hommes.

Le Sauveur nous présente ensuite la manière de prier avec succès. « Voici donc comment vous devez prier ». C'est ainsi qu'il lui revient de donner l'élément fondamental qui rend possible, devant le trône de Dieu, une demande fructueuse : « pardonne-nous nos offenses, comme nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ». Le vrai chrétien ne cherche pas à avancer dans le monde aux dépens de quelqu'un d'autre. Au contraire, son désir suprême est de pouvoir regarder avec un amour chrétien ceux que, pour toute raison naturelle, il a des raisons de regarder avec indifférence. Il ne prie pas, comme les païens, pour que Dieu foudroie ses ennemis, ni, comme le pharisien, pour être vu des hommes ; mais il

prie pour que tous les hommes, amis et ennemis, soient bénis par sa prière. Quand ce motif est dans le cœur, Dieu entend la prière. C'est ce motif qui élève un homme au-dessus du païen, oui, qui l'élève au-dessus du pharisien, qui l'élève même au rang de disciple du Christ. C'est ce qui constitue une prière réussie.

Un espoir intérieur plus fort que l'ennemi extérieur

BENJAMIN G. WILKINSON

Review & Herald, 15 mai 1919

L'ennemi des âmes dispose de nombreux moyens pour nous assaillir. Certains ivrognes réformés n'osaient pas passer devant la porte ouverte d'un saloon, de peur que l'odeur qui s'en dégageait ne les pousse à céder au désir de boire ; aussi certains tenanciers de saloon avaient-ils l'habitude de jeter de l'alcool sur le trottoir, afin d'exciter les appétits enflammés. Aujourd'hui, Satan a de nombreux moyens d'étouffer le bien qui est en nous et d'éveiller le mal.

La victoire sur le péché est un plus grand triomphe que la guérison d'une maladie. Adam a vu les merveilleuses œuvres de la création dans leur beauté immaculée, et pourtant il est tombé ; mais la croix de Jésus-Christ nous gardera du péché. C'est pourquoi la victoire spirituelle compte plus que la victoire physique. Nous avons besoin d'avoir en nous une espérance plus puissante que les forces d'assaut de l'ennemi extérieur. Céder sur un principe est une menace pour tous les autres principes sur lesquels nous pouvons construire un caractère digne du don de la vie éternelle.

Là où d'autres ont vaincu, nous pouvons vaincre. Jusqu'à Christ, le péché régnait en tout homme. En Christ, il n'a jamais régné. Il mit fin à la transgression et, par sa victoire, il a donné à l'humanité une nouvelle espérance, une espérance qui brille au-delà du tombeau. Il est mort pour nous conférer des droits et des titres ; et maintenant il plaide ces droits et ces titres en notre faveur devant le trône du Père.

« Car assurément ce n'est pas à des anges qu'il vient en aide, mais c'est à la postérité d'Abraham. En conséquence, il a dû être rendu semblable en toutes choses à ses frères, afin qu'il fût un souverain sacrificateur miséricordieux et fidèle dans le service de Dieu, pour faire l'expiation des péchés du peuple ; car ayant été tenté lui-même dans ce qu'il a souffert, il peut secourir ceux qui sont tentés. » Hébr. 2 : 16, 17.

Après avoir maîtrisé les forces du péché à l'intérieur, il transmet au croyant une nouvelle force suffisante pour résister aux forces du péché à l'extérieur. La foi nous transmet sa force. Le sculpteur doit voir le lion dans son esprit avant de pouvoir le ciseler dans la pierre. Ainsi, la foi amène devant nos yeux aspirants de nouvelles images, des images de la vie nouvelle qui nous attend. La volonté est éveillée, les muscles spirituels sont renforcés. La Bible devient pour nous de merveilleuses paroles de vie, transmettant un courant qui triomphe de tout, comme le fil télégraphique transmet la force électrique. La force de la croix, qui a relevé le Rédempteur du tombeau, nous fait triompher des forces de Satan comme un boulet de canon traverse des murs de paille successifs. Tous peuvent avoir cette espérance.

L'offrande de l'amour

BENJAMIN G. WILKINSON

Review & Herald, 29 janvier 1920

JESUS a toujours enseigné aux pauvres à donner. Lorsqu'il était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme s'approcha de lui, tenant un coffret d'albâtre contenant un parfum très précieux, et elle le lui versa sur la tête pendant qu'il était à table. Les disciples ne comprenaient pas ce geste. Leur expérience n'avait pas atteint le point où ils pouvaient comprendre que le Saint-Esprit avait agi avec une puissance irrésistible sur cette femme que Jésus avait aidée à se relever à sept reprises. Alors « ils s'indignèrent, disant : A quoi sert ce gaspillage ? »

Jésus les réprimanda en leur disant qu'en oignant son corps, elle l'avait fait en vue de sa sépulture. Ils ne voyaient que du gaspillage dans l'acte de Marie, alors que non seulement tous les pauvres, mais même les disciples en bénéficiaient. Le sacrifice du Christ pour les péchés du monde était le plus grand don que Dieu pouvait faire aux pauvres, et sans l'acte préparatoire de Marie, l'offrande de ce don n'aurait pas été complète.

Comme Marie s'est réjouie de ce don merveilleux ! Rejetée par la société, méprisée de tous, elle avait trouvé en Jésus son seul ami. Plus encore, non seulement il lui a offert son amitié alors que tous les autres la méprisaient, mais il lui a ôté le sentiment de culpabilité. Elle se détestait. Le remords la poussait au suicide. Elle se voyait abandonnée à la société de ceux dont elle abhorrait la corruption. N'y avait-il aucun secours, aucun baume en Galaad ?

En sa seule présence, elle vit son découragement se transformer. Il lui donna des désirs de sainteté pour remplacer le désespoir du remords. Il laissa sur elle la beauté du Seigneur - sa propre beauté. Il partagea avec elle sa joie immortelle. L'esprit fatigué devint paisible. Il la libéra de l'insupportable malaise en disant : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. » (Mat. 11 : 28) En sa présence, elle était en paix. Son amour et son émerveillement ne connaissaient pas de limites.

« Il voit qu'il n'y a pas un homme, il s'étonne de ce que personne n'intercède ; Alors son bras lui vient en aide, et sa justice lui sert d'appui. »
Ésaïe 59 : 16

Marie vit s'ouvrir devant elle le ciel et une éternité de félicité. Son imagination faiblit, s'étiola et fléchit devant la gloire qu'il lui avait librement donnée. Incapable d'exprimer ses sentiments par des mots, elle investit tout dans ce vase de parfum et le répandit sur son corps.

L'ampleur du don fait fondre le cœur dans l'amour. Il était sans prix, parce qu'aucun prix ne pouvait être adapté. Nous honorons Dieu lorsque nous acceptons son don. Une véritable acceptation se manifeste par un trésor abondant qui revient en offrandes d'amour.

« Puisque je reçois de sa générosité
De telles preuves d'amour divin,
Si j'avais mille cœurs à donner,
Seigneur, ils devraient tous être à toi. »

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

November 5, 1936

Dr. D. S. Teters
Bryan, Ohio

Dear Brother Teters:

Replying to your letter of October 13 regarding the doctrine of the Trinity, I will say that Seventh-day Adventists do not and never have accepted the dark, mysterious Catholic doctrine of the Trinity. I refer to their doctrine in which they say that the Godhead consists of three personalities and one essence.

I was about to make a remark or comparison which would show up this idea of theirs. However, I want to acknowledge the supremacy, divinity and holiness of anything touching the Godhead. Therefore, anything I would say would be said with the utmost reverence and used only in order to help in understanding. In other words, the unacceptable Catholic doctrine of the Trinity would be something like the Siamese twins.

The early church was obliged to combat on the one hand the accusations of the pagans that they had three Gods,--God the Father, God the Son, and God the Holy Ghost--and on the other hand to combat the Hellenizing and philosophical Platonic doctrine which of course later developed into the Catholic doctrine of the Trinity.

The Platonic doctrine was that all the attributes of God evolved into personalities such as His wisdom, His love, His power, His knowledge, and these evolved personalities were connected with the Godhead as a ray of light is connected with the sun, or a stream of water with the source, or heat with the furnace. These evolved personalities they called "demons". Of course in the later evolution of language the word "demon" has come to mean an evil spirit. This was not its first use, however. In its first use among the Greeks the word rightly meant "a son of God."

LETTRES HISTORIQUES

3 novembre 1936

Dr. D. S. Teters
Bryan, Ohio

Cher frère Teters :

En réponse à votre lettre du 13 Octobre en rapport avec la doctrine de la Trinité, je dirais que les Adventistes du Septième Jour n'acceptent pas, et n'ont jamais accepté la sombre, mystérieuse doctrine Catholique de la Trinité. Je me réfère à leur doctrine dans laquelle ils disent que la Divinité consiste en trois personnalités dans une essence.

J'étais sur le point de faire une remarque ou une comparaison pour illustrer cette idée qu'ils défendent. Cependant, je veux reconnaître la suprématie, la divinité et la sainteté de tout ce qui touche à la Divinité. Par conséquent, tout ce que je dirais serait dit avec le plus grand respect et utilisé uniquement pour aider à la compréhension. En d'autres termes, l'inacceptable doctrine catholique de la Trinité pourrait être semblable à des jumeaux siamois.

L'Église primitive a dû combattre, d'une part, les accusations des païens selon lesquelles ils avaient trois dieux -- Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit -- et, d'autre part, la doctrine hellénisante et philosophique de Platon, qui s'est bien sûr transformée en la doctrine catholique de la Trinité.

Selon la doctrine platonicienne, tous les attributs de Dieu ont évolué en personnalités telles que Sa sagesse, Son amour, Sa puissance, Sa connaissance, et ces personnalités évoluées ont été reliées à la Divinité comme un rayon de lumière est relié au soleil, ou un courant d'eau à la source, ou la chaleur au fourneau. Ces personnalités évoluées étaient appelées « démons ». Bien sûr, dans l'évolution ultérieure du langage, le mot « démon » en est venu à signifier un esprit maléfique. Mais ce n'était cependant pas son premier usage. Dans son premier usage chez les Grecs, le mot signifiait à juste titre « un fils de Dieu ».

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

Page 2, Dr. D. S. Tetere, November 4

Now I will give the quotation in which Sister White expresses herself very clearly upon the Trinity. It is taken from Series B of Special Testimonies, #2 and 7, page 62:

"The Father is all the fulness of the Godhead bodily, and is invisible to mortal sight.

"The Son is all the fulness of the Godhead manifested. The Word of God declares Him to be 'the express image of His person.' 'God so loved the world that He gave His only begotten Son, that whosoever believeth in Him should not perish, but have everlasting life.' Here is shown the personality of the Father.

"The Comforter that Christ promised to send after He ascended to heaven, is the Spirit in all the fulness of the Godhead, making manifest the power of divine grace to all who receive and believe in Christ as a personal Saviour. There are three living persons of the heavenly trio; in the name of these three great powers--the Father, the Son, and the Holy Spirit--those who receive Christ by living faith are baptized, and these powers will cooperate with the obedient subjects of heaven in their efforts to live the new life in Christ."

Now to show you that we have never taken the position of Arius or the position with which the Catholics accuse him, namely, that Jesus Christ was created; nor have we taken the Catholic position on the other hand to the effect that "there never was when Christ was not." Rather we have taken the Bible position in which Christ said: "I proceeded and came forth from the Father;" and again when Jesus said, "My Father is greater than I." To show you this I will now quote from Daniel and Revelation, by Uriah Smith, page 430:

"To the Lamb, equally with the Father who sits upon the throne, praise is ascribed in this song of adoration. Commentators, with great unanimity, have seized upon this as proof that Christ must be coeval with the Father; for otherwise, say they, here would be worship paid to the creature which belongs only to the Creator. But this does not seem to be a necessary conclusion. The Scriptures nowhere speak of Christ as a created being, but on the contrary plainly state that he was begotten of the Father. (See remarks on Rev. 3:14, where it is shown that Christ is not a created being.) But while as the Son he does not possess a

Page 2, Dr. D. S. Teters, 4 novembre

Je vais à présent partager la citation dans laquelle Sœur White s'exprime très clairement quant à la Trinité. Elle est tirée de Series B de Special Testimonies, #2 and 7, page 62 :

« Le Père est toute la plénitude de la divinité corporellement, et il est invisible à la vue des mortels. »

« Le Fils est toute la plénitude de la divinité manifestée. La Parole de Dieu déclare qu'il est 'l'image expresse de sa personne'. 'Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique engendré, afin que quiconque croit en lui périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.' La personnalité du Père est ici démontrée. »

« Le Consolateur que le Christ a promis d'envoyer après son ascension au ciel est l'Esprit dans toute la plénitude de la divinité, manifestant la puissance de la grâce divine à tous ceux qui reçoivent et croient en Christ comme en un Sauveur personnel. Il y a trois personnes vivantes dans le trio céleste ; au nom de ces trois grandes puissances -- le Père, le Fils et le Saint-Esprit -- ceux qui reçoivent le Christ par une foi vivante sont baptisés, et ces puissances coopéreront avec les sujets obéissants du ciel dans leurs efforts pour vivre la vie nouvelle en Christ ».

Nous allons à présent vous montrer que nous n'avons jamais adopté la position d'Arius ou celle dont les catholiques l'accusent, à savoir que Jésus-Christ a été créé ; nous n'avons pas non plus adopté la position catholique selon laquelle « il n'y a jamais eu de temps où Christ n'était pas ». Nous avons plutôt adopté la position de la Bible selon laquelle le Christ a dit : « Je suis issu et sorti du Père », et encore lorsque Jésus a dit : « Mon Père est plus grand que moi ». Pour vous montrer cela, je vais maintenant citer 'Daniel et l'Apocalypse', d'Uriah Smith, page 430 :

« Dans ce chant d'adoration, l'Agneau est loué au même titre que le Père assis sur le trône. Les commentateurs, avec une grande unanimité, ont saisi cela comme une preuve que le Christ doit être coégal avec le Père ; car autrement, disent-ils, on rendrait à la créature un culte qui n'appartient qu'au Créateur. Mais cette conclusion ne semble pas s'imposer. Les Écritures ne parlent nulle part du Christ comme d'un être créé, mais affirment au contraire clairement qu'il a été engendré du Père. (Voir les remarques sur Apoc. 3 : 14, où il est démontré que le Christ n'est pas un être créé). Mais si, en tant que Fils, il ne possède pas de

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

Page 3, Dr. D. S. Tetero, November 3, 1936

coeternity of past existence with the Father, the beginning of his existence, as the begotten of the Father, antedates the entire work of creation, in relation to which he stands as joint creator with God. John 1:5; Heb. 1:2. Could not the Father ordain that to such a being worship should be rendered equally with himself, without its being idolatry on the part of the worshiper? He has raised him to positions which make it proper that he should be worshiped, and has even commanded that worship should be rendered him, which would not have been necessary had he been equal with the Father in eternity of existence. Christ himself declares that 'as the Father hath life in himself, so hath he given to the Son to have life in himself.' John 5:26. The Father has 'highly exalted him, and given him a name which is above every name.' Phil. 2:9. And the Father himself says, 'Let all the angels of God worship him.' Heb. 1:6. These testimonies show that Christ is now an object of worship equally with the Father; but they do not prove that with him he holds an eternity of past existence."

I have many books to show the awful infinity of errors which afflicted Christians everywhere, and was an instrument in the hands of the Roman Catholic church in burning them at the stake and persecuting them because they did not believe this dark, mysterious Catholic doctrine. In fact, if we don't look out the Catholic church will use this doctrine to come back on us in an indirect way on the Sabbath question.

I am taking the liberty to send copies of this letter to two or three brethren who are interested in this subject.

Very sincerely yours,

B. G. Wilkinson
President
Washington Missionary College

BGW:mod

Page 3, Dr. D. S. Teters, November 3, 1936

coéternité d'existence passée avec le Père, le début de son existence, en tant qu'engendré par le Père, est antérieur à toute l'œuvre de la création, par rapport à laquelle il a le statut de cocréateur avec Dieu. Jean 1 : 3 ; Hébr. 1 : 2. Le Père ne pouvait-Il pas ordonner qu'un tel être fût adoré au même titre que Lui-même, sans qu'il s'agisse d'idolâtrie de la part de l'adorateur ? Il l'a élevé à des positions qui font qu'il convient de l'adorer, et il a même ordonné qu'on lui rende un culte, ce qui n'aurait pas été nécessaire s'il avait été égal au Père en éternité d'existence. Le Christ lui-même déclare que « comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » (Jean 5 : 26). Le Père l'a « souverainement élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom ». Phil. 2 : 9. et le Père lui-même dit : « Que tous les anges de Dieu l'adorent », Hébr. 1 : 6. Ces témoignages montrent que le Christ est maintenant un objet d'adoration au même titre que le Père, mais ils ne prouvent pas qu'il détient avec lui une éternité d'existence passée ».

J'ai de nombreux livres pour montrer l'effroyable infinité d'erreurs qui ont frappé les chrétiens partout dans le monde, et qui ont servi d'instrument à l'Église catholique romaine pour les brûler sur le bûcher et les poursuivre en justice parce qu'ils ne croyaient pas à cette sombre et mystérieuse doctrine catholique. En fait, si nous ne faisons pas attention, l'Église catholique utilisera cette doctrine pour se retourner contre nous de manière indirecte sur la question du Sabbat.

Je prends la liberté d'envoyer des copies de cette lettre à deux ou trois frères qui sont intéressés par ce sujet.

Très sincèrement vôtre,

B. G. Wilkinson

Président

Washington Missionary College

BGW: med.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

436 W. Washington St., Hagerstown, Md., June 25, 1940.

Elder J. L. McElhany,
Box 146, Glendale, Calif.

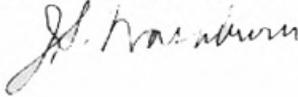
Dear Brother McElhany:

What a comfort Daniel 2:43,44,45 is in the present terrible world situation, and also the promise in Rev.11:18 that He will "destroy" the destroyer. We never needed the book "Daniel and the Revelation" so much as today. And the same man who has almost destroyed the book "Daniel and the Revelation" has almost destroyed the book "Great Controversy," by throwing doubts on it. More and more I believe that it was right that I should answer Prescott's sermon on the Trinity and review his 40 years of destructive doubt breeding criticism. You know one of the chief objections he makes against the book, "Daniel and the Revelation," is that it teaches Arianism, and our old pioneers were Arians, but that He is a Trinitarian. And he seems to feel just the same intolerant spirit toward those who do not see the Trinity as he sees it as the old Catholic church felt toward Arius and his followers. I think it is wicked to say that Daniel and the Revelation is Arian and that Sister White, Elders White, Andrews, Bates, Loughborough, Haskell, etc. were Arians. They certainly were not.

I have heard from several sources that at the Theological Seminary it was stated publicly that Sister White was a Unitarian in the early part of her work but later had become a Trinitarian. That seems to me to be a double falsehood. Sister White never was a Unitarian, and has never become a Trinitarian. It seems wonderful to me that when we consider how many times Sister White wrote about the Father, Son and the Holy Spirit, never in all the thousands of pages she wrote did she ever even once mention the word "Trinity." The Lord must have guarded her from using that word. Some tell me that we as a people believe in the Trinity in some form. I do not believe that there is a modified Adventist belief in the Trinity any more than a modified Adventist belief in Purgatory. Of course Prescott and his followers have tried for years to make us Catholics on the Trinity. But as you and I have both seen, the Spirit of Prophecy is squarely against the Trinity doctrine, as much as it is against Purgatory. I hope that those in charge of the Theological Seminary will see that such teaching never again will come from the Theological Seminary. I believe that the Theological Seminary can be made a great blessing, but if Prescott's teaching is found there it will destroy it.

May the blessed Lord guide you in these tremendous days, and make you a tower of strength, to His people.
Psalm 46, Psalm 91. Ps. 55:22.

Praying God's wisdom and power to be with you,
I am your brother in the "Blessed Hope,



436 W. Washington St., Hagerstown, Md., June 25, 1940

Elder J.L. Mc Elhany,
Box 146, Glendale, Calif.

Cher Frère Mc Elhany

Quel réconfort que Daniel 2 : 43, 44, 45 dans la terrible situation mondiale actuelle, et aussi la promesse d'Apocalypse 11 : 18 qu'Il « détruira le destructeur ». Nous n'avons jamais eu autant besoin du livre « Daniel et l'Apocalypse » qu'aujourd'hui. Et le même homme qui a presque détruit le

livre « Daniel et l'Apocalypse » a presque détruit le livre « Grande Controverse » en semant des doutes à son sujet. Je crois de plus en plus qu'il était juste que je réponde au sermon de Prescott sur la Trinité et que je passe en revue ses 40 années de critiques destructives alimentant le doute. Vous savez que l'une des principales objections qu'il formule à l'encontre du livre « Daniel et l'Apocalypse » est qu'il enseigne l'Arianisme, et [que] nos anciens pionniers étaient Ariens, mais qu'il est Trinitaire. Et il semble éprouver le même esprit d'intolérance à l'égard de ceux qui ne voient pas la Trinité comme il la voit que l'ancienne église Catholique à l'égard d'Arius et de ses disciples. Je pense qu'il est injuste de dire que Daniel et l'Apocalypse est Arien et que Sœur White, Pasteur White, Andrews, Bates, Loughborough, Haskell, etc. étaient Ariens. Ils ne l'étaient certainement pas.

J'ai entendu dire par plusieurs sources qu'au Séminaire théologique, il a été déclaré publiquement que Sœur White était Unitarienne au début de son œuvre, mais qu'elle devint trinitaire par la suite. Il me semble que c'est un double mensonge. Sœur White n'a jamais été Unitarienne et n'est jamais devenue Trinitaire. Il me semble remarquable que, si l'on considère le nombre de fois où Sœur White a écrit sur le Père, le Fils et le Saint-Esprit, jamais, dans les milliers de pages qu'elle a écrites, elle n'a mentionné une seule fois le mot « Trinité ». Le Seigneur dut l'empêcher d'utiliser ce mot. Certains me disent que nous, en tant que peuple, croyons en la Trinité sous une forme ou une autre. Je ne crois pas qu'il existe une croyance Adventiste modifiée en la Trinité, pas plus qu'une croyance Adventiste modifiée au Purgatoire. Bien sûr, Prescott et ses disciples ont essayé pendant des années de faire de nous des Catholiques sur [le sujet de] la Trinité. Mais comme vous et moi l'avons vu, l'Esprit de Prophétie s'oppose catégoriquement à la doctrine de la Trinité, tout comme il s'oppose au Purgatoire. J'espère que les responsables de la Faculté de Théologie veilleront à ce qu'un tel enseignement ne viendra plus jamais. Je crois que la Faculté de Théologie peut devenir une grande bénédiction, mais si l'enseignement de Prescott s'y trouve, il la détruira.

Puisse le Seigneur vous bénir et vous guider en ces jours difficiles et faire de vous une tour forte pour son peuple.

Psaume 46, Psaume 91. Psaume 55 : 22.

Je prie pour que la sagesse et la puissance de Dieu soient avec vous,

Je suis votre frère dans la « Bienheureuse Espérance »,

J.S. Washburn²

² J.S. Washburn était le pasteur de l'Église Adventiste du 7ème Jour de Washington. Sa femme et lui étaient des amis d'Ellen G. White. « Puisse le Seigneur continuer de bénir l'église de Washington, telle est ma prière. Je sais que le Seigneur m'a bénie lorsque j'étais avec vous et Il bénit Son peuple. Beaucoup d'amour à toute votre famille, [...]. Le Seigneur vit, et Il règne. Que Son Saint Nom soit loué. » (The E.G.W. 1888 Materials, p. 853, Lettre d'Ellen G. White à J. S. Washburn et sa femme).

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

R. R. FIGUHR, PRESIDENT

W. R. BEACH, SECRETARY

11 - COPY YOUR NAME
1950 - 1959 - F. C. L. TORREY, TREASURER

VICE-PRESIDENTS

L. K. DICKSON, GENERAL
A. V. OLSON, GENERAL
H. L. RUDY, GENERAL
A. L. MAH, GENERAL
W. B. OCHS, NORTH AMERICA

H. T. ELLIOTT, ASSOCIATE SECRETARY
J. I. ROBISON, ASSOCIATE SECRETARY
W. P. BRADLEY, ASSOCIATE SECRETARY
E. E. ROENFELY, ASSOCIATE SECRETARY
N. W. DUMN, ASSOCIATE SECRETARY
ROGER ALTMAN, ASSOCIATE SECRETARY
F. L. PETERSON, ASSOCIATE SECRETARY

O. A. BLAKE, UNDERTREASURER
R. H. ADAMS, ASSISTANT TREASURER
J. F. CUMMINS, ASSISTANT TREASURER
F. B. KNIGHT, ASSISTANT TREASURER
C. W. BOZARTH, ASSISTANT TREASURER

GENERAL CONFERENCE OF SEVENTH-DAY ADVENTISTS TAKOMA PARK, WASHINGTON 12, D. C.

RECORDED 15 1955

GENERAL FIELD SECRETARIES

W. H. BRANSON
J. L. MCELHANY
D. E. REDOK
V. T. ARMSTRONG
N. F. BREWER
GLENN CALKINS

W. E. READ
W. P. ELLIOTT
L. E. FROOH
E. J. LORNTZ
J. A. BUCKWALTER

December 14, 1955

CABLE ADDRESS
"ADVENTIST" WASHINGTON
TELEGRAPHIC ADDRESS
"GENERAL CONFERENCE"
WASHINGTON, D.C.

Elder R. R. Figuhr
General Conference of S.D.A.
Washington 12, D. C.

ARCHIVES
General Conference of Seventh-day Adventists
NOT FOR DUPLICATION OR PUBLICATION

My dear Brother Figuhr:

Your communication of December 1, concerning the Wilkinson letter, signed by him and twelve others, has been received.

About the same time a note was rushed to me by Ralph Crawford, containing this sentence: "My signature on that whole letter was unauthorized." He also sent me a carbon copy of the letter sent to you, and three or four other brethren, in which essentially the same statement is made.

In his letter to me he states that he looks upon this as a side issue and really as a smoke screen.

I know nothing about the content of the Wilkinson letter. I rather gather that it has something to do with the honey business. At least that is the point that Brother Crawford, for he said that Elder J. P. Neff had contacted him on that phase.

May I make this simple statement: I was not alluding to a hush-hush campaign by the Officers, but by some of the men who were exceedingly vocal over the years, who sent letters and documents broadcast everywhere maligning not only me, but others. Now, when the shoe pinches a bit on their own feet, they have become quite agitated.

I appreciate what you state in your letter, and upon my return I will have a further talk with you.

Perhaps I might give you a little background that would serve as a setting for some of these matters. In the first place, I was called to the General Conference in 1926 to be a junior associate to Elder A. C. Daniells. That, in itself, was enough to damn me for all times with a certain group. These were the men who fought Daniells tooth and nail, and finally got him out of presidential office because there had been conflict between Daniells and B. G. Wilkinson over his sensationalism and over numerous things that need not be put on paper.

LETTRES HISTORIQUES

CONFERENCE GENERALE DES ADVENTISTES DU SEPTIEME JOUR TAKOMA PARK, WASHINGTON 12, D.C.

14 décembre 1955

Pasteur R.R. Figuhr
Conférence Générale des A.S.J.
Washington 12, D.C.

Mon cher Frère Figuhr :

Votre communication du 1^{er} décembre, concernant la lettre de Wikinson, signée par lui-même et douze autres, a été reçue

A peu près en même temps, une note m'a été envoyée en hâte par Ralph Crawford, contenant cette phrase : « Ma signature sur toute cette lettre n'était pas autorisée. » Il m'a également envoyé une copie carbone de la lettre qu'il vous a envoyée, ainsi qu'à trois ou quatre autres frères, dans laquelle essentiellement la même affirmation est faite.

Dans cette lettre qu'il m'a adressée, il affirme qu'il considère cela comme une question secondaire et essentiellement un écran de fumée.

Je ne connais rien du contenu de la lettre de Wilkinson. J'ai plutôt l'idée qu'elle a quelque chose à voir avec le commerce du miel. C'est du moins ce qu'en dit Frère Crawford, car il a dit que Pasteur J.P. Neff l'avait contacté à ce sujet.

Puis-je faire cette simple affirmation : Je ne me référais pas à une campagne discrète par les Officiers dirigeants, mais par certains des hommes qui furent extrêmement vocaux au fil des ans, qui envoyaient des lettres et des documents tous azimuts diffamant, non seulement moi-même, mais d'autres. Maintenant, alors que la chaussure pince un peu sur leur propre pied, ils sont devenus plutôt agités.

J'apprécie ce que vous affirmez dans votre lettre, et lors de mon retour, je parlerai d'avantage avec vous.

Je vais peut-être vous donner un peu d'histoire qui vous servira de contexte pour certaines de ces questions. Premièrement, j'ai été appelé à la Conférence Générale en 1926 pour y être un associé junior de A.G. Daniells. Cela, en soi, était suffisant pour me damner à jamais auprès d'un certain groupe. C'étaient là les hommes qui combattaient Daniells bec et ongles, et qui parvinrent finalement à le faire quitter l'office présidentiel, parce qu'il y avait eu un conflit entre Daniells et B.G. Wilkinson quant à son sensationnalisme et bon nombre d'autres choses qui n'ont pas besoin d'être mises sur papier.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

Figuhr

-2-

ARCHIVES

12-14-55

General Conference of Seventh-day Adventists
NOT FOR DUPLICATION OR PUBLICATION

Not too long after coming to the General Conference I was unfortunately named chairman of a committee to examine and report upon the book that had been privately published, called "Our Authorized Bible Vindicated," by B. G. Wilkinson. The committee did conscientious work, and we were unanimous in recommending to the officers that the book was unreliable, could serve no helpful purpose, was based on misinformation, and was totally unsound in its arguments and conclusions. It was in direct conflict with the writings of the Spirit of prophecy and the usages of the Spirit of prophecy in our denominational positions. Dr. B. G. was mightily stirred.

He brought a whole suitcase full of books, which Brother J. S. Washburn carried as his right-hand man, and laid out on the table before him to make an elaborate defence of his position. You see, the book was privately published, without authorization, without any protective reading committee, and was filled with wild statements.

The General Conference Committee and officers heard Dr. Wilkinson and voted to reaffirm their position asking him not to continue the sale of the book. However that was flagrantly flaunted. It continued to be sold as before.

This all stems back to a concept that the book Daniel and Revelation was virtually an inspired volume. It taught the old view of the Daily. It taught the Arian view of the Godhead, and therefore denied the eternal pre-existence and deity of Jesus Christ. And those who differed were enemies of the faith, subverters of the cause we love, and they felt bound before God to fight it to the utmost. They felt that the Union had been placed geographically to keep the Headquarters from going to perdition and leading the denomination after them.

Professor W. W. Prescott was a particular target because he taught the eternal pre-existence of the deity of Jesus Christ. He also taught the new view of the Daily, as did Daniells. And in their attempt to safeguard the denomination, they entered into these schemes that are perhaps somewhat well-known now.

When the revision of Daniel and Revelation was contemplated, I was named as chairman of the revision committee, but I immediately disqualified myself because I knew it would never do. There was too much prejudice against me because of other relationships, and so Professor Howell was named the chairman. The revision involved the elimination of all the allusions to the Arian view concerning Christ. Elder Detwiler was fearfully upset over this. His blood vessels stood out like whipcords on his neck and his face was red as a beet, and some people feared that he might have an attack of apoplexy. Elder Spicer was pretty warm also because of the charges made and the defences in behalf of the book. This was all in the spring meeting of the committee at the Woodstock Hotel, in New York City. It was there that Brother Spicer made a remark that was regrettable. He said that the book D&R has done more harm than it had done good. I think that was not really his thought. I think he meant that so far as the deity position on Christ had been a terrible blow to us all through the years. And we have found in recent time that that is one of the chief reasons for placing among the unChristian cults.

Pas trop longtemps après être arrivé à la Conférence Générale, j'ai malheureusement été nommé président d'un comité pour examiner et faire un rapport d'un livre qui avait été publié en privé, intitulé « Our Authorized Bible Vindicated, » par B.G. Wilkinson. Le comité travailla consciencieusement, et nous fûmes unanimes pour recommander aux officiers que ce livre n'était pas fiable, n'avait aucun intérêt, était fondé sur de fausses informations, et était totalement bancal dans ses arguments et ses conclusions. Il était en conflit direct avec les écrits de l'Esprit de Prophétie et l'emploi de l'Esprit de Prophétie dans nos positions dénominationnelles. Dr. B.G. Wilkinson était ébranlé.

Il amena toute une valise pleine de livres que portait Frère J.S. Washburn comme son bras droit, et les posa sur la table devant lui pour faire une défense élaborée de sa position. Voyez-vous, le livre était publié en privé, sans autorisation, sans aucun comité protecteur de lecture, et était rempli d'affirmations fantaisistes.

Le comité de la Conférence Générale et les officiers entendirent Dr. Wilkinson et votèrent pour réaffirmer leur position, lui demandant de ne pas poursuivre la vente du livre. Cela fut cependant méprisé. Il continua à être vendu comme avant.

Tout cela remonte à un concept que le livre Daniel et l'Apocalypse était virtuellement un livre inspiré. Il enseignait l'ancienne compréhension du quotidien. Il enseignait la vue Arienne de la divinité, et niait donc la pré-existence et la divinité éternelle de Jésus-Christ. Et ceux qui avaient un autre point de vue étaient des ennemis de la foi, des subversifs de la cause que nous aimons, et ils se sentaient contraints devant Dieu de le combattre jusqu'au bout. Ils pensaient que l'Union avait été géographiquement placée pour empêcher les sièges directifs de sombrer dans la perdition et d'entraîner la dénomination après eux.

Professeur W.W. Prescott était une cible privilégiée, parce qu'il enseignait la pré-existence éternelle de la divinité de Jésus-Christ. Il enseignait également la nouvelle compréhension du quotidien, comme le faisait Daniells. Et dans leur tentative de protéger la dénomination, ils entrèrent dans ces intrigues qui sont peut-être plus ou moins connues à présent.

Lorsque la révision de Daniel et l'Apocalypse fut considérée, je fus nommé président du comité de révision, mais je me suis immédiatement retiré, car je savais que ça ne marcherait jamais. Il y avait trop de préjugés contre moi à cause d'autres relations, et c'est donc Professeur Howell qui fut nommé comme président. La révision impliquait l'élimination de toutes les allusions à la vue Arienne concernant Christ. Pasteur Detwiler était terriblement bouleversé par cette affaire. Ses veines sortaient à son cou comme des cordes de fouet et son visage était rouge comme une betterave, et certaines personnes craignaient qu'il ne fasse une crise d'apoplexie. Pasteur Spicer était également échauffé à cause des accusations faites et des défenses en faveur du livre. Tout cela eu lieu lors de la rencontre de printemps du comité à l'hôtel de Woodstock, à New York. C'est là que Frère Spicer fit une remarque regrettable. Il dit que le livre Daniel et l'Apocalypse avait fait plus de mal que de bien. Je pense que ce n'était pas vraiment sa pensée. Je pense qu'il voulait dire qu'en ce qui concerne la position sur la divinité du Christ, elle avait porté un coup terrible sur nous tous au fil des ans. Et nous avons découvert récemment que c'est là l'une des principales raisons pour lesquelles nous sommes placés parmi les sectes non Chrétienne.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

Figuhr

-3-

12-14-55

ARCHIVES

General Conference of Seventh-day Adventists
NOT FOR DUPLICATION OR PUBLICATION

When my books began to appear--the Prophetic Faith volumes--there was a terrible furor on the part of this group. Uriah Smith was the inventor or discoverer or expositor of all of our wonderful positions on truth. And for me to have the temerity to try to make out that anyone else had held those positions beforehand was blasphemy. Furthermore, many of these men had elements of error, and I was repeating error, and the Spirit of prophecy says to never repeat error, when I exposed the fallacies of some of these expositors in the course of these volumes.

I was publicly denounced in the chapel at the Washington Missionary College by Dr. B. G. Wilkinson as the most dangerous man in this denomination. But the real campaign was the covered one, in which J. S. Washburn was a front man, and Dr. B. G. was the hidden instigator. There was a never-ending barrage of letters from him, J. H. Wirtz, Claude Holmes, and others that could be named. These attacks were so violent that Elder McElhany and other leaders had to write in no uncertain terms, particularly to Washburn. Even Brother Detwiler warned him that if he didn't change his spirit, he would lose his own soul. I happen to have a copy of that letter, and I have knowledge of many more. Of the attempts by certain Columbia men to put Brother Washburn in an institution, and of many of the other features that Mrs. Tewalt touches upon, I have no knowledge and far less interest.

When I asked her if these charges and statements of hers were true, concerning her father and Dr. Wilkinson in their special relationship, she sent me these letters, which I have and which I shall retain. I think about the last thing that Dr. B. G. Wilkinson would want to have would be the public reading before some ecclesiastical tribunal of these letters with their attacks, not only upon me, but upon denominational leaders and institutions and godly men like M. E. Kern and others that could be named. I have not shown these letters to others and do not purpose to do so unless counselled otherwise. I do think that you could have access to letters of a more general character that were sent to your assistant treasurer, Brother Adair. They are on file. I have read some of them, for Brother Adair gave them to me to read.

It is to be remembered that these are the men that were the custodians of the orthodoxy concerning Christ as a created being, not eternal in His pre-existence and deity, and in related matters. The very fact that our relation to the deity of Christ, the completeness of the atonement of the cross, so far as the atoning sacrifice is concerned, our relationship to the transaction with the scapegoat, and particularly the nature of Christ during the incarnation are on every hand the criteria by which we have adjudged and condemned as heretics and a cult that is not even Christian in its connotation,-- these facts in contrast and confirmation of the Spirit of prophecy counsels, which are repeated and reiterated, telling us what we should emphasize and the fundamental importance of bearing a true and prominent message thereon,-- all tie together to show that we are following the way of the Lord in our present attempt to correct these unfortunate misapprehensions. But in so doing, Elder Figuhr, we inevitably run into the last of the die-hards on the other view, who consider that they are the ones who are saving the day and preserving the faith.

Lorsque mon livre commença à circuler – les volumes de la *Foi Prophétique* – une fureur terrible se manifesta de la part de ce groupe. Uriah Smith était l’inventeur ou le découvreur, ou le porte-parole de toutes nos merveilleuses positions de vérité. Et pour moi d’avoir la témérité de tenter de montrer que ce soit d’autre avait défendu ces positions avant était du blasphème. De plus, un grand nombre de ces hommes avaient des éléments d’erreur, et je répétais l’erreur, et l’Esprit de Prophétie dit de ne jamais répéter l’erreur, lorsque j’ai dénoncé les erreurs de certains de ces portes-paroles au fil de ces volumes.

Je fus publiquement dénoncé dans la chapelle de l’Université Missionnaire de Washington par Dr. B.G. Wilkinson comme l’homme le plus dangereux de la dénomination. Mais la véritable campagne était une façade, dans laquelle J.S. Washburn était l’homme visible, et Dr. B.G. Wilkinson l’instigateur caché. Il y avait un barrage sans fin de lettres en provenance de lui-même, J.H. Wirtz, Claude Holmes, et d’autres qui pourraient être cités. Ces attaques étaient si violentes que Pasteur McElhany et d’autres responsables durent écrire en termes non équivoques, particulièrement à Washburn. Même Frère Detwiler l’avertit que s’il ne changeait pas d’état d’esprit, il perdrait sa propre âme. Il se trouve que j’ai une copie de cette lettre, et j’ai connaissance de bien d’autres. Sur les tentatives de certains hommes de Colombia de placer Frère Washburn dans une institution, et de nombreux autres aspects dont Mme Tewalt fait mention, je n’en ai aucune connaissance et encore bien moins d’intérêt.

Lorsque je lui ai demandé si ces accusations et ces déclarations de sa part étaient vraies, concernant son père et Dr. Wilkinson dans leur relation spéciale, elle m’envoya ces lettres, que j’ai et que je garderai. Je pense que l’une des dernières choses que Dr. B.G. Wilkinson souhaiterait serait la lecture publique devant un tribunal ecclésiastique de ces lettres, avec leurs attaques, non seulement envers moi-même, mais envers des dirigeants d’église et d’institutions et d’hommes pieux tels que M.E. Kern et d’autres qui pourraient être nommés. Je n’ai pas montré ces lettres à d’autres et ne prévois pas de le faire à moins d’être conseillé différemment. Je pense que vous pourriez avoir accès à des lettres d’un caractère plus général qui furent envoyées à votre assistant trésorier, Frère Adair. Elles sont classées. J’en ai lu quelques-unes, car Frère Adair me les a données à lire.

Il faut se souvenir que ce sont là les hommes qui étaient les gardiens de l’orthodoxie concernant Christ comme être créé, non éternel dans sa préexistence et sa divinité, et les questions connexes. Le fait même que notre relation à la divinité de Christ, la complétude de l’expiation à la croix, aussi loin que le sacrifice rédempteur est concerné, notre relation à la transaction avec le bouc émissaire, et en particulier à la nature du Christ pendant l’incarnation sont en tous points les critères sur lesquels nous avons été jugés et condamnés comme hérétiques et une secte qui n’est même pas Chrétienne de par ses connotations, -- ces faits en contraste et en confirmation des conseils de l’Esprit de Prophétie, qui sont répétés et réitérés, nous disant ce sur quoi nous devrions insister et l’importance fondamentale d’y fonder et porter un message véritable et proéminent, -- tout s’accorde pour montrer que nous suivons la voie du Seigneur dans notre tentative actuelle de corriger ces malheureux égarements. Mais en faisant ainsi, Pasteur Figuhr, nous entrons inévitablement en collisions avec les derniers durs à cuire de l’autre vue, qui considèrent qu’ils sont ceux qui sauvent la situation et préservent la foi.

LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

Figuhr

-4-

12-14-55

It is a sad story, but conflict over these fundamentally variant views, I suppose, is inevitable.

Believe me to be,

Very sincerely in the Master's
service,

L. E. Froom

L. E. Froom

LEF:es

ARCHIVES
General Conference of Supervisory Accountants
NOT FOR DUPLICATION OR PUBLICATION

LETTRES HISTORIQUES

C'est une triste histoire, mais le conflit entre ces vues fondamentalement différentes est, je le suppose, inévitable.

Croyez-moi être,

Très sincèrement au service du Maître,

L.E. Froom

LEF :es



LA VÉRITÉ TRIOMPHANTE

August 19, 1971

Elder F. O. Sanders
9739 Pali Street
Tujunga, California 91042

My dear Brother Sanders:

You will be surprised to receive this note from me, but I need a bit of information that perhaps you can give. I understand that you were president of the Carolina Conference from 1943 to '48.

The point of my inquiry is this. When James Schultz was editor of the Watchman magazine, he was greatly concerned, and some others with him, over the fact that Thoughts on Daniel and the Revelation had been allowed to go out of print. And so he, and I believe S. G. Haughey, brought out an unauthorized edition of 5,000 at the SPA.

Now there was quite a bit of difficulty over this because it really was not properly authorized. There were statements in the text that were unfortunate and they were directed to destroy the entire 5,000 edition. But they appealed for a local and limited distribution only, with a new title page, for the signatures had not yet been bound up and I believe a correction or omission of those unfortunate passages. This they agreed to and a committee of 11 was set up representing the three publishing houses to bring out a regular authorized edition, which was duly done and I think was issued about 1944 and remains to this time.

Editor's note:
[Non-trinitarian]
statements

Now, about that unauthorized edition. Do you know the facts with reference to whether these were sold locally within the Carolina Conference as I have outlined and which is the thought borne out in the General Conference minutes. I would appreciate the facts on this.

As a matter of fact, Jerry Schultz, the son of Elder James Schultz, says that he has a copy of this unauthorized edition, but that 2,000 copies were destroyed. Well, that was a rather generally understood fact, but I do not have anything to establish it or prove it. Could you help me with any information upon this or do you know of someone that would have it? Elder Lysinger is dead, I think he would know the facts.

May I thank you for any help you can give me.

Very sincerely in the Master's
service,

L. E. Froom

LEF:am

19 Août 1971

Pasteur F.O. Sanders
9739 Pali Street
Tujunga, Californie 91042

Mon cher Frère Sanders :

Vous serez surpris de recevoir cette note de ma part, mais j'ai besoin d'une information que vous pourrez peut-être me donner. Je crois savoir que vous avez été président de la Conférence de Caroline de 1943 à 1948.

Le but de ma demande est le suivant. Lorsque James Schultz était rédacteur en chef du magazine Watchman, il était très préoccupé, et d'autres avec lui, par le fait qu'on avait laissé s'épuiser les Pensées sur Daniel et l'Apocalypse. C'est ainsi que lui et, je crois, S.G. Haughett, publièrent une édition non autorisée de 5000 exemplaires à la SPA.

Il y eut pas mal de difficultés à ce sujet car l'ouvrage n'avait pas été dûment autorisé. Le texte contenait des affirmations malheureuses³ et il fut ordonné de détruire l'ensemble des 5000 [livres] de l'édition, mais les auteurs demandèrent une distribution locale et limitée, avec une nouvelle page de titre, car les carnets n'avaient pas encore été reliés et, je crois, une correction ou une omission des passages malheureux. Ils acceptèrent cela et un comité de 11 personnes représentant les trois maisons d'édition fut mis en place pour publier une édition régulière et autorisée, ce qui fut fait en bonne et due forme et publié, je pense, vers 1944 et est restée jusqu'à ce jour.

Parlons maintenant de l'édition non autorisée. Savez-vous si ces [livres] furent vendus localement au sein de la Conférence de Caroline, comme je l'ai indiqué et comme le confirment les procès-verbaux de la Conférence Générale ? J'apprécierais de connaître les faits à ce sujet.

En fait, Jerry Schultz, le fils de l'ancien James Schultz, dit qu'il possède un exemplaire de cette édition non autorisée, mais que 2000 exemplaires ont été détruits. Eh bien, c'était un fait assez généralement compris, mais je n'ai rien pour l'établir ou le prouver. Pourriez-vous m'aider à obtenir des informations à ce sujet ou connaissez-vous quelqu'un qui les aurait ? Le Pasteur Lysinger est décédé, je pense qu'il connaîtrait les faits.

Je vous remercie de l'aide que vous pourrez m'apporter.

Très sincèrement au service du Maître,

L.E. Froom

³ Affirmations non trinitaires.

Chronologie du changement

<https://asitreads.com/adventist-timeline-of-change/>

https://www.truthseeker.church/_files/ugd/ff8319_8de9daef588b4582bd93c2be1e197369.pdf

1941 – Le Comité de la Conférence générale vote pour que la Déclaration de foi soit disponible sous forme de brochure et officiellement publiée en tant que Déclaration de foi acceptée. Le comité approuve également un « engagement baptismal » ou « vœu » uniforme sous forme de certificat, basé sur la déclaration des principes fondamentaux de 1931, aujourd’hui généralement acceptée. (Treize hommes dirigés par Prescott formulent le vœu de baptême trinitaire. Ils appellent le Père la première personne, Jésus la deuxième personne et le Saint-Esprit la troisième personne. Le mot Trinité n’est pas utilisé.)

1941-44 – Les copies des recueils de chants « Christ in Song » et « Hymns and Tunes » sont renvoyées aux conférences pour être brûlées afin qu’un nouveau recueil d’hymnes de l’Église avec une influence trinitaire puisse les remplacer. C’était sous l’égide de Roy Allan Anderson.

1943 – John Harvey Kellogg meurt, après avoir séduit de nombreuses personnes dans son hérésie. Un membre clé de l’apostasie.

1944 – **Suppression par un comité des 18 déclarations non trinitaires du livre d’Uriah Smith « Daniel et l’Apocalypse », dans le but de dissimuler l’histoire. Ils éliminent toutes les parties qui disent que le Christ a été engendré par le Père.** W.W. Prescott et d’autres modifient la signification du « sacrifice quotidien » dans le message des 2300 jours. Des changements sont également apportés aux livres de l’Esprit de Prophétie, comme le remplacement des minuscules par des majuscules pour la troisième personne.

Publication de « Truth Triumphant » par B.G. Wilkinson, une étude exhaustive de l’histoire de l’Église de Dieu dans le désert. Il contient des déclarations fortes contre la doctrine de la trinité. Leroy Froom, furieux, ordonne la destruction des plaques originales de la presse à imprimer afin que le livre ne puisse pas être réimprimé.¹

Mort de William Warren Prescott. L’un des hommes clés de l’apostasie.

¹ Ndt. S’il est vrai que B.G. Wilkinson n’a pas eu les moyens de réimprimer le livre de son vivant, il a finalement été réimprimé par des ministères adventistes indépendants tels que Teach Services en 1994 et Hartland Publications en 1997. Les éditeurs sont heureux de vous proposer cette version française en 2024, pour vous permettre d’en juger par vous-mêmes.

CHRONOLOGIE DU CHANGEMENT

1945 – Leroy Froom publie une compilation de citations d’Ellen White dans ‘Ministry Magazine’ pour donner du crédit à « l’éternité du Christ ». La compréhension qu’elle avait de cet usage était bien différente de la sienne.

1946 – La direction demande à un comité de quatre personnes de rédiger une déclaration sur les croyances officielles. Cependant, c’est F. M. Wilcox qui rédige individuellement une déclaration de croyance sur la trinité, qu’il avait écrite à l’origine en 1931 et qu’il avait placée officiellement dans l’annuaire.

"JESUIT INFILTRATION"

The following account is true and factual as told to me by Dr. B.G. Wilkinson, Ph.D., on April 21, 1956, in Takoma Park, Maryland.



Dr. B.G. Wilkinson, Ph.D.

For those who never heard of Dr. Wilkinson, he was President of old Washington Missionary College, (WMC) now Columbia Union College, from 1936 to 1946. He was a respected and loved Leader in the SDA Church for over 60 years, having built-up the cause of present truth in both Europe and America. He passed to his rest in 1967 at the age of 96.

In Dr. Wilkinson's second book, "Truth Triumphant", he writes, "These men (the Jesuits) were skilled in sublimated treachery and trained for years in the art of rapid debate in which they could trap an opponent by the cunning use of ambiguous terms; they proposed to dominate all schools and colleges. This they sought to accomplish in non-Catholic schools by occupying the pulpits and the professorial chairs, not as Jesuits, but as professed adherents

of the Protestant Churches to which these schools belonged. It was their studied aim to gain entrance, under the guise of friendship, into services of the State and to climb up as advisers to the highest officers, where they could so influence affairs as to bring them into the orbit of Rome." Chap. The Great Struggle in India, Page 316. Printed in 1944

Dr. Wilkinson told me in 1936 he uncovered a Jesuit Bible instructor teaching Bible classes in WMC. His account goes as below: Quote.

"I had been carrying a heavy load of work for the past few years, as pastor of Old Capitol Memorial Church, President of the College, and teaching Bible Classes to young ministerial students at the College, so when it was proposed to relieve me of some of the class work as Bible teacher and hire a bright young man with an advanced degree in theology to take over my Bible doctrines class I consented. This young instructor had a very pleasing personality and a magnetic attraction about him. I had nothing to do with his being hired. He began teaching and for about a year all seemed to go well. Then some of my former students came to me (Wilkinson had an "open door" policy with all students) and seemed confused with questions about our doctrines, and they seemed uncertain concerning exactly what we taught and believed. They confided in me that this new Bible instructor did not teach the same way I had taught them, he would leave matters up-in-the-air, express doubts about portions of the Bible and not answer all questions that were put to him in class. All this aroused my suspicions for I knew all was not well and our students were not getting a firm foundation in Truth. I felt badly about the matter, since I had consented to give up my classes, and now this was happening. I determined to look into the matter. I watched the young instructor's mail. Every two weeks or so a long letter came for him in his mail "slot". All the teachers and faculty had their mail placed in open "pidgeon" holes and all one had to do was look in and see the letter. I noticed the return address on this one letter was a Jesuit institution in Washington D.C. I knew all these places and their locations. I took this letter and steamed it open. I felt that if the Bible instructor was a Jesuit in disguise what I was doing was justified. In the letter were his orders for the coming month on what he was to present to his class and a report sheet on his activities to date. The next day I called him in to my office, gave him his letter, and said to him, 'I know who you really are, and why you are here.' He picked up his mail, left the campus of WMC the same hour, never bothering to pick up his back pay, and I never saw him again."

(R H)

Infiltration Jésuite

– dans une faculté Adventiste –

Le récit suivant est véridique et factuel, tel qu'il m'a été raconté par le Dr B.G. Wilkinson, Ph.D., le 21 avril 1956, à Takoma Park, dans le Maryland.

Pour ceux qui n'ont jamais entendu parler du Dr Wilkinson, il fut président de l'ancien Washington Missionary College (WMC), aujourd'hui Columbia Union College⁵, de 1936 à 1946. Il fut un leader respecté et aimé de l'église Adventiste du 7^{ème} Jour pendant plus de 60 ans, ayant construit la cause de la vérité présente à la fois en Europe et en Amérique. Il s'est éteint en 1968 à l'âge de 95 ans.

« Ces hommes (les Jésuites) étaient habiles dans la trahison sublimée et s'étaient entraînés pendant des années à l'art du débat rapide dans lequel ils pouvaient piéger un adversaire par l'utilisation astucieuse de termes ambigus ; ils se proposaient de dominer toutes les écoles et tous les collèges. Ils cherchaient à atteindre cet objectif dans les écoles non catholiques en occupant les chaires et les postes de professeurs, non pas en tant que Jésuites, mais en tant qu'adhérents déclarés des églises protestantes auxquelles ces écoles appartenaient. Leur but était d'entrer, sous le couvert de l'amitié, dans les services de l'État et de s'élever au rang de conseillers des plus hauts fonctionnaires, où ils pouvaient influencer les affaires de manière à les faire entrer dans l'orbite de Rome. » Chap. Le grand combat en Inde, page 316. Imprimé en 1944.

Le Dr Wilkinson m'a raconté qu'en 1936, il avait décelé un instructeur biblique jésuite qui donnait des cours de Bible au WMC. Son récit est le suivant :

« J'avais une lourde charge de travail depuis quelques années, en tant que pasteur de l'ancienne Capitol Memorial Church, président de l'université, et enseignant des cours de Bible aux jeunes étudiants de l'université. Aussi, lorsqu'on m'a proposé de me décharger d'une partie du travail de professeur de Bible et d'engager un jeune homme brillant, titulaire d'un diplôme supérieur en théologie, pour prendre la relève de mon cours de doctrines bibliques, j'y ai consenti. Ce jeune instructeur avait une personnalité très agréable et un attrait magnétique. Je n'avais rien à voir avec son embauche. Il commença à enseigner et, pendant environ un an, tout sembla bien se passer. Puis certains de mes étudiants plus âgés vinrent me voir (Wilkinson avait une politique de « porte ouverte » avec tous les étudiants) et semblaient confus en rapport avec des questions sur

⁵ Ndt. Présentement Washington Adventist University

nos doctrines, et incertains de ce que nous enseignions et croyions exactement. Ils me confièrent que ce nouveau professeur de Bible n'enseignait pas de la même manière que moi, qu'il laissait les choses en suspens, qu'il exprimait des doutes sur certaines parties de la Bible et qu'il ne répondait pas à toutes les questions qu'on lui posait en classe. Tout cela éveilla mes soupçons, car je savais que tout n'allait pas bien et que nos étudiants ne recevaient pas une base solide dans la Vérité. Je me sentais mal à l'aise, car j'avais cédé cinq de mes classes, et voilà que cela se produisait. J'ai décidé de me pencher sur la question. J'ai surveillé le courrier du jeune instructeur. Toutes les deux semaines environ, il recevait une longue lettre dans son « casier ». Tous les enseignants et le corps professoral recevaient leur courrier dans des « trous de pigeon » ouverts et il suffisait de jeter un coup d'œil pour voir la lettre. Je remarquai que l'adresse de retour de cette lettre était celle d'une institution jésuite à Washington D.C. Je connaissais tous ces endroits et leur emplacement. Je pris cette lettre et je l'ouvris à la vapeur. Je me dis que si l'instructeur biblique était un jésuite déguisé, ce qu'il faisait s'expliquait. La lettre contenait des ordres pour le mois à venir sur ce qu'il devait présenter à sa classe et une feuille de rapport sur ses activités à ce jour. Le lendemain, je le convoquai dans mon bureau, je lui donnai sa lettre et lui dis : « Je sais qui tu es vraiment et pourquoi tu es ici ». Il prit son courrier, quitta le campus du WMC à la même heure, sans prendre la peine de récupérer ses arriérés de salaire, et je ne le revis plus jamais ».

(R.M.)

Dans son livre *La Vérité Triomphante*, Dr. Benjamin G. Wilkinson dépeint une Église fidèle après l'ascension de Jésus, face à l'apostasie et à la persécution, qui s'est réfugiée dans le désert et a préservé la Parole de Dieu et l'enseignement de Jésus. La véritable Église s'est manifestée pendant la Réforme, apportant des enseignements bibliques perdus depuis longtemps et interdits pendant le Moyen Âge, elle triomphera de la bête et de son image dans les derniers jours.



Dr. Benjamin G. Wilkinson (1872-1968)

Pasteur, enseignant, auteur, évangéliste et président du Washington Missionary College, l'actuelle Université Adventiste de Washington. Né de parents méthodistes profondément religieux à Hamilton, au Canada, il accueille très tôt Christ comme son Sauveur personnel.

À l'âge de 19 ans, suite à la lecture de *La Grande Controverse* d'Ellen G. White apportée par un colporteur, il accepte le message Adventiste et se fait baptiser avec sa famille. En 1891, il s'inscrit comme étudiant en théologie au Battle Creek College dans le Michigan. Au fil de ses 56 ans de ministère, il est tour à tour enseignant, missionnaire, doyen de plusieurs facultés de théologie, président d'unions, professeur de Latin, de Grec et d'Hébreux. Il est d'ailleurs le premier érudit Adventiste du 7^{ème} Jour à avoir obtenu un doctorat de la prestigieuse Université George Washington à Washington D.C.

Le Wilkinson hall, nommé en son honneur à l'Université Adventiste de Washington témoigne encore à ce jour de l'influence positive qu'il a exercée.

Bien que très occupé, il trouve le temps d'écrire deux livres, dont ce volume d'exception qui retrace l'histoire de l'église du désert. Peu avant sa mort, il déclare « Savez-vous ce qui me fait avancer ? C'est la promesse de l'espérance bénie ! ».